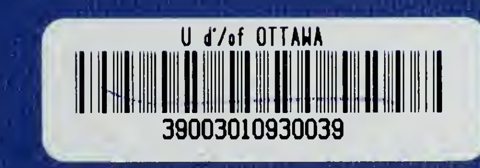

U d'/of OTTAWA
39003010930039



LE PÈRE GRATRY

DU MÊME AUTEUR

EN COLLABORATION AVEC M. G. LE BIDOIS

Professeur au collège Stanislas et à l'Institut catholique de Paris.

La Littérature française par les Critiques contemporains. Choix des plus belles pages des maîtres de la critique, ordonnées d'après un plan d'ensemble, avec notes et notices. Ouvrage honoré de l'approbation de Son Éminence le Cardinal Perraud, Évêque d'Autun, Membre de l'Académie française, et d'une lettre de M. Léon Crouslé, professeur d'Éloquence française à l'Université de Paris, et adopté pour les bibliothèques populaires et scolaires. Nouvelle édition, complètement refondue.

Du moyen âge au XVIIe siècle. 1 volume in-12, broché, de 560 pages.. 3 fr. 50

Du règne de Louis XIV à 1830. Nouvelle édition complètement refondue, in-12 de 600 pages, broché........ 4 fr. »

(*Belin. Paris.*)

Lettres choisies du dix-septième siècle, avec une introduction, des notices et des notes. 1 volume in-12 de 500 pages. Deuxième édition. Prix .... 2 fr. 50

(*Librairie Poussielgue. Paris.*)

Lettres choisies du dix-huitième siècle, avec une introduction, des notices et des notes. 1 volume in-12 de 500 pages. Deuxième édition. Prix........................... 2 fr. 50

(*Librairie Poussielgue. Paris.*)

De la préparation de la jeunesse à la Liberté. In-12 de 124 pages. Prix.................................. 1 fr. 20

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE : PRIX JUTEAU-DUVIGNEAUX.

(*Librairie des Catéchismes, 10, rue de Mézières.*)

Un professeur d'éloquence française à la Sorbonne. Léon CROUSLÉ. In-8° de 30 pages. Prix.. .... 1 fr. »

(*Chez l'auteur.*)

Typographie Firmin-Didot et Cie — Mesnil (Eure)



LE PÈRE GRATRY



L'ABBÉ A. CHAUVIN

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE MASSILLON

LE PÈRE GRATRY

1805 — 1872

L'HOMME ET L'ŒUVRE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

« Ce fut un grand esprit et un noble cœur. » (Léon XIII.)

« Je suis le serviteur et l'adorateur de la vérité seule. » (P. Gratry.)

Ouvrage couronné par l'Académie française : PRIX GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

QUATRIÈME MILLE

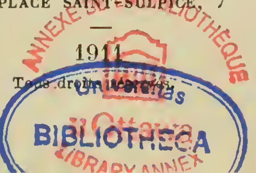
PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET Cie

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

—

1911



AVANT-PROPOS

Quand je commençai, en 1897, mes recherches et mes études sur le P. Gratry, sans savoir au juste où elles me conduiraient, un silence de vingt-cinq ans pesait sur cette noble mémoire. Un pareil oubli ressemblait beaucoup à de l'ingratitude. Il appelait une réparation envers l'apôtre, l'apologiste et l'écrivain. Cette réparation, Léon XIII en avait donné le signal, le jour où il disait de l'auteur de la *Connaissance de Dieu* et de la *Connaissance de l'âme* : « C'était un grand esprit et un noble cœur » [1].

En dépit de ce glorieux témoignage, le P. Gratry n'en restait pas moins ignoré ou méconnu de la génération présente. Faire revivre cette belle physionomie, rappeler l'attention sur des œuvres étincelantes de pensées neuves et profondes, était d'abord un acte de justice; c'était, de plus, un bienfait public. Il y entrait aussi de la reconnaissance personnelle. Des grâces inoubliables, et particulièrement celle de ma vocation sacerdotale, me sont venues par le P. Gratry. Son Éminence le cardinal

1. Paroles adressées au cardinal Perraud.

Perraud voulut bien encourager ces pensées et ces sentiments.

Six chapitres parus dans la *Revue du Clergé français* en 1898 et en 1899 ont contribué en quelque chose au réveil de l'opinion. En mai 1900, alors que ce livre était aux deux tiers écrit, le cardinal Perraud se décida à consacrer lui-même un volume au maître qui avait été son guide, son père et son ami. Depuis, journaux et revues ont retenti d'un nom qu'ils semblaient jusque-là taire à l'envi. L'illustre disparu ressuscite au milieu de nous. Léon XIII, confirmant récemment sa première parole, recommandait le philosophe à l'étude des élèves du sanctuaire, et le cardinal Parocchi le comparait aux grands esprits du siècle de Louis XIV[1].

Ce livre vient donc bien à son heure. S'il répond à mes désirs, il fera connaître à fond l'homme et l'œuvre. Rien n'a été ménagé pour le rendre, autant que possible, complet, impartial, je voudrais pouvoir dire définitif.

L'étude de la doctrine y occupe, comme il convient, une place importante. Elle a été traitée avec tout le soin qu'elle mérite. Tout le monde n'a pas le temps de lire huit à dix volumes de philosophie sérieuse, ni de se faire un jugement motivé sur les questions de polémique. Recueillir, ordonner, présenter dans un ensemble logique la somme des idées du maître, idées trop souvent disséminées çà et là; faire, autant que possible, dans une appréciation finale, le triage du vrai et du faux, est rendre un grand service à beaucoup d'esprits. C'est ce que j'ai essayé de faire de mon mieux. Tel chapitre, la polémique contre M. Vacherot par exemple, qui discute une question si complexe, si délicate, d'un intérêt encore si vi-

1. Lettres adressées au cardinal Perraud. Août 1900.

vant et si actuel, m'a coûté plusieurs mois de travail.

A l'attrait d'une doctrine admirable s'ajoute le charme des citations. A mesure que se déroulent les idées, les plus belles pages de l'écrivain s'avancent à leur place et dans leur cadre naturel. Elles illuminent le développement de leur splendeur. Ainsi le public trouvera réunis en un seul volume le fonds doctrinal du philosophe et du moraliste et les fragments où ses pensées ont atteint leur expression la plus brillante et la plus parfaite.

La partie biographique est le fruit d'une longue et consciencieuse enquête. Les principaux articles parus sur le P. Gratry y ont fourni leur contribution. En outre, une quantité de documents inédits, et près de quinze cents lettres familières me sont venues de toutes parts. Ils m'ont permis d'éclairer une foule de points obscurs, d'établir, pièces en main, une dizaine de chapitres presque entièrement neufs, de renouveler au moins partiellement l'intérêt des autres. Je me fais un devoir d'exprimer ici toute ma gratitude aux nombreuses personnes dont l'obligeance a rendu ce livre possible. Je dois des remerciements tout particuliers au savant bibliothécaire de Saint-Sulpice, M. l'abbé Levesque, qui m'a communiqué toute la correspondance inédite du P. Gratry avec son plus intime confident, Mgr Dupanloup; au R. P. Lescœur, qui m'a ouvert si libéralement le trésor de ses souvenirs et de ses archives personnelles; au R. P. Largent, qui m'a confié ses *Mémoires;* à M. le vicomte de Meaux, à qui je dois, grâce à l'intermédiaire du P. Lecanuet, la correspondance du P. Gratry avec Montalembert; à M. Arsène Vacherot, maître honoraire des requêtes au Conseil d'État, qui a mis à ma disposition les papiers de son très regretté père; à M. Crouslé, pro-

fesseur d'Éloquence française à l'Université de Paris, mon ancien et vénéré maître, dont les souvenirs d'École normale sont si précis ; à M[lle] Mohler, dont les *Mémoires* ont enrichi de détails si touchants mon dernier chapitre. Je ne puis citer ici tous ceux dont je me plais à me reconnaître l'obligé et dont les noms sont inscrits au bas de mes pages.

« Je suis le serviteur et l'adorateur de la vérité seule, » disait le P. Gratry sur son lit de mort. La meilleure manière d'honorer cette grande âme était de la peindre telle qu'elle fut, avec ses qualités et ses vertus, ses faiblesses et ses fautes. Ses erreurs et ses imperfections, qui s'allient à tant de droiture et de candeur, sont elles-mêmes instructives. Je ne les ai pas dissimulées : l'histoire est essentiellement œuvre de vérité, et la vérité ne fait jamais de mal, disait sainte Thérèse.

« Il n'y a rien qui fasse étudier agréablement comme un beau travail, » écrivait Louis Veuillot. Celui-ci n'a pas eu seulement pour moi un grand charme, il m'a fait beaucoup de bien. Je souhaite que de nombreux lecteurs y trouvent, comme moi, lumière et force. Tite-Live déclare qu'à raconter l'antiquité, son âme devenait antique. Il est impossible de vivre en contact avec le P. Gratry sans être soulevé par un souffle de foi et de générosité, sans recevoir une impulsion et un élan de cette âme apostolique.

École Massillon, en la fête de saint Joseph 1901.

AVIS

RELATIF A CETTE NOUVELLE ÉDITION

La faveur marquée avec laquelle le public a accueilli cet ouvrage, l'unanimité des revues et des journaux à en louer la vérité historique et l'impartialité, les lettres flatteuses que nous ont adressées spontanément les juges les plus autorisés, enfin le *Prix Guizot* dont l'Académie française a bien voulu l'honorer (1), nous faisaient un devoir de ne rien négliger pour le perfectionner.

Il a donc été soumis, en vue de cette nouvelle édition, à une revision attentive et minutieuse, à laquelle a bien voulu collaborer le témoin le mieux instruit et le plus sûr de la vie du Père Gratry, le vénéré et regretté P. Lescœur. Les observations qu'on a pu nous faire, les renseignements complémentaires que nous étions à même de tirer des papiers les plus intimes du P. Gratry ou d'ailleurs, ont été soigneusement mis à profit.

De ce contrôle diligent il n'est cependant résulté aucune modification notable du livre. Ni la partie biographique, ni l'exposé des idées philosophiques ou des luttes doctrinales, fond de tableau lumineux, qui pro-

(1) Le *Prix Guizot* « est destiné à récompenser le meilleur ouvrage publié dans les trois dernières années, soit sur l'une des grandes époques de la Littérature française, soit sur la vie et les œuvres des grands écrivains français ».

jette une si vive clarté sur les œuvres et sur l'âme du P. Gratry, n'ont eu à subir de remaniements sensibles. Des corrections de détail, d'utiles précisions, l'adjonction aux pièces justificatives de curieux documents inédits, voilà tout le fruit de cette nouvelle et consciencieuse enquête. Sur aucun point d'importance, la solidité de notre premier travail ne nous a paru infirmée.

Elle a été, au contraire, confirmée par les documents mêmes et par les témoignages les plus autorisés, les plus irrécusables. Qu'on nous permette d'en placer quelques-uns des plus significatifs sous les yeux du lecteur. Il nous semble qu'on ne les lira pas sans intérêt.

Voici d'abord la lettre que voulut bien nous écrire, tout spontanément, l'un des historiens les plus au fait des choses de l'Église de France du dernier siècle, l'éminent recteur de l'Institut catholique de Lille, Mgr Baunard. Aucune marque de sympathie ne nous a été plus au cœur que celle-là, aucune approbation ne nous a plus touché :

Lettre de Mgr Baunard.

FACULTÉS CATHOLIQUES
DE LILLE
CABINET DU RECTEUR.

« Meung-sur-Loire, le 5 avril 1902.

« Mon Révérend Père,

« Voulez-vous me permettre de vous dire, après beaucoup d'autres sans doute, combien ce m'est un bonheur de lire votre *Père Gratry?* Je ne puis m'en détacher, et je ne cherche guère à le faire. C'est une étude d'âme, plus encore qu'une biographie : mais quelle âme et quelle étude, mon Père! On devine bien, à l'émotion communicative qui s'en dégage, celle que vous-même avez ressentie en l'écrivant, mais elle ne va pas jusqu'à voiler votre regard. L'esprit n'en garde pas moins la liberté, la fermeté, la sérénité de ses vues; et, c'est encore un hommage, en somme, et le meilleur, à rendre à cette noble mémoire de prêtre, que la vérité dite tout entière, sur

l'homme et les ouvrages de l'homme qui fit d'elle la passion de sa vie.

« Je n'ai commencé qu'hier cette lecture bienfaisante, reposante, pacifiante, bien faite pour des vacances de Pâques à la campagne. Aussi bien m'était-elle personnellement la résurrection de chers souvenirs de ma jeunesse cléricale. Cette histoire du Père Gratry, j'en ai vu poindre les premiers germes, en 1851, au grand séminaire d'Orléans, où nous arrivèrent assez mystérieusement annoncés par lui, vos futurs Pères Cambier et Lescœur, encore tout frémissants des luttes philosophiques de l'École Normale, auxqu'elles votre VIe chapitre vient de me reporter ce matin (1). De votre Institut à peine naissant et se cherchant lui-même, que savais-je? Rien, ou presque rien : l'idée mère, le but élevé, l'idéal rèvé? C'était assez pour me le faire admirer et aimer. Que vous me parûtes beaux alors, beaux comme l'espérance!

« Mon cher Père, vous pensez bien que, maintenant que je vous tiens, je ne vous lâche plus jusqu'à extinction de vos 500 pages. Vous serez de toutes mes promenades sous les arbres verdoyants et bourgeonnants de notre Val de Loire, le Père Gratry entre nous deux. Les vieux saules comme moi, qui ne vivent plus que par l'écorce, ne sont pas jaloux, veuillez le croire, de voir monter une si riche sève de pensée, de poésie, d'éloquence, chez de plus jeunes talents pour qui le ciel a été prodigue de ses dons.

« Je vous prie d'agréer les respects tout reconnaissants de votre dévoué serviteur et lecteur charmé.

« BAUNARD,

« Recteur de l'Univ. cath. de Lille. »

P.-S. « J'ai voulu lire, ce soir, votre chapitre sur le *Concile du Vatican*. Beaucoup iront là tout de suite. C'est d'une sincérité, d'une honnêteté, d'une vérité parfaites. Ce chapitre vous fera le plus grand honneur. Le cher bon Père Gratry trompé, égaré, poussé, n'en sera pas moins aimé. On le plaindra; puis on l'admirera dans sa belle fin. Ce sera tout. »

Lettre de M. Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française.

10 juillet 1901.

« Mon Révérend Père,

« Je vous ai écrit hier, avant d'avoir lu votre livre. Je ne résiste pas au désir de vous récrire après vous avoir lu.

(1) Mgr Dupanloup avait très à cœur l'œuvre des petits séminaires. Pour la mener à bien, une congrégation spéciale lui paraissait indispensable, et il songeait à la fonder lui-même. En travaillant à la résurrection de l'Oratoire, il avait en vue de réaliser cette pensée. Voir plus loin, p. 148-149 (A. C.)

« Vous avez fait une belle et bonne œuvre, virile et franche, comme il convient aux mémoires qui sont dignes qu'on dise tout sur elles et qui n'en sont pas diminuées. Recevez mes bien sincères félicitations. Je vous souhaite beaucoup de lecteurs, vous leur ferez du bien. »

De M. Émile Faguet, de l'Académie Française.

« ... M. Chauvin a consacré au P. Gratry un livre diligent, intelligent, d'une haute et inébranlable impartialité, où, tant par des documents inédits et d'un exceptionnel intérêt, que par une connaissance, exceptionnelle aussi, de *toutes* les œuvres du P. Gratry, la douce, vive, imposante et charmante figure du grand Oratorien revit tout entière pour l'instruction, l'édification, et le ravissement aussi de tous les cœurs; pour quelque chose de plus : pour le réconfort et pour le rétablissement de l'espérance. Après bien des tourments moraux et physiques, les dernières paroles du P. Gratry ont été : « Mon âme est pleine d'espérance. »

(*Gaulois*, 21 nov. 1901.)

Lettre de M. Alfred Croiset, Doyen de la Sorbonne, membre de l'Institut.

21 mai 1901.

« Mon cher Père,

« Merci de votre beau volume sur le P. Gratry, que je viens de lire d'un bout à l'autre avec le plus vif intérêt. J'ai assez connu le P. Gratry (comme vous voulez bien le rappeler vous-même), pour pouvoir juger de la ressemblance du portrait : j'en suis ravi. L'homme est là tout entier, avec son admirable générosité, sa candeur, parfois naïve, sa poésie toujours jaillissante, ses nobles élans de pensée, que je continue à aimer profondément, malgré toutes les dissidences sur ce qui était à ses yeux l'essentiel... Son souvenir m'est resté très cher, comme celui d'un des hommes qui m'ont le mieux fait connaître la noblesse de l'humanité... »

Lettre du Vicomte de Meaux.

« Ecolay, 19 juillet 1901.

« Mon Révérend Père,

« J'ai lu votre livre, je puis le dire, avec ravissement. Vous m'avez rajeuni en renouvelant mon commerce avec l'un des plus beaux esprits, avec l'une des plus belles âmes qu'il ait été donné à ma jeunesse de rencontrer. J'ai revu le P. Gratry tout vivant dans vos pages; je l'ai revu tel que je l'avais goûté jadis; et, en même temps, je l'ai mieux connu que je ne l'avais fait jusqu'alors; j'ai pénétré en lui certains côtés par où je ne l'avais pas encore abordé. Le P. Gratry a certainement fait beaucoup de bien à ma génération; grâce à vous, il en fera encore aux générations nouvelles. J'ai un fils, jeune marin, qui entre la mer et les étoiles, est hanté de temps en temps par les questions philosophiques... Je lui ai remis votre livre, comme le meilleur *vade-mecum* qu'il peut avoir, et j'ai pleine confiance que par votre intermédiaire le P. Gratry deviendra son ange gardien.

« Recevez donc... »

Du R. P. Lescœur, de l'Oratoire, disciple, confrère, et ami du P. Gratry.

« Le livre du P. Chauvin est d'abord une biographie véritable, aussi exacte qu'il était possible et fouillée avec un soin religieux... A ce titre, il a un charme tout particulier pour ceux qui peuvent lui servir de témoins, et qui ont vécu des années dans l'intimité du P. Gratry. De ces témoins, deux seuls survivent, le cardinal Perraud et l'auteur de ces lignes. Tous deux peuvent attester la fidélité du tableau... » (*Bulletin de la Société générale d'éducation*, 15 mai 1902.)

Lettre de M. Léon Devin, bâtonnier de l'ordre des avocats, à Paris.

« Le Vésinet, 9 oct. 1901.

« Mon Révérend Père,

« ... Votre livre n'est pas seulement la biographie sincère et complète d'un prêtre d'élite. C'est une étude de critique pénétrante; c'est l'histoire intellectuelle de la plus grande partie du dernier siècle, dans un de ses domaines les plus intéressants... C'est un monument élevé à l'honneur d'un des plus glorieux membres de l'Oratoire, et ce monument est, pour le fond et pour la forme, de main d'ouvrier... »

Lettre de M. Amédée de Margerie.

« Limoges, 14 sept. 1902.

« Mon Révérend Père,

« Je suis presque inexcusable de connaître si tard votre beau livre, si complet, si vrai, si sincère, sur le P. Gratry. Je le serais tout à fait, l'ayant dévoré, de tarder plus d'un jour à vous dire l'intérêt passionné que j'ai pris à sa lecture, à vous remercier des nobles émotions qu'elle a renouvelées en moi, et de l'honneur que vous m'avez fait en me nommant et me citant à plusieurs reprises avec tant de sympathique bienveillance...

« Rien n'est refroidi en moi de l'affectueuse admiration que le P. Gratry m'avait inspirée depuis l'époque, beaucoup plus que semi-séculaire (c'était, je crois, en octobre 1844), où je fus chargé par rencontre et à titre de préparation lointaine à ma carrière future, de faire, pendant une semaine, la classe de seconde à Stanislas, dont il était alors Directeur.

« Il était bien de la lignée très rare de ceux qui prennent d'assaut les esprits, les âmes et les cœurs, et qui, les ayant pris, les gardent toujours. Aussi, l'ai-je tendrement aimé jusqu'au bout ; et, je puis bien me rendre ce témoignage, qu'aux heures même où je fus amené, pour faire mon devoir, à le combattre avec le plus de vigueur, mon affection et mon respect ne furent un seul instant ni entamés, ni même effleurés.

Quelle différence entre cette âme transparente et candide et l'âme troublée et troublante de Lamennais, qui fut un charmeur, lui aussi, mais un charmeur impérieux où l'orgueil, pour son malheur, occupa tant de place, au détriment de l'amour qui s'oublie et finit par tout envahir !

« Recevez, etc... »

Du Correspondant.

« Depuis que le *Correspondant* a rendu compte du livre du cardinal Perraud, un autre ouvrage a paru sur le P. Gratry par le P. Chauvin, de l'Oratoire, Supérieur de l'École Massillon. C'est une étude approfondie, complète et définitive, qui mériterait mieux qu'une simple mention. En même temps qu'il expose avec une clarté saisissante les idées philosophiques et sociales de son illustre confrère, l'auteur met constamment en pratique le grand précepte de Cicéron : *Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.* Il dit la vérité

et toute la vérité. Ajoutons qu'il la revêt d'une forme très élégante et qui semble empruntée au grand siècle. Nous connaissons peu de biographies aussi attrayantes que celle-là et nous sommes heureux de la signaler aux lecteurs du *Correspondant.* »

(Extrait d'un article du *Correspondant*, 25 décembre 1901, *signé :* H. Delorme.)

Du R. P. Baudrillart, aujourd'hui Recteur de l'Institut catholique de Paris.

« ... Remercions le P. Chauvin d'avoir élevé, en l'honneur du P. Gratry, un monument d'autant plus solide, qu'il ne repose, ni sur le parti-pris, ni sur la flatterie, mais uniquement sur la recherche sincère du vrai. » (*Bulletin Critique*, 15 déc. 1901.)

De M. l'abbé P. Godet.

« ... Cette vie du P. Gratry est un monument de piété filiale; c'est aussi, avant tout, une œuvre de saine critique et d'histoire. Impossible de mieux replacer dans son cadre et de mieux rendre la figure du P. Gratry... Le portrait de l'homme supérieur, simple et bon, qui était si aimable, parce qu'il savait si bien aimer les autres hommes, n'est plus à faire. Sa doctrine est exposée avec une lucidité attrayante, et jugée avec autant de sagacité que de modération, son influence appréciée d'une façon définitive... Avant le P. Chauvin, un tel livre n'était pas fait, il ne se refera pas. » (*Revue du Clergé Français*, 15 déc. 1901.)

Nous nous reprocherions d'allonger davantage ce défilé de témoignages. Nous tenons du moins à remercier ici les amis connus ou inconnus qui ont pris la peine de nous communiquer des renseignements ou des observations, tous ceux dont les lettres ou les articles ont été pour nous une lumière, un encouragement et un honneur.

École Massillon, mai 1911.

Nota. — Le livre du cardinal Perraud ayant paru presque une année avant le mien, quelques personnes

ont pu croire que j'avais marché sur ses brisées et empiété sur un terrain réservé. Il n'en est rien. Le présent volume était aux deux tiers écrit, et plusieurs chapitres avaient paru dans la *Revue du Clergé français,* avec les encouragements du cardinal, lorsque des divergences d'appréciation à propos du rôle du P. Gratry dans la polémique avec M. Vacherot, décidèrent l'évêque d'Autun à prendre la plume. Il fait allusion à ce désaccord, à la page 47 de son livre. Il me demanda, au préalable, de modifier mon jugement. Je ne crus pas pouvoir, en vue de lui être agréable, donner une note différente de celle qui me paraissait juste, approuvé, en cela, par les PP. Lescœur et Gibon, ses contemporains. C'est alors qu'il me fit prier de renoncer à mon travail. Il ne me sembla pas que ce fût un devoir pour moi d'acquiescer à ce désir, et ceux qui avaient autorité pour en juger, furent de cet avis. Voilà toute la vérité.

LE PÈRE GRATRY

1805-1872

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE

1805-1820.

Le P. Gratry n'a pas, à proprement parler, d'histoire. Sa vie s'est écoulée presque entièrement dans l'étude, la méditation et la prière. Ce qui en fait l'intérêt, ce ne sont donc pas les événements extérieurs, qui y tiennent peu de place; ce sont les mouvements intérieurs, les pensées, les sentiments et les nobles passions qui furent les mobiles de sa multiple et féconde activité. Pour pénétrer dans ce sanctuaire intime, si fermé chez la plupart des hommes, il suffit, le plus souvent, de le prendre lui-même pour guide, de l'écouter parler et de le lire avec attention. Ses ouvrages si variés sont pleins de confidences et d'épanchements qui nous dévoilent le secret de ses inspirations, de ses affections et de ses démarches. Les traits qui s'en dégagent constituent moins une biographie que l'histoire et l'image d'une belle âme, d'une âme généreuse, extraordinairement vivante.

Il n'y a pas de spectacle plus touchant, plus instructif et plus bienfaisant que celui-là, puisqu'il s'agit, selon

le mot de Léon XIII, « d'un grand esprit et d'un noble cœur ».

Le P. Gratry a raconté lui-même, avec le charme de sa fraîche et brillante imagination, avec la candeur d'une âme transparente comme le cristal, les *Souvenirs de sa jeunesse* [1]. Il est bon de les lire d'abord, si l'on veut connaître le fond de cette nature délicate, impressionnable et mobile, riche de sève, simple et profonde comme celle des Augustin, des François d'Assise et des François de Sales, comme celle des Fra Angelico, des Giotto, des Hans Memling, des Lamartine et des Michelet.

Tous ces primitifs, saints, artistes ou poètes, sont de la même famille. En dépit des différences extérieures, ils se ressemblent en dedans par beaucoup de traits communs. L'intelligence, la sérénité et la bonté, je ne sais quoi de méditatif, de religieux et de rêveur, qui n'exclut ni l'ardeur, ni la force, leur fait une physionomie à part, originale et sympathique. Qu'on jette les yeux sur le portrait qui orne le frontispice de ce livre. Ce front ouvert, ce regard doux et limpide, qui semble fixé sur des lointains invisibles, ces lèvres prêtes au sourire, et, flottant sur l'ensemble, ce léger voile de mélancolie, donnent à la figure le rayonnement de la bonne grâce, du mysticisme et de la poésie. Quelque chose des intuitions, des spontanéités, des sourdes lumières de l'enfance, quelque chose de jeune, de naïf et d'ingénu persiste visiblement dans l'homme fait, s'allie à la vigueur de l'esprit, à l'énergie virile de la volonté.

Ce mélange de dons rares et exquis, semble chez le P. Gratry un héritage à la fois paternel et maternel. Il apparaît et devient manifeste dès les premières années. Il se reflète dans les *Souvenirs de jeunesse* comme en un fidèle miroir. Il est intéressant de l'analyser et de dégager les éléments vivants qui le composent. En étudiant l'enfant, nous apprendrons déjà à connaître l'homme.

1. Paris, Tequi, 5e édition.

I

Alphonse Gratry, naquit à Lille, le 30 mars 1805.

Son père, originaire de Verdun, y occupait un emploi à la trésorerie impériale[1]. Il appartenait à une génération toute pénétrée des préjugés du XVIIIe siècle, emportée dans un mouvement effréné, le plus souvent ignorante des dogmes, étrangère aux pratiques chrétiennes, mais qui gardait un haut sentiment de l'honneur, du courage et de la loyauté. Il n'avait pas fait sa première communion. Ce fut son fils qui la lui fit faire, vingt ans après la sienne. Il épousa une jeune fille du pays de Flandre, douce, aimante, sincèrement religieuse, mais qui n'avait, comme lui, que des habitudes de religion naturelle. On voit souvent des parents peu chrétiens comme inspirés de Dieu, par état, en ce qui touche la vertu de leurs enfants. Ceux-ci donnèrent à leur fils une éducation à beaucoup d'égards excellente, dont le souvenir suave et attendri rayonna sur toute sa vie.

L'enfant grandit au foyer entre son père et sa mère qui furent son premier culte. « Dieu, ce me semble, dit-il, me les montrait dans sa lumière, non peut-être tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils devaient être, tels qu'ils sont, je l'espère, maintenant au ciel, tels qu'ils étaient dans son idéal éternel. Mon père et ma mère m'avaient souvent paru deux anges impeccables, sachant tout et pouvant tout. Ils me représentaient vraiment Dieu et j'aimais Dieu en eux[2]. »

L'action de la mère fut plus continue, et, par là, plus profonde et prédominante.

« On a remarqué plus d'une fois dans l'histoire des lettres, observe un critique fin et pénétrant, que d'éminents écrivains, surtout les hommes de vive imagination, de sentiments délicats et subtils, avaient reçu de leur mère quelque chose de particulier, une influence plus

1. Voir l'acte de naissance aux pièces justificatives, p. 479.
2. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 7.

directe, et, comme une empreinte de l'âme, si l'on peut ainsi parler[1]. La mère du jeune Gratry s'était mariée à seize ans; elle en avait dix-sept, quand ce premier-né vint au monde. Dix-sept ans, et une nature si simple, si candidement épanouie! A voir la jeune mère auprès de ce berceau, on l'eût prise pour une sœur aînée. Cette influence, cette impression d'une nature presque enfantine, M. Gratry la conservera toute sa vie. Fils d'une enfant, il gardera toujours, au milieu des plus hautes spéculations de la métaphysique, le sourire et l'ingénuité de l'enfance. Ses amis les plus intimes m'ont signalé ce trait comme vraiment digne de remarque. Il avait un culte pour sa mère et ces deux âmes n'en faisaient qu'une. Les incidents de sa première éducation resserrèrent encore ces attaches déjà si fortes. Dans une vie errante, au milieu d'un pays étranger, — car les fonctions du chef de la famille l'avaient conduit de ville en ville jusqu'au fond de la Prusse, — l'enfant avait encore plus besoin de cette mère si tendrement aimée. Elle était pour lui la patrie sous sa plus douce image[2]. »

C'est elle qui lui apprit à prier, à aimer la bonté, la vertu, la véracité, la charité envers les pauvres. De son père il tint le culte de la justice, de l'honneur, de la vérité, de la science, de la patrie. Ces sentiments d'une vivacité extraordinaire le marquèrent d'une empreinte ineffaçable. Ils éclatent, pour ainsi dire, dès les premières années. Un jour, en Allemagne, une femme s'étant permis de dire devant lui que *tous les Français étaient des animaux immondes,* cet enfant de sept ans en éprouva une telle colère, colère à ses yeux légitime et sainte, qu'il résolut la mort de la blasphématrice. Il laissa tomber sur elle de très haut un lourd projectile, qui, heureusement, manqua le but. Le mensonge et les

1. Citons seulement quelques noms : saint Augustin, saint Louis, Joseph de Maistre, Lamartine. « Ma mère était un ange à qui Dieu avait prêté un corps », disait J. de Maistre.

2. Saint-René Taillandier. *Discours de réception à l'Académie française,* où il succéda au P. Gratry le 22 janvier 1874.

menteurs lui inspirèrent toujours une aversion qui allait jusqu'au dégoût. Tout homme pris en flagrant délit de tromperie était pour lui un homme jugé. Il ne pouvait plus le voir. En ce qui le concerne, il déclare n'avoir jamais menti de sa vie. Il arriva ainsi à douze ans, époque de sa première communion, sans avoir soupçonné le mal, avec la grâce et l'innocence de son baptême.

Quel profond et touchant souvenir il garda de ces heureuses années !

« Qu'ils sont féconds, doux et vivants, s'écrie-t-il, ces jours de notre âge d'or, où l'enfant vit et respire dans la confiance et dans l'amour, où l'enfant croit d'une foi pleine que son père et sa mère savent tout, qu'ils sont puissants comme des Anges, et que, réfugié dans leur sein, nul mal ne le peut atteindre ; où sa bouche pleine de confiance, demande incessamment : demande sa nourriture, demande le sens de la parole, demande quelque marque d'amour. Ce qu'on lui donne, il le reçoit ; ce qu'on lui dit, il le croit. Il ignore que l'on puisse tromper, que l'on puisse faire un faux don.

« Toujours entourée de tendresse, son âme est tout entière ouverte, épanouie comme son visage ; son cœur est tout à nu, et il n'a pas encore abaissé le voile entre sa face et son âme, ce voile derrière lequel l'homme réfléchit. Le rayon de son cœur s'élance droit au dehors, sans crainte et sans détour, et les impressions de la vie trouvent tout ouvert pour pénétrer. Comment, sous cette bénédiction, l'enfant pourrait-il ne pas croître et dans son âme et dans son corps [1] ? »

Une première communion préparée de si loin devait porter tous ses fruits. La formation extérieure, les exercices à l'église furent de courte durée. Dieu y suppléa en parlant au dedans. Ce grand acte, si décisif pour beaucoup d'enfants, opéra chez le jeune Gratry une transformation. Un immense besoin d'aimer s'empare de lui ; son cœur s'ouvre à la piété chrétienne comme une fleur aux rayons du soleil levant. Son âme s'échauffe, se dilate et s'élève. Une attraction céleste le porte vers Dieu et vers les choses d'en haut, et, du même coup, l'inonde d'une joie intérieure. Elle le soulève et le soutient contre le

1. *Méditations inédites*, p. 30.

premier assaut des tentations sensuelles. Et si la volonté séduite tend à fléchir, il lui semble que Dieu met une muraille entre le danger et lui. L'injustice l'irrite et il la brave dans les petites occasions que lui offre la tyrannie des mauvais sujets du collège. La piété filiale croît dans la même mesure et prend un essor qui ne s'arrêtera pas. « C'est surtout ma mère, dit-il, qui était devenue mon trésor, et que je ne me lassais pas d'aimer et d'admirer... L'homme de l'amour, engendré par la communion, n'a jamais été détruit en moi. Je vois, jusqu'à vingt ans et au delà, l'amour de ma mère me protéger et m'envelopper comme le manteau de la sainte Vierge. Je vois avec une clarté parfaite combien cet amour me purifiait et m'éloignait du mal... L'expérience d'une vie entière m'a appris depuis que le sang virginal du Sauveur et de sa mère immaculée est la force surnaturelle, la greffe toute-puissante qui dompte l'indomptable passion, qui transforme le cœur et l'élève de la terre au ciel[1]. »

Années célestes que ces années de l'enfance, où des immensités d'espérance, des splendeurs d'amour et de beauté enveloppaient et pénétraient la jeune âme, et se reflétaient sur la physionomie comme l'azur du ciel dans la calme et transparente profondeur des lacs alpestres; où elle ne pouvait se douter ni du mensonge ni de la haine; où elle ne croyait qu'à la bonté et à la justice, où elle s'imaginait que les méchants sont les plus faibles ici-bas, que le mal est toujours vaincu et que quiconque a pour lui la justice est le plus fort; où elle fut frappée d'étonnement et de douleur, lorsqu'elle apprit pour la première fois qu'il y avait des mères et des enfants qui avaient faim et demandaient du pain et qu'il en avait toujours été ainsi, et qu'on n'y pouvait rien changer! Age des intuitions sublimes, de la pitié profonde et de cette sagesse passive supérieure à celle des philosophes! Le souvenir en revenait souvent au P. Gratry vieillissant, remontant à flots pressés qui l'envahissaient tout à coup au milieu

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 12-14, *passim*.

du développement de ses pensées; c'était tantôt un jet rapide de regrets et de retours vers un passé heureux, tantôt un torrent qui rompait ses digues et débordait en pages émues et d'une mélancolie pénétrante, telles que celle-ci :

« Moi qui ai dépassé l'âge mûr, et qui connais par une longue et dure expérience toute la vie et toute sa misère, tous ses scandales, tous ses obstacles, et cette espèce d'impassibilité universelle et d'inintelligence endurcie qui arrête et opprime chaque homme, chaque peuple et tout le genre humain; moi qui m'avance vers les tristesses du soir et vers la décoloration du ciel; moi qui me suis, comme tous les hommes, développé depuis tant d'années en une grande multiplicité de pensées, d'efforts, de relations et d'entreprises; moi dont le cœur est toujours plein et de regrets et de recherches; dont l'esprit est chargé d'objets, aveuglé de debris, nombreux et stériles comme poussière; moi qui ressemble ainsi à un vieil arbre planté près d'un chemin sous la poussière et sous les accidents, à bout de développement, chargé de branches trop nombreuses et trop longues, qu'il ne peut plus remplir de sève; oui, moi, malgré tout cela, je pourrai revenir de cette sécheresse et de cette vétusté, de cette stérile grandeur, de cette multiplicité onéreuse, je pourrai revenir à la simplicité, à la fraîcheur, à la sève, à la joie de l'enfance, puisque l'Évangile nous dit : « Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux[1] ! »

Se retremper aux sources premières de la vie et y renouveler sa jeunesse, tel est le vœu de tout homme qui sent les racines de son être physique et moral se dessécher et tarir la sève intérieure qui faisait sa force. Quoi qu'il semble dire, le P. Gratry avait moins besoin que la plupart des hommes de se rajeunir ainsi. Il y avait chez lui, comme chez tous les primitifs qui n'ont pas gaspillé leurs trésors, des coins d'âme d'enfant qui gardèrent toute leur fraîcheur et qui ne vieillirent jamais. Jusqu'au dernier jour, nous le verrons, malgré les amertumes des déboires et les désillusions de l'expérience, il restera l'homme de la foi, l'homme de l'amour et de l'élan, l'homme de l'enthousiasme et des espérances infinies.

1. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. II, p. 80.

II

Dans l'atmosphère chaude et vivifiante que respirait Alphonse Gratry, atmosphère si favorable à l'épanouissement de tous les germes divins, l'intelligence prenait un rapide essor. La tendresse de sa mère lui évita les compressions et les dangers de l'internat. On lui offrait une bourse au collège Louis-le-Grand. Le père était d'avis de l'accepter. La mère, mieux inspirée, préféra garder son fils. L'internat l'eût perdu à tous égards, dit-il lui-même. Car, il aurait commencé le latin trop tôt, et il aurait connu le mal avant sa première communion. Jusqu'à douze ans, on se borna à lui apprendre à lire et à écrire, et il se cultiva, un peu au hasard et sans contrôle, par toutes sortes de lectures. Quelques-unes pouvaient lui faire beaucoup de mal, si la Providence ne l'avait préservé. L'esprit déjà bien ouvert, il aborde le latin qui fut un jeu pour lui. Il en saisissait le mécanisme d'instinct, comme par illumination intérieure. « Je n'oublierai jamais, dit-il, qu'une nuit, en un instant, le sens du génie latin me fut donné. En réfléchissant à une phrase latine, je compris tout à coup l'esprit de cette langue [1]. »

Il eut encore un autre bonheur, celui d'échapper au fardeau déprimant qui accablait ses camarades. Les enfants de la bourgeoisie française destinés, par naissance et vocation, à être fonctionnaires, mandarins ou bureaucrates, font de bonne heure l'apprentissage de la vie sédentaire, étouffée et paresseuse. Dès l'âge de dix ans, ces petits malheureux sont condamnés à rester enfermés dans un air vicié et assis de six heures du matin à huit heures du soir. Au bout de peu de temps, le ressort intérieur est brisé. Ils deviennent indifférents à tout. Ils ne veulent et ne peuvent plus travailler. Grâce à la prévoyance de ses parents, la journée du jeune Gratry fut autrement organisée. Elle ne commençait qu'à huit heures du ma-

1. *Souvenirs*, p. 19.

tin pour finir à quatre heures du soir. A ce régime humain, l'enfant resta frais, dispos, allègre. Aussi, dès le début, les succès furent-ils brillants, soit au collège de Tours, où il fit sa quatrième et sa troisième, soit au collège Henri IV, à Paris, où il ne tarda pas à prendre la tête de sa classe. En rhétorique, il fut premier en toutes les facultés et il obtenait le second prix d'honneur au concours général. En philosophie, au concours général encore, le premier prix de dissertation française et le second prix de dissertation latine couronnèrent glorieusement ses études classiques. C'était en 1824. Il l'emportait sur des condisciples qui sont devenus des hommes célèbres, tels que Natalis de Wailly, Drouyn de Lhuys, le comte Daru.

« Si vous lisez aujourd'hui les pages du brillant écolier avec l'espérance d'y trouver quelques indices de cette imagination hardie qui plus tard animera tous ses ouvrages, vous serez un peu déçu dans votre attente, écrit Saint-René Taillandier..... Il disserte sur l'autorité du sens intime ou sur l'association des idées dans la langue de Condillac... Une seule fois, il jette un cri soudain et nous laisse entrevoir quelque chose de ce qui se prépare en lui. Troublé par la doctrine étroite et sombre de Pascal, épouvanté de voir une main à la fois si sainte et si téméraire ébranler les premiers supports de la foi où il aspire, il proteste, dès le premier jour, contre le jansénisme : « Quoi ! s'écrie-t-il, le type éternel de vérité, de beauté, de vertu, dont une vue même confuse et incomplète, a-t-on dit, excite dans l'homme d'insatiables amours et le fait souvenir des cieux, cette image de toute perfection ne serait donc, comme tant d'autres, ô Platon, qu'une chimère de ton imagination brillante ! Homère, Virgile, Bossuet, Fénelon sont éloquents par préjugés ! Socrate, Caton et tous les héros de l'histoire ne sont que des accidents ! Non, répondrons-nous avec confiance. Il est en nous un principe, qui est la vie de l'homme, qui est l'homme tout entier. Ce principe est l'amour, amour de la vérité, de la beauté, de la vertu. C'est lui qui nous fait exister, vouloir et agir. »

« Ainsi parlait à dix-neuf ans, dans une dissertation de Sorbonne, celui qui devait être un jour le P. Gratry[1]. »

Le travail et les succès contribuèrent, pour leur part, à sauver l'adolescent. Pendant ce temps-là, en effet, il traversait une crise terrible.

1. Saint-René Taillandier, *Discours de réception à l'Académie française*, p. 11-13, *passim*.

CHAPITRE II

CRISE ET CONVERSION

1820-1825.

I.

C'est en octobre 1820, à quinze ans, qu'Alphonse Gratry s'était séparé de ses parents pour entrer dans une institution, en qualité d'interne. Il suivait les cours du collège Henri IV. Une épreuve redoutable l'y attendait, celle qu'ont traversée Lamartine au collège de Bourg, Lacordaire au lycée de Dijon, Montalembert à Sainte-Barbe, et qu'ils ont racontée avec un ressouvenir également amer. Le milieu où tombait le jeune adolescent était infecté du même esprit d'irréligion, de révolte et d'immoralité. Écoutons comme il en parle lui-même :

« Survint l'époque du scandale. Mon innocence, mon horreur du mal, mon zèle pour l'étude, mes succès plus qu'ordinaires, mon mépris des tyrans de collège, m'avaient fait surnommer *l'orgueilleux*. C'était à tort, en ce temps-là du moins. Mais, de plus, il y eut une ligue, ou tacite ou formelle, pour m'apprendre le mal et me le faire aimer. Avec le temps, on parvint à réaliser la première partie du plan. Ce que j'appris me parut être précisément la mort, ou la cause de la mort. Étonnante impression dont je n'ai bien compris la profonde vérité que bien longtemps après !

« Cependant, un jour vint où j'eus honte de me con-

fesser. En même temps, la ligue tacite continuait pour me faire perdre la religion.

« On me disait : « La confession! Tu as cent fois trop d'esprit pour prendre ces sottises au sérieux! » On me prouvait que l'Évangile ne pouvait être la parole de Dieu parce qu'il s'y trouvait des solécismes! On voit, par cet exemple, combien nous avions tous d'esprit[1]. »

Il en est des réunions d'enfants comme des réunions d'hommes. Les germes malsains s'y répandent de la même façon. Partout où le sentiment religieux n'intervient pas pour éclairer les intelligences, pour diriger les volontés et en modérer les emportements ou les écarts, ce sont bientôt les plus mauvais qui prennent l'empire et gouvernent la masse. Soit faiblesse, soit complicité tacite ou avouée, les autres subissent peu à peu la contagion des idées fausses et des passions, se laissent entraîner aux mouvements de l'ensemble et flottent comme des débris au milieu d'un courant. On l'a souvent remarqué : dans les assemblées politiques, sous l'action de meneurs souvent peu estimés, de braves gens, bien élevés, raisonnables, libéraux dans la vie privée, se transforment rapidement en hommes de parti, étroits, intolérants et même sectaires. Ils n'écoutent ni la vérité, ni la justice, ni le bon sens. Or, à cet égard, les enfants, rassemblés en groupes, sont déjà des hommes. Il tend à s'établir chez eux un niveau commun de pensées et de sentiments, non point par en haut, sous l'inspiration de l'aristocratie intellectuelle et morale ; — car il faut un effort pour monter, — mais par en bas, sous l'influence des plus indisciplinés et des plus corrompus. Il est toujours facile de descendre.

A l'action démoralisante des mauvais camarades s'ajoutait, chez Gratry, celle des mauvais livres. Les *Ruines* de Volney, les *Cultes* de Dupuis, la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, la *Nouvelle Héloïse*, les romans licencieux passaient de main en main, déséquili-

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 26.

brant les esprits et gâtant les cœurs. Tout l'être moral tombait en ruines. « C'est bien démontré, concluait-on; tout est faux. Mais y a-t-il un Dieu? Les uns disaient oui, les autres non. » Gratry ne fut jamais dans la négation; mais le doute le tenta un instant. Quant à l'Église, elle était considérée comme une officine de mensonge se liguant avec la tyrannie des princes pour abrutir les peuples. Ainsi s'écroulaient successivement les croyances et les principes directifs de la conscience. La carrière restait libre aux sens débridés et devenus les maîtres : on sait ce qu'ils font d'ordinaire des malheureux jeunes gens abandonnés à leur tyrannie.

A cette contagion dissolvante, nul remède à attendre du côté des maîtres. Le professeur de seconde, décoré à vingt-quatre ans, — ce qui ne l'empêchait pas d'être un menteur et un charlatan, comme on le sut après son départ, — avait beau vanter la continence, la tempérance et la solidarité, il se faisait mieux écouter et applaudir, quand il déclamait contre les tyrans, se déclarait supérieur à la superstition, quand il ridiculisait pêle-mêle Homère, la Bible, le Pape. Alors l'enthousiasme de ses élèves ne connaissait plus de bornes. D'autres cependant étaient pires que celui-là. Tel se rendait populaire en prêtant de mauvais livres. « Tel autre, un surveillant, avait dans ses matelas un recueil de gravures obscènes. Il permettait aux *grands*, dont j'étais, dit Gratry, d'entrer dans sa chambre, un à un, pendant son absence, pour les regarder à l'aise. » Quant au chef de l'institution, continue-t-il, il le prit un jour à part, et lui dit : « Mon cher, je ne suis pas plus bigot que vous, et je ne crois pas plus que vous à tout cela : cependant je vous demande de communier à Pâques : cela est à propos dans ce temps-ci. » — L'abbé de Frayssinous était alors ministre de l'instruction publique. — A quoi l'élève répondit : « Je ne dis pas que je ne crois pas ; je dis seulement que je ne communierai pas[1]. »

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 51.

Tel était le « cloaque » où avait été jeté cet enfant. Il y passa quatre années, seul, sans appui, sans soutien, « en état de péché mortel ». Comme d'ordinaire en pareil cas, les parents ne soupçonnaient rien. Jamais, autour de lui, ne retentissait une parole chrétienne. Partout la même liberté de propos, les mêmes banalités vides de sens, les mêmes préjugés absurdes. Les prêtres lui inspiraient le plus profond mépris, et le langage dévot ordinaire le dégoût le plus insurmontable. « Jamais je ne mettais le pied dans une église, dit-il; et, un jour, comme premier de la rhétorique, ayant dû adresser un compliment, très modéré d'ailleurs, en vers latins à Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui visitait le collège Henri IV, je m'en repentis ensuite comme d'une lâcheté[1]. »

Un pareil désarroi moral ne va pas d'ordinaire sans une tristesse d'autant plus poignante que l'âme est plus riche et plus profonde. C'est un sentiment douloureux du vide que laissent après elles la vérité absente, les croyances détruites, l'amour de Dieu éteint, sentiment de l'étroit horizon de cette vie sans au-delà et sans espérance, sentiment de la vanité et de l'inutilité de tout. A certaines heures, ce sentiment devenait tellement intense qu'il touchait au pessimisme le plus désespéré. Au milieu des succès les plus enviés et parmi toutes les promesses de l'avenir, ce brillant jeune homme en venait à souhaiter la mort.

« Un jour, dit-il (on m'avait alors donné une chambre particulière à un étage fort élevé), je regardais à ma fenêtre, et, voyant cette hauteur, je me disais à moi-même, avec une grande conviction : « Je ne me jetterai certainement pas par cette fenêtre, mais si quelqu'un venait m'y jeter par surprise, il me rendrait un grand service. » Je n'avais d'ailleurs aucun sujet de tristesse; mais la vie me semblait inutile et dénuée de sens. Quelques mois auparavant, dans mon rêve d'avenir, je désirais tout. Maintenant, je ne désirais plus rien. En ce moment même où je pensais à la mort comme à un bien, je me souviens que, faisant ensuite le tour de ma chambre, livré à ces réflexions, je me disais : « Que faire, en effet? Où il y a-t-il du

1. *Souvenirs de jeunesse*, p. 61.

bonheur? L'argent! Allons donc! Les hommes? C'est ridicule! Les plaisirs? L'ambition? hélas non! Quand je serais général, ministre, empereur et roi, que s'ensuivrait-il pour mon bonheur? La vie est vide, c'est certain, tout est ennuyeux[1]. »

Parmi ces épreuves, un rayon de pur et délicat amour traversa le cœur de l'adolescent et lui fut une force pendant deux ans. Il avait rencontré en soirée une jeune fille, qu'il retrouvait souvent chez un ami commun. Il s'en éprit. Une certaine rose lui avait été jetée un soir de bal; il aimait à la porter sur lui comme un souvenir et comme un symbole, et à la regarder de temps en temps. Elle lui inspirait, dit-il, l'amour du travail, l'amour de la vertu, le besoin de la pureté, le désir de la gloire. Ce sentiment élevé et discret le soutenait sensiblement. Mais il fallait autre chose pour le sauver.

II

Dieu n'abandonne pas les âmes en détresse. Il les poursuit, il les appelle, il les sollicite; il essaie tous les moyens de les tirer à lui. Par le remords, l'ennui, les regrets, il tâche de les saisir au dedans, pendant qu'au dehors les échecs, les humiliations, les malheurs les secouent pour les réveiller. La bouée de sauvetage ne cesse de s'offrir à elles au milieu du courant qui les entraîne et où elles sont en danger de se perdre. Le jeune Gratry en fit l'heureuse expérience.

A la fin de sa seconde rhétorique, il avait toute raison d'espérer, au concours général, un succès encore plus brillant que l'année précédente. Il se croyait assuré du prix d'honneur et du prix de discours français. Il n'eut pas même un accessit. Ce mécompte, cruel pour son orgueil, les reproches de son père qui en furent la con-

1. *Souvenirs de jeunesse*, p. 53. De même Lacordaire, dans une situation analogue, écrivait à dix-huit ans : « Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu. » (*Lacordaire*, par le comte d'Haussonville, p. 18.)

séquence, l'atteignirent au cœur et le firent rentrer en lui-même.

La Providence voulut aussi qu'un vieux prêtre, chargé d'inspecter le collège, lui apprit à faire du travail une prière. Le trouvant aux prises avec une version difficile, il lui dit : « Mon enfant, quand vous aurez quelque difficulté dans votre travail, élevez votre esprit vers Dieu et priez-le de vous aider, et Dieu vous aidera. » Chose surprenante! malgré les mauvaises dispositions du moment, la leçon ne fut pas perdue. L'enfant, d'abord étonné et sceptique, se prit à réfléchir et, finalement, mit le conseil en pratique. Il attribue à cette méthode de recueillement et d'aspiration vers Dieu la plus grande part de ses succès. Même après avoir perdu la foi, et tout plein de mépris qu'il était pour la religion, sa pensée et ses appels continuaient de monter instinctivement vers la source des lumières, et, ainsi, d'une certaine manière, le rattachaient à Dieu.

Au sanctuaire de la conscience, une autre force restait en éveil, celle de la tendresse filiale. Elle soutenait l'âme chancelante, l'empêchait de glisser dans les bas-fonds et les marécages d'où l'on ne sort plus.

Ainsi, quelques rayons persistaient parmi les ténèbres.

C'est alors que survint ce que le P. Gratry appelle « le plus grand événement de sa vie », une vision mémorable dont il a consigné le saisissant récit dans ses *Souvenirs* et dans les *Sources*.

Il avait dix-sept ans et demi. Un soir d'automne, seul dans la cellule du dortoir, pendant que ses camarades se couchaient, il s'assit sur son lit, heureux de vivre, rêvant à sa destinée. Mille réflexions l'envahirent, et prirent corps sous la forme de deux tableaux qui se développèrent successivement à ses yeux. C'est d'abord une sorte de vue panoramique de tous les succès, de toutes les joies, de tous les bonheurs qui peuvent combler une existence humaine. Les prix les plus honorables, les couronnes les plus enviées font de ses études classiques

une série de triomphes. Il entre à l'École de droit : à force d'ardeur et de ténacité, il obtient le premier rang. Ensuite, orateur, écrivain, il se fait un nom, il arrive à la célébrité, même à la gloire. L'Académie française lui ouvre ses portes. La fortune est venue par surcroît, solide, surabondante, fruit du travail. Il se marie. Oh! quel choix et quel amour!

Alors, se déroule un spectacle d'une grande beauté.

« Je voyais, dit-il, une splendide demeure, au milieu d'une splendide nature; mon père et ma mère bien-aimés y vivaient près de moi.

« Puis, la grande lumière du tableau, l'âme de la gloire, de la nature, de la fortune, l'être idéal, rêvé depuis la première heure de l'adolescence, apparaissait dans la splendeur de sa beauté, dans la surnaturelle puissance de l'amour le plus pur, le plus fort et le plus religieux qui fut jamais.

« Tous ces tableaux vivaient devant mes yeux. Dieu même, je crois, donnait en ce moment à mon esprit une force créatrice. Je sentais et palpais la vie. Je résumais des jours et des années en un instant. J'en tenais la substance, j'en sentais les délices, avec une force, une ivresse, une vivacité que la réalité n'a point. Je vis ainsi se dérouler jour par jour, année par année, dans le plus bel ensemble et les plus riches détails, ma vie comblée de tous les biens dont l'homme peut jouir sur la terre. Et la vie avançait, toujours plus belle et plus remplie, à mesure que mes années se déroulaient et se comptaient [1]. »

Impossible de dire combien de temps dura cette contemplation. C'était magnifique et saisissant. Tout le bonheur possible de la terre était concentré là.

Tout à coup, la scène change. La fuite des années a été si rapide que le jeune homme ne s'en est pas aperçu. Il ouvre les yeux. Son père a dépassé de bien loin les limites ordinaires de la vie. Et, après lui, sa mère adorée, sa sœur, ses amis s'en vont les uns après les autres. A son tour, la noble et belle compagne de sa jeunesse se prépare au départ. La voilà froide et morte sous ses yeux! Il survit même à ses fils. Comme le tronc vidé d'un vieil arbre, il dure par son écorce; il s'endurcit et se dessèche sans mourir. Enfin, lui aussi, le voilà sur son lit d'agonie; il se débat dans la lutte suprême. Il en

1. *Sources*, 2e partie, p. 254.

ressent toutes les affres avec une telle intensité qu'il ne croit pas les sentir davantage à son dernier moment. Tout est fini. Plus de soleil! Plus de monde! Plus d'hommes! Plus rien! Tout a passé en un instant. Son berceau, il le touche de son lit de mort. Voilà la vie!

« Tous les hommes naissent et meurent ainsi depuis le commencement du monde jusqu'à la fin. Les générations se succèdent, passent en courant et disparaissent.

« Et je voyais, continue-t-il, dans une lumière et sous des formes que rien n'effacera de ma mémoire, je voyais les innombrables multitudes, depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin, passer, passer comme des troupeaux qui vont à la boucherie sans le savoir.

« Et puis, je les voyais couler comme les flots d'une rivière qui approche d'une grande cataracte et d'un abîme. Tous les flots y viennent à leur tour; ils tombent, mais pour rester sous terre et ne plus revoir le soleil.

« Je voyais, dans ce fleuve, de petits flots surgir et jaillir un instant, et, pendant la durée d'un clin d'œil, refléter un rayon de soleil, puis se ternir et s'enfoncer. Ce flot, c'est moi. Ceux qui ont lui tout à côté, ce sont les êtres que j'ai aimés. Mais tous sont déjà sous la terre et dans l'ombre.

« A cette vue, j'étais immobile et comme cloué par l'étonnement et la terreur [1]. »

Quelle est donc cette affreuse énigme? Qu'est-ce que la vie et qu'est-ce que la mort? Pourquoi les hommes ne se liguent-ils pas avant tout pour résoudre l'horrible problème? Les insensés! Ils ne pensent à rien. Ils vivent comme les moucherons qui bourdonnent et qui dansent dans un rayon de soleil. A quoi donc servent ces apparitions d'un instant au milieu d'un fleuve qui passe? Pourquoi passe-t-on? Pourquoi est-on venu? A quoi bon tout ce qui existe?

Alors, des profondeurs de l'âme, comme d'un insondable et mystérieux abîme, jaillit un cri perçant, redoublé, déchirant, d'une irrésistible énergie. « O Dieu! expliquez-moi l'énigme. Faites-moi connaître la vérité; je jure de lui consacrer ma vie. »

1. *Sources*, 2e partie, p. 257-58.

Si pénétrante fut cette prière qu'une réponse se fit entendre au dedans, confuse et indistincte encore. C'était le sentiment, pour ainsi dire infaillible, qu'il y avait une vérité, que cette vérité était belle, bienfaisante et répondait à tout. « Je la chercherai, dit-il, je la connaîtrai, et ma vie lui appartient [1]. »

En une heure, l'enfant était devenu un homme.

La transformation pratique ne commence pas immédiatement. Mais, le germe en est jeté. Le moment venu, il se développera et mûrira. Il n'attend plus que la rosée d'en haut et le rayon de soleil. L'un et l'autre lui viendront du christianisme.

Pour le moment, le jeune Gratry va traverser pendant quelques mois une sorte de période intermédiaire, qu'il a analysée et décrite plus tard, lorsqu'il était directeur du collège Stanislas. Il sort du déisme creux et négatif, qui mène à l'athéisme, pour entrer dans le déisme sincère et positif, qui, selon lui, mène au catholicisme. « Je ne pouvais encore souffrir aucune forme concrète de religion; dit-il. Je repoussais avec dégoût tout culte défini comme un obstacle à la lumière vraie, universelle... Je repoussais surtout comme absolument fausse et subversive toute idée d'une sphère religieuse, d'un ordre de choses religieux, qui pût être distinct de l'ordre vulgaire et naturel des choses [2]. »

Il allait bientôt se rendre compte qu'il se trompait.

L'année suivante, en effet, survint dans la pension un nouveau maître d'étude, esprit distingué, lauréat du concours général en philosophie, âme élevée et profondément chrétienne. Sa parole avait un accent de noblesse, de conviction et de foi qui tranchait singulièrement sur les banalités et les sottises des conversations ordinaires. Le jeune Gratry se sentit aussitôt attiré vers cette nature d'élite. Tout ce qu'il entendait de cette bouche allait à l'élever au-dessus des mesquines et bourgeoises préoc-

1. *Sources*, 2e partie, p. 261.
2. Lettre manuscrite.

cupations de la vie, à lui inspirer la passion de la justice et de la vérité, à faire de lui un apôtre de la lumière et du bien sur le modèle de Jésus-Christ. Le dialogue qu'ils échangent rappelle les plus beaux de Platon. Ce langage, si nouveau qu'il fût à l'oreille de l'écolier, n'en répondait pas moins merveilleusement aux aspirations secrètes de son âme. Il était charmé, dilaté, entraîné. Seulement, reprenait son ami, si vous voulez entrer dans cette vie supérieure, il faut avant tout vous purifier. Commencez par rentrer en vous-même, rougissez de vos fautes, humiliez-vous et demandez-en pardon à Dieu. Par cet acte de vigueur et de vérité vous deviendrez un autre homme. Préparez-le par la prière et soyez assuré que Dieu vous répondra et effectuera en vous ce qu'il veut [1].

Ainsi fut fait. Le jeune philosophe cria vers le Père céleste, et le lendemain, il allait se jeter aux pieds d'un prêtre. Celui qu'il rencontra était un vieillard austère, qui le soumit à l'épreuve, eut « l'heureuse inspiration » de lui faire attendre plusieurs mois l'absolution et la grâce de la communion. Dans cet intervalle, un travail profond se fit en lui. Il comprit l'insuffisance de la logique pure, la vanité de la littérature qui a perdu contact avec la vérité vivante; il se rendit compte que la religion est autre chose qu'une théorie abstraite, qu'elle est une force; que la vérité est un être, une substance qui est Dieu. Et quand il reçut l'absolution de tout le mal qu'il avait commis depuis sa première communion, il éprouva un sentiment nouveau et d'une suavité inexprimable, un sentiment oublié depuis longtemps, la douceur et la paix de l'état d'innocence. « Mon cœur, mon âme, dit-il, mon sang, mon corps et mon esprit, le tout ensemble sentait

1. « Celui qui a eu l'honneur d'amener le P. Gratry à l'Évangile et de donner ainsi à l'Église un de ses défenseurs les plus éloquents et à l'apologétique chrétienne un de ses plus brillants champions, se nommait Latrèche. Il devint prêtre et chapelain français à l'église de Lorette. Il est mort à Lorette, en 1882, et, d'après son désir formel, a reçu la sépulture des indigents. » (Note de l'abbé de Broglie, qui a conversé avec lui en 1878. *Quinzaine*, 1er nov. 1894, p. 7.)

de même et tressaillait de joie. Je retrouvais ma douce et pure enfance [1]. »

Il s'élança avec transport dans la lumière, tendant les bras à Dieu, et lui disant : « C'est vous que je veux. » Et c'était pour toujours.

Il était transformé.

III

De pareils changements ne sont point rares. Sans parler des conversions miraculeuses dues à un coup brusque et direct d'en haut, depuis celle de saint Paul jusqu'à celle d'Alphonse de Ratisbonne, combien d'autres sont le résultat de causes providentielles qui lentement et sûrement retournent l'âme par degrés vers la lumière et vers la bonté divines ! Chaque génération en compte beaucoup plus qu'on ne pense, qui ne font pas de bruit dans l'histoire comme celles de Lacordaire et de Gratry, et qui n'en sont pas moins aussi remarquables que bien établies. Il est rare qu'une âme soit à ce point cuirassée d'erreur ou d'iniquité qu'il n'y reste pas un point découvert et sensible aux touches de la grâce. Gratry était tout enveloppé de préjugés sans doute ; cependant il n'avait douté que par instants de l'existence de Dieu ; et, depuis un an, il avait retrouvé la foi au Souverain Bien vivant et personnel. Il y avait là un terrain tout préparé pour la semence chrétienne. Rien d'étonnant qu'elle y ait levé et qu'elle y ait fructifié si rapidement. Un célèbre libre penseur n'a-t-il pas écrit : « Si je croyais au Dieu créateur, je me ferais catholique [2]. »

Qui ne se rappelle une des pages les plus émouvantes d'un autre philosophe, qui fut, lui aussi, un chercheur, en même temps qu'une âme très noble et très religieuse, Charles Secrétan ? Il s'était heurté, comme toute intelligence qui réfléchit, à l'obsédant et redoutable pro-

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 82.
2. Cf. Abbé de Broglie. *Article cité*, p. 8.

blème du mal. Il l'avait tourné et retourné sans arriver à une solution satisfaisante, qui en conciliât l'existence avec la bonté de Dieu. Il en était là, lorsqu'un soir d'hiver, sur la terrasse d'une vieille église, il lui fut, pour ainsi dire, révélé ce qu'il avait jusque-là cherché en vain. S'il a jamais souhaité l'éloquence de Jouffroy, dit-il, c'était pour fixer l'instant où il sentit entrer en lui, avec le rayon d'une étoile, l'intelligence de l'amour de Dieu.

« J'éprouvai, dit-il, quelque chose du ravissement de saint Augustin en contemplation devant le ciel étoilé, sur le rivage d'Ostie. Je compris, que Dieu veut le bien, tout le bien, rien que le bien, toujours le bien; par conséquent il veut notre bien, il nous aime. De quelque manière que ma constitution mentale se soit formée, elle m'oblige à chercher dans le bien moral la dernière raison de l'existence, ce qui revient à penser que Dieu m'aime. Je sais qu'il est, parce que j'en suis aimé; je ne subsiste que par cet amour.

« Il y a bien cinquante ans de cela, continue-t-il; car, mon foyer n'était pas fondé. Je rentrai chez moi avec quelque hâte, j'essayai de me concentrer et d'adorer. Pressé de traduire l'impression reçue en pensées distinctes, j'écrivis avec une impétuosité que j'ignorais et qui n'est jamais revenue, je m'efforçai de graver l'éclair sur des pages que je n'ai jamais relues.

« Je crois que le cahier qui les renferme existe encore; mais je n'oserais l'ouvrir, certain que l'écart serait trop grand entre la lumière aperçue et les mots tracés par la plume. Depuis ce moment, j'ai vécu, j'ai souffert, j'ai eu des torts dont le souvenir me laboure, j'ai essayé de bâtir des systèmes, les motifs de nier ont passé sur mon âme, j'ai vu les difficultés se dresser l'une sur l'autre, j'ai compris que je n'avais réponse à rien, mais je n'ai jamais douté. L'évidence. du contact prévaut sur tous les raisonnements, sur tous les spectacles, sur toutes les fautes. Nous sommes aimés, Dieu nous veut quand même. Je le crois quand même, c'est bien le moins [1]. »

C'est ainsi que Dieu va au-devant des âmes sincères et droites, qu'il leur parle au dedans et au dehors, qu'il les réveille, les sollicite et les tire à lui. C'est ainsi qu'il leur ouvre le sens de la vie, qu'il les détache des formes transitoires, des vaines apparences et qu'il leur donne l'intuition du vrai. C'est ainsi que le jeune Gratry fut ra-

1. *La Civilisation et la Croyance*, p. 213-214.

mené de la tristesse critique et de l'orgueil à l'estime et à la poursuite de cet état d'amour et de bonté qui est l'état où notre Père met l'âme de ceux qui veulent devenir ses enfants. Peu à peu, il entrevit « qu'il est un règne de la justice et de la vérité qui approche et dont l'avènement dépend de nos efforts; que la sainte compassion pour tant de larmes et de souffrances ne sera pas toujours stérile; et qu'enfin l'Évangile de Jésus est l'annonce de cet avenir, l'instrument de ces transformations, la loi nouvelle de ce monde meilleur... Alors, continue-t-il, avec une joie immense et un indicible transport, embrassant ma fortune et mon bien de toutes les forces de mon âme, je consacrai ma vie, comme je l'avais juré, à faire connaître, à faire régner cette vérité, espoir de tous les peuples, ressource de tous les hommes dans la vie et la mort »[1].

Ce ne fut pas toutefois sans douloureux combats.

Renoncer à la richesse, se faire pauvre à la suite de Jésus-Christ, s'affranchir de la sujétion des biens temporels pour être plus libre de faire le bien et de propager la vérité, était un sacrifice relativement léger pour une nature aussi généreuse. Mais ce qui était plus difficile, c'était de renoncer à un amour d'autant plus puissant et doux qu'il était absolument pur. La fleur qui en évoquait le souvenir était toujours là. Le céleste idéal de l'adolescent planait dans la lumière. Comment s'en détacher? L'ange qui traçait la route au futur apôtre n'avait pas encore osé toucher ces fibres si délicates et si sensibles.

Il faut lire les pages si fraîches et d'un pathétique profond où Gratry retrace la lutte suprême entre son âme et Dieu. On les dirait tirées des *Confessions* de saint Augustin, tant le drame est saisissant et peint au vif!

« Peu de jours après le premier sacrifice, dit-il, étant dans cette même chambre solitaire, où j'avais sangloté en rompant avec ma vie littéraire passée, je fus intérieurement appelé à une vive atten-

1. *Sources*, 2e partie, p. 261.

ion. Je pensais à consacrer, en effet, ma vie entière à Dieu, bravement, généreusement, à vaincre pour cela toutes les difficultés et à rompre tout lien qui voudrait m'arrêter. Vivre libre pour Dieu! indépendant des hommes, dépendant de Dieu seul!... Tout à coup, j'aperçus pour la première fois, je crois, que mon amour était un lien et un obstacle. A cette vue, je fus consterné, et sentis mon impuissance absolue à rompre cette chaîne vivante de mon cœur. Je ne le voulais pas. Quant à cela, non! non!

« Mais voici qu'une espèce de souffle vivifiant m'entourait et pénétrait dans ma poitrine, et qu'une voix tout intérieure, d'une extraordinaire noblesse et d'une douceur incomparable, me disait lentement et gravement avec un accent d'une insondable profondeur : — « Ah! si tu voulais! » — « Je ne peux pas vouloir, répondis-je avec beaucoup de douceur et de respect, vous voyez bien que c'est impossible. — Pourtant, si tu voulais! » reprenait la douce voix, toujours plus caressante et vivifiante. — Et moi, je faisais la même réponse, en prenant à témoin le ciel entier que c'était impossible. — « Tu n'es point obligé à cela, semblait me dire ou l'ange ou la céleste Reine qui parlait; mais cependant si tu voulais!... » C'étaient toujours les mêmes mots, mais avec un sens grandissant. Je voyais les immenses conséquences de cette volonté libre, de ce sacrifice qu'on ne m'imposait pas, mais qu'on me conseillait avec d'admirables promesses..., et la merveilleuse conversation se continuait ainsi toujours, avec la même demande et la même réponse. D'abord, je ne voulais pas vouloir. Quelque temps après, je voulais bien vouloir, mais sans vouloir encore. Il y avait toujours impossibilité. Mais sous l'insistance croissante de la voix, sous l'émotion de la douce haleine qui me remplissait la poitrine et me gagnait le cœur, j'en vins à dire : « Je ne puis, mais je ne m'y oppose pas : faites vous-même, prenez, coupez... » Et alors, comme si on m'avait mis dans la main un fer tranchant, et comme si on m'avait poussé le bras et pressé la main, je coupai l'artère principale de mon cœur. Je crois encore sentir le froid de cette coupure. C'était fini [1]. »

Le lendemain de ce jour, il entrait dans une église, l'église de l'Assomption, et, la main étendue vers l'autel, il fit vœu de pratiquer les conseils évangéliques, de rester libre à l'égard de toutes choses, hors la volonté de Dieu, de se dévouer à répandre la vérité, pour arracher, dans la mesure de ses forces, les hommes à leurs ténèbres.

Trente ans après, il écrira : « Je n'ai jamais regretté

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 102-104.

ce vœu un seul jour. Il a fait le bonheur de ma vie [1]. »

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 107. — Les grandes âmes sont sœurs. Lire dans la *Quinzaine* du 16 novembre 1900, les pages émues de M. Eugène Tavernier sur *Vladimir Soloview*. Ce brillant philosophe, qui avait flotté de l'athéisme au bouddhisme et au spiritisme, reconnut enfin dans le christianisme la vérité vivante. Il renonça à tout pour s'en faire l'apôtre, avec une générosité et un désintéressement héroïques, pour rattacher son pays à l'Église catholique et au centre de la religion universelle. Il est mort à la peine sans regret et sans découragement.

CHAPITRE III

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

1826-1827.

I

Cependant, il ne songeait nullement à se faire prêtre. Le clergé était encore l'objet de son mépris. Ce n'était pas dans l'ombre des séminaires, à huis clos, mais en plein soleil, et, pour ainsi dire, sur la place publique qu'il entendait exercer son apostolat. Les conditions futures n'en paraissaient pas très nettement dessinées; peu importait. Pour le moment, il voyait clairement ce qu'il avait à faire. « Beaucoup d'honnêtes gens s'enfoncent dans l'irréligion sous prétexte de mathématiques, de chimie ou d'anatomie. » Il fallait leur montrer l'union possible et nécessaire de la science et de la foi.

Une parole des *Soirées de Saint-Pétersbourg* l'avait beaucoup frappé et lui avait comme tracé la direction à suivre. La voici : « Attendez que l'affinité naturelle de la science et de la religion les ait réunies l'une et l'autre dans la tête d'un homme de génie!... Celui-là sera fameux et mettra fin au dix-huitième siècle, qui dure encore. » Sans prétendre au rôle de chef et de coryphée dans ce mouvement de transformation, il voulait du moins contribuer pour sa part à le préparer et à le hâter. Il avait un commencement de culture littéraire et philosophique. Mais, du côté des sciences, tout lui manquait.

Explorer ce pays ignoré, l'étudier, en vue d'y relever exactement les obstacles de toute nature auxquels venait se heurter la foi religieuse de tant de contemporains, tel lui parut être son premier devoir. Pour réaliser ce plan, le moyen le plus pratique et le plus sûr n'était-il pas de se faire admettre à l'École polytechnique et de s'initier, près de vrais savants, aux connaissances et à la méthode scientifiques? Il le pensa et son parti fut aussitôt pris : il entrerait à cette école.

C'était un tour de force à accomplir. Le candidat avait dix-neuf ans et demi. Il ne savait pas faire une multiplication et il n'avait qu'un an devant lui. Parents et amis le détournaient de ce projet comme d'une aventure et d'une folie. Ils oubliaient, remarque Vitet, de quelle force est capable l'enthousiasme religieux. Au besoin, il fait des miracles. On le vit bien. Les mathématiques élémentaires furent parcourues pendant les vacances, et des efforts surhumains vinrent à bout, en un an, des mathématiques spéciales. L'heure de l'examen arriva, heure solennelle et décisive; car l'épreuve ne pouvait se recommencer. Au moment de s'y rendre, Gratry se mit à genoux et fit cette prière : « Seigneur, mon Dieu! c'est pour vous que j'ai travaillé cette année; je livre le reste à votre providence. Si c'est votre volonté que j'entre à cette École, vous me ferez recevoir. Sinon, vous me ferez refuser. »

Il fut reçu [1].

Le régime de l'école est dur, et il était tel alors qu'il est aujourd'hui. « On travaillait depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à deux heures et demie, c'est-à-dire neuf heures de travail continu, interrompues seulement à sept heures et demie par une récréation d'une demi-heure, pendant laquelle on mangeait un morceau de pain. Le premier repas était à deux heures et demie. »

Mais voici pour une nature essentiellement poétique, imaginative et aimante, une plus pénible épreuve : vi-

1. Les programmes d'alors étaient moins chargés que ceux d'aujourd'hui, remarque l'abbé de Broglie; néanmoins on a peine à comprendre comment il réussit.

vre pendant deux longues années d'arides et froides mathémathiques! Goûts et joies, il fallait tout immoler, et, en même temps, arrêter dans son essor un talent naissant et plein de promesses, l'ensevelir momentanément sous les formules et sous les chiffres, au risque de l'étouffer. Ce fut comme une révolution dans toutes les facultés. « Toute ma sève, dit-il, devait abandonner le côté de l'esprit qu'elle avait vivifié pour nourrir de tout autres organes... Plus d'idées, plus d'élan, plus de poésie, plus d'harmonie, plus de musique, plus de couleur, plus de cœur, plus de vie... La vie devenait un dessin linéaire. »

Enfin, parmi ces camarades préoccupés avant tout de leurs équations, rarement religieux et d'ordinaire fermés aux confidences intimes, cruelle était la sensation d'isolement. De tous côtés, les fibres les plus délicates du cœur étaient ou comprimées ou blessées. On devine l'intensité d'une pareille souffrance. Elle tourna bientôt à la tristesse mortelle. « J'avais rompu avec tout ce que j'aimais, écrit-il... De plus, je rompais avec mon siècle dans toute la force du mot. Le siècle, dont les passions, les préjugés, les illusions, les enthousiasmes, m'avaient bercé, porté, enivré, m'était maintenant contraire, comme je lui étais opposé. Tout était lutte, rupture, brisement, contradiction. Pendant un an, j'avais lutté avec une allégresse triomphante; Dieu remplissait mon cœur de joie et d'espérance. Maintenant, Dieu semblait me livrer à moi-même, me laisser seul, nu, dans les ténèbres et sous le froid. Je vis et je sentis avec terreur mon isolement, ma faiblesse, et je fus privé de toute espérance. Tout était fini pour moi sur la terre. Jamais je n'y aurais une demeure, une famille, un foyer. Et d'ailleurs, qu'importait cette terre d'un jour? Tout cet univers, toute notre terre ne me paraissait plus qu'un amas de poussière et de boue, et mon corps une plante fanée, jetée sur cette poussière ou cette boue. Je ne voyais plus devant moi que la mort[1]. »

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 118.

Une désolation si profonde retentit inévitablement dans les organes. La santé s'altère. Le système nerveux, surexcité par des années de travail acharné, devenait d'une impressionnabilité maladive. Des cauchemars effrayants agitaient les nuits et faisaient du sommeil un supplice. La souffrance atteignait un degré indicible. Et pourtant, là n'était point la pire épreuve. Le ciel, en effet, semblait se fermer sur la tête du pauvre jeune homme. Aucune consolation intérieure ne le visitait. Les vérités de la foi, qui l'avaient transporté de joie, lui semblaient ternes et vides comme des ombres. Elles ne lui apportaient aucun soulagement. Il ne voyait plus la raison de son sacrifice. A quoi bon tout ce travail? se disait-il. A quoi bon pour mon bonheur et pour le bonheur des hommes? A vingt ans, vivre sans joie sur la terre, obligé de la mépriser, de mépriser ce monde et cette vie! Et pourquoi? Qu'est-ce que la vue éternelle de l'essence de Dieu? Qu'est-ce que cela peut dire au cœur? Le découragement était affreux et peut donner une idée du purgatoire. Le désespoir n'était pas loin. Il s'exhalait par une plainte intérieure, semblable à celle du divin crucifié et de toutes les âmes broyées par le malheur : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Gratry eut alors la tentation de sortir de l'École. Il n'y céda pas. Seulement l'heureuse pensée lui vint de modifier l'emploi de son temps, et de faire de sa journée deux parts : la première consacrée aux études réglementaires, la seconde donnée à la lecture de l'Évangile et à la méditation écrite. Peu à peu le calme se rétablit dans son âme, la lumière y revint avec la vie. Le printemps succédait à l'hiver. Le premier sentiment qui s'y réveilla avec une puissance merveilleuse fut l'amour profond et dévoué pour les hommes, ses frères, le désir de les rendre meilleurs et plus heureux. Cet amour ranima tout son être, lui rendit la force, la joie et l'élan.

II

C'est alors que surgit à son imagination une sorte de vision mystique et lumineuse, celle d'une cité idéale *dont tous les habitants s'aimaient*. Cette cité a été souvent décrite avec un charme pénétrant dans ses livres et dans ses discours. Ce n'était pas le ciel; c'était encore la terre, mais la terre régénérée et transformée par le ferment évangélique. La vision prenait corps sous le regard du contemplateur et devenait une réalité sensible et splendide.

« Je vivais dans cette ville avec une incroyable félicité, dit-il. J'en voyais les maisons, les rues, les habitants. Il n'y avait pas là un seul menteur, pas un seul traître, tous se fiaient à tous; tous se soutenaient, se défendaient avec ardeur; la moindre souffrance, la moindre peine accumulait vers celui qui souffrait toute l'énergie de tous les cœurs. Tout était noble, tout était digne, généreux, courageux; tout était plein d'une lumineuse sérénité. La mort régnait encore, puisqu'on était sur terre; mais avec quel espoir, et au milieu de quel amour, de quelles tendresses, de quels hymnes et de quels adieux s'en allaient les mourants! La mort arrachait au mourant et aux vivants une larme et un sourire, et l'on relevait aussitôt la tête avec confiance pour reprendre la marche sacrée, le travail saint vers Dieu. — Dans cette céleste ville où tous les habitants s'aimaient, tous se rencontraient avec joie, connus ou inconnus, et tous voyaient en tous des frères, des sœurs, de même cœur, de même âme, de même sang. »

Les détails se précisent. Les rues, les places se dessinent avec netteté. Les hommes circulent, vont et viennent. On les connaît par leurs noms. Voici un groupe de femmes d'une royale beauté et tel que Raphaël seul le saurait peindre.....

Telle est la ville où le P. Gratry affirme avoir vécu plusieurs mois. Elle lui rappelle ces grandes paroles de l'Apocalypse : « *Vidi civitatem sanctam, Jerusalem novam, descendentem de cœlo a Deo*[1]. J'ai vu la cité sainte

1. *Apocal.*, XX, 1, 2.

la Jérusalem nouvelle, descendre du ciel et envoyée de Dieu. Le bel hymne de l'Église revient également à sa mémoire :

Cœlestis urbs Jerusalem,
Beata pacis visio[1].

« Jérusalem ! cité céleste ! O bienheureuse vision de paix ! » « Oui, ce que Dieu me donnait, dit-il, c'etait une bienheureuse vision de paix. C'était comme l'intelligence, et comme la vue des biens que l'Église de Dieu, la nouvelle Jérusalem descendue du ciel sur la terre, pourrait répandre sur le monde, si les peuples lui obéissaient. Mon cœur et ma raison, mon âme, mon imagination, je dirais presque mes yeux voyaient, sentaient, aimaient, comprenaient ce spectacle. Cette ville était devant moi comme vivante, pendant des mois entiers. L'impression en fut encore très forte et très fréquente pendant bien des années, et, du reste, elle n'a cessé de faire comme le fond de ma vie, de mes idées et de mes sentiments. J'élève toujours mes regards vers cette bienheureuse ville, pour comprendre la vie, la mort, le monde, l'Église, l'avenir[2]. »

Ainsi, une véritable résurrection s'était accomplie, dont cette belle vision était comme le signe et le symbole. La santé, l'entrain et l'allégresse étaient revenus à la fois avec l'amour des hommes, avec l'immense désir de les secourir et de les consoler.

Ce drame intérieur échappa à l'observation des camarades. Gratry passait inaperçu au milieu d'eux, bon, aimable, sympathique à tous, mais volontiers silencieux et réservé. Tel est le témoignage de deux de ses compagnons les plus intimes, Le Play et le comte Daru. « Ils n'ont su que bien plus tard, dit Vitet, et par les ouvrages de leur ami, la crise nouvelle que le penseur eut à subir, la nouvelle vision qui enchanta les regards du poète[3]. »

Cependant, les questions religieuses étaient souvent agitées dans ce milieu si mêlé. Elles étaient la grande préoccupation de Gratry, et il ne le dissimulait pas. Il ne mettait pas son drapeau dans sa poche. « Si quel-

1. Office de la fête de la Dédicace.
2. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 130-144, *passim.*
3. Vitet, *loc. cit.*

qu'un, raconte-t-il dans ses *Souvenirs de jeunesse*, semblait me regarder de travers à cause de ma religion hautement manifestée, je lui demandais aussitôt un rendez-vous, et je lui reprochais de vivre sans connaître et sans chercher la vérité. » On sait qu'il écrivait ses impressions tous les jours. Il subsiste un très curieux fragment de son journal, qui nous initie à quelques-unes de ses discussions. Parmi ses camarades, il en était un du nom de Jumel, avec lequel il rompait souvent des lances. Qu'il fût de l'École polytechnique ou non, peu importe. Ce Jumel était un esprit fort, grand admirateur de Voltaire, comme il y en avait beaucoup à cette époque, sceptique incorrigible, pour qui la métaphysique n'était qu'un dédale de chimères, le miracle une chose impossible, la religion un tas de légendes, que la science est en train de dissiper. Intelligent d'ailleurs, ayant de la lecture, citant volontiers l'historien Gibbon, « un arbre enfin, dit Gratry, qui ne manque ni de sève ni de vigueur, mais un arbre sauvage ». Selon lui, ce monde était une énigme indéchiffrable, une mauvaise plaisanterie; nos maux sont sans remède; il faut s'y résigner. Gratry réfute ses raisons; la discussion s'échauffe. Jumel, vaincu et poussé à bout, en vient aux arguments personnels. « Si tu crois vraiment, comme tu le dis, objecte-t-il à son adversaire, tu n'en fais pas assez, tu devrais arracher tes boutons d'école royale et adopter un tout autre genre de vie. » Gratry convient qu'il n'en fait point assez, et qu'à cet égard, tout le monde a des reproches à se faire. « Ainsi, dit-il, j'ai été excité par la voix du diable à en faire plus que je n'en fais. » Mais il se justifie de s'adonner aux sciences par des motifs dignes d'un chrétien. « Si je suis entré à l'école, dit-il, c'est afin d'être aussi peu dupe que possible des fantasmagories de l'esprit, afin de donner à mes facultés le plus grand développement possible, afin de soumettre mon esprit à la purification dont parle Pythagore et qui se fait par les mathématiques, etc., etc. » Jumel riposte que le but n'est pas atteint. « La force et la joie que tu prétends

avoir trouvées dans la religion, répond-il, qui t'a dit que ce ne sont point des fantasmagories de ton esprit? » Et là-dessus la discussion reprend de plus belle, sans qu'aucun des deux adversaires paraisse finalement, comme il arrive d'ordinaire, céder aux arguments de l'autre. Elle jette du moins un jour curieux et imprévu sur un coin de l'âme du jeune Gratry, sur son esprit de foi, sur son attitude franchement chrétienne parmi ses camarades[1].

La crise une fois finie, la première année s'acheva dans la joie et l'activité, et la seconde s'écoula de même sans incident notable. Les préoccupations étrangères n'empêchaient point les mathématiques d'entrer dans cette intelligence ouverte. Les leçons d'Ampère et de Cauchy n'étaient point perdues pour elle : ces deux maîtres deviendront plus tard des amis. On ne sera cependant pas étonné que le rang de sortie obtenu par Gratry n'ait pas été brillant. Il fut classé quatre-vingt-douzième sur 113 [2]. Visiblement, l'esprit et le cœur étaient ailleurs. Ce rang ne permettait pas l'accès des services civils. Il restait au jeune Gratry d'opter entre la sape et l'épée, entre le génie et l'artillerie.

L'attrait de l'*épaulette d'or* ne le retint pas. Ses ambitions étaient plus hautes. Il donna sa démission, et, malgré les instances de sa famille et celles du gouverneur de l'École, il la maintint. Ce fut pour les siens un coup extrêmement douloureux, l'écroulement de leurs rêves, l'anéantissement subit du fruit espéré de leurs sacrifices. Ils étaient sans fortune. Gratry, le cœur brisé, mais ferme et résolu, pria le Dieu auquel il se donnait de les éclairer, de les consoler, de pourvoir à tous leurs besoins. Peu après, un héritage inattendu mettait les parents à l'aise et un mariage avantageux assurait l'avenir de la sœur.

1. D'après le manuscrit autographe, dû à l'obligeance de mon confrère, le R. P. Léopold Morel.

2. C'est le seul renseignement que l'on possède à l'École polytechnique. Je le dois à l'obligeante démarche de M. Larbiouze, archiviste principal au ministère de la guerre. Impossible de savoir le rang d'entrée. Les documents relatifs à cette période ont malheureusement disparu.

Quant au futur apôtre, sans rien demander à personne, il s'enfermait dans une petite chambre d'hôtel garni, avec ses vêtements et quelques livres pour tout bien. Dans cette solitude il travaillait, méditait et priait, sortant peu, donnant quelques leçons pour vivre, s'endurcissant aux privations, et parfois réduit au pain et à l'eau. Il y connut la faim. Il dira plus tard que ce furent là ses meilleurs jours. En commentant l'appel de Jésus-Christ aux âmes généreuses en présence de l'immense moisson qui mûrit et du petit nombre des ouvriers, il s'écrie : « Frères bien-aimés, jeunes hommes pauvres, mais bravement décidés, ne craignez rien. Allez à la moisson, allez tout droit, sans même avoir emporté sur vous le moindre morceau de pain. Courage! l'ouvrier gagne sa nourriture. J'étais des vôtres et je n'ai pas souffert la faim, sinon peut-être pendant quelques jours, où Dieu même me comblait de joie : jours heureux, les meilleurs de ma vie[1] ! »

Il attendait ainsi la lumière de Dieu. Elle ne pouvait lui manquer.

Un vénérable prêtre vint le voir[2] et lui parla d'un groupe de jeunes gens d'élite, animés des mêmes désirs et des mêmes espérances que lui, qui se réunissaient à Strasbourg, pour mettre en commun leur travail, leurs prières et leurs efforts. « Je crus entrevoir, dit-il, qu'il y avait là comme une oasis où l'on cherchait à réaliser quelque chose de la ville sainte que j'avais rêvée, et dont la vue m'avait rendu la vie[3]. »

Il s'empressa d'y courir. Il y portait sa belle et généreuse ardeur, une forte culture littéraire et scientifique, l'enthousiasme de sa foi et de ses espérances, toute la poésie d'une âme profondément religieuse, le dévouement le plus entier à la cause de Dieu et au bien des

1. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. I, p. 195.

2. Sans doute l'abbé Martin de Noirlieu, aumônier de l'École polytechnique, qui revenait de Strasbourg où il avait vu l'abbé Bautain et les jeunes gens qui l'entouraient, et il avait été ravi.

3. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 161.

hommes. Tels sont les traits caractéristiques de sa physionomie à cette époque. Ils ne changeront pas. A peine pourront-ils s'accuser davantage.

Voilà déjà réalisée la première partie du programme que Gratry s'était tracé deux ans auparavant. Voulant consacrer sa vie à faire connaître la vérité chrétienne aux savants, aux écrivains, aux gens du monde, il s'était résolu, selon la piquante remarque d'Augustin Cochin, à faire ce que font les missionnaires, à apprendre d'abord la langue des tribus qu'ils veulent évangéliser. Avant de s'adresser aux savants, il avait cultivé les sciences à l'École polytechnique. Pour parler de Dieu aux gens de lettres, il fallait devenir philosophe et écrivain. Il ne cessera d'y travailler pendant douze ans.

C'est à Strasbourg qu'il va se former, et comme, avant tout, il faut être un saint, une série d'épreuves, de sacrifices et d'efforts vont affermir sa volonté, élever en même temps son âme de clartés en clartés dans une lumière croissante.

CHAPITRE IV

ALPHONSE GRATRY EN ALSACE. L'ÉCOLE DE STRASBOURG

1828-1840.

I

Strasbourg! Fière et belle ville, assise comme une reine, aux bords du Rhin, entre les Vosges et les montagnes de la Forêt-Noire, qui lui forment une pacifique couronne de verdure; ville laborieuse et savante, où la découverte de l'imprimerie a inauguré la plus grande révolution des temps modernes; ville chrétienne, qui semble prendre son élan vers le ciel avec sa cathédrale gothique et cette flèche aérienne découpée à jour comme une dentelle de pierre; ville héroïque, où le Français n'entre aujourd'hui qu'avec une émotion religieuse et poignante : Strasbourg semble prédestinée, par ces nobles caractères, à être le foyer d'œuvres de générosité, de science et de foi.

Il s'y passait, depuis quelques années, des événements singulièrement intéressants et dramatiques.

Un jeune et brillant professeur de philosophie, un élève de Royer-Collard et de Cousin, camarade et ami de Jouffroy, s'y était fait un nom à la Faculté des Lettres. C'était M. Bautain. Il y avait débuté à peine majeur, dès 1818. Autour de sa chaire se pressait l'élite intellectuelle de la cité. Parole abondante et lumineuse, pleine de feu et d'entrain, voix souple et vibrante, instrument

exquis dont il jouait en maître pour rendre tous les accents de l'âme, il avait tout ce qui séduit un auditoire et le maîtrise. Le succès allait jusqu'au triomphe. Il n'était pas chrétien, mais il n'était ni un dilettante, ni un rhéteur, ni un charlatan. Il cherchait sincèrement et avidement la vérité, la mettant au-dessus des applaudissements et de la gloire, dont il avait la passion. L'enthousiasme du public excitait de plus en plus son ardeur. Désireux d'y répondre et de ne pas rester au-dessous de ce qu'on attendait de lui, il alla jusqu'au bout de ses forces. Brusquement, presque au début de sa course, il tomba épuisé, impuissant, comme si le ressort vital se fût brisé au dedans de lui.

Condamné au repos à un âge où, pour lui, vivre sans parler et sans agir, n'était plus vivre, il était en proie à la tristesse la plus sombre. La philosophie ne lui servit guère dans cette épreuve : il touchait au désespoir. La pensée du suicide le hantait, lorsqu'il eut le bonheur de rencontrer une femme d'un rare mérite, vénérée comme une sainte, Mlle Humann. D'une famille patriarcale et très chrétienne, qui a donné à l'Église un évêque; à Louis-Philippe un habile ministre des finances, tous les deux ses frères; et depuis, à l'armée et à la marine des officiers de haut mérite [1], elle avait grandi au milieu des émotions de la Terreur, étonnant les révolutionnaires par sa fermeté d'âme, faisant l'admiration des chrétiens par un esprit de foi et un dévouement dignes de la primitive Église. Le saint prêtre qui la dirigeait, l'abbé Colmar, mort depuis évêque français de Mayence, était traqué pour avoir refusé le serment, et sa tête était mise à prix. Il n'en persistait pas moins à se multiplier près des malades. Mlle Humann se fit intrépidement son auxiliaire. On a été jusqu'à dire, qu'en cas d'urgence, elle administrait elle-même la sainte com-

1. Le plus brillant est son petit-neveu, l'amiral Humann. L'escadre d'Extrême-Orient était sous ses ordres, lorsque le commandant Borie força les passes du Ménam et remonta si audacieusement le fleuve jusqu'à Bangkok.

munion aux mourants. Il ne semble pas que le fait soit exact [1]. Ce qui est certain, c'est que la garde du Très Saint Sacrement lui était confiée, qu'elle veillait sur les jours du missionnaire et avisait à prévenir les dangers qui le menaçaient de toutes parts.

Elle n'avait alors que vingt-sept ans. Avant comme après la Révolution, bien que sa fortune fût considérable, elle refusa de se marier. L'attrait de la charité la sollicitait. Elle se donna à toutes sortes d'œuvres, spécialement à l'instruction religieuse des enfants. Plus tard, elle vécut longtemps en Allemagne, où elle se lia avec les principaux écrivains de l'époque, lisant et étudiant les grands penseurs, de manière à se rendre compte de leurs doctrines, à en démêler le fort et le faible, à en parler très pertinemment et très clairement.

C'est cette femme que la Providence avait mise sur le chemin de M. Bautain. Elle avait alors cinquante-quatre ans et il en avait vingt-cinq. Ce qui le frappa tout d'abord et l'attira, ce fut cette connaissance étonnante de la philosophie germanique, connaissance qui lui avait coûté, à lui, tant de travail et d'efforts. Puis, ce fut autre chose qu'il aima en elle, à savoir « l'âme la plus pure, la plus élevée et la plus généreuse qu'il eût jamais rencontrée; et, avec cela, une intelligence supérieure, capable de tout comprendre, un esprit pénétrant, qui avait besoin d'aller au fond des choses et le pouvait; une raison ferme et claire, qui cherchait et répandait partout la lumière, sans jamais s'écarter du bon sens. Puis, ajoute-t-il, ce qui me touchait peut-être plus encore, c'était de trouver des facultés si viriles, et à ce degré, unies aux plus charmantes qualités d'un cœur de femme, et aux habitudes simples et douces de son sexe. Si elle n'avait été que philosophe, elle ne m'aurait point gagné; car mon esprit se serait mis à disputer avec le sien, ce qui ne rapproche pas les âmes. Puis mon orgueil

1. Voir *l'Abbé Bautain*, par l'abbé de Régny, p. 33. Je dois beaucoup à ce livre qui reproduit en partie l'excellente *Notice sur M. Bautain*, par M. Campaux.

de savant se serait indigné d'être dominé par une femme. Mais comme elle était femme avant tout, et femme chrétienne, ce qui est la perfection du sexe, sa bonté avait saisi mon cœur, en même temps que son intelligence éclairait la mienne, et l'affection qui pénètre tout, ouvrant à sa parole la porte de mon esprit, le disposait merveilleusement à la recevoir. C'était une école nouvelle, dont personne ne m'avait encore parlé, où je n'étais jamais allé; et, après l'agitation et le bruit de toutes les autres, qui en soulevant dans ma pensée tous les grands problèmes de la vie sans en résoudre aucun, m'avaient laissé une curiosité fiévreuse et les angoisses du vide, je me reposai avec délices dans cet enseignement singulier dont j'étais le disciple unique, et dont le maître devenait pour moi ce qu'il y a de plus doux au monde, une mère spirituelle; une mère, non comme la nature les fait par la chair et le sang, mais une mère en esprit et en vérité, comme la grâce les forme et comme Dieu les donne quelquefois aux âmes qu'il veut sauver »[1].

On devine ce qui arriva. Aux lumières de cette pensée chrétienne, simple et souvent profonde, la foi se ranima chez le philosophe, les préjugés s'évanouirent. L'Évangile lui apparut insensiblement comme le dernier mot de la sagesse. La prière, le sacrifice, l'amour de Dieu achevèrent la conversion, ou plutôt « la résurrection » de cette âme droite, noble et élevée. Transportée d'allégresse, elle résolut, après mûre délibération, de se vouer à la défense et à la propagation de cette vérité qui était devenue sa force et sa vie. Renoncer pour cela aux ambitions et aux espérances de ce monde, aux avantages d'un mariage souhaitable, ne lui parut presque pas un sacrifice.

Quelque temps après, M. Bautain, guéri de corps et d'âme, reprenait son cours à l'Académie. En août 1828, il recevait le sous-diaconat, et la prêtrise au mois de décembre suivant.

1. L'abbé Bautain, *La chrétienne de nos jours*. Lettre XV, p. 371.

II

Son enseignement s'était transformé. Il n'était pas moins brillant, il devenait plus pénétrant et plus pratique. En même temps qu'il éveillait les intelligences, il touchait les cœurs et remuait les volontés. Il devenait un principe de vie. Des jeunes gens d'élite ne se contentaient pas de l'applaudir : ils y adhéraient de toute leur âme et en faisaient leur règle de conduite.

Or, parmi ces étudiants d'origine et de religion si diverses, Français, Allemands, Anglais, Russes, catholiques, protestants, schismatiques, israélites qui suivaient ces leçons avec un intérêt passionné, il se forma peu à peu un noyau de disciples particulièment attachés et fidèles. M. Bautain les réunissait à part dans la maison de Mlle Humann; et, là, il causait à l'aise avec eux, exposant ou discutant les questions, et parlant de l'abondance du cœur. C'étaient Adolphe Carl, propre neveu de Mlle Humann, qui fut un homme d'une science presque universelle, et qui a laissé à Juilly, où il est mort Oratorien, après avoir dirigé le collège pendant vingt-quatre ans, un nom aimé et vénéré; Théodore Ratisbonne, fils du président de la synagogue de Strasbourg, futur fondateur de la congrégation de Notre-Dame de Sion et de l'archiconfrérie des Mères chrétiennes; deux autres Israélites, Jules Level, de Nancy, et Isidore Goschler, de Strasbourg, celui-ci connu plus tard par ses travaux philosophiques et théologiques, directeur du collège Stanislas de 1846 à 1855. A ce premier groupe s'adjoignirent, peu après, quelques autres jeunes gens : Nestor Level, frère de Jules; Jacques Mertian, d'excellente famille, plus tard Oratorien et curé de Juilly, où il est mort avec une sérénité admirable après la vie la plus sainte et la plus détachée; Eugène de Régny, l'auteur d'une *Vie de l'Abbé Bautain;* Henri de Bonnechose, avocat général à Besançon, plus tard cardinal et archevêque de Rouen; enfin, Adrien de Reinach, d'une des

plus nobles maisons d'Alsace, qui succomba en Crimée, victime volontaire de son dévouement religieux à nos soldats.

Pendant plusieurs années, ils se soumirent à une discipline à la fois philosophique et ascétique qui, en les éveillant à l'intelligence de la vérité et à la pratique de la justice chrétienne, les renouvelait et les conquit finalement au service de Dieu. Tous, après avoir terminé leurs études et pris leurs grades dans les lettres, les sciences, le droit ou la médecine, vinrent déposer leurs diplômes au pied des autels et s'engagèrent, à l'exemple de leur maître, dans le sacerdoce. Tous renoncèrent à leurs espérances d'avenir, et, la plupart, aux avantages d'une belle fortune, pour vivre en communauté dans la maison de M[lle] Humann, unis de cœur et d'esprit, « ayant, autant que possible, le même toit, la même table, une seule bourse, et confondant leurs biens, comme leurs âmes, à la manière des premiers chrétiens ». Ils résolurent de s'occuper d'études, d'enseignement et de prédication. « C'était, continue M. Bautain, la vie de saint Augustin avec ses amis, avec cette douceur de plus que nous avions Monique au milieu de nous [1]. »

La nouvelle Monique était vraiment la *mère* de cette famille chrétienne et bientôt religieuse. On lui en donnait le nom. Elle en avait l'autorité faite d'intelligence, de tendresse et de dévouement. Beaucoup plus que M. Bautain, elle était l'âme de la petite réunion, et c'est à sa mystérieuse et bienfaisante influence que celui-ci rapporte comme à sa source cachée tout le bien qui a été fait par ses fils spirituels. Elle était pour eux ce que furent autrefois pour d'autres sainte Gertrude, sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne. C'était, comme ces grandes saintes, une mère des ouvriers de Dieu. C'est par elle surtout, après Dieu, que cette divine parole : « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, » tendait à se réaliser parmi eux [2].

1. *La chrétienne de nos jours*, Lettre XV, p. 381.
2. GRATRY, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 168.

III

Tel était le milieu de jeunes hommes intelligents, distingués, pleins d'élan dans lequel entrait Alphonse Gratry le 15 mai 1828. Ils n'étaient encore que des étudiants chrétiens. Gratry fut charmé. « Jamais, dit-il, je n'ai rencontré ailleurs tant d'ardeur ni pareille générosité. On s'était donné sans réserve jusqu'à la mort et jusqu'au sang. C'était un germe que la main de Dieu, je le crois encore, avait planté et arrosait de ses bénédictions. Impossible de dire tout ce que ce petit groupe renfermait d'amour, d'espérance, de ressources en tout genre et quelle atmosphère du ciel enveloppait et couvait cette moisson [1]. »

Gratry débordait de joie. Il apportait, lui aussi, un dévouement sans réserve. Et quand ses compagnons lui déclarèrent qu'ils étaient disposés à se faire prêtres pour se vouer à l'étude chrétienne des lettres et des sciences et à l'éducation, il eut le sentiment que cette voie pouvait bien être aussi la sienne. Il était très décidé auparavant à se consacrer au service de Dieu, mais sans savoir où ni comment. La lumière se faisait maintenant dans son âme. Ses anciennes répugnances pour l'état ecclésiastique se dissipaient peu à peu, et il entrevoyait de plus en plus clairement ce qui lui paraissait être la volonté de Dieu sur lui.

Tout en faisant ces réflexions, il accepta provisoirement la charge de professeur d'une classe élémentaire au collège royal de Strasbourg. Ses fonctions ne l'empêchaient pas de suivre les conférences publiques et les entretiens particuliers de l'abbé Bautain et d'assister à ses premiers sermons. C'est, en effet, le moment où celui-ci, n'étant encore que diacre, débutait comme prédicateur, dans la petite église de Saint-Pierre le Jeune.

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 166.

Après quarante ans, le souvenir de cette parole admirable était encore vivant. « C'est l'une des choses les plus belles et les plus étonnantes que j'aie jamais vues, écrivait le P. Gratry en 1868. Je n'ai jamais vu d'auditoire écoutant ainsi; jamais pareille émotion religieuse, jamais tant de larmes de joie, d'espérance, d'adoration. C'était incomparable. Les grands succès à la cathédrale, qui ont suivi, n'étaient rien en comparaison[1]. »

Des sympathies fondées sur la communauté des vues et des goûts, s'établirent rapidement entre les membres de la société et le nouveau venu. Le rapprochement, si étroit qu'il fût, n'alla cependant point jusqu'à la fusion complète. « Nous devons à la vérité de le dire, écrit l'abbé de Régny, A. Gratry a vécu douze ans dans l'intimité de cette réunion d'amis, mais il n'a jamais été membre de la société[2]. »

On ne laisse pas d'en être surpris tout d'abord et on en cherche la raison. Problème délicat, qui touche aux secrets de la conscience et sur lequel il est difficile de dire le dernier mot. Voici cependant quelques indications propres à l'éclairer et à mettre sur le chemin de la solution.

Comme les autres jeunes gens, Gratry avait une vénération singulière pour Mlle Humann et une confiance entière en sa direction. La belle intelligence, le grand cœur, la piété profonde de cette femme supérieure l'avaient gagné tout de suite. Mais, à aucun moment, il n'y eut, entre M. Bautain et lui, attrait réciproque, ni harmonie préétablie.

Traits fins, distingués et en relief, regard perçant, air d'autorité répandue dans toute la personne, avec quelque chose d'imposant, de facilement volontaire et dominateur, M. Bautain était une personnalité très accusée. Il forçait l'estime par l'esprit de foi, la droiture et la franchise; l'admiration par la variété de ses talents et

1. V. *Étude sur M. l'abbé Bautain,* par Antoine Campaux, p. 27.
2. Ouvrage cité, p. 158.

par son éloquence; mais l'abord froid et austère ne laissait pas assez paraître la bonté qui était au fond de l'âme. Tout d'une pièce, fait pour commander plus que pour gouverner, il ne semble pas avoir eu, au même degré que les autres dons, celui de s'insinuer dans les cœurs. Il tenait à faire prévaloir ses idées. De là vient que plusieurs de ses disciples, les Ratisbonne, les Level, les Goschler, les Bonnechose, se détachèrent successivement de lui. Gratry ne s'y était jamais attaché. Il était une de ces âmes délicates, impressionnables, discrètes et réservées, vivant en dedans, qu'il faut deviner pour en apprécier les trésors. C'est par la sympathie, la confiance, l'affection qu'on s'en empare, qu'on les captive, qu'on en fait des instruments d'une souplesse et d'un dévouement à toute épreuve. Ceux qui se connaissent en hommes savent cela et en tirent des merveilles. Or, M. Bautain ne paraît pas avoir compris à quelle nature exceptionnellement riche il avait affaire. Il vit les défauts d'abord; il se préoccupa, non sans raison peut-être, de quelques lacunes extérieures, d'une certaine exaltation scientifique, de quelques marques d'originalité et d'une indépendance d'esprit, pour ainsi dire incompressible. Voilà du moins ce qui semble ressortir de quelques documents confidentiels récemment publiés [1].

Tout en habitant sous le même toit que ses disciples, en effet, M. Bautain demandait à chacun de lui rendre compte par écrit de son état intérieur, et il répondait par écrit. Quelques-unes de ces réponses au jeune Gratry nous sont parvenues. Elles sont remarquables par l'élévation de la pensée, par la lumineuse sûreté de la direction, mais elles signalent avec fermeté, même avec raideur, les points faibles à surveiller ou à fortifier : la *présomption* de la science, l'indiscipline de l'esprit, l'irrégularité extérieure, les théories fausses qui encombrent l'intelligence et la dispersent loin de son centre qui est

1. Je les dois à l'obligeance de l'infatigable chercheur et de l'érudit bien connu, M. l'abbé Ingold, qui les a publiés dans la 3e série de ses *Miscellanea alsatica,* Paris, Picard.

Dieu. Il est curieux de constater que quelques-unes de ces tendances ont conduit plus tard le P. Gratry à de pénibles mécomptes.

Comme toutes les natures vives, spontanées, primesautières, de libre et franche allure, Gratry, en effet, souffrait d'être astreint à l'uniformité du train commun; il redoutait la régularité monotone et la correction comme une compression ou un étouffement des facultés. L'abbé Bautain va droit à l'objection et lui dit : « Quant aux effets de ce que vous appelez la correction, bien loin de vous abattre et de tuer la science en vous, ils vous feront vivre au contraire et développeront le sens pour la vraie science. Ce qui sera tué en vous, c'est la *présomption* de la science et la réflexion que vous en faites pour vous l'approprier et la posséder en vous-même. Votre bon ange, qui parle dans votre conscience, vous a très bien dit qu'on ne peut acquérir le goût de la justice et de la vérité sans discipline. — La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse [1]. » Ailleurs il lui conseille de faire une retraite de huit jours, en vue « de se vider complètement de toute la fausse science, de toutes les fausses doctrines et théories dont son esprit est encombré. Ainsi, il sera ramené à l'état d'un enfant de Dieu ou du bien » [2].

Telle était l'appréciation du maître sur le disciple au bout d'une année de vie commune. Rien de surprenant, après cela, que Gratry déclare « avoir été entraîné beaucoup moins par le professeur que par la sainte ». Il se sentait « opprimé » [3]. Le temps passait sans qu'il prît de décision au sujet de sa vocation sacerdotale. « Vous ne pouvez continuer de vivre ainsi à vide, » lui disait un peu rudement, mais avec raison, l'abbé Bautain.

1. A. Ingold. *Op. cit.*, p. 8.

2. *Id.*, *Ibid.*, p. 9-10. Voir note justificative, p. 479.

3. Le mot est de lui. Lettre à Mme Mohler, 18 août 1871. — « A la fin, dit-il ailleurs, je fus en suspicion comme un esprit peu docile à la lumière, peu capable d'union intellectuelle; je cessai même de faire partie des conférences privées; car j'y étais gênant. » (Manuscrit inédit.)

Gratry le comprit. En juin 1829, à la suite d'une retraite, il écrivit à Mgr de Trévern pour lui faire part de ses dispositions et de ses projets. Le 2 juillet suivant, il reçut une affectueuse lettre d'encouragement [1]. L'évêque l'assurait que sa porte lui serait grande ouverte le jour où il aurait mûri sa détermination. En attendant, il l'engageait à étudier sa vocation, à prendre conseil pour les lectures utiles près de celui qu'il appelait « son frère aîné », *quem fratrem primogenitum vocas,* — c'était le titre de M. Bautain dans la famille — et à suivre entièrement sa direction. Il ajoutait que le jour où il serait prêt, il serait accueilli avec empressement à l'école de théologie de Molsheim.

IV

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Sans doute les impressions de M. Bautain persistaient; car celle qu'on appelait « la Mère », en vint à penser, de concert avec le maître, que la retraite convenait mieux au polytechnicien que l'apostolat par la parole et par la plume, et elle lui fit l'étonnante communication que voici :

« Je sais, lui dit-elle, votre extrême affection pour vos frères et pour moi, mais je crains que notre union ne soit pour vous un but plutôt qu'un moyen. Je ne sais si vraiment vous aimez Dieu par-dessus toutes choses, et si vous avez la force de vivre et de travailler pour lui seul, sans tendresses humaines, comme aussi sans gloire humaine.

« Ici, votre cœur est heureux, et par vos travaux vous pouvez espérer quelque réputation parmi les hommes. Auriez-vous la force de sacrifier tout cela, si c'était la volonté de Dieu? Or, je pense parfois que votre vocation est de mener une vie très humble, très cachée en présence de Dieu seul. Peut-être êtes-vous appelé à vivre d'une vie tout interieure, à ne jamais rien écrire, à sacrifier toute votre science et tous vos goûts philosophiques, à ne jamais parler de Dieu qu'à de pauvres gens de la campagne. Par exemple, vous avez vu à l'entrée des Vosges le pauvre couvent du Bischenberg [2]. Aimez-vous assez

1. A. Ingold. *Op. cit.*, p. 11.
2. C'était un couvent de religieux Rédemptoristes, établi à mi-côte d'un contrefort des Vosges, à quelques lieues de Strasbourg.

Dieu pour vivre et mourir là, si Dieu le veut? Je vous demande d'y penser. Je crois que cette vie serait bonne, que le sacrifice serait grand et agréable à Dieu; et je pense qu'il faut essayer. Ne vous engagez pas cependant; faites un noviciat et éprouvez votre vocation. L'année révolue, vous vous déciderez après m'en avoir parlé. Mais d'abord, prenez vingt-quatre heures de réflexion pour me dire si vous voulez ou non essayer ce noviciat. Et il ne faut l'essayer que si vous êtes décidé à rester, dans le cas où Dieu le voudrait [1]. »

Terrible proposition pour un jeune homme aussi ardent, aussi plein de zèle et d'élan! S'ensevelir dans la solitude, éteindre ses facultés, lorsqu'il les sentait si vivantes, si actives; renoncer à la mission qu'il avait rêvée, de propager la vérité chrétienne et de se dévouer au salut du monde, c'était le brusque renversement de ses pensées, la destruction de ses nobles ambitions et de ses espérances! C'était pour lui la même chose que de consentir à mourir le lendemain. Il dormit peu cette nuit-là, on le comprend. « Soit! se dit-il enfin, la question est donc celle-ci : puis-je donner ma vie pour Dieu? Puis-je la donner demain? J'eus le bonheur de répondre *Oui,* ajoute-t-il. Dès ce moment, sans aucune arrière-pensée, je dirigeai mon cœur et mon esprit dans ce sens, avec la conviction que je passerais ma vie entière au Bischenberg. »

Peu après, le 13 mai 1830, il frappait à la porte du couvent.

Cet acte héroïque de renoncement méritait une récompense. La récompense ne se fit pas attendre. Les mois que le jeune novice passa dans cette solitude, ont compté parmi les meilleurs de son existence. Au dehors, tout était rude, pauvre, stérile en apparence; mais la vie intérieure était intense. La paix et la joie inondaient l'âme et débordaient en rires et en gaieté communicative. Ce fut aussi une époque de semailles. Dans le silence de la contemplation, des idées fécondes germaient, qui mûriront plus tard et donneront une splendide moisson.

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 168-169.

Sans doute Mlle Humann s'était trompée sur la vocation de cette âme généreuse; mais, là où elle ne se trompait point, c'était en mettant dans les fondements d'une vie apostolique ce qui en fera la force et la fécondité, un grand sacrifice. « Si le P. Gratry, a dit excellemment le P. Adolphe Perraud, a creusé avec tant de profondeur, analysé avec tant de justesse, expliqué avec une éloquence si émue, la grande loi du sacrifice comme condition essentielle de la vraie vie de l'âme, c'est parce qu'un jour, il avait résolument renoncé à toute activité, à toute parole, à tout éclat, à toute action sur les hommes, pour demeurer enseveli avec Jésus-Christ, seul, derrière les murailles d'un monastère inconnu. Voilà pourquoi Dieu lui donna une parole puissante, une action à la fois étendue et profonde, le don d'éclairer les âmes, le don meilleur de les transformer, en leur faisant accepter à leur tour les plus douloureux renoncements en vue du royaume de Dieu. [1] »

Une fois ce résultat acquis, la Providence intervint. Le grain de blé avait été mis en terre, il y était mort; il allait, selon le mot de l'Évangile, porter beaucoup de fruit.

V

La Révolution de 1830 dispersa les religieux du Bischenberg et rendit à Gratry la libre disposition de sa volonté.

Elle créait en même temps des loisirs à l'abbé Bautain. La robe du prêtre, le caractère hautement chrétien de son enseignement à l'Académie, lui valurent, avant la reprise de ses leçons, les honneurs d'une émeute. Comme toutes les administrations, celle de l'Université n'aime point d'être troublée dans sa quiétude; elle a horreur

1. *Allocution* prononcée dans la chapelle des religieuses de la Retraite, le 14 janvier 1873.

des affaires. Sans coup férir, elle capitula devant la crainte de nouveaux troubles. Le cours fut suspendu pour deux ans.

Profitant de ces circonstances, l'évêque de Strasbourg, Mgr de Trévern, préoccupé de la situation politique et inquiet pour l'avenir financier de son Petit Séminaire de Saint-Louis, s'empressa d'en offrir la direction à la société naissante. Il en connaissait tous les membres. Ils avaient passé par sa maison de hautes études théologiques à Molsheim. Nul, plus que lui, n'en appréciait la valeur intellectuelle et les vertus. La combinaison réunissait, à ses yeux, tous les avantages, étant à la fois une bonne œuvre et une bonne affaire. Outre une excellente formation scientifique, en effet, la nouvelle administration, en raison de la fortune personnelle de plusieurs de ses membres, renonçait généreusement à tout traitement et se dévouait sans aucune espèce de rétribution. Ce contrat idéal fut ainsi conclu et ces Messieurs prirent possession du Petit Séminaire en octobre 1830.

C'était juste le moment où Alphonse Gratry, devenu libre et disponible, se présentait à l'évêque. Sa vocation était décidée. Il reçut aussitôt la tonsure et l'habit clérical et se réunit avec joie à ses amis. Il monta rapidement les degrés qui conduisent au sacerdoce. Sous-diacre le 18 décembre 1830, en même temps que Henri de Bonnechose, diacre un an après, il était ordonné prêtre à la fin de 1832, et disait sa première messe au Petit Séminaire en la fête de l'Épiphanie 1833. Il avait vingt-huit ans.

Pendant ce temps-là, et tout en étudiant la théologie, il professait la rhétorique. Il préparait aussi le doctorat ès lettres, et il soutint une thèse en 1833 sur les préceptes de la rhétorique. Il garda sa chaire pendant quatre ans, la partageant avec l'abbé de Bonnechose. Celui-ci était chargé de l'enseignement du français, Gratry du latin. « Cette division du cours, empruntée aux collèges royaux de Paris, mettait en relief, écrit Mgr Besson, chacun selon leur mérite, les deux professeurs. L'abbé de Bonnechose,

initié par huit ans d'une magistrature élevée à la pratique de l'éloquence, porta dans son enseignement, l'éclat, la dignité, la grandeur qui caractérisaient sa parole. L'abbé Gratry, plus familiarisé avec les langues anciennes, avait quelque chose de plus subtil et de plus aventureux. On pouvait, en les rapprochant, se faire déjà quelque idée de leurs destinées... Au reste, ces deux hommes dont le caractère était si différent, avaient conçu l'un pour l'autre, dans l'enseignement du même art et dans l'exercice du même ministère, une singulière estime. Leurs élèves, en les distinguant, leur témoignaient le même respect, sachant qu'ils étaient tous deux sortis du monde et qu'ils servaient tous deux l'Église avec autant de désintéressement que de conviction. L'abbé de Bonnechose avait plus de prestige à leurs yeux, l'abbé Gratry leur était plus agréable; ils tiraient de leurs classes respectives un égal profit [1]. »

Mais dans les petits séminaires, en raison de la pénurie des ressources et du personnel restreint, les fonctions de chacun sont généralement multiples et la vie très laborieuse et très active. En même temps qu'à l'enseignement classique, il faut pourvoir à l'instruction religieuse et à la prédication, à la surveillance de nuit et de jour des internes, à la direction morale et individuelle des enfants. La charge professorale s'aggrave toujours d'un fardeau additionnel plus ou moins lourd et qui d'ordinaire va diminuant sur les épaules des moins aptes ou des habiles, et grossissant sur celles des plus dévoués. Il en est ainsi partout. La petite société de Strasbourg accepta généreusement ces conditions de labeur. Ce qu'elle déploya de vigueur et de zèle, ce qu'elle supporta de fatigues pendant quatre ans n'est pas croyable. « On était jeune, plein de foi et d'ardeur, dit l'abbé de Régny : on vivait avec des frères, on aimait les enfants; en un mot, on était heureux. Le meilleur délassement était d'aller, deux à deux, à tour de rôle, dîner le soir et passer

1. *Vie du cardinal de Bonnechose*, t. I, p. 138-139, *passim*.

quelques heures à la maison maternelle qui se trouvait à peu de distance de la ville [1]. »

Comme ses confrères, Gratry se donnait tout entier.

« Quand je commençai à enseigner la rhétorique, dit-il, j'étais convaincu que la parole ne fatigue pas. Je pouvais parler avec chaleur pendant une journée entière. J'en abusai. Je faisais quatre heures de classe par jour [2]; je tenais l'étude, je surveillais la récréation, je conduisais les élèves à la promenade. En promenade, en récréation, je causais continuellement avec eux, je faisais la prière du soir qui durait un quart d'heure, je disais mon bréviaire à haute voix. Aussi, à la fin de la première année, j'avais les organes de la voix blessés et ulcérés. Le repos eût pu me guérir. Mais le chef, qui sous ce rapport, s'est d'ordinaire cruellement trompé, n'ayant jamais connu par lui-même la fatigue, m'engagea au nom du dévouement à continuer. Et moi, voyant mon dévouement mis en question, et sachant bien d'ailleurs que j'étais blessé, que les organes de la voix étaient ulcérés jusqu'au sang, et que chaque syllabe me coûtait un douloureux et dangereux effort, que ma brillante santé était perdue, si je continuais, et enfin que ma vie était en danger, je continuai pourtant. Un jour, sentant que le fardeau me tuait, je dis en moi-même : Pourquoi pas? Si j'étais officier d'artillerie, je devrais mourir sur mes pièces, sauf contre-ordre. C'est ce que je dois faire ici. — Un soir, après m'être raidi pendant tout le jour contre une fatigue extrême, je tombai sans connaissance par épuisement. Je fis une petite maladie et repris mes fonctions [3]. »

Cette blessure de la gorge se cicatrisa, non sans laisser subsister une faiblesse de l'organe. Le P. Gratry en souffrit toute sa vie. Les grandes chaires lui furent toujours interdites. La peine qu'il en éprouvait contribua, pour une part, à lui rendre peu agréable le souvenir de l'abbé Bautain. C'est un nom qu'il ne prononce jamais dans ses ouvrages. Il continua de servir ainsi la société à titre auxiliaire, sans figurer sur la liste de ses membres.

1. *Vie de l'abbé Bautain*, p. 183.
2. Pendant les années, 1831 et 1832, il fut seul chargé de la classe, M. de Bonnechose ayant été délégué, sur la demande du cardinal de Rohan, à l'école des hautes études de Besançon pour y enseigner l'éloquence sacrée. Isidore Goschler y professait le cours de philosophie.
3. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 180-181.

VI

On sait les événements qui suivirent. Le mérite et le prestige de ces maîtres d'élite, leur autorité exceptionnelle, la bienveillance hautement déclarée de l'évêque à leur égard, éveillèrent la jalousie. Cette triste et basse passion, si commune parmi les hommes, se rencontre parfois aussi là où l'on ne s'attendrait pas à la trouver, chez des apôtres de l'Évangile. Pour dénigrer et nuire, tous les moyens lui sont bons. Elle s'attaqua d'abord par des voies détournées à l'abbé Bautain et à ses confrères. On critiquait leur mise soignée, leur air de fierté, leur prétention de renouveler les méthodes d'enseignement et de prédication. Puis, ce fut la doctrine qui devint suspecte. Il est vrai que M. Bautain ne faisait pas à la raison sa part : elle lui avait été de si peu de secours à l'heure de l'épreuve qu'il s'en défiait et la sacrifiait à la foi. Il faut dire aussi que, par orgueil de corps, le groupe tendait à considérer son chef comme infaillible en science et en philosophie, attitude déplaisante et inquiétante. Quand on s'en aperçut, ce fut un déchaînement passionné qui impressionna vivement l'évêque et auquel il finit par céder. Il exigea de ces Messieurs la signature de propositions qui, d'abord, ne leur parurent pas admissibles. Ils eurent le tort de la refuser. Puis, quand ils se rendirent, l'évêque ne jugea plus leur soumission acceptable. En 1834, il s'abstint de paraître à la distribution des prix. Le 15 septembre suivant, il lançait un *Avertissement à son clergé sur la philosophie de M. Bautain;* enfin le 5 octobre, veille de la rentrée, il retirait brusquement à ces Messieurs la direction de sa maison, le pouvoir de prêcher et de confesser. En même temps, il déférait à Rome l'ouvrage du maître intitulé : *Philosophie du christianisme.*

Rome ne pouvait approuver la doctrine. *Peccastis tantum excessu fidei,* vous avez péché seulement par excès

de foi, disait avec bonté Grégoire XVI à l'abbé Bautain dans une dernière audience. Mais, d'autre part, il ne put s'empêcher de blâmer quelques-uns des procédés auxquels s'était laissé entraîner, sous la pression du dehors, un homme d'ailleurs aussi pieux et bon que Mgr de Trévern. Cette douloureuse affaire ne se termina qu'en 1840, sous Mgr Ræss. L'abbé Bautain et ses compagnons souscrivirent à des propositions qui mettaient toutes choses au point, à la satisfaction générale. L'épreuve finit par une réconciliation entière et touchante. « Au fond, on souffrait des deux côtés et des deux côtés on pleura de joie, » écrivait M. de Bonnechose [1].

Dans l'intervalle, et dès 1834, la société avait ouvert à la fois une école primaire, et, avec la tolérance provisoire du gouvernement [2], rue de la Toussaint, une maison libre d'enseignement secondaire. C'est à cette dernière que Gratry fut attaché. Ses fonctions lui laissant des loisirs, il se mit à travailler seul, à écrire, à méditer de la manière la plus féconde. Pendant six années, il étudia à la fois la théologie et la philosophie réunies, la scolastique et la mystique prises ensemble, le tout comparé avec toutes les sciences qu'il pouvait connaître ou qu'il apprenait à mesure. « Je travaillais, dit-il, avec prières, avec larmes, en vue des souffrances du monde. Je demandais à Dieu un peu de lumière, de lumière chaude et vivifiante, afin de pouvoir en communiquer quelque chose aux pauvres hommes si malheureux, si aveugles, si abîmés dans les ténèbres. Je demandais surtout l'amour et la connaissance des conditions dans lesquelles les hommes peuvent s'unir... Ce mouvement d'activité devenait irrésistible. Très souvent il durait la nuit pendant le sommeil. Et le jour, au milieu des enfants, je les regardais de mes yeux; mais, en même temps, je continuais à voir le beau spectacle intelligible qui me suivait partout. J'avais peu d'heures libres chaque jour. Cependant, j'avais le matin trois heures de suite, de sept

1. Cité par Mgr Besson, t. I, p. 204.
2. La liberté d'enseignement ne date, on le sait, que de la loi de 1850.

à dix. Je n'oublierai jamais avec quelle impatience j'attendais celui qui, à sept heures, me rendait la liberté; la profonde douleur que j'éprouvais lorsqu'il tardait de trois minutes ; et ma reconnaissance, lorsqu'il venait deux minutes trop tôt. Je remontais dans ma chambre avec la plus agile impétuosité : je déjeunais, je crois, en moins de deux minutes, et, en même temps, je prenais la plume pour écrire les choses dont j'étais plein [1] ».

C'est alors qu'il écrivit quinze ou vingt grands cahiers in-folio; tantôt des méditations, dont les plus belles ont été publiées par le cardinal Perraud sous le titre de *Méditations inédites;* tantôt des études philosophico-religieuses où percent et commencent à briller la plupart des idées qui feront plus tard le fond de la *Connaissance de Dieu* et de la *Connaissance de l'âme*. L'ensemble représente un travail immense, une maîtrise de pensée et de plume qui va s'affirmant de jour en jour.

Mais un grand changement va se faire dans la vie de l'abbé Gratry.

En cette année 1840, les abbés de Salinis et de Scorbiac, qui depuis douze ans essayaient de relever le collège de Juilly, confié à leur dévouement par les derniers Oratoriens, se sentirent fatigués du fardeau, et désirèrent s'en décharger sur une communauté. L'abbé Martin de Noirlieu, alors curé de Saint-Louis-d'Antin, leur conseilla de s'adresser à celle de M. Bautain. La négociation, aussitôt entamée, aboutit rapidement; et, dès le commencement d'octobre, M. l'abbé de Bonnechose prenait possession du Collège au nom de la *Société de Saint-Louis*. Quelques mois après, arrivèrent à la fois Bautain, Carl, Nestor Level, Régny, Reinach, Mertian. Époque d'activité et d'initiative extraordinaires. Des sommes considérables étaient dépensées à réparer les vieux bâtiments; on s'organisait en congrégation, on fondait, avec l'agrément de l'évêque de Meaux, une école de théologie. On songeait à créer aussi un centre littéraire et scienti-

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 183-185, *passim*.

fique pour la préparation des jeunes clercs aux grades élevés de l'Université. En même temps, l'abbé de Bonnechose prenait, au nom du groupe entier, possession de Saint-Louis-des-Français à Rome, et il emmenait avec lui les deux frères Level et Adrien de Reinach. La communauté des Dames de Saint-Louis se fondait à Juilly sous l'inspiration de l'abbé Bautain et sous la direction de la baronne de Vaux. Tout semblait annoncer le commencement d'une grande œuvre, d'une action puissante et à longue portée. Mais le développement espéré ne se fit point. De multiples entreprises dispersèrent, avant sa formation complète, les membres de ce jeune corps. L'arbre n'eut point le temps de s'enraciner et de s'affermir dans le sol où il avait été planté. Le premier et mystérieux travail de germination, d'où dépend l'avenir des institutions humaines comme celui du plus modeste végétal, ne se fait bien que dans l'ombre, le calme et le recueillement. Ces conditions manquèrent à la Société de Saint-Louis. Aussi la fondation n'eut-elle ni durée, ni fécondité. Les défections se succédèrent les unes après les autres. Dès 1840, l'abbé Ratisbonne se retirait et devenait sous-directeur de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. L'abbé Gratry, qui avait beaucoup souffert, cédait sans peine aux instances d'anciens amis et acceptait la direction du Collège Stanislas. M. Goschler ne tardait pas à le suivre. Quelques années après, Bonnechose, les frères Level, Reinach, détachés à Saint-Louis-des-Français, rompaient avec la communauté et se déclaraient indépendants.

De pareils vides n'étaient pas faciles à combler. M. Bautain en souffrait cruellement. C'était l'avortement terrestre de ses prières et de ses sacrifices, l'effondrement de ses espérances, et, selon les apparences, l'effort de sa vie entière rendu inutile. Pénétré de cette idée que la foi religieuse manque à notre siècle, parce qu'on a séparé la foi de la science, parce qu'on les a déclarées incompatibles, sinon contraires, il estimait que la première œuvre à faire était de réconcilier la science et la foi et de re-

lever les études dans l'Église. Haute et bienfaisante mission pour une intelligence telle que la sienne et pour la société d'élite qui s'était groupée autour de lui. Pour la remplir, il avait commencé par agir au Petit Séminaire de Saint-Louis; parallèlement s'ouvrait, sous son inspiration, l'École des hautes études ecclésiastiques de Molsheim; plus tard, à Juilly, il avait également organisé des cours supérieurs de lettres pour les jeunes prêtres; enfin, il nourrissait le dessein de transformer Saint-Louis-des-Français en une maison de hautes études théologiques. Tous ces projets s'écroulaient successivement et la société elle-même qu'il avait fondée parmi tant d'allégresse, s'en allait en ruines. Crucifiante épreuve, à laquelle il ne se résigna que la mort dans l'âme! Pendant que le reste de ses collaborateurs continuait obscurément sa tâche à Juilly, il chercha une diversion à sa peine. Paris offrait un vaste champ à son activité et à ses talents oratoires : il s'y distingua. Professeur de théologie morale en Sorbonne, Gérusez disait de lui : « Bautain est notre maître à tous. » Dès 1849, Mgr Sibour s'empressait de l'associer à ses travaux en le nommant son vicaire général.

VII

Ainsi finit tristement une noble et généreuse tentative. A la vue de cet échec lamentable, succédant à de si beaux débuts, on ne peut se défendre d'une profonde impression de mélancolie. « Nous n'étions pas des saints, disait humblement le P. Mertian; c'est pourquoi Dieu nous a rejetés. » Quelle qu'en soit la cause, la source merveilleuse qui avait jailli à Strasbourg et qui se développait en nappes fécondes, s'était perdue dans les sables.

Pareillement, quelques années auparavant, s'était éteint, dans une stérilité relative, un autre mouvement, non moins admirable d'élan, et plus riche encore de promesses, celui de la Chênaie. Dans ce coin obscur de Bretagne, en effet, et parallèlement à l'abbé Bautain,

Lamennais réunissait autour de lui, à partir de 1827, un bataillon de disciples prêts à tous les sacrifices pour défendre et propager la vérité chrétienne. Une sauvage solitude se transformait rapidement en une sorte d'école d'application et de champ de manœuvres apostoliques. Sous la direction du maître chacun s'y exerçait au maniement des armes de son choix, offensives et défensives. Montalembert, Blanc, Rohrbacher, pour ne nommer que les plus célèbres, s'escrimaient sur le terrain de l'histoire ecclésiastique; Gerbet, Cazalès sur celui de la philosophie et de la théologie; Eugène Boré cultivait les langues orientales; Maurice de Guérin les langues vivantes; Lacordaire et Combalot s'apprêtaient aux combats de la parole. On ne saurait voir petite troupe plus vaillante, plus désintéressée, plus héroïque. Elle va conquérir le monde, disait-on. Quelques années passent, le chef est frappé de la foudre, et voilà les hommes dispersés et la campagne brusquement interrompue. De cet immense effort, que reste-t-il? Un grand exemple sans doute, une impulsion dont l'effet dure encore; mais pas une victoire décisive, pas une conquête assurée !

L'École de Strasbourg avait projeté, elle aussi, de servir le christianisme par la science et par la construction d'une école de hautes études ecclésiastiques. Les fondements étaient jetés, l'édifice était sorti de terre et annonçait un monument. Attachement aux richesses, amour de leurs aises, ambition des honneurs et des dignités, tous ces obstacles ordinaires au dévouement apostolique, les ouvriers les avaient, par un acte formel de renoncement, surmontés et foulés aux pieds. Il semblait qu'une splendide cathédrale allait se dresser dans l'azur. Et, peu à peu, soit faute ou fatigue des travailleurs, soit difficulté inévitable des choses, soit malveillance et opposition des hommes, ou pour toutes ces raisons à la fois, un si bel élan expire et n'aboutit pas. Quelles qu'aient été dans la suite les erreurs de Lamennais et de l'abbé Bautain, il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont donnés à leur mission avec un esprit de foi, une grandeur d'âme,

une générosité admirables. Il est douloureux de penser que leur premier effort ait été contrarié et paralysé tout d'abord, non par l'hostilité des incrédules, mais par une opposition ecclésiastique où il entrait autant de préjugés et de passions humaines que de zèle éclairé pour le bien et pour la vérité. Une partie du clergé d'Alsace, n'hésitons pas à le reconnaître, manqua de charité, peut-être de justice, envers M. Bautain et ses disciples. En 1830 et 1831, la majorité des évêques français, trop attachée aux formes transitoires du passé, ne garda pas plus de mesure à l'égard de Lamennais et des autres rédacteurs de l'*Avenir*. Ils ne comprirent point que la révolution ne faisait que commencer, qu'une société nouvelle s'agitait dans les flancs du vieux monde, que l'enfantement serait long et laborieux. Ces prophètes qui discutaient, parfois témérairement, les problèmes soulevés de toutes parts, ils ne voulurent pas les entendre. Ils ne surent pas davantage voir ou dominer les hautes questions qui s'imposaient, ni faire le triage des idées justes et des idées fausses exposées sous leurs yeux. Aspirations élevées et libératrices, erreurs et imprudences, ils condamnèrent tout en bloc. Par leur faute, la réconciliation de l'Église et de la démocratie a peut-être été retardée d'un siècle, et, sans le vouloir, ils ont aigri, découragé, et finalement ils ont contribué à jeter dans la révolte un général de génie, qui, à lui seul, valait une armée.

Mais, si Bautain et Lamennais n'ont pas eu la joie de récolter la moisson qu'ils avaient semée, tous les germes n'en ont pas été pour cela perdus. Les idées fausses de l'*Avenir* ont été rejetées par l'Église; les idées justes mûrissent et portent leur fruit dans les deux mondes. Pour celles de Bautain, il en sera de même. Le moment venu, elles seront reprises par le P. Gratry. Quand celui-ci essaiera de fonder au collège Stanislas, pour les jeunes ecclésiastiques, une école préparatoire à la licence ès lettres et à la licence ès sciences, il mettra en pratique une pensée de M. Bautain réalisée définitivement plus

tard par la création de l'École des Carmes. C'est de Strasbourg également qu'il a emporté un projet longtemps nourri et caressé dans le secret, et qui peu à peu deviendra une idée fixe : celui de créer, pour la défense et la propagation de la vérité chrétienne, un puissant foyer d'études philosophiques et religieuses, un atelier d'apologétique scientifique, et c'est ce projet, commun d'ailleurs à Bautain et à Lamennais, qu'il tentera de réaliser plus tard en travaillant, avec l'abbé Pététot, à la restauration de l'Oratoire.

CHAPITRE V

DIRECTION DU COLLÈGE STANISLAS

1841-1846.

I

C'est au moment où ses confrères quittaient Strasbourg pour prendre possession de Juilly, que Gratry se détachait d'eux et se rendait à Paris. Son journal nous initie aux dispositions qui l'animaient alors et qui le conduisirent à accepter la direction du collège Stanislas.

« Il y a bien longtemps que j'ai quitté ce bon travail, la consolation de ma vie après la prière. Il y a plusieurs mois. J'ai quitté Strasbourg et me suis remis entre les mains de l'archevêque de Paris. On m'a offert la direction du collège Stanislas. J'ai répondu que je ne pouvais renoncer à mon travail. Il m'a été répliqué que l'on cherchait un directeur qui travaillât et qui maintînt en lui et dans les autres l'esprit d'étude et de prière. J'ai dit alors que je ferais ce que me dirait l'archevêque. L'archevêque m'a dit d'accepter, et m'a béni pour que cette œuvre réussît. Dieu veuille donner l'accomplissement à cette bénédiction. Dieu veuille répandre sur cette maison l'esprit d'étude et de prière[1]. »

1. Fragment autographe et inédit du *Journal* du P. Gratry (31 décembre 1840). — Il m'a été communiqué par l'un de mes amis. Voir aux pièces justificatives, p. 480, quelques renseignements plus précis relatifs aux faits ci-dessus.

Pour le présent chapitre, je me déclare très redevable à la sobre, élégante et très intéressante *Notice historique sur le Collège Stanislas*, publiée en 1881 sans nom d'auteur, et due à la plume de M. de Lagarde, comme je l'ai appris par une lettre inédite de l'écrivain lui-même, lettre adressée à M. Nourrisson. Les détails et renseignements complémentaires ont été tirés de documents inédits.

Le collège Stanislas, après de brillants débuts, traversait alors une crise inquiétante.

Ouvert en 1804, au moment où, après le désarroi moral de la Révolution, les familles réclamaient de toutes parts une éducation religieuse, et où Napoléon n'avait pas encore confisqué la liberté d'enseignement pour fonder le monopole universitaire, il avait pris un rapide essor et déjà fait beaucoup de bien. Le fondateur, l'abbé Liautard, mort curé de Fontainebleau, était une belle intelligence, un homme de foi vive et agissante, doublé d'un éducateur de premier ordre. Former pour les carrières libérales des hommes distingués et de fermes chrétiens, telle avait été sa noble pensée. Pour la réaliser, non seulement il avait solidement organisé l'enseignement secondaire ; mais, de plus, pour compléter ce premier cycle, il avait institué un enseignement supérieur à la fois littéraire et scientifique. Un solide cours de théologie s'y était adjoint peu après en faveur des jeunes ecclésiastiques destinés à recruter le personnel des professeurs et des surveillants. C'était déjà beaucoup; et, pourtant, les ambitions de M. Liautard étaient plus vastes encore. Elles n'allaient à rien moins qu'à vouloir couvrir la France d'un réseau d'écoles semblables, animées du même esprit et conçues sur le même plan, à la fois sage, libéral et chrétien.

Tout sourit d'abord à l'œuvre naissante. Les élèves affluaient.

Mais, en 1808, elle fut brusquement troublée et gênée par la fameuse circulaire de Fontanes qui la transformait de force en externat de lycéens. Peu après, l'achat du bel hôtel Fleury la grevait de dettes au point de compromettre son existence. Mais, en 1821, une ordonnance royale l'érigeait, ainsi que le collège Rollin, fondé par l'abbé Nicolle, en collège de plein exercice, doté de tous les privilèges concédés aux collèges royaux, à la seule condition d'accepter la surveillance de l'Université et de choisir des professeurs agrégés. Peu après, Louis XVIII autorisait l'institution à porter le nom de son bisaïeul maternel, Stanislas, roi de Pologne, père de Marie

Leczinska. C'était, pour le moment, le salut, pouvait-on croire, et, pour l'avenir, la prospérité et la grandeur. Cette alliance heureuse de l'Université et du clergé, des méthodes scientifiques et de la foi, répondait au vœu d'un trop grand nombre de familles pour ne pas être le gage d'un rapide succès. La conception était en elle-même singulièrement intéressante. Un type nouveau et remarquable de maison d'éducation venait de s'inaugurer, et il pouvait devenir le principe de toute une révolution pédagogique. Qui sait, en effet, si, un jour, une génération moins passionnée et moins tourmentée que la nôtre, plus sage et plus clairvoyante, ne verra pas dans cet essai pacifique et libéral, dans ce concert harmonieux de deux grandes forces intellectuelles et morales, l'un des remèdes aux divisions qui nous déchirent, le moyen de refaire à la patrie française son unité, sa cohésion, et, par là, sa vitalité et toute la puissance de son élan? D'excellents esprits se prennent à l'espérer et la fécondité du collège Stanislas semble bien leur donner raison

Cependant les difficultés financières avec lesquelles M. Liautard était aux prises ne s'aplanirent pas tout d'un coup. Elles fatiguèrent et usèrent successivement le fondateur lui-même et ses deux successeurs. Le second, M. Buquet, n'en pouvant plus, échangea avec d'autant moins de regret ses absorbantes fonctions contre celles de vicaire général de Paris qu'il transmettait le fardeau à un prêtre jeune, brillant et dont le prestige était encore relevé par son titre d'ancien élève de l'École polytechnique.

L'abbé Gratry avait alors trente-cinq ans. Il était mûr pour sa mission nouvelle. Belle intelligence, élargie par de vastes études, esprit de foi, piété franche et éclairée, âme généreuse et trempée par une série d'épreuves, que de forces et quels moyens d'action n'apportait-il pas! Ajoutons à ces dons l'expérience variée que peuvent donner douze années consacrées à l'éducation. « Il n'est aucune sorte d'établissement secondaire, universitaire, ecclésiastique, laïque ou mixte, écrivait-il en 1844, où je n'aie vécu plusieurs années comme maître ou comme élève.

J'ai été chargé successivement, près des enfants de tous les âges, de toutes les fonctions existantes dans l'enseignement et dans l'éducation. *J'ai été pendant dix ans maître d'étude sans y être forcé.* J'ai pratiqué les esprits les plus différents, depuis l'enfant qui me disait : J'ai avalé deux larmes pendant ma confession, puis-je encore communier? jusqu'au jeune homme qui ne croyait plus en Dieu et qui estimait qu'il était bon d'avoir un père et une mère afin de pouvoir en hériter[1]. » Enfin il séduisait par les qualités qui ont le privilège d'attirer et de gagner les jeunes gens : une nature sensible et vive, le rayonnement sympathique de toute la personne, l'ardeur et l'enthousiasme.

II

Deux ordres de soucis et de travaux bien différents sollicitent d'ordinaire l'attention et les forces d'un directeur de collège : d'un côté, les questions administratives, avec leurs broussailles, leurs épines et leurs ennuis; de l'autre, la culture des intelligences et des âmes avec le charme de leurs promesses printanières et leurs espérances de moisson. Deux domaines bien tranchés de nature et d'aspect et très inégalement attrayants. Il n'est pas donné à tous de réunir l'ensemble des aptitudes propres à les faire valoir l'un et l'autre; et surtout, il n'est pas donné à tous de faire un partage équitable de leur temps et de leur activité entre deux directions presque opposées. Pour l'abbé Gratry, il n'était pas difficile de prévoir de quel côté il pencherait.

« Si vous cessez d'étudier et de prier, écrivait-il plus tard à l'un de ses disciples, vous ne serez pas propre à l'œuvre de l'éducation. C'est précisément pour cela que peu d'hommes en savent élever d'autres[2]. »

1. *Le Collège Stanislas*, p. 201. Extrait des papiers inédits du P. Gratry.
2. Lettre inédite à M. Nourrisson, 1850.

Il est là tout entier. La partie la plus noble et la plus haute de sa tâche devait inévitablement l'entraîner, le prendre peu à peu et l'absorber tout entier.

La formation religieuse de ses jeunes gens fut sa première préoccupation. Pour les pénétrer des grandes idées qui avaient illuminé et réjoui son adolescence et qui avaient transformé sa vie, il paya de sa personne et se donna sans compter. Chaque dimanche, il se plaisait à faire des conférences à la chapelle. Sa parole originale, élevée, pénétrante, saisissait les esprits. « Ses auditeurs avaient trouvé d'abord sa manière *nouvelle* et *transcendante*. Le mot est d'un des meilleurs élèves de ce temps-là. Mais bientôt, ils furent charmés, séduits et s'attachèrent pour toujours à ce jeune directeur, qui d'abord les avait étonnés[1]. »

Il fit plus. Dans la foule de ses élèves, il eut vite discerné les natures d'élite, capables d'élan et de dévouement à la vérité et au bien. Celles-là, il les groupait à part, il les réunissait chez lui, et de temps en temps à sa table, le dimanche soir. Là, dans des entretiens familiers, il les élevait au-dessus des préoccupations personnelles d'examen ou de carrière, allumait à l'horizon de leur adolescence comme un fanal lumineux, en leur montrant, par delà le cercle de leurs devoirs actuels, les devoirs supérieurs et généraux de tout chrétien digne de ce nom : les hommes à éclairer et à consoler, et le monde à sauver. Ces jeunes gens sortaient touchés, ravis, pleins de fortes et généreuses résolutions. « Plus d'une fois, dit l'un d'eux, à la suite de ces entretiens, j'avais l'âme tellement pénétrée, le cœur si ému, que le sommeil avait grand'peine à venir. Jamais parole humaine n'avait produit sur moi d'aussi profondes et salutaires impressions[2]. »

Ceux qui ont eu le bonheur de se former à cette école, sont devenus des hommes dans le plein sens du mot.

1. *Le Collège Stanislas*, p. 211.
2. P. Lescœur. Cité par le cardinal Perraud, *Le P. Gratry*, p. 34.

Ils s'appelaient Caro, Nourrisson, Charles et Hilaire de Lacombe, Foucher de Careil, de Briey, Lescœur, et il serait facile d'allonger cette liste. Comme Racine fut pénétré à Port-Royal de l'idéal grec et chrétien, eux tous, sous la main qui pétrissait leur âme, furent marqués à une empreinte de noblesse morale et religieuse que le temps n'effacera jamais.

III

De la part d'un directeur aussi passionné de science et de travail, les études devaient recevoir également une impulsion vigoureuse et féconde. Et, de fait, c'est l'enseignement tout entier, de la base au sommet, qui est l'objet de sollicitudes éclairées, de sages innovations et de perfectionnements heureux.

Deux de ces innovations furent importantes et d'une portée considérable pour l'avenir du collège : la création d'une école primaire conduisant les enfants jusqu'au seuil du latin, et celle d'une école préparatoire aux grandes écoles du gouvernement.

Pour la première, l'expérience personnelle servit de guide à l'abbé Gratry. Il se souvenait d'avoir commencé le latin avec des enfants de huit, neuf et dix ans, qui, faute des notions primaires et de la connaissance élémentaire du français, piétinaient sur place et n'avançaient pas. En trois mois, nous l'avons vu, il avait rattrapé ceux qui avaient trois ans de latin, et, dès la sixième, il était de beaucoup le premier. Ce succès venait d'une double cause : d'une meilleure préparation générale d'abord, puis d'une organisation du travail proportionnée à son âge et à ses forces. Tandis que ses camarades internes se momifiaient devant leurs pupitres, appliqués de six heures du matin à huit heures du soir à une tâche impossible; pour lui, sa journée ne commençait qu'à huit heures pour finir à quatre. Ainsi ses facultés gardaient leur ressort, leur fraîcheur et leur énergie.

A Strasbourg, d'autre part, il avait vu à l'œuvre la grande école primaire annexée à l'*Institution de la rue de la Toussaint.* Elle avait donné les meilleurs résultats. C'est d'après ces réflexions et ces exemples et pour mettre les enfants en état de commencer le latin sans dégoût et avec succès que fut organisée par ses soins une *école préparatoire aux travaux classiques.*

Du même coup, il détruisait un abus fréquent et déplorable, qui condamnait de pauvres enfants de huit ans à pâlir trois ou quatre années sur la grammaire latine avant d'entrer en sixième. Infortunées victimes d'un pédantisme inintelligent, l'abbé Gratry avait été ému de leur misérable destinée. C'est sous l'impression de cette pitié sans doute qu'il a tracé le portrait suivant, si incisif, si triste et si comique à la fois, qui rappelle la manière de La Bruyère :

« Il y a des vétérans de neuvième! J'en ai vu de troisième année. J'en ai vu de quatrième année! En général, le vétéran de neuvième n'a plus de cils, plus de sourcils, les cheveux secs, hérissés, presque brûlés, quelquefois arrachés par places, les yeux rouges comme les lèvres, les oreilles rouges, les mains bleues, le teint dépoli. Il se détache peu à peu de son banc; il s'y occupe à repousser de son esprit, par tous les moyens, toutes les paroles du professeur, il s'en défend comme de la pluie; pendant l'étude, il s'occupe à faire la guerre au surveillant, et manœuvre pour le troubler, sans être vu; pendant la récréation, il y demeure, il fait des vers [1], 1.800 vers par jour; pendant les promenades, il y est, et fait des vers, 400 vers à l'heure, avec quatre plumes liées ensemble. Il ne quitte point son banc; sa vie y est scellée; de sept à vingt ans, il vivra sur ce banc.

« Mais ne parlons ici que du vétéran de neuvième, ou plus généralement de l'étudiant de quatrième année, en deçà de la sixième. Rendons-nous compte de ses progrès. Pendant la première année, il n'a rien compris à la grammaire latine. Pendant la seconde, il a renoncé à la comprendre. Pendant la troisième, il s'en est servi comme d'un buvard, pour ôter les taches d'encre. Pendant la quatrième, il la réduit en boulettes, en pâté : il la mange et en emploie la couverture diversement; selon le cas, il en fera une lyre, une arquebuse ou des sous-pieds. [2] »

1. C'est-à-dire qu'il copie des vers.
2. Papiers inédits du P. Gratry. — Cité dans la *Notice historique sur le collège Stanislas.*

Pour chasser cette horrible apparition d'un vétéran de neuvième, l'abbé Gratry commença par réduire les heures du travail. De son temps, la journée était de quatorze heures, dont deux seulement étaient données aux récréations!

Nec res hunc teneræ possint perferre laborem

s'écriait-il. « Si le travail est trop continu et trop multiple, il arrive que, comme la dent usée d'un rouage qui glisse et passe, quand son tour vient de mordre, l'attention des enfants, usée, vaincue, oblitérée, cède toujours, glisse toujours et ne mord à aucun objet. » Grâce à l'abbé Gratry, le pressurage mécanique, continu, exténuant, prit fin dans les cours élémentaires du collège Stanislas.

De plus, le règlement des débutants était fait de façon à conduire les élèves en sixième au bout d'un an. Voici comment : « Tous les commençants sont partagés en quatre sections. Chaque section doit parcourir un certain programme dans l'intervalle de trois mois (le quatrième programme, récapitulation des trois premiers, n'occupant que six semaines). Tous les trois mois, ceux qui savent leur programme théoriquement et pratiquement, passent dans la section supérieure, les autres recommencent le même programme. L'émulation est ainsi renouvelée pour tous ; ceux qui n'avaient plus de rivaux dans leur section, en trouvent dans la section supérieure, et ceux qui languissaient aux derniers rangs, parviennent à leurs tours aux premiers. Il est difficile qu'un seul élève résiste à l'influence de cette méthode [1]. »

Pour en rendre l'application plus sûre et plus efficace, les premières classes de latin étaient confiées à des professeurs élémentaires qui *suivaient leurs élèves pendant toute la journée et faisaient travailler individuellement chacun d'eux*. Il voulait que l'on conduisît, comme par la main, chaque enfant dans ses premières études.

1. *Le Collège Stanislas*, p. 216-17.

On ne saurait méconnaître que ces mesures révèlent un sens pédagogique très éclairé, et, dans la matière, un esprit délié et véritablement pratique.

IV

En même temps qu'il reprenait l'enseignement par la base, l'abbé Gratry le couronnait au sommet par une *École préparatoire* aux grandes écoles du gouvernement. Sans doute, M. Liautard avait déjà établi des cours supérieurs de sciences et de lettres pour les jeunes gens qui désiraient compléter leur culture générale ou approfondir telle ou telle science en particulier. Il en sortait chaque année des candidats à Saint-Cyr et à l'École polytechnique, qui faisaient honneur à leur formation. Mais c'est l'abbé Gratry qui eut le singulier mérite de donner à l'idée sa forme précise, d'organiser l'*École préparatoire* telle qu'elle existe aujourd'hui, d'en arrêter le plan d'études, de la développer enfin de manière à l'élever au niveau des *écoles spéciales* les plus renommées. Il n'eut rien de plus à cœur que le succès de cette grande œuvre. Grâce à ses belles relations, les professeurs les plus distingués de Paris viennent examiner ses élèves; un éminent répétiteur de l'École polytechnique, dont le nom sera bientôt illustre, Leverrier, accepte une chaire de mathématiques et la garde deux ans. MM. Courtois, Desains, Compagnon, par l'éclat de leurs leçons scientifiques, M. Lenormant, par son cours d'histoire, contribuaient également à donner du renom au collège Stanislas.

Ce qui est remarquable, d'autre part, chez l'abbé Gratry et ce qui dénote une hauteur de vues peu commune, c'est que, tout en assurant à ses élèves un enseignement scientifique de premier ordre, il tenait à les mettre en garde contre un exclusivisme étroit et stérilisant. Il pensait déjà, avec Descartes, que l'usage exclusif des mathématiques isolées, « nous rend impropres à la

philosophie, nous désaccoutume peu à peu de l'usage de notre raison, et nous empêche de suivre la route que sa lumière nous trace ». De même, continuait-il, une terre est épuisée par tel produit unique, revenant chaque année, mais elle le supporte par alternances... C'est ainsi, par exemple, que les mathématiques isolées brûlent et dessèchent l'esprit; la philosophie le boursoufle; la physique l'obstrue, la littérature l'exténue, le met tout en surface, et la théologie parfois le stupéfie. Croisez ces influences, superposez ces cultures diverses : rien de bon ne se perd, beaucoup de mal est évité.

« Il faut superposer les deux éducations nécessaires de l'esprit, faire pénétrer la science dans les lettres, trop vides et trop banales sans ce vigoureux aliment, et, par contre, donner à la science la chaleur lumineuse, le feu, qui seul en transfigure la masse, et la change en diamant. Le premier qui, en France, instituera sur une base durable cette pénétration mutuelle des lettres et des sciences dans la première éducation, celui-là doublera les lumières de la génération suivante, et deviendra peut-être le Charlemagne ou le Richelieu d'un grand siècle[1]. »

C'est dans cet esprit qu'il traça les grandes lignes du programme à suivre. « Aujourd'hui, disait-il, l'enseignement scientifique, absolument isolé de toute application élevée, de tout principe et de tout commentaire philosophique ou religieux, engage l'esprit dans une direction exclusive, stérile, souvent fatale au développement de l'intelligence. Le rapport de la science à la foi, celui de la science à la philosophie, sont brisés. On oublie que les grands inventeurs, les créateurs du mouvement scientifique moderne, Kepler, Newton, Leibniz, Euler, Descartes et d'autres, avaient un égal enthousiasme pour la science, pour la philosophie et pour les divins trésors de leur foi. Ce développement complet d'intelligence et d'âme faisait leur force et leur fécondité. Telle est la voie

1. *Les Sources.*

dans laquelle nous voudrions conduire quelques esprits.

« Par lui seulement peuvent se préparer des savants; par lui peut naître dans l'esprit des jeunes gens le goût de la science, le plus grand bienfait de l'éducation après le goût et l'habitude du bien [1]. »

Cette idée de la *science comparée,* qui sera une des trois idées maîtresses du P. Gratry, était déjà, on le voit, sa lumière directrice dans le travail d'organisation si délicat qu'il avait entrepris. L'application n'en était pas toujours facile, et elle l'est de moins en moins parmi les programmes surchargés qu'il faut, dans un temps très limité, faire dévorer à de jeunes intelligences. Si, par la faute des circonstances, ces vues ne sont pas aisément réalisables, on n'en saurait contester ni la justesse, ni la fécondité. Elles témoignent d'une connaissance des besoins de l'esprit et d'une clairvoyance éducatrice qui n'appartiennent qu'aux hommes supérieurs.

Le succès d'une telle École préparatoire était certain. Il fut rapide. Une année après la fondation, elle comptait déjà quarante-deux élèves; et depuis, on sait combien elle est devenue florissante et quel lustre elle n'a cessé de jeter sur le collège Stanislas. Cette brillante fortune ne saurait s'expliquer par la seule excellence de l'enseignement qui de tout temps y fut donné. Elle suppose une vie religieuse et morale, faute de laquelle l'institution est condamnée fatalement à végéter et à dépérir. L'abbé Gratry le savait. Éminemment prêtre, il entendait avant tout faire œuvre chrétienne. Tout élément étranger à cette conception était délibérément écarté ou éliminé comme un danger de ruine. Sur ce point, sa pensée n'a pas varié, et, dès le début, il l'a déclarée avec une netteté et une fermeté qui inspiraient toute confiance : « De même, disait-il, que Platon avait cru devoir écrire au frontispice de son école : Nul n'entre ici, s'il ne sait la géométrie; nous croyons, nous, devoir écrire au frontispice de notre école de géométrie : Nul n'entre ici, s'il

1. Prospectus du *Collège Stanislas,* 1842.

ne veut vivre en chrétien. Et ceci n'est pas de l'intolérance; nous ne forçons personne à venir. Seulement, il y a des jeunes gens qui se destinent aux écoles, désirent ne pas rompre pour cela avec des habitudes de vie chrétienne et sont bien aises de vivre avec des condisciples qui ont les mêmes vues et les mêmes habitudes. C'est précisément pour ceux-là que notre maison, entre quelques autres, a été instituée et existe. »

Aussi pouvait-il écrire à l'abbé Liautard en 1842 : « Cher et vénéré père, votre œuvre subsiste, se développe et pousse des branches nouvelles... Notre école de mathématiques est une chose capitale. Elle est dès à présent constituée de telle manière qu'assurément il n'y en a pas de meilleure dans Paris. Je pense qu'elle ne tardera pas à être meilleure que les autres. La question sera dans son état moral et religieux. Je la maintiendrai pure au prix de tous les efforts, de tous les sacrifices et de tous les retranchements désirables [1]. »

Les études littéraires et philosophiques n'étaient point poussées avec moins de vigueur que les études scientifiques. Un maître éloquent, sympathique entre tous, déjà suppléant de Fauriel en Sorbonne, Ozanam, acceptait la chaire de rhétorique. Il faut entendre Caro raconter ce qu'était son enseignement si varié, si vivant et si élevé. Il enthousiasmait les élèves. Il avait prise même sur les esprits les plus rebelles, « sur ces béotiens de collège qui sont le désespoir des professeurs et la honte d'une classe ». Ils ne se transformaient pas tous; mais quelques-uns comprenaient; d'autres croyaient comprendre : ce qui est déjà un grand progrès. Quant aux élèves intelligents, ce cours brillant, dramatique, éminemment excitateur des facultés, était pour eux une fête perpétuelle. Ils ne s'en lassaient pas. Ils redoublaient la rhétorique en masse et avec entrain.

C'était le moment où la lutte entre classiques et ro-

1. *Le Collège Stanislas*, p. 220.

mantiques, engagée depuis une dizaine d'années, touchait à sa fin. De part et d'autre, on bataillait encore et on tirait les dernières cartouches. Il y avait de l'agitation dans l'air et de la passion dans les esprits. Les échos du combat se prolongeaient dans les collèges et y déchaînaient la fièvre belliqueuse. Les jeunes gens se déclaraient naturellement avec fougue pour la jeune école. « A Stanislas, on ne partagea ni cet engouement pour le présent, ni ce dédain superbe pour le passé. M. Gratry était trop bon écrivain lui-même pour donner dans toutes les exagérations du romantisme; mais il était trop de son temps aussi pour ne pas sentir le souffle nouveau qui rajeunissait notre littérature. Il sut garder une juste mesure et maintenir le goût classique [1]. »

« Notre enseignement littéraire, disait-il, est dirigé par des doctrines bien arrêtées. Nous voulons établir une barrière entre l'esprit de nos élèves et la contagion du faux goût. L'absence de pureté, de précision et de logique, l'exaltation mauvaise du style et le dérèglement de la pensée, cet ensemble de défauts régnants, enivre et pervertit les jeunes esprits, détruit le talent dans son germe, attaque la raison même, et réagit jusque sur le caractère et sur le cœur. Nous cherchons à nous renfermer dans les plus purs modèles, à y puiser, par une sérieuse étude, les qualités solides, fondamentales et nécessaires sans lesquelles il n'y eut jamais ni éloquence, ni poésie. Le ton et la couleur du siècle viendront plus tard. En attendant, ce goût sévère, ce culte vrai de la parole dans sa beauté de tous les temps et dans sa dignité, épure l'esprit, dirige les facultés, prépare l'intelligence à la lumière et dispose l'âme au bien. Les lettres deviennent alors le moyen de former des hommes [2]. »

Dans l'enseignement philosophique, l'abbé Gratry avait également des idées personnelles qui ne tendaient à rien moins qu'à le renouveler et à le transformer. Ces idées, qu'il exposera plus tard avec tant d'éclat dans ses ouvrages, seront étudiées plus loin. Elles se résument au mot célèbre de Bossuet : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer et qui se trahit elle-même! » Selon lui, la philosophie n'est pas seulement

1. *Notice historique.*
2. *Le Collège Stanislas*, p. 22

affaire d'intelligence, comme on le paraît croire; elle est surtout affaire d'âme et de disposition morale. Telle qu'on l'entend d'ordinaire, étude purement spéculative et discussion de systèmes, elle n'est, à ses yeux, qu'une « *sophistique* » bonne à détruire. « Elle force l'enfant à vivre dans je ne sais quelle région intermédiaire qui n'est ni Dieu, ni l'âme, ni la nature; limbes ternes et mortels, où il passe des années à contempler l'abstrait et à retourner en tous sens, et sans cesse, et sans savoir pourquoi, les formes vides du vêtement de la pensée. Que si l'élève est trop docile, s'il a l'esprit naturellement sec et partiel, si le maître ne sait pas corriger par le génie de l'enseignement le vice de la méthode, si le disciple est rivé dans cette voie par le succès et l'amour-propre, je le vois augmenter un jour la secte dangereuse des scribes, des lettrés séparés, des esprits morts, qui peuvent croire que le principe des choses est un principe abstrait, et qui, pour en citer un étrange exemple, réduisent leur conception de l'univers à ce seul point : *Il n'existe que des formules*. Ainsi se multiplie le nombre de ceux qui augmentent la tristesse sur la terre, qui entretiennent le doute et les ténèbres, et brisent l'élan du genre humain [1]. »

La philosophie a des *incommensurables* comme les mathématiques, « et le jour où elle reconnaîtra ces incommensurables sera pour elle l'aurore d'une vie nouvelle. Mais, pour y entrer, il n'y a qu'un chemin à suivre : il faut aller du mot à l'idée, de l'idée à l'âme, à la nature et à Dieu; il faut surtout retrouver le sens moral, conseiller, pratiquer soi-même la discipline du devoir comme source d'intelligence [2] ». Alors, cet enseignement porte des fruits merveilleux et fait des hommes.

Ainsi l'abbé Gratry ne cessa d'améliorer les méthodes, et il dépensa à ce travail toutes ses forces vives. Il parvint à donner aux études de Stanislas une vive impul-

1. *Henri Perreyve*, p. 12.
2. Cf. *Le Collège Stanislas*, p. 230.

sion, sans avoir le temps d'accomplir toutes les réformes qu'il méditait. Les succès furent remarquables. Une année, il y eut, en rhétorique, jusqu'à quinze nominations au concours général.

V

Cependant, les préoccupations scolaires n'absorbaient pas tout le zèle et toute l'activité de l'abbé Gratry. La question de la liberté d'enseignement commençait à passionner l'opinion. A la voix de Montalembert, les évêques se soulevaient contre le projet Villemain et ses restrictions illibérales : ils réclamaient une liberté sincère, une libre concurrence, soumise à l'État, mais entièrement indépendante de l'Université. Celle-ci se cramponnait au monopole « avec des anxiétés de pot-au-feu », selon le mot de Sainte-Beuve. De là une lutte ardente, où Montalembert se couvrait de gloire[1]. L'abbé Gratry ne pouvait rester indifférent au magnifique effort des catholiques. Il écrivit plusieurs lettres sur l'éducation et il se prononçait avec force pour la liberté, dont il attendait un immense progrès. « Il n'y a que peu ou point d'éducation parmi nous, disait-il; la tâche est tellement grande qu'elle dépasse trop visiblement les forces qui s'y emploient..... Il faut doubler les forces de l'Université et les multiplier encore en établissant en face d'elle la liberté..... Les forces du clergé, les forces de l'Université multipliées par l'émulation, excitées par la concurrence libre, ne sont pas trop pour créer au sein de la société une vraie puissance d'éducation et d'enseignement[2]. »

Mais il ne suffisait pas de combattre pour la liberté, il fallait prévoir l'avenir et se mettre en état de profiter de la victoire. Les vrais professeurs ne s'improvisent pas. Science et méthode ne s'acquièrent qu'au prix de longs efforts et supposent d'ordinaire une formation

1. Cf. *Montalembert*, par le P. Lecanuet, t. II, ch. X-XIII.
2. Papiers inédits du P. Gratry. Cf. *Histoire du Collège Stanislas*, p. 231.

préalable et soignée. Même bien préparés, les bons professeurs sont aussi rares que les bons médecins. De plus, il paraissait probable que la nouvelle loi exigerait des grades, au moins pour l'enseignement des classes élevées. Or, le clergé n'était pas prêt, et, faute d'écoles spéciales, il ne savait à qui demander l'initiation nécessaire. L'abbé Gratry comprit aussitôt quelle mission il avait à remplir. Reprenant une idée de l'abbé Bautain, élargissant une œuvre de l'abbé Liautard, il essaie de fonder à Stanislas une sorte d'école normale du clergé préparant aux grades universitaires. L'École des Carmes n'existait pas encore. Mgr Affre ne l'établira qu'en 1845. C'était rendre un immense service aux jeunes ecclésiastiques et à l'Église que d'organiser dans une maison chrétienne un enseignement vraiment fort, conduisant à la licence littéraire et scientifique et au doctorat. Comme l'écrivait l'abbé Gratry aux évêques : au milieu de l'abondance des ressources de Paris, il y avait, à cet égard, une pénurie très regrettable. « Les cours de Sorbonne ne sont, disait-il, lors même qu'ils restent dans leur programme, qu'une vague et indirecte préparation aux épreuves si difficiles de la licence ; et l'on peut dire que les élèves de l'École normale ont seuls, en France, un lieu, un enseignement spécial préparatoire à ces épreuves. Aussi ont-ils d'énormes avantages sur leurs concurrents [1]. »

En même temps, il esquissait le plan qu'il avait conçu, entrait dans les détails d'organisation, indiquait l'esprit dans lequel il entendait faire travailler ces jeunes gens. Ces lignes respirent l'élévation de pensée et les sentiments de foi tout apostolique qui étaient le fond même de l'abbé Gratry. Le prêtre ou le diacre, qui se vouera à ces études littéraires, historiques, philosophiques, scientifiques, y cherchera autre chose, dit-il, qu'un grade et un diplôme. « S'il nous en croit, il y cherchera d'abord, par un travail sévère et recueilli, *la discipline de l'esprit,*

1. Papiers inédits.

chose si rare et qui est presque une habitude de méditation et de prière, puis le talent de parler et d'écrire pour servir Dieu et pour le faire connaître, puis la science humaine, pour l'employer, comme faisait Bossuet, au service de la foi[1]. »

Assurément, le directeur d'un collège en détresse qui, parmi ses multiples et absorbantes préoccupations, concevait un pareil projet et prenait les moyens de le réaliser, n'était pas un homme de taille ordinaire. Il savait s'élever au-dessus de la poussière des petits faits journaliers, voir de haut et de loin le bien de l'Église et des âmes. Il faisait preuve aussi de clairvoyance patriotique, lorsque, au plus fort de la lutte entre l'épiscopat et l'Université, il planait, avec le drapeau de la liberté, au-dessus des partis, invoquant avant tout les intérêts de la France, qui n'a pas trop de toutes les forces réunies de l'Université et du clergé pour fortifier l'enseignement, améliorer et renouveler l'éducation.

VI

Tels étaient les grands desseins de l'abbé Gratry. Il n'eut pas le temps de les mener à terme. Malgré des efforts héroïques pour relever la discipline, qui avait fléchi sous son prédécesseur au point d'être très compromise, il n'arriva point aux résultats espérés. Ce ne fut pourtant pas faute de sacrifices. Les externes, dont les libres allures échappaient au contrôle, exerçaient une fâcheuse influence sur les internes : il n'hésita pas à les supprimer radicalement. Il alla plus loin. Il y a dans toutes les classes des non-valeurs, des caractères et des esprits qu'aucun soin, aucune méthode ne peuvent assouplir ou débrouiller. Ils arrêtent l'élan général par une surcharge d'indiscipline et de paresse, et contribuent à faire prévaloir dans la masse l'apathie, l'esprit de turbulence et de désordre. L'abbé Gratry prit le parti de les

1. Papiers inédits.

éliminer sans pitié. Sans doute, ces réformes étaient bonnes en elles-mêmes. Mais elles produisaient des vides brusques et très sensibles dans une maison obérée et penchant à sa ruine. Aussi ces retranchements parurent-ils excessifs. D'ordinaire, les conseils d'administration ne goûtent qu'à demi ce zèle épuratoire. Sans doute, celui de Stanislas n'était pas indifférent aux petits désordres disciplinaires; mais il sentait plus vivement, et jusqu'à en souffrir, un autre mal, dont se plaignait autrefois Panurge, mal grave et pouvant devenir mortel, le mal d'argent. Voilà pourquoi il n'était pas content et souhaitait d'autres remèdes.

Il faut bien avouer aussi que les talents administratifs n'égalaient point, chez l'abbé Gratry, le sens des bonnes méthodes pédagogiques. La paperasserie, l'imprévu des incidents journaliers qui emportent des heures précieuses, le fatiguaient et lui pesaient étrangement. Deux ou trois coups vigoureux frappés de temps en temps ne suffisent point à mettre en mouvement et à faire marcher une maison. Il y faut une vigilance continue, une attention patiente qui embrasse l'ensemble de l'œuvre, sans perdre de vue les détails, une main souple et ferme qui tienne les rênes sans trop faire sentir le mors. Pareil assujettissement devenait intolérable à une nature ailée, primesautière et poétique. D'un brillant pur sang qui dévore l'espace, on ne fait pas, sans du moins violenter sa nature, un cheval de trait ou de labour. C'est sans doute d'après le souvenir de ses propres souffrances que le P. Gratry blâmait, et avec quel accent, le P. Lacordaire « d'avoir été livrer sa vie à l'effroyable dispersion d'un collège et de s'être fait broyer comme le grain sous la meule ».

Pour lui, il avait une façon toute personnelle d'échapper au pressoir. Il a raconté lui-même qu'à Strasbourg, dans ces journées si remplies d'occupations variées qui étaient les siennes au petit séminaire, il vivait en même temps de deux vies, l'une intérieure et l'autre extérieure. Pendant qu'il surveillait les élèves et que ses yeux les suivaient dans leurs ébats, le regard intérieur ne cessait de

contempler le *beau spectacle intelligible* qui se déroulait au dedans de l'âme. On n'a pas de peine à croire que ce second spectacle faisait tort au premier, et que le surveillant fut plus d'une fois absorbé par le voyant. Il en fut de même à Stanislas. Les problèmes métaphysiques s'emparaient de lui et l'emportaient dans le monde des réalités supérieures. En attendant qu'il redescendît sur la terre, les rouages administratifs fonctionnaient comme ils pouvaient, non sans accrocs et complications. Pour remettre tout en place et en bon état, le chef mécanicien n'avait pas toujours les mains libres. Il était gêné et paralysé par les résistances ou les critiques de la société chargée du contrôle matériel et financier, et, d'un côté comme de l'autre, on n'était point satisfait.

Au bout de cinq ans, l'abbé Gratry pliait sous le poids de sa charge. Il souffrait de ces ennuis, de la difficulté de travailler et « de voir tant d'âmes, pleines de germes divins, perdues par le mal et la paresse. C'est l'histoire de tous les collèges, mêmes des meilleurs, dit-il; les âmes qui croissent bien, qui développent le talent de Dieu, sont toujours l'exception[1] ».

Ses forces morales diminuaient; sa santé s'altérait. Il chercha autour de lui de robustes épaules capables de porter le fardeau. L'abbé Goschler se présenta. C'était l'un de ses anciens amis de Strasbourg, qui venait de se détacher de la Société de Saint-Louis. Il était très instruit, ne manquait pas d'expérience, paraissait plein de confiance en lui-même et en son étoile. Il allait au-devant de cette mission avec autant de joie que l'abbé Gratry en éprouvait à s'en décharger. Ils se furent vite entendus. L'initiation du nouveau directeur se fit dans les derniers mois de 1846 et le changement eut lieu sans secousse et sans trouble.

L'abbé Gratry se retirait, non sans avoir donné une vive impulsion aux études, non sans laisser deux créations durables et fécondes : l'*école primaire* et l'*école*

1. Manuscrit inédit.

préparatoire. Mais il n'avait pas réussi dans l'œuvre essentielle; il n'avait pu renouveler la vie intérieure d'une maison qui vieillissait et il laissait une situation financière aussi embarrassée que jamais. Il ne s'en désintéressera pas. Après l'échec de M. Goschler, lorsque Stanislas sera sur le point de crouler, personne ne mettra plus de cœur et de dévouement que lui à lui chercher des patrons et des sauveurs [1].

Pour le moment, l'archevêque de Paris lui offrait des fonctions tout à fait en harmonie avec ses goûts, celles d'aumônier de l'École normale supérieure. Il s'empressa de les accepter avec l'enthousiasme qu'il apportait au début de toute nouvelle entreprise.

1. Lettres inédites à Mgr Dupanloup et à Montalembert.

CHAPITRE VI

L'ABBÉ GRATRY A L'ÉCOLE NORMALE. — POLÉMIQUE CONTRE M. VACHEROT

1846-1851.

Tout souriait, en effet, au zèle de l'abbé Gratry dans la mission qu'il venait de recevoir : point de soucis administratifs, une élite intellectuelle à évangéliser, des esprits cultivés, ouverts dans tous les sens à conquérir, des résultats d'une portée immense à assurer, puisque l'avenir du christianisme dans les lycées dépendait en partie des futurs maîtres confiés à ses soins religieux ; enfin, des loisirs qui lui permettraient de continuer ses travaux. Il y avait de quoi séduire une imagination riche d'espérance et prompte à s'enchanter.

A quelques jours de là, il rencontre, dans une allée du Luxembourg, un de ses anciens élèves, et il ne peut contenir, en lui annonçant la nouvelle, l'expression de son allégresse : « J'étais hier aux avant-postes, lui dit-il, on m'envoie aujourd'hui dans la citadelle. Plusieurs des jeunes gens de l'école sont déjà chrétiens, je le sais; la plupart le deviendront, j'espère. Volontiers, je sacrifierais tout ce que j'ai, tout ce que je suis, pour aider à les former tels que je les rêve. C'est à eux qu'appartient l'avenir[1] » (septembre 1846).

Les difficultés devaient être plus grandes qu'il ne le supposait. Les jeunes gens que recrutait alors l'École

1. *La Cité chrétienne*, 2e partie, par Claude-Charles Charaux, professeur de philosophie à l'Université de Grenoble, p. 47-48, *passim*.

normale représentaient assez bien, par la diversité de leurs pensées, l'état de l'esprit public à cette époque. Une partie avait subi l'influence de la tradition voltairienne ; d'autres, sortis de familles chrétiennes, n'avaient pas impunément traversé l'atmosphère sceptique des lycées et des collèges. Un très petit nombre avait triomphé de ces épreuves et s'était fait des convictions d'autant plus fortes et enracinées qu'elles avaient été plus battues par le vent des discussions et des contradictions. Cousin régnait alors. Il avait contribué à ruiner le sensualisme de Condillac ; mais la philosophie spiritualiste qu'il préconisait, composée d'ailleurs d'éléments mal assortis, se bornait le plus souvent à une exposition pompeuse de théories morales sans action sur l'âme et sur la direction de la vie. Elle séparait la vérité de la vertu. Aussi n'avait-elle guère de prise sur les intelligences, qui glissaient peu à peu dans le panthéisme de Spinoza et de Hegel.

A l'École normale, le directeur des études, M. Vacherot, s'était fait justement l'apôtre de la doctrine hégélienne. Esprit d'élite, mais systématique et passionné, d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, il enseignait que le christianisme n'est point d'origine surnaturelle et révélée, mais qu'il est simplement le fruit de la sagesse humaine et une transformation de l'hellénisme [1].

Dans ce milieu mêlé et troublé, ces idées se propageaient rapidement. On voit de suite à quels obstacles

1. M. Vacherot s'est éteint à 88 ans (juillet 1897), au milieu du respect universel. Ame noble et élevée, s'il lui arriva de se tromper, s'il confondit parfois la vérité avec ses opinions particulières, il ne craignit pas de sacrifier sa carrière à ses idées et d'encourir, pour ce qu'il croyait le vrai, des mois d'emprisonnement. Champion fidèle de la liberté, il sut la protéger contre les démagogues pendant la Commune, en qualité de maire du Ve arrondissement ; et, plus tard, à la Chambre, il eut le rare courage de se séparer de ses amis politiques et de son parti, pour rester attaché à son idéal de justice et de libéralisme. Il a laissé le souvenir d'un homme de cœur, et, dans la haute acception du mot, d'un véritable homme de bien. Il ne lui a manqué que de se reconnaître le disciple du Maître divin dont il admirait avec émotion le Sermon sur la Montagne, et dont l'image, accrochée aux murs de sa chambre, a consolé ses regards mourants.

imprévus se heurtait le zèle de l'abbé Gratry. Des groupes divers se formaient parmi les élèves, d'après les convenances de caractère, et surtout d'après les affinités de croyances et de principes. Entre ces groupes, la lutte était inévitable. Elle devint continuelle. Jamais cependant elle ne parut plus animée que dans les années 1849, 1850, 1851.

I

L'École normale réunissait alors une élite de talents originaux, d'âmes ardentes et militantes. Petit monde à part, débordant de sève, ayant un haut sentiment de sa valeur, il n'a point laissé à des étrangers le soin de le peindre et de le mettre en scène. D'intarissables confidences nous ont instruit de ses agitations et de ses luttes juvéniles. Le lointain et l'imagination de la jeunesse leur donnent parfois des proportions épiques devant lesquelles il n'est pas défendu de sourire.

Ce furent vraiment de brillantes promotions que celles qui rapprochèrent, de 1847 à 1851, des personnalités telles que About, Prévost-Paradol, Challemel-Lacour, Adolphe Perraud, Gréard, devenus membres de l'Académie française; Fustel de Coulanges, Levasseur, futurs membres de l'Institut; Dionys Ordinaire, Paul Albert, Francisque Sarcey, J.-J. Weiss, Léon Crouslé, professeurs, publicistes, écrivains de renom. Le prince de cette jeunesse était Hippolyte Taine, chef de section. A la fois penseur et artiste, travailleur infatigable, surnommé par ses camarades *le grand bûcheron*, d'une érudition prodigieuse et d'une indépendance intellectuelle sur laquelle personne n'avait de prise, il exerçait autour de lui un ascendant extraordinaire. Par la tournure de son esprit et par ses idées, il se trouvait à la tête de l'opposition religieuse.

A part un petit groupe de pacifiques, en effet, cette jeunesse bouillante, intolérante et batailleuse était par-

tagée en deux camps : d'un côté, les voltairiens; de l'autre, les catholiques. Les voltairiens étaient le grand nombre et plusieurs étaient redoutables par la verve, l'ironie railleuse et mordante. Le sentiment religieux leur paraissait ridicule. Ils en étaient là! Voltaire était leur maître. Et, parmi leurs professeurs, leurs sympathies allaient de préférence à ceux qui flattaient ces tendances et ces goûts, à Ernest Havet particulièrement, esprit fin, incisif, mais dénigrant et passionnément injuste envers le christianisme. En revanche, un dédain transcendant accueillait Jules Simon, qu'on traitait de charlatan et de comédien. « J'aimerais mieux, disait celui-ci, faire vingt leçons à la Sorbonne qu'une seule à l'École normale. » M. Jacquinet, lettré délicat, nature élevée et chrétienne, n'échappait ni à ces outrecuidances, ni aux tracasseries : on l'avait pris en grippe, et on le tournait en dérision [1].

Cette troupe compacte, agressive et caustique trouvait cependant à qui parler. Un petit groupe de catholiques, courageux et décidés, faisait bonne contenance. Parmi eux se signalaient Adolphe Perraud, aujourd'hui cardinal et supérieur général de l'Oratoire, qui sortit de l'École en 1850; Cambier, l'héroïque missionnaire, mort en Chine vers 1866; Heinrich, auteur d'une *Histoire de la littérature allemande,* mort doyen de la Faculté des Lettres de Lyon; Vignon, jeune Lyonnais, ardent de caractère et fervent chrétien; Claude-Charles Charaux, plus tard professeur de philosophie à la Faculté de Grenoble, et qui représentait, au dire de Taine, « la foi du charbonnier »; Barnave, petit-fils d'une sœur convertie du fameux girondin protestant, « catholique de toutes pièces, à la manière de Bossuet », disait de lui son camarade et ami, le protestant Rieder [2]. Ces jeunes chrétiens, « forts sans orgueil et doux [3] », se relayaient sur la brèche et faisaient face à l'ennemi.

1. Cf. Francisque Sarcey. *Souvenirs de jeunesse, passim.*
2. Rieder. *Correspondance. Revue internationale de l'Enseignement,* 15 mars 1897.
3. Rieder. *Id., Ibid.*

C'étaient entre les deux camps des joutes interminables sur tous les terrains, philosophique, politique et religieux. Les catholiques, n'ayant pas l'avantage du nombre, se concertèrent pour défendre le drapeau commun. L'abbé Gratry les soutenait et les encourageait, indiquant les lectures à faire, résolvant les difficultés et se multipliant selon les nécessités de l'action. « Bref, il était vraiment le général de ce petit bataillon de catholiques appelé à descendre tous les jours sur le terrain des discussions religieuses, attaqué souvent de tous les côtés à la fois et obligé de faire front de toutes parts[1]. »

Finalement, en 1851, le mouvement naturel des choses mit aux prises l'abbé Gratry et M. Vacherot. L'opposition des idées qu'ils représentaient éclata dans un débat public, dans une sorte de duel émouvant où, de part et d'autre, il fut fait preuve de beaucoup de vigueur et de talent. La question de savoir si le christianisme est d'origine révélée ou simplement le fruit de la philosophie grecque passionnait les esprits, et on peut dire que l'intérêt n'en a pas vieilli! Aussi, quand se produisit le corps à corps brûlant et acharné entre le directeur des études et l'aumônier, la surexcitation fut-elle au comble. Tous les jeunes gens de l'École, depuis longtemps au courant de la controverse par les conférences du premier et par les allusions du second, également animés, prirent feu de plus en plus et se mêlèrent au combat. Ce fut bientôt une mêlée générale autour des deux chefs.

II

Ces deux chefs étaient, dans la pleine acception du terme, deux maîtres, deux maîtres très estimés et très aimés; deux belles intelligences, habituées aux sommets de la pensée; deux natures nobles, généreuses, méditatives, éprises d'idéal.

1. *L'Abbé Cambier*, par le P. Adolphe Perraud.

Le trait dominant de la physionomie de l'abbé Gratry, c'était la candeur, la simplicité et la bonté. Mais, sous ce voile de sérénité extérieure et de mansuétude évangélique, vibrait une âme de feu, battait un cœur d'apôtre, plein de zèle et d'élan. Une imagination riche, prompte aux beaux rêves et facile à l'enthousiasme, couronnait de charme et de poésie ces dons rares. Il attirait par là. Il attirait aussi par le prestige scientifique. On savait qu'il était sorti de l'École polytechnique et qu'il s'était enfermé pendant de longues années pour travailler, méditer et se mûrir. Il pensait par lui-même. Toutes ces qualités naturelles ou acquises reluisaient dans sa parole chaude, imagée, originale. « Il frappait les esprits par la variété de son savoir, par la vigueur passionnée de sa dialectique, par l'ampleur d'une éloquence où la poésie, une poésie imprévue, se mêlait aux abstractions de la logique et la traversait comme d'un jet de lumière aigu[1]. » Aussi, le dimanche, à l'heure de l'instruction, et en dépit de la liberté laissée à chacun, croyants et incroyants s'empressaient-ils à l'écouter. Personne ne manquait au rendez-vous. Plusieurs de ces cœurs de vingt ans y étaient saisis et transportés sur les hauteurs morales où ils se pénétraient peu à peu de générosité et d'esprit de sacrifice. Les plus rebelles mêmes à la direction de la doctrine entendaient avec curiosité et sympathie cette éloquence « simple et forte, dédaigneuse des artifices de la rhétorique et toute nourrie de la substance de l'Évangile[2] ».

Quant à M. Vacherot, « ses traits amincis et tirés par l'habitude de la réflexion, ses beaux yeux noirs, pleins de pénétration et d'ardeur, l'expression de son visage, éclairé parfois d'illuminations subites, mais plus souvent inquiet et souffrant, comme un homme fatigué par la contention d'une pensée opiniâtre et qui attend[3] », dé-

1. Gréard. *Livre du centenaire de l'École Normale.*
2. Cardinal Perraud. *Les derniers jours du P. Gratry.*
3. H. Taine. *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France.* Portrait de M. Paul.

notaient une âme absorbée par la passion de la métaphysique. Elle le possédait tout entier. Plongé dans les spéculations hégéliennes, on peut dire qu'il s'y perdait. Quand il abordait une idée, ce n'était pas pour tourner autour, pour l'effleurer, pour s'en jouer. « Quelle qu'elle soit, disait Taine, il s'y abat de toute sa force, pénètre jusqu'au fond, y travaille à coups de définitions et de divisions, comme s'il s'agissait de percer un roc métaphysique... C'était un philosophe rigide dans ses dogmes comme une chaîne de théorèmes ou comme un barre d'acier[1]. » Le trait est à retenir : il explique bien des erreurs. Mais, dans les relations de la vie, l'homme était bienveillant et bon, « le plus conciliant du monde et presque timide[2] ». Ame aimante et enseignante, comme l'appelait Cousin, il était libéral et indulgent avec les jeunes gens. Jamais directeur d'études n'obtint et ne mérita mieux par la sûreté et l'agrément de son commerce, comme par l'élévation de son enseignement, la confiance et l'affection de ses élèves. « Tout, écrit M. Gréard, jusqu'à ce profil de médaille antique, qui donnait à sa physionomie tant de distinction, contribuait à nous faire voir en lui une image de la vertu au temps de Marc-Aurèle[3]. »

On comprend que de pareils maîtres soient suivis de leurs disciples dans les luttes où ils s'engagent. Et c'est ainsi qu'un combat singulier s'étendit peu à peu et devint finalement presque une bataille.

La question en cause agita d'autant plus vite l'opinion, qu'elle n'était pas nouvelle. M. Vacherot n'inventait pas, en effet, la thèse qu'il soutint. Elle était, depuis longtemps déjà, celle de toutes les écoles du rationalisme contemporain. Sans remonter au delà du siècle présent, Hegel, qui l'empruntait à Mosheim, l'avait vulgarisée en Allemagne, où il avait enseigné, sans preuves d'ailleurs,

1. H. Taine. *Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*. Portrait de M. Paul.
2. *Id.*, *Ibid.*
3. *Livre du centenaire de l'École Normale.*

que la théologie chrétienne est une fille des religions et des philosophies païennes. A sa suite, Cousin l'avait d'abord insinuée discrètement, à la sourdine, dans son cours de 1818; puis, il dit tout haut à ses disciples, dont fut M. Vacherot : « Cherchez dans la philosophie grecque : les sources du dogme catholique sont là. » Jouffroy ne perdit pas son temps à chercher; mais il n'en affirma pas moins que le christianisme est sorti de la civilisation moitié grecque, moitié orientale, fondée par les conquêtes d'Alexandre, qu'il est « le résumé populaire de tout ce que la sagesse de ce premier monde avait trouvé de vrai sur la destinée de l'homme; le *produit*, l'*expression* et le *couronnement* du premier âge de la civilisation, et, par cela même, le principe et l'âme du second[1] ». Cette idée, activement propagée par Lerminier, Pierre Leroux, E. Saisset et beaucoup d'autres, faisait peu à peu son chemin comme une nouvelle qu'on répète de bouche en bouche et que personne ne se donne la peine de vérifier[2].

1. Cf. *Études sur le rationalisme contemporain*, par le P. H. de Valroger, p. 164-165. Édit. de 1878.

2. Même après le malheureux essai de démonstration tenté par M. Vacherot et la réfutation du P. Gratry, elle reparaîtra. Vers 1856, M. Denis, plus tard doyen de la Faculté des Lettres de Caen et correspondant de l'Institut, écrivait un mémoire qui devint un important ouvrage d'érudition et de philosophie, sous le titre : *Histoire des idées et des doctrines morales dans l'antiquité*. Il ne s'y proposait rien moins que de présenter la morale évangélique comme le développement logique et le couronnement naturel de la morale stoïcienne.

En 1868, un lettré délicat, nourri des Grecs et des Latins, mais connu par son acharnement contre le christianisme, Ernest Havet, essayait encore de remettre sur ses pieds l'hypothèse laissée en détresse par M. Vacherot. Il y consacrait toute une série d'études parues d'abord en partie dans la *Revue des Deux-Mondes*, publiées plus tard en quatre volumes, sous le titre : *Le Christianisme et ses origines*. Sans aucune connaissance des langues orientales, il se laissa emporter par ses préjugés au point d'attribuer l'inspiration du *Deutéronome* et des *Psaumes* à l'influence grecque et particulièrement alexandrine; à faire des livres de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois* des romans de l'époque gréco-romaine! Il se couvrit de ridicule, même devant la science rationaliste.

Rien n'est plus difficile à tuer que les vieilles erreurs. Récemment encore, en 1895, un professeur de faculté, appelé depuis au Collège de France, tout pénétré qu'il soit de sentiment chrétien, cédait, lui aussi

L'attaque, déjà ancienne, s'est poursuivie, toujours la même, à travers ce siècle, jusqu'à aujourd'hui. Nos adversaires se sont fait les échos de M. Vacherot et ont présenté la doctrine chrétienne comme l'évolution naturelle de la pensée humaine, comme une combinaison d'éléments empruntés en grande partie aux systèmes philosophiques de la Grèce.

Il importe donc ici d'entrer à fond dans le débat et d'en finir une bonne fois avec cette controverse. Le problème est d'un intérêt vital pour l'humanité. « Approfondir impartialement une polémique sur un des grands sujets suffit à ouvrir les yeux pour toujours, disait le P. Gratry. Quiconque ne l'a pas fait une fois, court risque d'être, pendant sa vie entière, victime passive de tout livre et de toute doctrine [1]. »

La morale chrétienne n'est pas en cause. Car M. Va-

à l'entrainement d'un courant d'idées qu'on eût pu croire disparu depuis longtemps. Dans une étude sur *Saint Ambroise et la Morale chrétienne au IVe siècle,* M. Thamin a établi un rapprochement entre la morale du stoïcisme et la morale chrétienne. Tout en rendant un hommage éloquent à la beauté de celle-ci et à l'accent qui lui est propre, à force de multiplier les points de contact, il a fini par créer l'illusion d'une parenté primitive, d'une sorte de filiation visible entre les deux doctrines. Malheureusement, il n'avait guère oublié qu'un point, c'était de remonter à la vraie source de la morale chrétienne, qui est la révélation, et il n'avait pas remarqué à quel point cette morale est intimement liée à un système dogmatique original, d'où elle tire son caractère de nouveauté, toute sa force et toute sa sève. (Voir, dans le *Bulletin Critique* du 1er janvier 1896, l'article serré et concluant du P. Baudrillart sur ce livre.)

Enfin, dans un récent et retentissant ouvrage, M. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris, reprend à son compte les conclusions de M. Vacherot. « Comment expliquer, dit-il, cette formation étonnante des grands dogmes catholiques autrement que par l'alliage du principe de l'Évangile avec la pensée hellénique?... La substructure philosophique des dogmes est restée grecque, de même que la langue dans laquelle ils furent d'abord rédigés. S'il en est ainsi, de quel droit proclamons-nous éternel et immuable un système dogmatique dont l'histoire nous révèle si bien l'origine et le caractère particulier?... Savez-vous ce qu'a fait l'Église en proclamant l'infaillibilité des dogmes du moyen âge? Elle n'a pas seulement décrété l'immutabilité de l'Évangile, elle a décrété l'infaillibilité de la *Logique* d'Aristote et de la philosophie de Platon. » (A. Sabatier. *Esquisse d'une philosophie de la religion*, p. 311-315.)

1. *Préface à l'étude sur la sophistique contemporaine.*

cherot en exalte la nouveauté et le caractère unique. Inutile d'en parler ici et d'établir qu'elle découle d'une source très supérieure à la morale stoïcienne [1].

III

En ce qui concerne le dogme, le premier qui ait tenté d'étayer la thèse rationaliste d'un appareil scientifique, de l'entourer d'arguments propres à frapper l'imagination et à faire illusion, fut M. Vacherot.

Voici comment il y fut amené.

Vers 1838, l'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours un sujet complexe et délicat : *L'Histoire de l'École d'Alexandrie*, comportant, outre l'appréciation de ses doctrines, l'étude du lien systématique qui la rattache aux religions antiques et du rôle qu'elle a joué dans la lutte du paganisme expirant contre les religions nouvelles.

Il y avait de quoi tenter un esprit curieux et laborieux [2].

1. Cette démonstration a été souvent faite, et tout récemment encore dans l'ouvrage érudit de M. l'abbé Chollet : *La morale stoïcienne en face de la morale chrétienne*.

2. On sait qu'Alexandrie, fondée par le conquérant dont elle portait le nom et dont elle gardait la tombe, était rapidement devenue, sous les Ptolémées, un foyer d'études et d'enseignement. Il s'y constitua, sous le nom de Musée, une sorte d'institut, où affluait l'élite intellectuelle de la Grèce, philosophes, savants, poètes, artistes. Les juifs y côtoyaient les Grecs : de là un rapide mélange des idées philosophiques de ceux-ci avec les idées religieuses de ceux-là. Philon tenta, à l'époque de Jésus-Christ, la fusion chimérique de ces deux courants opposés.

Au IIe siècle, il s'y établit, sous l'impulsion d'Ammonius Saccas, une autre école, dont le caractère original était de vouloir concilier entre elles les principales doctrines de la philosophie grecque. Elle représente l'éclectisme de ce temps-là. Deux grands noms l'ont illustrée : Plotin, qui ne fit point la guerre au christianisme; Proclus, qui s'en montra, comme Porphyre et Jamblique, l'adversaire acharné. Au jugement de M. Vacherot, laudatif à l'excès, cette philosophie, « remarquable par le génie de ses penseurs, par la richesse et la profondeur de ses doctrines, par sa longue durée puisqu'elle ne finit que vers 529, par son rôle historique, par son influence sur les écoles du moyen âge et de la Renaissance, est, pour ainsi dire, le dernier mot de la pensée grecque ». (Ét. Vacherot. Préface du t. I.)

Le christianisme, s'implantant dans ce milieu éclairé et raffiné, sentit

Mais on voit le côté épineux de la question. Il s'agissait de savoir si le christianisme, représenté par des hommes aussi versés dans les sciences humaines que dans les sciences divines, ne s'était pas altéré peu à peu au contact de la pensée profane et s'il ne s'était pas incorporé des idées philosophiques étrangères à sa doctrine.

Aussitôt paru, le mémoire de M. Vacherot est très remarqué. Il est couronné par l'Institut en 1844. Remis sur le métier il se transforme en un grand ouvrage de trois volumes, dont les deux premiers paraissent en 1846. Le troisième, retardé par la Révolution de février, n'est publié qu'en 1851. Précisant et accentuant les conclusions des deux autres, il déchaîne un orage. « L'intérêt du sujet, l'abondance de l'érudition, l'audace de la pensée, dit M. Ollé-Laprune, attirent sur cette vaste étude et sur l'auteur l'attention publique. Jules Simon venait d'exposer la même histoire dans un livre paru en 1845. Les deux ouvrages ne se nuisent pas. Les regards se tournent avec plus d'ardeur sur l'École d'Alexandrie et s'y fixent plus longuement, puisque deux philosophes, si différents, et d'ailleurs si brillants, en font l'objet de leur étude. Vacherot entre dans la célébrité. On le loue. On l'attaque. Il pense autrement que ne voudrait Cousin. Il est fidèle au Cousin de 1826, plus que Cousin, malgré Cousin. Cela est fort commenté, fort goûté [1]. » C'est pour la diplomatie philosophique un

aussitôt la nécessité de donner une instruction très forte à ses convertis, et il fonda, à cet effet, une école catéchétique qui devint de bonne heure célèbre. « Au lieu qu'à Rome l'éducation religieuse des catéchumènes se maintenait dans les limites strictes des vérités essentielles, et que l'étude plus approfondie du dogme, soit au point de vue théorique, soit au point de vue polémique, était abandonnée à l'enseignement privé; à Alexandrie, les deux degrés de la formation intellectuelle se trouvèrent rapprochés dans une institution ecclésiastique officielle. » (L'abbé Duchesne, *Les origines chrétiennes*. Cours professé à l'Institut catholique de Paris, p. 350.) C'est l'évêque qui en désignait et révoquait les chefs, et parmi ces chefs on compta, depuis ses origines jusqu'au milieu du IIIe siècle, de savants évêques, tels que les Denys, les Athanase, les Théophile, les Cyrille et des maîtres brillants, tels que Pantène, Clément et Origène.

1. *Notice sur M. Vacherot. Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'École Normale*, 1898.

scandale; c'en est un plus grand encore dans le monde religieux. Car M. Vacherot fait entendre que le christianisme est, comme toute autre doctrine, le produit naturel de l'esprit humain, et il essaie de démontrer qu'il est né de l'alliance féconde des doctrines orientales et de la philosophie néoplatonicienne.

IV

On s'explique le grand émoi que produisit, dès 1844, à l'archevêché de Paris, l'apparition du *Mémoire* de M. Vacherot, et plus tard la publication des deux premiers volumes de l'*Histoire critique de l'École d'Alexandrie.* Cette attaque, modérée et respectueuse dans la forme, ne tendait à rien moins qu'à la ruine totale du christianisme et du surnaturel. Mgr Affre le vit aussitôt et se préoccupa du péril. Esprit ferme, instruit, plus solide que brillant, il suivait avec attention la marche des idées. Il se rendit compte qu'il y avait là autre chose que l'agression isolée d'un indépendant. C'était l'effort final d'une propagande puissante, remontant au commencement du siècle, même au delà, et dont le cercle allait s'élargir de plus en plus. Si ce coup de bélier faisait une brèche dans la forteresse du dogme, il serait immanquablement suivi de plusieurs autres. Les assaillants se lèveraient en masse du milieu universitaire et de tous les horizons du camp ennemi. L'élévation, la droiture bien connue de l'auteur ajoutaient, selon lui, au danger. « Trajan et Marc-Aurèle, disait-il, ont été, avec leur réputation d'honnêteté et de philosophie, plus cruels aux chrétiens que les Maxime et les Galère, ces sauvages et féroces Césars. »

Aussi, n'avait-il pas attendu que le *Mémoire* de M. Vacherot eût pris les proportions d'un ouvrage considérable pour s'en préoccuper. Dès 1844, il avait écrit, sous le titre d'*Introduction au Christianisme*, une étude excellente, qui était un commencement de réponse. Il n'y touchait la question qu'au point de vue général et théorique.

Restait à discuter le côté historique. C'était un vaste travail, et, comme l'administration du diocèse de Paris ne laisse guère de loisirs, il demanda à un jeune aumônier du lycée Henri IV de lui en préparer les matériaux. Le choix ne pouvait être meilleur. Intelligence élevée et très cultivée, pénétrante et précise, écrivain brillant, l'abbé Darboy, — car c'était lui, — se faisait remarquer par les talents supérieurs, qui lui ont fait, même indépendamment de l'auréole du martyre, une place à part parmi les archevêques de Paris. Les notes qu'il prépara contiennent les éléments d'une réfutation savante et méthodique. Tout le livre y est réduit en propositions nettes, qu'une logique serrée, soutenue par des citations scrupuleusement vérifiées, attaque et détruit.

Ces notes n'étaient pas destinées à la publicité; elles n'en sont pas moins rédigées avec vigueur et relief [1].

Mgr Affre ne les a pas mises en œuvre. On le dissuada de son entreprise, et l'abbé Gratry y contribua pour sa part, en lui représentant que l'intervention de la première autorité ecclésiastique du diocèse produirait un fâcheux effet. On y verrait une sorte de condamnation du livre de M. Vacherot plutôt qu'une réfutation en règle. Elle ne manquerait pas de susciter en faveur de l'ouvrage une mauvaise popularité d'opposition. Beaucoup de gens s'entêteraient à le soutenir, comme on soutient le faible contre le fort. Mieux valait un combat à armes égales, où personne ne pourrait trouver à reprendre [2].

1. Je dois à l'obligeance d'un neveu de Mgr Darboy, M. Demontzey, ancien magistrat, communication de ces notes, et j'ai pu en apprécier la valeur scientifique. Cependant les études historiques des cinquante dernières années infirment la solidité de quelques parties de ce travail.

Par une singulière inadvertance, l'historien de Mgr Darboy, Mgr Foulon, écrit : « La célèbre lettre de l'abbé Gratry et la longue polémique qui suivit et ne s'arrêta que par la mise en congé de M. Vacherot, ajournèrent les projets de Mgr Affre » (p. 80). Or, nous sommes au commencement de 1847, et la lettre de l'abbé Gratry ne parut qu'en 1851, trois ans après la mort héroïque de Mgr Affre aux journées de juin.

2. *Études sur la Sophistique contemporaine*, p. 85-6.

V

Ce fut donc l'abbé Gratry qui entra en lice. Comment s'y décida-t-il? Comment cette âme sereine, faite pour aimer et bénir, déchaîna-t-elle à l'École normale cette sorte de guerre civile? Comment fut-elle amenée à se jeter dans une polémique irritante, à attaquer un galant homme, dont la maison lui était ouverte depuis longtemps, au risque de lui briser son avenir?

M. Gabriel Monod, maître de conférences d'histoire à l'École normale, attribue sans hésiter cette détermination à un motif bas et inavouable, la jalousie. « M. Vacherot, dit-il, était plus qu'un directeur d'études. C'était un directeur d'âmes. Aussi, l'abbé Gratry, aumônier de l'École, voyait-il avec jalousie l'ascendant qu'il avait pris sur les élèves[1]. » Une pareille imputation appelle des preuves. M. Monod n'en donne point. Il n'a pu en donner, parce qu'il n'y en a pas. Toute la vie de l'abbé Gratry, son caractère si noble et si généreux, ses ouvrages où transparaît son âme évangélique, protestent contre cette injure gratuite et cette indignité.

Un témoin des événements, M. Gréard, s'en prend, avec plus d'équité, au zèle excessif de l'apôtre passionné pour sa mission, qui, sentant les résistances d'un auditoire sceptique, cherchait le corps à corps pour enlever d'assaut la position. Il est difficile d'accorder à M. Gréard que « les deux premiers volumes de M. Vacherot avaient paru sans susciter d'autre sentiment que celui d'une admiration unanime pour la profondeur de la science et la sagacité de la critique ». Nous avons déjà vu et nous verrons plus loin ce qu'il en faut penser.

Il est également impossible d'admettre que « les conclusions du troisième volume n'auraient provoqué, en d'autres temps, qu'un intérêt philosophique[2] ». C'est fermer les yeux sur la portée antichrétienne et subversive

1. *Revue de Paris*, 1er mars 1891, art. *Taine*.
2. Cf. le livre du *Centenaire de l'École Normale*.

de la thèse, sur le panthéisme qui en fait le fond, à l'encontre non seulement des catholiques, mais des philosophes rationalistes qui ne s'y sont pas trompés.

Ce que je ne fais pas difficulté de reconnaître, c'est que l'abbé Gratry fut emporté par son zèle au delà de ce que lui commandait le devoir. Si, en considération de ses fonctions à l'École et par égard pour ses relations personnelles et particulièrement cordiales avec M. Vacherot et sa famille, il se fût tenu sur la réserve et eût gardé le silence, laissant à d'autres, à l'abbé Darboy par exemple, le soin de défendre la vérité et de confondre l'erreur, personne ne l'en blâmerait aujourd'hui. Il s'est trouvé au moins un ami de l'abbé Gratry pour le dissuader, et en termes très forts, de cette attaque. Cet ami, c'est un des évêques les plus ardents et les plus militants de ce siècle, Mgr Dupanloup [1]. L'abbé Pététot, alors curé de Saint-Roch, en jugea autrement; et, son avis, plus conforme, il faut le reconnaître, à l'inclination de l'abbé Gratry, n'eut pas de peine à prévaloir.

Mais aucun doute n'est possible sur le sentiment généreux qui poussa à la lutte l'aumônier de l'École normale, le sentiment du péril que couraient les âmes confiées à son dévouement. Amour naturel de la paix et du repos, intérêts particuliers se turent devant les alarmes de l'instinct paternel et apostolique. Une certaine philosophie, se prévalant d'un appareil scientifique propre à faire illusion, était en train d'ébranler la foi chrétienne dans le cœur des jeunes gens et de propager une sorte d'athéisme déguisé et inconscient. Elle était enseignée par un homme laborieux, sérieux, convaincu, dont l'au-

1. Il en existe un témoignage irrécusable dans une lettre inédite de l'abbé Gratry à Mgr Dupanloup, où je lis ces paroles significatives : « Vous m'avez dit hier une chose bien dure... Je n'ai entendu manquer à personne, et s'il y a manquement, c'est de ma part une espèce d'erreur invincible... J'ai écrit ce volume de manière à répondre au besoin, très bien connu de moi, des élèves de l'École, anciens et présents, et des jeunes gens qui se trouvent dans une situation d'esprit analogue... Il est probable que, si M. le Ministre de l'Instruction publique lisait ce travail avant qu'il parût, il me conseillerait de le faire paraître. Vous-même, peut-être, Monseigneur, cesseriez de m'en dissuader comme d'un mauvais coup... »

torité morale était un danger de plus. Il n'y avait pas à hésiter. Car si, parmi les élèves de l'École, il y avait des voltairiens incorrigibles, il y avait aussi des esprits droits, égarés par les systèmes ou les préjugés. N'est-ce point Taine qui posait un jour cette question à Barnave : « Explique-moi donc l'acte de foi. J'entends là-dessus tant d'insanités qu'il n'est pas possible que ce soit là l'enseignement de ton Église et ta croyance à toi. » Et, quand Barnave eut expliqué de son mieux le *rationabile obsequium*, Taine aussitôt de répondre : « Je m'en doutais; on vous calomnie; rien après tout n'est plus logique, rien même n'est plus scientifique. L'acte de foi, tel que tu viens de me l'exposer, c'est un acte de bon sens. Je voudrais croire. [1] » Il y avait aussi des hésitants et des incertains, qui cherchaient une lumière sûre à travers l'inconnu et le mystère. Enfin, il y avait des chrétiens, des catholiques dont la croyance pouvait faiblir sous l'effort d'arguments dont ils n'étaient pas en état de contrôler la valeur. N'est-ce pas le protestant Rieder, le futur fondateur de l'École alsacienne, qui, dans ses confidences à son père, se déclarait « effrayé de sentir, au milieu des discussions de l'École, les croyances qui lui étaient chères, s'ébranler peu à peu [2] »? Quand on voit plus tard deux natures d'élite, telles que Beulé et Prévost-Paradol, favorisés de succès précoces et éclatants, entourés de tous les bonheurs d'ici-bas, finir par le suicide et périr « victimes du tour d'esprit païen qu'avait fortifié et développé chez eux avec excès l'éducation classique [3] », on conçoit mieux les inquiétudes sacerdotales et les poignantes angoisses, qui, à cette heure critique, durent étreindre le cœur de l'abbé Gratry et déterminer sa décision.

Il en souffrait d'autant plus que les germes de ratio-

1. Notice sur l'abbé Barnave par Claude-Charles Charaux dans le *Bulletin de l'Association amicale des anciens élèves de l'École Normale* (1898). « Barnave, ajoute M. Charaux, a rappelé trop souvent et toujours dans les mêmes termes, cette réponse à plusieurs de ses amis pour qu'elle ne soit pas de tout point authentique. »

2. *Revue internationale de l'enseignement*, 15 mars 1897.

3. A. Mézières. *Morts et vivants*, p. 331.

nalisme et de panthéisme semés à l'École ne pouvaient que croître, se multiplier et se répandre au dehors. Les élèves, devenus professeurs, « iraient, au nom de cette même prétendue science, détruire dans l'âme des enfants la foi qui donne la vie. Les ténèbres du doute, l'ivresse des sens régneraient par suite sur ces âmes éteintes. » L'abbé Gratry se souvenait d'avoir connu, à quinze ans, cet écolier qui déclare n'être plus ni catholique, ni chrétien, et ne croire plus même en Dieu! « Pour lui, maîtres, parents, Église et tradition, grands hommes, grands auteurs et grands siècles, Bossuet et Fénelon, Pascal et tous les autres, toutes ces autorités sont nulles et non avenues, tout cela n'est pour lui que mensonge, sottise, hypocrisie, superstition, ténèbres; lui seul sait à quoi s'en tenir, et il s'y tient [1]. » Pauvre enfant, si ridicule et si à plaindre! Combien, parmi ses pareils, vivent sur ce même jugement, sans y rien changer, pendant toute leur jeunesse et leur âge mûr, et quelquefois jusqu'à la mort! Ne fallait-il pas, une bonne fois, déchirer le tissu des préjugés contemporains et faire reluire au travers la lumière admirable et méconnue de la philosophie chrétienne, enlever l'obstacle qui sépare tant d'intelligences de la vérité, au risque de sacrifier une situation honorable et d'encourir le blâme des gens du monde?

A ces motifs si élevés et si émouvants s'en ajoutait un autre, s'il faut en croire Saint-René Taillandier, motif un peu moins désintéressé : « L'abbé Gratry, avait pendant vingt ans, préparé une doctrine dont il attendait les plus bienfaisants résultats; il se félicitait d'avoir démêlé la Révolution à la lumière de l'Évangile; il se croyait en mesure de réconcilier le christianisme et l'esprit moderne; il possédait sur toutes les grandes questions un ensemble de principes qui, seuls, dans la crise où nous sommes, pouvait assurer le salut du genre humain; et précisément à l'heure où il va dérouler page à page cet enseignement libérateur, il voit pénétrer d'Allemagne en France une philosophie qui ébranle les fondements de

1. *Une étude sur la Sophistique contemporaine*, p. 88.

la raison, rejette toute idée de l'absolu, condamne toute espèce de principes, permet de tout nier et de tout affirmer à la fois. Si de telles maximes s'accréditent, son enseignement devient impossible. M. Gratry se sentit, pour ainsi dire, menacé de mort avant d'avoir vécu. Il protesta, il cria de toute sa force, il cria au monde que la sophistique se dressait de nouveau en face des idées de Platon [1]. »

On a beau avoir de la résolution, s'être fortifié par les raisons les plus nobles et les plus convaincantes, si l'on n'aime point la lutte pour la lutte, le cœur bat, l'âme souffre et la volonté hésite au moment de tirer l'épée contre un adversaire honorable, « presque un frère, à côté duquel on travaille depuis cinq ans ». L'abbé Gratry fit tout pour éviter cette extrémité. A l'apparition du troisième volume, il alla trouver M. Vacherot, et lui dit : « J'ai examiné votre livre. La partie historique est un tissu d'erreurs et de contradictions; la partie philosophique aboutit logiquement à une profession d'athéisme. Je vais être obligé de le combattre. Retirez-le de la circulation et corrigez-le. Vous m'éviterez le pénible devoir de le réfuter. »

M. Vacherot était trop convaincu et trop engagé pour reculer. Plein de confiance en la force de la raison humaine et en sa propre science, un peu irrité de l'opposition qu'il avait déjà rencontrée, il avait jeté, non sans amertume, dans son *Avant-Propos,* une sorte de défi aux ennemis de la philosophie, « qui s'alarment de ses efforts, qui évoquent à tout propos le spectre de l'anarchie et la fausse image de l'autorité pour décourager et *abêtir* les intelligences ».

Il refusa.

L'abbé Gratry crut de son devoir alors de déclarer la guerre, non pas à l'homme, mais à la doctrine. Il se mit à l'œuvre avec douleur, et, en préparant sa réponse, « il fut toujours, dit-il lui-même, plus près des larmes que de la colère ».

1. *Discours de réception à l'Académie française*, 22 janvier 1874.

CHAPITRE VII

L'ABBÉ GRATRY A L'ÉCOLE NORMALE. — POLÉMIQUE CONTRE M. VACHEROT (*suite*).

1846-1851.

La *Lettre à M. Vacherot* débute par un hommage ému au caractère moral et à la sincérité de l'adversaire, qui, tout en sapant le fondement surnaturel du christianisme, ne laisse pas de rendre à la beauté de sa doctrine et à la fécondité de son action le témoignage d'une âme profondément religieuse.

« Le christianisme, disait, en effet, celui-ci, dans un noble langage, est devenu la religion de l'humanité tout entière; car il répond à tous ses instincts religieux et philosophiques.

« La puissance de l'esprit qui l'anime est telle qu'il constitue à la fois son dogme et son Église. Après la mort du Christ, la foi évangélique se répand sur tout l'empire, comme un feu dévorant. Le polythéisme contenait le monde sans le posséder réellement. La religion nouvelle ne l'a pas plutôt touché qu'elle le saisit, le pénètre, le vivifie, le transforme. La parole des apôtres n'est pas seulement un flambeau qui éclaire les esprits, c'est une semence féconde qui engendre des hommes nouveaux.

« L'Église chrétienne est la première société spirituelle qui ait paru dans le monde... Tout ce qui cherchait la foi et la vie, embrassa avec enthousiasme une société dans laquelle tous les instincts de la nature humaine recevaient satisfaction [1]. »

« La tradition évangélique est plus qu'un dogme, écrit-il ailleurs : c'est un esprit, c'est un principe de vie... Cet esprit nouveau ne détruit pas seulement le formalisme pharisien, il transforme la loi elle-même. La loi de Moïse était une loi de justice étroite et surtout

1. *Étude sur la Sophistique contemporaine*, p. 5.

de crainte; le Christ l'interprète dans un tel sentiment de bienveillance et de fraternité qu'il la convertit en une loi de dévouement et d'amour. « Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres; ces deux commandements comprennent toute la loi. » C'est surtout dans le Sermon sur la Montagne que se montre cette opposition de l'esprit ancien et de l'esprit nouveau de la loi. Là, Jésus relève tout ce que les docteurs méprisent et méprise tout ce qu'ils honorent; il réhabilite la simplicité d'esprit et de cœur, l'humilité, la pauvreté...; il enseigne l'égalité et la fraternité entre les hommes.

« Voilà une loi vraiment nouvelle... L'amour devient la source de toute puissance et de toute perfection. Les vertus de l'amour remplacent les vertus de la force : à l'orgueil, à l'impassible fermeté sont substitués la bonté, la douceur, le dévouement. Le principe de la guerre est détruit; la nouvelle loi doit amener le règne de la paix, de l'égalité et du bonheur parmi les hommes... A cette sublime morale on peut appliquer le mot du Christ sur lui-même: « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point [1]. »

Cette profession d'admiration, si éloquente qu'elle fût, ne pouvait cependant faire oublier le panthéisme hégélien que respirait toute l'*Histoire critique de l'École d'Alexandrie*, ni couvrir la gravité de l'affirmation que voici : Les dogmes chrétiens principaux, c'est-à-dire le dogme de la divinité de Jésus-Christ et le dogme de la Trinité sont le fruit d'une élaboration progressive, due à l'influence de la philosophie grècque, et surtout à l'influence de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie.

Pour parer au double danger de ces doctrines, l'abbé Gratry s'engagea successivement, à la suite de M. Vacherot, sur le terrain philosophique et sur le terrain théologique.

I

Sur le terrain philosophique, il s'agit tout d'abord de savoir si, sans s'en rendre compte, M. Vacherot professe un système conduisant logiquement à l'athéisme. L'abbé Gratry l'en accuse positivement. « Le panthéisme et l'athéisme, dit-il, ne diffèrent que comme les deux côtés d'une médaille. Le panthéisme dit : Il n'y a d'autre

1. *Histoire critique de l'École d'Alexandrie*, t. I, p. 177 et suiv., *passim*.

monde que Dieu ; l'athéisme : Il n'y a d'autre Dieu que le monde. Mais, en tous cas, il n'y a qu'une substance. »

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer la théorie d'Hegel. Pour emprunter une comparaison à Taine, son œuvre ressemble « à quelque haut fourneau fumeux, dans lequel les idées humaines abstraites, passées au feu, auraient bouillonné, se seraient fondues et auraient coulé, laissant sur le sol de l'usine des scories stériles et un métal figé ». Cette espèce de cosmogonie évolutive, qui élimine l'Être infini, vivant et personnel, qui le réduit à n'exister que dans la mesure où il se réalise et se développe dans les créatures, qui fait du monde entier un flux perpétuel de formes vaines ; la réalité des choses ainsi conçue comme une sorte de Dieu immanent en qui les assertions contraires, la thèse et l'antithèse, sont également vraies et se concilient dans une sphère métaphysique ou dans un éternel devenir ; la religion se confondant avec le sentiment intime de la consubstantialité de l'âme avec Dieu : toute cette conception étrange et obscure ressemble à une sorte de fantasmagorie inacceptable à l'intelligence française. Aussi personne, chez nous, au jugement de M. Vacherot, ne l'a-t-il bien saisie et interprétée[1]. A ses yeux, l'abbé Gratry, lorsqu'il réduisait le système à une contradiction absurde, ne l'avait pas compris.

Sans entrer dans aucune discussion à cet égard, contentons-nous de dire que l'abbé Gratry produisait des citations difficiles à concilier, non seulement avec la

1. M. Vacherot me parlait ainsi à moi-même, en 1895. Cette appréciation me rappelle une piquante anecdote que m'a racontée un éminent professeur du haut enseignement, mon ancien et vénéré maître, M. Léon Crouslé. Camarade de Taine à l'École normale, un jour il était allé voir celui-ci rue Servandoni, où il habitait en 1852. « Est-ce que tu lis Hegel? » lui dit Taine. — « Non, répond le visiteur. Je ne suis ni assez au courant de la philosophie, ni assez fort en allemand pour le suivre. — Voyons, reprend Taine. Et il lui met en main un volume d'Hegel. Une ou deux pages sont rapidement lues. — « Comment, lui dit Taine, tu lis cela comme du français. — Oui, peut-être, je traduis, mais je ne comprends pas. » — « Ah! reprend Taine, tu es trop exigeant : on ne comprend pas davantage. »

croyance chrétienne, mais encore avec la philosophie spiritualiste. Celle-ci, par exemple : « Sans les individus qui le réalisent, l'Être universel n'est qu'une abstraction. » (T. III, p. 261.) Et cette autre qui pesa d'un poids écrasant sur M. Vacherot au conseil de l'Instruction publique : « Non seulement la substance universelle n'est pas sans les individus, mais elle n'a d'être et de réalité que dans et par les individus. Prise à part, elle n'est ni cause, ni principe de l'être ; *elle n'est qu'une abstraction* de l'esprit... » (T. III, p. 479.)

Il semble bien que nous touchons ici l'athéisme, ou son équivalent.

Et pourtant, dans une *Réponse à l'Univers,* en date du 26 juillet 1851, M. Vacherot s'élève avec indignation contre ce qui lui paraît une injure et une calomnie. Il repousse avec horreur le matérialisme grossier, qui est étranger à toute notion de vérité absolue et de bien, et qui s'enferme dans les réalités sensibles; il proclame sa foi à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, à la puissance créatrice et providentielle, qui se manifeste par l'ordre, la beauté, le progrès universel et continuel du monde.

La sincérité de M. Vacherot est au-dessus de tout soupçon. Il y a d'ailleurs, dans cet acte de foi, un accent pénétrant d'émotion qui témoigne de son origine. Visiblement, il a jailli du fond de l'âme.

Entre les deux adversaires, il y a donc tout d'abord un malentendu. Le panthéisme et l'athéisme ne diffèrent que comme les deux côtés d'une médaille ; c'est vrai, logiquement. Mais il faut remarquer que M. Vacherot, regardant toujours le même côté de la médaille, ne s'en rend point compte. Sans doute, l'absolu n'existe pas pour lui en dehors des réalités relatives dont l'ensemble forme l'univers. Il s'en distingue cependant, puisqu'il est cause créatrice, et puisqu'il reste toujours agissant au fond des êtres qu'il produit sans les faire sortir de son sein. Si obscure et si fuyante que soit la conception, elle n'en reste pas moins idéaliste, et suppose chez celui qui s'en

repaît une élévation de la pensée et un état d'âme parfaitement conciliable avec le sentiment religieux. De là l'illusion d'une croyance en Dieu qu'on retrouve chez Spinoza, chez Hegel, comme chez M. Vacherot. N'a-t-on pas dit que « la philosophie d'Hegel paraît autoriser la piété la plus profonde et considérer le christianisme comme la religion véritable et absolue, en même temps qu'elle semble en être la négation[1] »? En tout cas, il y a un abîme entre l'état d'âme qu'elle suppose et celui de matérialistes grossiers et bornés, tels que Diderot, Helvétius et d'Holbach. L'abbé Gratry n'en marque pas la différence et, par là, il blessa cruellement M. Vacherot et s'attira une protestation indignée, et, à cet égard, justifiée.

Cette réserve faite, il faut reconnaître que, si le Dieu vivant et personnel est « sensible au cœur » de M. Vacherot, comme il l'est à toute âme naturellement religieuse, il n'en est pas moins exclu du système élaboré par l'esprit. Chez ce métaphysicien, en effet, l'esprit agit à part, il s'isole dans ses théories et s'y égare à son insu. Cette séparation illogique des deux puissances de l'âme n'est pas un phénomène rare. Pascal l'a dénoncée comme une mutilation de la nature humaine et une cause fréquente d'erreur. L'abbé Gratry met en garde contre elle quiconque aspire à la vérité. La vérité, dit-il dans ses *Sources,* il faut la chercher non seulement avec son intelligence, mais avec toute son âme, et la perfection du style est de traduire l'homme tout entier. Car, selon le mot de Joubert, « plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, et une âme à Dieu, plus tout cela est beau ».

L'abbé Gratry avait donc vu juste. La doctrine de M. Vacherot conduisait logiquement aux tristes conséquences qui venaient d'être signalées et flétries. Les textes en font d'ailleurs suffisamment foi.

S'il fallait, de plus, un arbitre pour prononcer entre

1. Willm, t. IV, p. 237.

les deux adversaires, il en est un que M. Vacherot ne saurait récuser. C'est son collègue à l'École normale et son ami, M. Ernest Havet. Or, M. Havet lui écrit, non à propos de l'*Histoire critique de l'École d'Alexandrie*, mais à propos de la même doctrine, ces lignes significatives : « Il y a dans votre ouvrage la part de la critique et celle de la croyance. J'adhère pleinement à la critique, non à la croyance, qui me semble un reste d'illusion. Ce que vous appelez le dieu-idée, je l'appelle simplement l'idée; ce que vous appelez le dieu-nature, je l'appelle simplement la nature. Vous savez ce tyran qui voulait que, quand il ne serait pas là, on saluât encore son chapeau placé au bout d'une pique : *je suis de ceux qui croient qu'il n'y a plus de Dieu dans votre système*; il n'y a que le chapeau que vous voulez nous faire adorer [1]. »

Ce mot spirituel est décisif et tranche le débat.

II

Ainsi, la doctrine de M. Vacherot aboutissait indirectement à l'athéisme.

Une question non moins intéressante, c'est celle de savoir si le christianisme est d'origine surnaturelle et révélée, ou s'il est un composé humain de traditions hébraïques et d'éléments empruntés à la philosophie néoplatonicienne.

M. Vacherot, dans la même réponse à l'*Univers,* s'est encore énergiquement défendu d'avoir soutenu cette assertion rationaliste; il accuse l'abbé Gratry de lui prêter une thèse fausse pour le réfuter plus à l'aise. A l'entendre, il ne dit rien de pareil, et, à preuve, il allègue la phrase suivante : « Il suffit de connaître le Christianisme et le Néoplatonisme, leurs antécédents, leurs traditions, leurs instincts fort divers, leurs luttes, pour ne prendre au

1. Lettre inédite, due à l'obligeante communication de M. Arsène Vacherot, 10 février, 1859.

sérieux ni l'opinion qui rattache le Christianisme au Néoplatonisme..... » La citation s'arrête ici. Elle est à compléter; car la fin de la phrase contredit le commencement : «... ni celle qui s'efforce d'établir le contraire »

Qui se trompe ici?

Entre les affirmations des deux adversaires, les textes seuls doivent décider. Ils nous semblent clairs. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le premier volume de l'*Histoire critique de l'école d'Alexandrie :*

« Tout ce que le christianisme contient de métaphysique et de morale, ses profondes doctrines sur Dieu et son Verbe, sur le monde, sur l'âme et sa destinée, lui viennent de la tradition hébraïque ou de la philosophie grecque [1]. »

Et ailleurs : « Grâce à la science grecque, les Pères Alexandrins convertirent en une véritable théorie la vague doctrine des Écritures sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit... Dans la tradition hébraïque, nulle part l'Esprit ni même le Verbe ne sont conçus comme faisant partie de la nature divine... Les docteurs alexandrins furent les premiers qui exprimèrent avec netteté la nécessité logique de chacune des hypostases de la Trinité. Ils ont le mérite incomparable d'avoir enrichi la théologie chrétienne de toutes les grandes vérités de la philosophie grecque [2]. »

Ces citations ne laissent aucun doute et il serait facile de les multiplier [3]. En dépit de quelques autres textes vagues, équivoques, parfois même contraires, qui dénotent une pensée peu sûre d'elle-même, la thèse de M. Vacherot se dégage nettement de l'ensemble de son livre et l'abbé Gratry ne l'a pas inventée pour les besoins de la cause. Il en a donné une formule exacte. Reste à savoir ce que vaut la réfutation.

Pour s'en tenir aux points essentiels, les assertions de

1. T. I, p. 178.

2. T. I, p. 289-90. « L'ancienne loi proclamait clairement le Père, obscurément le Fils. La nouvelle loi a manifesté le Fils et indiqué la divinité du Saint-Esprit, que Jésus ne manifeste que progressivement à ses disciples, » a dit le P. de Régnon dans son savant ouvrage sur la *Trinité*. Si l'on s'en rapporte à M. Drach (*Harmonies de l'Église et de la synagogue*), on a les plus fortes raisons de penser que la religion mosaïque comprenait le dogme de la Trinité. La Tradition était beaucoup plus explicite que l'Écriture.

3. Voir Gratry, p. 202-204.

M. Vacherot se réduisent à deux principales. Il cherche d'abord à établir qu'il y a eu progrès dans la théologie chrétienne dès le temps des apôtres, de saint Pierre à saint Paul et de saint Paul à saint Jean. « Avec saint Pierre, la doctrine n'était encore que la loi; avec saint Paul elle devient la foi; avec saint Jean, l'amour[1]. »

Peut-être y avait-il lieu d'établir tout d'abord ici une distinction. On ne saurait méconnaître un progrès théologique, non pas dans la pensée et la doctrine, mais dans les écrits des trois apôtres. Ils ont tous prêché le mystère de la Trinité, mais aucun d'eux n'en a parlé plus explicitement que ne l'a fait saint Jean; aucun d'eux n'a insisté plus que lui sur la charité. Voilà ce qu'on pouvait accorder à M. Vacherot. Tout le reste de l'assertion ne repose sur rien.

L'abbé Gratry prend, en effet, les deux épîtres de saint Pierre et, textes en main, il n'a pas de peine à prouver que, loin de s'enfermer dans la loi et de réduire le christianisme aux proportions d'une secte juive, saint Pierre ne parle que de la foi et qu'il étend le royaume de Dieu à toutes les nations. On dirait que ces documents, si courts et uniques, ont échappé à M. Vacherot.

En ce qui concerne saint Paul, ses épîtres témoignent qu'au lieu de ne s'appuyer que sur la foi, il parle très souvent de l'amour dans les termes les plus forts et les plus expressifs. Il suffit d'en rappeler quelques-uns pour conclure qu'il n'y a rien de plus dans saint Jean : *L'amour est la plénitude de la loi. — Celui qui aime son prochain a rempli la loi. — La fin de tout précepte, c'est l'amour. — La foi, l'espérance et la charité, ces trois choses dont la plus grande est la charité. — Toute la loi est en un seul mot : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » — Eussé-je la foi au point de transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien.*

Vraiment, faire de saint Paul un apôtre de la foi par opposition à saint Jean, qui serait celui de l'amour, et

1. T. I, p. 198.

conclure de l'un à l'autre à un immense progrès, c'est bâtir une théorie en l'air, c'est négliger la réalité pour n'écouter que sa fantaisie. Toute la réfutation est acca blante. Il ressort avec évidence de cette première discussion que M. Vacherot a construit son système *à priori,* sans l'appuyer sur les documents scripturaires et à l'encontre de textes clairs, décisifs, surabondants.

La seconde assertion ne résiste pas davantage à un examen approfondi. La voici : « Les lacunes du dogme sont évidentes chez les apôtres et chez les premiers Pères, au point que les Pères alexandrins, jusqu'à Origène inclusivement, n'ont encore affirmé définitivement ni le dogme de la divinité de Jésus-Christ, ni celui de la Trinité. Tant que la théologie chrétienne resta soumise aux influences de l'Orient, elle maintint le Verbe et l'Esprit-Saint en dehors de la nature divine, et ne put comprendre la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit [1]. »

L'abbé Gratry proteste au nom de l'histoire et de la théologie. Saint Paul et saint Jean affirment déjà, dit-il, l'égalité du Verbe avec son Père et la divinité de Jésus-Christ [2]. Il s'ensuit que ce dernier dogme, et celui de la Trinité, qui lui est logiquement lié, sont d'origine apostolique, et non d'origine alexandrine. Cette simple observation, rigoureusement appuyée, était déjà une réponse suffisante. L'abbé Gratry a tenu à la compléter. Il suit M. Vacherot dans son excursion à travers les Pères de l'Église et les écrivains ecclésiastiques des trois premiers siècles. A chaque pas, à propos d'Athénagore, de saint Justin, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, il relève des erreurs, des contresens formels, des contradictions incroyables, des analyses inexactes, et il finit par déclarer, un peu cruellement peut-être, mais non

1. T. I, p. 298.

2. Pour le prouver, les textes abondent (p. 24, 25, 27). N'est-ce pas saint Paul qui a dit : « Le Christ est au-dessus de tout, le Dieu béni dans tous les siècles. » (Rom. IX, 5.) Et ailleurs : « En Jésus-Christ habite corporellement la plénitude de la divinité. » *Colos.*, XI, 9.

sans vérité, « que cette partie de l'ouvrage n'appartient pas plus à la science qu'un rêve et bien moins qu'un roman [1] ». « Il est visible, ajoute-t-il, par tous les faits, tous les textes, toutes les raisons que le néoplatonisme, postérieur de deux siècles au christianisme, n'a pas d'autre raison d'être que le christianisme lui-même. Le néoplatonisme est le mirage du christianisme. »

Entrer dans le détail serait fastidieux. Disons d'un mot que ces pages sont un modèle de dialectique serrée, lumineuse, décisive. Elles s'achèvent par cette parole de Jules Simon, écrite en 1845, citée comme conclusion légitime de toute l'argumentation : « Les uns se sont efforcés de transformer la foi chrétienne en une sorte de plagiat de la doctrine alexandrine, thèse désespérée qu'on ne peut soutenir de bonne foi, pour peu qu'on ait l'esprit juste et une légère teinture de l'histoire [2]. »

Ainsi, de cette thèse audacieuse et retentissante, qui présentait le christianisme comme né à Jérusalem, mais développé et formé à Alexandrie, sous l'influence de la philosophie grecque, il ne subsistait rien !

III

Comment un esprit aussi élevé, aussi vigoureux, aussi sincère que M. Vacherot avait-il pu tomber dans une série d'erreurs aussi énormes, et finalement aboutir à une pareille faillite scientifique?

L'abbé Gratry en cherche la cause première et profonde dans l'action dissolvante de la philosophie hégélienne, sorte de sophistique nouvelle qui ne lui paraît être en elle-même qu'une perversion de la pensée et la négation radicale de toute logique. Il est certain qu'Hegel était un grand constructeur de synthèses *à priori*, et qu'il transportait sa méthode jusque dans l'histoire. Il commençait par se faire une conception logique des

1. P. 77.
2. *Histoire de l'École d'Alexandrie*, t. II, p. 608.

choses, encadrant d'avance les faits dans un système métaphysique. Mais la réalité donnait le plus souvent des démentis à l'ordre de succession commandé par le philosophe. Aussi Schopenhauer, en présence de ces arrangements de faits purement arbitraires, le traitait-il de charlatan. Il est vraisemblable que M. Vacherot n'a pas échappé à l'influence du maître dont il s'était fait le disciple. Sous l'empire d'un pareil exemple, il a été amené à suivre la marche inverse de la marche véritablement scientifique, qui consiste à observer d'abord et à classer les faits pour en dégager ensuite les lois.

Il inclinait d'ailleurs de lui-même à cette méthode vicieuse, pénétré qu'il était de cette idée préconçue que le christianisme ne peut avoir qu'une origine humaine et naturelle. Comme l'a remarqué M. Brunetière, « la négation du surnaturel passait en ce temps-là pour la condition même de l'esprit scientifique [1] ». Sans être explicitement formulé, ce préjugé, qui domine et tyrannise tous les rationalistes, est l'âme du livre de M. Vacherot. A l'insu de l'auteur, il a créé chez lui une sorte de parti pris aveuglant, qui a plié les faits et les textes aux exigences du système. Il était d'autant plus dangereux que M. Vacherot était un spéculatif d'une imagination puissante, « un philosophe rigide comme une barre d'acier ». Une fois engagé dans la dialectique, il se forgeait des chaînes, dont il était incapable de se déprendre.

La recherche patiente des faits, l'érudition précise, l'observation scrupuleuse de la réalité n'étaient point d'ailleurs son fait. « Il avait besoin, dit Taine, d'apercevoir beaucoup d'objets d'un seul coup; » il ne se plaisait que dans les vues d'ensemble. Ainsi, chez lui, comme chez beaucoup d'autres, pour l'honneur de la nature humaine, l'erreur pouvait se concilier avec une loyauté parfaite. Quand on la lui signalait, son premier mouvement était la surprise, la surprise que l'harmonie de ses com-

1. Discours prononcé à Besançon, mars 1898.

binaisons logiques pût être ainsi troublée. Mais il ne s'empressait pas moins de la corriger. Un jour, il s'était étrangement mépris sur un passage de saint Jean Damascène. Il fait appeler Cambier : « Mon ami, lui dit-il, c'est vous sans doute qui aviez copié le texte de saint Jean Damascène que Taine m'a apporté ce matin? — Oui, mais je l'ai copié sur une autre copie. — En répondez-vous? — J'en réponds. Car il vient de M. Gratry qui l'a copié lui-même ponctuellement à Sainte-Geneviève. — Eh bien!... vous avez raison, mon ami, votre traduction est exacte, c'est moi qui me suis trompé. Je n'avais pas vu tout ce qui précédait. Mais je ne veux pas laisser dans mon livre une erreur si capitale. Je ferai reprendre tous les exemplaires qui sont donnés ou vendus; je ferai changer les deux pages : dût cela me coûter 3.000 francs, je le ferai. » Et il le fit. Mais l'erreur ôtée de la préface, remarque M. Ollé-Laprune, se retrouve dans le volume, page 40, dans une phrase que ce texte mal compris inspire et appuie. Le P. Gratry ne manqua pas de la signaler [1]. Ainsi M. Vacherot, par les lacunes de sa belle intelligence comme par le point de départ de sa thèse, se trouvait doublement exposé à l'erreur.

En outre, il faut bien le reconnaître, si instruit qu'il fût, il n'était pas suffisamment préparé à traiter une question aussi complexe et aussi étendue. Elle suppose, en effet, non seulement la connaissance approfondie de la philosophie alexandrine, mais celle de l'Écriture sainte, celle des Pères et même celle de la théologie : car les Pères anténicéens ont souvent besoin d'être expliqués ou même redressés. Or, M. Vacherot avouait lui-même que « l'étude des Pères est une grande étude, qu'il ne les avait pas tous lus, il s'en faut, surtout les Pères grecs, qu'il trouvait trop longs et trop peu intéressants [2] ». Sa culture générale était, à cet égard, très incomplète et superficielle. Il ignorait la théologie. Pour étayer sa thèse, il eût dû commencer, selon la remarque de l'abbé

1. *Notice sur M. Vacherot,* par M. Ollé-Laprune, déjà citée.
2. *Id., ibid.*

Darboy, « par définir et préciser les trois doctrines chrétienne, orientale et grecque, afin qu'on vît bien ce que la première avait emprunté aux deux autres. Il fallait définir et préciser ces trois doctrines d'après les livres et les hommes qu'elles regardent comme leurs représentants avoués et leurs organes fidèles. Il fallait analyser avec exactitude les écrits cités en témoignage, non pas en reproduisant une phrase isolée ou incomplète, mais en faisant connaître l'esprit réel et la véritable portée du texte ; enfin, il fallait étudier l'antiquité chrétienne pour en savoir les habitudes, la polémique, les divers rapports avec le monde païen, l'esprit, la vie ».

Faute de cette préparation, « M. Vacherot a pris pour le dogme chrétien ce qui n'est pas le dogme chrétien et pour représentants du christianisme des écrits et des hommes qui ne le représentent pas intégralement ni fidèlement ». Il confond l'enseignement de l'Église avec ceux des théologiens dont quelques-uns sont très suspects, tels que Synesius, qui paraît avoir été plus philosophe que chrétien ; Tatien, qui fut hérétique ; Athénagore, personnage naguère encore peu connu ; Tertullien, hérétique notoire ; Clément d'Alexandrie, que le pape Benoît XIV a défendu de mettre au martyrologe précisément à cause de ses livres ; Origène, frappé, hélas ! de trop de condamnations. Quant à saint Justin, sa théologie est identique à celle de Tertullien et d'Hippolyte, et même moins exacte. Or celle-ci a été blâmée par le pape Calixte [1]. Voilà les autorités dont M. Vacherot a voulu

1. Cf. le remarquable article de M. l'abbé Duchesne : *Les témoins anténicéens du dogme de la Trinité. Revue des Sciences ecclésiastiques*, décembre 1882. — En 1897, M. Louis Arnould, professeur à l'Université de Poitiers, a présenté à la Faculté de Paris une thèse latine sur Athénagore. D'après cette consciencieuse étude, ce personnage était un philosophe athénien du IIe siècle, un contemporain de Marc-Aurèle. Il avait entrepris une réfutation du christianisme. Au cours de son travail, il se convertit et devint un des maîtres de l'école catéchétique d'Alexandrie. On lui doit une *Apologie* du christianisme, l'une des plus belles, au jugement de Bossuet, que nous ait léguées l'antiquité. M. Tixeront en a fait une étude serrée, au point de vue théologique, dans la *Revue du Clergé français* du 15 juin 1899.

faire les véritables interprètes de la doctrine de l'Église. Il s'ensuit qu'il n'expose nulle part le dogme chrétien dans sa totalité et sa pureté, qu'il le confond avec des opinions particulières ou des spéculations rationnelles, et que ses raisonnements, appuyés sur une base aussi peu philosophique, sont inévitablement caduques.

Ainsi, M. Vacherot s'était trompé. La preuve en était péremptoire. Tout cet échafaudage historique et scientifique, dont la façade imposante semblait annoncer un monument durable, avait été renversé au premier choc. Ce n'était plus qu'un monceau de ruines.

Sur le terrain religieux, comme sur le terrain philosophique, la victoire de l'abbé Gratry était éclatante.

IV

Mais, cette victoire était-elle aussi complète qu'elle pouvait, et qu'au premier aspect, elle paraissait l'être? Relever les erreurs et les contradictions dont foisonnait la thèse de l'adversaire, la mettre en pièces, lui briser son arme entre les mains, c'était beaucoup sans doute. N'y a-t-il pas quelque chose de plus? Battre l'ennemi à la frontière et l'empêcher d'envahir le pays, c'est très bien. Le refouler jusque chez lui et construire une forteresse imprenable qui lui barre désormais la route, c'est encore mieux. Voilà ce que l'abbé Gratry eût pu et dû faire. Polémiste vigoureux, brillant et irrésistible, ce rôle n'en était pas moins trop étroit pour son beau talent. Il pouvait de plus faire œuvre de théologien, reprendre dans le livre de M. Vacherot les idées justes qu'il contenait, à l'insu de l'auteur peut-être, en vérifier la valeur, y ajouter d'autres matériaux solides et reconstruire sur des bases nouvelles et inébranlables l'édifice de la vérité. La condition des travailleurs chargés de veiller sur les murailles de la ville sainte n'a pas changé depuis Néhémie : ils doivent constamment tenir l'épée d'une main et la truelle de l'autre.

Tout n'était pas à rejeter, en effet, dans les assertions de M. Vacherot. Il y avait lieu de lui accorder tout d'abord que le dogme n'est pas sorti du Cénacle organisé et complet, comme la Minerve armée du cerveau de Jupiter. Il s'est dégagé peu à peu au contraire, en vertu d'une évolution continue et progressive, sans que l'unité vitale en ait été altérée. Ce mouvement n'a pas été autre que celui de tous les organismes vivants qui se développent d'après les lois de leur propre nature. Rien de nouveau n'apparaît dans le vieillard, qui n'ait existé à l'état latent dans l'enfant. La doctrine de l'Église, comme l'Église elle-même, se constitue à l'image d'un corps mystique, à travers l'adolescence jusqu'à l'âge adulte et jusqu'à l'épanouissement de la maturité. La comparaison est de saint Paul (*Ephes.*, IV, 13). Cette théorie n'est donc pas nouvelle, et saint Vincent de Lerins l'a formulée avec autorité et bonheur. Newman l'a approfondie dans un célèbre et savant ouvrage, dont la traduction paraissait en France dès 1845, sous le titre : *Développement de la doctrine chrétienne*[1]. Il est regrettable que ni l'abbé Gratry ni M. Vacherot ne l'aient connu. Ils y eussent trouvé de vives clartés sur l'objet du débat. Si les principes du christianisme sont tous dans la révélation, il faut reconnaître qu'ils n'ont pas tous été également compris du premier coup Pour les mettre en lumière, pour en tirer les conclusions qui en découlent, il a fallu beaucoup de temps, d'étude et de réflexion. A mesure qu'apparaissaient les aspects nouveaux de l'idée première, des discussions s'élevaient, à la suite desquelles était éliminé tout ce qui ne sortait pas réellement de la donnée originale. Les hérésies ont été l'occasion des définitions dogmatiques. Le travail d'élaboration, commencé dès les premiers siècles de l'Église, se continue à travers les âges avec l'assistance du Saint-Esprit, assistance formellement

1. Voir, dans la *Revue du Clergé français* du 1er décembre 1898, une très remarquable étude sur cet ouvrage, due à la plume de l'un de nos plus savants exégètes.

promise par le Sauveur à ses disciples. « Il vous enseignera toutes choses, leur dit-il, et il vous fera comprendre tout ce que je vous ai enseigné. » (*Joan.*, XIV, 26.)

Ainsi, le trésor primitif ne s'accroît pas; mais des aperçus inexplorés, des détails restés dans l'ombre surgissent peu à peu au grand jour. Imaginez qu'on agrandisse progressivement la photographie d'une cathédrale. Les lignes principales se détachent en un relief de plus en plus saillant, les lignes secondaires s'accusent à leur tour; enfin, apparaissent des richesses d'ornementation, des finesses de sculpture, des harmonies cachées que l'œil ne pouvait d'abord soupçonner. Et pourtant, la première épreuve contenait, mais enveloppé, tout ce que révèle la dernière. Mais il fallait du temps et toute une série d'opérations pour le dégager et le produire au regard[1]. Un travail d'élaboration s'imposait pour le dogme; mais il n'était guère possible à l'Église primitive. Il ne s'agissait point, pour les apôtres, de s'enfermer dans un cloître pour y méditer à loisir et pour approfondir la doctrine évangélique. Le Sauveur leur avait dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Ils avaient à conquérir le monde. La prédication et l'action les prirent tout entiers et ils s'y dépensèrent avec l'ardeur que l'on sait. Ils se répandirent à travers les peuples, selon la spirituelle et expressive comparaison de Newman, comme les Israélites sortirent de l'Égypte. Ceux-ci furent surpris par l'appel au moment où leur pâte n'était pas encore levée. Ils partirent quand même, « leurs pétrins liés à leurs habits et attachés à leurs épaules ».

Ce qu'il ne fallait pas craindre de concéder encore à M. Vacherot, c'est que la philosophie a eu un rôle important dans le développement de la doctrine chrétienne.

Non pas qu'elle ait introduit des éléments étrangers parmi les données de la révélation. Les dogmes de la création, de la Trinité, de la chute primitive, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, sont des vérités originales que la sagesse antique n'a pas même soupçonnées.

1. Voir note aux pièces justificatives, p. 480.

Mais, cette réserve faite, il ne faut pas oublier que la philosophie contient une part de vérité, comme la révélation en contient une autre. Ces deux lumières viennent également de Dieu. Loin de s'exclure, elles se concilient et se complètent réciproquement. Les Pères ont étudié, parfois avec enthousiasme, les spéculations d'Aristote et de Platon, comme les théologiens d'aujourd'hui s'appliquent aux sciences naturelles, historiques et critiques, en vue de combattre l'erreur et de rattacher à la religion les vérités rationnelles établies. A leurs yeux, la perfection de la sagesse consistait à fondre avec l'élément révélé ce que les divers systèmes avaient de vrai. Ils ne craignaient pas de leur emprunter d'abord la démonstration des vérités qui sont à la base de la religion, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les sanctions de la vie future. La vraie gnose ne fut pas autre chose qu'une tentative de conciliation entre la spéculation indépendante et le christianisme. Dès le second siècle, saint Justin considérait les anciens sages de la Grèce comme des précurseurs de l'Évangile. Si Clément d'Alexandrie et Origène étaient remplis de Platon au point d'en adultérer le dogme et de s'attirer des censures du magistère de l'Église, le principe dont ils s'inspiraient n'en était pas moins admis. La doctrine de saint Jean sur le Verbe se rattache à la révélation divine de l'Ancien Testament et non à la philosophie alexandrine de Philon : saint Jean n'en emprunte pas moins le langage platonicien. De la même source viendront les formules destinées à traduire la divinité de Jésus-Christ. La phraséologie d'Aristote se retrouve dans beaucoup de définitions théologiques; la méthode d'Aristote préside à la synthèse doctrinale du christianisme. Comme le Christ est Dieu et homme et le christianisme un mélange de divin et d'humain, ainsi la théologie n'est pas autre chose, en somme, qu'un monument mixte, construit avec deux sortes de matériaux : avec les principes certains de la foi et avec les conclusions que la réflexion peut en tirer. Idées et formules, « la théologie prend son bien partout où elle

le trouve, écrit Newman; elle transforme et s'assimile ces éléments, comme le corps humain transforme et s'assimile une foule d'éléments variés sans cesser d'être une unité organique et vivante ».

Ainsi, la philosophie contribua au développement du dogme par le concours qu'elle prêtait à la démonstration de certaines vérités religieuses, à l'interprétation et à la systématisation de la doctrine; elle y contribua encore par les conclusions légitimes qu'elle sut tirer des données révélées. Voilà ce que M. Vacherot pouvait affirmer. Mais il devait s'arrêter là. Quand il allait plus loin, quand il prétendait découvrir, dans le dépôt de la révélation et parmi les principes de la foi, des apports venant du néo-platonisme, il se trompait absolument. Pour avoir essayé d'en faire la preuve, il s'est perdu dans des erreurs et des contradictions, qui ont trahi son ignorance du sujet et un défaut de logique. Il oubliait que l'objectif du photographe, en agrandissant une épreuve, ne crée pas une seule des lignes qu'il met en lumière. Il les accuse seulement davantage. Ainsi, la philosophie n'a rien ajouté aux éléments de la révélation proprement dite. La philosophie néo-platonicienne, en particulier, loin d'apporter une contribution au dogme de la Trinité, a plutôt provoqué et inspiré les hérésies contraires. Mais, d'autre part, en s'exerçant sur les vérités révélées, elle a pu aider à les ouvrir au regard, à en rendre le sens de plus en plus explicite, d'implicite qu'il était. Par là, elle a rendu des services dont elle peut revendiquer l'honneur, et l'abbé Gratry n'était pas homme à le lui refuser.

Il lui en eût coûté bien davantage d'admettre, ce qu'il ne paraît pas avoir soupçonné et ce qui est conforme à la réalité historique, à savoir que beaucoup d'écrivains ecclésiastiques, antérieurs au concile de Nicée, usent d'un langage souvent étrange et inexact relativement à la Trinité et même à la Divinité de Notre-Seigneur. Les chrétiens des trois premiers siècles ont cru à l'unité de Dieu et à la consubstantialité des trois personnes divines : cela ne peut faire doute. Mais le concept de l'unité de

nature et de la distinction des personnes ne fut défini qu'à l'occasion des hérésies.

En attendant ces définitions, la notion resta plus ou moins vague dans le plus grand nombre des esprits. Quelques-uns craignaient de détruire l'unité de Dieu en attribuant au Christ la nature divine et par là ils se détachaient de l'idée fondamentale du Christianisme. D'autres, pour sortir de difficulté, croyaient que le Christ n'est autre que Dieu le Père, apparu dans la chair. D'autres enfin, et en grand nombre, et parmi eux beaucoup d'écrivains ecclésiastiques et même de docteurs, tout en déclarant le Fils semblable en toutes choses à son Père, n'admettaient pas la consubstantialité absolue et ne parvenaient pas à concevoir l'identité de nature entre les deux. A leurs yeux, le Fils est engendré de la substance du Père, Dieu comme lui; mais il n'est pas éternel comme personne. Il est devenu Fils avant la création du monde seulement et pour être le créateur du monde. Ces idées, qui seraient aujourd'hui hérétiques, ont été soutenues, à des nuances près, non seulement par Tatien et Athénagore, mais aussi par saint Justin, saint Denys d'Alexandrie, Clément d'Alexandrie, Origène et plusieurs autres. Ce n'est qu'au IVe siècle que les formules relatives à la Trinité furent définitivement arrêtées. Voilà ce qu'affirment le savant P. Petau au XVIIe siècle, le vénérable cardinal Newman, l'homme de ce temps qui a le plus étudié les Pères, et avec eux, les plus renommés professeurs de l'Allemagne catholique (1), et, chez nous, M. l'abbé Duchesne, dont l'autorité historique ne saurait être contestée.

Faut-il en conclure avec M. Vacherot que, « grâce à la science grecque, les Alexandrins ont converti en une véritable théorie la vague doctrine des Écritures sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit? »

Non, assurément. Il faut bien remarquer, en effet, que

1. Cf. en particulier la savante *Histoire de l'Église,* du docteur Kraus, 3e édition française, publiée par les PP. Godet et Verschaffel, t. I, p. 164-165.

parmi ces singularités des écrivains ecclésiastiques, l'autorité enseignante de l'Église maintenait la vraie tradition, dirigeait les docteurs qui vivaient dans l'entourage immédiat de la papauté, surveillait l'enseignement des autres, et, de temps en temps, signalait leurs écarts. Ainsi le Pape saint Denys adressa un avertissement à son homonyme, Denys, évêque d'Alexandrie. Ainsi, le Pape Calixte écrivait à d'autres : « Vous êtes des dithéistes. » Et, après le concile de Nicée, les œuvres des Alexandrins Clément, Origène, Denys furent censurées sur le point particulier qui nous occupe [1].

L'abbé Gratry n'a pu connaître les derniers travaux de Newman, ni les études récentes de M. l'abbé Duchesne sur la question. Mais l'exégèse si solidement fondée du P. Petau n'aurait pas dû lui échapper. Or, elle aboutit aux mêmes conclusions, à savoir, que nombre d'auteurs antérieurs au concile de Nicée, s'exprimant sur des points qui appartenaient de leur temps à l'explication scientifique du dogme trinitaire, « ont présenté des théories inexactes, impossibles à concilier avec les définitions de Nicée et avec l'enseignement officiel du magistère infaillible de l'Église avant Nicée ».

Il en ressort un argument de plus contre la thèse de M Vacherot. Si les Alexandrins se sont trompés; si, loin de représenter la doctrine de l'Église, ils sont en désaccord avec elle, s'ils ont été avertis, censurés par l'autorité centrale, fidèle gardienne de la Tradition, il s'ensuit que le dogme s'est formé en dehors de l'influence néoplatonicienne et souvent en lutte contre cette influence. Il est à croire que, dans toute cette discussion historique, l'abbé Gratry a pris pour guide unique Bossuet. Or, les informations de Bossuet sont parfois incomplètes et ses arrêts récusables. Il a beaucoup trop réduit le développement doctrinal à des explications de terminologie, et il ne semble pas possible aujourd'hui, dans ce débat, de s'en rapporter à ses jugements.

1. Cf. Duchesne, article cité.

En résumé, les éléments de la doctrine chrétienne étaient tous contenus dans la révélation, et la théologie était en possession de tous les principes de la foi avant la fondation de l'école d'Alexandrie ; le néoplatonisme n'a point contribué à former le dogme de la Trinité et il n'a pas réussi à l'altérer. Ces réserves faites, on peut accorder à M. Vacherot que, « dans le développement des principes de la foi, les Pères de l'Église s'inspiraient volontiers des grandes doctrines qui florissaient autour d'eux; que la philosophie a pu être, au début, pour la religion nouvelle, une auxiliaire, une sorte d'institutrice qui délie la langue encore incertaine de ses docteurs », et qui, parfois, aide à voir clair dans la pensée révélée. Mais jamais, elle n'a dirigé le développement de cette pensée ; jamais elle n'a introduit une idée étrangère dans la substance du dogme, jamais enfin elle n'a été pour l'Église une autorité enseignante.

V

Une polémique aussi vive, qui mettait en cause le christianisme et tout le surnaturel, qui agitait l'École normale, ne pouvait passer inaperçue. Les journaux s'en étaient emparés et y mêlaient leur passion. Ils signalaient comme une inconvenance et un danger public cet enseignement hostile à la religion catholique donné sous le couvert de l'autorité officielle. Il était, en effet, contraire à la constitution même de l'Université, telle que Napoléon l'avait établie et fondée sur la croyance chrétienne. On n'avait pas encore inventé cette neutralité dédaigneuse, qui, selon le mot de Royer-Collard, « met véritablement la religion hors la loi ». Il ne paraissait pas admissible qu'un maître chargé de former les futurs professeurs de la jeunesse française, s'attaquât ainsi ouvertement à la foi traditionnelle du pays. On sait quelle rude leçon Jouffroy reçut un jour, pour pareille faute, de Royer-Collard. « Il était assis là, disait celui-ci à

Sainte-Beuve, et je l'ai fait pleurer. » Il est vrai que c'était une récidive et que Jouffroy avait eu la faiblesse de nier le fait. On était d'ailleurs en pleine réaction politique et religieuse. Les esprits étaient encore échauffés par les luttes passionnées pour la liberté d'enseignement. L'École normale n'était pas moins suspecte au gouvernement qu'à l'Église. On la considérait à la fois comme un foyer de scepticisme et comme un foyer d'opposition au Prince-Président. C'était le moment où le nouveau directeur, M. Michelle, la soumettait au régime « mortifiant » que l'on sait, pour la corriger et l'amender. Toutes ces circonstances concouraient à grossir le bruit de cette controverse et à agiter l'opinion.

Le ministre de l'instruction publique, M. de Crouseilhes, homme modéré et bienveillant, finit par s'émouvoir. M. Cousin n'était pas, de son côté, sans inquiétude. Il avait bien émis autrefois, dans son cours de 1826, des idées semblables, auxquelles il ne tenait plus. Il en voulait à son disciple de les afficher avec tant d'éclat. Il avait gardé du temps où il gouvernait l'Université comme un régiment, l'aversion des gens compromettants. « La philosophie est indépendante, avait-il dit autrefois, elle sera libre ou elle ne sera pas. » D'autre part, il avait peur de se brouiller avec les évêques et ne pardonnait guère à ceux qui lui créaient des embarras par d'imprudentes sorties contre le dogme chrétien. Or, M. Vacherot jugeait pitoyable cette politique de ménagements et de compromis, et il avait résolument secoué un joug qui lui semblait intolérable. « L'écueil de la philosophie dans ces tristes jours, écrivait-il dans son *Avant-propos*, n'est pas la témérité, mais l'équivoque et la fausse prudence. » Le trait avait atteint M. Cousin en pleine poitrine et l'avait blessé au vif. Aussi, aucune démarche ne fut faite pour empêcher le Ministre de déférer le cas au conseil supérieur de l'instruction publique.

La séance du conseil fut présidée par M. Thiers. M. Portalis s'éleva avec force contre le scandale causé par cet ouvrage et contre les doctrines dissolvantes et

pervertissantes qu'il répandait parmi la jeunesse. Il signala en particulier une formule évidente d'athéisme dans cette phrase : « Non seulement la substance universelle n'est pas sans les individus, mais elle n'a d'être et de réalité que dans et par les individus. Prise à part, elle n'est ni cause, ni principe de l'être; elle n'est qu'une abstraction de l'esprit. »

L'impression fut vive sur tous les juges. Sans plaider la cause de M. Vacherot, Cousin attaqua l'abbé Gratry, signala l'inconvenance de cette polémique entre le directeur des études et l'aumônier de l'École normale, la publicité fâcheuse qui lui avait été donnée et dont la responsabilité pesait sur l'abbé Gratry. Il conclut que si le premier devait quitter l'École, le second ne pouvait y rester. M. Thiers ne défendit pas M. Vacherot; mais il ne fut pas d'avis qu'on touchât à sa situation. La désapprobation n'en était pas moins générale. Peu après, M. Vacherot fut mis en disponibilité. La lettre du ministre, pleine d'estime pour sa personne et de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus, lui garantissait son traitement de cinq mille francs jusqu'au jour où de nouvelles fonctions lui seraient confiées [1]. L'abbé Gratry avait donné sa démission quelques jours auparavant.

Les élèves furent tous affligés de ce dénouement. Ils firent à M. Vacherot des adieux émus. Ce fut Taine qui porta la parole. Outre cette démarche générale, les catholiques, qui avaient été spécialement mêlés à ces affaires, ne se crurent pas dispensés d'une visite particulière. M. Vacherot y fut fort sensible. « Il nous assura à son tour en nous serrant cordialement la main, dit Cambier, qu'il se souviendrait toujours de nous et qu'il nous suivrait dans nos carrières avec le même intérêt. Le fait est qu'il était impossible pour nous catholiques d'avoir un préfet d'études qui nous fût plus favorable. [2] »

1. Lettre du 30 juin 1851. Les détails qui précèdent sont tirés des journaux du temps.
2. Lettre à Adolphe Perraud, citée par M. Ollé-Laprune.

Le directeur, M. Michelle, laissa voir son mécontentement en interceptant l'exemplaire de la *Lettre à M. Vacherot* destiné à la bibliothèque de l'École. « Ainsi, écrivait l'auteur avec amertume, ceux qui ont bu le poison ne peuvent prendre le remède. » Les journaux de l'opposition déclamaient contre l'intolérance cléricale. Ne pas laisser détruire la foi dans l'âme des jeunes gens était, à les entendre, un crime abominable. Ces manifestations ne consolèrent point M. Vacherot. Profondément atteint dans sa situation et dans son amour-propre, il reprochait à son adversaire « d'avoir violé à son égard toute convenance et toute politesse[1] ».

Quant à l'abbé Gratry, il recevait de toutes parts des compliments pour une réfutation qui venait de révéler à tous un esprit supérieur et un maître écrivain. Par la force et la souplesse de sa dialectique, par sa chaleur d'âme, il rappelait, disait-on, Pascal, moins la colère et l'ironie. Quelques jeunes gens lui restaient fidèles et le défendaient avec succès devant leurs camarades. Mais « au fond, ajoutait-il, je n'en ai pas moins le *cœur gros*[2] ». La victoire lui coûtait cher, en effet. Il avait dû renoncer à un ministère conforme à ses goûts et il s'était aliéné l'amitié d'un homme qu'il savait généreux, et dont il avait tant de fois serré la main. Dures conséquences de la guerre! Ces deux hommes d'élite, en effet, après avoir travaillé côte à côte à la même œuvre pendant cinq ans, pleins d'estime mutuelle, unis par les relations les plus cordiales, se séparèrent et ne se sont jamais revus depuis.

Entre les deux adversaires, désormais séparés, subsistait cependant un lien invisible, une estime réciproque et un commun amour de la vérité. C'est ce lien qui devait les rapprocher plus tard après de nouveaux combats. Dès le mois de février 1871, le P. Gratry avait admiré le rôle de M. Vacherot à l'Assemblée nationale. Quelques

1. Lettre inédite de l'abbé Gratry à Alfred Tonnellé. Juillet 1851.
2. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 22 juin 1851.

jours avant de mourir, au mois de février 1872, il disait à l'un de ses plus chers disciples, qui est aujourd'hui le cardinal Perraud : « Mon enfant, quand vous retournerez à Paris, portez de ma part à M. Vacherot le baiser de paix. Je le lui aurais porté moi-même, si j'avais pu. Il y a quelque temps je voulais lui écrire pour lui dire combien j'étais touché de l'attitude si noble et si loyale qu'il a prise à l'Assemblée. »

En 1895, celui qui écrit ces lignes eut l'honneur d'être présenté à M. Vacherot par un ancien élève de l'École normale, autrefois témoin et acteur dans le drame qui vient d'être raconté. La conversation tomba naturellement sur ces événements lointains. « Ah! l'abbé Gratry, s'écria M. Vacherot, c'était un rude jouteur! Il m'a porté de durs coups et il m'a fait beaucoup de mal. Parmi les reproches qu'il m'adressait, il y en avait de mérités et il y en avait de mal fondés. Mais c'était un homme sincère et droit. Aussi, ai-je oublié ces anciennes querelles. »

Ces paroles étaient significatives. On peut dire que ce jour-là, et non pour la première fois sans doute, M. Vacherot rendait au P. Gratry son baiser de paix et la poignée de main franche et cordiale qui réconcilie sur le terrain, après la lutte, d'honorables adversaires.

Quand, après un siècle de discussions, on embrasse d'un coup d'œil toute l'histoire de ce débat philosophique et religieux, dont la polémique entre l'abbé Gratry et M. Vacherot ne fut que la phase aiguë, quand on entre à fond dans la question et qu'on soumet à une froide et impartiale étude les raisons, les textes et les faits allégués de part et d'autre, on ne peut se défendre d'un profond étonnement, celui de rencontrer chez des adversaires du surnaturel chrétien, chez des esprits droits, brillants et même vigoureux, tant d'affirmations sans preuve, tant d'inexactitude scientifique et de faiblesse logique. On en sort plus que jamais convaincu que l'élément inaltérable et irréductible, qui résiste et survit à toutes ces analyses dissolvantes de la critique, ne saurait être qu'un élément divin.

CHAPITRE VIII

NOUVELLES POLÉMIQUES. — LES SOPHISTES ET LA CRITIQUE.

La victoire du P. Gratry sur M. Vacherot n'empêcha point les idées hégéliennes, si obscures, si étranges, si propres à heurter notre bon sens national qu'elles paraissent, de s'étendre et de se propager en France à la façon d'une maladie contagieuse. Douze ans après, toute une école d'écrivains en était infectée et ne cessait d'en répandre le germe de toutes parts.

« Il est un principe qui s'est emparé avec force de l'esprit moderne, écrivait Scherer, et que nous devons à Hegel. Je veux parler du *principe en vertu duquel une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée*...

« La loi de la contradiction, tel est, dans le système que nous avons étudié, le fond de cette dialectique, qui est l'essence même des choses...

« Cela veut dire que tout est relatif, et que les jugements absolus sont faux.

« Cette découverte du caractère relatif des vérités *est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine*. Il n'y a pas d'idée dont la portée soit plus étendue, l'action plus irrésistible, les conséquences plus radicales.

« Aujourd'hui, rien n'est plus parmi nous vérité ni erreur. Il faut inventer d'autres mots. Nous ne voyons plus partout que degrés et que nuances, *nous admettons jusqu'à l'identité des contraires*. Nous ne connaissons plus la religion, mais des religions, *la morale, mais des mœurs, les principes, mais des faits*. Nous expliquons tout; et, comme on l'a dit, l'esprit finit par approuver ce qu'il explique. *La vertu moderne se résume dans la tolérance*[1]... »

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1861.

« Il n'y a plus de philosophie vraiment vivante et actuelle, disait de son côté M. Vacherot, que celle qui procède de la grande école critique du dernier siècle. Tout ce qui précède cette révolution est mort. Descartes et Leibniz appartiennent à l'histoire aussi bien que Platon et Aristote [1]. »

Ernest Renan, Littré, Ernest Havet et beaucoup d'autres faisaient écho à ces assertions extravagantes et dissolvantes. Non seulement ils abolissaient ainsi la raison presque dans ses fondements; mais, de plus, un ardent esprit de secte les poussait à détruire, en philosophie, l'idée de Dieu, et en religion, l'idée chrétienne. Non pas qu'ils fissent profession de matérialisme brutal : l'imputation d'athéisme les blessait profondément. Mais ils avaient une façon à eux d'entendre le sentiment religieux. Dieu et l'homme ne faisant qu'un, la vraie religion consistait, selon eux, à reconnaître Dieu prenant conscience de lui-même dans la raison humaine.

Ces aberrations de la philosophie ne sont point tout à fait nouvelles. Elles portent un nom dans l'histoire; elles s'appellent *la Sophistique*. Gorgias et Protagoras n'étaient point seulement des rhéteurs plaidant le pour et le contre; ils proclamaient, eux aussi, l'identité des contraires, et il ne fallut pas moins que le génie de Socrate, de Platon et d'Aristote pour les exterminer. Les nouveaux philosophes sont aussi des *Sophistes,* dans le propre sens du mot, dit le P. Gratry. Car ils nient formellement, en théorie et en pratique, l'axiome premier de la raison, le principe nécessaire de la parole et de la pensée, savoir : qu'on ne peut affirmer et nier en même temps la même chose, dans le même sens et sous le même rapport. Ils enseignent la propre formule de l'absurde, *l'identité des contradictoires,* et par là, ils ruinent toute critique, tout jugement et ils se font inconscienment les corrupteurs de la génération présente.

A partir du moment où il a bien vu l'ennemi, le P. Gratry n'a plus de repos. Le combattre est son unique pensée.

[1]. *La Métaphysique et la Science.* Préface (1858).

« Je ne cesse de le poursuivre par une sourde fermentation intérieure, que rien n'arrête », dit-il à Mgr Dupanloup[1]. « J'avoue, écrit-il encore, que je suis animé à l'égard de cette secte du plus profond mépris et de la plus énergique indignation. Il s'agit de la secte, non pas des hommes. Je trouve que nous sommes aujourd'hui à l'égard de l'erreur trop tolérants et trop indifférents. N'y a-t-il donc pas des devoirs intellectuels, et l'aristocratie intellectuelle n'a-t-elle point d'honneur à garder? Et ces devoirs sacrés, pour quiconque ne se joue pas de la vérité, ne sont-ils pas plus pressants que jamais? Il me semble que nous sommes arrivés à un âge des nations où Dieu veut imposer aux hommes de plus grands devoirs intellectuels. Comme, aux XIe et XIIe siècles, les hommes de cœur, dans toute l'Europe, se sont dévoués et ligués pour sortir du chaos social, de même, dans cette tempête philosophique que traverse l'Europe, chaque homme doit savoir se défendre et défendre les faibles, et tous doivent savoir se grouper pour surveiller, combattre et vaincre les ténèbres sans cesse renaissantes[2]. »

Il agit comme il parle. Pendant l'année 1863, il se met à l'œuvre avec ardeur, « avec la plus profonde ténacité ». *Les Sophistes et la Critique* paraissent en janvier 1864. Il y a lieu d'en espérer, selon lui, un effet décisif. Car, « le livre est plein de documents étonnants, et il y a aussi quelque énergie et clarté polémique. *Vis polemica*[3]. »

I

Le premier adversaire pris à partie dans cet ouvrage est encore M. Vacherot. Il vient de publier *la Métaphysique et la Science*. Hégélien déterminé, il est de ceux qui disent dans leur esprit : Il n'y a pas de Dieu,

1. Lettre inédite.
2. *Les Sophistes et la critique*, p. 38.
3. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 8 janvier 1864.

mais qui ne le disent pas dans leur cœur. Car, il croit au devoir et au droit, à la justice, à la liberté, à la nécessité du dévouement, et en cela son âme tient à Dieu. Plus que beaucoup d'autres, le P. Gratry est à même de comprendre cet état d'âme et d'essayer de le guérir avec pitié et avec amour. Car, il se souvient d'avoir traversé une crise, où le doute et la nuit survenant dans l'étendue entière de son intelligence, il ne restait rien en lui qui fût visible. Au milieu des plus profondes ténèbres de l'esprit, il subsiste parfois, il le sait, quelque attache implicite du cœur à Dieu. Aussi est-ce avec tous les égards dus à l'homme qu'il attaque la doctrine, qu'il la pousse à sa dernière conséquence, l'athéisme, et qu'il la résume en cette proposition énorme et ridicule : Il n'y a au-dessus de l'homme ni Dieu, ni providence, ni aucun être intelligent et libre; il n'y a rien qu'une idée de l'homme qui s'appelle Dieu!

II

Après Vacherot, c'est le tour de Renan. On sait quel scandale avait causé la *Vie de Jésus* et l'immense succès de ce livre « si nul de science, de théologie, de philosophie et même de beauté », au jugement de Cousin[1]. A peine publié, plusieurs réfutations en avaient été faites, et elles étaient décisives. Le P. Gratry n'hésite pas, quoique un peu tard, à s'engager dans la lutte. « Il est arrivé à M. Renan, écrivait-il, ce qui arrive, qu'on me permette cette comparaison, à un lépidoptère, qui a eu le malheur et le tort de pénétrer dans l'intérieur d'une ruche. En un instant, il est cerné, percé, roulé, enveloppé de cire et précipité au dehors. Toutes les abeilles prennent part avec une grande indignation à cette petite affaire. Laquelle de ces abeilles est ridicule? Aucune assurément : ni celles qui ne font que frémir et agiter leurs ailes, ni

1. Lettre inédite du P. Gratry à Mgr Dupanloup, 2 août 1864.

celles qui, comme moi, surviennent quand l'ennemi est déjà mort[1]. »

Inutile d'insister ici sur une polémique qui n'offre plus guère aujourd'hui d'intérêt. La *Vie de Jésus* a duré ce que durent les feuilles, l'espace d'une saison. Disons seulement que Renan, lui aussi, s'inspirait de l'idée hégélienne. « Dieu, disait-il, ne prend conscience de soi que dans l'homme. En Jésus-Christ, qui était plus parfait que les autres hommes, il a pris de lui-même une conscience plus élevée. La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité, a été celle de Jésus[2]. » De la sorte, tout en témoignant à la personne humaine de Jésus-Christ une sorte de vénération attendrie, il le dépouillait de sa divinité. Il admettait l'authenticité des quatre Évangiles canoniques; il déniait à Strauss le droit de considérer comme légendaires les faits qu'ils racontent. Mais il se chargeait de les expliquer en interprétant les textes, en les *sollicitant* doucement, et de montrer que les miracles se résolvent tous en illusion ou en imposture. C'est à quoi il épuisait toutes les fantaisies de son imagination et la souplesse d'un talent prestigieux.

Le P. Gratry a bientôt fait de prouver que l'ouvrage est scientifiquement nul, en désaccord perpétuel avec les textes évangéliques, un pur roman. Même au point de vue de l'art, il n'est qu'une œuvre inférieure et choquante; car, il est composé en deux tons, le ton respectueux et pénétré, et le ton de sereine supériorité, d'ironie insolente et de dédain transcendant. Renan passe de l'un à l'autre sans transition motivée. L'effet est insupportable. « Ainsi, conclut le P. Gratry, il était réservé à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en ces derniers temps, de tomber aux mains des sophistes. Il lui restait à se voir salué, insulté, souffleté, en même temps. Les mêmes hommes lui disent sous nos yeux : « O roi des hommes,

1. *Préface.*
2. *Vie de Jésus*, p. 75.

salut! » et en disant cela, ils le soufflettent. Ils le saluent avec réserve et le soufflettent avec modération. Ce sont des hommes d'identité : pour eux, salut et soufflet sont même chose. Ce prodige est nouveau, parce que depuis deux mille ans, c'est la première fois que reparaît dans l'histoire de l'espèce humaine les monstruosités d'une école sophistique[1]. »

Quant à ce ton de supériorité intellectuelle et morale que Renan ose prendre avec Jésus-Christ, il est flétri comme il le mérite : « Pesez ceci. Un membre de cette secte dont nous avons décrit l'état mental, un scribe de circonstance qui soulève, en ce moment, la risée indignée de tout homme sérieux en Europe; un malheureux sophiste, pour qui nulle assertion n'est plus vraie que son opposée; un infirme intellectuel, qui a perdu, en théorie et en pratique, le discernement de ce qui est et de ce qui n'est pas, du pour, du contre, du oui, du non; c'est là l'homme qui s'avance, et qui, avec la plus parfaite sérénité et ce demi-sourire que son style n'abandonne jamais, juge nettement, par voie de simple tact exquis, et puis, prononce, par voie de pure déclaration, sur la valeur et les limites de la pensée de Jésus-Christ, l'éternel maître du genre humain[2]! »

Après avoir ainsi flagellé l'ineptie de pareils jugements, après avoir cloué au pilori la laideur de ces monstruosités intellectuelles, le P. Gratry essaie de retracer, à côté de ce portrait scandaleux et contradictoire, la véritable image du Sauveur des hommes. Vous ne voulez, dit-il, admettre que son humanité. Eh bien! soit. Ne considérons que cette humanité et contemplons cette figure idéale telle que l'histoire nous la présente. Peut-être qu'à la regarder de près, il vous sera donné, comme à saint Thomas, de reconnaître et de confesser le Dieu. Et s'appuyant en partie sur un savant Allemand, le rationaliste Ewald, en partie sur la science de l'Évangile dont il est

1. P. 208.
2. P. 191-192.

si profondément pénétré lui-même, il fait resplendir en des pages saisissantes la beauté de cette face humaine, le rayonnement de l'intelligence, du courage et de l'amour; et, à travers l'homme unique et incomparable, il voit et il retrouve Dieu.

« Quand cette immense beauté morale, dit-il, toujours actuellement présente et inspirée de Dieu, humilité, douceur, paix et sérénité dans le courage le plus entier, et dans la plus haute force qui fut jamais; clairvoyance prophétique et vue intuitive pénetrant les âmes, et les choses, et les temps; miséricorde et bonté pleines, amour profond tressaillant d'enthousiasme, jusqu'à la mort et jusqu'au don complet de soi; ah! oui, quand tous ces rayons de lumière et de divine beauté resplendissaient par sa face et ses yeux, que devait être ce regard? Un seul de ces regards conquérait un apôtre et transformait un homme, et ravissait des âmes pour toujours. Cela devait être, et l'Évangile le dit! Et ne fait-il pas tout cela, précisément, aujourd'hui même et depuis des siècles, par le simple récit de son histoire, et par la seule lecture de l'Évangile? Cette beauté, cette splendeur s'est gravée, s'est écrite sur ces pages, et l'imparfaite image gardée sur le papier ravit encore les âmes, et les ravira jusqu'au bout. Et pourquoi, sinon parce qu'il est l'idéal incarné, idéal que les âmes portent naturellement en elles, et qu'elles cherchent toujours [1]? »

Encore, se hâte-t-il d'ajouter avec raison : « tous ces portraits du Seigneur ne sont rien. Les paroles ne sont rien. Il faut le voir lui-même et le toucher.

« Il faut, dans la recherche de la vérité, se guérir d'une grande illusion commune à tous les hommes qui lisent : c'est que le monde littéraire est tout, que tout se fait par pensées et lectures. Grande erreur : la réelle et vivante vérité n'est pas là. Qui ne comprend pas cela, n'à pas même encore commencé.

« Cette illusion est analogue à celle qui égara longtemps l'esprit humain à la recherche des sciences de la nature. Les savants ne cherchaient que dans les livres et dans leurs cerveaux. Ils poursuivaient les mystères de la vie par syllogismes à partir de majeures abstraites. La vraie science commença le jour où l'homme alla trouver la nature elle-même, la contempla, la suivit, et lui obéit humblement, comme l'inculque Bacon avec une intarissable éloquence. On poursuivit alors la science réelle, que l'expérience seule peut donner.

« Eh bien! la science de Dieu et la science du Christ sont précisément au même prix. Il faut aller trouver Dieu même et Jésus-Christ lui-même, les suivre et leur obéir humblement. Il faut cette science de Dieu, cette science du Christ que l'expérience seule peut

1. P. 361.

donner. Mais, qu'est-ce que l'expérience de Dieu? Nous l'avons déjà dit, l'expérience de Dieu, c'est la Morale et la Religion [1]. »

Les applaudissements vinrent à l'auteur de tous côtés, et parfois d'où il ne les attendait guère.

C'est à propos de ces pages indignées et émues contre Renan qu'un déiste et l'un des chefs de la franc-maçonnerie, M. Viennet, lui écrivait : « Je vous remercie de votre livre et du plaisir que j'ai eu à le lire. Vous avez raison de tonner contre les sophistes. Ils ont envahi tous les domaines de l'intelligence. Mais, vous ne les corrigerez pas. La popularité qui les suit et l'argent qu'elle leur procure, en perpétueront la race. Nous périrons par eux, comme la vieille Grèce. Je suis trop vieux pour voir cette catastrophe, mais vous y assisterez, et, ce qui me console, c'est qu'après avoir rompu tous les freins des passions humaines, ils seront pendus les premiers par ceux qu'ils auront pervertis... [2]. »

III

Il y a cependant des distinctions à faire dans le groupe sophistique. Tous les membres ne méritent pas la même condamnation. Il en est dont la noblesse, la loyauté et le désintéressement ne font pas question M. Vacherot était de ceux-là, nous l'avons vu. Le P. Gratry se plaisait à lui rendre particulièrement témoignage, et il le traitait

1. P. 383. — Cette vérité profonde, que c'est dans notre cœur plutôt que dans les livres qu'il faut chercher Dieu, Tolstoï, de son côté, la mettait naguère en relief par un conte touchant. Deux vieillards, dit-il, s'étaient un jour mis en route pour visiter les lieux saints. L'un des deux, riche et intelligent, avait traversé le monde pour arriver au tombeau du Seigneur. L'autre, peu cultivé, simple d'esprit, avait rencontré en chemin une vieille femme si malade et de pauvres enfants si dénués de tout, qu'il n'avait pu s'empêcher de s'arrêter près d'eux. Quand le premier de ces vieillards parvint à Jérusalem, il essayait en vain d'approcher du tombeau de Jésus. Il eut la surprise de voir, au premier rang et devant lui, souriant et le visage illuminé d'une béatitude céleste, le « simple d'esprit » qu'il avait laissé à mi-route. Celui-là avait mérité de voir Dieu qui allait à lui par le chemin de la pureté et de la charité.

2. Lettre inédite, 10 mars 1864.

avec respect et charité. Mais il n'en combattait pas moins avec une vigueur infatigable les erreurs et les habitudes logiques de l'écrivain.

Les deux anciens adversaires furent une dernière fois aux prises en 1869. M. Vacherot venait de publier un nouvel ouvrage, *la Religion*, où il prétendait établir que le christianisme allait disparaître et fondre, pour ainsi dire, au creuset de la science et de la critique. A l'en croire, les plus récentes révélations des sciences avaient déjà fait perdre à la théologie et au dogme chrétien presque tout leur domaine; bientôt leurs dernières provinces allaient leur être enlevées. La morale elle-même, qui fait toute la beauté du christianisme, avait vieilli; selon lui, elle n'était plus de notre temps. Car elle n'était fondée que sur un sentiment, l'amour. Une morale plus parfaite, sœur de la science et fondée sur la justice, allait la remplacer. Par suite, le moment n'était pas très éloigné où l'Église devrait céder les profonds et intimes domaines de la conscience, qui sont ses derniers retranchements.

On devine l'émotion qui secoua le P. Gratry en présence de ces impertinentes affirmations.

« L'idole du jour n'est plus la liberté, écrit-il. Le peuple s'en est fait une autre. Cette idole nouvelle, c'est la science. La Science! La science a dit! Voilà le mot sacré devant lequel tous les fronts s'inclinent. Hier, c'était la liberté. Aujourd'hui, c'est la science. Je crains bien que demain la science n'ait le sort de la liberté, et ne soit plus qu'une idole brisée. Veut-on savoir pourquoi la foule prend et quitte ainsi ses idoles? Le voici : ce sont des phases de la grande lutte contre le christianisme. Dès qu'une idee semble contraire au christianisme, on la met sur l'autel. Vue de plus près, paraît-elle nous favoriser, on la brise et on la foule aux pieds[1]. »

Les *Lettres sur la religion* se succèdent rapidement. Elles sont au nombre de dix-huit, et paraissent en partie dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans le *Correspondant*. Elles s'attachent d'abord à démontrer une fois de plus que M. Vacherot est toujours prisonnier et dupe de

1. Préface des *Lettres sur la Religion*.

la doctrine hégélienne, qu'il ne tend à rien moins qu'à détruire la raison et le sens logique, qu'il se perd dans des inconséquences, des contradictions, des erreurs matérielles et textuelles de toute sorte. Cette première passe n'est pas favorable au philosophe. Il en sort blessé et meurtri. Le fond de la question est ensuite abordé. Le P. Gratry étudie l'état le plus récent des relations entre la religion et la science, en critique, en histoire, en morale, en physique, en psychologie. C'est comme une série de tableaux qui se déroulent aux yeux du lecteur, et qui le mettent à même de juger par lui-même si les derniers progrès des sciences sont pour ou contre la religion.

M. Vacherot y reçoit encore de rudes coups. Il avait eu le malheur d'écrire, contrairement aux faits que voit le monde entier, que « l'Église *rabaisse la femme au rang d'un être inférieur,* dans un langage dont on rougirait aujourd'hui ». Le P. Gratry le somme de citer « ces dures paroles de l'Église et d'indiquer ses sources. « Que signifie, lui dit-il, la note que je rencontre ici : « Voir la collection des Conciles et particulièrement le Concile de Trente! » Eh bien! Monsieur, je vous demande publiquement de nous montrer, dans la collection des Conciles, et particulièrement dans le Concile de Trente, l'Église rabaissant la femme au rang d'un être inférieur, et cela dans un langage dont on rougirait aujourd'hui [1]. »

M. Vacherot, fort embarrassé, reprend la fable d'un Concile de Mâcon discutant si les femmes ont une âme. Pure facétie, comme l'a démontré Gorini contre Henri Martin. M. Vacherot, poussé à bout, renvoie au XVIe canon du Concile, sans le citer. Or, le canon n'a pas le moindre rapport avec la fable qu'on ose reproduire. Quant au Concile de Trente, pas trace d'un texte qui se rattache à la question. M. Vacherot succombe ainsi sous l'énormité de ses affirmations sans preuve et de ses erreurs.

En ce qui concerne ses attaques contre la morale chrétienne, la réponse n'était pas moins facile et triomphante.

1. Préface, p. XXV.

« Cette morale passera, dites-vous, réplique le P. Gratry, parce qu'elle n'est fondée que sur un sentiment, l'amour, et non sur un principe, la justice.

« Mais, Monsieur, le Discours sur la Montagne, qui est l'exposition de la morale chrétienne, se peut résumer en ces mots : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice. » Et de plus, il se termine ainsi : « Il ne suffit pas de me dire : « Seigneur, Seigneur! en votre nom nous avons fait des miracles et prophétisé!... Je ne vous connais pas, vous tous qui commettez l'iniquité. »

« Donc, si le sentiment qui crie vers Dieu n'est rien sans la justice, si les miracles et les prophéties ne sont rien, et si la justice seule est tout, selon le texte de l'Évangile, il paraît bien que la morale chrétienne se trouve fondée sur la justice, et non pas sur un sentiment [1]. »

Au sortir de cette pénible discussion, le Père n'en relève pas moins son adversaire avec bonté, et reprenant quelques-unes de ses belles paroles, il lui montre le chemin de l'éternelle et universelle religion :

« Oui, Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : il faut dégager la religion des enveloppes qui la défigurent, il faut la distinguer des *religions*. Il n'y a qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une logique, une morale, un seul Dieu. Il faut enfin débarrasser la pure, immuable et universelle religion des erreurs, des imaginations et des superstitions qui l'enveloppent par toute la terre. Il faut enfin, comme vous le dites, annoncer l'Évangile éternel... Vous voulez, dites-vous, entreprendre un effort pour arriver enfin à cette splendide lumière de l'unique religion... Sachez que ce travail est plus avancé qu'on ne pense... L'objet vivant et historique que vous cherchez, le voici. C'est ce que notre théologie a nommé *l'âme de l'Église*. L'âme de l'Église, c'est l'assemblée de tous les hommes unis entre eux et avec Dieu. On fait partie de cette âme de l'Église, on est dans la religion absolue, à une seule condition : la justice. Tous les justes sont en Dieu, et Dieu est en eux et vit en eux. Cette assemblée est universelle, éternelle, de tous les temps et de tous les lieux. Plusieurs sont dans l'Église visible, qui ne sont pas dans l'âme de l'Église. Plusieurs sont hors de l'Église visible, qui font partie de cette âme de l'Église.

« Voilà, évidemment, la religion, la religion manifestement pure

1. Préface, p. XXII.

et dégagée de toute erreur. Voilà la nécessaire et infaillible religion. Tel est l'enseignement de l'Église catholique[1]. »

IV

Le P. Gratry, nous le verrons plus loin, acheva sa carrière d'écrivain comme il l'avait commencée et continuée, par une ardente et suprême polémique. Spectacle piquant et dramatique! Cet apôtre de l'union et de l'amour, dont l'adolescence fut enchantée par la vision d'une cité de paix idéale, qui a écrit un volume éloquent sur la *Paix* pour convier les peuples à un embrassement, qui ne cesse d'appeler de ses vœux le règne de la concorde et de la fraternité parmi les hommes, n'a, pour ainsi dire, point cessé de porter les armes et de faire la guerre. Déjà, dans la *Connaissance de Dieu* et dans la *Logique,* à chaque instant, il pousse des pointes contre les panthéistes de l'école hégélienne. On peut dire que, de 1851 à 1870, sa vie n'a été qu'un combat à peu près ininterrompu. On sait que, finalement, il reçut de cruelles blessures et qu'il en est mort.

Comment expliquer ce contraste et cette apparente contradiction?

Visiblement sous les formes aimables d'une nature délicate et cordiale bouillonnait un tempérament militaire, généreux et ardent. Adolescent, il s'éprend d'admiration pour le génie et la force de Napoléon, et, aussitôt, il se demande s'il ne serait pas possible d'aller l'arracher à sa prison de Sainte-Hélène et de l'aider à relever l'Europe de son aplatissement. Plus tard, dans cette crise de tristesse mortelle qu'il traverse à l'École polytechnique, un tambour qui bat la retraite avec netteté, nerf et entrain, suffit à lui rendre, pour un moment, quelque ressort, tant les fibres de tout son être sont impressionnables et vibrantes! Le pas rythmé d'un régiment qui défile, musique en tête, le fera toujours tressaillir. Sur le terrain des idées,

1. P. 296-298.

qu'un camarade d'école s'avise de le regarder de travers à cause de sa religion, de suite il lui demande un rendez-vous pour une explication. Toute sa vie, il aura le premier mouvement prompt, la riposte vive. C'est qu'il aime son drapeau. Comme tous les hommes de cœur et de conviction forte, il ne le cache point, il le porte haut et fièrement. Quiconque ose l'attaquer, quel qu'il soit, le trouve debout, droit et en garde, fût-il un collègue, un homme digne de toute estime, presque un ami, peu importe. Aucune considération ne le retiendra. La vérité est en cause, il suffit. De même, pendant le concile, il croira servir une cause juste, il sera prêt à lui immoler son repos, ses forces, sa santé et jusqu'à sa vie. Il a le culte de la vérité et de la justice, comme Rodrigue avait le culte de l'honneur. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avait renoncé à tout pour les défendre. Il leur resta dévoué « jusqu'au sang ». Sa devise, à cet égard, pourrait être celle de son ami et de son frère d'armes, le chevaleresque Montalembert : *Qualis ab incepto.*

Rien d'étonnant qu'il se soit précipité, tête baissée, avec toute la *furia francese* contre ceux qu'il appelle les *Sophistes.* Chaque homme doit savoir se défendre et défendre les faibles. « Dieu a mis au milieu de nous la Vérité, de même qu'il y a mis le pain. La vérité n'appartient à chacun et n'appartiendra aux nations, que lorsque les nations, lorsque chaque homme aura su la gagner lui-même par la souffrance, le travail et la lutte. » Or, il y a sur la terre, dans l'ordre intellectuel et moral, plusieurs races ennemies. Il y a les hommes épris de lumière et d'amour, qui vont à Dieu comme à leur Père, et qui s'efforcent de soumettre leur vie à la vie même de Dieu; et il y a les hommes obstinés dans les ténèbres, arrêtés dans l'égoïsme, chez qui se développe la haine ardente de tout ce qui est plus haut qu'eux, éternels adversaires des enfants de Dieu. Ce sont les Scribes endurcis, les Pharisiens et les Sadducéens. Quel est le prophète qu'ils n'aient persécuté? Ils ont mis à mort le Juste par excellence, le Fils de Dieu. Il faut les empê-

cher de poursuivre leur œuvre de ténèbres et d'extermination. Le doute, la négation, la folie et l'orgueil se soulèvent aujourd'hui avec une sorte de rage contre l'universelle lumière de l'Évangile, de la science et de la raison. Il faut les démasquer et les dompter, les signaler à l'attention publique, apprendre à chaque homme à se défendre et à se dégager de leurs sophismes par des habitudes vigoureuses de saine critique. Voilà, à ses yeux, le devoir, et il le remplit.

Mais en condamnant et en poursuivant l'erreur, il convient de traiter les hommes non seulement avec justice, mais avec respect et charité. Si parmi nos adversaires, il y a des esprits sans bonne foi, il y en a de droits et de loyaux qui croient sincèrement le catholicisme en opposition avec ce qui leur paraît vrai, juste et grand. Combien sont pétris de préjugés, connaissent mal la doctrine qu'ils attaquent, se créent des fantômes odieux ou absurdes qu'ils combattent avec acharnement! Et les chrétiens eux-mêmes, ne manquent-ils pas trop souvent non seulement des autres sciences, mais aussi de la science du christianisme, et ne le confondent-ils point avec la routine, avec l'immobilité, avec la sainte ignorance, la pusillanimité ou la paresse?

Voilà ce que le P. Gratry savait mieux que personne et ce qu'il aimait à rappeler. Nul n'a préconisé avec une éloquence plus persuasive la douceur et la patience dans la polémique.

« Plus un homme voit la vérité, écrivait-il, plus il sait remonter de la parole d'autrui, si souvent trop étroite, à la pensée, souvent encore partielle, mais plus large que la parole, de la pensée à l'intention, souvent meilleure que la pensée; de l'une et l'autre enfin, au rayon d'éternelle vérité que notre frère qui pense et parle pour nous le dire, a entrevu ou pressenti [1]. »

« Je suis fermement convaincu, disait-il encore, que si l'on savait, à force de le vouloir et de le demander à Dieu, n'être jamais ni sec, ni dur, ni, ce qui est bien pis, ironique et surtout aigre-doux; si l'on s'habituait à l'art de découvrir, dans le moins raisonnable adversaire,

1. *Logique*, I, p. 111.

un millième de raison, s'il s'y trouve, pour l'adopter, le louer, s'en servir, comme le chimiste, dans une masse quelconque, découvre un millième d'or; si l'on savait être toujours, avec science et lumière imperturbablement évangelique, doux comme l'agneau de Dieu, je suis convaincu qu'on ferait des miracles.

« Il n'y a rien qui soit plus difficile, continue-t-il, et cela touche à l'impossible. Il est facile de commencer avec une douceur embaumée. Dans les premiers discours, tout est suavité. Mais, quand viennent les contradictions, les inintelligences, les ignorances, les oppositions sans bonne foi, les négations aveugles et les passions farouches, alors on s'indigne, d'abord d'une indignation contenue, et puis d'une indignation qui éclate [1]. »

Chez une nature aussi ardente que celle-là, entre la douceur chrétienne et la vivacité du tempérament, le conflit était, en effet, inévitable Si la douceur ne l'emporte pas toujours, si elle est parfois vaincue et dominée par l'impétuosité du premier mouvement, elle reprend peu à peu ses droits et sa maîtrise. A travers ces oscillations, la charité reste toujours l'idéal auquel aspire l'écrivain. Il y sera fidèle jusqu'au bout. Peu de temps avant sa mort, au souvenir de ses luttes passées, il écrivait à l'un de ses amis : « Si jamais je faisais encore de la polémique, je voudrais absolument ne plus m'écarter en rien de l'idéal que j'ai eu souvent et dont j'ai parlé dans le volume de HENRI PERREYVE [2]. »

S'il n'a pu le réaliser comme il l'aurait voulu, il demeure du moins acquis, toutes réserves faites à l'égard de ses erreurs sur la question de l'infaillibilité, que par la vigueur de sa logique, par la trame serrée de son argumentation, par le mouvement et l'éclat du style, il a été un jouteur d'une force et d'une habileté rares, en même temps que d'une courtoisie et d'une loyauté parfaites. Il mérite de prendre place, dans la discussion philosophique et religieuse, parmi les plus brillants apologistes et polémistes de ce siècle.

1. *Henri Perreyve*, p. 129-130.
2. Lettre inédite du 18 novembre 1871.

CHAPITRE IX

FONDATION DE L'ORATOIRE. — L'IDÉAL DU P. GRATRY

1852-1870.

I

Depuis le jour où Alphonse Gratry avait consacré sa vie à Dieu et à ses frères, la Providence n'avait cessé de le mener comme par la main. Elle l'avait conduit d'abord à Strasbourg, pour y continuer pendant douze ans, dans un milieu très cultivé, généreux et plein d'élan, sa formation intellectuelle et spirituelle ; puis à Stanislas, où, tout en poursuivant ses méditations, il avait pu étendre son action éducatrice et compléter son expérience ; enfin, à l'École normale, où, tout en se dévouant à une jeunesse d'élite, il avait eu plus de loisirs pour approfondir les grandes questions philosophiques et religieuses et pour en mûrir la solution. Après cette longue préparation, après un labeur acharné, un instinct secret le poussait à déployer toutes ses facultés, à agrandir le champ de ses opérations, à entamer l'œuvre gigantesque qu'il avait rêvée : la réconciliation du christianisme et de l'esprit moderne, de la science et de la foi, la transformation de la société présente et du monde entier par l'Évangile mieux compris et mieux pratiqué.

Programme d'une portée surhumaine ! Il s'agissait de soulever et de déplacer des montagnes de préjugés et d'erreurs. En face d'un pareil travail, l'homme isolé, si courageux et si bien armé qu'il soit, sent sa faiblesse et l'énorme disproportion de ses chétives ressources avec

l'immensité de l'entreprise. L'abbé Gratry comprit que le seul moyen de succès, était de multiplier ses propres forces par celles de l'association, de fonder un atelier d'apologétique puissant et durable. Il y songeait depuis longtemps. La tentative de l'abbé Bautain avait échoué. Il entendait la reprendre. « J'ai souvent pensé, écrivait-il, qu'un groupe de cinq ou six esprits vivant ensemble, s'aimant entre eux, travaillant en commun dans le même sens et dans le même lieu, constituerait une force intellectuelle dont on n'a pas encore calculé la puissance. Cela fait, autant que j'ai pu l'entrevoir par une courte expérience, une espèce de fleuve intellectuel sur lequel on se sent porté. Chacun marche; mais, le chemin lui-même marche aussi. Ce n'est pas la force de six, c'est la force de toutes les combinaisons que l'on peut faire avec six unités, dont chacune est une force vive [1]. »

Quels miracles, en effet, ne devons-nous pas à l'association industrielle? Elle a couvert le globe de chemins de fer, elle l'a sillonné de fils électriques, elle a percé les isthmes et les montagnes, et elle va ramener à l'unité toute la surface de notre planète. Dans le domaine scientifique, elle n'est pas moins féconde. Voyez l'œuvre prodigieuse de Pasteur. Nulle autre en ce siècle ne peut lui être comparée. Si Ampère et Cauchy, génies également extraordinaires, n'ont point suscité, chacun dans leur sphère, un mouvement comparable à celui-là, c'est qu'ils sont restés isolés et n'ont point créé d'école. Pasteur, le premier, a rompu avec les habitudes de recherche solitaire et de cantonnement intellectuel; il a groupé autour de lui une élite de travailleurs, il les a pénétrés de sa pensée, armés de sa méthode, formés sous sa direction et lancés dans la voie qu'il avait ouverte. Quand il a disparu, ce corps savant n'en a pas moins continué d'avancer sous l'impulsion qu'il avait reçue; il marche et marchera de conquête en conquête, comme si le chef qui l'animait était toujours à sa tête, vivant et présent.

1. P. Gratry, *Henri Perreyve*, p. 112.

Ainsi, la force de l'individu se trouve multipliée par la force de l'association, et la force de l'association elle-même s'accroît et se multiplie en vertu de sa continuité et de sa durée illimitée.

L'Église le sait bien. Est-elle autre chose elle-même qu'une immense association de toutes les âmes de bonne volonté pour l'extension de la vérité et du bien sur la terre? Lorsque ses représentants et ses membres sont ce qu'ils doivent être, leur action est, à la longue, irrésistible. N'ont-ils pas transformé le vieux monde? Et dans l'armée évangélique, les ordres religieux qui représentent des bataillons d'élite, n'ont-ils pas été, de tout temps et selon la diversité des besoins, les pionniers les plus énergiques et les plus triomphants du progrès social et chrétien? Chacun a eu son rôle à travers les âges. Les uns ont défriché le sol; les autres ont cultivé les intelligences; les autres se sont consacrés au soulagement des misères physiques ou morales. Une mission d'un nouveau genre s'impose à notre génération. Quand la philosophie et les sciences essaient de faire les ténèbres autour de l'Évangile, c'est l'heure de créer une association de travailleurs qui dissipe ces nuages amoncelés, réfute les sophismes, démontre l'harmonie des sciences et de la religion et fasse rayonner de tout son éclat la vérité divine. « *Il y a une œuvre*, écrivait le P. Gratry, *que Notre-Seigneur demande depuis un demi-siècle au clergé français et qu'il ne peut obtenir*, c'est un atelier d'apologétique, c'est l'étude de la science comparée et instaurée [1]. »

Merveilleuse intuition des besoins de notre temps! Le noble apôtre devançait ainsi le pressant appel qu'adressera plus tard Léon XIII aux catholiques par l'Encyclique *Æterni patris*. Si Léon XIII a rappelé ce qu'il y a de substantiel et de fécond dans la philosophie de saint Thomas, ce n'était point, en effet, comme on a paru le croire, pour enfermer les esprits dans le cercle, si vaste

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 23 août 1863.

qu'il fût, tracé par le grand Docteur. Ce qu'il voulait et ce qu'il veut, c'est ce que réclamait le P. Gratry, « qu'on refasse en ce siècle ce qu'a fait saint Thomas dans le sien. Non pas qu'on répète saint Thomas purement et simplement, qu'on le copie, qu'on l'abrège ou le surcharge, enfin qu'on le réduise en formules aisées à retenir, mais mortes... ; mais bien qu'on l'étudie à fond, qu'on se nourrisse de sa moelle et se pénètre de ses principes, et qu'alors on essaie, avec l'aide de nos sciences qui n'existaient pas de son temps, une encyclopédie nouvelle, une philosophie chrétienne, où se trouvent conciliées la foi et la raison dans une lumineuse et puissante synthèse [1] ».

Tel était l'admirable projet de l'abbé Gratry.

Pour le mener à bien, le meilleur instrument lui paraissait être tout d'abord l'association telle que l'a conçue saint Philippe de Néri. « Petits groupes de prêtres, réunis en commun, sans vœux, très libres dans leurs travaux, mais s'aidant, s'encourageant et s'exhortant entre eux. Ces groupes demeurent absolument indépendants les uns des autres, et ne relèvent, comme il convient aux membres de l'ordre sacerdotal, d'aucun autre pouvoir que du pouvoir central de l'Église catholique, et du pouvoir prochain de chaque évêque. Point de supérieur général, point de maison centrale ; aucune maison n'en gouverne aucune autre, pas plus qu'aucune famille, dans la commune, ne gouverne les autres familles. Voilà qui peut facilement s'étendre et s'établir partout, et puissamment contribuer à l'organisation de la vie du prêtre, pour tout le clergé séculier, dans tous les diocèses du monde.

« Si ces essais de communauté intellectuelle et morale pouvaient se multiplier, que de généreux courages isolés, que de cœurs attristés trouveraient, dans le facile accès de foyers fraternels d'étude et de prière, le point d'appui de leurs efforts et de leur ministère ! Qui sait si l'asso-

1. L. Ollé-Laprune. *Ce qu'on va chercher à Rome* (*Quinzaine*, 15 avril 1895).

ciation des moindres forces, parmi tant d'ouvriers évangéliques, dont le cœur porte l'amour de Dieu et de leurs frères, ne rendrait pas possibles les immenses entreprises de zèle, de science, de charité dont cette crise du monde a besoin [1]? »

L'abbé Gratry était tout plein de ces idées à l'École normale.

II

Il y avait justement alors, dans le clergé de Paris, un prêtre renommé pour sa vertu, pour l'ardeur de son zèle, pour son autorité morale singulière, qui nourrissait, non pas le même projet, mais un projet à quelques égards analogue. C'était l'abbé Pététot. Curé d'une paroisse qui passait alors pour la première de Paris, celle de Saint-Roch, cet homme de Dieu, très écouté à l'archevêché, s'était entouré de jeunes prêtres animés de son esprit, désintéressés, dévoués, supérieurs aux préoccupations d'avancement, et il réalisait avec eux un essai de vie commune ecclésiastique. Son presbytère était devenu une sorte de couvent, d'où curé et vicaires avaient, de concert, fait disparaître toute élégance et tout confortable. Ils se contentaient d'un mobilier uniforme, simple, austère même. Aucune argenterie d'aucune sorte. Les confrères voisins plaisantaient quelque peu de cette réforme somptuaire et par allusion à la suppression de l'acajou, ils avaient baptisé la communauté nouvelle du nom de *Confrérie du bois blanc* [2]. Le bon curé en souriait sans s'émouvoir et continuait son chemin. Des conférences spirituelles réunissaient chaque semaine le petit groupe autour de lui ; elles contribuaient à entretenir chez les membres la piété, la vie surnaturelle, la charité apostolique.

1. *Henri Perreyve*, p. 97, 99.
2. *Notice biographique sur le R. P. Pététot*, par le P. Lescœur, p. XXXIII. Cfr. *Éloge funèbre du T. R. P. Pététot*, par M. l'abbé Le Rebours, curé de Sainte-Madeleine.

Cette généreuse tentative répondait trop bien aux idées de l'abbé Gratry pour ne pas l'intéresser singulièrement. La réputation de l'abbé Pététot l'avait déjà attiré, dès le temps où celui-ci était encore curé de Saint-Louis d'Antin, en 1847. Entre ces deux hommes d'élite, si bien faits pour se comprendre, l'estime réciproque fit bientôt place à l'amitié, amitié sensiblement nuancée, chez l'aumônier de l'École normale, de religieux respect et de déférence pour une supériorité d'âge, de dignité et d'autorité devant laquelle il aimait à s'incliner. Il trouvait là un appui, des conseils, une direction éclairée. Bientôt, il fit partie de la petite société, et « le temps vint même où il allait passer tous les dimanches à Saint-Roch, assistant aux offices, dînant avec le curé et ses vicaires et revenant chaque fois plus édifié de ce qu'il avait vu et entendu [1] ».

L'abbé Pététot, né en 1801, approchait de la cinquantaine. Il était à peu près tel alors que le représente le beau portrait d'Henri Scheffer, qui figure à la place d'honneur dans le réfectoire de la maison oratorienne de la rue d'Orsel. Le front haut, le crâne dénudé, une couronne de cheveux déjà blancs, il portait plus que son âge et avait, si vigoureux et dispos qu'il fût encore, presque l'air d'un vieillard. La taille était moyenne. Il imposait dès l'abord le respect et la crainte révérentielle, plutôt qu'il n'attirait par l'expression de bonté et de sympathie. L'austérité de ses traits, la froideur de son accueil, ces yeux grands ouverts et ce regard fixe et scrutateur, cette parole nette, brève, décisive, ce je ne sais quoi de sec et de nerveux qui sent l'homme pressé et affairé, ménager de son temps, ont glacé bien des gens timides et arrêté des confidences sur bien des lèvres. Il fallait triompher de cette impression première, traverser cette atmosphère réfrigérante, percer l'écorce un peu rude et aller jusqu'au cœur.

Alors se révélaient des trésors. C'était d'abord une honnêteté foncière, naturelle et surnaturelle, une droi-

1. P. Lescœur. *Notice biographique sur le R. P. Pététot*, p. XLII.

ture virile, qui ne connaissait ni les compromis de conscience, ni les détours de langage, ni les équivoques de conduite. Chez lui, il y avait équation parfaite entre la parole et la pensée, entre les convictions et les actes. L'effort et le sacrifice qu'il recommandait aux autres, il avait, à l'exemple du Sauveur, commencé par les pratiquer. Ce n'est pas de lui, remarque le cardinal Perraud, qu'on eût pu dire cette humiliante parole : « Quand je l'entends, je tremble ; et, quand je le vois, je me rassure [1]. » Selon le beau mot de Colbert sur Bossuet, lui aussi, « il vivait comme il prêchait ». Ce trait dominant d'une forte nature était fait pour conquérir l'abbé Gratry, qui avait horreur des menteurs et des charlatans, et qui prisait si haut la sincérité et la loyauté. A cette probité humaine et sacerdotale, à cette intrépidité au devoir, à cette logique de la vie s'alliaient une foi profonde, ardente, éclairant l'âme et l'échauffant à la fois ; une piété intense dont le foyer intérieur se trahissait par des jets de feu et de flamme, un désintéressement à toute épreuve, une humilité exemplaire. Ajoutons-y une noblesse et une simplicité de manières qui rappelaient celles de l'ancien clergé, une politesse « où l'esprit mondain n'aurait rien eu à revendiquer, mais où la bonne société d'autrefois se fût reconnue [2] », l'esprit de conversation, l'art de conter agréablement, le don de fine plaisanterie et des reparties heureuses.

On n'a pas de peine à croire que l'estime et l'admiration de l'abbé Gratry allèrent bientôt jusqu'à l'enthousiasme. « J'ai vu, disait-il à un jeune étudiant qui est devenu le P. Lescœur, un homme en qui l'amour-propre a presque entièrement disparu sans laisser de trace [3]. »

L'impression en fut si pénétrante qu'elle changea un moment la direction ordinaire de ses pensées. Lui, dont les préocupations étaient alors entièrement tournées

1. Circulaire adressée aux membres de l'Oratoire, en 1887.
2. Le mot est du R. P. Largent, *Semaine religieuse de Paris*, 26 novembre 1887.
3. *Notice biographique sur le R. P. Pététot*, p. XLIII

vers l'apologétique scientifique, eut comme une nouvelle et soudaine révélation d'un moyen d'action apostolique supérieur et plus puissant, à savoir l'humilité, le détachement, la pauvreté. Il en reste un témoignage très curieux. C'est une lettre qu'il écrivit, en novembre 1847, à l'un de ses anciens confrères, l'abbé de Bonnechose, évêque nommé de Carcassonne. Elle peint au vif son état d'âme, non sans mêler à ces retours personnels des conseils de haut goût et des réflexions d'une saveur tout évangélique [1]. A ce double titre, elle est un précieux document et mérite de prendre place ici.

« Il s'est fait en moi, cher Henri, certaines modifications. Quoique j'attache toujours une grande importance à la science et à la philosophie chrétiennes, que je cultive avec joie et liberté dans ma solitude de l'École normale, où j'ai enfin trouvé un *pur style de travail*, cependant je ne puis pas ne pas voir que la première force est la force des huit béatitudes : *Beati pauperes, beati mites, beati misericordes;* car, c'est là la force qui possède le ciel et la terre. Les raisonnements, on ne les suit pas; la science, presque personne n'en est capable; l'histoire, sous la plume des Lamartine et autres, Michelet, Blanc, etc., devient un faux témoin; la littérature est pestiférée par la contagion du feuilleton. Ceux qui écrivent bien, à peu près tous, sont contre nous. Que nous reste-t-il? L'Évangile, sa lettre et son esprit. Que le clergé, qui est toujours un *sel affadi*, et qui, pour cela, est jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes, que le clergé se retrempe très sérieusement dans la lettre et dans l'esprit de l'Évangile, et il aura autant d'influence qu'il voudra. Or, le premier mot de Notre-Seigneur, c'est : *Beati pauperes!* Etre pauvre pour tout donner, c'est facile; cela dépend d'un pur acte de volonté, comme de mettre une pièce dans la main d'un pauvre; mais ce simple acte facile de volonté, réagissant sur l'âme entière, y fait entrer la vertu des sept autres béatitudes. La pauvreté, la pauvreté, voilà le moyen simple, pratique, facile, certain.

« Je suis lié avec un curé de Paris (l'abbé Pététot, curé de Saint-Louis d'Antin), et quelques prêtres de cette paroisse, lesquels viennent de vendre leur argenterie et leurs meubles précieux pour en donner le prix aux pauvres. Si j'avais eu des meubles, j'en aurais fait autant; mais, pour poser le principe, j'ai vendu ma cuiller à café. Ne riez pas de ma cuiller à café : elle est un principe aussi bien qu'un grand service de vaisselle plate, si elle était tout mon

1. Cette lettre a été publiée par Mgr Besson, dans sa *Vie du cardinal de Bonnechose*, t. I, p. 270-272.

avoir. C'est pourquoi, cher Henri, si vous venez à Paris, je vous engage à avoir un entretien avec l'abbé Pététot et j'espère qu'il vous invitera à dîner dans son argenterie de fer étamé.

« Cette voie est la voie à prendre à l'égard de la sensualité, de la cupidité dégoûtante de ce siècle, de son luxe, de son paupérisme et des doctrines radicales et communistes qui en résultent. Cette voie, celle du Christ, conjure tous les dangers. *Intelligenti pauca.* »

Tout en félicitant son ami du bien qu'il était appelé à faire, et le diocèse de Carcassonne de l'excellent évêque que Dieu lui envoyait, l'abbé Gratry ajoutait :

« Mais puisque chacun donne des conseils, soit au pape, soit aux évêques, permettez-moi de vous en donner un, au nom de Notre-Seigneur : c'est de serrer de près la *lettre* de son Évangile. *L'Évangile sans glose,* disait saint François d'Assise ; c'est la glose qui nous perd. Ne nous relâchons en rien, cher Henri, de l'enthousiasme de nos jeunes années ; ayons la même ambition de convertir la France, l'Europe et le monde ; mais sachons appliquer simplement et virilement les moyens qui existent. Les moyens, ce sont les paroles du Christ réalisées. Voici où j'en veux venir : la simplicité, la charité, la pauvreté évangélique sont les moyens. Quand reverra-t-on un évêque pauvre comme saint Pierre et saint Paul, foulant aux pieds le préjugé, le luxe qui s'attache à cette dignité? C'est aux apôtres surtout qu'il a été dit : *Nolite possidere aurum neque argentum*, et comme consolation, *mortuos suscitate.* Quand reverra-t-on un évêque primitif, même par les formes? Où sont les évêques qui sauront imiter Pie IX et fouler aux pieds, par la foi, des montagnes de préjugés et de traditions fades, et des précipices d'ornières tenaces? Quand verra-t-on des pauvres, les derniers des pauvres, à la table des évêques, comme on en voyait deux chaque jour à la table de saint Vincent de Paul? Il y a là des moyens faciles, pratiques, de convertir des milliers d'hommes, comme Pie IX en convertit des millions dans le monde.

« Pardon, cher Henri, de vous jeter aux yeux tout ceci comme un projectile. C'est que je suis très pressé d'une part, et que, de l'autre, je sais qu'il n'y a pas besoin de précaution pour vous parler de l'Évangile. »

L'esprit austère du curé de Saint-Roch respire visiblement à travers ces lignes.

Cependant, malgré l'admirable fécondité de son ministère paroissial, malgré la joie que lui donnaient, par leur dévouement, les jeunes prêtres groupés autour de lui et formés à son image, l'abbé Pététot ne se tenait pas pour satisfait. A ses yeux, pour sauver la religion en France, il fallait généraliser ce mouvement ; il fallait

multiplier, non point le nombre des prêtres, mais le nombre des apôtres détachés de tout intérêt humain et prêts à tous les sacrifices. Or, sans manquer à la tendre vénération qu'il avait vouée aux Sulpiciens, ses maîtres et ses modèles, il leur disait avec raison :

« Il y a des choses dont l'éducation cléricale a besoin, et que le séminaire généralement ne donne pas assez. L'éducation cléricale proprement dite ne consiste pas dans les cours de théologie, dans les exercices de piété, dans de pieux avis généraux, ni uniquement dans de bons exemples... On peut avoir, au sortir du séminaire, de la piété sans religion solide, sans vertus, de la piété non dénuée d'orgueil ou d'ambition. Au bout de six mois, ce vernis disparaît et l'orgueil et l'ambition restent... Il faut une vie d'abnégation, d'humilité, de travail, qui recherche les ministères humbles, obscurs, qui aime à confesser les enfants, les pauvres, qui se plaise aux catéchismes, aux minuties ennuyeuses qu'ils entraînent pour être bien faits, aux prétendues pertes de temps, sans lesquelles on ne fait ou on ne peut rien. De tels prêtres ne peuvent être formés en masse, mais individuellement, par des rapports continuels, sincères, énergiques, avec chacun. Ainsi se formera une nouvelle génération sacerdotale propre à sauver la religion [1]. »

Telles étaient les idées que le curé de Saint-Roch échangeait avec l'abbé Gratry. De là au projet de fonder une société de prêtres pénétrés de cet idéal et animés de cet esprit, il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut vite franchi.

D'autre part, parmi les discussions religieuses qui s'agitaient à l'École normale, sur un terrain si battu de vents contraires, commençait à poindre le germe d'une admirable œuvre apostolique.

« Au milieu des ardeurs d'une lutte sans trêve, en effet, plusieurs jeunes chrétiens entrevirent, écrira plus tard l'un d'entre eux, ce qu'il y aurait de fécond pour l'apologétique et pour le développement de la science chrétienne, dans une association libre d'hommes habitués aux recherches de l'érudition fécondée par la prière, qui se réuniraient pour travailler en commun tous les problèmes religieux et moraux si violemment controversés de nos jours... Cette idée, continue-t-il, ne fut d'abord qu'un germe latent dont la forme définitive n'appa-

1. P. Lescœur, *Notice biographique*, p. 51.

raissait clairement à personne, pas même à celui qui nous encouragait le plus à la garder fidèlement dans nos cœurs. C'est cependant cette idée qui, fécondée par la grâce de Dieu, devait décider de la destinée et de la vocation de plusieurs d'entre nous. L'aumônier de l'École était un apôtre tout dévoré de zèle et soufflant de son cœur dans d'autres cœurs la flamme dont il était consumé lui-même... C'était en paroles de feu qu'il nous exhortait à porter nos pensées et nos désirs au delà des fragiles espérances de cette vie, nous apprenait au prix de quels combats et de quels déchirements intérieurs il avait passé de l'incrédulité à la foi, et de la simple profession de cette foi au besoin de la communiquer par l'apostolat, et enfin qu'il nous décrivait la joie profonde, toujours grandissante, dont la source s'était ouverte en lui le jour où il s'était consacré pour toujours à Jésus-Christ et aux âmes dans le sacerdoce...

« A cette action publique s'ajoutait l'exhortation individuelle allant directement aux besoins de chaque conscience, et créant ce commerce intime des âmes sur lequel le christianisme a mis une auréole toute divine, et dont il a fait une des plus grandes forces qui soutiennent le monde moral...

« Monter, monter plus haut, monter encore, monter toujours;

« Aller de l'égoïsme au sacrifice, de la vie naturelle à la vie transfigurée, du bien au mieux;

« Creuser dans son âme par le recueillement et par une attention plus fidèle à la grâce divine de nouvelles profondeurs;

« Se renoncer toujours davantage pour entrer davantage dans la vie universelle de la charité;

« Nourrir sa pensée de la substance de la pensée divine, en faisant chaque jour à la lecture des Saintes Écritures, et particulièrement de l'Évangile, une place privilégiée au milieu même de la vie la plus laborieuse;

« Trouver dans la prière, dans la pureté de la vie, dans des relations plus fréquentes avec Jésus-Christ vraiment présent dans l'Eucharistie, le moyen infaillible de connaître mieux la vérité et de devenir plus capable de la communiquer aux âmes;

« Avoir pour ces âmes rachetées du sang d'un Dieu un amour généreux, tendre, dévoué;

« Ne rester étranger à aucune des souffrances de l'humanité, et se pénétrer à leur égard des sentiments de celui qui avait « compassion des foules » : *Misereor super turbam* [1] ! »

Tel était l'idéal évangélique dont l'abbé Gratry allumait la flamme dans le cœur de ces jeunes gens. Plusieurs entendirent l'appel d'en haut et généreusement ils résolurent de se donner à Dieu dans le sacerdoce.

1. *Derniers jours et Testament spirituel du P. Gratry*, p. 209-214, *passim*.

III

Ainsi, au presbytère de Saint-Roch d'un côté, à l'École normale de l'autre, deux idées différentes, l'idée de régénérer le clergé par une éducation mieux appropriée au besoin des temps, et celle de défendre et propager la vérité chrétienne par la science, suscitaient à la fois deux mouvements religieux et comme deux courants, dont la réunion prochaine allait bientôt former le nouvel Oratoire.

Le mot fut vite prononcé. « Un jour, écrit le P. Gratry, je reçus la visite de l'abbé de Valroger : « N'avez-vous jamais pensé à reconstituer l'Oratoire? » me dit-il... Le soir même, j'en parlai au curé de Saint-Roch, qui fut très frappé de cette idée et qui, dès le premier moment, y vit une ouverture providentielle. On prit jour avec l'abbé de Valroger et quelques autres pour parler de cette fondation. On devait se réunir à Saint-Roch. L'évêque d'Orléans présida la réunion. [1] »

Ansi fut projetée la restauration de l'Oratoire.

Seulement, pour répudier les souvenirs gallicans et jansénistes que le nom pouvait réveiller, il fut convenu, sur le conseil du cardinal Fornari, ancien nonce à Paris, qu'il serait modifié en celui de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. Tel fut, en effet, le premier titre de la Congrégation restaurée; elle le garda jusqu'au décret d'approbation de 1864, qui la désigna définitivement sous celui de l'Oratoire de Jésus et de Marie-Immaculée.

Ainsi, le projet mûrissait et se précisait peu à peu.

En 1852, l'heure d'une décision était venue. L'abbé Gratry, après sa démission d'aumônier de l'École normale, avait passé l'année près de Mgr Dupanloup, son conseiller et son ami, en qualité de vicaire général d'Orléans. Comme tout homme qui porte une grande pensée, il était

1. Manuscrit inédit.

agité, il flottait entre la crainte et l'espérance. L'homme naturel hésitait parfois; mais « Dieu le relevait vigoureusement ». Enfin, un jour, il écrivit à Mgr Dupanloup : « J'ai été, depuis hier, éclairé, touché, frappé, délivré, décidé, à un point que je ne puis exprimer. Dieu veuille ne pas me retirer ceci. *Domine, custodi hanc voluntatem.* »

Quant au curé de Saint-Roch, un plus gros sacrifice s'imposait à lui : il lui fallait abandonner sa cure! Très grave démarche que celle-là! Il ne s'agissait de rien moins que de « quitter une position élevée, enviée, éminemment utile, de laisser là des œuvres florissantes, dont les résultats magnifiques ne pouvaient que s'étendre, et pourquoi? pour s'embarquer dans un avenir incertain, à la poursuite d'un but admirable, il est vrai, mais en tout cas bien difficile, peut-être même impossible à atteindre[1] ».

Cependant, l'abbé Gratry, sans prononcer le nom du curé de Saint-Roch, disait à ses jeunes gens : « Oui, l'œuvre de l'Oratoire est bonne, très bonne, opportune, nécessaire, et il faut la créer. Mais, personnellement, moi qui veux m'y dévouer tout entier, je suis incapable d'en être ni le fondateur, ni le supérieur. Il n'y a qu'un homme, que je connais, qui en soit capable. Priez Dieu que je puisse le décider. » D'autres fois, ajoute le P. Lescœur, sans me faire connaître encore que c'était sur l'abbé Pététot qu'il comptait pour fonder l'Oratoire, il me disait : « L'abbé Pététot est un saint. Il ne fait rien sans avoir longuement réfléchi, prié, consulté. Mais une fois que son parti est pris, rien ne l'arrête, rien ne le déconcerte, il va tout droit devant lui, renversant tout sur son passage, comme un boulet de canon[2]. »

L'abbé Pététot priait, en effet, et consultait. Il consultait surtout Mgr Dupanloup et le P. de Ravignan. Car, il ne se faisait pas illusion sur les difficultés de l'œuvre,

1. P. Lescœur, *Notice biographique,* p. 52.
2. *Id., ibid.,* p. 55-56.

et il hésitait beaucoup, lui aussi. Le P. de Ravignan l'encourageait et finit par le déterminer, et c'est à cet homme de Dieu, pour le dire en passant, que l'Oratoire doit de s'être relevé en ce siècle. Aussitôt décidé, le P. Pététot part pour Rome, où Pie IX le félicite et le bénit. Dès son retour, au grand mécontentement de ses paroissiens et à la stupéfaction de ses confrères, il renonce généreusement aux avantages et aux honneurs d'un poste brillant que des années d'activité féconde lui avaient rendu si cher.

A cette nouvelle, l'abbé Gratry, qui avait employé toutes les forces de sa prière et de son désir à décider son futur supérieur, ne se possède pas d'allégresse. Il écrit à Mgr Dupanloup : « Pour moi, je suis au comble de la joie, et je dirais volontiers : *Nunc dimittis*. Je préférerais travailler longtemps dans cette société, mais j'accepterais volontiers de la voir fondée et d'y mourir aussitôt. J'attends de là les plus grands biens, si l'on y suit docilement la lumière qui s'efforce de nous y diriger [1]. »

Le ton de ses jeunes gens n'était pas moins enthousiaste. « Vous pouvez parler; il n'y a plus de secret, écrivait le normalien Cambier à un jeune avocat de ses amis, son compagnon de demain. C'est hier que le curé de Saint-Roch a remis sa démission entre les mains de l'archevêque, qui l'a acceptée. Dans huit jours toute la communauté de l'Oratoire ici présente sera réunie, et j'espère bien que vous viendrez compléter le nombre. On cherche en ce moment la maison, qui ne peut être que provisoire. On en a déjà deux en vue, quartier Vaugirard. Hier nous avons dîné, M. Gratry, Adolphe Perraud et moi chez le curé, ou plutôt chez notre supérieur, et puis, nous sommes allés nous promener aux Tuileries. Il s'est passé là un de ces entretiens qui mériterait d'être écrit et consigné dans les annales du nouvel Oratoire. Le bon supérieur nous exposa d'une manière quasi officielle le but et les conditions de notre institut. Que n'étiez-vous là pour l'entendre! C'était bien le cas de dire avec les

1. Lettre inédite.

disciples d'Emmaüs : *Cor erat ardens in nobis, dum loqueretur in via.*

« La foule passait au pied de la terrasse où nous étions, indifférente et distraite; les derniers bruits de la fête expiraient à côté de nous; et nous, nous nous occupions de régénérer cette foule avide de plaisirs et de divertissements. Ce soir, il y a encore *grand Conseil aux Tuileries,* et ainsi tous les jours, jusqu'à nouvel ordre. Demain, on rédige une note à tous les évêques de France, et une autre que l'on fera insérer dans les journaux, afin qu'on se serve de nos renseignements pour parler de nous et qu'on ne défigure pas notre œuvre [1]. »

IV

Le premier groupe oratorien se réunit d'abord au 21 de la rue de Calais, en novembre 1852. Il ne se composait que de six membres : le P. Pététot, supérieur, le P. Gratry, le P. de Valroger, chanoine titulaire de Bayeux, âme élevée, esprit éminent, qui apportait à l'œuvre naissante le renom de sa science et un dévouement sans mesure. Les trois autres étaient des jeunes gens : le P. Adolphe Perraud, un disciple de la première heure à l'École normale, qui, depuis deux ans, hésitait entre l'appel de Dieu et la crainte de contrister sa famille, et professait, en attendant, l'histoire au lycée d'Angers; « esprit d'une prodigieuse facilité [2] », caractère ferme et loyal, et, sous des apparences de froideur, capable des plus généreuses initiatives; le P. Cambier, également sorti de l'École normale, « nature admirable », ardente, exaltée dans le noble sens du mot, éprise d'idéal et de sacrifice, un peu inquiète ; « esprit de fer, qui travaillait un sujet comme une charrue un champ » ; enfin, le P. Lescœur, brillant élève de Stanislas, avocat et licencié ès

1. Lettre inédite à Louis Lescœur.
2 Correspondance inédite avec Mgr Dupanloup.

lettres, belle intelligence et noble cœur, que le P. Gratry définissait d'un mot, « une perle[1] ».

D'autres vocations s'annonçaient, les unes restées plus tard en chemin, les autres devant prochainement aboutir, en particulier celle de Henri Perreyve, « dont l'extraordinaire distinction, disait le P. Gratry, éblouit tous ceux qui le rencontrent », et celle de Charles Perraud.

Le public était sympathique à la petite communauté. Tout semblait lui présager un rapide essor et une fortune prospère.

Ainsi donc, il se trouva « qu'un jour, avec une émotion profonde et une joie qui ne se peut décrire, ce groupe d'amis unis en Dieu prit possession de la terre promise, laquelle était un humble toit capable d'abriter sept personnes. Le rêve était réalisé, en son germe du moins. C'est là qu'ils allaient vivre ensemble, prier ensemble et travailler ensemble[2] ».

V

La fondation, si modeste qu'elle fût à son origine, n'en était pas moins une grosse entreprise. Il fallait pourvoir à la fois et immédiatement aux nécessités matérielles de l'installation et de l'existence, à l'organisation de la vie spirituelle et à celle des études théologiques.

La direction religieuse et morale revenait au P. Pététot. Il s'y dépensait sans compter, payant de sa personne, entretenant l'esprit de foi et d'amour de Dieu par ses exemples, plus encore que par ses paroles. « Le P. Supérieur devient saint à un degré qui m'effraie et m'humilie profondément, écrivait le P. Gratry en 1852. Il nous tient des discours inspirés par l'esprit de Dieu[3]. »

Quant aux ressources financières indispensables, c'était un problème que de les trouver. Aucun des membres n'é-

1. Correspondance inédite avec Mgr Dupanloup. Ces appréciations sont du P. Gratry.
2. P. Gratry, *Henri Perreyve*, p. 106.
3. Correspondance avec Mgr Dupanloup.

tait riche. La confiance n'en était pas moins entière. Le Sauveur n'a-t-il pas promis à ses apôtres que le pain et le vêtement ne leur feraient pas défaut? Quand des hommes désintéressés se réunissent pour se dévouer à l'œuvre de Dieu, l'argent ne manque jamais. La Providence intervient. Personne ne mit plus d'activité que le P. Gratry à chercher et à procurer les premiers fonds. Par ses démarches personnelles, par celles de ses amis, par celles de Mgr Dupanloup en particulier, il provoque la charité des chrétiens généreux. Les bourses ne s'ouvraient pas toujours au premier appel. Le métier de frère quêteur ne va pas sans mécomptes et sans déceptions. En voici une assez piquante, qu'il raconte à l'évêque d'Orléans, en le priant de frapper à la porte d'une dame de grand nom et de grande fortune :

« L'année dernière, écrit-il, dans un moment où il ne nous manquait plus qu'un peu d'argent pour commencer, je me suis formellement adressé à N.-S., comme cela m'est arrivé quelquefois dans ma vie et lui ai dit : Seigneur, si c'est votre œuvre, envoyez-nous un peu d'argent. Vous serait-il difficile de nous envoyer *cent mille francs?* — Quelques jours après, je vais à Paris voir le bon curé (de Saint-Roch) qui me dit ceci : On vient de m'offrir *cent mille francs* pour votre œuvre. Vous jugez, Monseigneur, de ma stupéfaction.

« Mais, un mois après, cette personne est revenue dire au curé : « Je me suis repentie de vous avoir fait cette offre. — Eh bien! dit le curé, retirez-la. — Non, dit la bonne personne, je veux au contraire me punir de ma mauvaise pensée : j'y ajouterai cinquante mille francs. Je vous donnerai cent cinquante mille francs.

« Or, voilà que maintenant cette personne ne peut plus, peut-être ne veut plus faire ce don [1]! »

D'autres la remplacèrent et les cent mille francs furent trouvés. On acheta 11, rue du Regard, une maison très vieille, et toute délabrée. On accédait à la chapelle provi-

1. Lettre inédite, 1852.

soire par un escalier de bois massif et incommode. Mais, on était chez soi; on avait un jardin d'une étendue raisonnable, une verte pelouse, quelques arbres; et, bientôt, sur un mot du P. Gratry, les fidèles allaient eux-mêmes construire une chapelle neuve et élégante.

C'est dans cette chapelle de la rue du Regard que, pendant plusieurs années, les homélies du P. Gratry attirèrent un auditoire d'élite. L'enceinte était trop étroite pour en contenir le flot débordant. Les degrés, le palier de l'autel eux-mêmes étaient submergés. Guizot y coudoyait le duc de Broglie; Vitet s'y rencontrait avec Berryer; Montalembert y était assidu. Le vaisseau de l'édifice, d'une étendue limitée, convenait parfaitement à la faible voix de l'orateur. Il y a des gens qui ont le secret de se faire entendre à force de se faire écouter. Le P. Gratry était de ceux-là. Sa parole, d'ailleurs, ne ressemblait à aucune autre. Rien des constructions à trois étages ou des morceaux à grand orchestre que la génération de 1830 avait mis à la mode. Le genre pompeux et les formes d'apparat n'étaient point le fait de cette âme simple et vraie. « Quel dommage! disait le maréchal Vaillant à propos des sermons de l'abbé Darboy, dont il était pourtant enthousiaste, quel dommage! Cet homme-là ne pose pas assez! » Il en était de même du P. Gratry. Il ne posait pas du tout. Une seule fois, à la prière de Mgr Dupanloup, il s'essaya dans le genre solennel. C'était en 1859, à Orléans. Il s'agissait d'un discours en l'honneur du célèbre jurisconsulte Pothier, auquel on élevait une statue. La foule était immense. D'après l'orateur lui-même, l'échec fut complet. « Mon outrecuidance, écrivait-il gaiement, a été punie par une véritable défaite. Il faut appliquer à l'effet général de mon discours ce que le P. Pététot raconte souvent de son ami le tambour-major, qui, se plaignant avec amertume d'un roulement trop peu nourri, disait avec mépris : « C'était si maigre, que cela faisait peine à voir[1]!.. »

1. Lettre à Mgr Dupanloup.

Mais dans le demi-jour et le milieu recueilli d'une chapelle, le P. Gratry avait tous ses moyens. Il était inégal sans doute, comme tous ceux qui ne disent que ce qu'ils sentent et qui ne connaissent point l'émotion de commande. Plus d'un auditeur venu pour l'entendre une première fois, s'en est retourné déçu. Mais, dans les jours de verve, cette parole était un charme. Elle s'inspirait de l'Évangile, dont le Père recommandait à ses auditeurs d'étudier le texte pendant la semaine afin de mettre d'avance leurs pensées en harmonie avec le commentaire du dimanche. Elle se déroulait sous forme de conversation naturelle, vivante, variée, où les paroles du Sauveur s'éclairaient subitement comme d'une lumière nouvelle, « étincelaient, comme des diamants, de feux longtemps inaperçus [1] ». Sur cette trame première, à la fois riche et souple, couraient des images et des symboles, un mélange de science et de poésie, des effusions pénétrantes, des appels pathétiques qui remuaient les âmes jusqu'en leur fond. Personne qui ne se sentît atteint aux points sensibles et qui ne vibrât sous ces touches à la fois justes et délicates. Chacune d'elles éveillait des échos intérieurs, répondait aux préoccupations intellectuelles ou traduisait les aspirations de la génération présente. Tous entendaient ces appels ou se reconnaissaient dans ces peintures qui rendaient visibles les mystères les plus intimes de l'esprit et du cœur. Car le P. Gratry était de son temps ; il en connaissait les erreurs, les tristesses, les généreux désirs ; il en parlait la langue. C'était sa force. Ajoutons qu'idées, sentiments, rythme et figures se fondaient dans un harmonieux accord, sorte de musique idéale, de mélodie ravissante, dont les notes s'envolaient parfois comme le chant de l'alouette, montaient de plus en plus vives et légères et se perdaient dans les profondeurs de l'infini. On ne résistait pas à l'enchantement, à ce don magique d'amener les âmes à soi, de les élever dans la lumière et dans l'amour. C'était un perpétuel *Sursum*

1. R. P. Largent, *Prédicateurs et Apologistes contemporains*, p. 9.

corda, redit sous les formes les plus variées et les plus persuasives, qui arrachait l'âme aux vulgarités et aux mesquines préoccupations de la vie bourgeoise et qui l'emportait sur les hauteurs morales de la charité et du sacrifice. Que de fois l'éloquent Oratorien « a répété à ses auditeurs ravis le texte de saint Jean Chrysostome : « Ce n'est pas de vous seulement, c'est du monde entier que vous aurez à rendre compte ! Ne dites donc plus : Je veux me sauver ; dites : Je veux sauver le monde. Et avec le P. Lacordaire, il eût pu ajouter : C'est là le seul horizon digne d'un chrétien; parce que c'est l'horizon de la charité [1]. »

A certains jours, l'émotion était générale et l'enthousiasme irrésistible C'est à la suite d'une de ces instructions que Henri Perreyve écrivait tout frémissant : « On ne peut s'empêcher de vous dire, bon et cher Père, qu'on a été heureux ce matin pendant votre homélie et longtemps encore après, et qu'on l'est encore maintenant, toujours à cause d'elle... Pendant votre discours, il y a telle âme, très petite et faible, qui tressaille, qui comprend, qui se donne à Dieu, qui voudrait des choses immenses... Elle va à Notre-Seigneur et lui dit : « Je me « donne à vous pour faire de moi ce que vous voudrez, « pour servir ces pauvres frères que nous aimons, pour « détourner les âmes du faux idéal, pour faire du bien. » Cette âme dit cela, et, quand elle vient de vous entendre, elle le dit avec tant d'amour, tant de larmes, tant d'espérances, que le sillon se creuse et qu'elle demeure toute pénétrée d'énergie pendant plusieurs heures [2] ! »

Le succès fut tel qu'on demanda à l'orateur de donner ses conférences dans la chapelle des catéchismes de Saint-Étienne du Mont. Il s'empressa d'accepter. « J'ai trouvé, écrivait-il à l'un de ses amis, une chapelle incomparable, beaucoup plus grande que l'Oratoire, plus facile à la parole, contiguë à l'École polytechnique, à l'É-

1. R. P. Largent, *Prédicateurs et Apologistes contemporains*, p. 10.
2. *Henri Perreyve*, p. 108.

cole normale, à l'École de droit et à trois grands collèges. De là un auditoire nouveau et tel que j'aurais dû le chercher depuis longtemps.

« Une foule empilée remplit la chapelle. C'est une bataille pour entrer. Toute l'enceinte est réservée aux hommes; les femmes, à l'entour et derrière, entrent avec des billets.

« Je ne puis vous dire la sympathie de l'auditoire. La solidité des résultats me comble de joie[1]. »

Les jeunes gens affluaient. Combien d'entre eux, touchés et pénétrés, venaient trouver le Père et lui promettaient de travailler à l'extension du règne de Dieu! Il les accueillait avec tendresse, les encourageait, et, en souvenir de leur engagement, il leur remettait une petite croix d'argent, sur laquelle il avait fait graver ce mot du Sauveur : *Esurivi :* « J'ai eu faim ».

VI

Les divers travaux du P. Gratry ne l'empêchaient point de songer à l'organisation des études. C'est lui qui, au témoignage du P. Cambier[2], avait dressé le plan des cours pour les jeunes. Outre le noviciat proprement dit, pure école de formation spirituelle, à laquelle devait présider le P. Pététot, il y avait à mener de front une double préparation, une préparation théologique et une préparation scientifique.

Pour toutes les deux, il fallait un maître de premier ordre. Le P. Gratry se mit en prière, comme il s'y était mis pour obtenir les fonds nécessaires à l'achat d'une maison. « Parlant à Notre-Seigneur comme étant présent, il lui avait dit au début : « Seigneur, il ne nous manque qu'un peu d'argent. Si c'est votre œuvre, il vous est facile de nous envoyer de suite *cent mille* francs. » Et les *cent mille* francs étaient venus. De même, il lui répétait en ce

1. Lettre citée dans la *Revue du Clergé français*, 15 juin 1895
2. Lettre inédite au P. Lescœur, octobre 1852.

moment : « Seigneur, envoyez-nous un très bon théologien. » Et juste à ce moment, il découvrit un travailleur infatigable, homme d'une science prodigieuse, d'une modestie rare. Il se nommait l'abbé Gillet. Prêtre du diocèse de la Rochelle, Mgr Pallu du Parc, évêque de Blois, l'avait attiré près de lui et nommé vicaire général honoraire. C'était le savant providentiel dont on avait besoin. Pour le gagner, le P. Gratry multiplie ses instances les plus pressantes et les plus tendres. Il y met tout son cœur, mais sans succès. Malgré les peintures enthousiastes qu'on lui faisait de la nouvelle maison, M. Gillet restait « le plus inamovible, le plus sourd et le plus aveugle des hommes ». Or, un jour, quelle ne fut pas la stupéfaction du P. Gratry de recevoir de son ami cette étourdissante nouvelle : « Je suis nommé aumônier d'un hospice d'aliénés. » Il n'en pouvait croire ses yeux. De suite, il prit la plume, et lui écrivit cette lettre délicieuse :

« Cher frère, J'ai éprouvé une étrange impression, en apprenant cette nouvelle que vous me donnez tranquillement : « Je suis desservant d'un hospice d'aliénés. »

« Depuis deux jours, je cherche à comprendre ce que cela veut dire. Ce matin, je crois en avoir entrevu quelque chose. Il m'est venu à la pensée ce mot du Psalmiste : *Dominus subsannabit eos.*

« Il me semble que vous êtes dans une position choisie par une ironie divine, pour vous ouvrir les yeux.

« Je t'ai formé depuis ton enfance. Je t'ai donné l'intelligence et la science. Je t'ai ouvert le cœur et la bouche pour communiquer ma science aux jeunes hommes. Je t'ai donné l'amour de ton état. Je t'ai donné un cœur et un sein, chargé, comme celui d'une nourrice, d'une nourriture spirituelle. Je t'ai fait souffrir comme les mères, lorsque ton sein ne répand pas le lait de ma sagesse aux enfants de mon sanctuaire. Je t'ai poussé par cette souffrance à retourner à la sainte fonction pour laquelle je t'ai mis sur cette terre et élevé depuis l'enfance. Je t'ai montré le lieu où tu devais aller. Je t'y ai attiré par l'amour. On est venu te chercher. Je te fais appeler d'une manière pressante et dont ton âme est ébranlée. Je te montre un lieu de prière, d'étude et de paix. Je te montre des frères qui t'attendent et de nobles et purs jeunes hommes qui ont besoin de toi, autant que tu as besoin d'eux. Je te montre ma lumière à répandre en eux, à répandre par eux dans l'éducation de mes prêtres. Si je t'ai donné un talent, c'est là, bien plus qu'ailleurs, que tu pourras le faire valoir, de manière à me rapporter cent pour un.

« Voilà ce que j'ai fait.

« Et toi, que fais-tu? Tu dis : « Seigneur! Seigneur! » mais tu ne fais pas ma volonté. Tu n'y vas pas. Plus on t'appelle, moins tu réponds. Plus on t'attire, plus tu t'enfuis. Eh bien, *je vais te faire desservant d'un hospice d'aliénés.*

« Je vais te mettre, comme Jonas, dans ce ventre de baleine. Nous verrons si tu comprendras et si tu iras ensuite où je t'envoie.

« Tu ne veux pas aller répandre la lumière que je t'ai donnée dans ces cœurs purs, dans ces intelligences si ouvertes et si pleines d'avidité; je vais t'attacher à des esprits fermés, murés, vers lesquels la parole ne passe pas.

« Nous verrons si tu auras assez de solitude et de séparation intellectuelle, et si ton sein te fera souffrir de manière à te ramener à tes enfants.

« Voilà, je crois, mon frère, la divine ironie et la divine leçon qui vous est adressée. »

L'impression de cette lettre exquise, admirable de bon sens, de verve spirituelle et cordiale, ne pouvait pas ne pas être profonde sur une nature douce, délicate et vraiment hors de sa voie. L'abbé Gillet avait, en effet, quitté Blois, parce qu'il s'y jugeait « une roue inutile », et il avait demandé un poste à l'évêque de son diocèse originel. On lui avait offert la première place vacante, une solitude mortelle pour son intelligence. Il y souffrait tellement qu'il n'hésita plus. Il répondit au P. Gratry : « Je viens à vous avec un cœur qui n'a point encore vieilli, qui vous *comprend* et qui a *besoin de vous*[1]. »

C'est ainsi que la jeune génération oratorienne eut le bonheur d'avoir pour maître « le plus étonnant, peut-être, des professeurs de théologie, cet humble prêtre dont la virginale et timide modestie ne permettra jamais que le nom soit connu, écrivait le P. Gratry : sachant tout, et travaillant toujours; ayant pour monde unique sa cellule, et ne sortant jamais, ne connaissant sur la terre que ses livres et son crucifix, et notre Père céleste, « qui est

1. Ces détails sont extraits d'un article du *Contemporain* (octobre 1880), intitulé : *Un professeur de théologie, M. l'abbé René Gillet.* « Le P Gratry, dit l'auteur de l'article, cherchait l'homme assez puissant pour faire jaillir de la comparaison des sciences une nouvelle démonstration de la religion de Jésus-Christ. L'abbé Gillet travaillait à être cet homme. »

dans le secret : « *Pater qui est in abscondito* » ; malgré sa science immense, sa mémoire prodigieuse de tous les faits et de tous les textes, n'ayant jamais, à son avis, assez de temps pour préparer la plus petite leçon aux cinq ou six jeunes hommes qui constituaient son auditoire [1] ».

L'auditoire était peu nombreux sans doute, mais quelle élite que ce petit groupe où se sont rencontrés ou succédé les Pères Perraud, Lescœur, Henri Perreyve, Cambier, de la Bastie, Simon, Gibon, Saglier, Largent et tant d'autres! Qui eût pu mieux comprendre que ces jeunes gens l'inestimable valeur du trésor qu'ils devaient aux sollicitudes du P. Gratry? Qui eût pu en tirer meilleur profit et pour le développement intellectuel et pour la préparation théologique?

VII

En ce qui concernait la préparation scientifique, le P. Gratry s'en réservait la direction. Son idée fixe, le but de sa vie était, on s'en souvient, d'établir un atelier d'apologétique scientifique assez puissant pour mettre fin au XVIIIe siècle *qui dure encore*, pour changer la direction antichrétienne de la philosophie, pour retourner ce faux courant et, pour édifier, à la double lumière de la science et de la foi, le grandiose monument de la science comparée.

« Dieu veut, disait-il, que l'humanité nouvelle, après avoir triomphé de la force et de César par le martyre; après avoir régné d'un certain règne bien imparfait encore, mais pourtant très fécond, pendant quinze siècles, triomphe des nouveaux maîtres du monde, et commence un second règne moins imparfait et mille fois plus fécond que le premier...

« C'est au nom de la science, de la raison, de la philosophie que l'on nous écrase par la presse depuis un siècle et que le venin de la science perverse, de la philosophie menteuse, atteint jusqu'aux extrémités du monde les lettrés et les illettrés, les esprits sans défense et tous les commençants de la raison, plus faciles encore à

1. P. Gratry, *Henry Perreyve*, p. 135.

surprendre que les enfants. Or, c'est sur ce point même que Dieu, nous l'espérons, prépare un éclatant triomphe. Il prépare une manifestation de lumière chrétienne, de science et de raison chrétiennes, de sagesse catholique, laquelle certainement éclipsera ces ténébreuses lueurs qui nous séduisent et nous égarent. Voici comment :

« Dieu inspire aux siens, en ce siècle et bientôt depuis cinquante ans, l'idée d'une science d'ensemble, d'un enseignement encyclopédique, éclairé tout entier par la croix.

« Rattacher tout à Jésus-Christ, les lettres, les sciences, les arts, la philosophie et l'histoire, le droit et les lois : c'est une pensée qui fermente dans l'Église. C'est le mot de saint Paul appliqué à l'ordre intellectuel : *rétablir tout en Jésus-Christ;* ou, comme le porte une autre version : résumer tout, récapituler tout en Jésus-Christ, c'est-à-dire rattacher à cette tête, à ce principe, à cette source, à ce centre, tous les rayons de l'esprit humain [1]. »

Telle était la pensée maîtresse du P. Gratry, la pensée sur laquelle il ne cessait de revenir dans ses entretiens comme dans ses écrits. L'Oratoire avait, selon lui, pour première mission de la réaliser. Sa vocation, sa raison d'être était de grouper des hommes de travail et de prière capables de rattacher la philosophie, la littérature et les sciences à la doctrine de Jésus-Christ; c'était de former des jeunes gens dans cet esprit, de les rompre d'abord au maniement des idées par l'enseignement à tous les degrés et particulièrement dans les petits séminaires; de les réunir ensuite pour les appliquer à la grande œuvre de l'apologétique dans toutes les directions de l'activité intellectuelle. Une revue nouvelle, dont le P. Gratry entendait être « le maître unique et absolu » devait leur servir d'organe. « Cette revue marcherait comme un corps d'armée et ne se composerait jamais d'un ramas d'articles *fortuits* comme font toutes les revues. Il y aurait une puissante unité. Toute la maison des écrivains serait organisée dans ce but [2]. » Quels admirables et évangéliques projets! Et qu'il était beau l'Oratoire idéal, tel qu'il se dessinait dans la religieuse et créatrice imagination du brillant apôtre! On dirait de loin une de ces naissantes corpora-

1. *Discours sur le devoir intellectuel des chrétiens et sur la mission des prêtres de l'Oratoire.*
2. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, sans date.

rations chrétiennes dont les modestes et infatigables ouvriers ont construit, sous l'inspiration de maîtres architectes, les splendides cathédrales du moyen âge.

On devine l'enthousiasme qu'éveillait chez des âmes jeunes, généreuses, inexpérimentées, une si belle et si féconde conception. Ce mélange de vie active et de vie contemplative donnait satisfaction à l'esprit et au cœur. L'union fraternelle, l'étude constante, profonde, vivifiée par l'esprit d'oraison, l'apostolat par la parole et par la plume, pour des natures d'élite, quel charme et quel enchantement! Aussi, des recrues nouvelles affluaient-elles à l'atelier, pleines de foi, de courage et d'entrain. « Je trouve en l'Oratoire, écrivait le jeune de la Bastie, un idéal non imaginaire, mais réalisable, que je m'étais depuis longtemps formé, et que j'avais en vain cherché partout depuis trois ans [1]. » Il faut entendre le P. Cambier faire la plaisante peinture de ce petit collège apostolique dans la simplicité un peu confuse et le naïf enthousiasme des premiers temps : « La communauté a l'air de quelque chose, écrivait-il. Un supérieur, deux assistants, un professeur de dogme, un historiographe *in partibus*, un novice en retraite, un autre en exercice, puis une nuée de *petits* de tout ordre et de tout rang, depuis le laïque habillé en clerc, jusqu'au diacre d'importation récente. On annonce dans deux jours l'arrivée d'un second. Quand on se promène ainsi sous la crypte, on a l'air d'une compagnie de garde nationale en marche, une des quatre ou cinq grandes revues de l'année [2]. »

Ces débuts ont le charme de toutes les choses jeunes; ils respirent l'élan, la ferveur, l'union des intelligences et des âmes dans un même effort et dans une même charité. Matin radieux de l'Oratoire renaissant, avec sa fraîche aurore, ses chantantes espérances, et ses parfums d'avril en fleur! Le P. Gratry en a tracé le suave et riant tableau, tout paré de grâce et de poésie.

1. *Notice sur le P. de la Bastie* par le R. P. Largent, p. 21.
2. Lettre inédite au P. Lescœur (le 3 sept. 1856).

« Alors se déroulèrent, dit-il, dans l'enthousiasme d'une vie naissante, quelques années de vrai bonheur, de vie intime et fraternelle, d'amitié sainte, de véritable fécondité d'esprit et d'âme. Là se formèrent, sous une austère et douce inspiration et sous un humble et saint exemple, de véritables cœurs sacerdotaux, bons et patients, humbles, aimants et courageux. Là aussi commençait avec la plus joyeuse ferveur l'étude spéciale du prêtre, le travail de philosophie et de théologie. Là aussi commençait, pour plusieurs, l'expérience de l'association intellectuelle véritable, de ses difficultés, de ses fécondités.

« Là enfin s'écoulait un âge d'or.

« Que dire de la débordante allégresse des conversations, et j'allais dire des jeux?

« Que dire de ces entretiens de piété profonde, après lesquels ont pleurait, on s'embrassait, et l'on tombait à genoux pour remercier Dieu?...

Filioli, diligite alterutrum! « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres! » L'apôtre de l'amour, du haut du ciel, inspirait ce précepte à nos cœurs.

« Là les intelligences sentaient qu'elles étaient bien, pour étudier ensemble la vraie philosophie, à la fois théorique et pratique, et pour entrer dans la théologie à la fois par le cœur et l'esprit.

« Là se pratiquait en effet ce que demande un philosophe, noble esprit, qui ne put qu'entrevoir ces choses, lorsque, dans ses spéculations attristées, il enseigne que « la philosophie est une affaire d'âme, comme la poésie et la religion;... que les âmes poétiques, religieuses et philosophiques sont sœurs, parce que la poésie, la religion et la philosophie sont les trois manifestations d'un même sentiment [1] ».

« Cela même, en effet, se pratiquait dans cette école réelle de philosophie. On voyait et l'on comprenait, par la vie dont on vivait soi-même, que la religion, la poésie et la philosophie sont les manifestations d'une même vie. On voyait bien que la prière, quand elle est vraie, et la pratique morale, quand elle est énergique, sont sources de lumière et de philosophie; on voyait que l'élan poétique de l'âme est aussi nécessaire à la science que l'expérience et l'observation; qu'en vérité, « la philosophie est une affaire d'âme, comme la poésie et la religion et que, si l'on n'y met que son esprit, il est possible qu'on devienne philosophe un jour, mais il est démontré qu'on ne l'est pas encore [2] ».

« Ces serviteurs de la lumière à laquelle ils étaient consacrés tout entiers, opéraient la philosophie en esprit et en vérité. Mais ils comprenaient avant tout qu'en face de la lumière immense et de la

1. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, 2e édit., t. I, p. 417.
2. Jouffroy, *Ibid.*

science sans fin, ils étaient et seraient toujours enfants et commençants : humilité nécessaire et savante que doit donner la vraie philosophie, et qui dispose à la théologie, c'est-à-dire à la respectueuse méditation des données divines révélées, plus grandes que notre esprit, vérité dont on porte en soi la substance par la foi, mais dont l'intelligence ne peut épuiser le mystère [1]. »

Ainsi, la pensée maîtresse du P. Gratry avait pris corps Un atelier d'apologétique scientifique, « une sorte de Port-Royal, moins le schisme et l'erreur », était fondé pour combattre la fausse science et le sophisme, pour propager la vérité chrétienne, pour élever sous les auspices de la raison et de la foi réconciliées, l'encyclopédie de la science totale. Le rêve de l'adolescent paraissait lui-même en voie de se réaliser. Dans ces jours printaniers de l'Oratoire renaissant, en effet, où une chaude atmosphère favorisait la germination des esprits, où la même sève généreuse montait dans tous ces cœurs, où chaque pensée et chaque âme « était comme un épi plein d'autres pensées et d'autres âmes », il semble que descendait du ciel sur la terre cette vision divine d'une cité de paix, d'une cité idéale où tous les habitants s'entendaient, s'aimaient et s'entr'aidaient comme des frères.

1. P. Gratry, *Henri Perreyve*, p. 107-108; 110-111, *passim*.

CHAPITRE X

L'ORATOIRE. — LA RÉALITÉ.

1852-1870.

Mais, en nos climats sublunaires, le printemps n'est qu'une saison courte et souvent traversée par des accidents de température. Que de fois, en plein avril, bises glacées et gelées tardives dessèchent la terre, surprennent et brûlent plantes et fleurs! De même, la radieuse cité de paix entrevue à l'horizon, qui semble parfois se rapprocher au point qu'on en voit les rues et qu'on en connaît les habitants, cette radieuse cité de paix se dérobe brusquement à nos prises, recule et s'enfuit. Ce n'était qu'un mirage enchanteur. Elle est trop aérienne et trop parfaitement immaculée pour poser le pied sur le sol, pour souffrir le contact avec notre grossier limon. Il faut savoir s'y résigner : lumières et ténèbres, printemps et hiver, mal et bien se succèdent ou se mêlent ici-bas. La contradiction, l'effort et la lutte sont les conditions de la vie présente; la croix est la marque des œuvres surnaturelles et fécondes. La petite communauté oratorienne ne pouvait échapper à la loi générale.

Elle existait à peine depuis quatre ans, que, sous l'empire de vives préoccupations, le P. Pététot allait consulter le saint curé d'Ars. Il avait à cœur de lui parler de son entreprise et de s'éclairer de ses lumières. Il put l'entretenir quelques instants. « Monsieur le curé, lui dit-il, je viens vous demander de vouloir bien prier pour une œuvre que j'ai eu la pensée d'entreprendre pour le bien

de l'Église et du clergé, de concert avec quelques ecclésiastiques zélés. Nous avons commencé il y a très peu d'années, et nos débuts ont été très favorisés. » A ce mot, la figure du saint curé se rembrunit. « Ce n'est pas bon signe, dit-il; selon sainte Thérèse, les œuvres faites pour la gloire de Dieu sont toujours, dans leurs commencements, traversées par le démon et subissent mille épreuves. — Oh! repartit le Père, ces épreuves n'ont pas tardé à venir, et même, à cette heure, elles sont très grandes. » A ce mot, le visage du curé d'Ars s'épanouit complètement, et il dit, non sans une expression de malicieuse bonhomie qu'il avait quelquefois : « A la bonne heure! Mais vous en verrez encore bien d'autres, et vous n'êtes pas au bout de vos peines; mais, courage, ayez confiance; vous réussirez, vous ferez du bien [1] ».

Ainsi, dès 1858, le P. Pététot souffrait déjà beaucoup.

Quelques années après, le P. Gratry laissait de son côté échapper cette douloureuse confidence : « Le premier temps d'une entreprise, c'est l'immensité de l'espérance et de l'ardeur. Le second temps, entamant les difficultés et entamé par elles, *touche trop souvent au désespoir*. Sachons traverser cette épreuve, et arriver à ce troisième temps, qui est celui de l'obstacle vaincu, de l'invasion et du triomphe de l'idéal dans le réel [2]. »

D'après ces lignes, on sent que le découragement fut profond à certaines heures, et qu'il fallut s'en défendre. Visiblement, après l'union, la joie, les espérances des premiers jours, une crise est survenue, crise longue et pénible, qui a contrarié les progrès de l'entreprise et qui explique l'avortement partiel des projets du P. Gratry. Il est instructif d'en étudier l'histoire : car, ce sont des idées d'un intérêt saisissant et toujours actuel qui s'y débattent. D'autre part, du spectacle de ces malentendus, de ces divisions et de ces déchirements, qui ne

1. *Notice historique sur le R. P. Pététot*, par le P. Lescœur. Le P. Lescœur accompagnait le P. Pététot et il fut témoin de l'entretien.
2. *Henri Perreyve*, p. 118.

mettent en cause ni la profonde piété, ni la haute vertu des deux hommes de Dieu, il se dégage une double leçon : pour tous, une leçon d'humilité, à la vue de l'immense difficulté du bien et de cette impuissance des meilleurs à égaler jamais leurs idées et leurs désirs ; une leçon de foi et de courage chrétien, qui, en dépit de l'infirmité humaine et des obstacles qu'elle traîne après soi, ressort des généreux exemples mis sous nos yeux, nous incite à l'effort et nous porte à espérer à travers les épreuves, à condition de placer tout notre point d'appui en Dieu.

I

Il est plus facile de s'estimer et de s'aimer que de s'entendre. Qui ne le sait ? Les deux restaurateurs de l'Oratoire ne tardèrent pas à en faire l'expérience. Ils avaient apporté l'un et l'autre un égal désintéressement, une égale générosité, le même désir de servir l'Église ; mais, au fond, ils ne s'inspiraient pas de la même idée directrice. Démontrer l'harmonie des sciences et de la religion, et, par là, mettre fin au XVIIIe siècle, retourner le courant philosophique depuis si longtemps opposé à l'Évangile, tel était le rêve du P. Gratry depuis sa jeunesse. « Il y a plus de vingt-cinq ans, écrivait-il à Montalembert, que je travaille avec persévérance, avec prières, avec larmes, avec une espérance soutenue pour contribuer à cette fin[1]. » L'Oratoire lui paraissait l'instrument providentiel visiblement établi pour réaliser ce grand dessein. Le succès ne pouvait être douteux; car « ce que quelques hommes veulent absolument en Dieu, et pour Dieu, réussit. Si nous avions de la foi, nous transporterions les montagnes. Lorsque deux ou trois âmes s'unissent au nom de Notre-Seigneur, dit l'Évangile, tout ce qu'elles demandent, elles l'obtiennent[2] ».

1. Lettre inédite, 2 novembre 1853.
2. Lettre à Montalembert. *Id.*

Un atelier d'apologétique religieuse lui paraissait l'œuvre essentielle et nécessaire. « Si je ne la fais point, disait-il à Mgr Dupanloup, j'aurai manqué la plus grande partie de ma tâche. Il le faut, Dieu le veut. » (23 août 1863.)

Telle était sa pensée dominante ; telle était l'intensité de son désir.

Tout autre l'idée dont s'inspirait le P. Pététot. Pour celui-ci, les préoccupations scientifiques étaient d'ordre secondaire. Il n'avait eu ni le temps, ni le goût de s'y livrer ; et, à cet égard, il manquait de cette admirable compréhension des besoins de l'Église, qui fit de saint Philippe l'inspirateur et le soutien persévérant de Baronius. Il lui aurait fallu les vues si larges et la science profonde du grand cardinal de Bérulle, maître de saint Vincent de Paul et du P. de Condren, inspirateur des travaux bibliques et théologiques du P. Morin et de la polyglotte de Lejay, excitateur du génie de Descartes. Or, ces immortels souvenirs n'avaient point de prise sur lui [1]. Son horizon était resté circonscrit au ministère paroissial, qui avait absorbé jusque-là toute l'activité de son intelligence et de son cœur. Il savait comment ce ministère peut devenir merveilleusement fécond, il voyait aussi pourquoi il donne souvent peu de fruit. Le clergé français, si honnête et si digne d'estime, lui paraissait ne pas échapper au danger du fonctionnarisme routinier, au formalisme administratif, au goût de la vie tranquille et bourgeoise. Il y avait là un inquiétant péril. C'était une de ses maximes, maxime que dans notre société mêlée et troublée, les faits ne confirment point toujours, à savoir, que le peuple est chrétien dans la mesure où le clergé est véritablement évangélique. Par suite, aujourd'hui que la foi a diminué, que le naturalisme coule à pleins bords, il ne s'agit plus, comme autrefois, de conserver par des mérites ordinaires des positions depuis longtemps assurées, mais de donner l'assaut à la barbarie renaissante et de reconquérir des provinces perdues. Des prêtres simple-

1. C'était la pensée du P. de Valroger.

ment honnêtes n'y suffisent pas; il y faut des hommes surnaturels et des saints. Les préparer dès l'adolescence, renouveler les sources de la vie apostolique, pénétrer les aspirants au sacerdoce de l'esprit de pauvreté, de désintéressement et d'abnégation, leur souffler le feu sacré du dévouement, telle est la réforme à entreprendre et le premier service à rendre à l'Église. Cette action doit commencer par les petits séminaires. Le meilleur moyen de la rendre efficace et puissante est de créer une congrégation spéciale, armée des meilleures méthodes pédagogiques sans doute, mais surtout donnant l'exemple de toutes les vertus sacerdotales.

Depuis quelque temps, cette même idée préoccupait fortement un ami commun du P. Gratry et du P. Pététot, ancien collaborateur de celui-ci aux catéchismes de la Madeleine, Mgr Dupanloup. Il avait songé un moment à la réaliser lui-même. « Il faut, écrivait-il, que je lève ce drapeau. » Et Pie IX lui répondait : « Ce serait le salut de la France[1] ! » Aussi, dès que l'évêque d'Orléans connut le projet du P. Pététot, s'empressa-t-il d'y applaudir, en même temps qu'il encourageait celui du P. Gratry. Ils lui semblaient parfaitement conciliables entre eux. Ce double et admirable apostolat par la science et par la sainteté constituait, à ses yeux, le lien le plus naturel qui pût rattacher le nouvel Oratoire à l'ancien. Car l'ancien Oratoire avait été, dans ses beaux jours, non seulement une congrégation savante, mais un centre de vie religieuse intense. Il avait grandement contribué au mouvement de réforme catholique et cléricale, qui est l'honneur de la première moitié du dix-septième siècle.

Théoriquement et dans les perspectives de l'avenir, Mgr Dupanloup avait raison : les deux idées ne présentaient rien de contradictoire ni d'incompatible. Loin de se contrarier, il sembla même aux intéressés qu'elles se prêteraient un mutuel appui. L'enseignement n'est-il pas une excellente école pour développer, assouplir,

1. Lettre du P. Gratry à Montalembert, décembre 1851.

aiguiser l'esprit, pour rompre au maniement de la parole et de la plume, pour préparer enfin des défenseurs aguerris de la vérité? D'autre part, les petits séminaires étant des pépinières ecclésiastiques, il y avait lieu d'espérer qu'il en sortirait des volontaires d'élite, de vaillantes recrues pour l'atelier d'apologétique. Ainsi, les deux conceptions paraissaient se compléter de la façon la plus heureuse, et les deux causes devaient y gagner d'être l'une et l'autre mieux servies. Ni du côté du P. Pététot, ni du côté du P. Gratry, malgré la diversité de la pensée inspiratrice, on ne prévit de difficultés probables, ni surtout une possibilité de conflit entre les deux tendances.

En pratique, il en alla tout autrement. Les quatre premières années furent entièrement données à l'étude, au recueillement et à la prière : l'entente fut parfaite. Mais, en 1857, des dissidences éclatèrent. L'évêque de Coutances, Mgr Daniel, offrit à la Congrégation la direction du petit séminaire et collège diocésain de Saint-Lô. La majorité du conseil, ne jugeant pas la société assez nombreuse pour suffire à une mission pareille sans appauvrir à l'excès le groupe de Paris, se prononça contre l'acceptation. Le P. Pététot, dominé par son idée et jugeant l'occasion propice de la mettre en pratique, passa outre résolument et imposa sa décision, sans se douter peut-être de l'énorme charge qui allait peser sur sa communauté en formation. Il s'agissait, en effet, d'une maison importante et en voie de développement. Malgré le concours dévoué qu'on pouvait attendre des prêtres du diocèse, concours promis et prodigué depuis si généreusement, il y fallait un personnel de choix, un personnel assez imposant pour inspirer toute confiance aux familles. Le P. Pététot n'hésita pas : il entama le noyau réservé du P. Gratry. Le P. Mariote fut nommé professeur de philosophie, le P. Adolphe Perraud professeur d'histoire, le P. Lescœur professeur de rhétorique. Tous les trois étaient venus à l'Oratoire pour y défendre la religion par la plume, et ils étaient tout désignés pour y être des ouvriers

de l'entreprise philosophique. Ensuite, ce furent les PP. Simon, de la Bastie, Saglier, Gibon, qui prirent le chemin de Saint-Lô. Chaque année, une nouvelle trouée était faite parmi les jeunes confrères. D'autre part, les Pères restés à Paris étaient contraints, par la nécessité de vivre, de s'employer à la prédication et dans des aumôneries. Le P. de Valroger lui-même se plaignait d'être constamment détourné de ses travaux d'apologétique, et ainsi l'atelier tant rêvé ne se fondait pas.

Le P. Gratry restait, pour ainsi dire, seul. Il était inconsolable. Car, ces auxiliaires qu'on lui prenait étaient ceux qu'il avait comme providentiellement élevés et sur lesquels il croyait pouvoir compter. Ils étaient enlevés juste au moment où quelque chose de grand et de fécond pouvait être commencé, où les jeunes écrivains étaient préparés par des études générales, tous dans sa main, pleins d'ardeur; où une foule de plus en plus enthousiaste se pressait dans la chapelle de l'Oratoire, où les âmes étaient remuées, où les jeunes gens se levaient de toutes parts à son appel, demandant des conseils, une direction pour agir. L'impulsion était donnée. Qui allait entretenir ce mouvement? Le P. Gratry n'avait ni le temps, ni les forces, ni l'esprit de suite nécessaires pour y suffire. Il fallait donc autour de lui un groupe de jeunes prêtres pénétrés de ses idées et capables de développer par une influence continue les germes que sa parole avait jetés dans les âmes. Faute de ce concours indispensable, on allait laisser se refroidir l'ardeur de la foule, se dissoudre le faisceau des bonnes volontés, s'échapper ces cœurs disposés à un effort généreux et que le monde ne tarderait pas à reprendre, si l'on n'en faisait rien! N'était-ce point folie, à l'heure où tant de ressources, de sympathies et d'encouragements poussaient à la création de l'œuvre essentielle et capitale, de la sacrifier à une œuvre partielle, secondaire, d'une portée aussi restreinte que celle d'un seul petit séminaire?

D'autre part, les attaques se multipliaient contre le christianisme, troublaient les esprits superficiels, ébran-

laient la foi des simples. Les catholiques, au lieu d'unir leurs forces pour les repousser, se déchiraient entre eux et usaient leurs armes dans des luttes fratricides. « Affreux spectacle de trahison intérieure ! » s'écriait le P. Gratry. A tout prix, il fallait sans retard, organiser un bataillon d'élite qui montât la garde autour de la cité sainte. Quand l'ennemi était aux portes, provocateur et insolent, le rôle de ce bataillon était de lui faire front sur les remparts et non d'aller au loin cultiver une oasis dans quelque vallée normande. Le P. Pététot commettait la même faute que plus tard Napoléon III. Celui-ci, au lieu de constituer une armée solide, compacte, prête à l'offensive et à la défensive en vue des grandes luttes prochaines, l'enverra, pour un profit problématique, se battre et se faire tuer jusqu'au Mexique. Saint-Lô allait être « le Mexique de l'Oratoire »!

Telles étaient les réflexions et les doléances du P. Gratry. « *Je vois si clairement l'ennemi,* s'écriait-il, *et nos possibilités de victoire, et le faisceau d'idées qui pourraient éclater, et comment, par nos fautes, nous perdons des siècles* [1]! » Tout un groupe de jeunes, attachés à ses idées et à sa personne, lui faisaient écho et suivaient sa bannière.

Le P. Pététot n'en était pas ébranlé. Lui aussi avait sa pensée maîtresse. L'œuvre des petits séminaires primait toute autre à ses yeux; c'était pour la fonder qu'il avait renoncé à une situation enviée. Il entendait non seulement lui maintenir le premier rang; mais, puisqu'il fallait choisir, il était décidé à lui sacrifier la maison des écrivains rêvée par le P. Gratry. Il le faisait avec le calme et la sérénité que donne la conscience d'un devoir accompli. Sans doute la majorité du conseil et des Pères de Paris le désapprouvait; mais son autorité de supérieur général, le prestige de sa sainteté et son idée elle-même ralliaient autour de lui un groupe de partisans dévoués.

Ainsi deux conceptions et deux écoles étaient en pré-

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup.

sence dans la communauté naissante. D'un côté comme de l'autre, et ceci est à l'honneur de tous, mêmes préoccupations apostoliques, même passion du bien, même désintéressement personnel; mais aussi, d'un côté comme de l'autre, une idée arrêtée et, pour ainsi dire, fixe, des tendances divergentes, conciliables en soi sans doute, mais s'acheminant, en raison des circonstances et par le mouvement rapide des choses, à l'opposition irréductible. [1]

II

De cette dualité de vues devait naître bientôt une autre cause de dissentiment. L'organisation d'une société varie, en effet, selon l'idéal qu'elle poursuit et selon la fin pour laquelle elle a été fondée. Tout autre sera la constitution d'une réunion d'écrivains voués aux études scientifiques et à l'apologétique religieuse, tout autre celle d'une congrégation destinée à faire rayonner dans la vie active, et sous les yeux d'une jeunesse d'élite, l'idéal de sainteté sacerdotale. Les règlements seront sensiblement différents. Sans doute, ici, il y avait lieu de s'inspirer avant tout de l'esprit et des traditions de l'ancien Oratoire, puisqu'on en relevait le nom justement célèbre. Mais, outre que la communauté naissante n'avait pas été rattachée officiellement par l'autorité ecclésiastique à l'institut du cardinal de Bérulle et qu'elle n'en était pas encore héritière, ni le P. Pététot, ni le P. Gratry n'en avaient étudié le mécanisme intérieur ni les statuts particuliers. Il leur avait suffi jusque-là d'en connaître l'esprit. Ils le goûtaient et l'admiraient également, tel que Bossuet l'a défini et caractérisé avec tant de précision et de sympathie dans l'*oraison funèbre du P. Bourgoing :*

« Son immense amour pour l'Église, disait-il à propos du P. de Bérulle, lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autres liens que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du

1. Voir la note aux pièces justificatives, p. 481.

baptême et du sacerdoce. Là, une sainte liberté fait un saint engagement. On obéit sans dépendre, on gouverne sans commander; toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité qui bannit la crainte, opère un si grand miracle; et, sans autre joug qu'elle-même, elle sait non seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité; ils ont toujours en main les saints livres pour en chercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la foi par la charité à laquelle tout se termine, et qui est l'unique trésor du christianisme, *Christiani nominis thesaurus,* comme parle Tertullien. »

Telle devait être, au jugement des deux fondateurs, l'âme du nouvel Oratoire. A cet égard, l'entente était parfaite. Mais une congrégation n'est pas seulement une âme, elle est un corps visible, et à ce corps, il faut le soutien d'une ossature. L'ossature, ce sont les règlements. Ici commençait le désaccord. La communauté dont le type répondait le mieux à la pensée du P. Gratry était, nous l'avons vu, celle dont saint Philippe de Néri a tracé le modèle. Un groupe de travailleurs unis entre eux par la charité, s'édifiant réciproquement par de bons exemples, mettant leurs pensées, leurs connaissances et leurs forces en commun pour en multiplier la puissance expansive; un petit nombre de règles librement acceptées et fidèlement suivies pour contenir les caprices individuels, assurer l'ordre général et le mérite des vertus intérieures d'humilité et d'obéissance, l'exemple du supérieur persuadant et entraînant plus encore que les paroles et les commandements; une vie de labeur intellectuel, sans austérités monacales, sans mortifications extraordinaires, caractérisée par la modération; enfin, un cadre d'une fermeté convenable et assez large pour laisser à chacun quelque liberté d'initiative et assez d'espace pour son élan : telle était la conception première du P. Gratry, celle à laquelle il revenait toujours.

Par conviction et par tempérament, le P. Pététot, nature énergique et rude, préoccupé avant tout de former pour les petits séminaires des prêtres rompus aux asser-

vissements d'une vie pénible, prêts à tous les sacrifices, inclinait plutôt vers le rigorisme, vers les formes qui compriment et enserrent les volontés. Il y tenait fermement. Pour tout dire en un mot, l'idéal qui l'attirait paraissait être plutôt celui des grands ordres religieux que celui de Saint-Sulpice. Un détail en donnera l'idée. Il avait fixé le lever à quatre heures et demie. Or, pendant le siège de Paris, malgré les privations et les souffrances de tous, il ne jugea pas à propos d'y rien changer.

Personne n'a tonné avec plus de force que lui contre l'orgueil, contre l'amour-propre, contre tout ce qui sent l'individualisme. Pour le combattre, il avait la passion de la réglementation méticuleuse, qui harcèle et fatigue les natures fortes plus qu'elle ne les soutient. Très attentif aux détails extérieurs, à la correction de l'attitude et de l'alignement, il traçait des limites, creusait des fossés, dressait des barrières; il excellait pour la défensive. Général incomplet cependant, qui ne se rendait pas assez compte que l'essentiel, à la guerre, est d'entretenir chez le soldat un foyer brûlant d'amour et de courage, d'échauffer les âmes, de les exalter pour les lancer ensuite dans l'offensive et dans l'action. Quand la vie intérieure est intense, les convictions fortes, les cœurs enflammés de zèle, beaucoup de menues prescriptions deviennent inutiles et tombent d'elles-mêmes. *Ama, et fac quod vis*, disait saint Augustin. *Aimez, et faites ce que vous voudrez.* Or, malgré sa haute vertu, le P. Pététot ne savait pas assez imprimer un élan à sa petite troupe, ni communiquer le feu sacré.

Les natures ardentes souffraient de ce régime quelque peu mortifiant. « Dieu m'envoyant à l'Oratoire, écrivait le P. de la Bastie, m'avait pris au milieu d'une course ardente vers un but fixe et précis. — Une fin à atteindre, des moyens à prendre, et en avant! me disais-je, c'était une force. Tout occupé vers le présent, tout tendu vers l'avenir, je n'avais nul retour sur moi-même, nul ressouvenir du passé. — Figurez-vous un zouave lancé à fond de train, baïonnette en avant. Tout va bien; on

l'arrête. — Halte-là! — Et pourquoi? — Halte-là, vous dis-je, et restez, — laissez courir les autres et attendez. — Et il faut s'arrêter, il faut se dire : Où irai-je? vers quel nouveau but serai-je lancé? Et que faire en attendant? etc. En deux mots, j'avais perdu ma force en perdant mon initiative; je me suis mis entre les mains des supérieurs [1]. »

Cette sensation désagréable de l'arrêt brusque, l'ennui de la marche au pas et dans le rang, l'assujettissement de l'allure à des règles uniformes, le roulis monotone qui vous berce et vous endort sur une mer toujours la même, le monde qui se rapetisse aux étroites limites de nos murailles, la dépendance où l'on est de la volonté d'autrui, d'une volonté qui s'inspire peut-être d'idées et de goûts différents des nôtres, la soumission à un supérieur qui ne voit peut-être pas toujours clair ni juste, que sais-je encore? Faut-il dire avec Bossuet, la possibilité « d'être persécuté, quand Dieu le veut, par une autorité sainte, — et qu'on ne pense pas, ajoute le grand évêque, que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très fréquente [2] » : — telles sont les croix et les renoncements qu'entraîne d'ordinaire la vie de communauté. Le P. Gratry y était sensible plus qu'aucun autre. Nature vive, primesautière, impulsive, nous avons vu combien il lui en coûtait, à Strasbourg, de s'assujettir aux exigences d'une exacte discipline, combien il en redoutait la compression pour les mouvements de son esprit et pour les élans de son cœur. De là les monitions un peu rudes de l'abbé Bautain. Et pourtant, il était jeune alors, par suite, plus souple et plus facilement maniable. A cinquante ans, après des années de liberté relative, les mailles qui l'enserraient brusquement lui parurent beaucoup plus pénibles à supporter.

C'est, dans toute société, un problème singulièrement délicat que celui de la conciliation de l'autorité et de la

1. *Notice sur le P. de la Bastie*, par le P. Largent, p. 41.
2. *Méditations. La Cène*, 2e partie, 17e journée.

liberté. Dans le domaine politique, depuis un siècle que la France travaille à le résoudre, elle n'y est point parvenue. Les ordres religieux, comme les corps militaires, sentant le besoin d'affirmer avant tout l'autorité, lui ont résolument sacrifié la liberté individuelle. Chez eux, la volonté des sujets, librement enchaînée devant Dieu par des vœux irrévocables et des liens indissolubles, se trouve protégée par une double barrière contre ses propres écarts et sa mobilité. Bérulle, le premier en France des fondateurs de communauté religieuse, par une sorte de divination des temps nouveaux, pencha hardiment pour la liberté et créa une congrégation comme on n'en avait jamais vu chez nous, où, selon le beau mot de Bossuet, « l'on obéit sans dépendre, où l'on gouverne sans commander, où toute l'autorité est dans la douceur, où le respect s'entretient sans le secours de la crainte ». Conception neuve, généreuse, bénie par l'Église, qui s'inspire moins d'une confiance naïve en la nature humaine que d'une grande confiance aux ressources de l'esprit sacerdotal. Mais la liberté a ses dangers. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait une congrégation uniquement composée d'une élite d'hommes judicieux et de caractères fermes, et, de plus, animés à un haut degré de sentiments surnaturels. Dans toute réunion plus ou moins considérable, et en dépit des meilleures intentions, il y a nécessairement des intelligences peu sûres, des caractères faibles et changeants, des natures inquiètes et aventureuses : les uns ont besoin d'être soutenus, les autres d'être dirigés et contenus. Au gouvernement de pourvoir à cette double tâche, avant tout, par l'activité et la force entraînante de vertus exemplaires; ensuite, par la vigilance qui prévient les abus et les défaillances, enfin par la fermeté qui les réprime et qui maintient à tout prix le respect des règlements. En un mot, pour remplir cette haute et difficile mission de concilier, dans la direction d'une communauté ainsi organisée, l'autorité et la liberté, il ne faut pas moins chez les supérieurs qu'une intelligence à la fois large et pénétrante, une volonté forte et

douce, unies à l'oubli de soi et à la sainteté. Un pareil ensemble de dons est rare. Aussi, l'ancien Oratoire n'a-t-il pas su échapper jusqu'au bout aux périls de sa constitution libérale. S'il eut à sa tête des hommes de haute vertu, ces hommes n'eurent pas toujours assez de vigilance pour empêcher l'infiltration des doctrines jansénistes au XVIIe siècle, celle des idées philosophiques au XVIIIe, et finalement un certain désarroi religieux et moral. Ils semblent bien avoir manqué de clairvoyance ou de fermeté, et peut-être de ces deux qualités à la fois; et, par là, ils peuvent être rendus responsables de défaillances qui ont compromis dans une partie du public le bon renom d'une institution si féconde en hommes de science et de piété.

Dans le milieu d'élite qui l'entourait, milieu si surnaturel, si généreux, le P. Gratry ne se rendait peut-être pas assez compte des conditions vitales de l'œuvre qu'il avait fondée. Tout entier au présent, il ne voyait pas assez les nécessités de l'avenir. Peut-être même, sous le sentiment des gênes et des contraintes qui lui pesaient, ne mesurait-il pas toute l'étendue des compensations que la vie commune apporte avec elle. Elle rend, en effet, sous une autre forme, au moins l'équivalent de ce qu'elle enlève, et, le plus souvent, elle rend beaucoup plus. Outre les avantages spirituels et intellectuels qu'elle assure, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être, elle met de l'ordre dans notre activité, empêche le gaspillage du temps, l'agitation stérile; prévient la dispersion des forces en les canalisant et en les appliquant, sinon toujours de la façon la plus heureuse, au moins de manière à mettre la responsabilité individuelle à couvert devant Dieu. Qui sait si elle n'eût pas sauvé Henri Perreyve des emportements de son zèle et de cette fièvre dévorante, où sa frêle santé s'est rapidement consumée? « Que n'avons-nous su tous, s'écrie le P. Gratry lui-même, avec un accent de poignant regret, poursuivre l'idéal primitif! Passer la vie à travailler ensemble, en petit nombre, dans le même lieu, *omnes unanimiter in eodem loco,* dans une réelle et

quotidienne société d'âme et de pensée, nous soutenant, nous contenant, nous excitant les uns les autres! Il serait encore parmi nous [1]! » Oui, à supposer que l'essai en fût venu « à de trop dures et difficiles conditions », comme il le dit, conditions si différentes de l'atmosphère printanière des premiers temps, il était préférable encore à l'isolement, à l'entraînement inconsidéré et à l'abus de l'effort qui finit par tuer le jeune apôtre.

Pour le P. Gratry lui-même, nature rêveuse et inquiète, la discipline était une force modératrice d'autant plus bienfaisante qu'elle répugnait à sa fantaisie. En somme, l'asile laborieux qu'il s'était fait à l'Oratoire lui avait jusque-là porté bonheur. C'est de cette période de 1852 à 1860 que datent ses plus beaux ouvrages, la *Connaissance de Dieu*, la *Logique*, la *Connaissance de l'âme*.

Eût-on d'ailleurs personnellement assez de vie intérieure pour se passer des secours et des appuis de la règle commune, il n'importe pas moins à l'intérêt général que chacun la respecte et en accepte les obligations et les dépendances. Une société ne peut vivre qu'autant que les individus sont dans la disposition de sacrifier leur agrément ou leur intérêt au bien de la communauté. Voilà ce que le P. Gratry ne comprit pas assez, disons-le avec tout le respect dû à cette grande mémoire, et ce qu'il n'eut pas le courage de faire avec assez de générosité. Si minutieuses et si étroites que paraissent certaines prescriptions du P. Pététot, le meilleur était d'en prendre son parti, en attendant qu'on pût les modifier ou les élargir. Ici le P. Gratry manqua de décision. Cédant à la fois aux préoccupations d'une santé fatiguée et à l'impulsion de ses tendances naturelles, il s'écarta peu à peu de la vie commune. A partir de 1858, il paraissait rarement en récréation. Souvent il prenait ses repas dans sa chambre, parce qu'au moment de descendre, une idée l'avait frappé et qu'il avait voulu l'écrire de suite [2]. Un domestique par-

1. *Henri Perreyve*, p. 211.
2. Quelques-uns de ces détails sont tirés des *Mémoires* inédits du P. Bouscaillou.

ticulier était attaché à sa personne, et ce n'était pas une petite complication dans la maison. Car, en voyant les avantages accordés à celui-là, aucun autre domestique ne pouvait se résigner aux fonctions plus humbles du service ordinaire. Cette situation exceptionnelle, ces franchises plus ou moins consenties en faveur d'un membre qui était un chef et un maître, et qui, à ce double titre, devait être un modèle, mettaient du malaise dans la communauté. Le P. Pététot en gémissait intérieurement, hasardait quelques observations toujours parfaitement reçues, sans obtenir finalement l'effort nécessaire et la transformation désirable. Peut-être un saint Philippe y aurait-il réussi par l'action persuasive de sa douce parole et d'un charme pénétrant qui fléchissent les volontés sans les commander. Mais le P. Pététot n'avait pas à ce degré le don de s'insinuer dans les cœurs. Nature austère, il s'échappait en mouvements brusques et en observations rudes. Il ne semblait pas assez compatir aux infirmités de ses confrères, ni comprendre leurs faiblesses. Profondément bon et dévoué dans le fond, « s'il était toujours père, écrit l'un de ses enfants les plus attachés et les plus fidèles, il en avait trop rarement la parole et le visage [1] ». Aussi l'intimité cordiale des premières années alla-t-elle diminuant entre le P. Gratry et lui, et l'heure vint où ils se trouvèrent juxtaposés plutôt qu'unis, et où, sans le vouloir et souvent sans le savoir, ils commencèrent à se faire souffrir l'un l'autre. Quand on ne s'entend point sur l'œuvre à faire, quand la conception de la vie commune est différente, que les sympathies mêmes s'évanouissent, l'estime réciproque, si profonde qu'on la suppose, ne suffit plus à maintenir l'harmonie entre les âmes.

Après les douloureux avortements de Strasbourg, après les splendides espérances de cette nouvelle association à ses débuts, quel cruel désenchantement pour le P. Gratry! Il en sentait vivement l'amertume et il la laisse souvent

1. P. Lescœur. *Notice biographique,* p. 95.

percer dans des plaintes désolées et d'un accent inexprimable, qui rappellent celles de Fénelon vieillissant :

« L'homme apporte, en naissant, le besoin de s'unir à ses frères; écrivait-il, mais les premiers essais d'union amènent les premières expériences; ces expériences se multiplient, deviennent terribles et cruelles; on cherche en vain des cœurs qui sachent répondre au nôtre; plus on aime, plus on est trompé; plus on se donne, moins il nous est rendu. Alors le cœur se ferme, la défiance s'empare de notre âme, on renonce à l'amour, à l'union. On s'habitue à vivre en étranger au milieu de la foule, à ne compter jamais que sur sa propre force : il ne nous vient même plus au cœur d'espérer quelque chose d'autrui, on prend les hommes comme ils sont; chacun, dans sa demeure, s'occupe de soi, et les clôtures de nos maisons, leurs murs et leurs barrières sont les faibles symboles des infranchissables barrières d'indifférence et de défiance qui nous isolent les uns des autres. [1] »

Le P. Pététot n'était guère moins triste ni moins découragé. Il souffrait des difficultés et des embarras créés par la situation exceptionnelle et mal définie du P. Gratry; il souffrait de la séparation morale et intellectuelle qui isolait de son supérieur une partie de la communauté. La confiance, l'expansion, l'esprit de famille, ces joies de la vie religieuse, allaient déclinant et pouvaient en mourir.

III

D'un côté comme de l'autre, on souhaitait la fin de ces conflits d'idées et de ces épreuves. Pour prévenir une rupture, la nécessité d'une solution s'imposait. En 1860, la pensée d'une scission vint à quelques têtes. Après une période d'union parfaite et des campagnes communes en Syrie et en Grèce, saint Paul et saint Barnabé, ne s'entendant plus, durent se séparer et portèrent l'Évangile chacun de leur côté. Au jugement des jeunes, qui s'étaient ralliés autour du P. Gratry pour réaliser ce qui était à leurs yeux le projet primitif et fondamental de

1. *La morale et la loi de l'histoire*, t. I, p. 150

l'Oratoire, à savoir la création d'un atelier d'apologétique scientifique, il était temps de suivre un pareil exemple, d'en finir avec les ajournements décourageants dont on ne pouvait prévoir le terme, et de former un groupe à part sous la direction de celui qui était pour eux un père et un maître. Le P. Pététot continuerait de son côté l'œuvre des petits séminaires. Le P. Adolphe Perraud se fit, en toute charité et ouverture d'âme, l'apôtre de ce plan, à Paris et à Saint-Lô. Il échoua. Les uns estimaient, non sans raison, qu'une vie exclusivement vouée à l'étude, étrangère à tout ministère sacerdotal et par là privée des joies surnaturelles et du réconfort moral qu'apporte avec soi l'action apostolique, ne va pas sans inconvénients pour le grand nombre, qu'elle peut dessécher l'âme et tarir peu à peu les sources vives de la charité. Tout prêtre a mission de consoler, de bénir, d'absoudre et de relever les hommes. A quoi servent ces pouvoirs divins, s'il reste complètement enfermé dans sa cellule, s'il se retire dans sa bibliothèque comme dans une tour d'ivoire? D'autres, sans méconnaître les lacunes graves du P. Pététot, ne pouvaient s'empêcher de voir en lui l'auteur providentiel de la restauration de l'Oratoire, celui sans qui rien ne se serait fait, ni ne se soutiendrait, car personne n'était suffisamment préparé à le remplacer; celui qui, par son autorité, son désintéressement, une sainteté indéniable, était désigné comme l'intermédiaire nécessaire et comme le canal destiné à communiquer aux âmes la vie spirituelle. Il est remarquable, pour le dire en passant, que, parmi ce désaccord, d'un côté comme de l'autre, on se tenait élevé au-dessus des petites considérations personnelles, pour ne s'inspirer que de mobiles généreux et de préoccupations évangéliques.

Cependant, le bruit de ces dissentiments avait transpiré au dehors de toutes parts. L'archevêque de Paris, le cardinal Morlot, s'en émut. Il avait pour le P. Gratry une haute estime, et, pour le P. Pététot, de la vénération. Aussi, quand celui-ci vint l'entretenir de la situation de sa communauté et d'un déchirement probable pour un

avenir prochain, son premier mouvement fut de s'y opposer. Après examen plus approfondi, il décida, par un mouvement spontané de sympathie pour l'Oratoire, d'envoyer son vicaire général, M. Véron, étudier la question sur place. Les Pères de Paris furent interrogés amplement sur leurs pensées et sur leurs désirs, et ceux de Saint-Lô furent invités à envoyer par écrit leur avis motivé. Le visiteur s'aperçut que les divergences étaient trop profondes entre le P. Gratry et le P. Général pour qu'une conciliation fût possible. De cette enquête canonique, l'autorité de celui-ci sortit plutôt affermie que diminuée [1]. Il fut convenu que le P. Gratry, en considération des immenses services qu'il avait rendus à la Congrégation, serait autorisé officiellement à se retirer de la Communauté pour habiter chez lui, tout en conservant le titre d'Oratorien. Peu après, à la première assemblée générale, qui eut lieu en août 1861, le P. Pététot crut devoir mettre à l'épreuve les dispositions de ses confrères à son égard : il donna sa démission. Il fut réélu à l'unanimité. D'autre part, une motion fut proposée, ainsi conçue :

« Considérant les nombreux et éminents services rendus à la Congrégation par le R. P. Gratry, l'assemblée, avant de se dissoudre, tient à inscrire dans le recueil de ses actes un témoignage public de son affection et de sa reconnaissance envers le P. Gratry. »

Le P. Pététot déclara qu'il avait lui-même l'intention de présenter cette proposition. Il rappela en quelques mots la part que le P. Gratry avait prise à la reconstitution de l'Oratoire, l'intérêt qu'il n'avait cessé de porter à cette œuvre, le zèle dont il était toujours animé à son égard, et la convenance qu'il y avait que le souvenir de toutes ces choses fût consigné dans les actes de l'assemblée.

La motion fut votée à l'unanimité[2].

Le P. Gratry quitta la maison de la rue du Regard en juillet 1861 ; et, en octobre, il s'installait avec son domes-

1. Une partie de ces détails est tirée de lettres inédites du P. de Valroger au P. Bouscaillou.
2. Actes de l'Assemblée.

tique, rue Barbet-de-Jouy, 34. « Il paraît content, écrivait le P. de Valroger, et il considère sa position par le meilleur côté et il est en veine d'écrire de belles méditations sur l'Évangile[1]. »

Un mot, qu'il envoyait à l'un de ses amis, témoigne de la paix et du calme qui se faisaient dans son âme après les tiraillements pénibles des derniers temps : « Ma vie traverse une crise extérieure. La crise semble se résoudre en bonne part par un progrès de l'Oratoire, auquel je me rattache de cœur. Si le progrès subsiste, ma vie n'est pas brisée. »

Et un peu après (6 septembre 1861) : « Si l'on vous dit que je ne suis plus de l'Oratoire, n'en croyez rien. Je ne suis plus du gouvernement, c'est vrai : il y a trois ans que je n'en suis plus. Mais l'union des cœurs, toujours entière, s'est encore resserrée par une récente assemblée générale, où l'on m'a comblé d'un doux honneur en me votant, à l'unanimité, « un témoignage public d'affection et de reconnaissance pour les services rendus ». Les détails de cette séance étaient pour moi profondément touchants[2]. »

En octobre 1866, un compagnon vint le rejoindre dans sa solitude, le P. Charles Perraud. La sympathie, l'attrait du cœur plutôt que la communion des idées rapprochaient ces deux âmes. Ce n'était pas un collaborateur pour le P. Gratry ; c'était un commensal et un ami, qui resta fidèle jusqu'à la fin. Du reste, le lien n'était nullement rompu avec la Communauté. Le P. Gratry y venait aux fêtes, et ses disciples, le P. Adolphe Perraud en particulier, allaient souvent le visiter.

Nous verrons plus tard comment ce lien parut difficile à maintenir à la suite des affaires de la *Ligue de la Paix* ; et comment, après les polémiques retentissantes relatives à l'infaillibilité pontificale, il fut brusquement et définitivement tranché en 1870.

1. Lettre inédite au P. Lescœur, 16 octobre 1861.
2. V. *Revue du Clergé français*, 15 juin 1895.

Toute consentie qu'elle fût et arrangée à l'amiable, cette séparation de 1861 n'en était pas moins douloureuse. Le P. Gratry eut le sentiment très vif que c'en était fait du rêve de sa vie, de son atelier d'apologétique religieuse. « J'avais espéré, écrivait-il à Mgr Dupanloup, trouver à l'Oratoire un puissant secours pour cette œuvre si nécessaire. Me voici aujourd'hui, sous ce rapport et sous tous les autres, plus seul que jamais. » (24 novembre 1861.) L'illusion n'était plus possible. Et d'ailleurs, où aurait-il pris les ouvriers pour réaliser son projet? Dès 1860, le P. Gillet était retourné à Blois; la mort emportait successivement l'abbé Perreyve, le P. Simon, le P. de la Bastie, le P. Magnier, tous sujets d'élite ; le P. Cambier se faisait missionnaire et partait pour la Chine, le P. Saglier rentrait dans le clergé de Paris. Ainsi s'écroulaient les unes après les autres les dernières espérances. Il était dit que le P. Gratry, des hauteurs morales où habitait sa belle âme, saluerait de loin les horizons de la terre promise; mais, pas plus qu'à Moïse, il ne lui serait donné d'y entrer. Il n'en prendra jamais son parti. Il ne cessera d'en gémir, comme un blessé dont la plaie reste ouverte et la peine cuisante.

« Si l'Oratoire, écrira-t-il en 1868, avait, depuis quinze ans, fait son devoir, ou la moitié de son devoir, l'état intellectuel de la France, j'ose le dire, ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. Il y aurait en France plusieurs forteresses intellectuelles du premier ordre. L'on ne pourrait plus dire ce que disait M. Foisset : « Que fait donc l'Oratoire? » ni ce que vous vouliez bien dire avec moi, il y a deux ans : « Depuis un demi-siècle, Jésus-Christ demande à la France une telle maison et il ne peut pas l'obtenir. » L'on a essayé vingt fois. Tout avorte... Voici, en Amérique, un Père Hecker qui fonde (depuis huit ou dix ans, je crois), une Congrégation dans ce sens. Ils sont *sept*, et voici qu'ils remplissent l'Amérique de leurs travaux. L'Oratoire, manquant absolument à sa mission depuis quinze ans, est l'une des catastrophes de la situation présente... Tout cela rabat beaucoup l'indomptable confiance et l'indomptable joie que Dieu m'avait données dans ma jeunesse[1]. »

Nobles plaintes d'un grand cœur! Douleur émouvante,

1. Lettres inédites à Mgr Dupanloup, *passim*.

qui rappelle, moins l'aigreur et la colère, celle de Lamennais; qui rappelle aussi celle de l'abbé Bautain, mort également sans avoir pu réaliser ses espérances, édifier l'œuvre de ses rêves.

IV

C'était vraiment, au point de vue philosophique, une grande idée que celle d'établir la synthèse de la science comparée, idée renouvelée de saint Augustin, de saint Thomas et de Leibniz. « Qui pourrait nier, écrivait Caro, la force que donneraient à une intelligence la réunion et la concentration de toutes les sciences spéciales, résumées en une seule? Qui ne sait tout ce qu'il peut y avoir d'analogies secrètes ou visibles entre les choses d'ordres très différents? Isoler chaque branche de la science des autres branches et du tronc qui les soutient et de la sève générale qui les vivifie, c'est évidemment réduire les ordres divers de la connaissance à l'appauvrissement et à la mort. Se soustraire systématiquement à l'action fécondante des autres sciences, c'est s'aveugler et se stériliser, c'est aveugler et stériliser la raison. Le P. Gratry est abondant et vigoureux dans le développement de cette idée[1]. »

Nous verrons plus loin, en étudiant le philosophe, s'il ne présumait pas trop de ses forces en projetant de réaliser cette gigantesque synthèse. Ce qui est certain, c'est qu'elle lui apparaissait comme la condition nécessaire de l'apologétique contemporaine et qu'elle était l'objet de sa préoccupation dominante depuis sa jeunesse : « Dieu m'a fait cette grande grâce, écrivait-il en 1863, que je ne puis pas penser à autre chose, et il en sera ainsi, j'espère, jusqu'à ma mort. C'est un très grand bonheur pour moi; car, depuis ce temps, ma vie est une fête intellectuelle et une fête d'espérance, espérance pour l'avenir de l'esprit humain et de la société humaine[2]. »

1. E. Caro, *Philosophie et Philosophes*, p. 223.
2. Manuscrit conservé aux Archives de l'Oratoire.

C'en est fait, pas plus que Lamennais, pas plus que l'abbé Bautain, il n'aura la joie de réaliser cette espérance. Il ne s'en consolera jamais. Le 12 août 1870, quelques jours après avoir dû renoncer même à son titre d'Oratorien, tout brisé d'épreuves et de déceptions, il témoignera encore dans une conversation familière avec deux de ses confrères du profond chagrin que lui laisse l'avortement de ce grand projet, et ce qu'il appelle l'avortement de la mission de l'Oratoire [1].

Il n'avait cependant point perdu son temps. Le germe était jeté, et, comme tous les germes providentiels, il ne périra pas. Il lèvera et se développera à son heure. L'Oratoire n'a pas renoncé à le cultiver, sur le sol même où l'a semé la main du P. Gratry. Présentement, ce n'est qu'un grain de sénevé ; mais, avec le soleil et la rosée du ciel, le grain de sénevé peut, selon le mot de l'Évangile, devenir un grand arbre, sous le feuillage duquel viendront s'abriter les oiseaux du ciel. En attendant qu'il ait grandi, l'idée est en voie de prendre corps ailleurs sous des formes diverses. Les catholiques, en effet, semblent secouer un sommeil deux fois séculaire, dont ni Lamennais, ni l'abbé Bautain n'avaient pu les réveiller. Ils semblent vouloir reconquérir le sceptre de la science qu'ils ont laissé depuis deux cents ans aux mains de leurs adversaires. Ils finissent par se rendre compte qu'il leur faut sortir des formules toutes faites, des à peu près routiniers, de la paresse intellectuelle où ils se sont trop longtemps enfermés et endormis, descendre sur le terrain scientifique, s'armer de méthodes sévères, lutter avec des armes modernes et parler enfin, selon la recommandation de saint Paul, la langue comprise de leurs contemporains. Deux hommes de premier ordre leur ont donné un bel exemple de cette alliance de l'esprit scientifique et de la doctrine traditionnelle, l'abbé de Broglie et Mgr d'Hulst : le premier avec une force de

1. Conversation tenue à l'hôtel de l'Univers, à Tours, avec les P.P. Bannache et Camille Verschaffel. Le P. C. Verschaffel en prit note aussitôt.

pensée, une sûreté de connaissances, une loyauté qui s'imposent même aux adversaires; le second avec moins d'originalité, mais avec une fermeté, une mesure, une clarté, une distinction qui sont d'un maître de la science et du style.

Autour de ces deux chefs, toute une légion d'apologistes, formés à la même école, à la fois savants et chrétiens, s'est levée et se multiplie, selon les nécessités de la lutte, sur tous les champs de bataille de la pensée. Religieux de tous ordres, professeurs des instituts catholiques, professeurs de l'Université, dont le courage égale le talent et l'esprit de foi, jeunes gens qui se révèlent des capitaines consommés par l'art de la tactique, l'élan, la générosité et par l'étendue des connaissances; tous, ecclésiastiques ou laïques, soldats réguliers ou volontaires, chacun à leur poste, servent le même drapeau et constituent déjà une force puissante avec laquelle nos adversaires ont désormais à compter. Les uns luttent sur le terrain scientifique, les autres sur le terrain philosophique. Car l'apologétique peut se présenter sous deux formes également légitimes et nécessaires. Ou bien elle essaie de concilier les vérités ou les faits surnaturels avec la science expérimentale et la critique historique, travail sans cesse à recommencer en raison même des progrès continus de la science et de l'évolution des données révélées. Les autres, sans méconnaître l'utilité de cet effort, estiment, avec Pascal, qu'il y a mieux à faire, et que la question capitale est celle-ci : Le christianisme explique-t-il les contradictions de notre nature, résout-il le problème de notre destinée, est-il un principe puissant de régénération morale et de vie spirituelle? Si oui, il est certainement la vérité et l'accord à établir entre tel point de son enseignement et telle hypothèse scientifique, sans être à négliger, n'offre qu'un intérêt secondaire. Le P. Gratry a eu le sens de ces deux méthodes si différentes, qui se complètent et s'appuient réciproquement. Toute sa philosophie n'est pas autre chose que la mise en pratique de ce qu'on a appelé depuis quelque temps la

méthode d'immanence,[1] un mouvement vital de l'âme s'élevant à Dieu par un élan de toutes ses facultés à la fois. Mais, comme à l'époque où il écrivait, la science émettait la prétention de résoudre à elle seule les problèmes relatifs à notre destinée, qu'elle exerçait sur un grand nombre d'esprits une sorte de fascination magique, il était frappé de la nécessité de démontrer aux contemporains qu'elle n'était pas incompatible avec la foi. De là son projet d'atelier d'apologétique et de science comparée et instaurée. Ce double mouvement est de tous les temps. Le P. Gratry a contribué à lui donner de la force. L'heure vient, peut-être, où le fossé qui sépare la société en deux camps opposés : d'un côté les croyants, de l'autre les partisans de la science et de la philosophie séparées, se comblera et permettra aux adversaires de s'approcher et, par suite, de se mieux connaître. Beaucoup finiront par s'apprécier réciproquement et par s'estimer. A la lumière du vrai, les préjugés, les antipathies et les haines tomberont chez les gens de bonne foi, et l'Église redeviendra, espérons-le, la mère et l'institutrice des générations qui ne la connaissaient plus.

On ne saurait sans doute attribuer au P. Gratry tout l'honneur de ces progrès qui s'affirment et s'étendent de jour en jour. Beaucoup d'hommes y ont mis leur part d'action et c'est Léon XIII qui leur a donné l'impulsion décisive. Mais le P. Gratry les a appelés de ses vœux, les a hâtés par ses prières et il a contribué à les préparer par ses travaux et par ses efforts. Il n'a pas fondé l'atelier philosophique et religieux qu'il avait rêvé. A tout prendre, peut-être n'y a-t-il pas à le regretter. Car, le rôle de général en chef était bien lourd et bien compliqué pour une nature ailée, mobile, imaginative, telle que la sienne. Dieu lui a épargné le chagrin de voir l'entreprise, une fois commencée, dépérir entre ses mains. Mais, de là-haut, il a la consolation de contempler le développement de la semence si libéralement répandue par ses soins. Elle commence, sous une forme qu'il n'avait

1. Voir note, pièces justificatives, p. 483.

pas prévue à produire une belle moisson Ses efforts et ses sacrifices n'ont pas été inutiles : car, rien ne se perd ici-bas, ni une goutte de sueur, ni une goutte de sang, ni une goutte de rosée. Sans doute, il n'est pas donné à l'homme de faire tout le bien qu'il espère; mais, quand un homme est ce que Dieu veut, sa vie est toujours féconde et donne tôt ou tard son fruit.

Outre cette impulsion vers la science chrétienne, le véritable fruit de la vie du P. Gratry, ce sont ses admirables ouvrages de philosophie et de morale sociale. Le moment est venu de les étudier et d'exposer les grandes idées qui y brillent çà et là et qu'on ne saurait mieux comparer qu'à des étoiles dans un firmament. Ces idées, trop oubliées aujourd'hui, ont remué, échauffé, enthousiasmé bien des cœurs, de 1854 à 1870. Les tirer de l'ombre et les remettre en lumière, c'est rendre un signalé service à la génération présente : car elles contribueront à l'éclairer, elle aussi, et peut-être à la réveiller de l'égoïsme où elle s'endort, à la soulever vers les hauteurs religieuses et morales. C'est aussi honorer la mémoire de l'écrivain de la manière qui lui convient le mieux. Car il n'a jamais eu d'autre mobile dans ses travaux que de guérir l'esprit humain, de rendre les hommes meilleurs et de les transformer pour les sauver.

CHAPITRE XI

LE PHILOSOPHE

1. — COMMENT IL A ÉTÉ MÉCONNU. — SON BUT ET SA MÉTHODE

I

Le P. Gratry est-il un philosophe?

Étrange question! seront tentés de s'écrier les amis et les disciples du maître, les nombreux admirateurs de la *Connaissance de Dieu* et de la *Connaissance de l'âme*. Elle leur fera l'effet d'une plaisanterie de mauvais goût, presque d'une impertinence. « Eh! quoi, diront-ils, de si beaux ouvrages n'y ont-ils pas répondu d'avance; et que peut-on ajouter à la force de leur témoignage, ou qu'en pourrait-on retrancher? »

Et pourtant, cette question a été posée il y a longtemps; on la discute. Ainsi, chaque génération nouvelle s'empresse de passer au crible sa devancière, de peser, dans des balances qui ne sont pas toujours justes, hommes et œuvres. C'est le premier usage qu'elle fait de sa force, non sans quelque ingratitude parfois. « On se nourrit des anciens et des habiles d'entre les modernes, remarquait malicieusement La Bruyère; on les presse, on en tire le plus qu'on peut, on en renfle ses ouvrages; et, quand enfin l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice [1]. »

1. La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit.*

Il en sera toujours ainsi.

Après tout, la critique a du bon. Elle déblaie le terrain des débris qui l'encombrent, des plantes parasites et inutiles, de tout ce qui est mort ou condamné à mort. Elle ne tue pas ce qui est vraiment vivant. Si elle s'est attaquée, et souvent, au P. Gratry, il est à propos d'entendre ses raisons. Les peser, voir au juste ce qu'elles valent, ce n'est point manquer de respect à un écrivain qui mit au-dessus de tout la recherche de la vérité et qui lui a sacrifié sa vie. C'est, au contraire, lui rendre un hommage dont il serait touché, s'il était là. En définitive, vérifier le titre d'une pièce d'or, et faire la part de l'alliage, n'est point nécessairement la déprécier. C'est, le plus souvent, en consacrer la valeur et en légitimer le cours.

Comme toute intelligence d'élite qui sort des chemins battus, le P. Gratry devait inévitablement susciter des oppositions. Il subissait une loi générale, que le vieil Horace constatait avec tristesse et dont les nobles natures ont beaucoup souffert. On sait que Pasteur en a été meurtri et gravement blessé dès 1868 [1]. Le P. Gratry a payé, lui aussi, cette rançon du talent, et de plus, celle de son habit religieux. Ses adversaires furent nombreux et tenaces. Il s'en aperçut en particulier quand il se présenta à l'Académie française. L'un d'entre eux, M. Thiers, a résumé d'un mot les reproches qu'on lui adressait. L'invariable objection de l'homme d'État était celle-ci : « Il n'est pas un savant. Il n'est pas un philosophe. » Et il ajoutait, non peut-être sans une pointe de malice : « Est-ce comme prédicateur qu'il se présente [2]? »

Ces propos circulaient. Ils revenaient au candidat et l'affectaient péniblement, d'autant plus qu'ils traduisaient l'opinion générale du monde littéraire officiel. Les universitaires, en effet, ne pardonnaient pas à l'ancien aumônier de l'École normale sa polémique contre M. Vache-

1. Cf. *Vie de Pasteur*, par R. Vallery-Radot, ch. VIII-XII.
2. Lettre inédite du P. Gratry à Mgr Dupanloup, 9 mars 1865. — On sait qu'une affection du larynx et la faiblesse de sa voix ne permettaient pas au P. Gratry de se faire entendre dans les grandes églises.

rot. D'autre part, aux yeux des rationalistes, toute philosophie qui s'appuie sur les données de la révélation en même temps que sur celles de la raison, n'est point de la philosophie, mais de la théologie. Conception illibérale, conception discutable, s'il en fut, puisqu'elle mutile l'histoire de la pensée humaine, puisqu'elle retranche arbitrairement du champ de la spéculation traditionnelle les vues si hardies et si profondes des Augustin, des Pascal, des Malebranche, des Bossuet, et, de nos jours, celles des Joseph de Maistre, des Bonald et des Lamennais. Mais, pour beaucoup d'esprits « séparés », peu importe. Peu importe, à leurs yeux, que le temple de la philosophie soit réduit à des proportions mesquines, pourvu que la religion n'y ait pas accès, pourvu qu'il soit complètement « laïcisé », et que seuls ils y trônent en pontifes et en docteurs.

D'autres enfin, tout en admirant dans les livres du P. Gratry des idées neuves, des aperçus originaux et un style à la fois chaud et lumineux, lui reprochaient, non sans quelque fondement, de n'apporter que des considérations en apparence isolées ou sans lien suffisant, et non un système solidement charpenté; de ne présenter que des matériaux brillamment ouvragés, non un monument harmonieux et vraiment architectural.

Pour ces raisons diverses, il s'était établi de tout un côté du monde intellectuel, à l'égard de ces travaux, un parti pris d'abstention dédaigneuse, une conspiration d'ignorance affectée, à laquelle le P. Gratry était sensible comme à un déni de justice. Déni de justice qui ne lui était point particulier d'ailleurs. Les autres catholiques illustres n'étaient pas, en effet, mieux traités. Les bouches de la Renommée ne prononçaient leur nom qu'en rechignant et toujours sans éloge, selon la remarque de Louis Veuillot. « Lacordaire était à peine regardé comme un écrivain ; on n'aurait pas su que Montalembert avait du talent, s'il n'avait pas été pair de France [1]. » La

1. *Correspondance*, t. VII, p. 183.

même antipathie préventive faisait l'ombre sur le nom et sur les œuvres d'Ozanam; la mort seule a pu en triompher. Naguère encore, le regretté M. Ollé-Laprune ne rencontrait-il pas, lui aussi, un semblable courant d'opposition, qui a retardé son entrée à l'Institut?

A l'égard du P. Gratry, la tactique fut la même. Revues et journaux se taisaient. Selon le mot piquant d'Augustin Cochin, « on le couronnait de silence [1] ». Ou bien, on répétait en chœur, avec un sourire légèrement ironique : Ce n'est pas de la philosophie, c'est de la poésie

Qu'on lui contestât, avec M. Thiers, le titre de savant, le P. Gratry pouvait l'admettre à la rigueur, bien que son rêve fût de construire, à la fin de sa vie, un monument à la fois philosophique et scientifique, analogue à la *Somme* de saint Thomas, une sorte de philosophie de la nature, éclairée par les lumières du christianisme et s'appuyant sur l'ensemble des sciences. Projet grandiose, auquel sa correspondance fait sans cesse allusion. Il n'en parle qu'avec foi et enthousiasme. Mais, tout en admirant son brillant talent, on peut reconnaître qu'il n'était pas suffisamment outillé pour édifier une encyclopédie philosophique, ni pour diriger l'atelier d'apologétique qui fut le rêve de sa vie.

S'il était pourvu de connaissances générales étendues, il n'avait poussé à fond l'étude d'aucune science particulière. Il n'avait fait que traverser les mathématiques. L'histoire lui était étrangère. Il n'était point théologien, et il n'avait point suivi l'évolution du dogme se développant à travers les siècles, comme un organisme vivant, qui croît régulièrement en vertu d'une force intime et mystérieuse. Il citait souvent saint Augustin et saint Thomas : c'était moins pour avoir lu leurs ouvrages et pénétré leur doctrine, que pour leur avoir demandé des témoignages à l'appui de ses propres idées. « Prenez la *Clef de saint Thomas*, écrivait-il à Mgr Dupanloup, c'est-

1. Lettre inédite a Montalembert, 22 août 1857.

à-dire l'admirable et introuvable volume qui constitue la table de l'édition in-4°, et dans cet index raisonné de tout saint Thomas, trouvez les meilleurs textes sur la même pensée [1]. »

Telle était sa pratique personnelle. Il en usait de même avec saint Augustin. La table des Bénédictins, un chef-d'œuvre en ce genre, qu'il recommande à toute occasion, lui servait de guide et d'intermédiaire familier. Il lui doit ses plus belles citations. Cueillir des fleurs est très agréable; mais, ce n'est pas le moyen de conquérir un domaine et de se l'approprier. A ne récolter que des pensées partielles, à ne saisir que des détails, on ne devient point maître d'une doctrine, on n'en domine point les principes et l'on n'en tient pas en main les divers aboutissants. Par suite, l'on reste exposé à d'inévitables méprises.

L'histoire de la philosophie ne lui était pas d'ailleurs beaucoup plus familière que celle du dogme. Dans Platon, dans Aristote, comme dans Descartes et Leibniz, il cherche avant tout la confirmation des thèses qui lui sont chères. « C'est une bien bonne note pour un rayon de lumière, a-t-il dit quelque part, que d'avoir été déposé par les siècles dans le langage humain, et aussi de se retrouver exprimé en formes claires et belles par les grands écrivains des grands siècles. » Aussi, tient-il au suffrage des penseurs du premier ordre. Il les interroge personnellement, et une légion de disciples les interrogent avec lui et pour lui. Et, quand ils ont mis la main sur le passage topique, sur la formule précise, avec quelle joie le P. Gratry s'en empare, la détache du développement, sans prendre garde que parfois le sens en est modifié, la considère avec amour, l'enchâsse au bon endroit où elle reluira, où elle fera rejaillir sur son idée le lustre et l'autorité de la tradition, où elle apportera enfin cette consécration qui marque les choses acquises et définitives.

1. Lettre inédite du 9 mars 1865.

Mais c'est toujours sa propre idée que le P. Gratry poursuit, fixe du regard et qu'il essaie de mettre en lumière. Aussi n'est-il proprement le disciple d'aucun des philosophes ses prédécesseurs. Il vit trop replié sur lui-même pour entrer à fond dans leurs systèmes, pour se placer uniquement à leur point de vue, pour bien se pénétrer de l'esprit de leur doctrine. L'observation est vraie en ce qui concerne Platon, saint Thomas, Descartes, Leibniz, dont les témoignages sont si souvent invoqués dans ses livres.

Elle ne paraît guère moins fondée en ce qui concerne les penseurs contemporains. Le P. Gratry apparaît au milieu d'eux comme un isolé et un indépendant et il tient à rester tel. « J'ai vu, dit-il, des hommes frapper à leur effigie d'autres hommes et les mutiler pour toujours. J'ai vu des esprits durs et arrêtés, vouloir, comme César sur le bronze, multiplier sur les esprits l'image de leur personne. Il en est qui ont essayé de poser leur main sur ma tête, et qui m'ont dit : « Laissez-moi régulariser « les formes de votre crâne et pétrir de mes mains savantes votre cerveau! Je suis maître et vous êtes disciple. » Si je les avais crus, jamais mes yeux n'eussent aperçu la douce et bienfaisante lumière et n'auraient contemplé ce beau monde et ce ciel splendide [1]. »

Il ne se rattache en effet, à aucune école, à aucun maître. Il ne procède en rien de Kant, qu'il ne semble pas avoir beaucoup fréquenté, et qu'il exécute d'une façon vraiment trop sommaire en disant : « Il est maladroit, lourd et diffus. » Il n'a cessé de combattre Hegel de toutes ses forces. Le spiritualisme de Cousin était trop abstrait, trop pâle, trop peu vivant pour le toucher. A-t-il pu échapper à l'influence de Lamennais? Il avait vingt-cinq ans, lorsque le fougueux auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* fondait l'*Avenir*, remuait le monde par la nouveauté de ses idées, par l'éloquence passionnée de son style et entraînait dans son orbite toute une pléiade

1. *Comm. sur S. Matth.*, II, p. 188. Allusion transparente à M. Bautain,

de jeunes et belles intelligences, les Montalembert, les Lacordaire, les Gerbet, et tant d'autres. Comment une nature aussi généreuse, aussi enthousiaste n'a-t-elle pas subi l'entraînement de l'admiration? C'est que sans doute elle recevait déjà, à Strasbourg, une direction et une impulsion providentielles. Aussi, sauf quelques projets de réforme sociale, des aspirations libérales et le désir de réconcilier le peuple avec l'Église sur le terrain de la liberté, sauf la sympathie commune et des plaidoyers également émouvants pour la Pologne ligotée et écrasée par la Russie schismatique, pour la catholique Irlande dépouillée et foulée aux pieds par l'Angleterre, il n'y a point, philosophiquement, d'entente possible entre le P. Gratry et Lamennais. Celui-ci, en effet, professe l'impuissance de la raison individuelle; il ne croit pouvoir fonder la certitude que sur la raison universelle, sur le consentement unanime du genre humain. Celui-là, au contraire, se propose tout d'abord de venger la raison des attaques des fidéistes et de lui rendre son autorité méconnue.

Un abîme infranchissable les sépare.

Avec l'abbé Bautain, dont l'ascendant sur ses disciples fut extraordinaire, irrésistible, le désaccord n'est pas moins profond. Celui-ci, en effet, s'emporte au delà même de Lamennais. C'est qu'il revient de plus loin. Il faut lire l'Introduction de sa *Philosophie du Christianisme* pour comprendre son état d'âme. Il a d'abord cherché la vérité à travers les divers systèmes philosophiques. Mais, tant d'incertitudes, de contradictions, de spéculations stériles qui ne rendent pas meilleur, ont fatigué cette âme noble et affamée du bien. C'est alors que M[lle] Humann lui ouvre l'Évangile. Un monde nouveau lui apparaît : il est « sauvé et comme *ressuscité* » par cette lumière (p. XVII-XIX). Dans l'émotion de sa joie et de sa reconnaissance, il ne connaît plus de bornes; il ne veut plus compter que sur la doctrine révélée pour arracher l'homme au doute, pour l'instruire des vérités fondamentales de la sagesse et de la science. A ses yeux, non seu-

lement la raison particulière, mais aussi la raison générale est tout à fait insuffisante. Le P. Gratry, on le verra, habitait presque au pôle opposé. Il entendait faire à la raison individuelle toute sa part et s'appuyer également sur la tradition universelle.

Est-ce à dire qu'il ne doive rien à l'abbé Bautain? A Dieu ne plaise. On n'est pas, à vingt-trois ans, en contact presque quotidien avec un professeur de pareil prestige, sans en recevoir quelques idées fécondes. Et, de fait, il ne serait pas difficile de relever dans le premier ouvrage de l'abbé Bautain, *la Philosophie du Christianisme,* paru en 1833, des pensées dont l'écho a retenti dans l'âme du jeune Gratry. Ces lettres — car tel est le cadre du livre — échangées entre le maître et quelques disciples privilégiés, présentaient sous la forme d'une causerie scientifique et chaleureuse, l'ensemble des vérités de la religion. Tout n'était pas à prendre sans doute dans cet enseignement, dont quelques propositions ont été justement censurées par l'autorité ecclésiastique. Alphonse Gratry n'en garda que la partie saine et vivante, sans rien perdre toutefois de la force impulsive vers la science et vers l'action qui entraînait le groupe tout entier. Mais, en somme, pour le fond de la doctrine, il ne relève point de Bautain.

On est en droit de conclure, semble-t-il, d'après l'ensemble de cette enquête, que le P. Gratry n'était pas, à proprement parler, un savant, et qu'en lui déniant ce titre, M. Thiers ne lui faisait pas injure.

Mais c'est précisément parce qu'il n'était pas le prisonnier d'une école, ni un simple écho d'autrui, qu'il pensait par lui-même et n'avait, dans ses recherches, d'autre mobile que l'amour de la vérité, que le P. Gratry se croyait droit au titre de philosophe. Voilà pourquoi il ne pouvait prendre son parti de l'excommunication officielle dont il était l'objet [1]. « Il y a quarante ans bientôt que je vis dans le travail de la pensée, dans le culte fervent de la science, écrivait-il non sans quelque

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 1857.

amertume; et tels m'ont traité de poète, de poète non pensant, que je vois manifestement vivre et parler comme des enfants qui n'ont jamais pensé, et qui probablement ne penseront jamais [1]. » Il n'en souffrait pas seulement dans son amour-propre; il en souffrait dans ses convictions les plus chères, dans ses ambitions les plus hautes et les plus généreuses. Plein d'une confiance robuste en la force du raisonnement et dévoré de zèle apostolique, il s'était assigné une double mission : celle d'affirmer et de relever la raison d'abord; puis, celle de la réconcilier avec la foi. Tel était le noble but de sa vie. Pour l'atteindre, il n'avait reculé devant aucun sacrifice, devant aucun travail, et, par la malveillance d'adversaires peu courtois, il courait le risque de le manquer. Cette pensée lui était insupportable.

Il s'y ajoutait le vif sentiment d'une injustice. Car, il lui semblait bien s'être fait une méthode raisonnée, scientifique pour arriver au vrai; il lui semblait en avoir usé avec succès pour le renouvellement de la philosophie et l'avancement des sciences. Six volumes de hautes spéculations parus en quelques années témoignaient d'une vitalité intellectuelle remarquable. De bons juges ne lui marchandaient point l'éloge, et le public l'encourageait éloquemment en achetant par milliers d'exemplaires des ouvrages sérieux, élevés, parfois austères. L'Académie lui avait même attribué à propos de la *Connaissance de Dieu,* une de ses couronnes les plus enviées, qu'il avait partagée avec J. Simon. A quoi donc pouvait tenir une hostilité aussi tenace? A la robe du prêtre sans doute et aux idées chrétiennes qu'il représentait, plutôt qu'à une appréciation sereine et impartiale. Le P. Gratry le croyait du moins et n'en doutait pas.

C'est le moment d'examiner si, oui ou non, il se trompait, et, pour cela, de se rendre compte du but qu'il eut en vue, de la méthode qu'il employa et de la doctrine qu'il prétendit édifier.

1. *Commentaire sur S. Matthieu,* t. I, p. 238.

II

La plupart des gens ne jugent que sur les apparences. Or, les apparences, il faut le reconnaître, ne sont point toutes favorables au P. Gratry. Ses livres ne sont point des modèles de composition, d'ordonnance et de proportion. Il revient souvent sur les mêmes idées ; il se laisse entraîner à des digressions, à des effusions mystiques, à des mouvements d'imagination qui semblent parfois lui faire oublier son but. Il a souvent l'air d'écrire sous l'impulsion du sentiment, plutôt que sous la direction d'une pensée maîtresse se développant logiquement d'après un plan net et bien conçu. On le dirait parfois dominé par l idée particulière qui le saisit, au point de s'y enfermer et de perdre de vue l'ensemble de son horizon. De là, dans la marche, quelque chose de flottant et d'incertain, qui étonne et déconcerte ; de là, en partie du moins, l'origine du préjugé dont M. Thiers et beaucoup d'autres se sont fait l'écho. On a dit et répété : Il n'a point de méthode; il n'est point philosophe.

Comme il arrive souvent, les dehors ont attiré toute l'attention et on s'y est laissé tromper. On s'est arrêté aux accidents de surface, sans aller jusqu'au fond des choses. En réalité, le P. Gratry, comme tout philosophe digne de ce nom. a un but et une méthode. Il sait très bien où il veut aller et il s'est tracé le chemin par lequel il se propose d'arriver au terme. Pour n'avoir point, comme Descartes, affiché en tête de ses spéculations les règles qui président à ses recherches, il ne les a pas moins présentes; il y fait souvent allusion et il ne cesse de les appliquer. Seulement, ces règles font corps avec l'ensemble de ses idées et sont dispersées çà et là dans ses ouvrages. Il importe donc avant tout de les dégager, de déterminer exactement la fin qu'il a en vue et le fil conducteur sur lequel il compte pour se préserver de l'erreur et des fausses démarches.

Le but qu'il poursuit se présente à lui sous un triple aspect. Il veut d'abord rétablir les droits et rappeler les devoirs méconnus de la raison ; il veut ensuite la réconcilier avec la foi, et par là, renouveler et vivifier la philosophie redevenue chrétienne ; enfin, par la philosophie renouvelée, il a l'ambition d'inaugurer un immense progrès scientifique.

On ne saurait contester la grandeur et la beauté de ce programme.

En ce qui concerne le relèvement de la raison, quelle œuvre pouvait être plus importante et plus opportune que celle-là ?

Le scepticisme est la maladie de ce siècle, comme elle fut celle du XVIII[e]. Seulement, après s'être attaqué aux croyances religieuses, il s'en prend maintenant à la raison elle-même. Sous l'influence des idées de Kant en particulier, nombre d'esprits en sont venus à nier la valeur métaphysique de la raison, à contester la certitude des premiers principes, à traiter de chimères les spéculations transcendantes. Ainsi, deux siècles après Descartes, on a rétrogradé jusqu'à Montaigne et réduit en système ce que professait instinctivement déjà l'auteur des *Essais*. Comme lui, on interdit à l'intelligence humaine le monde idéal ; on l'enferme dans la sphère étroite des vérités pratiques aux limites de laquelle on pose, sans hésiter, l'écriteau : Défense de passer. Région de l'inconnaissable.

La crise n'a fait que s'aggraver depuis cinquante ans. Au moment où écrivait le P. Gratry, elle était déjà singulièrement inquiétante. Les symptômes de dissolution apparaissaient de toutes parts. Ils sont signalés et caractérisés avec force dans l'Introduction à la *Connaissance de Dieu*.

La raison ne paraît-elle pas en effet, chez la plupart des hommes, opprimée par la masse des instincts, des sensations et des besoins, asservie au mouvement du sang et des humeurs ? L'indifférence en matière philoso-

phique n'est-elle pas devenue un mal général? — Et, chez ceux qui pensent, que d'esprits faux, « miroirs sans symétrie », qui ne renvoient qu'une image difforme des objets! Que d'esprits isolés, incapables d'élargir leur petit point de vue, de sortir de leur cantonnement intellectuel, de parler une langue comprise de tous! Est-ce que « les protestants d'abord, les jansénistes ensuite », puis les fidéistes, tels que Lamennais et l'abbé Bautain, n'ont pas successivement mis en doute les forces réelles de la raison? Est-que les rhéteurs ne la compromettent point, en se faisant de la pensée un jeu, une matière à d'ingénieuses et éphémères constructions, uniquement propres à faire valoir leur talent d'artistes ou l'habileté de leur tour de main? D'autres la déconsidèrent. Ils visent au nouveau plutôt qu'au vrai, cherchent à étonner plutôt qu'à éclairer, et se font une réclame du paradoxe. Ce sont les charlatans. Que dire des sophistes qui, à la suite de Hegel, érigent en système l'identité des contraires, regardent le faux et le vrai, l'être et le néant comme la face et le revers d'une même médaille? Par leur fait, la philosophie est descendue bien au-dessous d'Aristote et de Platon; elle est rabaissée jusqu'au stérile scepticisme des Gorgias et des Protagoras.

Ainsi, la raison humaine est mise en péril de toutes parts. « L'esprit humain, comme la société, a besoin d'être relevé et sauvé, » s'écriait aussi M. Guizot [1]. La décadence est manifeste. Avec la raison, s'écroule ou menace ruine tout l'édifice religieux et moral. L'unité des sciences elle-même est brisée. La nature semble n'être plus qu'une succession de phénomènes changeants; les savants s'y taillent chacun leur domaine et s'y enferment, sans voir les points de contact avec l'ensemble.

1. Guizot, *Réponse au discours de réception de Montalembert à l'Académie française.* — M. de Rémusat écrivait de son côté au P. Gratry, le 29 octobre 1853 : « Je suis des vôtres dans votre manière de juger l'état mental de notre temps. Je n'ai pas le droit d'être aussi sévère que vous; mais j'ai le malheur d'être de l'avis de votre sévérité. » (Lettre inédite.)

Oui, la raison manque encore plus que la religion à la génération contemporaine. Le premier devoir du philosophe est donc de la relever du discrédit où elle est tombée, de lui restituer ses titres légitimes, de lui rendre, selon le mot de Platon, « ses ailes divines ». « Il faut rétablir dans les esprits la connaissance et le respect de la raison et de ses lois; la pratique de ces lois, la logique. Il faut qu'on sache, car on l'oublie, qu'il y a dans le monde erreur et vérité; qu'il y a pour la pensée humaine une méthode vraie, pratiquée de tout temps par beaucoup d'hommes, par les esprits philosophiques de tous les siècles; qu'il y a aussi une fausse méthode, qui n'a jamais cessé d'entraver la marche de la philosophie par son agitation perturbatrice. Il faut procéder à la séparation de ces ténèbres et de cette lumière; il faut que, marchant en sens inverse de l'éclectisme contemporain, la philosophie procède enfin à l'excommunication nécessaire de ses ennemis domestiques, au lieu de les saluer et de les embrasser[1]. »

Alors la raison reprendra son travail et ses progrès.

Dans la recherche de Dieu, dans les questions relatives à la destinée de l'homme, une part d'action distincte lui appartient; elle y peut arriver à la certitude. Qu'elle retrouve, dans ce domaine, toute son initiative et toute l'activité de ses démarches. A elle d'être ensuite la féconde inspiratrice des sciences et de les ramener à l'unité.

Mais, pour être un instrument efficace de progrès, il y a des règles d'après lesquelles elle doit agir et se gouverner.

Reste à déterminer ces règles.

L'ensemble de ces règles constitue ce qu'on appelle une méthode.

Une méthode, d'après le sens étymologique du mot, n'est pas autre chose qu'un chemin pour arriver à la vérité. Or, un chemin ne conduit sûrement au but qu'à

1. *Connaissance de Dieu, Introduction,* p. 39-40, *passim.*

deux conditions : un point de départ connu et admis de tous et un tracé nettement jalonné qui prévienne les déviations et les égarements. Descartes est parti d'une vérité première et intuitive, universellement admise : « Je pense, donc je suis ». Et le fil conducteur qu'il adopte pour diriger ensuite sa marche et pour distinguer la vérité de l'erreur, est l'évidence. L'évidence est une lumière irrésistible qui ne peut venir que d'un être parfait et souverainement bon et, par suite, elle ne saurait nous tromper. Tel est le point de départ du grand philosophe, et ce principe suffit, selon lui, à guider la raison dans la recherche de la vérité.

Aux yeux du P. Gratry, il ne suffit pas du tout. L'homme n'est point seulement pensée, il est aussi sentiment. Réfléchir, méditer dans le recueillement les grands problèmes, c'est bien : mais, gardons-nous d'enfermer l'intelligence dans la spéculation abstraite et de l'isoler du cœur. « Malheur aux esprits partiels et froids qui se créent des méthodes exclusives et rejettent tout ce qui n'en vient pas, qui font abus de la raison privée, en excluant d'avance tout ce qu'elle n'a pas construit en chacun d'eux; qui mutilent la raison elle-même, et n'en prennent que le côté clair, en en retranchant le côté chaud, source de la clarté, ignorant ce que dit Sénèque : « La raison ne se compose pas seulement d'évidences; « sa partie la meilleure et la plus grande est obscure et « cachée[1] » !

La philosophie, en effet, n'est pas seulement une affaire d'esprit; elle est, selon le mot de Jouffroy, une affaire d'âme, comme la poésie et la religion. L'homme est un, et il est contre nature de le diviser. Il faut chercher le vrai de toutes les puissances de son être, de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme; et le cœur l'atteint d'ordinaire plus vite que l'esprit et monte plus haut que lui.

Mais, où sont ceux qui engagent ainsi toutes leurs

1. *Connaissance de Dieu*, t. I, p. 190.

forces à la fois? Qu'ils sont rares! On consacre bien à la sagesse toute son intelligence, mais non toute sa volonté. La plupart des hommes, et les meilleurs, la regardent comme un bel idéal, qu'ils aiment à contempler, mais ils ne travaillent pas à la pratiquer dans leur vie. De là une diminution inévitable de leur énergie intellectuelle. Le progrès continu, en effet, est lié à l'accroissement de la vie morale. « Qui fait la vérité, dit l'Évangile, arrive à la lumière, et qui refuse la pratique du bien et ne fait pas la vérité, s'éloigne de la lumière. » La vérité dans la vie, c'est la loi morale, c'est l'idéal de justice, de bonté, d'amour et de dévouement. Celui qui s'y attache, celui qui travaille de tout son cœur à le réaliser, arrive à la vérité.

Dieu ne cesse, en effet, de parler à la créature raisonnable, et de l'attirer à lui. « Il y a en nous une conversation intérieure, qui n'est pas toujours par discussions claires, ou discours arrêtés, ou pensées lumineuses, mais plus souvent par pensées sourdes, par impressions et mouvements. Il y a des vues claires et froides; il y a des mouvements ardents et passionnés, il y a des impressions secrètes, des désirs implicites, des lumières presque imperceptibles [1]. »

Mais, il y a aussi en nous un double obstacle : l'orgueil de l'esprit et l'attachement déréglé aux créatures. De là une lutte à entreprendre. Il faut d'abord vouloir sincèrement, fermement, la vérité et le bien. Et, comme la volonté humaine oscille et fléchit, la grâce de la prière lui est toujours offerte; « et cette grâce est aussi continue que l'attraction physique parmi les astres ». Avec ce concours, notre force active et libre peut répondre à l'appel d'en haut. L'intelligence cesse d'être une lumière sèche; échauffée par le cœur, soutenue par la prière et par la pratique de la vérité, appuyée sur l'âme entière et sur la vie morale, elle a tout son élan et toute sa vertu [2].

1. *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 177.
2. Lire le commentaire pénétrant de ces vérités, *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 186-187.

III

Telle est la voie large et droite, la voie royale que trace le P. Gratry. Ne vaut-elle point, pour nous conduire au vrai et pour éviter l'erreur, le petit chemin proposé par Descartes?

Voici pourtant d'autres précautions contre les égarements possibles. Des poteaux indicateurs, plantés de loin en loin, d'ordinaire ne sont pas inutiles au voyageur. Or, voici que de colline en colline, de sommet en sommet, se dressent les statues colossales des génies qui ont autrefois sillonné la même route. D'un geste, ils indiquent la direction qu'ils ont suivie et ils semblent éclairer la marche. Descartes ferme les yeux pour ne pas les voir. Les autorités qui l'ont précédé n'existent pas pour lui; de parti pris leur témoignage est non avenu. Plus modeste et plus prudent, le P. Gratry les interroge et profite de leurs lumières. Selon lui, le vrai philosophe ne doit pas s'isoler de l'humanité saine, de la raison commune et universelle. Il y a des vérités essentielles et fondamentales, sur lesquelles les penseurs de premier ordre sont d'accord, « articles d'éternelle raison pour le genre humain, » analogues aux articles de foi dans l'Église. Les soumettre à un examen sans cesse recommencé est se condamner à n'avancer jamais. Le physicien part des résultats acquis et des lois démontrées pour faire quelques nouveaux pas dans l'inconnu. Il ne saurait s'astreindre au stérile travail de reviser pour son compte toutes les découvertes antérieures. Il y a de même un ensemble de vérités morales sur lesquelles il faut rester en communication avec la tradition saine et vraie. Seuls, les esprits faux et vains, que leur orgueil empêche de suivre le sens commun, se séparent de cette sagesse universelle, et se privent des leçons de l'expérience et de la tradition.

Et pourtant, à l'exemple de Descartes, « la plupart des

hommes qui pensent, beaucoup des plus intelligents et des meilleurs, croient pouvoir seuls, sans le secours de l'expérience d'autrui, sans s'appuyer sur aucune tradition de ce qui est déjà connu, sur l'histoire des faits religieux, parvenir à la science de Dieu, à la théologie vraie, telle que l'humanité peut la connaître.

« Y a-t-il un homme de vingt ans parmi nous, sauf les chrétiens croyants, qui pense que le genre humain peut lui enseigner quelque chose sur Dieu; qui veuille admettre qu'il y ait réellement une tradition vraie, et un ensemble de doctrines à recevoir sur ce monde infini qui est Dieu? Voyez ces écoliers qui n'ont pu entendre une langue en dix ans, et qui, du reste, n'entendent point consumer leur vie dans l'exercice de la pensée, voyez-les, s'il s'agit de Dieu, déclarer que chacun, seul, en suivant sa conscience, doit pouvoir parvenir à tout ce qu'il en faut connaître. C'est le mot d'ordre. Il faut avancer seul, sans l'intermédiaire d'aucun homme, individu ou société : livres d'autrui, paroles d'autrui, société religieuse, tradition dogmatique, il faut tout éviter, tout ce qui n'est pas nous... Voilà l'erreur ou plutôt le vice dont aujourd'hui presque tous les esprits qui pensent sont infectés. C'est une tradition de Rousseau : « Pourquoi toujours des hommes entre Dieu et moi [1]? » On ne veut croire et on ne croit qu'aux expériences intimes que soi-même on a faites, aux raisonnements et aux conclusions qu'on a soi-même construits sur ces donnees [2]. »

Cet individualisme insensé condamne l'homme aux ténèbres, au doute et à toutes sortes d'erreurs. Sortir de l'isolement est une des conditions premières du progrès intellectuel.

IV

Chercher la vérité avec toutes ses facultés à la fois, avec le concours de la raison du genre humain, c'est déjà beaucoup. Et cependant, l'âme humaine ne saurait se contenter de ces ressources. Elles la maintiennent dans une sphère moyenne, où trop d'obscurités continuent à l'envelopper. Elle aspire à en sortir, à monter

1. Rousseau n'est, à cet égard, que le disciple de Luther.
2. *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 235 et 237.

plus haut dans la clarté. La disproportion de ses découtes avec ses désirs et ses efforts l'attriste, la fatigue et la décourage. Dans sa détresse, elle crie vers Dieu et lui demande plus de lumière.

Dieu lui répond par la révélation. Voici des données nouvelles, qui ne viennent ni de l'intelligence humaine, ni du monde extérieur. Grâce à ces rayons d'en haut, la conscience s'éclaire à des profondeurs inconnues, et les mystères de la vie divine s'entr'ouvrent au regard. L'homme apprend à se mieux connaître en même temps qu'à mieux connaître son Créateur. Il se rend compte alors d'une merveille tout à fait ignorée des philosophes païens, à savoir : qu'il y a, selon la profonde remarque de Maine de Biran, trois vies dans l'homme et trois ordres de facultés : la vie animale ou organique, la vie moyenne de l'homme libre et proprement moral, enfin la vie spirituelle. Celle-ci est comme une addition à notre vie propre; elle nous vient du dehors et de plus haut que nous. Les traits qui la caractérisent se trouvent visiblement empreints dans le plus beau et le plus divin, le seul divin des livres de philosophie, dans les Évangiles. » (*Journal, passim.*)

Il ne faut pas séparer ces trois vies, ni les facultés qu'elles supposent. Vouloir isoler les données de la raison de celles de la révélation est une tentative aussi fausse que de vouloir, « à la suite des idéalistes, s'abstraire du monde visible » pour arriver à la vérité totale. Descartes, qui déjà avait eu le tort de rompre avec ses devanciers, proclama chez nous au XVIIe siècle, pour le malheur de la philosophie et pour celui de la religion, un divorce dont Montaigne seul avait jusque-là donné l'exemple. Ce divorce, il se trouva des théologiens, sous l'empire d'une méfiance injustifiable envers la raison, à l'approuver et à le maintenir. La Sorbonne elle-même, dit le P. Gratry, par un entraînement regrettable, le sanctionna de son autorité. Elle suivait ainsi jusqu'au bout les principes cartésiens et croyait, par cette tactique, porter un coup funeste à la fois « au scepticisme mystique

des jansénistes et aux négations des libertins ». Elle se trompait : en laissant couper, selon le mot de Lacordaire, l'aile droite de l'aile gauche de la vérité, elle compromit l'armée entière. Le XVIII[e] siècle nous a fait payer cher cette imprudente manœuvre. Voyant la foi et la raison marcher séparément, il se jette entre les deux, les isole, et bat en brèche la foi au nom de la raison. Cela fait, l'ennemi se tourne contre la raison même, et, on le sait, la philosophie a été immédiatement ruinée par contre-coup; puisqu'il est manifeste que ce qu'on nomme la philosophie du XVIII[e] siècle n'est autre chose que l'absence même et l'ignorance de toute philosophie [1]. Elle a fini par déifier la raison, et la déesse Raison a fini par s'incarner dans une prostituée.

La conséquence de cette grande déroute est l'anarchie intellectuelle dont nous souffrons.

Revenons donc à l'union féconde des deux lumières distinctes qui ont fait la philosophie chrétienne, « philosophie très supérieure à la philosophie naturelle des anciens et au travail stérile des penseurs séparés ». Cette alliance sacrée de l'esprit humain et de l'esprit de Dieu a produit les plus grands des philosophes, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. On lui doit la grandeur et la fécondité créatrice du XVII[e] siècle. Kepler, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibniz, ont été à la fois savants, philosophes et chrétiens. La science chrétienne est la mère de toutes les lumières modernes.

Elle sera encore l'inspiratrice des progrès futurs.

« L'admirable reconstruction que Dieu prépare, » selon le mot de Joseph de Maistre, ne peut se faire que par l'accord de la science et de la religion. La théologie, c'est la philosophie greffée, et cette greffe, c'est l'esprit de Dieu même enté sur l'esprit humain. C'est pourquoi la théologie, considérée seulement dans son côté humain, est le plus immense faisceau de lumières qui ait jamais été formé. Qui ne connaît cette éloquente et admirable

1. *Connaissance de Dieu*, t. I, p. 370-371.

définition de la théologie? « Tout ce que le père des hommes, sorti des mains de Dieu, et ses premiers enfants ont livré à la mémoire du genre humain, et à la tradition universelle; tout ce que les prophètes et les vrais fils de Dieu, dans tous les temps, ont pu voir et recevoir de Dieu; tout ce que les apôtres du Christ, les martyrs et les Pères ont compris; tout ce que les méditations des solitaires, qui n'aimèrent que la vérité, ont mystérieusement excité dans l'esprit humain; tout ce que les grands ordres religieux, travaillant en commun, comparant, débattant sans cesse leurs travaux, ont développé et précisé; tout ce que les conciles généraux, les premières assemblées universelles qu'ait vues le monde, ont défini; tout ce que les erreurs, mises à jour, reconnues et jugées à leurs fruits, dans l'importante histoire des sectes, nous ont ôté d'incertitudes, tout ce que les saints et les saintes, ces sources vives de pure lumière, ont inspiré, sans écrire ni parler; tout cela, mis en un, voilà la théologie catholique. C'est la seule science que l'esprit humain ait enfantée d'ensemble. Les grandes œuvres philosophiques sont des œuvres de grandeur isolée; l'œuvre théologique est un mouvement de totalité du vaste cœur et de l'immense esprit humain [1]. »

S'isoler de ce faisceau de lumières, dont les rayons émanent d'en haut, c'est s'enfermer dans la caverne de Platon et se condamner à ne voir que des ombres; c'est creuser dans le lac pour atteindre l'image du soleil qui s'y réfléchit, au lieu de lever les yeux vers le firmament pour aller à la source et au foyer; c'est s'exposer au découragement final où aboutissent la plupart des penseurs séparés. Parvenus aux froids sommets de la spéculation rationnelle, se sentant incapables de monter plus haut, les uns s'écrient douloureusement avec Pascal : « Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine. » Dans la force de l'âge ils lui disent adieu et redescendent, à l'exemple de Cousin et de Taine, vers les réalités vivantes

1. *Les Sources,* 1re partie, p. 165-166.

de l'histoire. Les autres, avec Fichte, avec Schelling, Maine de Biran, Jouffroy, Auguste Comte, finissent par rentrer en eux-mêmes, et pénétrant plus avant qu'ils ne l'avaient fait dans les profondeurs de leur âme, ils y découvrent quelques-unes des vérités jusqu'alors inaperçues que le christianisme enseigne au monde, et ils lui rendent, sinon l'hommage d'une foi soumise, du moins celui du respect, de la sympathie et de l'admiration.

Ainsi, la science doit se rattacher à la philosophie, et la philosophie, « préface humaine de l'Évangile, » devra demander à la révélation son complément nécessaire. Si, en effet, elle peut atteindre, par ses propres forces, plusieurs vérités qui constituent le premier degré de l'intelligible divin, elle ne peut les connaître intégralement sans un secours surnaturel. De toutes parts, elle se heurte à des limites infranchissables. De plus, pour peu qu'elle réfléchisse, la raison s'aperçoit que ces vérités ne sont pas en elle comme en leur source première; elles ne sont que des reflets, des images d'un objet dont elle n'a pas la vue directe. Son désir est alors de s'élever jusqu'à cet objet lui-même, jusqu'au foyer central de la lumière. La grâce transforme ce désir en un principe infus et mystérieux de vie surnaturelle. L'âme entre alors dans une sphère supérieure, respire sous un ciel nouveau, étend son regard à des horizons plus vastes et mieux éclairés, se dilate enfin dans une vie sans cesse grandissante.

Si, au lieu de monter, elle stationne paresseusement dans la région moyenne, elle se condamne à ne travailler que parmi les clartés défaillantes et crépusculaires du soir, à végéter parmi des spéculations stériles; elle s'expose de plus à déchoir peu à peu. Car, c'est un fait d'expérience, « les hommes n'ont point assez de force pour suivre toute leur raison, » dit Fénelon. Ils s'arrêtent en route; et, soit préjugés, soit orgueil, ils dévient peu à peu du chemin de la vérité. Ils glissent sur la pente du doute et de l'erreur. Il en est qui finissent par tourner

le dos à la lumière, par descendre l'échelle des négations, qui va du pur rationalisme au panthéisme, du panthéisme à l'athéisme et au scepticisme, c'est-à-dire au néant.

Le P. Gratry représentait ces trois états de l'esprit, raison éclairée par la révélation, raison isolée, raison déchue, par une comparaison singulière.

« Supposez un aigle sur le bord d'un lac où brille l'image du soleil : l'aigle peut se borner à regarder l'image, sans reporter son regard vers l'objet.

« Il peut prendre son vol vers l'image et se précipiter dans le lac, où aussitôt il cesse de voir, et du même coup perd l'image et l'objet.

« Il peut encore, excité par l'image, lever le regard, déployer ses ailes et diriger son vol droit vers le soleil même, comme attiré par les rayons que boivent ses yeux. C'est ce que font les aigles, et c'est ce jeu sublime et cet élan vers la source de la lumière qui a charmé les hommes, et a valu au roi des airs cette gloire d'être le poétique symbole des sublimités de l'esprit.

« Ainsi du regard de l'âme.

« Notre âme est à la fois l'aigle et le lac.

« Tantôt, nous regardons le lac stupidement, sans distinguer l'eau même des rayons de la lumière qu'elle renvoie, sans distinguer la mobile surface de la forme immobile de l'image, toujours sphérique sous les rides de l'eau. C'est là la raison paresseuse et la philosophie stérile des lettrés sans sagesse.

« Tantôt, ces contrastes nous avertissent, et nous commençons à comprendre que la lumière n'est pas nous-mêmes, qu'il n'y a là qu'une image, une lumière réfléchie dont la source n'est pas en nous, et que cette eau passive est par elle-même froide et obscure. Nous comprenons qu'il y a hors de nous un objet d'où nous vient la lumière et que suppose l'image. La saine raison marche ainsi vers la vérité.

« Mais, ce que l'instinct épargne à l'aigle, et ce que l'instinct divin saurait aussi nous épargner, si nous ne l'avions pas d'abord étouffé dans nos âmes, il nous vient un vertige, vertige étrange d'un être qui a des ailes et qui s'en sert pour se précipiter dans un abîme, afin d'y chercher le soleil! Oui, nous nous précipitons dans l'abîme, où nous cessons de voir, où nous perdons et l'image et l'objet. Cette catastrophe est celle de la raison perverse, et l'histoire montre que beaucoup d'esprits l'ont voulue et subie, cherchant la source même de la lumière dans leur propre fond, creusant l'image au-dessous de l'image, au-dessous de la surface du lac, pour découvrir dans l'eau ses lumineuses et brûlantes racines.

« Enfin, l'âme, excitée par l'éclat du reflet et par le contraste du

lac obscur mobile et de l'étincelante et immuable image, peut conclure que le lac n'est pas l'objet, mais le miroir; elle peut chercher l'objet, elle peut lever le regard et saisir le rayon direct au lieu du rayon réfléchi; et comme elle a des ailes aussi, bien plus puissantes que celles de l'aigle, elle peut prendre son vol et aller vers le divin soleil, non plus en jouant comme les aigles, mais d'un élan réel qui aboutit et qui s'unit au principe de la vie[1]. »

Cette image est de celles qu'il ne faut peut-être pas trop presser. L'application ne nous en paraît pas d'une clarté parfaite. Elle semble confondre dans une communauté d'origine et d'opérations deux lumières très différentes, l'une étant innée, l'autre infuse; l'une étant naturelle, l'autre surnaturelle; l'une atteignant les manifestations extérieures, l'autre les mystères de la vie interne de Dieu. Elle n'en est pas moins intéressante, parce qu'elle est expressive, frappante, et, pour le dire en passant, très propre à donner une idée des qualités et des défauts du philosophe, de son style brillant et radieux, de son argumentation où la comparaison se substitue parfois à la raison.

En résumé, relever la raison du discrédit dans lequel elle est tombée, discrédit imputable aux rhéteurs et aux sophistes; doubler son élan en l'appuyant sur le sentiment, sur le cœur, sur la prière, sur la pratique de la vertu; multiplier ses forces par celles de la raison commune et de la sagesse universelle; ajouter à la lumière naturelle la lumière supérieure de la révélation et monter ainsi du premier au second degré de l'intelligible, rattacher enfin les sciences à la philosophie et la philosophie à la religion : telles sont, aux yeux du P. Gratry, les conditions du progrès vers la vérité; tels sont, dégagés de l'ensemble de ses œuvres, les éléments de ce qu'on peut appeler son *Discours de la méthode;* tels sont enfin les principes directeurs dont il ne cessera de s'inspirer dans ses études successives sur Dieu, sur l'âme et sur la vie morale.

1. *Connaissance de Dieu,* t. II, p. 343-345.

*
* *

Ces vues larges et profondes sont-elles nouvelles?

Non, à proprement parler. Elles rouvraient simplement l'ancien et traditionnel itinéraire de l'âme vers la vérité. Mais, elles étaient oubliées depuis un siècle et demi, et tout à fait étrangères à la génération à laquelle s'adressait le P. Gratry. Essayer de prendre cette génération par la main pour la sortir de ses vieux préjugés et de ses ténèbres, pour l'amener devant des horizons plus larges et plus lumineux, était une entreprise à la fois originale et courageuse.

Le XVIIIe siècle, « cette maladie de l'esprit humain », durait encore. Il durait par des habitudes prolongées de sèche et stérile critique, par l'individualisme hautain de la pensée. Rendre à l'intelligence son plein essor, en lui donnant les ailes du sentiment, agrandir la région de l'intelligible de tout le domaine de la philosophie chrétienne, c'était rompre avec les errements passés et inaugurer une époque de progrès.

La tentative avait encore plus de portée. Elle atteignait, au delà du XVIIIe siècle, sinon Descartes lui-même, pour qui le P. Gratry professait la plus vive admiration, du moins l'esprit cartésien dans deux de ses tendances les plus hasardeuses. Qui ramène tout à l'évidence, en effet, et n'admet que des idées claires et distinctes, oublie « que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Il ne fait point à la certitude morale sa part, et il ne paraît point soupçonner que nos connaissances les plus simples elles-mêmes restent enveloppées de mystère et « d'infini confus », comme disait Leibniz. De même, qui rejette les travaux antérieurs des plus excellents esprits et méprise toutes les conquêtes du passé, va contre l'ordre naturel, qui a fait l'homme dépendant de ses semblables intellectuellement, aussi bien que physiquement. Par là, il donne un exemple facilement contagieux de présomption et de témérité, et il deviendra

cause involontaire de beaucoup d'erreurs. Or, par les deux idées maîtresses de sa méthode, le P. Gratry tâche de remédier à ce double mal, et il rend ainsi à la philosophie un immense service.

Faire accepter ces idées n'était pas chose facile. Jamais peut-être l'opposition n'avait paru plus irréconciliable entre les philosophes chrétiens et leurs adversaires. Depuis cinquante ans, l'écart qui les séparait n'avait fait que s'élargir. Ils campaient aux deux pôles opposés.

Les premiers, tels que Bonald, Lamennais, Bautain, Bonnetty, Donoso Cortès, mettaient plus ou moins en doute la valeur de la raison individuelle, et faisaient appel, pour en assurer le crédit, soit au contrôle de la raison universelle, soit à l'autorité de la foi. C'était un excès.

De leur côté, les rationalistes de toute nuance, naturalistes, positivistes ou éclectiques, s'inspirant des principes mal entendus de Descartes, ne voulaient tenir aucun compte des nouvelles et capitales données apportées au monde par le christianisme ou confirmées par lui, celles d'un Dieu créateur, de la Trinité, du péché originel, etc. La philosophie générale que les docteurs et les Pères en avaient tirée, était, à leurs yeux, comme non avenue. Une doctrine purifiée de tout alliage, soigneusement « sécularisée », voilà ce qu'ils prétendaient offrir à leurs contemporains. Étrange illusion ! Comme si l'on pouvait, à son gré, s'abstraire de la lumière diffuse dont l'atmosphère intellectuelle est pénétrée depuis des siècles ! Les plus rebelles à son action lui devaient beaucoup et ce qu'ils avaient de meilleur. La religion naturelle ne vit que d'emprunts à l'Évangile et aux traditions primitives. A mesure qu'elle s'éloigne de ces mêmes sources, la philosophie, elle aussi, va s'anémiant et décline peu à peu vers la mort. Que reste-t-il des systèmes de Locke et de Hume en Angleterre ? En Allemagne, Kant et Hegel, si puissante qu'ait été leur pensée, si profonde qu'ait été leur influence, ne

sont-ils pas discutés et condamnés à disparaître à leur tour? Le règne de Cousin ne devait pas lui survivre : on le prévoyait déjà. Le P. Gratry jugea, d'un coup d'œil, la situation et ce qu'il y avait à faire.

Entre les excès des deux groupes opposés, entre le camp des rationalistes et celui des fidéistes, entre les constructions étroites et incomplètes des uns et des autres, c'était un projet heureux, et à quelques égards neuf, de jeter le plan d'un monument plus vaste, de proportions grandioses, reposant à la fois sur les assises de la raison et de la révélation, ouvert à toutes les âmes exemptes de parti pris, uniquement préoccupées et amoureuses de la vérité. Par suite, une doctrine assez compréhensive pour contenir et rattacher, comme à leur centre, les principes de toutes les sciences, assez vivante pour donner l'impulsion aux facultés humaines dans toutes les directions de leur activité, pour préparer enfin la synthèse de la science comparée, telle était la conception personnelle, à la fois large et vigoureuse du P. Gratry.

Elle dénote un sentiment net des fautes commises depuis deux siècles et la juste intuition des correctifs nécessaires. A elle seule, elle témoigne déjà d'un esprit élevé, ferme et véritablement philosophique.

Mais, pour la bien juger, il faut examiner auparavant le mode d'application et les résultats de la méthode.

CHAPITRE XI

LE PHILOSOPHE

II. — L'ASCENSION DE L'AME VERS LA VÉRITÉ PAR LA DIALECTIQUE[1].

C'est d'après l'ensemble des ouvrages du P. Gratry, surtout d'après la *Connaissance de Dieu*, la *Logique*, la *Connaissance de l'âme*, la *Philosophie du Credo*, que j'essaierai de saisir et de retracer les grandes lignes de l'édifice qui s'annonce.

Toute la philosophie pivote autour de trois questions essentielles : Dieu, l'homme et la nature, les rapports du fini et de l'infini. D'ordinaire, l'homme semble le sujet le plus accessible à l'observation, le plus à la portée du regard intellectuel et l'on commence par l'étudier. « Connais-toi d'abord toi-même, » répète-t-on avec Socrate.

Le P. Gratry a procédé autrement. A ses yeux, la connaissance de Dieu et de ses perfections est le point central de la philosophie ; toutes les autres notions métaphysiques ou morales tiennent à ce point par leurs racines. Aller à Dieu d'abord, pourvu qu'on n'y aille point par le chemin de l'abstraction et de la spéculation pure, mais par celui de l'observation intime et de ce qu'on peut appeler la science expérimentale, c'est tendre à la science non seulement la plus haute, mais aussi la plus féconde.

1. Ce chapitre, qui touche à de hautes questions métaphysiques, demande à être commenté par la lecture des magnifiques développements du P. Gratry.

Car la notion de Dieu ainsi obtenue implique la notion de l'être, celle de l'intelligence et celle du cœur, c'est-à-dire la métaphysique, et, indirectement, la morale et la logique. Aller à Dieu d'abord, c'est, de plus, rendre à la raison, à l'encontre des fidéistes et des sceptiques, sa maîtrise naturelle et sa capacité générale de certitude.

Les théories abstraites n auront donc point leur place, ici, et il n'y a pas à le regretter.

Car, selon la remarque de Pascal, « les preuves métaphysiques sont si compliquées qu'elles frappent peu; et, quand cela servirait à quelques-uns, ce ne serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais, une heure après, ils craignent de s'être trompés ».

Bien voir et décrire les mouvements de l'esprit humain s'élevant à Dieu, voilà à quoi se ramène, en dernière analyse, la philosophie du P. Gratry. L'observation psychologique en est le fondement. L'histoire de la pensée humaine y ajoute d'autres éléments concrets, de manière à constituer, non pas une doctrine spéculative et froide, difficilement accessible, mais une doctrine vivante et appropriée à la majorité des lecteurs.

Deux idées caractéristiques s'y détachent en relief et y apparaissent tout d'abord dominantes : la distinction de deux degrés dans l'*intelligible divin;* puis, la théorie du *sens divin* et du procédé inductif, comme moyen d'aller à Dieu.

Ajoutons-y celle de la *science comparée* qui ne cessera d'être la grande préoccupation du P. Gratry et qui reparaît sous mille formes dans tous ses ouvrages. On peut dire que ces trois idées se rencontrent et se mêlent en des proportions inégales dans la *Connaissance de Dieu*, dans la *Logique*, dans la *Connaissance de l'Âme*. « Je comparerais volontiers, disait M. Caro, si l'image n'était pas trop profane, la philosophie du P. Gratry à une tragédie lyrique en trois actes et à trois personnages. Les trois actes sont ses trois ouvrages principaux. Les trois personnages, ce sont ses trois idées maîtresses. Dans

chaque acte, chaque idée joue à son tour le rôle principal; mais, dans tous les actes, elles sont présentes et visibles; elles se taisent parfois, mais dans leur silence même, elles remplissent encore la scène [1]. »

I

La première idée maîtresse, qui s'impose à l'attention à la fois comme élément essentiel du système et comme procédé logique, est celle-ci : il y a, d'après Platon et d'après saint Thomas, *deux degrés de l'intelligible divin.* La sagesse complète consiste à les reconnaître d'abord et à monter ensuite du premier au second. Cette distinction fondamentale a échappé à beaucoup de philosophes, mais elle est dans la tradition des plus grands et dans celle de tous les théologiens. Les vérités absolues, éternelles, qui sont la vie et la lumière de notre raison, ne sont pas Dieu même; elles ne sont que des images de la réalité, ou, selon le mot de Platon, « des ombres de ce qui est », des reflets que nous saisissons dans le miroir des créatures et dans le miroir de l'âme. Au-dessus de ce premier degré, il y en a un second, qui nous élève jusqu'à l'essence même de Dieu. Le regard de la raison n'y saurait atteindre; mais la foi pénètre jusque-là, et découvre d'une façon confuse, il est vrai, et parmi des obscurités impossibles à dissiper ici-bas, quelque chose de l'essence même de Dieu et de sa vie interne. C'est le second degré, degré surnaturel de la connaissance [2].

Ainsi, la raison a sa sphère et sa perfection relative dans le premier degré; mais elle ne saurait avoir sa perfection dernière, atteindre le second degré de l'intelligible qu'aidée et élevée au-dessus d'elle-même par la raison surnaturelle.

1. *Philosophie et Philosophes*, p. 223.
2. *Connaissance de Dieu :* Rapports de la raison et de la foi. — *Logique :* Des deux degrés de l'intelligible divin.

II

La seconde vérité que le P. Gratry veut établir, c'est qu'il y a deux méthodes également légitimes, également sûres pour arriver à l'intelligible : la méthode syllogistique ou déductive, dont la scolastique a usé et abusé, et qui consiste à tirer les conséquences des principes une fois posés; la méthode inductive ou transcendantale tant préconisée par Bacon, qui s'élève des faits aux lois, du particulier à l'universel, du fini à l'infini. C'est le procédé inventif par excellence, à la fois rigoureux, simple et rapide, scientifique et poétique, qui a des ailes et s'élance au delà des données sensibles jusqu'au dernier terme de la connaissance.

« Il consiste, étant donné par l'expérience un degré quelconque d'être, de beauté, de perfection, — ce qui est toujours donné, dès qu'on est, qu'on voit, qu'on pense, — à effacer immédiatement par la pensée les limites de l'être borné et des qualités imparfaites qu'on possède ou qu'on voit, pour affirmer, sans autre intermédiaire, l'existence infinie de l'Être et de ses perfections correspondantes à celles qu'on voit... Et ces affirmations, qui passent du réel fini au réel infini, sont toujours vraies, parce qu'en métaphysique comme en géométrie, tout fini positif a son infini correspondant et que les règles du fini réussissent toujours dans l'infini et réciproquement. Aussi, étant donné les choses visibles qui s'engendrent, qui naissent et meurent, qui passent et changent, qui pourraient ne pas être, qui sont bornées et imparfaites, l'esprit doit dépasser ces êtres finis et apparents, et s'élever par ces images aux idées éternelles, invisibles, immuables, qui correspondent à ces images (1). »

Ainsi, par le procédé dialectique, comme l'appelle Platon, l'âme s'élève successivement des choses sensibles aux choses intelligibles; des choses intelligibles aux vé-

1. *Connaissance de Dieu*, t. I, p. 64, 77 et suiv.

rités nécessaires qui ne sont encore que les ombres de la lumière de Dieu; des vérités nécessaires enfin jusqu'à Dieu même et à ses perfections infinies [1]. Telles sont les étapes que nous sommes appelés à parcourir pendant la vie présente; tels sont les degrés que nous sommes invités à monter successivement et du haut desquels les horizons s'étendent de plus en plus jusqu'à l'infini.

Mais ce mouvement d'ascension ne saurait s'accomplir sans un progrès spirituel correspondant. L'action de l'intelligence est liée à celle de la volonté; la logique est en relation intime avec la morale, la raison avec la liberté.

Or, il y a un principe moteur et comme un grand ressort de ce double et parallèle progrès :

Au point central de l'âme, où l'intelligence et le sentiment ont leur racine commune, réside, en effet, une faculté mystérieuse, qu'on peut appeler avec Pascal le *cœur*, que le P. Gratry nomme le *sens divin*. Il est difficile de la définir. Mais Socrate l'avait observée et il l'avait en vue, quand il disait : « L'âme elle-même est quelque chose de prophétique. » Il entendait par là qu'elle porte en son fond un instinct de divination, que Platon, dans le *Timée*, appelle un démon intérieur. Qui sait se recueillir, écouter en silence, perçoit en effet, au plus profond de son être, une foule de lueurs confuses, de sourds mouvements et d'élans spontanés. C'est toute une vie obscure et intense par laquelle nous semblons être en communication avec le principe de la vie universelle. Elle se manifeste en nous, selon le philosophe ancien, par des joies, des tristesses et des mélancolies dont nous ne saurions analyser la cause; par des espérances ou des craintes instinctives; par des sentiments étranges où la raison n'a aucune part et dont les racines invisibles plongent dans des profondeurs insondables et dans l'immense inconnu. Le sens moral et le sens religieux ne sont qu'une des

1. Dans son sens premier et original, la dialectique s'entend, on le sait, de l'art de discuter; mais, dans un sens plus étendu, dans le sens platonicien, elle s'entend d'une méthode scientifique pour atteindre jusqu'à la vérité en elle-même et jusqu'aux principes des choses.

formes de cette faculté divine. La vertu et la piété la développent jusqu'à en faire une sorte d'inspiration et comme la voix de Dieu dans l'âme humaine.

Le P. Gratry avait été très frappé de la nature et du rôle étonnant de cette puissance cachée. Il en analyse les éléments, et il y trouve à la fois une sorte d'intelligence sourde et de volonté instinctive, qui pousse d'une part à la perception claire et d'autre part à l'action. Il l'appelle souvent l'*attrait du désirable et de l'intelligible*, « qui sent et touche Dieu, plutôt qu'il ne le discerne et ne le voit ».

Il ne faut pas le confondre avec la raison, qui s'élève aux vérités éternelles; qui a l'idée de Dieu, mais qui n'a pas le sens de Dieu; lumière métaphysique trop froide et trop sèche. Il ne faut pas davantage le confondre avec la foi, qui nous introduit dans le domaine de la vérité révélée. C'est un troisième sens, qui s'ajoute au sens des choses extérieures et au sens intime, pour en compléter les données. Comme les deux autres, il est d'abord en nous sans nous. Nous lui devons, sous forme de croyances implicites ou obscures, les germes de la vérité. Puis le témoignage extérieur, celui des sens, celui des faits de la conscience, celui de la parole, éveillent ces croyances obscures et en font des idées. Or, la dialectique n'est que l'évolution du sens divin[1].

« Ce sens de Dieu, en effet, implique le sens moral, le sens du beau, le sens du vrai. C'est parce que l'âme sent Dieu qu'elle sent ce qui est beau, ce qui est vrai, c'est-à-dire ce qui ressemble à Dieu... Par ce sens, l'âme prend des ailes, et du sens extérieur qui ne montre que la nature, elle vole et monte à Dieu, parce que, par le sens extérieur uni au sens divin, elle voit la nature comme belle, c'est-à-dire comme digne de Dieu; elle la voit non seulement dans ce qu'elle est elle-même, mais encore rapportée à Dieu. Par ce sens, uni au sens intime, elle voit l'âme, non seulement en elle-même, mais encore comparée à Dieu et comme image de Dieu; elle voit l'âme comme indéfiniment perfectible en beauté, en sagesse, en bonté, c'est-à-dire en Dieu. Ce sens qui est le sens de l'infini, peut

1. *Logique*, t. I, p. 98 et suiv., t. II, p. 191-193; — *Connaissance de Dieu*, t. I, p. 379; t. II, p. 263 et suiv.; — *Connaissance de l'âme.*

seul nous faire conclure Dieu, voir Dieu, aimer Dieu, à la vue de notre être borné [1]. »

« Le mépris de la réalité présente, si naturel à l'homme, l'attente de l'avenir idéal, si habituelle à l'âme, l'instinct du merveilleux et le pressentiment de l'infini sont la source de cette opération sublime qui démontre Dieu. Qui ne le sait? L'âme de l'homme, surtout lorsqu'elle est élevée et pure, dans sa sève et sa jeunesse, conçoit et désire sans limites tous les biens et toutes les beautés dont elle aperçoit quelque trace. On efface toutes les bornes, toutes les limites, toutes les imperfections. On conçoit l'être dans toute sa plénitude; on conçoit l'amour éternel, le bonheur sans vicissitudes, la vérité sans ombre, la volonté plus forte que tout obstacle. Tous ces pressentiments du cœur de l'homme, tous ces rêves, tous ces enivrements impliquent une méthode vraie et rigoureusement scientifique. Analysées par la raison, cette poésie, cette foi contiennent la démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu. Le spectacle du monde, la conscience de la vie, la vue des êtres finis et des beautés créées, quand le cœur et l'imagination s'en emparent pour les grandir et les pousser à l'infini, par l'effacement du mal, des bornes et des limites, cet élan de l'âme vers l'infini à partir du fini, voilà ce qui donne aux hommes l'idée de Dieu. Et cet élan intellectuel et moral, dont est capable toute âme humaine, est l'acte et le procédé fondamental de la vie intellectuelle et de la vie raisonnable. Et il se trouve que cette naturelle opération de l'âme est au fond la plus scientifique des méthodes, et que toutes les démonstrations de l'existence de Dieu, données par tous les vrais philosophes de tous les temps, ne sont que la traduction philosophique du procédé vulgaire, que tous les hommes emploient [2]. »

Il ne s'agit donc ici ni d'illusion, ni de poésie, comme on l'a prétendu. Ce sens donne une base expérimentale et vraiment scientifique à la connaissance de Dieu. Car le procédé qu'il emploie n'est autre que celui auquel on doit, dans les sciences de la nature, physique, chimie, psychologie, de si brillants résultats. Il part de faits constatés par l'observation, des faits du monde sensible, des faits du monde intellectuel et particulièrement des idées éternelles que la raison découvre en elle-même; et c'est en s'appuyant sur ces faits qu'il conclut du particulier à l'universel, qu'il s'élance du fini à l'infini. On le trouve au fond de toute poésie et de tout art. La même loi de l'esprit humain emporte les Raphaël, les Michel-

1. *Connaissance de l'âme,* t. I, p. 233.
2. *Connaissance de Dieu,* t. I, p. 57-59.

Ange, les Dante et les Milton, comme aussi les Kepler et les Leibniz.

Appliqué aux mathématiques, en effet, le procédé inductif les a transformées. Aux mains de Newton et de Leibniz, la méthode infinitésimale va également du contingent au nécessaire, du variable à l'éternel [1]. Les étonnantes découvertes qui lui sont dues l'ont suffisamment justifiée. Non que le P. Gratry entende démontrer Dieu par le calcul infinitésimal, expliquer la Création par les mathématiques, comme le supposait ironiquement Cousin. Mais il a voulu poser en principe que les sciences s'appuient toutes sur un même procédé fondamental, que ce procédé, légitime en physique et en algèbre, est tout aussi applicable à l'étude de l'Infini vivant. Il n'y a qu'une seule et même loi de la raison, loi entrevue déjà par Mme de Staël à la fin du siècle dernier. N'a-t-elle pas écrit ces étonnantes paroles : « Presque tous les axiomes de physique correspondent à des maximes de morale. Cette espèce de marche parallèle qu'on aperçoit entre le monde et l'intelligence, est l'indice d'un grand mystère, et tous les esprits en seraient frappés si l'on parvenait à en tirer des découvertes positives, mais toutefois cette lueur encore incertaine porte bien loin nos regards [2]. » Le P. Gratry, saisi de ces analogies, essaie de jeter quelque clarté sur ce mystère et de poser en même temps les fondements de la science comparée.

Ainsi, Dieu peut devenir, pour le philosophe comme pour le mystique, un objet d'expérience. Il y a un sens divin naturel comme il y a un sens divin surnaturel. La certitude géométrique de son procédé en garantit la certitude métaphysique. Par suite, la preuve de sentiment arrive à l'évidence mathématique par l'emploi de la dialectique.

Le P. Gratry est donc fidèle à sa méthode, il cherche

1. *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 144. Cf. *Logique*, t. II, ch. VII. Développement plus ample de la même idée.
2. *De l'Allemagne*, 3e partie, ch. X.

et convie l'homme à chercher la vérité, par l'intelligence d'abord, mais implicitement aussi par le cœur, par la volonté, par l'âme tout entière.

III

De plus, comme il n'est pas bon au penseur d'être seul, de marcher à l'écart du genre humain, il a tenu à demander aux grands génies du passé leur avis sur la question. Trop souvent les critiques aiment à opposer les philosophes les uns aux autres pour se donner le plaisir d'intervenir dans leurs débats, pour s'attribuer le rôle d'arbitres et de juges souverains. Le P. Gratry, avec une science et une vigueur que le chef de l'éclectisme n'a point surpassée, se plaît, au contraire, à les rapprocher, à mettre en faisceau les vérités sur lesquelles ils s'entendent, à confirmer sa propre doctrine par l'autorité de leurs suffrages. Il n'a point de prétention à l'originalité : il s'en défend plutôt[1].

Le procédé dialectique, en effet, que personne n'a décrit et mis en lumière avec autant de force que lui, n'est pas de son invention. Il l'a emprunté à la grande tradition philosophique et religieuse. Mais c'est un mérite singulier d'avoir su le reprendre, le dégager des œuvres des maîtres, en ramasser, pour ainsi dire dans une brillante synthèse, toute la puissance démonstrative et rayonnante. A l'appel du P. Gratry, les patriciens de la pensée comparaissent successivement devant lui et viennent, chacun avec leur accent, apporter leur témoignage.

C'est Platon d'abord, qui représente non seulement l'idée grecque dans ce qu'elle a de plus subtil et de plus

1. « Je repousse avec des cris aigus l'imputation d'avoir voulu faire une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu. Ce que j'ai essayé de faire est précisément ceci : *Établir que l'antique, unique et universelle démonstration de l'existence de Dieu est donnée par le procédé principal et fondamental de la raison*, lequel procédé est le premier auteur de toutes les sciences, y compris les mathématiques. » (Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 25 mars 1866.)

élevé, mais aussi les traditions primitives que l'Orient conserve et transmet depuis les premiers âges. Ainsi peut-on s'expliquer que ce païen aboutisse à des conclusions presque chrétiennes. Il y a, selon lui, deux degrés de l'intelligible, l'un qui répond à la pensée discursive, l'autre au procédé dialectique. Ce dernier atteint les vérités nécessaires, et au delà, le plus parfait des êtres, qui est à la fois la raison absolue et le souverain bien. Seulement, pour s'élever jusqu'à lui, il faut retrancher les instincts désordonnés de l'animalité, qui tournent la vue de l'âme en bas. Les impurs et les méchants, qui y sont asservis, ne voient que les ténèbres « vides de Dieu ». Les justes, dégagés de cet esclavage, dirigent leurs regards vers ce qui est divin et lumineux. Ils se rattachent à Dieu par l'attrait du souverain bien, qui les tient suspendus et les élève vers le ciel [1].

Aristote, le théoricien du syllogisme, vient lui-même déposer à son tour en faveur de la dialectique. C'est une autorité considérable. Il est possible qu'ici le P. Gratry ait parfois pressuré les textes, comme on l'a dit, et qu'il en ait tiré un peu plus de choses qu'ils n'en contiennent.

Voici saint Augustin. C'est Platon avec quelque chose de plus précis et de plus pénétrant, un Platon éclairé par une lumière supérieure et s'élevant à une hauteur que le premier n'avait pas même entrevue. Après saint Augustin, saint Thomas, disciple d'Aristote, le maître de la science humaine comme de la science divine, qui résume avec sa profondeur ordinaire les philosophes et les théologiens antérieurs. Le XVII[e] siècle, à quelques dissonnances près, est unanime. Kepler, Descartes lui-même, qu'il en ait conscience ou non, Pascal qui cherche Dieu, non seulement par l'esprit, selon lui, insuffisant, mais par le

1. Cf. Conclusion du *Timée*, 89 et 90. Plotin distingue également, avec la pénétration dont il est coutumier, la pensée discursive et le procédé intuitif. La pensée ne sert, selon lui, par ses opérations imparfaites, qu'à nous élever peu à peu à la hauteur d'où il est possible de découvrir Dieu. « Alors soulevés comme par le flot de l'intelligence, et emportés par la vague qui se gonfle, de sa cime tout à coup nous voyons. » (*Enn.*, V, v, 8.)

cœur et par la pratique du bien; Malebranche, Fénelon, Bossuet, Leibniz, Clarke et Newton, Petau et Thomassin, tous ces grands hommes concourent, sans exception, à cette symphonie merveilleuse et reconnaissent la légitimité du procédé inductif par lequel la raison s'élance du spectacle des choses créées jusque dans le sein de l'infini.

Ainsi, philosophes et théologiens n'ont qu'une voix sur la question. Tous ces esprits éminents, conclut le P. Gratry, ont démontré de la même manière l'existence de Dieu. « Tous ont parlé de l'obstacle moral qui cache à l'esprit la lumière et qu'il faut d'abord enlever. Tous ont nommé ce sens intérieur, inné, divin, cet attrait du désirable et de l'intelligible qui, lorsque l'obstacle est ôté, devient le ressort de la raison; tous ont trouvé le point d'appui de cet élan de la raison dans le spectacle des choses créées (monde ou âme); tous ont compris que ce point de départ n'est en aucune sorte un principe d'où la raison puisse déduire Dieu; tous ont compris que le procédé par lequel la raison s'élève au principe de toutes choses, est absolument différent du syllogisme, qu'il est un des deux procédés essentiels de la raison, celui qui trouve les majeures, et non celui qui tire les conséquences; tous l'ont décrit comme une opération de la raison qui, regardant l'être fini (monde ou âme), voit par contraste et par regret, dans ce fini, l'existence nécessaire de l'Infini, et connaît l'Infini par négation, en supprimant par la pensée les limites de tout être fini et de toute perfection bornée... »

« De la sorte, comment ne voit-on pas que toutes choses montrent Dieu, que toute pensée y mène, que toute sensation y conduit? Pourquoi faut-il que la sensualité qui nous animalise et qui arrête en nous, comme chez les animaux, toute sensation dans ses premiers effets, sans les laisser retentir jusqu'à l'intelligence et jusqu'au cœur; pourquoi faut-il que l'impureté, qui engloutit et qui profane la sensation pour en jouir; que la stupide habitude de la vie, qui cesse de regarder et d'admirer; que l'éducation détestable qui éteint et flétrit nos facultés,

au lieu de les élever et de les transfigurer; que le rationalisme étroit, aveugle, abstrait et ignorant, qui coupe les ailes de l'âme dès la première enfance; pourquoi faut-il que toutes ces causes détruisent en nous le sens divin de la nature et de la vie, et les germes innés de la sainte poésie qui voit Dieu en toutes choses? Si les âmes étaient moins éteintes, toute la nature nous élèverait à la connaissance de Dieu, à l'admiration, à l'adoration, à l'amour : toute impression retentirait dans l'esprit jusqu'à Dieu... L'âme monterait ainsi, par d'admirables ondes, bien plus rapides que celles de la lumière, de monde en monde, du monde des corps à celui des esprits, de celui des esprits à Dieu; de ce corps, de cette terre qu'elle sent n'être pas Dieu, ni esprit libre ou raisonnable, à l'être intelligent qui est elle-même, et de ce monde intelligent et libre, mais imparfait encore, à l'être parfait et infini [1]. »

IV

Arrivée à ces sommets, où l'a portée le plus haut effort du sens divin naturel, l'âme est remplie de joie. Cet élan vers tout bien et vers toute beauté, ces reflets de Dieu entrevus dans le miroir des créatures, la dilatent et la ravissent. Et cependant, elle n'est point satisfaite. Elle aspire à plus de lumière encore. Elle souhaite, avec Platon, de voir Dieu même, non plus dans ces rayons réfléchis, non plus dans des vestiges épars, dans de pâles et incomplètes images, mais directement, dans son essence et dans sa réalité substantielle.

Ce désir est-il naturellement réalisable ici-bas? L'homme peut-il, de lui-même, s'élever du premier au second degré de l'intelligible? Y a-t-il une transition, un passage secret et néanmoins observable de l'un à l'autre?

1. *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 165.

Non, sans doute, puisqu'un abîme les sépare; abîme que Dieu seul peut combler.

C'est ici que le P. Gratry aborde le problème délicat de la conciliation de la foi et de la raison, problème singulièrement embrouillé par l'ignorance et le préjugé. Les rationalistes ne vont-ils point répétant que la foi n'est qu'une aveugle soumission de la raison à une autorité extérieure et humaine? Ainsi défigurée et travestie, ils la présentent comme une cause d'inertie et d'abêtissement pour les intelligences. Le P. Gratry avait médité pendant plusieurs années cette question capitale, et c'est le fruit de ces longues et sincères réflexions qu'il nous offre dans les derniers chapitres de la *Connaissance de Dieu*.

Il commence par une importante remarque, dont les études récentes n'ont fait que confirmer la profondeur et la justesse, à savoir que, dans l'ordre naturel même, il y a une sorte de foi qui, en vertu de son autorité extérieure, impose à notre esprit l'assentiment. Nous ne pouvons démontrer les premiers principes, et nous y adhérons cependant d'un mouvement irrésistible. Notre vie raisonnable et morale commence par un acte de foi, d'où dépend la direction de notre esprit et de notre volonté : acte de foi à la conscience, à la mémoire, au sens moral, à la raison. Tout l'édifice de la philosophie cartésienne elle-même repose sur un acte de foi à la véracité de Dieu. On en peut dire autant du système de Kant, et, en dernière analyse, de toute sorte de science, puisque aucune n'atteint la substance des choses, puisque aucun objet n'est conforme à l'idée que nous nous en faisons [1]. « La vie intellectuelle, disait Royer-Collard, est une succession non interrompue, non pas seulement d'idées, mais de croyances explicites ou implicites. » Se refuser à l'acte de foi, c'est donc, au point de vue naturel, s'excommunier de la croyance universelle, tomber dans

1. M. Brunetière a développé avec force cette pensée dans sa conférence de Besançon (19 nov. 1898). *Revue des Deux-Mondes*, 1er déc. 1898

l'anomalie, dans l'extravagance, dans l'absurde. L'accomplir, au contraire, c'est suivre les dictées de la saine raison, et faire un acte essentiellement humain.

Et non seulement la croyance entre pour une part dans les principales et fondamentales démarches de la raison; mais, de plus, dans le développement de celle-ci et dans celui de la foi surnaturelle, il est facile de relever des analogies et un parallélisme instructif. Des deux côtés, une lumière intérieure venant de Dieu : l'une, il est vrai, naturelle à notre être; l'autre, surajoutée et infuse. Des deux côtés, une excitation extérieure, qui pousse le germe à éclore et à naître : ici, la parole des autres hommes; là, l'enseignement de l'Église. Des deux côtés enfin, adhésion libre de l'intelligence et de la volonté. Qu'y a-t-il donc dans la foi qui puisse déprimer notre esprit ou répugner à notre nature?

S'il n'y a rien d'inconciliable entre la raison et la foi, allons plus loin. Nous avons besoin de croire. Nous avons besoin de monter plus haut que la sphère moyenne et naturelle où nous nous agitons et où nous étouffons. La lumière qui nous vient, soit des choses visibles, soit des froides vérités métaphysiques, ne saurait suffire à notre besoin de connaître et d'aimer. « Quelle est l'âme, restée vivante sous le poids des années et de la science humaine la plus vaste, la plus chèrement achetée, qui parfois ne compare ces ombres, ces fantômes et ces abstractions à la vivante réalité, à la vue de la terre féconde, parée, radieuse sous le soleil, aux pénétrants et mystérieux parfums de la nature, à la saveur des plantes et de leurs généreux produits, à la vigueur de l'air vital et des fluides excitateurs qui nous pénètrent, nous raniment et nous électrisent, à la vue des hommes qui espèrent et qui cherchent, au spectacle de ce qui reste de noblesse et de beauté humaine, au commerce des âmes, à l'amour! Quelle est, dis-je, l'âme demeurée vivante, qui, lorsque ce contraste se montre, ne le sente et ne dise : Je n'ai dans la tête que des ombres, ombres certaines, incontestables, mais ombres! J'ai épuisé ma vie à découvrir

le monde, à en étudier les ressorts; je n'ai pas dénoué l'énigme; je n'en ai pu saisir que des parties et le peu que j'en tiens n'est qu'un calque mort de la vie [1]. »

Au lieu de nous décourager, de succomber à l'abattement, écoutons la voix intérieure qui nous dit : « Cherchez plus haut. » Est-ce que Dieu, dans la lumière de qui je vois et connais tout, ne peut se faire connaître et voir, comme un esprit se fait connaître à mon esprit? Pourquoi la révélation serait-elle impossible? Qui empêcherait Dieu de nous éclairer et de nous vivifier de plus en plus? Sa révélation est non seulement possible, mais elle est absolument en harmonie avec les aspirations de notre nature. Car, pour rappeler encore l'admirable parole de Descartes, « je suis et je sens que je suis une chose imparfaite, incomplète et dépendante d'autrui, *qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de nouveau et de plus grand que je ne suis* ». A ces aspirations répondent sans cesse, dans l'ordre naturel, des secours, des bienfaits et des excitations de Dieu. L'ordre même de la nature est disposé pour mener à la vie éternelle, dit saint Thomas. Les appels surnaturels se mêlent aux impulsions naturelles et la grâce est continuellement offerte à tous. Un germe intime et secret se mêle imperceptiblement avec la raison et prépare l'homme à passer peu à peu de la raison à la foi. C'est comme une semence de la loi éternelle qui est déposée en nous, de sorte que ceux-là même que l'Évangile et les prédications n'atteignent pas par le dehors, ceux-là le Christ les provoque et les sollicite au dedans. « Et quiconque, selon la parole si remarquable de Thomassin, pratique la vertu comme étant la vertu,

1. *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 303. — Qui ne se rappelle l'intensité de sentiment et l'accent pénétrant avec lesquels Lamennais a traduit un contraste analogue? « Le soleil est beau, sa lumière est douce; le petit oiseau, l'insecte, la plante, la nature entière a retrouvé la vie, et s'en imprègne et s'en abreuve, et je soupire, parce que cette vie n'est pas venue jusqu'à moi, parce que le soleil ne s'est pas levé sur la région des âmes, qu'elle est demeurée obscure et froide. Lorsque des flots de lumière et des torrents de feu inondent un autre monde, le mien reste noir et glacé. »

étincelle divine, émanation de la loi éternelle, et non comme une vaine fleur de gloire humaine, celui-là pratique Jésus-Christ, celui-là est chrétien. De même, quand un homme quelconque *va trouver sa raison,* la soumet à l'éternelle raison, et soumet à l'une et à l'autre son corps, cet homme devient participant du Christ. » Croire, c'est donc monter librement vers la vérité substantielle ; c'est entrer en possession des principes du bien qu'on espère ; c'est en même temps vivre d'une vérité supérieure, manifestation plus haute et plus directe de Dieu ; c'est, pour tout dire d'un mot, porter Dieu en soi, le réaliser dans sa vie et véritablement vivre de Dieu.

N'est-ce point le mot de l'Évangile : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, mon Père, et Celui que vous avez envoyé ? »

Ainsi, la foi surnaturelle est en même temps un acte raisonnable, et le principe d'un progrès transcendant, une sorte de lien entre les deux mondes naturel et surnaturel et la dernière démarche de la raison. Par suite, il n'y a d'autre philosophie salutaire que celle qui est l'effort vers la sagesse totale, la poursuite de la lumière dans l'un et l'autre degré de l'intelligible divin [1].

Sans doute, l'âme a la redoutable faculté de rejeter le germe lumineux qui lui est offert, comme elle a celle d'étouffer sa raison. Si, abusant de sa liberté, elle résiste à Dieu, elle est malheureuse ; car elle ne peut avoir son plein repos que dans la sphère supérieure qu'elle se ferme volontairement. Si elle coopère au mouvement d'ascension qui l'emporte vers de plus hautes régions, elle atteint la substance du vrai et sent sourdre en elle un commencement de vie éternelle.

1. C'était également la pensée de Guizot. « Je fais bon marché du philosophique pur, » lui disait le P. Gratry, empruntant le mot de Bossuet. « Je suis absolument de votre avis sur ce point, lui répondait Guizot, et ceux qui veulent maintenir la philosophie séparée SE TROMPENT ABSOLUMENT. C'est l'erreur radicale de M. Cousin et de toute son école. » (Lettre inédite à Montalembert, 1854.)

*
* *

Imaginations et chimères! répondent les rationalistes. Nous ne sentons rien de pareil en nous. Nous souhaitons sans doute d'arriver à l'essence du vrai, mais nous nous en savons incapables. Le bon sens le dit assez haut. Passer outre à sa voix, témoigne d'un élan généreux sans doute, mais aveugle. « Ne pas désespérer de la philosophie est la dernière illusion des grandes âmes; » mais, c'est une illusion.

Est-il possible, répond le P. Gratry, que le plus grand des faits de l'âme, un fait incontestable et incontesté, n'ait ni signification ni portée? Est-il possible que le désir d'atteindre la source première de la vérité soit un leurre et une tromperie? Non, ce n'est pas possible. Les tendances aboutissent et ne peuvent pas ne pas aboutir. Comment en douterais-je? Toute l'histoire de ma vie n'en témoigne-t-elle pas?

« Il fut un temps où, dans un monde obscur, mes yeux ne voyaient pas, mais se formaient pour voir; dans ce monde clos, mes poumons ne respiraient pas, mais se formaient pour respirer; mes membres, dans ce monde immobile, ne pouvaient remuer, mais s'articulaient peu à peu pour arriver au mouvement; dans ce monde implicite, inconscient, mon cerveau ne pouvait penser, mais se développait pour la pensée. Tout cela, c'étaient des tendances. Toutes ces tendances ont abouti. Toutes celles qui restent aboutiront.

« Aujourd'hui, mes regards et mes aspirations, mes mouvements, mes pensées, tout cela n'est-ce point encore un faisceau de tendances? Ma frêle pensée, pauvre chercheuse, inquiète et dispersée, tend à se rassembler, et à se posséder et à posséder son objet. Pourquoi donc cette tendance n'aboutirait-elle pas? La soif de la justice, n'est-ce pas une tendance aussi? Pourquoi donc serait-elle frustrée? L'amour, le désir, l'espérance, toute la vie de mon cœur, n'est-ce pas la tendance essentielle de mon être? Comment n'aboutirait-elle pas?

« Mon corps en germe, dans une première vie courte, avant de parvenir au jour, a déployé jusqu'à maturité les tendances de sa vie. Les tendances de cette vie primitive ont abouti à ma vie en ce monde. Dans cette seconde vie, courte aussi, car elle n'est que préparation, mon âme doit déployer jusqu'à maturité les tendances de sa vie. Et ces tendances aboutiront. Alors la tendance à la vérité entrera dans la vérité; la tendance à l'amour entrera dans l'amour.

« Mon corps s'est déployé pour porter l'âme. Que mon âme se déploie pour porter Dieu. Les trois mondes se portent l'un l'autre et se déploient successivement. La terre est le marchepied. L'âme s'en sert pour monter à Dieu. Dieu, monde éternel, infini, attire à lui les mondes finis pour leur donner la vie. Dieu est la source des tendances et il en est aussi la fin...

« Tout ce que la pensée conçoit, tout ce que le cœur veut et cherche sera trouvé. Tout ce que l'on espère, si l'on y croit, si l'on y tend, sera donné. Tout ce que la nature, l'instinct, l'effort, le travail, la prière, tout ce que la religion, l'élan vers Dieu, vers la vérité, la justice, la beauté, le bonheur, tout ce que ces forces prophétiques liguées ne cessent d'attendre et de chercher, tout cela nous sera très certainement donné. La prière a raison de dire : Que votre règne arrive. Ce règne arrive, puisqu'on y tend [1]. »

Il commence dès ce monde, si vous le voulez. Toute âme en état de grâce possède le don d'intelligence, dit saint Thomas. Est-ce une affirmation justifiée ou une vaine parole? Le P. Gratry, fidèle à sa méthode expérimentale, invite les penseurs séparés à se recueillir devant Dieu, à se rappeler tous leurs souvenirs, à se demander s'ils n'ont jamais été sollicités ou éclairés, de loin en loin, par une autre lumière, bien différente de leur lumière habituelle, humaine et naturelle? « Par exemple, il y a un âge dans la vie, avant les ruines et les dévastations d'esprit et de cœur qu'apporte d'ordinaire l'explosion de la puberté, il y a un âge d'angélique innocence, d'énergique et simple droiture, d'implicite clairvoyance, où se réalise, pour beaucoup d'hommes, quelque chose de ce que nous apprend l'Évangile au sujet du Sauveur enfant : « L'enfant croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, » et il instruisait les docteurs. N'avons-nous jamais, à douze ans, entrevu quelque éclair de cette lumière de grâce et de divine sagesse? N'avions-nous point alors sur la vertu, sur la justice, sur la vérité, sur la pureté virginale, sur l'effrayante laideur des moindres fautes, sur le respect et sur l'amour des hommes, sur la compassion pour les pauvres, sur le devoir de poursuivre tout mal, sur la force que donne le droit, sur la

1. *Logique*, t. I, p. 141-142.

présence intime de Dieu, sur la plénitude du bonheur qu'il veut donner à tous, sur sa paternelle providence; n'avions-nous pas, sur toutes ces vérités, certaines données de lumière implicite, sereine et vivifiante; certaine puissance d'intuition, d'admiration, de foi, certaine capacité d'inspiration, qui seraient aujourd'hui pour nous, si nous ne les avions perdues, d'inépuisables sources de science, d'éloquence, de poésie et surtout d'héroïques vertus? Notre langage peut-être est devenu, sur toutes ces choses, plus flexible et plus varié, notre pensée plus analytique, notre conduite plus réfléchie. Mais qu'avons-nous fait de nos sources, de nos sources de lumière et de feu? Si vous aviez, dans votre âge mûr, avec toute votre science acquise et votre puissance d'analyse, les vertus intellectuelles et la sève lumineuse qu'à douze ans Dieu mettait en vous, vous sauriez aujourd'hui ce qu'est la science infuse, ce qu'est le don de science, de de sagesse et d'intelligence [1]. »

Ainsi, il y a un commencement implicite de vie éternelle au fond de l'âme chrétienne. Il s'agit d'y développer de plus en plus la sagesse à la fois divine et humaine, en se résignant avec humilité à l'imperfection d'une lumière initiale. Il s'agit de faire appel à la philosophie totale, à la très haute et très profonde philosophie chrétienne, qui est la mère des sciences de la nature et de la civilisation moderne. Si nous le faisons, d'immenses progrès sont assurés et nous pouvons saluer l'aurore prochaine d'un grand siècle.

Quelles que soient les objections que les rationalistes adressent à cette doctrine, on n'en saurait méconnaître la force et la beauté. Elle procède d'une analyse philosophique aussi fine que profonde des idées et des sentiments de l'âme humaine. Tout le chapitre premier de la seconde partie de la *Connaissance de Dieu* et celui des *Vertus intellectuelles inspirées* dans la *Logique*, relatifs aux causes qui paralysent et dépriment la raison,

1. *Logique*, t. II, p. 204.

et à celles qui l'élèvent et la transforment, décèlent un don rare d'observation et une pénétration psychologique des plus remarquables.

V

Voilà donc le P. Gratry parvenu aux premiers résultats qu'il espérait, et par le chemin qu'il s'était tracé. L'âme, sous l'impulsion du sens divin, arrive à connaître Dieu par le procédé d'induction, et par la vertu de foi, elle s'élève au second degré de l'intelligible, en attendant la pleine possession de la souveraine vérité dans la vie future.

Si cette démonstration présentée, précisée, et éclairée d'un jour de plus en plus intense dans la *Connaissance de Dieu*, dans la *Logique,* dans la *Connaissance de l'âme,* n'est point nouvelle, elle n'en est que plus forte, que plus triomphante, puisqu'elle est celle de la tradition religieuse et philosophique tout entière.

Et voilà, du même coup, l'édifice de la philosophie replacé sur ses vraies bases, qui sont à la fois les données de la raison et celles de la révélation. Ainsi conçu, il dresse son dôme imposant et harmonieux jusque dans la seconde région de l'intelligible. A l'encontre des fidéistes, la raison a recouvré son autorité ; et ses conquêtes entrent, pour ainsi dire, dans les éléments de la religion. Mais, d'autre part, elle déchoit justement de cette omnipotence exclusive que lui attribuaient les rationalistes. Impuissante à résoudre par ses seuls moyens le problème de la destinée humaine, à passer de la notion extrinsèque à la notion intrinsèque de Dieu, à conduire l'esprit jusqu'à l'essence du vrai, elle a besoin d'un secours surnaturel venant de la croyance. Grâce à cette lumière supérieure, elle peut aller d'abord jusqu'au bout de ses forces, et pénétrer ensuite dans l'inconnaissable. Ainsi, la méthode du P. Gratry se justifie dans son application ; elle fait honneur à la fois au moraliste et au métaphysicien.

Elle révèle aussi l'âme d'un apologiste et d'un apôtre. Emportée par le mouvement de la dialectique, une nature si généreuse et si vibrante n'arrive pas au terme de son ascension qui est la vérité et la beauté suprêmes, le Dieu vivant, sans une émotion profonde. Au sortir des longs et nécessaires raisonnements, au sortir de ce défilé presque interminable de témoins faisant chacun, avec la note qui lui est propre, une déposition presque semblable, — avant même que le côté moral de la théorie ait reçu son développement, — c'est merveille de voir le P. Gratry prendre son essor dans l'azur, monter comme à tire-d'ailes, tressaillir enfin au contact de l'Infini et de l'Être parfait. Au spectacle des sollicitudes et des tendresses providentielles dont est enveloppée la pauvre créature humaine, un nom s'échappe de ses lèvres, nom touchant, ineffable : le Père céleste ! En même temps, jaillit du fond de son âme un cri d'amour, un hymne de reconnaissance et d'enthousiasme, qui rappelle un des plus beaux mouvements d'éloquence du P. de Ravignan. L'accent en est si vrai et si pathétique, qu'il remue jusqu'aux fibres les plus délicates du cœur.

Qu'on lise plutôt la page suivante. Elle délassera de la sécheresse inévitable de notre analyse :

« Avant que je ne fusse et que le premier homme ne fût Dieu a construit ce globe dont la matière a été un nuage. Il en a fait un rocher, travaillé dans le feu ; il a refroidi cette lave brûlante, a revêtu le rocher d'eau, et l'a mis à portée du soleil. Il a tracé, sur l'Océan qui couvrait tout, le plan d'un palais et d'un jardin, et il a fait sortir le palais et le jardin du fond des eaux. Puis, sur le sol aride du jardin, il a répandu cette terre féconde qui vient des plantes ; et il lui a ordonné de produire les plantes. La demeure était magnifiquement ornée et richement pourvue de fruits et d'aliments ; il y avait d'ailleurs, partout déposés sous le sol, des instruments, et, au besoin des armes et des trésors. Dieu y créa une autre merveille, des serviteurs animés, des forces dociles : les animaux.

« Et le plan de toute cette demeure, aux yeux de la science qui sait voir, est manifestement un plan tracé par une intelligente bonté pour l'éducation d'une race d'hommes.

« Quant tout fut prêt, il y eut un jour semblable au jour présent, et mesuré par le même soleil, jour dont la date est certaine, quoique

inconnue, il y eut un lieu où l'homme qui, l'heure d'avant, n'était pas sur la terre, y fut placé.

« Au milieu de ce monde muet et inintelligent paraît subitement un être, qui se tient debout, qui parle, qui pense, et qui, parlant à l'invisible, lui dit : Mon Père!

« Tout cela est ainsi : nous le voyons de nos yeux.

« Mais qui fut la nourrice et la mère de cet homme naissant? Qui a fait marcher et parler le premier homme? Il n'y a pas de choix : c'est Dieu.

« Dieu, comme ce roi poétique dont parle Virgile, qui portait son enfant dans ses bras,

Ipse sinu præ se portans,

et qui, pour passer un torrent, l'attachait à sa lance, Dieu, créateur et roi du monde, dans ce moment de transition des choses, portait aussi lui-même son enfant dans ses bras, et le tenait attaché à son sceptre.

« Malheur à qui penserait sans émotion et sans adoration à ce moment unique et merveilleux de l'histoire, à ce jour de naissance du genre humain!

« Il s'agit bien ici de Providence, mot trop abstrait encore et trop froid pour exprimer ce que j'ai sous les yeux! Il y a ici mon père et ma mère bien-aimés! Il y a ici les bras et la sagesse d'un père, le cœur et le sein d'une mère, père et mère éternels, qui sont Dieu.

« Je croirais que ce Père, qui m'a créé de rien, qui m'a déposé sur cette terre, qui entretient ma vie, qui me donne la pensée et l'amour, ne veille plus sur moi! Non, je crois, et je vois, ce que, grâce à Dieu, l'on apprend aux enfants parmi nous, et ce que les plus petits enfants croient et comprennent : je crois et je comprends et ne puis pas ne pas comprendre que son regard est constamment sur moi, qu'il voit mes plus secrètes pensées, connaît tous les mouvements de mon cœur, que, dans chacun des battements de ce cœur, lui-même me provoque à l'aimer, et que, toujours présent et assidu, il travaille à mon éducation céleste, jusque dans le détail des moindres mouvements de ma vie.

« Je crois, je comprends, et ne puis pas ne pas comprendre qu'il en est ainsi de chaque homme et du genre humain tout entier... Dieu concourt aux événements comme il concourt à nos pensées et à nos mouvements; il a un but en traçant le plan de l'histoire, tout aussi bien qu'en traçant le cours de l'année. Le but du plan visible de l'année est une moisson : le but de l'histoire des siècles n'est-il pas aussi une moisson?

« Pourquoi les siècles marchent-ils, si ce n'est pour mûrir la moisson dont parle l'Évangile, et pour préparer le travail des moissonneurs que le Père de famille enverra?...

« J'avoue qu'il y a une ombre dans le tableau, et comme une con-

tinuelle contradiction qui jette beaucoup d'âmes dans le doute. Cette ombre, cette contradiction, c'est la mort. La mort empoisonne tout et détruit tout; la mort tient en échec tout le reste et anéantit tous les dons de Dieu. Où est alors la providence? Où est le Père? Car par la mort son œuvre est nulle.

« Oui, si la mort est le néant. Mais si elle est l'immortalité, comme l'affirme la vie que nous portons en nous,... elle est le trait qui explique tout et qui justifie tout, elle devient la lumière qui transfigure l'ensemble, et lui donne un sens éternel [1]. »

Ne croirait-on pas entendre le saint Augustin des *Commentaires sur saint Jean* et celui de la *Cité de Dieu?* C'est la même éloquence et la même poésie, jaillissant à larges flots de l'âme d'un philosophe et d'un apôtre. Page émouvante, s'il en fut, qu'on ne peut lire sans que les yeux se mouillent de larmes; page visiblement inspirée par ce sens divin, si magnifiquement décrit, qui emporte l'âme bien au delà des choses visibles, bien au-dessus des froides vérités métaphysiques, jusque dans l'Infini, et la jette palpitante, attendrie et ravie, aux pieds du Père céleste. Admirable couronnement de la doctrine! On dirait une de ces flèches aériennes qui surmontent les cathédrales gothiques, qui s'élancent à perte de vue vers le ciel et dont la pointe va s'enfonçant dans les profondeurs de l'azur.

1. *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 129-132. Cf. *Philosophie du Creao* p. 40-43.

CHAPITRE XIII

LE PHILOSOPHE

III. — L'ASCENSION DE L'AME VERS LE SOUVERAIN BIEN PAR L'AMOUR

Le procédé dialectique, si admirable en métaphysique, n'est pas moins fécond en morale. Il est naturel que le cœur suive la même voie que l'intelligence, puisqu'il est un des éléments constitutifs, et le principal, du sens divin. Les deux forces n'en font qu'une, marchent d'accord, travaillent et s'exaltent vers Dieu du même élan. C'est la thèse chère à tous les mystiques. Le P. Gratry y a fait déjà souvent allusion; il l'établit expressément dans sa *Logique* (liv. V, ch. III), et dans le deuxième volume de la *Connaissance de l'âme* (ch. I à V).

L'intelligence s'élève, nous l'avons vu, par un mouvement continu, du particulier à l'universel, des faits aux lois et des lois à la cause première, à Dieu. Les données sensibles ou rationnelles ne lui sont qu'un point d'appui pour prendre son essor et commencer son ascension jusqu'à l'infini. Si, au lieu de monter sous l'impulsion du sens divin, elle s'arrête en route, si elle se fixe aux objets de la nature ou aux vérités particulières comme à son dernier terme, elle se condamne à végéter dans cette région moyenne. Dispersée dans le détail des connaissances, rivée, pour ainsi dire, aux anneaux inférieurs de la chaîne des conséquences, elle n'arrive ni aux principes, ni aux lois, ni à la science, ni à Dieu. Sortir de

l'élément mobile qui est son point de départ, effacer successivement les limites, outrepasser les phénomènes accidentels et les choses périssables pour atteindre l'idée essentielle et éternelle, telle est la condition de son évolution et de son repos final.

Mais l'intelligence ne s'élève à la vérité que dans la mesure où la volonté s'élève au bien. Les deux mouvements sont parallèles. Il suit de là que la méthode est la même en morale et en métaphysique. C'est avec une satisfaction visible que le P. Gratry laisse le côté abstrait de sa thèse pour n'en plus considérer que l'aspect pratique et vivant. « Je ne veux plus, s'écrie-t-il avec Malebranche, m'occuper que de morale et de religion. »

Après la dialectique, l'amour.

Toute la loi et toute la morale se résument dans l'amour, amour de Dieu et amour des hommes. Or, l'obstacle à l'amour, c'est l'égoïsme, poussé jusqu'au mépris d'autrui, de l'ordre et de la justice, c'est-à-dire jusqu'au mépris de nos semblables et de Dieu. « Il faut donc sacrifier ce moi qui s'élève, qui se place d'abord avant tout, qui est excessif, monstrueux, qui se croit plus grand que le monde, qui se préfère à toute l'humanité, qui se préfère à Dieu. » Platon n'a-t-il pas écrit cette parole étonnante : « La véritable méthode morale, c'est la *mort?* » Oui, méthode à la fois naturelle et surnaturelle de purifier la volonté.

« Par sa pente innée, en effet, l'âme se divise en deux foyers mauvais, dont l'un peut s'appeler l'abus de la lumière, l'orgueil ; l'autre l'abus du feu, la sensualité. Cette double force de décomposition morale et intellectuelle est, sur cette terre, le principe du désordre, de la douleur, de la mort et de l'avortement de tous les divins germes que l'âme de l'homme pourrait développer. » Voyez plutôt : une petite place est assignée à chacun de nous dans l'ensemble des êtres. Au lieu de s'y résigner, au lieu de respecter les liens qui nous rattachent au corps entier, au lieu de conformer notre volonté particulière à la volonté universelle qui gouverne le

monde, on se fait centre et on rapporte tout à soi. Alors tout l'ordre se renverse. Un flambeau devient plus grand qu'une étoile, selon le mot de Malebranche. Chaque esprit, parvenu à la maturité virile, se regarde comme un soleil en comparaison duquel les autres esprits ne sont que des astres pâles. La raison commune, la tradition, l'autorité des plus puissants génies ne comptent plus à ses yeux. Il s'isole des autres hommes et de Dieu et s'écrie, en se regardant : « La lumière, c'est moi ! » Telle est la perversité de l'orgueil.

Qui dira celle de la sensualité et ses ravages chez l'immense majorité des hommes ? Combien en est-il qui, sous l'empire d'une passion et à certaines heures de fièvre furieuse, ne soient capables d'accepter la destruction de l'univers pour satisfaire leur concupiscence ? Il y a plus. Combien pousseront l'aveuglement et la folie jusqu'à préférer la joie présente, partielle, passagère et honteuse, à la joie durable, à la vie même, à tout un avenir d'honneur et de bonheur ! Chez le plus grand nombre, le vice « dévore les ressources de l'amour élevé, les poésies de l'adolescence prêtes à éclore, les enthousiasmes de la jeunesse, le sens de l'infini, les forces futures de la raison virile et la sagesse promise à l'automne de la vie. Mais, de toutes les forces détruites par ce suicide égoïstique, qui ne sait que l'amour, l'amitié, la charité et la piété sont les premières anéanties et que les hommes ne sont pas plus isolés par l'orgueil que par la sensualité [1] ? »

I

Il faut donc écarter ce double obstacle et rentrer dans l'ordre par le sacrifice. Au lieu de se fixer dans les créatures comme dans sa fin dernière, que l'âme apprenne à s'en détacher et à monter plus haut. Toutes les créatures nous parlent de vérité et de bonheur sans doute,

1. *Connaissance de l'âme*, t. II. *Les deux foyers*, p. 22.

mais pour nous inviter à chercher l'un et l'autre à la source et au foyer. Leurs charmes et leurs attraits sont des appels expressifs et comme des amorces pour nous attirer à l'amour. Mais, comme elles ne nous offrent rien que de passager, d'imparfait et de borné, « leurs défauts, leurs limites, leurs épines, leurs mensonges et leurs perfidies sont des forces de sens contraire, mais préparées dans le même but, pour nous repousser par la douleur, la tristesse et les larmes, vers l'amour souverain [1] ». Il faut donc sortir des choses extérieures d'abord, où nous tendons à nous disperser et à nous enfoncer ; il faut soumettre sa chair à sa raison, aller du dehors au dedans, rentrer en soi-même pour y retrouver la vérité intérieure, pour la consulter et l'écouter, pour y conformer sa vie. Il faut ensuite sortir de soi-même, échapper au piège de l'orgueil caché parmi nos pensées, aux vaines complaisances de l'amour-propre et s'élancer vers le Bien suprême et vivant. Nous sommes soutenus dans cette double lutte par le sens implicite de Dieu, qui nous aide à nous dégager des biens partiels, qui nous tire en haut et nous donne la force de sacrifier la joie présente à l'attrait de l'infinie bonté.

Cette force, tout homme la sent en lui, toujours mêlée à tout. Elle nous attire au bien sans jamais se lasser. Elle nous emporte, par un irrésistible élan, vers un avenir de lumière, de bonheur, malgré les mécomptes de chaque jour et la vanité du passé. « Cette force confiante, qui maintient en nos cœurs l'espérance indomptable, malgré toutes les douleurs, et ne cesse de nous dire : « Il y a mieux ! » cette force infatigable qui conduit l'homme dans son voyage terrestre, comme un voyageur enthousiaste, plein de jeunesse et d'illusion, rêvant toujours dans le lointain, au delà de chaque horizon, une nature plus riche et plus belle ; cette force clairvoyante qui, dans chaque espérance accomplie, nous montre une vanité ; qui, dans tout bien que nos mains tiennent, nous

1. *Connaissance de l'âme,* p. 42.

fait voir un défaut; qui bride et réprime notre cœur en face de tout bonheur présent, de peur que notre âme ne s'y livre, ne s'y plonge tout entière, comme une source peu généreuse, qui ne prend pas son cours et se laisse boire au sable et à la terre; cette force chaste et pure qui nous retient en face du mal, qui nous maîtrise et nous arrête sous l'élan des plus fortes passions, qui met entre le mal et nous un temps d'arrêt, une épouvante qu'une volonté désespérée nous fait seule traverser; cette force irritée qui se lève et ne veut plus se taire, quand le mal est commis; qui vibre et crie sous l'effort même tenté pour l'étouffer : cette force, c'est la voix de Dieu; c'est Dieu présent partout, Dieu dans lequel nous sommes, dans lequel nous vivons. C'est Dieu qui nous attire à lui, qui nous montre, pour nous éveiller, les biens partiels, images de sa bonté; qui nous en détache en même temps, pour nous mener à la réalité; et qui, nous faisant sentir l'être meilleur que nous, nous donne le choix entre l'égoïsme et l'amour, et nous pose ainsi, à chaque heure, la question de la vie morale et de son épreuve. [1] »

Le sens divin, la conscience, qui n'en est qu'une des manifestations, tel est le point d'appui qui nous est donné pour sortir de l'égoïsme, pour nous affranchir des désirs bornés et déréglés, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, pour identifier notre volonté à celle de Dieu, pour arriver à la dilatation et à la liberté par l'obéissance. De la sorte, cette volonté si courte, si mobile, si captive, si partielle, se transforme dans une volonté supérieure d'où lui vient la fermeté, la suite, le perpétuel renouvellement. Quelle renaissance et quelle délivrance! « Sentir qu'on n'est plus seul, qu'un autre est avec nous, qu'un être plus puissant nous guide et qu'il nous guide de près, en nous touchant, comme l'ange qui guide un enfant par la main, tel est, au sein du sacrifice, l'état d'une âme qui meurt à sa vie propre pour vivre en Dieu[2]. »

1. *Connaissance de l'âme,* t. II, p. 46.
2. *Id. Ibid.*, p. 63.

II

Mais ce renoncement au monde, à soi-même, n'est-il pas inhumain, chimérique et impraticable? Ne dépasse-t-il pas les forces de notre être? Entrer dans cette voie, n'est-ce point se préparer des mécomptes et s'exposer à d'inévitables revirements?

Il faut bien nous entendre d'abord sur ce qui nous est demandé. Poussée à outrance, en effet, cette doctrine du sacrifice, si vraie, si profonde et si féconde, pourrait aboutir, si l'on n'y prenait garde : en philosophie, à la morale stoïcienne, qui mutile la nature, retranche indiscrètement les passions, au lieu de les refréner et de les diriger; en religion, aux rigueurs excessives du jansénisme ou à la piété sombre, desséchante, antisociale de certains auteurs ascétiques et de quelques prédicateurs catholiques. Mal comprise, elle a été et elle peut être dangereuse et malfaisante. En ne présentant que la « face hideuse » et tirée au noir de l'Évangile, elle repousse l'homme, au lieu de l'attirer. Ainsi déformé, le christianisme apparaît, selon le mot de Montaigne, « sous une image sotte et triste, menaceuse et ruineuse, placée sur un rocher à l'écart, emmi des ronces, fantôme à étonner les gens ». Le prêtre, trop isolé du peuple sous prétexte de je ne sais quelle perfection mal entendue, court risque de devenir un être à part, étrange, suspect et antipathique, sorte de rabat-joie et de funèbre messager de la mort. Égarés par cet esprit, certains dévots s'imaginent qu'on ne peut servir Dieu que par une vie chagrine et gémissante, ennuyée et ennuyeuse pour les autres; à force d'étroitesse et de misanthropie, ils se dépriment eux-mêmes et font de leur religion un objet d'effroi ou de dégoût pour les braves gens. C'est ce qui faisait dire à Rousseau qu'une société de vrais chrétiens serait une chose impossible.

Le P. Gratry a-t-il donné dans ces excès? A-t-il mé-

connu la merveilleuse libéralité avec laquelle le Créateur a environné l'homme, même déchu, des splendeurs, des grâces et des charmes de la nature, avec laquelle il lui a ouvert mille sources de jouissances légitimes? Non assurément. Aussi a-t-il tenu à bien préciser la portée et les limites de sa doctrine. Sacrifier n'est pas détruire; c'est, au contraire, libérer, réparer, développer, transformer l'être en Dieu. « Renoncer au monde et aux sens, ce n'est pas supprimer son corps, ni les sens, ni leurs relations : c'est ne plus mettre dans le corps et dans le monde des corps le centre de sa vie, de son bonheur et de son amour. Renoncer à soi-même, c'est ne plus poser son cœur en soi seul, mais aussi en autrui, « autrui, prochain ou Dieu, » disait saint Augustin. Sacrifier l'orgueil, c'est ne plus se prendre soi-même comme principe, comme centre, comme fin de son bonheur, de sa vie et de son amour. Certes, ce double sacrifice est aussi juste et raisonnable qu'il est manifestement nécessaire[1]. »

Voilà des principes indiscutables : tous les hommes sensés en tomberont d'accord. Point n'est besoin d'être mystique pour les admettre.

Et cependant, limité à cette mesure si sage, si pleinement justifiée, le sacrifice est encore au-dessus de nos forces naturelles. L'attrait de la jouissance est tel qu'il nous entraîne malgré nous. Nous manquons visiblement d'équilibre, et, tout en blâmant le mal et le désordre, nous y inclinons d'instinct et finissons par y tomber. La sagesse païenne constate cette contradiction aussi nettement que la sagesse chrétienne :

Video meliora, proboque,
Deteriora sequor,

« Je vois le bien, je l'aime, et je fais le mal », disait Ovide[2].

1. *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 159.
2. *Métamorphoses*, livr. VII, au début.

III

C'est ici qu'une intervention surnaturelle est nécessaire, analogue à celle qui, dans l'ordre de la connaissance, a élevé l'intelligence du premier au second degré de l'intelligible. L'homme a le désir naturel d'atteindre la source première de la vérité. Mais un abîme, l'abîme de l'inconnaissable, l'en sépare. Dieu, pris de pitié, franchit cet espace, et, par la révélation, communique à sa créature quelque rayon de sa lumière. La même merveille s'accomplit dans l'ordre moral. Notre élan vers l'infini est paralysé par l'infirmité et les défaillances de notre volonté. « Je me sens une chose imparfaite, incomplète, dépendante d'autrui, qui tend et qui aspire sans cesse vers quelque chose de meilleur et de plus parfait, » disait Descartes. N'est-ce point l'état universel des hommes ? Or, après de vains efforts, nous retombons sur nous-mêmes, et au-dessous de nous-mêmes. Voilà pourquoi toute créature gémit, comme dans l'enfantement, dit saint Paul, attendant la manifestation des enfants de Dieu.

Qui expliquera la contradiction dont nous souffrons ? Qui apaisera ce conflit intérieur qui nous fatigue et nous use ? Qui nous relèvera ? Qui nous emportera vers les sommets de la beauté, de la sagesse, de la gloire infinie auxquels nous aspirons ?

L'école rationaliste s'est posé le problème avec angoisse. Pour le résoudre, elle a fouillé les entrailles du sol, interrogé les monuments du passé, déchiffré, pour ainsi dire, les archives de notre globe. Ces documents attestent, à n'en pas douter, une succession de créations de plus en plus parfaites qui s'échelonnent et ne cessent de monter vers un terme mystérieux. Végétaux immenses, monstrueux reptiles, quadrupèdes informes, grossièrement organisés, espèces animales plus fines, telles sont les étapes continues de ce mouvement progressif. Enfin, apparaît l'homme, qui semble n'être qu'un

essai de la part du Créateur, « un anneau dans cette chaîne de créations de moins en moins imparfaites, une méchante épreuve d'un type inconnu, tirée à son tour pour être déchirée à son tour. Pourquoi le jour ne viendrait-il pas où notre race sera effacée, et où nos ossements déterrés ne sembleront aux espèces vivantes que des ébauches grossières d'une nature qui s'essaye[1] »?

Ainsi, l'homme trompé dans ses aspirations et ses espérances, condamné à des souffrances inutiles, et Dieu réduit au rôle « d'ouvrier malhabile », qui tâtonne d'essais en essais pour se faire la main et se perfectionner, telle est la triste et désespérante solution que nous propose la philosophie séparée!

Combien lumineuse et consolante, en comparaison, est la doctrine chrétienne dont le P. Gratry s'est fait l'interprète! Lui aussi a feuilleté l'histoire de notre globe, étudié ses révolutions et les créations progressives qui se succèdent depuis l'origine. Il en a tracé un tableau émouvant; il en a donné le sens sublime, et, ici, la poésie n'est que la splendeur de la vérité :

« Nous voyons de nos yeux, la science contemple, au ciel, des flocons de neige sidérale, germes des mondes, monter de degrés en degrés vers la forme d'un monde habitable.

« En tous cas, notre terre a monté ainsi. Elle est sortie du nuage primitif; elle est sortie du feu, de l'eau, pour offrir une base ferme à la vie.

« Il n'y avait alors que la matière inerte, et il fallait l'intervention nouvelle de la toute-puissance créatrice pour déposer, sur l'aride rocher, le premier germe végétal.

« Qu'était cette création nouvelle? Qu'était le règne végétal? C'était une seconde nature, superposée à la nature première, prenant un corps dans la matière inerte, et s'enveloppant dans l'ancienne création. Une herbe, une fleur, un chêne, tous les êtres vivants de cet ordre sont une nature nouvelle dans l'ancienne, et deux natures en un.

« Alors la création vivait, mais immobile et insensible. Dieu l'élève encore d'un degré. Il envoie à la terre un don nouveau, la race des êtres capables de se mouvoir et de sentir. Quelle merveille! Il

1. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, t. I, *Du problème de la destinée humaine*.

enveloppe aussi ces germes nouveaux et leur donne corps dans la création précédente. Ces êtres portent un corps terrestre, minéral, et une vie végétale, qui pénètre et domine la vie nouvelle, la vie sensible, mobile et animée. Chacun de ces êtres nouveaux renferme aussi, dans son unité, deux natures, l'animale et la végétale, cette dernière impliquant elle-même la nature minérale.

« Mais la nature doit monter plus haut.

« Par un dernier élan de la création, Dieu, renfermant dans le corps humain toutes les créations précédentes, et tous les degrés de la vie, Dieu unit tout le monde inférieur et muet à l'être nouveau, capable, comme Dieu, de liberté, de connaissance, de parole et d'amour. Et la nature humaine, image de Dieu, prend corps au sein de la création précédente et pénètre tout ce qui est d'une vie absolument nouvelle.

« Corps animal, âme raisonnable et libre, deux natures en un seul, c'est l'homme.

« Voilà le sommet de la création. La création ne va pas au delà de l'intelligence et de l'amour.

« Au-dessus il n'y a plus que Dieu.

« Or, Dieu a voulu élever la création jusqu'à lui-même. Il lui a dit : Montez maintenant jusqu'à moi. Montez à Dieu.

« En ce moment suprême, dont l'heure était fixée par lui dans le temps, comme il avait fixé, dans l'espace et le temps, l'heure et le lieu de la venue du premier homme, — en ce moment, Dieu prend en main la création entière, c'est-à-dire l'homme, et par l'homme tout le reste; et, comme il avait uni d'abord le minéral inerte à la force végétatrice, puis cette nature vivante, mais immobile et insensible, aux serviteurs animés de l'homme; puis, cette nature animée, mais muette, esclave, aveugle, à l'homme intelligent et libre : ainsi, Dieu, par une surnaturelle merveille, prend l'homme et l'unit à lui-même pour terminer le cercle, dit saint Thomas d'Aquin, et ramener à lui ce qui venait de lui. Dieu prend notre nature finie, l'unit à l'infini, malgré l'abîme des deux natures. Un être nouveau, visible sur la terre, porte, dans l'unité de sa personne, deux natures que sépare l'infini, la divine et l'humaine, et cet être se nomme Dieu avec nous, l'*Homme-Dieu*. Et sa personne est Dieu, comme l'homme est homme [1]. »

Ainsi, Dieu n'a pas voulu que l'homme lui dît éternellement : « Père, j'essaie toujours de monter et je n'arrive jamais. Il y a toujours l'infini entre nous. » Il est descendu, et non seulement il est descendu, mais il a greffé en notre âme le germe d'une vie nouvelle et supérieure,

1. *Philosophie du Credo*, p. 47-49.

un principe de rajeunissement et de transformation. Ce principe développe en nous des vertus que nous n'avions pas, nous rend capables d'un essor continu et triomphant vers le souverain Bien. L'action de la sève régénératrice se fait sentir jusque dans notre corps, que pénètre peu à peu un ferment divin de résurrection et d'immortalité.

Ainsi s'achève et se consomme par l'union de l'homme avec Dieu un admirable mystère, le mouvement d'ascension de la création entière vers le Créateur. L'Homme-Dieu est le père d'une race nouvelle, qu'il associe à sa vie divine et qu'il emporte avec lui vers les sommets de plus en plus lumineux en lui disant : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Tels sont les progrès, telle est la transformation finale opérée par le sacrifice. Ainsi, le sacrifice est, dans l'ordre moral, ce qu'est la dialectique dans l'ordre de la connaissance.

IV

Doctrine sublime et bel idéal sans doute. Mais n'est-ce point un rêve, ou une brillante envolée poétique? Ou bien ne serait-ce pas une théorie hasardeuse, un système nouveau, fruit d'une riche imagination s'exerçant à la fois sur les données scientifiques et théologiques? N'avons-nous pas même quitté le domaine de la philosophie pour entrer dans celui de la théologie pure?

Et d'abord, ces idées ne sont pas miennes, répondra le P. Gratry, non plus que mon exposé du procédé dialectique. On en retrouve les germes dans les traditions primitives du genre humain. Elles ont pris corps dans la doctrine chrétienne et sont consacrées depuis dix-huit siècles par l'autorité des plus grands génies.

Saint Augustin, le premier des Pères de l'Église, saint Thomas d'Aquin, le grand docteur du moyen âge, les commentent avec éclat. Avant eux, saint Athanase et saint Cyrille les ont prêchées. Thomassin, qui résume au

XVIIe siècle l'enseignement de tout le passé, dresse en leur honneur un véritable monument.

D'autre part, tous les mystiques, depuis Plotin jusqu'à saint Paul, saint Augustin, saint Bonaventure, sainte Thérèse et saint François de Sales, nous invitent à monter vers Dieu, par toutes nos facultés à la fois, à faire du cœur le grand ressort d'où vient l'impulsion la plus puissante et la plus efficace vers les sommets, et ils sont d'accord pour placer le terme des aspirations humaines dans l'union avec Dieu.

Il en est sans doute qui se sont trompés sur le caractère de cette union, en la présentant comme une absorption de la conscience individuelle dans l'Être absolu, comme l'anéantissement de la liberté et l'abandon total de la personnalité.

Les autres, ceux que l'Église avoue et recommande comme les guides sûrs, n'y voient qu'une transformation de l'âme dans la lumière et dans l'amour. Se sentant nés pour l'infini, pénétrés jusqu'en leur fond du mystère de l'amour gratuit de Dieu pour les hommes, ils souffrent ici-bas et de la conscience de leurs misères et des nobles tristesses de l'exil. De là, chez eux, un double mouvement. L'un les porte à chercher avec admiration dans les beautés de la nature les traces de Celui après lequel ils soupirent et qui reste invisible derrière le voile; ils ne s'arrêtent pas à ces vestiges, mais ils s'en servent comme d'une série d'échelons superposés pour monter de plus en plus haut. L'autre les pousse à rompre toute attache propre à entraver leur élan, à écarter les obstacles qui les arrêtent, à conformer leur volonté à la volonté de Celui qu'ils aiment, à se donner enfin totalement par le dévouement et la charité.

En cet état de pureté et d'amour, des âmes simples et peu cultivées s'élèvent à une merveilleuse intuition des secrets divins. Elles entrent dans la voie illuminative; sans contention d'esprit, sans raisonnement, elles pénètrent par la contemplation jusque dans la région des clartés inaccessibles à l'intelligence et intraduisibles à

aucune langue humaine. A certaines heures, le voile des choses se déchire, et quelque chose de la gloire de Dieu apparaît à la créature éblouie. Comme enivrée de cette lumière, elle se sent transportée d'une ardeur qu'elle ne se connaissait pas et qui la rend capable du martyre. C'est l'extase qui ravit saint Paul, saint François d'Assise, sainte Thérèse, comme le général de Sonis dans la nuit sanglante de Patay, extase qui leur arrache à tous le même cri, résumé par le mot de saint Paul : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu et son cœur ne peut soupçonner ce que Dieu réserve à ses élus! »

V

Songes et hallucinations que tout cela! clament de parti pris les rationalistes. — Nier les faits ne suffit pas à les détruire. Ces faits sont scientifiquement constatés, parfois éclatants; ils s'imposent à l'attention du philosophe comme à celle du chrétien. S'ils surprennent et déroutent les savants, s'ils échappent à l'analyse rationnelle, c'est précisément parce qu'ils tiennent à des causes supérieures et qu'ils procèdent directement, non de la volonté humaine, mais de l'action divine.

Des philosophes ont pu se hausser, en dehors du christianisme, jusqu'à cette admirable doctrine morale du progrès continu par l'amour et le sacrifice, et se rencontrer sur ces hauteurs avec les théologiens et les mystiques catholiques. Que veut dire le mot de Socrate : « Philosopher, c'est apprendre à mourir, » si ce n'est qu'il n'y a pas d'autre voie pour arriver à la sagesse et pour monter jusqu'à Dieu, que le sacrifice de l'égoïsme, le renoncement à soi-même, la suppression progressive de l'obstacle et de la limite? Est-ce que Maine de Biran, « le premier métaphysicien de son temps, » au jugement de Cousin, n'a pas abouti, après quarante années de travail et de méditation, à cette conviction fondamentale, qu'il y a en l'homme trois vies et trois ordres de facultés,

vie animale, vie propre de l'homme, vie spirituelle? Or, dit-il, « quand tout serait d'accord et en harmonie entre les facultés sensitives et actives qui le constituent, il y aurait encore une *nature supérieure, une troisième vie,* qui ne serait pas satisfaite, et ferait sentir qu'il y a un autre bonheur, *une autre sagesse, une autre perfection* au delà du plus grand bonheur humain, de la plus haute sagesse ou perfection intellectuelle et morale dont l'être humain soit susceptible [1]. » Or, cette troisième vie est l'œuvre d'un esprit supérieur à nous, qui nous parle au dedans, qui vivifie et féconde notre âme, quand nous savons l'appeler et lui préparer, en nous purifiant de l'orgueil et de la sensualité, une demeure digne de lui.

Renan lui-même a eu l'intuition de ces vérités profondes. « Je suis plus convaincu que jamais, écrivait-il, que la vie morale a un but supérieur et qu'elle correspond à un objet. Si la fin de la vie n'était que le bonheur, il n'y aurait aucun motif pour distinguer la destinée de l'homme de celle des êtres inférieurs. Mais, il n'en est point ainsi. La *morale* n'est pas synonyme de l'*art d'être heureux*. Or, dès que le sacrifice devient un devoir et un besoin pour l'homme, je ne vois plus de limite à l'horizon qui s'ouvre devant moi. Comme les parfums des îles de la mer Érythrée, qui voguaient sur la surface des mers, et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messager de l'infini [2]. »

Ainsi le sacrifice, condition de toute grande œuvre ici-bas, n'est pas un but, mais un moyen, un moyen de progrès, qui nous élève d'échelon en échelon jusqu'à la réalisation de la parole du Christ : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait, » et, par voie de conséquence, « à la vie de plus en plus abondante », à la vie éternelle.

Voilà donc le P. Gratry sur cette question de la mé-

1. *Journal intime,* sept. 1823
2. *Essais,* p. v. *Introd.*

thode morale propre à nous élever vers le souverain Bien, comme sur celle du procédé dialectique, en communion non seulement avec la tradition chrétienne, mais encore avec des penseurs de tous les temps. La méthode de la sagesse pratique, le sacrifice, est parallèle à la méthode logique universelle, qui est l'induction. Ce sont les deux ailes de l'âme pour monter jusqu'à Dieu avec le secours surnaturel d'en haut.

VI

Cette profonde et lumineuse doctrine procède d'une pénétrante analyse des facultés humaines. L'observation des faits psychologiques en fait la base solide et en justifie la vérité. Il y a donc là autre chose qu'un rêve ou l'effusion poétique d'une belle imagination. De plus, comme on en retrouve les principes non seulement dans les Pères et les docteurs, mais aussi chez des penseurs tels que Platon et Plotin, on est en droit de dire qu'elle est à la fois philosophique et chrétienne.

C'est dans la théologie, il est vrai, qu'elle s'éclaire, se complète et s'achève merveilleusement. Le dernier mot de la sagesse humaine et divine se trouve être le mot de saint Paul : « Je ne veux savoir qu'une seule chose, Jésus-Christ, et Jésus crucifié ! »

Jésus-Christ résume, en effet, toute science et tout amour, puisque, d'après tout ce qui précède, il représente le terme final de l'ascension humaine, l'union parfaite de Dieu et de l'homme par le sacrifice.

Il est le modèle de la science entière, jaillissant à la fois de source divine et de source humaine, et embrassant les deux mondes, naturel et surnaturel. « Il est le modèle de cette sagesse à la fois intellectuelle et morale, qui habite dans la volonté autant que dans l'esprit, qui opère la vérité pour la voir, qui fait la vérité pour arriver à la lumière, qui pratique par la vie libre, avant de luire par la vie intellectuelle. Il est le modèle de

cette sagesse qui est en nous la lumière chaude, la lumière personnelle, dans laquelle on peut dire : Je ne suis pas seul, car mon Père est en moi. Et il est le modèle de ces choses, parce qu'il est lui-même ces choses; il est tout ce qu'il sait : il est Dieu, il est homme, il est raisonnable, il est corps. Il est un composé de temps et d'éternité [1]. »

Il est aussi le modèle de l'amour, puisque, par sa croix, il nous donne l'exemple du sacrifice total de l'égoïsme, qu'il nous invite à le suivre, à mourir avec lui, à détruire tout obstacle et toute limite, afin de nous élever vers la vérité absolue et vers le bien suprême. Il fait plus. Cette immolation de nous-mêmes, impossible à la nature, il nous donne la force de l'accepter, de la pratiquer en union avec lui, et par là d'entrer dans la vie meilleure, libre et transformée. C'est ainsi qu'il est la voie, la vérité et la vie. La parole de saint Paul, d'accord avec celle de Socrate, résume donc toute logique et toute philosophie. L'un dit : Philosopher, c'est apprendre à mourir. L'autre ne fait que préciser, éclaircir par une formule plus concrète et plus saisissante la même doctrine, quand il écrit : Il faut chercher la sagesse en Jésus-Christ, dans sa mort et dans sa croix.

1. *Logique,* t. II, p. 257

CHAPITRE XIV

LE PHILOSOPHE (*suite*)

IV. — LE TERME FINAL : L'IMMORTALITÉ

La vie présente ainsi ordonnée et développée dans la lumière et dans l'amour, porte son fruit, qui est la vie éternelle. La mort n'est que le recueillement de l'âme en Dieu. Après les fleurs, les fruits. Mais, pendant que les fruits mûrissent, les jours décroissent, la sève diminue. L'âme comprend que le terme s'approche et que la mort doit survenir. « Alors, elle replie ses rameaux, se recueille peu à peu vers le centre, et, comme les plantes qui ne vivent qu'une année, qui laissent périr tout ce qu'on voit, qui se recueillent sous terre dans leurs racines, pour attendre un nouveau printemps, elle quitte toutes les choses visibles; elle quitte son corps et tous ses développements terrestres et se recueille en Dieu dans son inexterminable racine, pour attendre du Père un second appel à la vie [1]. »

Rien de plus chaleureux que le commentaire donné par le P. Gratry des preuves classiques de l'immortalité. Elles se relient étroitement à l'ensemble de son système et font corps avec lui. Mais il a hâte de sortir de l'abstraction. La transformation commencée par le sacrifice traverse plusieurs phases jusqu'à ce que l'âme arrive aux douceurs mélancoliques de l'arrière-saison. Voici l'automne : voici le second versant de la vie, avec ses pentes de plus en plus rapides, avec ses brumes du soir, ses tristesses intimes, sa pâle lumière et le fantôme de la mort à l'horizon! Voici l'hiver avec le froid, la glace, la

1. *Mois de Marie*, XI[e] méditation.

nudité de la terre, le silence de plus en plus profond et les symptômes d'une destruction prochaine.

Est-ce la fin de tout? Non, c'est la vie qui se recueille en sa source pour s'épanouir ensuite plus riche et plus belle dans la béatitude sans nuages, dans la plénitude de la lumière et de l'amour. Ainsi le grain de blé ne meurt dans le sol que pour renaître plus brillant sous la forme d'une tige vermeille couronnée d'un épi magnifique.

Mais comment se fait-il que tous les hommes ne sentent pas la noblesse et l'immortelle destinée de leurs âmes? C'est qu'il y a des âmes mortes, c'est-à-dire détachées de Dieu, qui, au lieu de remonter vers leur principe et d'y puiser par leur racine la vie pleine et toujours renouvelée, ne cessent de descendre, de se disperser dans les choses visibles, de s'évanouir dans les sens comme une source dans les sables, de se déprimer peu à peu vers le néant. Elles perdent fatalement et par degrés conscience de leur unité, de leur spiritualité, de leur liberté et de leur immortalité. Le vice étouffe le sens de l'immortalité. La vertu, au contraire, le développe et le mûrit, selon la parole du divin Maître : La vie éternelle, c'est l'observation des commandements.

Il ne suffit pas au P. Gratry d'avoir établi la certitude de la vie future. S'il y a un lieu de la vie qui passe, il y a aussi un lieu de la vie qui demeure.

Où est cette maison idéale des enfants de Dieu? La religion et la science se taisent. L'imagination du P. Gratry passe outre. Le poète laisse loin derrière lui le philosophe, s'élance à travers la création, interroge les astres, les soleils et les mondes pour leur demander le secret de la question qui le tourmente.

L'Apôtre n'a-t-il pas écrit : « Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre. » Que veut dire, de son côté, le grand géographe Ritter, quand il écrit : « La terre, dans ses révolutions perpétuelles, cherche peut-être le lieu de son éternel repos. » Pressentiment prophétique à rapprocher de la mystérieuse prédiction de Herder :

« Les fleurs de tous les mondes seront rassemblées dans un même jardin. » Faisons donc appel aux lumières des Livres saints et à celles de la science astronomique. Combinées, elles éclaireront peut-être le fascinant problème du lieu de l'immortalité.

Le P. Gratry essaie d'abord de lire, dans l'univers visible, l'histoire de la vie invisible des âmes et les lois de leurs destinées. A ses yeux, le monde physique est l'image du monde moral. A qui sait en déchiffrer les caractères grandioses, épeler les pages merveilleuses, il offre les enseignements les plus profonds. Les mondes sont éloignés les uns des autres et ne se connaissent pas. Ils sont séparés du centre qui les éclaire, et n'en reçoivent que de faibles et lointains rayons, toujours partiels et passagers. De plus, chaque monde ne possède ses propres richesses, et la totalité de sa lumière possible que peu à peu, par parties, successivement, avec le temps et à travers l'espace. Même dispersion parmi les âmes, même séparation. « Elles ne se voient un instant que pour passer et se quitter. Elles se saluent, s'embrassent et se séparent [1]. » Même ignorance réciproque de leur fond intime, même éloignement du centre, même course inquiète, même succession et même morcellement de la lumière. Cet état ne saurait être définitif. Nous sommes faits pour la vie stable, pour la vie totale et rassemblée, pour la communion universelle à la même source indéfectible de lumière et d'amour.

Quelle sera donc la demeure centrale qui réunira toutes ensemble les âmes transformées par le sacrifice et purifiées par l'amour? Sur les ailes de l'imagination, le P. Gratry prend son vol vers les régions célestes pour la découvrir. Que les recherches du hardi explorateur aboutissent ou n'aboutissent pas, il n'importe après tout. Car, jamais voyage n'ouvrit au regard humain perspectives plus profondes et plus radieuses, ne secoua davantage les facultés admiratrices, ne donna plus sou-

1. *Connaissance de l'âme,* t. II, ch. III.

vent le frisson de l'infini. Supposez l'imagination enchanteresse de Lamartine, soutenue par les idées originales et fortes d'un Platon, par les conjectures astronomiques d'un Herschel, par la piété enthousiaste d'une sainte Thérèse, fondez dans l'unité d'un merveilleux talent ces dons rares, vous comprendrez ce que peuvent être les tableaux, que dis-je? les visions que le P. Gratry met sous nos yeux. La splendeur de certaines pages ne saurait être surpassée. Il faut remonter au livre de Job ou à Pascal pour retrouver de ces traits qui font tressaillir, de ces peintures qui saisissent « comme une impression de lumière et d'immensité ». Si elles ne décrivent pas avec précision le lieu de l'immortalité, elles en donnent un pressentiment, comme le remarque M. Caro [1].

Qu'on en juge par ces lignes :

« En contemplant par les yeux de l'esprit ce beau vaisseau qui est la terre, je vois d'abord que nous sommes en marche. Mais je ne sais où tend la marche, et dans quel port elle doit s'arrêter. Y a-t-il un pilote? Ce pilote n'est-il pas Jésus-Christ? Mais lui, à qui tout pouvoir est donné au ciel et sur la terre, où conduit-il notre navire?

« Je me demande aussi pourquoi notre navire tourne autour du soleil comme autour d'une île de lumière. Et en même temps, je m'aperçois que le vaisseau qui nous emporte, ne vogue pas seul. J'en vois sept autres, presque tous plus grands que le nôtre, qui tous voguent avec nous dans le même sens, et dans un ordre régulier et à des distances mesurées, comme une flotte en bon ordre commandée par un chef unique. Le céleste Océan qui nous porte est si parfaitement délicat, que le mouvement de chaque navire influe sur les mouvements de tous, et cependant nous sommes si loin qu'à peine si nous pouvons nous voir. Mais que portent donc ces navires? Comment leur sort se lie-t il au nôtre? Dois-je croire qu'ils sont vides? Le pilote y va-t-il aussi? Vient-il de l'île qui nous attire? Cette île est-elle le port?

« Souvent, je serais tenté de le croire. Et cependant, je crois savoir aussi que ce centre de lumière et de force n'est lui-même qu'un navire énorme qui nous emporte par sa puissance à travers le céleste Océan. Et ce grand navire à son tour n'est pas seul : il fait partie d'une flotte immense aussi nombreuse que les étoiles; car, chaque étoile est un soleil, et toutes ensemble sont la grande flotte,

1. *L'idée de Dieu*, p. 450.

à moins pourtant que ces grands corps, si puissants et si lumineux ne soient que des machines de feu, qui emportent à travers le ciel des flottes pareilles à celles dont notre terre est un vaisseau. Je ne sais pas ce qui en est. Ce que je sais, c'est que ce spectacle m'émeut et semble vouloir m'éclairer. Je contemple avec transport l'œuvre de Dieu, et il me semble qu'en étudiant le séjour des âmes, ou plutôt la demeure mobile et flottante qui emporte notre humanité, et où nous sommes attachés pour vivre, agir, chercher, regarder, espérer et aimer, il me semble que je vais trouver quelque indice des devoirs et des destinées de mon âme...

« Mais voici bien un autre prodige : c'est que l'innombrable pléiade, composée de toutes les étoiles que nous voyons au ciel, tant de celles qui scintillent et semblent nous adresser de continuels signaux, que de celles qui nous paraissent immobiles dans le profond éloignement de notre voie lactée, toute cette pléiade à son tour n'est pas seule. Je vois d'autres pléiades pareilles, immensément éloignées de la nôtre, composées de millions de soleils, dont l'ensemble n'offre à nos yeux qu'une imperceptible tache dans le ciel. Il y en a des multitudes : et ces pléiades aussi sont en mouvement et voguent comme nous. Tout cela marche; tout cela roule en tourbillons qui s'enveloppent les uns les autres, tout cela vit dans la vicissitude de continuelles révolutions. Et sur les mondes que nous connaissons, sur celui que nous habitons, ces périodes font le jour et la nuit, et la succession des saisons, et signifient et même produisent ces deux fondamentales opérations de la nature, la vie, la mort, ces deux extrêmes que tous les êtres poursuivent et fuient, et qui forment comme la succession des flots qui nous emportent.

« ... O Dieu, ô divin Pilote, qui connaissez cet Océan, qu'est-ce que tout cela? N'y a-t-il point de terre où l'on demeure et où l'on vive? N'y a-t-il donc que des navires qui passent, et dans ces navires mêmes des existences qui naissent et meurent, des âmes qui, unies à des corps, paraissent et disparaissent aux yeux, avec les corps qui passent et se corrompent?

« Il est certain, divin Pilote, que vous êtes venu dire ce qu'est la mort. Peu d'âmes veulent le comprendre, mais cependant vous l'avez dit. Voici le lieu où vous avez affronté la mort, et pour la faire connaître, et pour la vaincre, et pour la transformer en source de vie. Nous direz-vous aussi ce qu'est tout ce passage, cette immense traversée et son but? Vous avez dit que notre race ne passera pas toujours de la vie à la mort, mais s'arrêtera dans la vie. Eh bien! y a-t-il donc une terre pour la vie stable, sans vicissitude et sans fin? Tout ce que j'aperçois ne semble fait que pour passer, passer encore, tout ce que je vois n'est fait que pour la mort et la génération. Où est le lieu de la vie pleine [1]? »

1. *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 213-216, *passim*.

Le P. Gratry incline tout d'abord à croire que ce lieu pourrait bien être le soleil. Monde central, quatorze cent mille fois plus gros que la terre, immuable au milieu des astres qui gravitent et circulent autour, foyer de lumière sans ombre, il doit être autre chose qu'une masse de lave incandescente. D'après Herschel et de nombreux savants, il se compose d'un globe enveloppé d'une auréole, dont la flamme ne commence qu'à mille lieues du noyau, peut-être, et d'ailleurs en est séparée par une enveloppe de nuages au sein d'une atmosphère immense. « Là se trouverait une demeure, où il n'y aurait plus de nuit, plus de vicissitudes de saisons, mais un continuel midi dans un été continuel. » L'Écriture ne dit-elle pas que Dieu en a fait son tabernacle? Il doit donc être plus vivant, plus beau et plus riche que la terre. C'est une terre toute revêtue de gloire, qui jouit toujours des rayons directs du dôme lumineux et vivifiant qui l'environne. Par suite, plus de crépuscule, plus de nuit; plus de saisons, plus de vicissitudes. Tout est disposé pour la pérennité continue des choses et pour la vie grandissante. N'est-ce pas là l'image du séjour éternel? Mais peut-être n'en est-ce que l'image. Car, l'auréole du soleil elle-même a ses lacunes et ses déchirures et l'astre est peut-être destiné à s'éteindre comme se sont éteints d'autres soleils.

Mais voici que des savants admettent le refroidissement progressif de la terre et des planètes, leur rapprochement du soleil dans lequel elles finiront par se ramasser comme dans un centre. De plus, les instruments merveilleux dont dispose la science permettent d'observer les millions de soleils qui peuplent le ciel. Or, que remarque-t-on? Ces soleils tournent autour d'un noyau central d'une incalculable puissance d'attraction. Ils tournent, non en cercle, mais en spirale, en convergeant tous vers le centre. Les premiers de chaque ligne en sont déjà tout près, d'autres en approchent, d'autres sont encore loin. « On croirait voir une grande armée entrer, par toutes les portes, dans une capitale, pour une fête.

La ville est remplie de soldats, pendant que d'autres arrivent, et que l'on voit encore au loin dans la campagne leurs lignes immenses. Mais il y a cette différence qu'ici ce ne sont plus seulement des soldats, ce sont des rois, dont chacun gouverne vingt mondes; et chacun de ces rois s'avance escorté de tous ces royaumes! L'esprit, les sens sont confondus! Ce sont des milliers d'empires, des millions de mondes qui s'unissent, et pour toujours ne seront qu'un [1]. »

N'est-ce point là le centre de l'univers entier, autour duquel passent et défilent avec une incroyable majesté les célestes armées, où elles finiront par trouver le repos et le rassemblement? N'est-il pas permis de conjecturer que ce sera également la demeure finale des hommes réunis pour jamais? Dieu en sera l'éternelle lumière; il n'y aura plus ni temps, ni vicissitudes, ni isolement, ni séparation. La créature raisonnable ne cessera de s'y développer dans la lumière et dans l'amour. Et ces splendides symboles se couronnent par un cantique enthousiaste à la mort, sacrifice suprême de l'âme par lequel elle sort de soi pour entrer dans l'infini de Dieu, porte douloureuse, mais bénie, de la vie glorieuse, substantielle, éternellement grandissante.

Ainsi s'achève, en un poème merveilleux, la philosophie du P. Gratry. Mais l'exploration hardie qui la termine ne se lie point nécessairement à l'œuvre doctrinale. Elle s'en peut détacher.

Il reste que le P. Gratry est parvenu au terme de ses aspirations, de ses recherches et de ses efforts : il est arrivé jusqu'à Dieu. En dépit des incertitudes apparentes de la marche, des digressions et des déviations accidentelles, il n'a pas cessé de tendre au but par la voie qu'il s'était tracée, de monter par l'intelligence et par le cœur

1. *Connaissance de l'âme*, t. II, p. 324. Tout ce passage s'appuie sur des observations envoyées de Londres, en 1818, à l'Académie des sciences de Paris. Le problème des nébuleuses paraissait alors résolu, et la solution proposée répondait merveilleusement aux conjectures du P. Gratry.

vers la souveraine Vérité et vers le souverain Bien. Parti de l'observation intime de l'âme, il a étudié le *sens divin*, qui est en nous le sens du vrai, le sens du beau, le sens du bien; il en a suivi l'évolution continue et progressive jusqu'à l'Infini vivant. Chemin faisant, il s'est éclairé à la lumière de la tradition saine et vraie, représentée par les grands génies de l'humanité, et partout elle a confirmé la justesse de ses vues. Plus haut, la révélation lui a ouvert des étendues et des profondeurs nouvelles que le regard humain ne saurait, par ses propres forces, ni embrasser ni pénétrer. Tous les rayons, toutes les lueurs qu'il a pu recueillir ainsi, il les a réunis comme en faisceau; et il en a composé une doctrine à la fois harmonieuse et profonde d'un effet saisissant, où la science et la foi, le naturel et le surnaturel se rapprochent dans la paix et semblent même parfois se fondre sur les frontières indistinctes des deux mondes.

La conception est d'une grande beauté. Reste à en apprécier la valeur et à en juger la solidité architecturale.

CHAPITRE XV

LE PHILOSOPHE (*suite*)

V. — CRITIQUE DE LA DOCTRINE

Pour embrasser le système philosophique du P. Gratry dans son ensemble, il faudrait y adjoindre ses idées sociales, ses vues en matière d'apologétique et la manière dont il se proposait de rattacher les sciences à la philosophie élargie par le christianisme. Mais ces prolongements doctrinaux ne font point nécessairement partie du corps de la théorie : on peut sans inconvénient les détacher du noyau central pour les étudier séparément.

Il y aurait quelque pédantisme à juger, d'après les principes d'une méthode sévère, le poème de cent cinquante pages consacré à la recherche du lieu de l'immortalité. « Ce n'est ni de la science, ni de la philosophie, » pourrait-on dire ici sans être taxé de rigueur.

Ce n'est pas davantage de la théologie.

Ces hypothèses merveilleuses d'une imagination enchanteresse se retrouvent à l'état de germe chez Leibniz. « Combien notre terre est peu de chose par rapport aux choses visibles, écrivait le grand philosophe dans une page splendide, puisqu'elle n'est qu'un appendice de l'un d'entre eux. Il se peut que tous les soleils ne soient habités que par des créatures heureuses... Ne se peut-il pas aussi qu'il y ait un grand espace au delà de la région des étoiles? Que ce soit le ciel empyrée ou non, toujours cet espace immense qui environne toute cette région

pourra être rempli de bonheur et de gloire. *Il pourra être conçu comme l'Océan, où se rendent les fleuves de toutes les créatures bienheureuses, quand elles seront venues à leur perfection*[1]. »

Il se peut aussi que le livre étincelant de Jean Reynaud, *Terre et Ciel,* paru en 1854, ait excité également l'inquiète rêverie du P. Gratry. « Ce ciel, cet univers qui, dans sa magnificence et son étendue sans bornes, répond si complètement à l'activité divine, ne doit-il pas répondre aussi à l'activité des âmes créées à l'image de leur auteur? Ce ciel, que remplit, à une profondeur insondable, une poussière de soleils, c'est le théâtre sur lequel les âmes, infinies en nombre, parcourent les degrés également infinis de la perfectibilité. » De pareilles idées, exprimées en brillant langage, animées d'une éloquence chaleureuse, devaient avoir quelque prise sur une âme vibrante et profondément impressionnable. Le P. Gratry en avait été frappé, puisqu'il les reprend pour combattre ce qu'elles ont de faux et de dangereux, en particulier la théorie de la migration indéfinie des âmes[2]. Quoi qu'il en soit, le lyrisme du P. Gratry échappe à la critique. Nul ne saurait dire quelle part de vérité peut comporter cette évocation magique. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que ces jets de lumière, sortes d'éclairs éblouissants à travers l'infini, laissent au cœur une immense et vivante espérance.

Cette longue digression mise à part avec quelques autres développements, tels que la comparaison, imitée de Bossuet, de l'âme avec la Trinité, que le P. Gratry pousse à l'extrême, jusqu'à vouloir éclairer le mystère des trois personnes divines d'après l'analyse des facultés humaines ; tels encore que la comparaison de l'âme avec le corps, où la physiologie prête son concours à la psychologie, où des opinions hasardées côtoient des vues profondes, il reste, à n'en pas douter, un ensemble d'é-

1. *Essais de Théodicée,* t. I, p. 19.
2. Cf. *Connaissance de l'âme,* t. I, Préface, p. XXXIX.

léments très dignes d'attention et propres à constituer un système philosophique. Il ne serait pas tout à fait exact de dire que la charpente se dresse sous nos yeux. Toutes les pièces sont travaillées et préparées sans doute, mais elles sont dispersées çà et là, sans attaches suffisantes, à travers plusieurs ouvrages. Quand on les dégage des multiples redites, des redondances d'expression, des théories accessoires, des effusions pieuses ou poétiques, des adjurations éloquentes, il est aisé de les rapprocher, d'en voir l'adaptation naturelle, de reconstituer le plan et les proportions du monument. On s'aperçoit alors que, depuis le fondement jusqu'au faîte, les assises vont s'étageant, conformément à la conception première et d'après la méthode directrice. Le développement est régulier, et, pour ainsi dire, géométrique.

En résumé, l'homme s'élève naturellement à Dieu par le sens divin, principe à la fois lumineux et affectif. L'élément affectif est pratiquement inséparable de l'élément lumineux. Ils se pénètrent et ne font qu'un en vertu de l'unité de leur racine commune, de leur vie intime, de leurs opérations connexes.

Mais théoriquement on peut les distinguer.

Le principe lumineux guide l'âme à travers le monde intelligible, et, par le procédé inductif ou transcendantal, la fait monter des choses sensibles aux choses intelligibles, des choses intelligibles aux vérités nécessaires et des vérités nécessaires jusqu'à Dieu même. Mais ses forces ne lui permettent pas d'aller plus avant. Il s'arrête au seuil du surnaturel, incapable de pénétrer dans le sanctuaire. Et pourtant, la raison a soif de plus de lumière. Alors, la foi intervient et entr'ouvre devant elle les perspectives lointaines du monde supérieur, quelque chose des profondeurs du Saint des saints, de la vie intime de Dieu, en attendant la vision directe et face à face.

Parallèlement, si je puis dire, le principe affectif, cœur et volonté, excité par l'attrait inné du désirable, aspire à le posséder et à jouir de la plénitude du bien. Mais deux obstacles insurmontables, l'orgueil et la sen-

sualité, le gênent, le paralysent et entravent son élan. Ils le maintiennent dans la sphère des biens partiels, passagers, périssables, qui ne sauraient le satisfaire. De là, une souffrance profonde de l'âme inassouvie, des gémissements, des découragements et des appels vers un libérateur. Dieu entend la plainte de sa créature. La grâce descend du ciel, relève et soutient la pauvre voyageuse, l'aide à se détacher par des sacrifices successifs des liens qui la retiennent captive, l'exalte peu à peu, la transfigure dans l'amour et la fait entrer finalement dans la possession du souverain Bien et de la vie éternelle.

Tel est, il nous semble, le cœur des idées philosophiques du P. Gratry.

Réduites à ces points essentiels, dégagées des considérations accessoires, elles forment un ensemble équilibré, harmonieux, dont les parties se tiennent logiquement. Elles se développent d'après la méthode dont les grandes lignes ont été esquissées au commencement de cette étude : elles s'appuient sur l'autorité des penseurs de tous les temps, et elles prennent par là un caractère foncièrement humain et universel. La lumière de la révélation les complète ensuite et leur donne une portée toute nouvelle et transcendante. De sorte que cette philosophie, pour rappeler une comparaison du P. Gratry lui-même, ressemble au miel de l'abeille. Pour le faire, l'abeille ne puise pas seulement dans le calice des fleurs la sève qui monte de la terre. Elle y puise aussi la rosée qui descend du ciel; et, par la rosée du ciel, *aerii mellis cœlestia dona,* il faut entendre avec les poètes « tout cet ensemble venant d'en haut, le soleil, la chaleur, la lumière, l'électricité, l'air vital, et ces larmes rafraîchissantes du recueillement des nuits. Il faut, pour le miel, ces trois choses : rosée du ciel, suc de la terre, travail d'abeille. Il faut de même, pour la vraie science, une base céleste, une base terrestre, et une intelligence capable des deux » [1].

1. *Une étude sur la sophistique contemporaine*, p. 269.

Telle se présente l'œuvre philosophique du P. Gratry.

Ces idées et celles qui s'y rattachent, lesquelles ont pour objet de relier les sciences à la philosophie et la philosophie à la religion, quoique fortement marquées à l'empreinte de leur auteur, ne sont point proprement originales.

Elles n'ont point non plus la prétention de constituer une théorie complète; car elles ne s'appuient pas sur un système métaphysique. Elles laissent de côté, sans essayer de le résoudre, le problème formidable de l'existence du mal, problème capital de toute philosophie. Si le progrès semble être la loi de l'univers physique, et l'ascension vers le bien la loi du monde moral, comment concilier avec ce principe immanent des choses le spectacle que nous avons sous les yeux : la lutte pour la vie transformant la terre en champ de carnage, l'écrasement du faible par le fort, les scandales de l'histoire, la justice presque partout violée, le droit sacrifié et la bête de proie triomphante? Le mystère de la chute originelle explique la déchéance de l'homme; il n'explique pas cet état de guerre de tous les êtres à la surface de notre planète. Là est le centre et le nœud de toutes les questions. Il est regrettable que le P. Gratry ne l'ait pas abordé directement et n'ait point saisi la difficulté corps à corps.

Mais prenons sa doctrine telle qu'elle se présente. On ne peut en méconnaître l'élévation et la beauté. Ce mouvement d'ascension de la créature vers le Créateur, observé et décrit avec tant de pénétration et de finesse, poussé jusqu'à son terme avec tant d'intuition, d'élan et de chaleur d'âme, offre un modèle à la fois d'analyse psychologique et de synthèse; il nous donne le sentiment de l'Infini vivant et des mystérieuses profondeurs de l'âme humaine, mieux que des volumes d'abstractions.

Mais peut-on dire que les éléments constitutifs de cette doctrine soient d'une pureté sans mélange et d'une

solidité inaltérable? L'édifice est de proportions imposantes, marqué d'un sublime et indéniable caractère d'aspiration vers l'idéal. Mais, parmi les matériaux de la construction, s'il en est d'indestructibles, n'en est-il point de médiocre aloi, et un triage préalable ne s'imposait-il pas? N'aperçoit-on même point des pans de mur caducs et ruineux, qui sont à restaurer ou complètement à refaire?

I

L'examen s'impose sur trois points : l'accord de la foi et de la raison, la méthode dialectique, et l'assimilation du procédé inductif des physiciens, du procédé infinitésimal des mathématiciens à l'élan instinctif de l'âme vers l'infini.

Réconcilier la foi et la raison, tel était le premier but du P. Gratry. Problème délicat, plus que jamais à l'ordre du jour, discuté récemment encore par des penseurs tels que MM. Balfour, Brunetière, Fonsegrive, Blondel, Sabatier. Le moyen de résoudre, dans une synthèse lumineuse pour tous, l'antinomie apparente de ces deux vérités également certaines : La foi est obscure; la foi est libre et raisonnable? Le P. Gratry y a travaillé plusieurs années.

Après le règne prolongé et exclusif de l'individualisme cartésien, après le divorce deux fois séculaire de la philosophie et de la religion, c'était, sans doute, tenter une révolution doublement bienfaisante, que de rassembler en faisceau, d'où qu'ils vinssent, tous les rayons de lumière légués par le passé. Une idée qui n'a point de racines, soit dans la tradition, soit dans l'histoire de la pensée humaine est, en effet, sujette à caution et inspire justement défiance. Il y a souvent lieu de craindre qu'elle vienne de la région inférieure des opinions individuelles, bornées et changeantes, plutôt que de la sphère supérieure des vérités universelles, nécessaires et immuables. « Solon, Solon, disait admirablement à

l'Athénien un des prêtres les plus âgés de Saïs, dans le *Timée*, vous n'êtes que des enfants, il n'y a pas de vieillards parmi vous. Tous, vous avez l'intelligence jeune : la tradition ne vous a rien transmis d'antique, *et vous n'avez pas de doctrine que le temps ait blanchie.* » Le P. Gratry n'a pas voulu s'exposer à ce reproche. Voilà pourquoi il a tenu à rester en communion avec les grands penseurs; voilà pourquoi aussi il a tenu à marcher à la clarté supérieure de la révélation. Loin de limiter la raison, la foi l'exalte au contraire, étend son action, lui assure le moyen d'aller jusqu'au bout de ses forces et des découvertes dont elle est capable. Elle fait plus. Elle l'élève au-dessus d'elle-même et l'introduit dans un monde transcendant et auparavant inconnu. Le progrès immense que l'intelligence humaine doit au christianisme, éclate aux yeux des adversaires les plus prévenus; il atteste d'une façon irréfragable que, loin d'être inconciliable avec la raison, le christianisme est, au contraire, le chef-d'œuvre de la raison travaillant sur les données de la révélation. Que ne lui ont pas dû des génies de premier ordre, tels que saint Augustin, saint Thomas, Bossuet? Que n'ont point perdu, à s'en séparer, les Rousseau et les Lamennais?

Mais, dans cette alliance de la raison et de la foi, que le P. Gratry essaie d'établir comme un principe de renouvellement pour la philosophie, un double écueil était à éviter : le premier, d'attribuer à la raison le rôle prépondérant, d'en faire un principe générateur, une sorte d'instrument produisant, certaines conditions données, la vertu de foi; de présenter enfin celle-ci comme l'aboutissement logique des démarches de la raison : le second, de sacrifier, au contraire, la raison à la foi, en laissant celle-ci envahir progressivement le domaine de la raison.

Il y avait là un double danger. Le P. Gratry ne paraît avoir complètement échappé ni à l'un ni à l'autre. Il proclame sans doute nettement la distinction de la lumière naturelle et de la lumière révélée; néanmoins, on

dirait parfois qu'il les confond. Qu'on se rappelle la célèbre comparaison de l'âme et de l'aigle regardant l'image du soleil dans un lac. Qu'on lise aussi, dans la *la Logique*, le chapitre des *Vertus intellectuelles inspirées*. Il semble çà et là que les deux lumières sont de même nature : la seconde n'a l'air que d'être un simple accroissement de la première. Dans ces données implicites du sens divin, par exemple, décrites avec tant de finesse et de chaleur d'âme, sortes de germes innés, dont le développement régulier se couronne de vertus à la fois humaines et chrétiennes, qui fera la part du naturel et du surnaturel? Où sont les délicates limites de ces deux ordres si distincts et si différents? Ne semble-t-il pas que souvent le sens divin naturel ne fait qu'un avec la grâce, qu'il suffit à conduire l'âme jusqu'à Dieu même et jusqu'aux mystères du second degré de l'intelligible [1]?

Ainsi, la foi semble parfois s'absorber dans la raison. Ailleurs, c'est la raison qui s'absorbe dans la foi. Lorsque, par exemple, le P. Gratry attribue aux impulsions d'un acte de foi les découvertes astronomiques de Kepler, les divinations de Christophe Colomb, la création du calcul infinitésimal, lorsqu'il rattache à des origines mystiques, à l'influence des grands saints et des grands théologiens, les progrès scientifiques des trois derniers siècles, lorsqu'il appelle sainte Hildegarde en témoignage sur la question des révolutions primitives du globe, lorsqu'il fait enfin de Jésus crucifié la source, la voie, la méthode de la science universelle : visiblement, il nous transporte bien au-dessus de la sphère philosophique; nous voguons, qu'il le veuille ou non, en plein surnaturel.

Préoccupé de son idée fixe, il ne s'aperçoit même pas qu'à l'exemple de beaucoup de prédicateurs, il entend d'une façon tout à fait inexacte et oratoire le texte de saint Paul : *Je ne veux savoir parmi vous que Jésus et Jé-*

1. De fait, en pratique, il est impossible de les distinguer. La grâce pénètre la nature, ne fait qu'un avec elle pour la transformer. Il ne s'agit ici que de théorie.

sus crucifié. « L'Apôtre, en effet, dit saint Augustin, s'adressait aux Corinthiens, c'est-à-dire à des hommes charnels, grossiers, plongés en enfance : voilà pourquoi il ne traitait pas sur la divinité du Christ les questions élevées. Ses auditeurs n'étaient pas en état de les comprendre. Il se contentait d'un enseignement simple et seulement relatif à l'humanité du Sauveur. Mais, avec d'autres disciples, il savait élargir et varier à merveille sa prédication [1]. » L'interprétation du P. Gratry ne tient donc point, et, avec elle, tombe l'application peu scientifique qu'il en veut faire.

Ailleurs, lorsque après avoir exposé le procédé inductif qui, par la suppression de l'élément mobile, par l'effacement de la limite, s'élève du particulier au général et du relatif à l'absolu, il voit dans ces opérations successives l'effet d'une loi logique corrélative à la loi morale du sacrifice, la transposition d'une méthode identique à un ordre parallèle et correspondant, on ne peut qu'admirer l'ingénieuse subtilité de son esprit et la richesse de son imagination; mais il est difficile d'accepter ce curieux rapprochement comme une théorie scientifique. Au fond, le P. Gratry confond ici, comme plus haut, sous un même terme, qu'il appelle l'*attrait du souverain désirable et du souverain intelligible*, la sensibilité et la raison, et l'amour finit par envahir et absorber toutes les autres facultés. « Je vois bien là, dit excellemment M. Caro, des *Élévations* hardies, des *Méditations* sur les mystères, une source abondante et féconde d'excitations religieuses, mais rien qui ressemble à ce qu'on appelle la science. Le mysticisme a tout pris. »

Le mysticisme est, en effet, la tentation permanente du P. Gratry. « C'est son charme, je le sais, continue M. Caro. C'est le mysticisme qui inspire cet imprévu d'éloquence, ce feu du sentiment : c'est lui qui soutient cette transcendance d'élan sur les hauteurs de la pensée, c'est lui encore qui donne à ce puissant esprit la grâce atten-

1. *De Trinitate*, lib. I, nos 3 et 23.

drie et les délicatesses secrètes. Mais c'est le mysticisme aussi qui vient se jouer à chaque instant autour de la pensée scientifique et l'attirer dans les pièges de l'analogie aventureuse ou de la conclusion prématurée... Par suite, quand le fond est scientifique en général, la forme ne l'est pas assez. Parfois même, c'est le fond de la pensée qui cesse trop visiblement de l'être. L'enthousiasme de l'idée divine possède l'auteur et l'entraîne par-dessus des intermédiaires nécessaires[1]. »

II

Après l'accord de la raison et de la foi, la seconde idée maîtresse du P. Gratry est sa théorie de la méthode dialectique.

La description du sens divin et l'analyse de la dialectique, qui n'est que le sens divin évoluant d'après une seule et même loi dans le triple domaine de la géométrie, de la physique et de la philosophie, dénotent sans contredit une pénétration psychologique, une hardiesse de vues et une puissance de synthèse des plus remarquables. Impossible de mieux surprendre dans les profondeurs de la conscience, de mieux observer, de mieux mettre en lumière ce fait indéniable d'une aspiration incessante de l'âme vers des clartés de plus en plus hautes, d'une soif inapaisable de l'intelligible suprême. Ces aperçus procèdent d'une vérité profonde déjà entrevue par Leibniz, à savoir qu'au-dessus et au-dessous des opérations dont l'âme a la conscience claire, il y a des régions obscures et une vie sourde, un centre implicite de désirs et d'impulsions, d'élans instinctifs à partir du réel vers l'idéal, à partir du fini vers l'infini. Ce sont ces lueurs confuses et chaudes qui mènent la vie, selon le mot de Joubert. L'originalité du P. Gratry est d'avoir le premier projeté une clarté intense sur ces mouvements intimes et si rapides, sur ces faits psychologiques d'une immense portée. Il en

1. *Philosophie et philosophes*. Loc. cit.

tire une éloquente démonstration de l'existence de Dieu. Car, ce sens mystérieux atteint Dieu, non plus comme un concept abstrait, mais comme un être vivant, par voie expérimentale.

Mais quand ce procédé fondamental de la vie raisonnable est assimilé au procédé inductif par lequel le physicien s'élève du particulier au général et des faits aux lois, et au procédé infinitésimal qui considère le cercle comme un polygone de côtés infiniment petits et tendant sans cesse vers la limite sans l'atteindre jamais, quand le P. Gratry identifie hardiment ces trois opérations au point de les ramener à un même principe et à une même méthode, quand il se prévaut de cette identité pour attribuer, par voie de conséquence, à sa démonstration de l'existence de Dieu toute la rigueur des preuves géométriques, n'est-il pas le jouet d'une illusion, et ne sort-il pas du domaine scientifique pour entrer dans la sphère des affirmations hasardées et des divinations conjecturales?

La tentative ne manque ni de hardiesse ni d'originalité. Voilà pourquoi, si abstraite que paraisse la question, une discussion rapide convient ici. Car nous touchons à ce que le P. Gratry croyait être sa grande découverte : « Jamais, dit-il, on n'avait établi cette identité... Nous la signalons pour la première fois, et du même coup, nous introduisons en logique une vérité qui n'y était encore que soupçonnée, et seulement par les maîtres. » Aussi la développe-t-il avec ampleur et en espère-t-il les résultats les plus féconds pour l'avenir de la philosophie et pour celui de la religion. C'est sur ce fondement, en particulier, que devait être assise la science comparée.

Ce vaste et puissant travail s'imposait à l'attention. Il fit grand bruit, provoqua de nombreuses discussions et suscita autant d'adversaires que d'adhérents. Parmi les contradicteurs se firent remarquer Émile Saisset dans la *Revue des Deux-Mondes* [1], le P. Ramière dans les *Études*

1. 1er sept. 1855.

de théologie, de philosophie et d'histoire[1], et plus tard, M. Amédée de Margerie dans le *Contemporain*[2]. L'article d'Émile Saisset, très étudié et très serré, modéré dans la forme et très habile, ne se bornait pas à contester l'identité des trois procédés employés en physique, en mathématiques, en métaphysique, il ne tendait à rien moins qu'à ruiner toute l'autorité philosophique du P. Gratry, en le présentant comme un mystique exalté, incapable de logique, introduisant systématiquement la théologie dans l'algèbre et dans toutes les sciences.

Au jugement de ce critique, s il y a des analogies entre le procédé du physicien et celui du métaphysicien, il y a aussi des différences essentielles. Que cherche, en effet, le premier? Il cherche les lois de la nature, qui sont un fait universel ou une abstraction, et rien de plus. Que cherche le second? Dieu et ses attributs. Or, les lois contingentes de la physique ne s'élèvent pas au-dessus de ce monde et ne sont pas des vérités nécessaires, tandis que l'opération de la pensée qui nous élève du fini à l'infini, aboutit à la cause des causes, à l'Être absolu. D'un côté, ce sont des observations partielles, répétées, un progrès lent et mesuré; de l'autre, c'est un élan de la pensée, élan soudain et irrésistible, qui franchit d'un bond l'intervalle entre le fini et l'infini. Impossible de confondre deux méthodes si différentes.

De même, en mathématiques, comment assimiler l'infiniment petit obtenu par la multiplication des côtés d'un polygone inscrit dans un cercle avec la plus haute et la plus auguste des notions, celle de l'Infini en esprit et en vérité, de l'Être souverainement parfait? Le rapprochement est paradoxal et criant. L'infini mathématique n'est en réalité que l'indéfini, une pure conception de l'esprit ne sortant point de l'idée de grandeur dont il est le développement régulier, tandis que l'infini métaphysique représente l'Être absolu immuable et indivisible. Ré-

1. 1857, t. II.
2. 1er mai 1872.

duire à l'unité ces deux notions et confondre le calcul infinitésimal avec la preuve de l'existence et des attributs de Dieu ne peut donc s'expliquer que par une méprise inconcevable.

Telles étaient les objections d'Émile Saisset.

La réplique ne se fit pas attendre. Elle parut dans le *Correspondant* du 25 octobre 1855, et elle figure en appendice au tome II de la *Logique*. Elle est vive, acérée, spirituelle. « Vous m'accusez, ripostait le P. Gratry, d'avoir découvert l'identité *des trois procédés logiques fondamentaux* de la physique, des mathématiques, de la philosophie. Vous dites que c'est une idée fausse. Eh bien, moi, je vous accuse de dire que la raison a *trois procédés différents*, l'un pour la physique, l'autre pour les mathématiques et l'autre pour la philosophie. »

Cette seule remarque change tout à coup les positions. L'agresseur est déjà réduit à se défendre.

En ce qui concerne le premier reproche, relatif à l'assimilation de l'induction des physiciens à celle des philosophes, la réponse du P. Gratry paraît victorieuse. Selon lui, toute loi, pour être loi, doit s'appliquer à l'infinité des cas particuliers possibles. Par suite, le mouvement de l'esprit qui va du particulier au général aboutit à une notion marquée du caractère de l'infini. Malebranche en jugeait ainsi, dit-il, et non seulement Malebranche, mais aussi Aristote et saint Thomas; et ce qui est tout à fait piquant, c'était également l'avis exprimé par M. Saisset lui-même dans un manuel qu'il avait publié auparavant. Il y déclare nettement qu'*universel* et *infini* sont synonymes et il se trouve ainsi battu par ses propres armes.

Il est vrai que, si l'on dit de Dieu qu'il est universel, ce n'est pas au même titre et dans le même sens qu'on le dit d'une loi. Une loi est universelle dans le temps et dans l'espace. Elle est marquée d'un caractère d'indéfini et non d'infini. Or, Dieu est au-dessus du temps et de l'espace. A proprement parler, il n'est pas universel, mais éternel et omniprésent.

« Mais, d'autre part, observe excellemment M. Ferraz, le physicien ne peut aller du moins au plus, de quelques à tous, de la diversité à l'unité, s'il n'a pas actuellement présent à l'esprit le concept de l'un, de l'universel, de l'absolu. Il ne peut croire que la nature a des lois générales et stables, sans croire implicitement qu'il y a un être immuable et universel qui les a éternellement pensées et voulues et dont elles sont de splendides irradiations. Enfin il ne peut admettre que les mêmes causes, placées dans les mêmes circonstances, produisent toujours les mêmes effets, s'il n'admet pas, avec le métaphysicien, à l'inspection d'un seul effet et d'une seule cause, et sans avoir besoin de recourir à des observations multipliées, que tout effet a une cause. Cela revient à dire que, si le procédé inductif n'est pas identique au procédé dialectique, comme le veut Gratry, il l'implique comme sa condition nécessaire et ne peut fonctionner sans lui[1]. »

Le point precis est bien là; mais M. Ferraz se trompe en disant qu'il a échappé au P. Gratry lui-même, comme à ses contradicteurs. Le P. Gratry l'avait touché du premier coup dans sa riposte.

Sans entrer dans la discussion technique du procédé infinitésimal, qu'il nous soit permis de dire qu'ici la défense n'a pas été suffisante et que la position est tombée au pouvoir de l'assaillant. L'infini des mathématiciens semble bien n'être en réalité que l'indéfini, et, par suite, il n'a rien de commun avec l'infini métaphysique. Le procédé qui atteint celui-ci est intuitif; le procédé qui conduit à celui-là est discursif, et n'aboutit, en somme, qu'à une abstraction. Il est donc difficile, écrit M. Ferraz, en s'appuyant sur M. Ravaisson, que le second puisse servir à légitimer le premier. « Les choses inférieures font penser aux choses supérieures, mais ne servent pas à les démontrer. L'infini mathématique et abstrait, ou

1. M. Ferraz, *Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle. Le P. Gratry*, p. 394.

mieux l'indéfini (car il n'est que cela), peut nous faire penser à l'infini métaphysique et réel : il ne le prouve pas. Nous disons plus : il ne sert pas à nous le faire mieux concevoir et comprendre. Nous ne concevons et comprenons, au contraire, l'infini mathématique que par l'infini réel, dont il n'est qu'une vaine et fausse imitation ; car l'infini est la lumière intérieure par laquelle nous voyons originairement et elle-même et tout le reste[1]. »

Le P. Ramière et M. Amédée de Margerie se prononcent dans le même sens.

On est en droit de conclure que le P. Gratry s'est trompé ici. Les analogies sur lesquelles il revient avec une insistance parfois fatigante ne sont que superficielles et ne sauraient tirer à conséquence. Impossible d'identifier le procédé dialectique et le procédé infinitésimal, et d'attribuer, comme il le croyait, à la démonstration de l'existence de Dieu par l'induction la rigueur d'une preuve mathématique. Ainsi s'abîme en même temps l'un des fondements sur lesquels il espérait édifier la science comparée.

III

Un triage est donc à faire parmi les idées philosophiques du P. Gratry.

Toutes, sans doute, portent la marque d'un âme élevée, généreuse, vibrante, et, pour dire plus, apostolique. L'accent de sincérité qui les anime, touche et remue ceux même qui ne se laissent pas convaincre. Par là s'explique le retentissement qu'elles ont, non seulement dans l'intelligence, mais jusque dans les profondeurs du cœur, où elles vont éveiller tout un monde d'idées implicites, de lueurs confuses, d'aspirations inconscientes et de nobles mouvements. Susciter les énergies intimes, mettre en branle les puissances divines de notre nature,

1. M. Ferraz, *Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle. Le P. Gratry*, p. 395.

communiquer au siècle une impulsion vigoureuse vers l'idéal, don rare et merveilleux que celui-là. Il n'appartient qu'aux philosophes qui sont en même temps des mystiques et des poètes.

Il est vrai que cette force est parfois une faiblesse. Elle expose à des illusions et à des méprises. L'imagination et l'enthousiasme prennent de temps en temps le pas sur l'esprit scientifique et hasardent, comme vérités acquises, d'ingénieux aperçus et des conjectures insoutenables. Le P. Gratry, on vient de le voir, n'a pas toujours évité l'écueil.

Mais il reste debout, sans parler d'une critique triomphante du panthéisme hégélien, deux théories et les deux principales, celle du sens divin, et celle du procédé dialectique pour conduire l'âme à Dieu. Elles ont été, par lui, mises dans une telle lumière, elles lui doivent un tel renouvellement de force et d'autorité, qu'elles lui appartiennent presque en propre, surtout la première.

Elles sont aussi vivantes que jamais. Loin d'être entamées, les travaux de ces trente dernières années n'ont fait que les justifier et en accroître le crédit. Les principes de Descartes, en effet, qui tendaient à n'admettre pour vrai que ce qui est parfaitement clair et distinct, sont de moins en moins acceptés. On s'aperçoit que l'ombre enveloppe nos connaissances les plus simples et que, dans les mathématiques, dans les sciences physiques, dans les déductions logiques même, un rôle irréductible appartient à l'intuition. L'intelligible pur ne se trouve nulle part. Par suite, « les conditions imposées à la science par Descartes ne sont pas réalisables; le concept de la science, tel que l'ont construit les modernes, n'est pas rempli. C'est une vraie banqueroute : car, la science qui existe, qui vit, qui se développe, ne ressemble point à la science absolument nécessaire et intelligible rêvée par Descartes et ses successeurs. Aussi, MM. Balfour, Brunetière, Blondel répètent-ils qu'elle a besoin d'une première croyance pour se constituer, et M. Renouvier

ne cesse de soutenir que toute proposition, pour être affirmée comme certaine, exige un acte de volonté, que la certitude est le résultat d'un acte de foi, que toute la science ne repose que sur la foi[1] ».

Ces conclusions des penseurs actuels vont à confirmer les idées du P. Gratry. Ses vues et ses analyses gardent donc une haute portée scientifique.

IV

Elles ont, plus encore, une haute portée morale. Le caractère saillant de cette doctrine, c'est en effet l'élévation et la fécondité. Elle n'est pas, comme tant d'autres, simplement spéculative, et par là même stérile, mais essentiellement pratique et efficace. Elle porte à l'action. Elle entend que le mouvement de la volonté soit constamment lié aux progrès de l'intelligence. « Malheur à la connaissance stérile, qui ne se tourne pas à aimer et qui se trahit elle-même ! » Cette admirable parole de Bossuet, si souvent citée, pourrait être la devise du P. Gratry. A quoi bon la science, si elle ne rend pas meilleur? Elle ne vaut pas une heure de peine. Tel est l'avis de l'écrivain. Voilà pourquoi sa philosophie oriente et emporte l'être moral tout entier vers le beau et vers le bien, provoque une ascension parallèle et continue de l'intelligence et de la volonté vers l'Infini vivant. L'archevêque de Paris, Mgr Sibour, lui adressait l'éloge qui lui allait le plus au cœur, quand il lui écrivait, en 1855, à propos de la *Logique :* « Il s'y agit autant de vertu que de vérité. Vous avez appris cette philosophie à l'école de Socrate, ou mieux encore, à celle de notre divin Maître, Jésus-Christ. » Il en est ainsi. Sagesse humaine et sagesse divine s'unissent ici en vue de pousser l'homme à la pratique du bien, à la transformation morale. Ce dernier trait achève la beauté de la doctrine, et il est un

1. G. Fonsegrive, *Le catholicisme et la vie de l'esprit*, p. 13-14, *passim*.

signe de vérité. « Rien n'est beau que le vrai, » disait Boileau. La réciproque n'est pas moins juste. Chateaubriand en a tiré un argument en faveur du christianisme. Il est beau, il est source de beauté et de poésie : donc, il est vrai, concluait-il. Or, il n'y a pas de beauté ni de poésie supérieures à celles du monde moral, à l'idéal réalisé par la vie humaine; et la beauté et la poésie seront éternellement la marque de Dieu sur les choses de l'âme comme sur celles de la nature et de l'univers.

Ce double caractère de beauté et de fécondité morale était une nouveauté en philosophie vers 1853. Du côté du clergé, il fallait remonter au XVIIe siècle, jusqu'à Bossuet, à Malebranche, pour retrouver cette hauteur de vues, cette ampleur d'horizon, ce souffle vivifiant. En ce siècle, à part les tentatives malheureuses de Lamennais et de Bautain, qui donc aspirait à ces sommets? Il faut voir avec quelle sévérité dédaigneuse, parfois injuste, Émile Saisset signalait, quelques années auparavant, l'ignorance même théologique, l'étroitesse de pensées, l'hostilité peu éclairée du monde ecclésiastique à l'égard de la philosophie. Il souhaitait ironiquement, en terminant, qu'un christianisme plus profond et mieux compris le ramenât à une appréciation plus saine, plus calme et plus sereine[1]. La réponse ne devait guère se faire attendre, et elle était triomphante. La *Connaissance de Dieu* paraissait en 1853, la *Logique* en 1855, la *Connaissance de l'âme* en 1857.

Du côté des penseurs séparés, où était, après tout, cette supériorité dont ils semblaient se prévaloir? Selon le mot célèbre de M. Guizot, les chrétiens étaient les « seuls à avoir le Dieu vivant; les autres n'en avaient que la statue, une image, une ombre ». Le spiritualisme de Cousin projetait bien sa pâle et débile lumière, mais il n'échauffait pas le cœur et ne fortifiait point la volonté. Où était le professeur qui, dans ses livres ou dans ses cours, avait le courage de sortir de la spéculation et de

1. *Revue des Deux-Mondes*, mai 1841.

la théorie pour dénoncer et combattre le principal obstacle au règne de la vérité dans les âmes, l'obstacle moral? Analyser avec finesse les causes de nos erreurs, les ramener à leur source principale, qui est la préoccupation personnelle, l'égoïsme, c'est quelque chose et ce n'est rien. Ce n'est rien, si l'on n'en tire des conséquences pratiques et si l'on ne s'applique à y porter remède. Or, dit un excellent juge, « où est le maître qui avertisse sérieusement ses disciples que, pour atteindre Dieu par la raison, il faut avoir le cœur pur; que, pour recevoir en soi l'impulsion de la vérité divine, il faut se tenir en présence du maître intérieur dans l'attitude humble et recueillie de la prière; que, pour avoir définitivement raison du sensualisme en psychologie et en morale, il faut être généreux et chaste; que, pour ne pas succomber aux objections du fatalisme, il faut fortifier en soi, par la lutte, la conscience de la liberté morale? Où est le maître qui sache opposer aux doutes d'un disciple sur quelque vérité morale ces paroles profondes de Pascal : *Travaillez à vous convaincre, non par l'augmentation des preuves, mais par la diminution de vos passions*[1]? »

Or, tel est l'esprit qui pénètre, anime, échauffe toute la philosophie du P. Gratry comme elle anime celle de Biran, celle de Sécrétan et, plus tard, celle d'Ollé-Laprune. Qui ne se rappelle aussi l'éloquent hommage rendu à cette méthode morale par le chef de l'école critique et sceptique lui-même : « Père céleste, s'écrie Renan, c'est de nos dispositions intérieures que tu as voulu faire dépendre notre foi. Dans tout ce qui est objet de science et de discussion rationnelle, tu as livré la vérité aux plus ingénieux : dans l'ordre moral et religieux, tu as jugé qu'elle devait appartenir aux meilleurs. Il eût été inique que le génie et l'esprit constituassent ici un privilège, et que les croyances qui doivent être le bien commun de tous, fussent le fruit d'un raisonnement plus ou moins bien conduit, de recherches plus ou moins bien

1. Amédée de Margerie, *Le Contemporain*, 1er mai 1872, p. 333.

favorisées. Sois béni pour t'être caché, béni pour avoir réservé la pleine liberté de nos cœurs[1]. »

Mais aucun de ces penseurs n'a commenté avec une force plus persuasive que le P. Gratry la parole trop peu comprise de l'Évangile : Il faut arriver à la vérité par la pratique du bien. *Qui facit veritatem, venit ad lucem.* Aucun n'a mieux montré que l'intelligence, dans l'homme, est orientée par la volonté ; que la raison, comme l'amour, peut s'appliquer à tout ce que l'homme veut, peut s'enfermer dans la région moyenne des connaissances, ou monter par l'intermédiaire des causes secondes jusqu'à la cause première, qui est Dieu. Aucun ne s'est élevé avec une conviction mieux raisonnée contre la psychologie creuse et vide, qui se borne à être une dissection des facultés de l'homme abstrait, — triste et stérile travail, s'il en fut. Pour découvrir en soi les éléments de la vie, il faut d'abord les y porter. La pratique seule nous fait être ce qu'il faut voir. « Chacun colore de sa teinte propre tout ce qu'il voit, comme ces nuages, porteurs d'une lumière réfrangée, qui colorent tout un horizon d'une teinte unique, ôtant au paysage tout rayon qui n'est pas en eux. Les esprits sans piété suppriment du monde la religion, parce qu'elle est contraire à la nature de leur regard et absente de leur propre lumière. D'autres suppriment la poésie, d'autres la science, d'autres l'amour ou tout autre rayon de la vie... Ainsi, pour connaître la vérité, il ne faut pas seulement l'observer en silence, avec attention et recueillement, il faut encore l'avoir en soi-même et en vivre. Toute spéculation qui n'est pas soutenue par la pratique, glisse peu à peu vers le sommeil et vers la mort[2]. »

Les comparaisons se multiplient sous la plume du P. Gratry pour mettre en relief la valeur de cette mé-

1. *De l'avenir de la métaphysique.*

2. *Logique*, t. I, p. 210-214, *passim*. — Cf. A. de Margerie, *Id.*, *ibid.*

Ces idées reviennent sans cesse chez le P. Gratry. Il les exprimait, en 1851, dans une curieuse lettre, adressée à M. Nourrisson, le futur membre de l'Institut : « ... Je ne désire rien tant, cher ami, que de vous voir percer la coquille du philosophique pur... Rien de plus diffi-

thode morale, dont il est si profondément convaincu. L'accent est si vrai et vient si visiblement du fond de l'âme, qu'il ne peut pas ne pas toucher, même les lecteurs superficiels. Ce n'est pas seulement la voix d'un philosophe qu'on entend, c'est celle d'un apôtre passionné, qui a soif de communiquer aux autres le trésor dont il est possesseur et dont il sent l'inestimable prix; qui ne veut pas seulement éclairer les intelligences, qui veut en même temps exciter les énergies de la volonté, provoquer les résolutions viriles, donner le branle enfin à tout l'être moral. C'est ainsi que, pendant vingt ans, il a communiqué au cœur de ce siècle une puissante impulsion vers l'idéal religieux. Les esprits les plus rebelles aux idées chrétiennes n'échappaient point à l'influence de ce souffle bienfaisant. « Le P. Gratry, disait Scherer, m'a fait éprouver quelques-unes des plus vives et des plus saines impressions que j'aie eues depuis longtemps... Il y a dans ses écrits des passages qui élèvent et attendrissent, qui fortifient l'homme moral, comme le feraient quelques gouttes d'un cordial généreux [1]. »

Il serait facile de multiplier pareils témoignages.

cile que de l'ouvrir vers la poésie, vers l'amour, vers le mysticisme, vers le dogme. Aussi, votre percée sur le mysticisme chrétien, qui est excellente, est l'une des choses qui m'aient fait le plus de plaisir depuis longtemps. Insistez dans cette voie, que ce soit de cœur, de pratique et d'amour, et vous vivrez, et vous grandirez, au lieu de vous essouffler, de vous atténuer avec M. Cousin, et de vous raccornir comme tout autre professeur de philosophie. — Ces jours derniers, j'ai passé deux journées de suite dans ma chambre, tout seul, sans sortir, même pour dîner. J'ai un peu médité de cœur. Le soir, entre six et sept heures, j'ai été frappé d'une image assez vive du philosophique pur, fût-il en possession de toute la vérité. C'était une imperturbable lumière et sérénité du temps par un vent du nord désagréablement froid. Vous comprenez. Ce ciel sans nuage, cette lumière du soir régulièrement classée par teintes, la lune énorme se levant derrière le Panthéon, symbole exquis de la philosophie purement humaine, vide comme elle, ce froid sous la lumière, cette aride et insupportable poussière continuellement soulevée et lancée aux yeux par le vent, tout cela me rappelait le mot de Pascal : La vérité sans la charité n'est pas Dieu, mais elle n'est qu'une idole... » (Lettre due à l'obligeante communication de mon confrère, le R. P. Thédenat, de l'Institut.)

1. *Mélanges de critique religieuse. Le P. Gratry.*

Unité, élévation, fécondité, voilà, pour une doctrine, des caractères éminemment philosophiques. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il n'y a de grand dans l'homme que son effort vers quelque chose de plus grand que lui, voilà des titres de premier ordre à l'attention, au respect, à la sympathie. Par suite, dénier au P. Gratry le nom de philosophe, c'est véritablement manquer de justice. Par les principes de sa méthode, comme par les résultats obtenus, tout incomplets qu'ils soient, il s'est rangé de droit parmi les maîtres de la pensée chrétienne.

La conclusion paraît indiscutable.

Aussi n'est-il pas surprenant qu'un pareil maître ait rallié autour de lui toute une élite de disciples et ait exercé une influence profonde et durable. Non pas qu'il voulût se faire chef d'école. « Oh! non, jamais, a-t-il écrit, je n'eusse voulu être appelé père et maître d'un autre esprit. Et pourquoi? parce que j'étais si heureux d'avoir le Christ pour maître que je n'en puis comprendre d'autre, ni pour moi, ni pour le moindre de ces petits[1]. » Si les penseurs séparés peuvent employer la formule antique : Le Maître l'a dit, *Magister dixit,* les chrétiens n'ont d'autre guide que la vérité.

Malgré cette réserve, par la vertu persuasive d'une pensée rayonnante et surtout par l'attrait magnétique d'une grande âme, le P. Gratry s'est vu entouré d'un groupe admirable de jeunes hommes, qui s'attachèrent à lui comme à un père. Il suffit de rappeler quelques noms : Adolphe et Charles Perraud, Alfred Tonnellé, Henri Perreyve, Louis Lescœur, Heinrich, Charaux, Nourrisson, Amédée de Margerie, Charles et Hilaire de Lacombe, plus tard Ollé-Laprune, dont la philosophie chrétienne pleure encore la perte. Le mouvement n'est pas fini. Aujourd'hui, toute une postérité de jeunes intelligences libres, larges, fermes, fidèles à la raison et à l'Évangile, relèvent directement ou indirectement de l'impulsion qu'il a donnée. Par eux, il continue d'a-

1. *Comment. sur saint Matthieu,* t. II, p. 189.

gir, de répandre des semences de vie, de vérité et de vertu.

Accordons seulement que sa philosophie ne ressemble en rien aux analyses des Écossais ou à celle des éclectiques. Rien d'étonnant qu'elle déroute un peu l'observateur superficiel. On n'est plus habitué à ces démarches-là, qui rappellent Platon et saint Augustin. Tout autre est la manière commune des professeurs du haut enseignement. « J'entre dans un livre de M. Garnier comme dans une filature, écrivait spirituellement Augustin Cochin, en parlant du *Traité des facultés de l'âme;* on m'explique un à un les ressorts, on me compte les fils, on pousse les broches; je sors l'oreille pleine d'un tic tac, ayant peu compris, prêt à tout oublier, si ce n'est que la machine est fort ingénieuse, et qu'elle est un des systèmes inventés pour faire de la toile. J'entre dans le livre du P. Gratry (*La Connaissance de l'âme*), comme dans une salle de concert, et, au lieu de compter les cordes des instruments, j'entends, ravi, ou leur suave cantilène ou leur entraînante harmonie. Je sors, sentant que l'âme n'est pas une toile, mais une lyre, que la philosophie n'est pas l'autopsie de la pensée, que, pour la voir en détail, il ne faut pas la disséquer, mais l'illuminer [1]. »

De la sorte, si l'on n'emporte pas une idée bien nette du mécanisme de la pensée et des rouages divers qui concourent aux opérations de l'esprit, on est émerveillé, ce qui vaut mieux, de la vie mystérieuse et profonde, des mouvements infiniment variés dont le spectacle s'est déroulé sous nos yeux. On s'en va tout saisi, ému, pénétré de la grandeur et de la beauté du monde moral et du désir de devenir meilleur.

Si ce n'est point de la philosophie classique, au gré de l'école, c'est, à coup sûr, quoi qu'on en dise, de la philosophie vivante et de la philosophie féconde, qui classe le P. Gratry dans la famille des Platon, des saint Augustin, des Malebranche, des Maine de Biran et des Newman.

1. Lettre inédite à Montalembert, datée d'Allevard, 22 août 1857.

CHAPITRE XVI

PHILOSOPHIE SOCIALE

LES DEUX FACTEURS DU PROGRÈS. — LES OBSTACLES AU PROGRÈS

A mesure qu'il avançait en âge, le P. Gratry était pénétré d'une pitié de plus en plus profonde pour la souffrance humaine. Se dévouer à l'adoucir, à la consoler, à diminuer la misère physique, à hâter le règne de la justice entre les individus et les peuples, le règne de la vérité divine et de la solidarité humaine, devenait la passion impérieuse et irrésistible de son noble cœur.

Les études abstraites et les spéculations philosophiques n'avaient plus de prise sur lui. Il s'y était livré, comme d'abord aux mathématiques, par devoir. Ne fallait-il pas confondre les sophistes, qui propagent le trouble et la confusion dans le monde des idées, égarent l'humanité parmi les ténèbres? Ne fallait-il pas rappeler les règles oubliées de la logique vivante? Ne fallait-il pas relever la raison déprimée et méconnue? Ne fallait-il pas la réconcilier avec la foi ? Mission très belle et très haute que de rouvrir et décrire l'ancien itinéraire de l'âme vers la souveraine Vérité et vers le souverain Bien ! Le chemin traditionnel avait été rétréci à l'excès par Descartes ; il était devenu insuffisant. Il importait de l'élargir, de le rétablir dans son ampleur première, d'en faire une avenue royale, où l'intelligence et le cœur pus-

sent avancer de front et d'un même mouvement dans leur ascension vers Dieu.

Cette seconde tâche paraissait terminée.

Tant de travaux et de fécondes initiatives eussent suffi à remplir toute autre vie. Pour le P. Gratry, ce n'était qu'une première étape, sorte d'entraînement préparatoire. Dans sa pensée, il en restait une seconde à parcourir, sinon plus longue, du moins plus importante par l'étendue de l'action et des résultats.

Au milieu de ses méditations métaphysiques, en effet, une voix intérieure ne cessait de le harceler de murmures, presque de reproches. « Les fléaux qui enveloppent le monde, écrivait-il, la vue des souffrances des hommes, et tant d'âmes percées de douleurs, tout cela nous inquiète, nous sollicite continuellement le cœur au milieu de notre travail, et semble nous dire : « Que fais-tu? Pourquoi es-tu prêtre? Pourquoi ces subtiles recherches qui n'intéressent pas ceux qui souffrent, ni surtout ceux qui meurent? » Il en était venu à se dégoûter de la métaphysique pure, et à s'écrier avec Malebranche : « Je ne veux plus m'occuper que de morale et de religion. Je ne veux plus méditer que l'âme et son avenir, l'humanité et sa destinée sur la terre et au ciel. »

C'était la seconde partie de ce programme qu'il se proposait de remplir. Ainsi devait s'achever, pour la satisfaction de sa pensée et de son cœur, la synthèse commencée. Il allait désormais rechercher et formuler les lois qui président à la marche et au progrès de l'humanité tout entière. Arracher la société aux forces hostiles qui la menacent de destruction, à l'erreur, à l'égoïsme meurtrier, faire cesser la guerre entre les classes et entre les peuples, affranchir les opprimés, rendre les nations heureuses dans la liberté, la justice et la paix, transformer le monde enfin : généreux et grandiose projet, en partie chimérique peut-être, qui ne pouvait germer que dans une grande âme, une âme d'apôtre et de conquérant.

De là, une nouvelle série d'ouvrages, riches de belles et solides vérités, vibrants de saintes indignations, illus-

trés de tableaux pathétiques, de visions radieuses, de rêves splendides. Lisez *La Paix* (1861), le *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu* (1863-1865), *La Morale et la Loi de l'histoire* (1868). Les triomphes de l'iniquité, les scandales de la violence et les abus de la force y sont dénoncés avec la fougue d'un tribun et la religieuse audace d'un prophète. D'autre part, un avenir merveilleux de renouvellement social y est salué avec une foi inébranlable, un enthousiasme débordant d'espérances infinies.

C'est le monde entier que le P. Gratry veut entraîner vers l'idéal entrevu.

« J'ai toujours sous les yeux, dans mon lieu de travail, écrit-il, et plus encore dans ma pensée, l'image du globe, et j'essaie de soulever ce globe par l'intensité de ma foi. Je pense que je le soulève, en effet, lui tout entier, et non pas seulement ses montagnes.....

« Mon ambition est immense. Mon espérance, et presque ma certitude, c'est d'exercer sur la marche du monde une influence; et de ne pas mourir, sans avoir imprimé, pour ma part, à force de désir, de prière et de conviction, et peut-être par quelques paroles, une impulsion qui dure et qui concourt à ce prochain triomphe de la justice, de la lumière et de l'Évangile du royaume. Voilà ce qui me console de la mort et de tout. Oui, j'ai cette espérance, et je sais qu'elle ne sera pas vaine [1]. »

Essayons de dégager des répétitions et des redites coutumières, où se complaît à l'excès le brillant écrivain, les idées sur lesquelles repose cette espérance.

I. — LES DEUX FACTEURS DU PROGRÈS

Le principe fondamental de toute la doctrine est celui-ci : Il y a deux facteurs du progrès : Dieu et l'homme.

Dieu veut le progrès de l'humanité dans l'ordre, dans la paix, dans la liberté, dans la richesse même. Mais ce progrès est subordonné au libre arbitre de l'homme, à son volontaire effort vers la liberté, la justice et la cha-

1. *Comment. sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. I, p. 58.

rité. Chez tous les peuples, il a été manifestement lié à l'état moral de la société dont il suit les oscillations, les progrès ou la décadence. Ce sont les faits qui le démontrent. Ils nous autorisent à affirmer que la loi morale est véritablement la loi de l'histoire.

L'ensemble de la thèse se déroule, pour ainsi dire, en trois tableaux. Le premier met sous nos yeux le panorama des étapes successives parcourues, sous la direction de la Providence, par notre globe en formation et par l'humanité dans sa marche à travers les âges. La volonté du Créateur et sa part d'action dans le mouvement y apparaissent en vive lumière. Le second offre une peinture saisissante des obstacles apportés de tout temps par l'homme à l'œuvre divine, obstacles qui entravent encore présentement l'élan du monde vers l'idéal. Le troisième nous représente les raisons d'espérer un avenir meilleur; il prédit, évoque et dépeint les transformations merveilleuses qui s'annoncent et se préparent.

L'idée du progrès ne date pas d'hier. Nulle n'a été plus en vogue depuis deux siècles. Comme une liqueur capiteuse, elle monte et grise les têtes. Elle a éveillé les espérances les plus folles et ouvert une carrière sans limites aux utopistes et aux songe-creux. Sous son inspiration, des physiciens ou des chimistes ont rêvé de résoudre, par leur seule science, le problème de la destinée humaine. Des socialistes ont espéré le règne prochain d'un bien-être universel, l'avènement d'un nouveau paradis sur terre. Par ses origines pourtant, elle est éminemment chrétienne. L'antiquité païenne, en effet, a placé l'âge d'or dans les lointains du passé et n'a cessé de gémir sur la dégénérescence de l'homme, sur l'accroissement de crimes et du mal dans le monde. Au témoignage d'Horace, « pires que leurs aïeux, nos pères ont eu en nous des fils plus méchants qu'eux, et de ceux-ci va sortir une postérité plus perverse encore [1] ».

Les pessimistes modernes font écho à ces doléances.

1. *Odes*, III, 6.

Selon Hartmann, l'humanité marche d'illusion en illusion et de déception en déception. Elle a rêvé autrefois le bonheur pour l'individu sur la terre et dans la vie actuelle; désabusée, elle l'a cherché ensuite dans un au-delà chimérique et dans un ciel imaginaire. Aujourd'hui, désespérée, elle y renonce pour l'individu, mais elle le poursuit pour la race dans les lointains de l'avenir. Troisième stade d'illusion et de misère!

A l'encontre de ces idées décourageantes paraît, il y a dix-neuf siècles, une doctrine mystérieuse, dont les racines plongent dans le sol des traditions primitives et qui s'harmonise d'une manière étonnante avec les aspirations de notre cœur. Elle annonce le relèvement et l'exaltation de l'humanité dans le Christ par le concours de la force divine et de la volonté humaine. Par delà les réalités visibles, des horizons infinis de perfection et de bonheur s'entr'ouvrent; le voile de nuages qui nous dérobait le ciel se déchire; le monde s'illumine et se colore de teintes nouvelles, de reflets empourprés, aurore d'un jour nouveau. L'aspect des choses se transforme :

« Une immense espérance a traversé la terre »,

espérance d'une lumière sans déclin, d'une vie rassemblée, pleine et immortelle.

Cette conception d'une humanité de plus en plus éclairée, de plus en plus libre et heureuse, a souri aux philosophes du dix-huitième siècle. Ils l'ont adoptée, prônée et vulgarisée, mais en la déracinant du sol qui l'a vue naître, en la sécularisant, en la dépouillant de son caractère transcendant. La voilà désormais enfermée dans la sphère étroite des réalités sensibles! Seul, Turgot, penseur profond, fait encore au christianisme sa part et se maintient ainsi à une hauteur de vues qui le classe hors rang. Mais Condorcet n'était pas homme à pactiser avec la « superstition ». Il rompt avec la vérité révélée. Alors, sans guide, sans frein, sans fil conducteur, il se laisse emporter par son imagination et devient le jouet de rêves enfantins. Jusque sous le couperet de la

guillotine, il module des airs de pastorale, se berce de songes idylliques, se perd dans le mirage d'un âge d'or qu'il salue avec un enthousiasme extravagant.

Avec Hegel et Darwin entre en scène une idée nouvelle, celle de l'évolution. Elle grandit et s'étend peu à peu jusqu'à tout envahir. Elle s'empare d'abord des sciences positives, en fait son domaine et son empire. Elle prétend ensuite s'imposer, comme une reine conquérante, à l'histoire et aux sciences sociales. Le progrès fatal, indéfini, universel, devient une sorte de dogme philosophique, une loi générale. Une force cachée, irrésistible, pousse et gouverne la marche en avant de l'humanité comme le développement de la nature. A travers les oscillations, les reculs momentanés, où la lutte acharnée, la cruauté et l'injustice ont leur rôle nécessaire et utile, une transformation s'accomplit qui s'achèvera dans la pleine science, dans la fraternité, dans la paix et finalement dans une sorte d'apothéose.

Erreur et illusion ! répond le P. Gratry. L'humanité est libre et elle finira comme elle voudra. L'avenir dépend de son choix. Elle peut croître indéfiniment dans l'ordre, la justice, la prospérité ; elle peut finir dans le désordre, l'anarchie et la guerre. Peu importe le progrès des sciences et des arts industriels. Ils contribuent au bien-être sans doute, mais ils ne rendent l'homme ni meilleur ni plus heureux. Le grand ressort du progrès social, c'est le progrès moral. Là est le nœud de la question. Or, le progrès moral est à la fois l'œuvre de Dieu et de la liberté humaine.

*
* *

Dieu veut le progrès.

L'histoire du monde en fait foi. De période en période, s'élève sur notre globe une vie plus haute, plus belle, plus riche que ce qui précédait. « Notre terre n'a été d'abord qu'un germe nébuleux, elle a été vide et vaine ;

ensuite, elle est devenue volcan, puis océan, puis rocher couvert d'eau, puis marécage plein de forêts, puis désert rempli d'animaux, et puis ce jardin rempli d'hommes que nous voyons... La plante ne s'est point déduite du rocher, ni l'animal n'est sorti de la plante, ni l'homme intelligent et libre ne s'est tiré de l'animal. Vous seul, ô Dieu, faites les progrès, vous seul opérez les élans par votre parole créatrice[1]. »

Tous les degrés de vie qui s'échelonnent jusqu'à lui, l'homme les résume dans l'unité harmonieuse de sa riche nature. Et ces dons se couronnent de deux facultés nouvelles, qui en font une créature incomparablement supérieure aux précédentes : la raison et la liberté. Placé du premier coup sur ce sommet, il n'en est pas moins soumis, lui aussi, à la loi du progrès. Il doit s'élever, par un effort continu, vers la justice, vers la vérité, vers la liberté, en un mot vers une perfection croissante. Dieu ne cesse de le pousser, de l'aider, de le relever. A la suite d'une catastrophe primitive, il s'est laissé tomber et enfoncer dans l'idolâtrie. Une vertu d'en haut l'arrache à ces ténèbres, et le fait monter de l'idolâtrie à la religion épurée d'Abraham et des patriarches. Plus tard, des régions supérieures le sollicitent à la voix des prophètes. Enfin, l'Évangile le transporte sur une montagne lumineuse, où il est appelé à s'épanouir et à se transfigurer encore. Car, tout l'Évangile n'est qu'exhortation au progrès, annonce et promesse du progrès, révélation des sources du progrès.

A quoi est semblable le royaume de Dieu qu'il symbolise et prépare?

« Il est semblable au ferment que l'on met dans la pâte et qui fermente jusqu'à ce que toute la masse soit levée. Il est semblable au grain de sénevé qui est la plus petite des semences, mais qui grandit et se développe jusqu'à ce qu'elle soit un grand arbre. Il est semblable

1. *La Paix*, p. 6. Voir le brillant tableau des progrès de la création cité plus haut, p. 218-219.

à la semence, qui produit d'abord l'herbe verte, puis la fleur de l'épi, puis le fruit solide dans l'épi : *fructum ascendentem et crescentem.* Il est semblable encore à la moisson qu'il faut laisser croître, et grandir, et mûrir, ayant soin de n'en rien arracher, même sous prétexte d'arracher l'ivraie. Le royaume de Dieu est le don continu que nous fait notre Père, qui veut que ses fils aient la vie, et l'aient toujours plus abondante : *Ut vitam habeant, et abundantius habeant*[1]. »

Peut-on imaginer formules plus claires, plus expressives, plus profondes?

Or, l'humanité est appelée à se développer indéfiniment dans une triple sphère; car elle est en rapport avec trois mondes : le monde de la nature, le monde de la société et le monde divin. A l'égard de la nature, le programme tracé par Dieu comprend deux grands devoirs, ainsi formulés par la Genèse : « *Crescite et multiplicamini, et replete terram et subjicite eam.* (Gen. I, 28.) Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et domptez-la. » D'autre part, le programme social a été déterminé par cette parole du Livre de la *Sagesse :* « L'homme a été placé sur la terre pour disposer le globe dans l'ordre et la justice, *ut disponat orbem terrarum in æquitate et justitia.* (Sap. IX, 3.) Enfin, nos devoirs envers Dieu sont définis par ce mot de l'Évangile : « *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* »

Ces trois devoirs s'imposent parallèlement; et, cependant, l'évolution qu'ils prescrivent ne s'accomplit que dans une mesure de temps très inégale. De là, trois périodes historiques successives : la première est particulièrement consacrée à la lutte contre la nature rebelle; la seconde à l'effort de la société en vue de faire régner l'ordre et la justice sur la terre; la troisième sera caractérisée par un élan religieux extraordinaire, qui sollicitera et attirera les énergies célestes pour les mettre de

1. *La Morale et la Loi de l'histoire,* t. I, p. 279.

plus en plus au service de l'activité humaine. Ces divers âges une fois achevés, le cycle recommence. Les cercles du progrès se déroulent de nouveau et se suivent dans le même ordre, en s'élevant toujours, comme ces routes en spirales qui montent de la plaine au sommet des montagnes. C'est ce que le P. Gratry appelle les périodes « récurrentes » de l'histoire.

Présentement, le second âge de l'humanité s'achève. Il est visible que l'homme commence à dominer en maître la nature. Le Nouveau-Monde et l'Australie se peuplent de jour en jour. La puissance avec laquelle nous domptons la terre semble tenir de la magie. « Nous nous sommes fait, par cette magie de science, des esclaves naturels par centaines de millions. Nous avons centuplé la vitesse de l'homme, et nous avons enveloppé le globe d'une ceinture qui transmet la pensée, d'un bout du monde à l'autre, avec la vitesse même de l'écriture ou de la parole. Les hommes de toutes contrées se parlent aujourd'hui, comme s'ils étaient dans le même lieu... L'unité d'action commence pour la famille universelle[1]. »

En outre, le christianisme a travaillé déjà à disposer le monde dans l'ordre et la justice. Depuis dix-neuf siècles, des hommes nouveaux sont apparus, marchant en sens contraire du vieux monde, luttant avec un courage héroïque et jusqu'à la mort, contre le mal et les ténèbres. Loin d'écraser les plus faibles par l'esclavage, ils se font les serviteurs de tous. C'est une vigueur de sobriété, de justice, de continence, de tempérance, de chasteté, qui était impossible à l'homme et que l'homme ne soupçonnait pas. La masse de l'humanité, qui tend sans cesse par son propre poids vers la décadence, s'est relevée de son abaissement, a remonté la pente de l'égoïsme et inauguré, sous l'action du ferment évangélique, une ère de transformation individuelle et sociale.

Voilà ce que Dieu a fait. L'histoire du passé démontre

1. *La Morale et la Loi de l'histoire*, t. I, p. 243.

par des signes manifestes qu'il veut le progrès et qu'il en est la cause première.

*
* *

Mais il y a une cause seconde, c'est l'homme libre, travaillant sous la loi de Dieu.

« Le corps social est, sous plusieurs rapports, précisément et scientifiquement comparable au corps humain. Il y a, pour la vie du corps, deux ordres de fonctions distinctes, fonctions nécessaires et fonctions *libres :* celles que la nature même opère en nous sans nous, et puis celles qui se font en nous par nous; celles qui se continuent, soit que l'homme dorme, soit qu'il veille, comme la circulation du sang, et celles qui sont le propre de sa vie éveillée, consciente et libre, comme la marche et comme la parole. Les premières sont la conséquence de l'admirable organisation naturelle que Dieu donne. Les secondes sont, en outre, l'ouvrage de l'homme, de son esprit, de son choix et de sa volonté. »

Il en est manifestement de même pour l'organisation sociale. Elle comporte des fonctions continues, nécessaires, qui résultent d'une constitution providentielle; et des fonctions libres, prévues, qui dépendent de notre propre opération. Par ses idées vraies ou fausses, par ses volontés droites ou perverses, l'homme peut hâter ou contrarier ce que le P. Gratry appelle la divine préparation de la justice dans le monde. Il dépend de lui de troubler, de neutraliser, de détruire les effets admirables, les forces salutaires de l'organisation providentielle. Mais, si l'effort humain conspire avec l'action d'en haut, on verra la magnificence de Dieu dans la marche des sociétés humaines, comme on la voit éclater dans les cieux[1].

Or, nous entrons actuellement dans le troisième âge de l'humanité, dont le signe caractéristique est l'exten-

1. *La Morale et la Loi de l'histoire*, t. I, p. 308-309, *passim*.

sion de plus en plus conquérante du règne de Dieu. C'est d'un puissant élan religieux que le monde recevra une impulsion nouvelle vers les hauteurs. Cet élan est nécessaire; car s'arrêter, c'est inévitablement déchoir. Un grand devoir s'impose donc à la société présente. Ce grand devoir, l'accomplira-t-elle, ou bien le trahira-t-elle, comme le fait trop souvent l'individu? Au moment où celui-ci prend possession de sa liberté, trop souvent il la vend pour jouir. Il tourne le dos à la vérité, à la justice, à la vertu, et il se précipite vers le plaisir, vers la richesse, vers les satisfactions égoïstes. Le genre humain fera-t-il de même? Arrivé à l'âge viril, n'usera-t-il de sa force et de sa liberté que pour s'emparer de la terre et en jouir, pour oublier Dieu et l'âme au sein d'un monde toujours plus riche et plus savamment exploité? Par la faute de l'homme, le progrès va-t-il s'arrêter? Allons-nous nous corrompre et subir une décadence morale, ou bien, allons-nous faire un grand et décisif effort pour nous approcher de plus en plus de l'idéal chrétien?

Tel est le terrible problème qui se pose. Nous touchons visiblement à l'heure la plus critique de l'histoire.

Pour le moment, des symptômes inquiétants frappent les yeux. « C'est d'abord, depuis un demi-siècle, une manifeste décadence intellectuelle et morale. Les caractères s'affaissent et les esprits s'évanouissent. Partout l'attention sénile et l'indifférence hébétée. Dieu, l'âme, le droit, la liberté, la raison, la justice, la vérité, l'homme, sont des mots effacés. » Les sectes sophistiques essaient d'abolir la raison et de supprimer la morale; et, comme le christianisme est le meilleur point d'appui de l'une et de l'autre, elles ont juré de détruire le christianisme.

De là un retour offensif du vice, de l'iniquité et de la violence sur la terre.

Ce sont les trois grands obstacles au progrès moral et social.

II. — LES OBSTACLES AU PROGRÈS

Le vice est le grand meurtrier du genre humain. Il a son siège dans le cœur de chaque homme, comme le ver a son siège au cœur du fruit qu'il va détruire. La plupart de nos maux viennent de là. Il tue tant d'individus qu'il arrache à la science cet axiome : « L'homme ne meurt pas, il se tue ». Il pousse chacun à retourner la loi de charité et à ne vivre qu'en dévorant autrui. Il est le père du vol, de la spoliation, de l'esclavage et de la guerre. Il n'est point de plus grand obstacle au progrès; car il éteint la vigueur morale de l'homme. Il est un artisan de ténèbres et de découragement; il déprime l'âme et paralyse tout élan vers Dieu. Il déshonore ses victimes dans l'esclavage, avant de les faire mourir.

Il tue les nations comme les individus. C'est lui qui a dépeuplé la Grèce et l'Italie, et en a fait des déserts; c'est lui qui stérilise la terre de France, si féconde en hommes de cœur et de caractère, et qui en arrête la puissance expansive. Alcoolisme, ivresse ou volupté, c'est la force adverse qu'il faut refouler d'abord, à laquelle il faut arracher les hommes et les nations, si l'on veut provoquer une renaissance morale qui les conduise à la liberté.

Sans doute, on ne changera pas la nature humaine; mais on peut panser ses plaies, les soigner, les guérir, pour l'élever et la perfectionner ensuite. Or, il n'y a qu'une force qui ait réussi à dompter le vice. Elle vient de Celui dont il a été dit : « *Voici Celui qui efface les péchés du monde.* » (Joan. I, 29.) Et n'a-t-il pas dit lui-même : « Si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera. » Est-ce que le christianisme n'a pas inauguré, il y a bientôt dix-neuf siècles, une ère nouvelle, un immense effort vers la justice, la tempérance et la chasteté, une lutte héroïque et persévérante contre le mal moral? Est-ce que ce surnaturel élan de foi ne soulève pas encore l'humanité, et ce

progrès accompli par l'Évangile, l'Évangile ne peut-il pas l'accroître indéfiniment? Sa puissance d'action n'est pas diminuée; il a été et il reste un agent merveilleux de transformation individuelle et sociale.

Le vice enfante l'iniquité sous toutes ses formes. Les hommes de proie sont les fils ou les frères des hommes de joie. Sans doute, l'humanité marche visiblement vers un niveau commun, lequel s'élève toujours. Des inégalités criantes n'en troublent pas moins l'équilibre de la société : richesse colossale au sommet; à la base, misère et épuisement. C'est que l'éternel égoïsme veut tirer tout à lui et ne dit jamais : Assez! La race des spoliateurs pullule. Le P. Gratry ne va pas jusqu'à dire, avec Proudhon : « la propriété, c'est le vol »; mais il adopterait volontiers la réflexion de Mgr Ketteler sur ce mot fameux, à savoir, « qu'il contient avec un grand mensonge, une féconde vérité ». La vérité est celle-ci : A la source des grandes fortunes se trouve presque toujours le vol, au témoignage du grave Bourdaloue lui-même, et l'abus que font de la propriété une cupidité insatiable et une sensualité effrénée, est contraire à l'ordre et au droit naturel. Suit un tableau pris sur le vif des brigandages dont souffre la société contemporaine. On le dirait tracé d'hier, au lendemain des affaires de Panama ou des Chemins de fer du Sud de la France, tant les traits sont encore justes et d'une actualité poignante.

Le vol est à peu près partout. A la Bourse, des bandes de flibustiers font monter ou baisser à leur gré les valeurs. D'autres jouent à coup sûr en profitant des secrets d'État dont ils sont dépositaires. Des sociétés, dites financières, organisent l'escroquerie en grand. « En l'année où j'écris ces lignes (vers 1866), la justice s'est déclarée comme en permanence pour les juger. En dix-huit mois, — je cite textuellement les paroles de la magistrature, — plus de quarante sociétés ont eu à rendre compte à la légitime sévérité de la justice de plus de quatre-vingts millions jetés et perdus dans l'abîme de la spéculation

coupable[1]. » Une féodalité d'argent, plus despotique et plus oppressive que la féodalité du moyen âge, asservit des milliers d'individus, les condamne à un travail exorbitant, s'empare des femmes, des enfants, les livre à tous les genres de démoralisation, en exige un service disproportionné à leurs forces, au salaire mesquin qu'elle accorde, les livre à des privations contre lesquelles aucune ressource n'a été préparée. Par suite, quantité de malheureux meurent de misère ou de faim.

Ce réquisitoire indigné s'élève à la plus haute éloquence, et se termine par le vœu que les petits se groupent pour la défense de leurs intérêts communs. « De même que, vers le onzième siècle, la Commune s'est constituée par toute l'Europe pour résister à la tyrannie des seigneurs et maintenir contre eux la liberté et la propriété ; de même, en notre siècle, se constitue contre la féodalité financière la solidarité financière et industrielle de la multitude qui travaille : nouvelle émancipation des communes dont les conséquences seront incalculables[2]. »

Iniquité plus criante encore que le vol, la guerre! Elle est le brigandage en grand. On la décore du nom de *conquête!* Vieux mot, plein de sotte impudence. Comme s'il y avait des principes différents de morale, les uns pour les particuliers, les autres pour les peuples. C'est à tous qu'il a été dit : « Tu ne tueras point! » Or, il n'est point de commandement plus publiquement violé. Quel tableau que celui des tortures et des homicides qui font de la surface de la terre un spectacle d'horreur!

« Sur les trois quarts du globe règne encore le supplice, la volonté de torturer, l'enfer visible : le fouet pour les esclaves, le fouet souvent pour les soldats, le fouet, le knout ou le rotin dans toute l'Asie. Puis les massacres périodiques de chrétiens par la bête féroce turque; puis, la torture sanglante, morale, matérielle, appliquée au milieu de l'Europe, depuis bientôt un demi-siècle à une nation (la Pologne)! Puis, les supplices exquis et recherchés dans la moitié du

1. *La Morale et la Loi de l'histoire*, I, p. 120.
2. *Ibid.*, p. 132.

genre humain; et puis, dans toute l'Afrique, les sacrifices humains. Dans toute l'Afrique encore, les hommes tués et chassés comme gibier, à époque fixe, chaque année, comme se fait parmi nous l'ouverture de la chasse. Puis, les grandes hécatombes, qui, à la mort des rois sauvages, immolent des hommes, de par la loi civile et religieuse, non par centaines, mais par milliers. Puis, les longues et indescriptibles tortures que font souffrir les cannibales à l'ennemi vaincu. Et le genre humain tout entier, le genre humain, encore bien rapproché dans sa grande masse de l'état de brute, le genre humain stupide et insensible, regarde tout cela sans rien sentir ni rien comprendre! Et les aînés, les fils de l'Évangile, n'ont pas encore osé jurer qu'avant un siècle, ces orgies de l'enfer visible auront cessé sur toute la surface du globe! Nous lisons la Passion du Sauveur sans rien comprendre et sans voir qu'on le crucifie aujourd'hui. « Si j'avais été là, disait un roi barbare, avec mes Francs! » Mais vous y êtes. Vous y êtes encore aujourd'hui avec vos Francs. Et que faites-vous? Et que font-ils? C'est lui-même que l'on crucifie? Ne le comprendrez-vous donc pas[1]? »

A l'accent ému, déchirant, de cette page et de beaucoup d'autres, on sent que le cœur du P. Gratry bondit jusqu'à rompre. On n'a pas de peine à l'en croire, lorsqu'il écrit ailleurs : « Je ne puis lire, sans perdre une partie de ma force pour la journée, tous ces récits d'Indiens attachés aux canons, de vaincus empalés, de nègres mourant sous les coups, de cannibales se mangeant entre eux, de familles d'esclaves coupées, vendues séparément, membre par membre, ou de soldats déchirés jusqu'aux os par le fouet, ou de paysans polonais expirant pour la foi sous le knout. Ces spectacles m'écrasent... Je pleure. Des larmes brûlantes creusent mes yeux. Presque chaque jour, pendant plusieurs années, j'ai senti le ravage de ces larmes[2]. »

Ainsi, presque partout règne encore la tradition du vieux monde, la force, la ruse, le mensonge, la spoliation. Ces violences et ces scandales éclatent même parmi les nations chrétiennes. N'y a-t-il pas, en Europe, au milieu du dix-neuvième siècle, deux peuples qu'on assassine, l'Irlande et la Pologne? Trois États, constitués pour ce

1. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. II, p. 312-313.
2. *La Morale et la Loi de l'histoire*, t. I, p. 163-4, *passim*.

crime spécial en *États brigands,* c'est le mot de Channing, ont renversé par trahison, assassiné, divisé comme un corps vivant que l'on coupe, la glorieuse et noble Pologne. Et, depuis plus d'un siècle, ils frappent et tiennent agonisante, sous les coups redoublés du poignard, la victime sanglante, mutilée, la sainte victime, qui ne veut pas mourir, et qui ne mourra pas. L'Irlande, autre nation martyre! La spoliation dont elle a été victime est unique en son espèce. Car, après la conquête politique, ce qui jamais ne s'était vu, on a confisqué la totalité de la terre, on a mis la main sur tous les capitaux et sur toute l'industrie, de façon à laisser l'Irlandais nu sur la terre nue et confisquée. Par suite, dix millions de ces malheureux sont morts de faim! Cet état du monde est jugé. Il ne peut plus durer. Il faut que cela cesse. Il faut que les hommes aujourd'hui vivants voient la fin de toutes ces abominations et de toutes ces organisations d'iniquité.

Sur ces entrefaites, le P. Gratry lit l'Évangile. Il arrive au crime d'Hérode, qui fit saisir et charger de chaînes son frère, dont il avait pris la femme, Hérodiade. Le mot de saint Jean-Baptiste le saisit : « Vous n'avez pas le droit de la garder! » Il ne peut le lire, dit-il, sans penser non seulement à tous ceux qui possèdent l'objet de l'adultère, mais encore à tous ceux qui possèdent des hommes et surtout des nations. Les grandes iniquités du siècle lui reviennent à la mémoire, et il ne peut se contenir. Il éclate en apostrophes d'une violence indignée.

« Il y a, aux États-Unis, cinq millions d'hommes que d'autres hommes possèdent contre la loi de Dieu. « Vous n'avez pas le droit de les garder! » s'écrie-t il[1]. Il y a, en Europe, une nation divisée, possédée, égorgée, par droit de simple brigandage. « Vous n'avez pas le droit de la garder! » Il y a aujourd'hui d'autres peuples, petits ou grands, possédés par la force, sans compter l'Orient chrétien. « Vous n'avez pas le droit de les garder! » Et il continue : « Qu'arriverait-il, je vous prie, si le vicaire de Jésus-Christ, élevant la voix, comme il l'a fait souvent dans le cours de l'histoire, et nom-

1. Ces lignes furent écrites avant la guerre de sécession, vers 1863.

mant par leur nom chacun de ces tout-puissants criminels, disait : « Vous n'avez pas le droit de la garder! » Et que sera-ce lorsque l'Église, libre comme autrefois, et même beaucoup plus qu'autrefois, dénoncera de sa voix immense, parlant comme un seul homme, toutes les iniquités chez tous les peuples[1]? »

En attendant que le Pape et l'Église puissent prendre en main, d'une façon efficace, la cause des peuples écrasés ou tyrannisés, le P. Gratry adjure le tzar de se souvenir de la noble parole de son oncle Alexandre Ier : « Le partage de la Pologne par Catherine, Frédéric et l'Autriche, a été un attentat odieux qu'il faut réparer absolument. » Il le somme, au nom de la justice, au nom de l'honneur et de la religion, d'accomplir cette réparation. « Prince, lui dit-il, vous avez la gloire, devant Dieu et devant les hommes, d'avoir aboli le servage. Eh bien! soyez le bienfaiteur définitif de la Russie et le réparateur du plus grand crime qui ait jamais été commis en son nom. Oh! puisse l'âme d'Alexandre Ier entrer en vous! Que savons-nous si cette grande âme ne cherche pas, en effet, aujourd'hui, en frappant votre

1. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. I, p. 335. Cet admirable mouvement d'éloquence, que relève encore l'évocation du Pape, se dressant parmi les peuples, comme l'infatigable et incorruptible justicier, rappelle une curieuse anecdote : « Lorsque parurent les *Paroles d'un Croyant* (1834), ambassadeurs du Nord et jésuites se mirent en mouvement pour les faire condamner. Il y eut à ce moment, a raconté le P. Ventura, une réunion brillante chez le prince Borghèse. Grand nombre d'ambassadeurs s'y trouvaient. On parle politique, la conversation s'anime; chacun émet son opinion; le père Ventura émet aussi la sienne, qui était favorable à Lamennais. Aussitôt rumeur générale, on l'accable d'arguments; il y répond sans s'étonner. La vieille féodalité furieuse s'émeut en vain; il lui tient tête. Son plus proche voisin surtout s'emporte, il va jusqu'à prétendre que si Rome existe encore, c'est aux rois qu'elle le doit. *C'en est trop*, répond le Théatin avec dignité; *savez-vous, Monsieur, que si Rome voulait en ce moment se mettre à la tête du mouvement des esprits, tous les rois de l'Europe trembleraient devant elle, et que l'autocrate lui-même avec son million de baïonnettes, n'en serait pas mieux assis sur son trône. — Hé! qui donc pourrait le renverser? — Le seul cri, Monsieur, parti du Vatican :* Dieu et la liberté! — A ce mot, le grand seigneur se tut : c'était l'ambassadeur de Russie. La princesse Borghèse s'en est beaucoup amusée. » (Extrait d'une lettre citée par le R. P. Roussel. *Lamennais intime*, p. 325.)

cœur par l'émotion, à vous inonder de lumière?... Dieu même cherche à vous instruire et à vous inspirer. Il cherche à vous montrer le point de l'histoire où vous êtes et la reconstitution nécessaire de l'Europe dans la justice, et l'inévitable transformation des sociétés chrétiennes dans la paix et dans la liberté. Vous voyez donc que votre magnifique mission est triple. Abolir le servage! — Vous l'avez fait. — Délivrer la Russie du grand crime qui a été, est et sera sa malédiction, tant qu'il subsistera. — Il y a quelques jours, vous avez paru y penser. — Puis faire de la Russie un peuple libre[1]. »

C'est le tour de la reine d'Angleterre. Le P. Gratry la fait, pour ainsi dire, comparaître devant lui. Scène imprévue, d'un étrange effet dramatique. Le dialogue s'engage. Il roule sur les crimes de cette agglomération de pirates et de marchands, qui, pour assouvir leur avidité insatiable, dévastent des contrées entières; extorquent l'or par la torture physique, entreprennent enfin l'extermination absolue d'un peuple chrétien. Sans doute, il y a dans la nation deux peuples : l'un dénué de sens moral, cyniquement féroce et oppresseur; l'autre noble, généreux, admirable de force contenue, sincèrement religieux. Le P. Gratry fait la confession publique du premier : il étale ses iniquités monstrueuses, son indifférence absolue pour la justice, quand son intérêt est en cause, ses brigandages dans l'Inde et en Chine : dans l'Inde, où il force un peuple, sous la menace du canon, à cultiver l'opium, poison du monde oriental; en Chine, où il force toute une population à s'abrutir par l'opium. Ne faut-il pas qu'il s'enrichisse? Quand donc renoncera-t-il à cet égoïsme hideux, qui fait de lui un objet d'exécration universelle? Quand donc délivrera-t-il l'Irlande de l'oppression effroyable et de la gigantesque spoliation dont elle est victime? Quand donc le christianisme pénétrera-t-il cette masse orgueilleuse, brutale et cruelle

1. *La Paix. Méditations historiques et religieuses*, p. 171

et lui fera-t-il comprendre les grands principes de justice, de désintéressement et de modération?

Pendant ce douloureux examen de conscience, sa gracieuse Majesté, humiliée comme on l'imagine, baisse la tête. L'énormité de certains forfaits lui apparaît effroyable. Son sang se glace, et elle demande pardon à Dieu. Finalement, le P. Gratry la réconforte par l'espoir que l'élément chrétien se développant chez son peuple, pourra prévaloir sur l'élément païen au point d'amener le triomphe de la sagesse évangélique[1].

Ce triomphe de la sagesse évangélique, c'est seulement d'un retour au catholicisme qu'on peut l'attendre. L'esprit de détachement et de sacrifice, les vertus généreuses ne sauraient guère vivre dans l'atmosphère du protestantisme. Par essence, en effet, il en est la négation. Par essence, il est l'abolition du sacrifice. « Abolir la réalité du saint sacrifice quotidien, pour n'en plus faire qu'un pâle et stérile souvenir; abolir le terrible et réel sacrifice de toutes les forces de l'homme par la virginité; abolir la mortification, l'abstinence et le jeûne; abolir la nécessité des bonnes œuvres, l'effort, la lutte et la vertu, renfermer, en un mot, le sacrifice en Jésus seul, sans le laisser passer à nous; ne plus dire, comme saint Paul : « Je souffre ce qui reste à souffrir des souffrances du Sauveur. » Mais dire à Jésus crucifié : « Souffrez seul, ô Seigneur ! » Voilà non pas certes dans la pratique des individus, mais dans l'essence de son dogme, voilà précisément la racine de tout le protestantisme[2]. »

Voilà pourquoi, disons-le en passant, avec la clairvoyance de sa foi et de son patriotisme, le P. Gratry jetait souvent le cri d'alarme et dénonçait la propagande protestante que les Anglais faisaient alors et continuent de faire chez nous. Il y voyait, avec raison, un péril religieux et un péril national. « Quelle vérité nous apportent-ils? Nous garderont-ils de la sophistique, eux qu

1. *La Paix,* VIIe Méditation.
2. *Discours sur le devoir intellectuel des chrétiens au XIXe siècle,* p. 221.

l'ont retrouvée? s'écriait-il. Nous inspireront-ils l'amour de la justice et de la raison, eux qui ont aboli toute raison, toute justice? Viennent-ils au nom de la liberté, lorsque l'Irlande meurt victime de leur avarice et de leur cruauté, lorsque, en Suède, le luthéranisme opprime et bannit ceux qui veulent rester libres de voir et d'embrasser la vérité[1]? »

Puisse, au contraire, l'Angleterre revenir au catholicisme! Puisse le second peuple qu'elle porte dans son sein, qui a triomphé déjà de l'esprit d'intolérance, croître et se multiplier de plus en plus, et affirmer plus hautement encore sa loyauté morale et intellectuelle, son dévouement à toute épreuve à la justice évangélique! Telles sont les espérances de l'écrivain.

Tel est, en raccourci, le navrant tableau des trois principaux obstacles qui arrêtent le progrès du genre humain. Vice, spoliation, guerre et tyrannie, autant d'explosions de l'antique égoïsme qu'on croyait refoulé, et qui reparaît insolent et triomphant. Les ravages en sont dépeints et flétris en traits de feu, avec une force décuplée par l'indignation, avec une horreur communicative.

1. *Mémoires inédits* du R. P. Largent. Allocution du P. Gratry, le 29 décembre 1859.

CHAPITRE XVII

PHILOSOPHIE SOCIALE (*suite*).

LES RAISONS D'ESPÉRER

I

Faut-il donc désespérer de l'avenir du monde?

Au spectacle du présent, un nuage assombrit le front de l'apôtre. Il se retourne vers le passé, et du sommet de la vie qu'il a atteint depuis longtemps, puisqu'il approche de la soixantaine, il contemple d'un regard plein de mélancolie les ruines de ses illusions successives. Elles forment comme une ligne ininterrompue et décourageante. De là, cette plainte désolée et poignante :

« Nos jeunes frères, écrit-il, qui entrent aujourd'hui dans la vie, n'ont pas connu les espérances de la génération qui les a précédés, de ceux qui, comme nous, nés avec ce siècle, croyaient tous que le XIXe siècle ne finirait pas sans avoir aboli les monstrueuses iniquités qui souillent la terre...

« Quand nous allions combattre en Grèce, et lorsque nous, Français, nous expulsions la barbarie d'Athènes et du Péloponèse pour fonder le royaume hellénique, nous pensions que le plus difficile était fait, et que ce commencement, posé par nous, entraînerait bientôt le reste.

« Lorsque nous protestions sans relâche pour la grande cause de la Pologne, il nous eût été impossible de croire que le joug russe, prussien et autrichien irait encore, pendant quarante années, s'aggravant sur la tête des vaincus.

« Que dire des espérances que nous mettions surtout dans la jeune et glorieuse république de l'Amérique du Nord, qui marchait dans le monde à la tête du progrès humain, par la justice et par la liberté? L'esclavage, aux États-Unis, n'était pour nous qu'une tache de boue sur un splendide vêtement. On allait l'effacer à l'instant...

« Quelle espérance ne mettions-nous pas dans la libre Angleterre?... »

« Or, l'Amérique, pour maintenir l'esclavage, non seulement en fait, mais en principe, comme juste et bon, s'est précipitée dans la plus effroyable des guerres. L'Angleterre n'a pas cessé de fouler aux pieds tous les droits de l'humanité. Et la France, après un siècle d'épreuves, ne sait faire encore aucun usage de la liberté. Comme cet enfant de l'Évangile, qui était *lunatique,* elle tombe tantôt dans l'eau, tantôt dans le feu. L'idéal de justice et de progrès semble vaincu presque partout. N'y a-t-il pas lieu de craindre que l'humanité ne s'affaisse complètement sous le joug de la force ou ne finisse dans une sauvage et sanglante anarchie? [1] »

Le P. Gratry avoue qu'à certaines heures un découragement profond succède, dans son âge mûr, à l'enthousiasme des premières années.

Mais le nuage se dissipe. La lumière reparaît, l'horizon s'entr'ouvre et s'illumine de radieuses perspectives.

Et d'abord le triomphe de la justice et de la vérité est possible, puisque le monde est libre. Ensuite, les progrès du passé sont un puissant motif de confiance pour l'avenir. Puisque la raison et la liberté ont déjà grandi sur la terre, depuis dix-huit siècles, et produit des fruits admirables dans le domaine scientifique comme dans l'ordre moral, pourquoi douter d'un progrès analogue dans l'ordre social? La vérité nous a déjà affranchis des forces naturelles et fatales qui pesaient sur nous; elle nous donnera encore la liberté sous toutes ses formes. Elle nous délivrera de l'esclavage du vice et de l'erreur; elle accroîtra le nombre des citoyens capables de se gouverner eux-mêmes et fondera la vraie démocratie chrétienne. A une condition, c'est que nous nous laissions diriger par le grand principe évangélique, qui est à la vie sociale

1. *La Paix,* p. 51; *La Morale et la Loi de l'histoire,* t. II, p. 3, *passim.*

ce qu'est l'attraction dans le monde des corps célestes. Ce principe, le voici : « *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux.* » Voilà la grande loi libératrice et régénératrice. La connaître ne suffit pas, il faut la pratiquer effectivement, et, pour la pratiquer, il faut avoir au cœur l'amour de Dieu et l'amour des hommes. « Il faut vouloir la transformation demandée par l'Évangile, transformation qui se résume dans cette formule finale : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Transformation individuelle d'abord dans la justice, la tempérance et la chasteté. Qu'on ne dise pas : « Qu'importent ces vertus qui ne regardent que moi-même et qui ne touchent pas à autrui? » Au jugement de Proudhon lui-même, l'ordre, la liberté, la prospérité sont partout et toujours proportionnés à la moralité; et, par moralité, il entend, comme nous, la sobriété, le travail, la chasteté, la vie pure et austère de la famille et la recherche du bonheur dans les joies de l'esprit et de l'âme. Cette morale seule diminue le nombre des hommes de joie et des hommes de proie, obstacles à tout progrès, destructeurs de tout bien et voleurs du travail commun. Elle est aussi manifestement impossible sans un grand progrès religieux que le mouvement des machines est impossible sans la force et le feu.

La même loi s'applique aux peuples aussi bien qu'aux individus. S'ils y sont fidèles, s'ils aiment Dieu et s'ils aiment leurs frères, ils entreront de plus en plus en possession de la vérité; et, par la vérité, ils iront à la liberté, liberté morale, liberté civile et politique. Or, la liberté est la question autour de laquelle est présentement engagée la grande lutte, lutte des doctrines et des faits. On sent que la centralisation administrative du régime impérial pèse à l'écrivain. Dès 1860, il demande de l'air pour respirer, une intervention décroissante du gouvernement dans les affaires des communes et des particuliers, la liberté complète d'association, sauf les droits de police

indispensables [1]. La liberté est, à ses yeux, le dernier terme de la transformation sociale.

II

Nous marchons vers cette transformation en dépit des apparences contraires. Les preuves en sont manifestes; mais, d'ordinaire, nous ne savons pas les voir. L'accroissement de la charité en France, l'élan vers la justice qui caractérise un des aspects de notre Révolution, les progrès politiques dont l'Angleterre offre l'exemple, enfin le groupement des ouvriers et des petits en associations industrielles et coopératives, prélude du groupement des nations chrétiennes entre elles : autant de signes d'un immense et sourd travail, autant de symptômes de l'enfantement d'un monde nouveau.

Est-ce que la France, en effet, depuis un demi-siècle, ne se couvre pas, comme la terre au printemps, d'une multitude de germes bienfaisants, qu'on nomme des *œuvres?* « Toute misère matérielle et morale a son *œuvre*. Il faut un dictionnaire pour les énumérer. Chaque jour en voit paraître de nouvelles. L'esprit de saint Vincent de Paul a pénétré la France, et semble fermenter sur tous les points. Certes, ces œuvres ne sont pas le fruit, ni la moisson; mais elles sont la promesse, elles sont l'effort, la première fleur et la première verdure qui couvre la campagne sous la renaissance du soleil

« Et que dire de ces vigoureux germes de justice qui semblent vouloir prendre racine sur le sol anglais, longtemps terre d'oppression, d'intolérance et d'iniquité, patrie du lucre sans pitié, du lucre à travers le sang et les larmes? Quelles nobles voix se sont élevées! Quels étonnants exemples ont été donnés! Je vois la raison, la justice,

1. Cf. *Journal des Économistes*, 15 septembre 1898. Lettre à M. Frédéric Passy. — A propos de je ne sais quel article de l'*Univers* renversant tout libéralisme parlementaire et représentatif, et résumant toute la politique des chrétiens à ceci : *Obéissez à vos supérieurs*, le P. Gratry écrit à Mgr Dupanloup : « C'est précisément comme cela que l'entendait Nabuchodonosor. » (Lettre inédite, sans date.)

foulant aux pieds l'esprit de secte et l'esprit de parti, devenir par elles-mêmes une puissance... J'ai vu les maîtres de la loi faire les lois contre eux-mêmes. J'ai vu des possesseurs d'esclaves abolir l'esclavage. J'ai vu ceux qui tenaient le pain en rabattre le prix librement, par cela seul que la masse du peuple souffrait la faim [1]. »

En ce qui concerne la Révolution française, elle est un mouvement complexe, un produit composé de deux forces qui se détruisent : un vif élan vers la justice et vers la liberté, suivi d'une aveugle et violente perturbation, aboutissant au règne de la force, à l'écrasement des minorités, à l'oppression des consciences et à l'absorption de toute vie, de tout pouvoir dans la main du pouvoir central.

« Il y a là comme deux esprits et deux races en présence.

« L'une de ces races est celle des violents, des emportés qui n'ont jamais compris l'existence d'aucune loi, ni sociale, ni morale, ni logique, qui ne pensent point, qui ne jugent point, mais qui décident, dominent et frappent. Elle se croit toujours, de plein droit, maîtresse de tout, et, dès qu'elle est débridée, elle écrase à l'instant même le faible, le juste, le sage et tout ami de la raison. Elle a existé de tout temps, plus ou moins développée. On la voit se former dès l'enfance dans les écoles, partout où le dérèglement moral, l'absence d'idées, l'étroitesse du cerveau, se joignent à l'intensité du vouloir et à l'impétuosité des convoitises. N'étant autre chose que la partie la moins humaine, et la plus rapprochée de l'animalité, elle ne connaît qu'un principe, l'*instinct*, et non pas deux, l'*instinct* et la *raison*... Cette race qui, depuis un siècle environ, flattée, trompée, surexcitée, multipliée par les sophistes et les athées, devient une sorte d'espèce humaine nouvelle, inférieure, surprenante, mutilée, moitié race, moitié secte, dont on peut faire la physiologie, constitue le principal obstacle à tout progrès de la justice, de classe à classe, et de peuple à peuple.

« Elle est subdivisée en variétés de violence et de stupidité, depuis le despote de pensée, farouche, absurde, qui travaille dans la métaphysique, jusqu'à l'homme d'énergie, qui demande cent mille têtes, jusqu'à l'égorgeur pur, qui massacre de ses propres mains et qui travaille sur la chair des proscrits, jusqu'au séide des sociétés secrètes, qui jure l'assassinat et entreprend de gouverner le monde par le poignard! Ce sont des cercles descendants, comme les cercles de l'Enfer de Dante. Quand cet enfer s'empare d'une ville ou d'un royaume, il met tout d'abord en avant son plus haut cercle, celui

1. *La Morale et la Loi de l'histoire*, t. I, p. 69.

qui paraît toucher presque à la justice, à la raison et à la paix. Le lendemain, il chasse le premier cercle par le second, et les cercles se succèdent vite, et descendent, en roulant, jusqu'à celui où l'on demande des têtes, jusqu'au fond de l'enfer, où l'on égorge, où l'on poignarde. Les cercles se dévorent entre eux. Le plus violent écrase le moins violent, le plus stupide dompte le moins stupide. C'est une loi nécessaire [1]. »

En face de ce vigoureux portrait du Jacobin, qui rappelle celui de Taine, voici la race des hommes qui, à la vue des criantes iniquités de l'ancien régime, veut les faire cesser, réclame le règne de l'équité et de la justice. Ils le réclament, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les autres, pour les petits et pour les faibles. On voit une assemblée de privilégiés abandonner, spontanément et avec enthousiasme, tous ses privilèges. Le roi donne l'exemple et abdique le pouvoir absolu. A sa suite, les plus puissants, les plus éclairés et les plus heureux suppriment eux-mêmes les barrières qui séparent les hommes en castes ennemies, proclament l'égalité civile et politique et la liberté individuelle. Spectacle qui ne s'était jamais vu dans l'histoire. « Cela n'était possible que dans l'axe même du grand courant de civilisation chrétienne qui porte le monde moderne. » N'est-ce point l'application des principes mêmes de l'Évangile : « Vous êtes tous frères ; vous êtes tous membres d'un même corps ; que l'égalité s'établisse [2]. » Les hommes au pouvoir ne devront plus être que les serviteurs de tous. Admirable élan de bonne volonté et de régénération dans la justice ! Heureuse la France, si elle avait persévéré dans cette voie, si les violents ne s'étaient emparés du mouvement, ne l'avaient retourné pour nous conduire à de sanglantes et effroyables catastrophes ! Il s'agit aujourd'hui de reprendre ce mouvement, et, pour le mener à bien, d'utiliser les immenses forces que nous avons gaspillées et perdues dans des luttes stériles.

A cet égard, l'Angleterre est un modèle. Elle s'est ré-

1. *La morale et la Loi de l'histoire*, t. II, p. 181-182, p. 185.
2. Matt., IX, 25 ; *Ephes.*, V, 30.

formée elle-même et s'est avancée peu à peu, à partir d'un régime oppressif, s'il en fut, vers la justice et vers la paix. Les catholiques, longtemps mis hors la loi, ont retrouvé le droit commun et la patrie. L'esclavage a disparu des colonies anglaises. La législation criminelle est adoucie, le Canada a obtenu un gouvernement responsable. L'acte de navigation est aboli. Les réformes se poursuivent lentement par la libre discussion, sans guerre civile, sans esprit de haine et de parti. Ainsi se vérifie la parole de l'Évangile : « La vérité vous conduira à la liberté. »

Mais le grand signe précurseur de la transformation sociale, c'est un mouvement qui se développe et s'étend de jour en jour, et qui est plus important que ne le fut, il y a sept siècles, l'émancipation des communes : c'est l'association sous toutes ses formes, le groupement des forces isolées et se multipliant par l'union, dans toutes les directions de l'activité humaine. Elle n'est qu'à ses débuts, et, depuis un demi-siècle, elle a déjà fait des merveilles. Association industrielle ou commerciale, sociétés de charité ou de philanthropie, d'éducation, de consommation et de crédit, sociétés coopératives, syndicats professionnels et fédérations ouvrières, voilà un prodigieux principe d'action et de régénération. Il est en lui-même essentiellement chrétien et il n'est que la mise en pratique de la parole de l'Évangile : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » Moyen de défense et de protection pour les petits et pour les faibles, il les mettra à couvert contre la rapacité du patronat, et il permettra d'arriver progressivement à la réalisation universelle du programme suivant : « Huit heures pour le travail, huit heures pour le sommeil, huit heures pour l'éducation intellectuelle et morale. »

III

Ainsi, accroissement général de la charité en France élan vers la justice, qui est la note première de la Révolution française, progrès continu de l'Angleterre vers la raison et vers la liberté, enfin puissance et fécondité de l'association, voilà ce que le P. Gratry nomme « la blancheur des vergers, et l'herbe verte, annonce de la moisson lointaine, aube d'avenir, fleurs des fruits espérés [1] ». Les mauvais vents peuvent brûler ces premières fleurs, mais elles renaîtront et, une année ou l'autre, elles tiendront leurs promesses. La sève divine finira par triompher. Alors, se déroule aux yeux du prophète un spectacle admirable

« Quant à moi, quelque lointain que soit cet avenir, je l'aperçois. Oui, j'aperçois de grandes nations soulevées tout entières, et décidées à supprimer, au milieu des cités, comme au sein des campagnes, et les haillons et les tanières, qui tuent les hommes dans la fièvre, la misère et la faim. Je les vois soulevées avant tout contre les haillons et tanières du vice et de l'ignorance, causes premières de ces maux.

« Je vois les belles cités où le plus pauvre des habitants travaille de ses mains sous l'humble toit qui est à lui, au milieu du même ciel et de la même lumière, de la même verdure et des mêmes fleurs que les plus riches palais.

« Je ne vois plus rien là que l'on puisse appeler *basse classe*, ni cette masse grossière, ignorante, sans avenir et sans espoir, qu'on nommait autrefois *populace*. Je ne vois là que des hommes cultivés, graves et dignes, des citoyens capables de prendre part, comme électeurs ou comme élus, à la vie et au gouvernement de la commune et de l'État...

« Je vois aussi, peu à peu, disparaître deux espèces de créatures humaines, corrélatives entre elles.

« Et d'abord, le riche sans travail, ce vagabond sans moyens personnels d'existence, puisqu'il ne sait ni ne veut travailler, cet insensé qui entre dans la vie par l'orgie où il dévore la fleur de sa virilité, et les prémices de son patrimoine, avec son honneur et son cœur.

« Et je vois en même temps disparaître les déplorables troupes de

1. *La Morale*, etc., t. II, p. 303.

leurs victimes ou de leurs corruptrices. Un temps viendra où l'orpheline et la fille du pauvre sauront se protéger elles-mêmes, et où la loi les saura défendre. Alors, les hommes qui se font aujourd'hui un honneur et un jeu de perdre des enfants qu'ils chargent seules ensuite d'expier toute la faute commune, parfois jusqu'à la mort ou aux travaux forcés, ces hommes apprendront à leur tour, devant les tribunaux, et sous le poids de l'indignation générale, ce qu'il y a de honte, de cruauté, de perversité criminelle dans de pareils forfaits [1]. »

Puis, la scène s'agrandit. Non seulement les individus, mais les peuples, mais le monde entier se trouve emporté dans ce mouvement vers le progrès moral et social. De plus en plus libres et maîtresses d'elles-mêmes, de plus en plus riches et heureuses dans la prospérité et dans la paix, les nations se rapprochent, comprennent, selon le mot de saint Paul, qu'elles sont « cohéritières, solidaires et concorporelles en Jésus-Christ », finissent par se solidariser, comme les organes d'un même corps, dans la grande unité de la société universelle, qui est l'Église catholique. Elles ne cessent de croître et de se multiplier. La terre, mieux cultivée, nourrit dix milliards d'hommes. La misère disparaît. Partout le bien triomphe du mal. Spectacle d'une beauté transportante, que le P. Gratry ne se lasse pas de contempler! Il lui vient cependant une crainte, c'est que les hommes du vingt-deuxième siècle, dans leur élan de reconnaissance, ne conçoivent la pensée d'établir et de confier au vicaire du Christ une théocratie œcuménique plus absolue que celle du moyen âge! Voilà l'extraordinaire sujet de son inquiétude! Adorable candeur! Il se rassure pourtant en se souvenant fort à propos d'un trait de l'Évangile. Lorsque les Juifs voulurent enlever Jésus pour le faire roi, il s'enfuit seul sur la montagne pour y prier. De même, si l'humanité formait pareil dessein à l'égard du vicaire du Christ, celui-ci saurait également s'enfuir et se retirer, au-dessus de la terre, pour en faire descendre sur les vallées et les travaux des hommes la source vive de la prière [2].

1. *La Morale*, etc., t. II, p. 314-315.
2. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. I, p. 341.

Ainsi, nous sommes à l'aurore des plus beaux siècles de l'histoire. L'humanité chrétienne arrive à sa majorité. « Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, selon le mot de Joseph de Maistre, et il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée, qui doit frapper tous les observateurs. » Les nouvelles conquêtes, éveillant de nouveaux désirs et de nouveaux besoins dans le cœur des enfants de Dieu, ne cesseront d'accroître leur ambition, leur faim et leur soif de justice, et le cercle des progrès se poursuivra toujours en s'élevant toujours. Un jour vient où la vie actuelle sera prolongée, les limites du monde habitable reculées; des communications seront ouvertes avec les mondes qui nous entourent, l'usage des astres sera découvert, et le lieu de l'immortalité entrevu!

Pour accomplir ces transformations, il faut une conjuration d'efforts, une ligue de bonnes volontés et de dévouements. Demandons des apôtres au ciel, demandons-en des légions.

Alors jaillit du cœur du P. Gratry une prière d'une beauté incomparable, suivie d'un appel émouvant aux âmes généreuses. Il a dû écrire ces lignes à genoux, les yeux baignés de larmes. Digne et sublime épilogue du double drame, drame de misère et de douleur, drame de transfiguration, qu'il vient de dérouler à nos regards.

« O mon Dieu! ô mon Dieu! je ne vous demande pas de me donner votre divin regard pour voir les souffrances du genre humain, et votre compassion pour les sentir. Non, mon Dieu! Car, il y a plus d'un tiers de siècle que je les ai vues et senties par votre grâce, et que des larmes secrètes et quotidiennes brûlent mes yeux, et que mon cœur physique en est comprimé et brisé. Cela, mon Dieu, vous me l'avez donné. Mais je vous demande maintenant, puisque vous m'avez fait ouvrier, de me donner un peu plus de force, et le courage de l'ouvrier qui travaille des mains, qui a besoin de travailler pour sauver ses enfants de la mort; qui, chaque matin, essuie ses larmes et relève la tête, et puis se remet au travail, et continue ainsi, à travers toute la vie, jusque dans sa vieillesse, à donner chaque jour un peu plus de travail qu'il ne peut. Voilà, mon Dieu, depuis ma jeunesse, ce que je vous demande; vous me l'avez accordé

en partie, et vous me l'accorderez, je l'espère, de plus en plus, jusqu'à mon dernier jour! Car, moi aussi, je suis un ouvrier, qui a besoin de travailler, pour que mes enfants ne meurent pas.

« Mais vous me ferez, Seigneur, une autre grâce, et je vous la demande avec une invincible foi, qui ne peut pas ne pas être exaucée!

« Seigneur, vous enverrez des ouvriers dans la moisson!

« Seigneur, dans toute l'Europe et chez toutes les nations, bientôt vous ouvrirez les yeux de beaucoup de jeunes hommes, de ceux qui ont un cœur, qui cherchent et qui sont libres. Vous ouvrirez leurs yeux à l'âge où vous avez ouvert les miens. Vous en ferez les ouvriers de la justice, de la vérité, de la liberté, de la paix. Vous en ferez des ouvriers de compassion, qui eux aussi, après avoir pleuré à la vue de tant de souffrances, essuieront leurs larmes, lèveront la tête, et viendront, de plus en plus nombreux, pour mettre un terme aux grandes iniquités, essuyer les larmes des pauvres, des faibles, des opprimés, retablir la lumière, la vue du but et l'espérance, et hâter cette moisson divine, semée depuis vingt siècles, qui nourrira les hommes d'un pain moins rare et moins amer, qui nourrira les âmes d'une plus abondante et plus efficace effusion de la parole de Dieu.

« Frères bien-aimés, jeunes hommes, libres, instruits et riches, oh! il y a et il y aura parmi vous de moins rares ouvriers. Vous vendrez tout cet avenir matériel de faux biens, de grossiers plaisirs, de paresse immorale, d'ennuis prévus, de mort dénuée de sens ou coupable, et vous travaillerez, et vous irez à la moisson.

« Frères bien-aimés, jeunes hommes, pauvres, mais bravement décidés, ne craignez rien! Allez à l'œuvre, allez à la moisson; allez tout droit, sans même avoir emporté sur vous le moindre morceau de pain! Courage! L'ouvrier gagne sa nourriture. J'étais des vôtres et je n'ai pas souffert la faim, sinon peut-être pendant quelques jours, où Dieu même me comblait de joie; jours heureux, les meilleurs de ma vie!

« Et vous, qui travaillez des mains, ouvriers qui labourez la terre, qui travaillez le fer et qui bâtissez des maisons, ne pouvez-vous aussi, en même temps, être les ouvriers de la moisson de Dieu?

« Qu'étaient donc les apôtres et les premiers chrétiens? Et qu'était Jésus-Christ lui-même pendant trente ans?...

« O Père, envoyez donc de tous les points du monde, et de toutes les classes d'hommes, envoyez donc des ouvriers dans la moisson[1]! »

1. *Commentaire sur l'Evangile selon saint Matthieu*, t. I, p. 194-196.

CHAPITRE XVIII

PHILOSOPHIE SOCIALE (*suite*)

CONCLUSION : RÊVES ET VÉRITÉS. LE P. GRATRY PRÉCURSEUR DES DÉMOCRATES CHRÉTIENS

I

« Comment, sur de si grandes et si religieuses idées, faire de froides réserves, et comment n'en pas faire? » disait autrefois M. Nisard[1].

Qui n'est ému, en effet, par ces sentiments élevés et d'un pathétique si contagieux? Qui n'est ébranlé par des vues si justes et si fécondes, par ces intuitions rapides qui illuminent, comme l'éclair, les profondeurs de l'horizon, par cette peinture saisissante et poignante des obstacles au bien : vice, spoliation, violence sous toutes ses formes, impiété haineuse et oppressive? Qui n'est gagné, même après tant de déceptions et de malheurs, à tant de bonnes raisons d'espérer? Mais aussi, qui ne sent, çà et là, un certain défaut de mesure et d'équilibre et qui n'en est inquiet? Qui ne se met en garde contre des illusions manifestes, et qui ne se refuse, malgré le charme d'un tel guide, de se laisser emporter par lui au pays des chimères et des rêves?

Disons d'abord que la théorie chrétienne du progrès, qui fait le fond de la philosophie sociale du P. Gratry, est d'une solidité indestructible. Elle repose sur deux vérités inébranlables : à savoir, d'une part, que le progrès est à la fois l'œuvre de l'intelligence et de la bonté divines et l'œuvre de la volonté libre de l'homme; d'autre part,

1. *Réponse au discours de réception de Saint-René Taillandier*, successeur du P. Gratry à l'Académie française.

que le progrès social est subordonné au progrès moral, et celui-ci au progrès religieux. A travers les incertitudes de la marche, les effusions, les élans, les retours, et malgré le décousu du développement, la thèse ressort avec éclat de l'ensemble de ces belles pages. Par suite, celle des philosophes du dix-huitième siècle et des évolutionnistes contemporains se trouve réduite à néant. Elle est, en effet, en contradiction avec les désirs et les aspirations du cœur de l'homme qui ne veut pas rester enfermé dans les barrières de ce monde, qui les brise, s'élance vers l'invisible et conserve, au milieu des misères présentes, une foi invincible aux compensations de l'au-delà. Elle est aussi et surtout en contradiction avec la réalité des faits, qu'il est loisible à chacun d'observer et de constater. Jetez les yeux sur la surface de la terre. Voyez les Chinois ou les races de l'Afrique centrale immobilisés depuis des milliers d'années, les uns dans leur civilisation, les autres dans leur barbarie. Voyez d'autres peuples briller un moment et disparaître, précipités vers la décadence et la dissolution. A ce spectacle, on ne peut s'empêcher de conclure que le progrès fatal, universel et indéfini, dont on veut faire un dogme, est une conception fantaisiste, sans relation avec la réalité, un système de métaphysicien en chambre, qui regarde en dedans au lieu de regarder au dehors. Le bon sens et l'histoire donnent mille fois raison au P. Gratry.

Mais les dernières et radieuses visions qui couronnent cette doctrine d'une auréole d'optimisme merveilleux sont le pur fruit d'une imagination enchanteresse. Constructions aériennes, utopies sublimes, elles ont perdu contact avec les choses de ce monde. Comme le poème sur le lieu de l'immortalité, qui rayonne au sommet des études sur Dieu et sur l'âme humaine, elles échappent au contrôle scientifique. Il n'y a nulle proportion, en effet, entre les splendides espérances dont nous avons vu se dérouler les perspectives infinies et leurs causes présumées : le progrès des sciences de la nature, celui de l'économie politique, l'effort vers l'égalité et vers la liberté inau-

guré par la Révolution française. Le christianisme lui-même, à supposer qu'il triomphât des obstacles amoncelés par la malice humaine, et qu'il finît par établir son règne sans conteste, le christianisme n'a ni pour objet ni pour effet de transformer notre planète en paradis. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous, » dit l'Évangile. Oui, des pauvres dénués des vertus morales, comme des pauvres dénués des biens matériels. Il y aura toujours des malheureux, chez qui les passions égoïstes dévorent au fur et à mesure les ressources acquises et les dons de Dieu, quels qu'ils soient, et qui ensuite meurent de misère. On dirait parfois que le brillant écrivain oublie le péché originel, cause éternellement renaissante de désordres, de divisions et d'iniquités chez les individus et chez les peuples.

Un disciple du P. Gratry, juge dont la bienveillance égale le sens chrétien et la pénétration, va plus loin. Selon lui, il manque à *La Morale et la Loi de l'histoire* la plénitude de vérité et de sève surnaturelles, l'élan continu vers le divin qu'on admire dans la *Connaissance de Dieu*. Le sentiment religieux y souffre des reflux et comme des éclipses auxquels l'auteur ne nous avait pas accoutumés, et l'on en est surpris. Sans doute, le fleuve n'est point tari; il coule sous terre, on le sent; on n'est pas moins étonné de ne plus le voir épancher à la face du soleil ses flots larges et ininterrompus. En fait, le P. Gratry « n'insiste pas assez sur ce qui est, hors de toute comparaison, le point principal de sa thèse, à savoir que, pour « se disposer elles-mêmes dans l'équité et la justice », les sociétés humaines ont absolument besoin de revenir à Dieu. D'abord, parce que, suivant l'équité et la justice, Dieu est l'objet suprême et direct de l'adoration et de l'amour; puis, parce qu'il est, entre les hommes, le seul lien indestructible de l'équité et de la justice, en sorte que celui-là seul sait aimer son prochain comme lui-même, qui commence par aimer Dieu sur toutes choses[1] ».

1. Amédée de Margerie. *Le Contemporain*, 1er mai 1872, p. 315.

L'observation est juste. Non moins juste est l'ingénieuse explication du fait. « Il faut savoir, ajoute le critique, que le P. Gratry, comme beaucoup de grands esprits, servis et parfois dominés par une imagination vive et une sensibilité facilement émue, avait une certaine disposition à prendre feu pour une idée, à s'en faire ce qu'on appelle une *idée fixe*, à s'y plonger tout entier avec une passion exclusive, et, pour un temps, à ne plus voir qu'elle à l'horizon de sa pensée. L'idée était presque toujours belle et vraie; mais, en devenant dominante, elle risquait de perdre quelque chose de sa justesse. Dans les dernières années de sa vie, il avait découvert l'économie politique en lisant Bastiat, — que, dans un élan d'enthousiasme, il appelait un jour « le plus grand écrivain de la langue française[1] » ; — il avait été très justement frappé de la beauté de ses lois et de leur parfaite conformité avec la morale de l'Évangile; et il s'était épris d'elle jusqu'à écrire quelque part cette formule qui, visiblement, excède la mesure : « L'économie politique est le salut des sociétés. » Il était dans cette phase et sous ce charme, lorsqu'il écrivit *La Morale et la Loi de l'histoire*; et, comme deux obstacles principaux, la spoliation et la violence, empêchent les lois économiques de produire librement leurs bienfaisants effets, il lui advint de voir tout le *salut des sociétés* dans les deux vertus qui corrigent ce double désordre. Au fond, il sait bien que cela ne suffit pas, et que ces vertus elles-mêmes veulent des racines plus profondes. Quand il y songe, il le dit avec autant de force que jamais, mais à peine l'a-t-il dit, il se laisse entraîner de nouveau à sa préoccupation et à sa distraction, et le livre s'achève parmi ces intermittences qui trahissent un esprit où tout n'est plus en parfait équilibre.[2] »

Mais, au milieu même de ces éclipses momentanées et de ces lacunes, que de vues pénétrantes, ou prophéti-

1. Mot cité par M. Frédéric Passy, *Journal des Économistes*, septembre 1898. Voir une note aux pièces justificatives, p. 484.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 346.

ques, quel élan, quelle générosité, quelle flamme ardente et communicative!

II

Ces réserves n'ébranlent nullement d'ailleurs la théorie du progrès, telle que le P. Gratry l'a exposée; elles n'infirment aucun des principes sur lesquels elle s'appuie et qui en sont les solides assises.

C'est un premier et singulier mérite d'avoir établi avec tant de sûreté les conditions de vie et de salut pour tous les peuples. A celui-là s'en ajoute un autre, non moins honorable : celui d'avoir vu et signalé le problème formidable qui s'impose d'une façon si tragique au commencement de ce siècle, je veux dire le problème social, et d'avoir indiqué la vraie marche à suivre pour le résoudre.

Ce problème est né du développement extraordinaire de l'industrie. La loi de libre concurrence qui régit notre société depuis la Révolution est tout en faveur des forts. Elle a mis trop souvent l'ouvrier, isolé et pressé par la faim, à la merci du patron riche et puissant, et celui-ci ne s'est point fait faute d'abuser de ses avantages. Sans doute, depuis quarante ans, la situation de l'ouvrier s'est sensiblement améliorée dans la grande industrie. Mais à cette époque, le travail de la mine ou de l'usine n'était rémunéré, ni en raison des bénéfices réalisés, ni en raison de sa juste valeur. Il en est résulté une accumulation de richesses à l'un des pôles de la société, une misère croissante à l'autre pôle. De là des mécontentements justifiés, exploités par des meneurs et des politiciens; de là des haines irréconciliables et une opposition de classes qui peut aboutir à une lutte effroyable, à ce qu'on a appelé « le cataclysme du grand soir », ou du moins à une expropriation progressive et légale de la bourgeoisie. L'organisation du parti socialiste est sortie de cette crise; de là ses rapides succès et sa force immense, dont elle est en train d'abuser à son tour.

Lorsque apparut cette redoutable question, les hommes d'État commencèrent par la nier [1]. A cet égard, Thiers, Cavour, Gambetta furent également aveugles. « La société actuelle, disait Thiers, reposant sur les bases les plus justes, ne saurait être améliorée. » (Rapport sur l'Assistance publique, 1850.) « Il n'y a pas de remède social, parce qu'il n'y a pas une question sociale, » disait de son côté Gambetta en 1872 (Discours du Havre) [2].

Tout autre était, longtemps auparavant, le jugement de l'évêque de Mayence, Ketteler. C'est l'honneur du clergé catholique allemand d'avoir le premier protesté contre d'intolérables abus, et de n'avoir pas attendu, pour rappeler les droits des faibles et des petits, l'imminence du péril socialiste. Dès 1850, Ketteler, devançant les protestations de Lassalle et de Karl Marx, s'élevait contre les iniquités dont il était le témoin, groupait des disciples animés de son esprit, et suscitait, pour obtenir, en faveur des ouvriers, justice et protection, un vaste et puissant mouvement.

Chez nous, dès 1830, Lamennais avait entrepris de réconcilier l'Église et la démocratie. Les théories dures des économistes philosophes, tels que Smith et Say, l'avaient indigné. Elles n'ont d'autre objet, en effet, que de favoriser l'accroissement de la richesse, sans s'occuper de sa répartition. La loi de la libre concurrence, celle de l'offre et de la demande qu'elles préconisent sans réserve, sacrifient le prolétaire au capitaliste. Elles sont brutales et sans entrailles. Elles ne tiennent point compte de l'homme et de ses besoins, et ne considèrent point les vertus morales comme des valeurs appréciables. Lamennais en est indigné. Il proteste, au nom du christianisme, contre « cette théologie des intérêts matériels, étrangère à toute croyance et limitée par cela même aux combinaisons qui se résolvent en écus ». Il est, en France, l'initiateur du

1. Lire, à ce sujet, l'étude si élevée et si solide dans sa brièveté de Léon Grégoire (George Goyau), *le Pape, les catholiques et la question sociale*, Perrin.

2. Cf. Léon Grégoire, *Ibid.*, p. 3.

mouvement social chrétien. « Ce sera d'abord, disait-il, avec cet instinct prophétique, qui est le don du génie, comme un point qu'à peine on apercevra, une faible agrégation dont on se rira peut-être. Peu à peu, ce point s'étendra, cette agrégation se dilatera ; on y affluera de toutes parts, parce qu'elle sera un refuge à tout ce qui souffre et dans l'âme et dans le corps ; et l'humble plante deviendra un arbre dont les rameaux couvriront la terre et sous le feuillage duquel viendront s'abriter les oiseaux du ciel[1]. »

Depuis cette généreuse tentative, aucune voix sacerdotale n'avait, chez nous, plaidé cette grande cause. Le P. Gratry, ému des misères et des souffrances dont il était le témoin, ne put retenir un cri de douleur[2]. La pitié lui fit comprendre, aimer, recommander ce qu'il appelle « l'admirable science du pain ». Selon lui, le bien du corps doit être un objet de sollicitude en même temps que celui de l'âme.

Ce n'est pas seulement l'aumône qu'il réclame au nom de la charité ; c'est une plus égale répartition de la richesse au nom de la justice. Non seulement l'exploitation des travailleurs est un crime à ses yeux ; mais la fortune, même honnêtement acquise, ne confère pas le droit d'user et d'abuser. Le Code, en ce point, est resté païen. Pour le chrétien, tous les biens de la terre sont à Dieu. Les riches n'en sont que les dépositaires et les administrateurs, non pour les dévorer dans une vie de luxe, de bonne chère et de plaisirs, mais pour les répandre avec intelligence sur les nécessiteux, et surtout pour rétribuer le travail, de manière à faire vivre honorablement l'ouvrier et sa famille. Tel était le devoir de la bourgeoisie. Elle ne l'a pas compris. Elle a commis la faute de l'ancienne noblesse qui s'arrogeait droits et privilèges et s'exemptait des charges. Elle finira comme elle. « Malheur au faible dans la lutte pour la vie ! » dit l'économiste

1. Cf. E. Lecanuet. *La jeunesse de Montalembert*, ch. VIII.
2. *La Morale et la Loi de l'histoire*, t. II, p. 62 et suiv., p. 110, 111.

moderne. Malheur, au contraire, reprend le P. Gratry, au puissant qui abuse du faible et qui l'exploite au lieu de l'aider à s'élever! Cet égoïsme meurtrier recevra son châtiment. Une révolution se prépare, plus importante que l'émancipation des communes. Des syndicats se forment; les ouvriers s'associent pour se défendre; qu'ils usent, au besoin, de cette arme dangereuse qu'on appelle le droit de grève; qu'enfin le suffrage universel fasse du pouvoir politique un instrument au service des petits, assez fort pour les affranchir de la tyrannie du capital!

Telles sont les vues libérales et chrétiennes du P. Gratry sur la question sociale. Elles se présentent en ordre dispersé, plutôt que liées entre elles et systématisées. Elles circulent à l'état diffus, plutôt qu'elles ne sont condensées en formules précises. Enfin, elles se maintiennent dans la sphère théorique et n'entrent guère dans les applications pratiques. Mais, à la lumière de la raison et du christianisme, elles ont le singulier mérite de bien poser le problème, de pousser vigoureusement à une solution et d'indiquer à grands traits la marche à suivre. Quelques-unes ont pu paraître hardies pour le temps. Aujourd'hui, elles sont généralement admises. La mémorable Encyclique de Léon XIII *Sur la Condition des Ouvriers* en a consacré la justesse. Ne proclame-t-elle pas, elle aussi, les *droits* des travailleurs, reléguant au second plan l'idée de charité, au sens restreint où on l'entend d'ordinaire, mettant au premier celle de *justice?* N'appelle-t-elle pas de ses vœux l'*organisation professionnelle,* qui, en groupant les faibles, leur permet de se défendre contre les forts? Enfin, n'invite-t-elle pas l'État à intervenir, par des lois générales sur le travail, pour protéger les petits, préserver le foyer domestique, assurer la liberté religieuse[1]? C'est un honneur pour le P. Gratry d'avoir eu le sentiment si net et si vif de la crise que nous traversons, l'intuition des remèdes à nos maux, et d'avoir, pour ainsi dire, pressenti des enseignements

1. Cf. *La Morale,* etc., t. II, p. 109-113, 120-122, 312-313.

d'une portée incalculable, et qui ont donné au monde une orientation nouvelle. On doit le ranger parmi les initiateurs de ce qu'on a appelé « l'évolution politique et sociale de l'Église », parmi les précurseurs de nos démocrates chrétiens. Pour être tel, il n'avait eu qu'à méditer l'Évangile et à suivre les inspirations de sa foi et de son cœur.

III

Mais, qu'on me permette de le dire, il me paraît dupe d'une illusion, quand il voit, même dans le premier mouvement de la Révolution, un élan vers la vraie et complète justice, vers une liberté durable, vers le règne de Dieu; en un mot, un courant chrétien dont la source est divine, et qu'il nous invite à reprendre.

Sans doute, le sacrifice volontaire de leurs privilèges, accompli par les deux premiers ordres, la suppression de beaucoup d'abus et d'iniquités, ont été un immense bienfait social et un progrès vers la justice. Sans doute aussi, les idées de liberté, d'égalité et de fraternité sont d'origine chrétienne. Mais il ne faut point s'y tromper. Ceux qui, à travers le XVIIIe siècle, s'en firent chez nous les apôtres et les missionnaires, ne furent point les chefs du clergé, ni les représentants de l'Église. Soit respect de l'autorité et de l'ordre établis, soit attachement humain aux avantages de leur situation, probablement pour ces deux raisons à la fois, ils ont laissé à d'autres le mérite et l'honneur de l'initiative réformatrice. Leur pensée et leur zèle sont allés ailleurs. La prudence timide, la résignation passive, l'inertie et la routine ont été, depuis deux siècles, le défaut dominant des catholiques français. Le plus souvent, admirables d'honnêteté, de noblesse morale, de charité et de dévouement, ils ont horreur d'être dérangés de leurs habitudes; ils aiment à coucher tranquilles sur les positions anciennes et à dormir sur l'oreiller des opinions toutes faites. Dans le domaine de la critique historique et de l'exégèse, ils ont été trop

longtemps devancés et traînés, pour ainsi dire, à la remorque de leurs adversaires[1]. Dans le domaine politique et social, ils représentent également ce qu'on a appelé « l'esprit conservateur », qui n'est parfois que l'esprit stationnaire et arriéré. Ils oublient que la loi de ce monde est l'effort et la lutte continuelle. Pendant qu'ils s'immobilisent dans leur demi-sommeil, des gens actifs et remuants prennent la tête du mouvement, la gardent et en faussent la direction, au grand dommage de l'Église et du pays. C'est ce qui est arrivé au siècle dernier et de nos jours.

Ah! si, au siècle dernier, la France avait compté beaucoup d'évêques tels que les Manning, les Gibbons, les Ketteler, les Vaughan[2], quel changement dans la marche de l'évolution sociale, et quel triomphe pour le catholicisme! Mais de pareils hommes nous ont manqué. Il est arrivé alors ce qu'on a vu encore de notre temps : les premiers prédicateurs et les plus actifs propagateurs des réformes ont été, au siècle dernier, des « philosophes »

1. Mgr d'Hulst, dans sa remarquable étude sur *Renan*, explique en partie la chute de cet esprit flottant et aventureux par l'écart qui régnait alors entre le progrès de l'apologétique et le développement de la science indépendante (p. 13 et 14).

2. Qu'on lise le discours prononcé par le cardinal Vaughan, discours d'une hardiesse tout apostolique, prononcé à l'inauguration de la conférence de Stockport, le 28 août 1899. D'après lui, si les pauvres, en Angleterre, sont tombés dans un tel état de misère, de malpropreté, d'ivrognerie et d'irréligion, c'est moins leur faute que celle des hautes classes. Ils subissent les conséquences des vices des riches dans le passé. C'est le résultat naturel de la philosophie utilitaire, de l'individualisme excessif qui se substituèrent au XVIe siècle à l'état de choses institué par le catholicisme. A la classe riche de réparer le mal qu'elle a fait. Il est fâcheux qu'elle ne s'y résigne que contrainte par les agitations de la rue, et par l'action des grèves. Le cardinal prend une autre voie. Il fonde des associations paroissiales destinées à rapprocher pauvres et riches dans les mêmes clubs. Il rend témoignage que beaucoup de catholiques ont répondu à son appel. Ils ont abandonné le monde joyeux de la mode, écarté les plaisirs coûteux, quoique légitimes, arrêté les frais de leurs équipages, sont rentrés dans le silence et la solitude, « pour consacrer leur temps, leurs efforts personnels et leurs ressources à ce que le monde appelle la lie de l'humanité, — le pauvre ». Voilà la Révolution chrétienne, vraiment pacifique et bienfaisante! (Cf. *Revue du Clergé français*, 15 novembre 1899. Article de M. l'abbé de Lacger.)

et des économistes, et, en ce siècle, des publicistes ou des démocrates généralement étrangers ou hostiles au christianisme. Qu'ils le reconnaissent ou ne le reconnaissent pas, leurs idées progressives ont été empruntées à l'Évangile. Cette âme de vérité, qui soutient leur doctrine, malgré les erreurs et les paradoxes qu'ils y mêlent, a été leur force et la cause de leurs succès. Mais, en passant par des intelligences détachées du christianisme, elle a subi une altération et une déformation profondes. Les mots sont les mêmes; mais ils ne rendent plus le même son et n'ont plus le même sens. A qui y regarde de près, la doctrine est devenue absolument méconnaissable. Voilà pourquoi elle ne porte que des fruits rares et qui ne mûrissent pas.

La source vitale a été empoisonnée dès l'origine. Les Constituants s'isolent en effet des principes religieux pour ne relever que de la « raison ». Ils veulent organiser la société en dehors de toute autorité divine. Ce rationalisme exclusif vicie en partie leurs meilleurs projets et les condamne à un avortement final. Il les a conduits peu à peu aux lois irréligieuses et antisociales.

Ainsi, la liberté est, avant tout, pour eux, l'indépendance à l'égard de Dieu. Leurs délibérations s'ouvrent par une déclaration des droits de l'homme. Des droits de Dieu, nulle mention. Voilà donc l'homme substitué à Dieu comme source unique de tout droit, de tout pouvoir, de toute moralité. Tel est le principe premier de la Révolution. Il s'ensuit que la liberté, sincèrement proclamée, ne peut pas vivre. Car le droit et la justice, déchus de leur trône céleste, ne sont plus représentés que par la loi. Or, la loi n'est que l'expression changeante de la volonté du grand nombre. Ainsi, sous couleur de liberté, s'établit une tyrannie anonyme, qui pèsera, sans aucun contrepoids d'en haut, sur les individus désormais isolés et sans défense, sur les familles et jusque sur les consciences. Ainsi périt la liberté.

Elle succombe encore d'une autre façon. Les réformateurs méconnaissent le dogme chrétien de la chute

et de la corruption originelles; ils s'imaginent, avec Rousseau, que l'homme naît bon et raisonnable et que, par suite, il suffit de décréter la liberté. Les faits leur donneront un terrible démenti. Les pires esclavages, nous les portons en nous-mêmes, comme dit Renan. Il faut d'abord conquérir la liberté intérieure. Toute émancipation extérieure et politique n'est bienfaisante qu'autant que l'homme est maître de ses passions et capable de se gouverner lui-même. Or, il n'est tel que sous l'empire de la loi de Dieu. Réduit à lui-même, il est trop méchant pour être libre, et il devient fatalement esclave et au dedans et au dehors. Il faut être aveugle pour ne point le voir[1].

L'égalité est une idée purement chrétienne. Fils d'un même Père, qui est aux cieux, frères en Jésus-Christ, appelés à la même béatitude, le même modèle est proposé à notre imitation; le même type de perfection divine et humaine pose, pour ainsi dire, sous les yeux de tous. Nous sommes invités à monter, monter toujours, jusqu'à la taille idéale de l'Homme-Dieu. Finalement, si nous le voulons, nous serons tous divinisés. Ainsi, en vertu d'une série d'ascensions indéfinies, l'égalité chrétienne s'établit par en haut sur les sommets de la moralité. C'est, en effet, la valeur morale qui constitue la vraie valeur de l'homme. Or, la doctrine rationaliste ne

1. M. Brunetière rappelait récemment avec une admirable éloquence que la liberté n'est entrée dans le monde qu'avec le christianisme et que la justification ne s'en trouve que dans le christianisme. « Les Grecs et les Romains se sont comme enivrés du mot, ils n'ont ni connu, ni conçu la chose... Chez eux, ni la femme, ni le fils dans la famille n'étaient libres comme nous l'entendons, ni le citoyen dans la cité, ni l'esclave dans la société générale des hommes de ce temps. N'est-ce pas ce qu'oublient trop aisément, de nos jours, les dilettanti qui se font un jeu aristocratique et dangereux d'opposer à la simplicité de la morale chrétienne les beautés paradoxales du stoïcisme ou de l'épicurisme? La morale, ou plutôt les morales de l'antiquité supposaient toutes ou, comme on dit aujourd'hui, *postulaient* toutes l'esclavage. La liberté ne s'y définissait que dans son rapport et par opposition à l'esclavage. Être libre, c'était, à Rome, n'être pas esclave. L'organisation tout entière de la société civile, politique, économique, religieuse, ne s'entretenait, ne durait que par l'esclavage. » *Les raisons actuelles de croire.* (Discours prononcé à Lille, le 15 novembre 1900.)

tient point compte de ce point de vue. L'idée chrétienne, arrachée du sol qui l'a vue naître et privée de la sève originelle, se déprime aussitôt. Transplantée sur le terrain civil et politique, elle produit quelques réformes heureuses sans doute; dans l'ensemble pourtant, elle n'aboutit qu'à un leurre et à une duperie. On a beau faire : l'ouvrier n'est point l'égal du patron, ni le pauvre du riche, ni l'électeur du député. La diversité des dons et des aptitudes entraîne inévitablement une grande inégalité de fortunes et de situations. Par suite, une hiérarchie naturelle s'impose dans la société. Mais, comme elle est contraire à la théorie, elle suscite des révoltes. De là, une tendance générale chez nous à rabaisser, à mettre, autant que possible, au ras du sol, c'est-à-dire de la médiocrité, tout ce qui dépasse le niveau moyen par le talent, par la richesse, par le pouvoir. Le démocrate qui désespère de monter en grade, tâche de faire descendre les autres. La supériorité morale elle-même finit par offusquer; elle devient un objet de méfiance et on la persécute. On exile Aristide, parce qu'on se fatigue de l'entendre appeler le Juste. Ainsi périt à son tour l'égalité.

Enfin, qu'est-ce que la fraternité humaine, qui n'a point ses racines dans la paternité divine, qui ne s'entretient pas et ne s'alimente pas à l'amour de Dieu? « Nos laideurs sont telles qu'il nous est impossible, sans un surnaturel secours de Dieu, de nous aimer les uns les autres [1]. » Notre fond naturel est l'égoïsme; les intérêts et les passions font de l'homme un loup pour l'homme. De là des haines, des divisions et des conflits qui mettent aux prises les individus et les classes, riches et pauvres, patrons et ouvriers. La fraternité sans Dieu n'est qu'un rêve.

Toutes ces faillites successives sont le terme naturel du premier, et non pas seulement du second mouvement de la Révolution. Sans doute, ce mouvement eut quelque chose de généreux et d'humain au début, mais il devait

1. P. Gratry. *Mois de Marie,* p. 121.

inévitablement dévier, parce qu'au lieu de suivre une ligne directrice venant de l'Évangile, il obéissait à l'impulsion d'idées irréligieuses, legs du siècle expirant. La Déclaration des droits de l'homme est, selon le mot de M. Brunetière, une *laïcisation* de l'idée chrétienne. L'avortement était fatal. Un arbre ne peut vivre sans ses racines. Aussi, « la banqueroute de la Révolution française, écrivait M. Montégut dès 1871, est désormais un fait accompli, inévitable. Il n'est pas une seule de ses promesses que la Révolution n'ait été impuissante à tenir; il n'est pas un seul de ses principes, qui n'ait engendré le contraire de lui-même, et produit la conséquence qu'il voulait éviter [1] ».

Le P. Gratry souscrirait, nous n'en doutons pas, à ces réflexions, et il conclurait avec nous que le premier mouvement de la Révolution, pour porter ses fruits, n'est pas simplement à reprendre, mais à rectifier dès son point de départ et à ramener au droit fil du courant chrétien. Qui, plus que lui, n'a cessé de dire que l'Évangile contient toutes les formules de vie, et que c'est là qu'il faut les aller chercher? « Toutes les fois, écrit-il, qu'il m'a été donné d'arriver, sur un point quelconque, par science ou expérience, à la vérité consommée, j'ai retrouvé toujours dans les entrailles de l'Évangile, dans son esprit et son texte précis illuminé par cet esprit, l'expression magnifique et dernière, la formule éternelle de la vérité rencontrée... Le Discours sur la Montagne est comme l'ensemble des lois universelles : loi religieuse, loi des rapports de l'homme à Dieu, et de Dieu à l'homme, loi de l'âme, loi du cœur, loi de l'intelligence, loi du corps, loi du progrès en tout ordre de choses, loi de la vie sociale [2]. »

1. *Libres opinions morales et historiques,* p. 291.
2. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu,* t. I, p. 113.

IV

L'optimisme resta jusqu'au bout la foi du P. Gratry. Il y inclinait naturellement, et l'âge ne fit que l'y confirmer comme en une sérénité d'automne. Il écrivait à Montalembert, vieilli et attristé, ces paroles réconfortantes :

« Pour la première fois, depuis que l'homme est sur la terre, pour la première fois en ce siècle, ceux qui ont des yeux peuvent commencer à comprendre où nous en sommes et en quel sens marche l'histoire et l'étoile vers laquelle nous allons. Très certainement (sauf apostasie générale du genre humain, malheur auquel je ne crois pas), très certainement nous sommes dans la parole du Christ, et, par elle, nous irons à la vérité lumineuse, et, par cette vérité, à la liberté déployée dans sa force.

« Cela ne peut pas nous manquer. Votre idéal, vos rêves et les miens seront réalisés, peut-être même dépassés. « Quant à ce jour et à cette heure, nul n'en sait rien, pas même les Anges du Ciel, mais le Père seul. » Le royaume de Dieu est déjà au milieu de nous, et *il se développe comme le grain de sénevé; il fermente comme le levain dans la masse*. L'Évangile a toutes les prophéties de l'avenir, et le germe vivant de l'histoire universelle déjà visible aux yeux. C'est là pour moi une consolation plus solide et plus ravissante que celle d'un homme qui croit avoir la certitude que ses fils seront rois.

« Aucune épaisseur de sottise — ou de méchanceté — n'empêchera le triomphe de la justice, de la vérité et de la liberté [1]. »

Quelques mois après, éclataient les catastrophes de 1870 et 1871, la guerre civile s'ajoutant à la guerre étrangère pour détruire notre malheureux pays. « C'est l'enfer rendu visible, » écrivait le P. Gratry à M. D. Ni-

1. Lettre inédite du 28 octobre 1869.

sard [1]. Un coup si effroyable ébranla un moment son espérance; il ne la brisa pas. A travers le sombre nuage, son œil ne cessait de percevoir encore un rayon de lumière.

Peu de temps avant sa mort, en février 1872, il fut pris d'un immense regret de la vie qui lui échappait. « C'est que, disait-il à l'ami qui l'assistait, depuis quelque temps j'ai des idées si grandes, si pratiques, j'ai tant d'*espérances!*... — Espérances générales? reprenait l'ami. — Oui, *espérances pour le genre humain.* Oui, depuis quelque temps, je me suis fortifié à un tel degré dans mes convictions et dans mes *espérances* [2]!... »

Ainsi, jusqu'au bout, il fut fidèle aux unes et aux autres et il les emporta dans la tombe.

1. Mot cité par M. Nisard dans sa réponse à M. Saint-René Taillandier, 22 janvier 1874.
2. *Le P. Gratry, ses derniers jours,* par le P. Adolphe Perraud.

CHAPITRE XIX

ESSAI D'ACTION SOCIALE. — LA LIGUE DE LA PAIX

1867-1869.

I

Écrire, c'est agir. « De grandes pensées, de belles vérités, a dit excellemment Sainte-Beuve, écrites et fixées avec éclat, ne sont-elles pas aussi des actions, moins promptes, il est vrai, mais permanentes et éternelles? Proposées à tous ceux qui les lisent, elles sont des germes incessants d'actions pour l'avenir. »

Ces germes, le P. Gratry ne cessait de les répandre, et il avait la joie de les voir lever.

On sait combien la plupart des hommes, préoccupés avant tout de leurs intérêts personnels, sont inattentifs, indifférents ou facilement résignés aux maux d'autrui.

Non qu'ils soient, à proprement parler, insensibles; mais la bonté et la pitié sommeillent au fond de leur cœur. Le moyen de pénétrer jusque-là et de faire jaillir la source d'émotion? Le moyen, au milieu du tourbillon qui les emporte, d'atteindre, sous la couche plus ou moins profonde des soucis mesquins et journaliers, la fibre délicate, le point intime et central de leur humanité, qui, le plus souvent, reste comme enveloppé et s'ignore lui-même? Il n'y en a qu'un, et c'est le secret des vrais écrivains, comme des grands orateurs et des grands artistes : il faut avoir beaucoup d'âme. Le P. Gratry était

tout âme, et il se mettait tout entier dans sa parole et dans ses écrits. De là cette force si pénétrante de ses idées et de ses sentiments. L'action en était continue et irrésistible comme celle du ferment dans la pâte. Elle tendait à envahir toute la masse.

Ces appels chaleureux à une croisade nouvelle, à une croisade universelle contre la misère, contre l'iniquité spoliatrice et contre la guerre, que de contemporains se souviennent de les avoir entendus et d'en avoir été remués à fond! Comme des coups de clairon, ils sonnaient le réveil des énergies endormies, suscitaient les bonnes volontés, leur donnaient le branle en vue de les appliquer au travail et à l'effort commun. Des hommes de tout âge se levaient, venaient trouver l'apôtre, mettaient à sa disposition leurs talents et leur fortune. Ainsi se vérifiait à son égard une juste et profonde observation qu'il avait faite : « Si quelqu'un ne tient pas à la terre, et tient vraiment au ciel, si quelqu'un des victorieux et des transformés vit et opère pour élever en effet la terre et bénir les hommes, les âmes le sentent, les âmes vont aux désintéressés; les âmes vont à cet homme, et lui donnent tout, et ce qu'elles ont et ce qu'elles sont. Certes, ces instruments du ciel sont très rares; — je dis les instruments complets et les désintéressés manifestes; mais à ceux-là tout est donné [1]. » « Si le P. Gratry, disait un jour l'un de ses plus intimes amis [2], avait été un organisateur et un général en chef dans la mesure où il était un penseur et un contemplatif, on ne sait ce qu'il aurait pu entreprendre. Ce sont des millions qui auraient afflué vers lui. » Mais il n'était pas né organisateur; ses idées ne se cristallisaient pas en conceptions pratiques; l'esprit de suite, le savoir-faire de l'homme d'action lui manquaient. Il a dû laisser à d'autres le soin de récolter la moisson dont il avait jeté les germes. Il fut un excitateur et un éveilleur d'âmes : sa part reste assez belle [3].

1. *Comment. sur l'Évang. selon saint Matthieu*, t. II, p. 112.
2. Le R. P. Mariote, alors supérieur du noviciat de l'Oratoire, à Tours.
3. Ce rôle avait commencé de bonne heure, si l'on en juge par ce qu'il

Sous son inspiration, deux jeunes Oratoriens, deux disciples de la première heure, le P. Adolphe Perraud et le P. Lescœur se dévouaient à la cause de l'Irlande et de la Pologne. « Ne vous lassez pas, leur disait-il, de vous faire les avocats des persécutés et des opprimés. » Le poignant tableau de *l'Église catholique en Pologne sous le gouvernement russe,* tracé par le P. Lescœur et paru sous sa forme première en 1860, eût ému l'opinion, si trente années de plaintes, monotones hélas! comme la persécution elle-même et comme la douleur, ne l'eussent à la longue fatiguée. L'éloquence enflammée de Montalembert lui-même ne parvenait plus à la soulever, et les gouvernements n'étaient pas assez chrétiens pour intervenir par des représentations au nom de la justice et de la pitié. Toute bonne action n'en porte pas moins son fruit, tôt ou tard. La condition des Polonais s'est adoucie peu à peu. Quant au P. Adolphe Perraud, il partait pour l'Irlande, voyait de ses yeux les blessures saignantes de cet autre peuple martyr, interrogeait sur place les témoins véridiques et dans ses deux volumes intitulés *l'Irlande contemporaine,* il dressait, pièces en main, un réquisitoire accablant pour les bourreaux. C'était, pour ainsi dire, le commentaire par les faits des paroles indignées de Burke, définissant le système d'abominable oppression appliqué à l'Irlande : « En fait d'ignoble perfection, c'est, disait-il, le plus remarquable instrument d'iniquité qui ait jamais été élevé, une machine d'une adresse rare et d'un travail achevé, aussi beau pour l'oppression, l'appauvrissement d'un peuple, et l'avilissement, en sa personne, de la nature humaine, que tout ce qui a jamais été produit par l'ingénieuse perversité de l'homme [1]. » D'autres voix, celles de l'abbé

écrivait à Montalembert, le 1er juillet 1856. Il lui demandait un travail sur l'oppression religieuse en Suède. « Un de vos articles de l'*Avenir* sur la Suède, il y a vingt ans ou plus, ajoutait-il, commenté par moi en classe de rhétorique au Petit Seminaire de Strasbourg, a suscité le brave et courageux abbé Bernardt, qui est comme l'apôtre de la Suède en ce moment. » — (Lettre inédite.)

1. *Burke's Works,* p. 87.

Perreyve en particulier, faisaient écho à celles-là et vengeaient la justice et l'humanité outragées.

Et ce n'étaient pas seulement ses disciples que le P. Gratry stimulait et lançait ainsi dans l'action sociale. En juin 1857, Montalembert, combattu par le gouvernement impérial, avait échoué aux élections. Le P. Gratry s'empressait de l'en féliciter. « Les grands cœurs et les grands esprits, lui écrivait-il, ont aujourd'hui mieux à faire que de s'occuper de politique. Vous le voyez, c'est de morale qu'il faut s'occuper et de science sociale, et de la vie évangélique à introduire dans la vie sociale. C'est l'état général de l'Europe et du monde entier qu'il faut considérer et améliorer. C'est le royaume de Dieu et la pleine civilisation chrétienne qu'il faut prêcher et provoquer. Et qui est appelé à cela, qui le peut, qui a reçu de Dieu les plus riches dons, les plus nobles forces pour y contribuer, si ce n'est vous?... En vous débarrassant du fardeau de la politique et de sa poussière inutile, la Providence vous dit : « Montez plus haut, » *Ascende superius*. Montez à une action et à une influence plus générale, plus étendue, plus efficace sur l'Europe et sur le monde. Il y a lieu, en ce sens même, à un grand effort moral, à une agitation, à une ligue pour faire faire au monde un progrès. Vous voici appelé à être un des plus puissants chefs de cette ligue...[1]. »

On sait si de pareils appels retentissaient dans la grande âme de Montalembert. On peut dire que, depuis longtemps, il les avait entendus et devancés.

II

Cependant, le P. Gratry ne s'est pas toujours contenté d'agir par ses écrits, et par ceux de ses disciples et de ses amis. Il ne s'est pas toujours renfermé dans sa cellule. Un jour, il en sortit; il se produisit au dehors,

1. Lettre inédite du 25 juin 1857.

descendit sur la place publique, et, pour ainsi dire, sur le champ de bataille. Il s'agissait de réaliser l'un de ses vœux les plus chers, celui d'arrêter le fléau de la guerre et de faire régner la paix dans le monde. « Regardons en face, je vous prie, avait-il écrit, l'admirable idéal d'une paix habituelle, générale et croissante, d'une paix sociale et internationale, dans la justice et le progrès, d'abord au milieu des chrétiens, puis sur le globe entier. Sans rien prédire de ce qui sera, j'affirme que le devoir et la gloire de tout homme serait de travailler jusqu'à son dernier souffle à établir cette paix de Dieu au sein du monde chrétien [1]. »

Il lui sembla que l'heure était venue de tenter un grand effort en ce sens.

Le rêve de faire du monde une cité de paix est celui de toutes les belles âmes. « Je crois invinciblement, disait Pasteur, que la science et la paix triompheront de l'ignorance et de la guerre, que les peuples s'entendront pour édifier. »

Cette foi est celle de l'Église catholique. L'Évangile n'est-il pas le code de la *paix,* et Jésus-Christ n'est-il pas salué par les prophètes du titre de *Prince de la Paix?* La prière liturgique *Pro pace*, que chantent tous les chrétiens, ne monte-t-elle pas incessamment vers le ciel? Ces religieuses aspirations ont provoqué, au moyen âge, l'établissement de la Trêve de Dieu. Ainsi, c'est du christianisme qu'est venu le premier adoucissement aux maux de la guerre et la diminution notable d'un fléau jusque-là souverain.

La suppression complète en est-elle impossible? N'est-il pas permis de l'espérer, sans passer, comme l'abbé de Saint-Pierre, pour un utopiste et un rêveur? Est-ce que l'Évangile mieux compris et mieux pratiqué ne nous conduit pas au respect du droit et de la justice et à la charité entre les nations? Est-ce que son action n'est pas secondée par un fait nouveau et d'une portée immense?

1. *La Paix*, p. 26.

Voici, en effet, que le commerce, l'industrie, les chemins de fer et le télégraphe rapprochent les peuples et les acheminent visiblement vers l'unité. Déjà, depuis quarante ans, beaucoup de questions litigieuses ont été résolues par voie d'arbitrage. On se souvient de la médiation pacifique de Léon XIII appelé à trancher, en 1885, le différend entre l'Espagne et l'Empire allemand à propos des Carolines. Pourquoi cet exemple ne se renouvellerait-il pas? En resterons-nous toujours au droit païen, dont se prévalait Bismarck : « La force précède le droit? » Est-il défendu d'espérer que le christianisme finira par triompher de la barbarie et qu'un jour, grâce à lui, dans les relations internationales, le droit précédera la force?

Ces hautes et nobles idées ont rallié des hommes d'opinion et de foi les plus opposées : non seulement des poètes tels que Lamartine et Victor Hugo, mais des philosophes tels que Kant, Stuart Mill, Jules Simon; des jurisconsultes et des économistes tels que Bentham, Cobden, Bastiat; des politiques tels que Gladstone; des chrétiens tels que Pascal et le P. Gratry. Est-ce que récemment, le chef absolu de cent vingt millions d'hommes, le tzar Nicolas II, avec la spontanéité d'un grand cœur, ne s'en faisait pas le porte-voix et n'en poursuivait-il pas la réalisation au congrès international de La Haye, par son projet de désarmement des peuples? Le pape Léon XIII n'a-t-il pas encouragé et consacré de toute son approbation cette généreuse initiative?

Elle s'était déjà produite, sous une autre forme, en 1867. Des esprits élevés, en complète communion de pensées sur ce point, fondèrent la *Ligue internationale de la Paix*. Ils voulaient se concerter pour aviser aux moyens pratiques de rendre la guerre plus rare et plus difficile, de réduire les armées permanentes, d'éteindre les haines nationales et confessionnelles, de soumettre les conflits d'intérêts entre les nations à des arbitres souverains. Sous le même drapeau se réunissaient ainsi des saint-simoniens, tels que Michel Chevalier; des rationalistes, tels que Laboulaye et Jules Simon, de Molinari; un ministre

protestant, Martin Paschoud, le grand rabbin Isidor, Jean Dolfus, le célèbre industriel de Mulhouse, des religieux et des prêtres, tels que le P. Hyacinthe, du Carmel, le P. Gratry, les PP. Adolphe et Charles Perraud, de l'Oratoire. Les adhésions affluaient de toutes parts, brillantes et nombreuses. Quinze cents députés de divers parlements avaient donné leurs noms. En 1869, le secrétaire général, M. Frédéric Passy, annonçait que des têtes couronnées, des princes et des princesses lui adressaient des encouragements chaleureux. Ces encouragements venaient, en particulier, des impératrices de France et d'Autriche, des reines d'Angleterre, de Prusse, de Belgique. On eût dit que les fossés qui séparent les peuples allaient se combler.

On devine l'enthousiasme du P. Gratry. Il se jeta tout entier dans le mouvement [1].

La ligue ne ralliait cependant pas tous les suffrages. Pure utopie! disaient les sceptiques et les politiques en haussant les épaules... Il serait naïf de la prendre au sérieux. La guerre est vieille comme le monde; elle durera autant que lui. — La plupart des catholiques se tenaient sur la réserve, plutôt défiants que favorables. Sans aller, avec Joseph de Maistre, jusqu'à glorifier la guerre comme une loi divine et comme un moyen de rédemption par le sang, ils l'estimaient inévitable, tant que régneraient ici-bas le péché et les passions. Épreuve ou châtiment, l'humanité devait s'y résigner. D'autres, avec le maréchal de Moltke, la regardaient comme une école de haute vertu et de sacrifice, où l'homme s'élève

1. Qu'on en juge par cette vibrante réponse qu'il fait au premier appel de M. Frédéric Passy :

« Paris, 18 mai 1867.

« Cher Monsieur et bien digne ami, Je veux être le premier adhérent à votre généreuse entreprise.

« Je serai ainsi dans cette œuvre contre la guerre ce qu'était La Tour d'Auvergne dans l'armée française : premier grenadier de France!... »

Et s'il n'accepte pas d'être membre du Comité, c'est qu'il lui est impossible d'assister aux séances. (Lettre publiée par M. Frédéric Passy, *Journal des Économistes*, septembre 1898.)

et se virilise jusqu'à être prêt à donner sa vie pour une idée, pour l'accomplissement d'un devoir, pour l'honneur et la patrie. Pour ces raisons diverses, l'abstention des catholiques était générale. Il s'ensuivit que les protestants prirent la direction de la campagne.

Le journal le plus écouté du clergé français et le plus redoutable aux adversaires de l'Église était alors l'*Univers*. Il avait reçu mission de monter la garde autour des intérêts catholiques et il s'en acquittait, à ses risques et périls, avec une vigilance, un courage et un zèle infatigables. Ce n'était pas un chien muet. Il savait gronder, aboyer, mordre au besoin et la dent était dure. A force d'être sur le qui-vive, il avait aussi l'humeur inquiète, susceptible et agressive. Cette réunion d'hommes de confessions diverses ne lui dit rien qui vaille. Cette tolérance réciproque et cet accord extraordinaire en dehors des divergences dogmatiques, fit ombrage à sa foi. N'était-ce pas un acheminement à l'indifférence religieuse? Il le crut et jeta le cri d'alarme. Bientôt, certaines paroles imprudentes et équivoques parurent justifier ses craintes. Dans une réunion publique, à Lyon, le pasteur Martin Paschoud disait au P. Hyacinthe : « Je ne sais pas si je suis catholique; mais je ne sais pas si vous n'êtes pas protestant. » Effusion d'un moment, mouvement lyrique, qui ne tirait pas à conséquence sans doute, mais dont l'effet fut déplorable. Ce n'étaient pas seulement les haines confessionnelles, c'étaient les barrières dogmatiques elles-mêmes qui paraissaient tomber. De son côté, pour ne pas se laisser vaincre en amabilité, le P. Hyacinthe, dans une assemblée plénière tenue à Paris, le 24 juin 1869, rendit un public hommage, dans un magnifique discours, à l'action civilisatrice de la religion juive et de la religion protestante. A l'entendre, on crut qu'il mettait sur le même pied l'Église, la synagogue et le temple de Luther. A tort ou à raison, — à tort, selon nous, — ses paroles furent ainsi interprétées [1]. Elles firent scandale. Pendant

1. En voici le texte authentique : « C'est un fait éclatant qu'il n'y a de

que les journaux du boulevard s'en amusaient, les journaux catholiques et surtout l'*Univers* éclataient en protestations indignées.

Le P. Gratry était trop en vue pour ne pas attirer l'attention. Il avait reçu des éloges dont il dut payer la rançon un bon prix. Louis Veuillot remarquait malicieusement que, dans cette réunion, « sa soutane brodée de laurier toujours vert avait été un peu éclipsée par la bure du Carmel ». Il le criblait de traits et de brocards, et finalement demandait s'il avait prétendu représenter l'Église et l'Oratoire.

Ces attaques eurent un retentissement d'autant plus considérable que l'*Univers* était l'oracle de la plus grande partie du clergé. Le P. Pététot, supérieur général de l'Oratoire, en fut ému. Il savait que la plupart des lecteurs jugent hommes et choses d'après la feuille qu'ils ont lue le matin. Il craignit que de cette regrettable affaire il ne rejaillît sur la Congrégation dont il avait la charge quelque discrédit fâcheux. Sous le coup de cette impression et de ses responsabilités, il crut devoir passer outre à tant de liens qui l'attachaient au P. Gratry, et, le cœur déchiré, il le blâma publiquement dans l'*Univers*[1].

place au soleil du monde civilisé que pour les trois sociétés religieuses : le catholicisme, le protestantisme et le judaïsme! »

Cette phrase déchaîna la tempête. Telle était la surexcitation des esprits qu'ils s'emportèrent violemment contre la constatation d'un fait historique et indéniable.

1. Voici la lettre adressée à Louis Veuillot :

« Monsieur, Le nom de l'Oratoire se trouvant mêlé au bruit qui se fait en ce moment autour de la *Ligue de la Paix*, je craindrais, en gardant le silence, de paraître accepter, pour ma Congrégation et pour moi, une solidarité que je désavoue en son nom et au mien.

« Pour expliquer ce désaveu, au premier abord assez inexplicable, je dois dire que j'ai ignoré complètement à l'avance et connu seulement par les journaux, et après leur accomplissement, les différents actes par lesquels deux membres de l'Oratoire ont participé aux opérations de cette *Ligue*. Ces deux Pères (le P. Gratry et le P. Charles Perraud), appuyés sans doute sur la droiture incontestable de leurs intentions, ce qui n'est pas tout dans la vie, ont cru pouvoir s'abstenir, vis-à-vis de moi, de toute communication préalable à cet égard. Vivant du reste, depuis plusieurs années, hors de l'Oratoire, et, par suite, sans rapports habituels avec la communauté et son supérieur, ils se sont facilement

Ce désaveu public tomba comme la foudre sur le pauvre P. Gratry.

Il n'avait eu que les vues les plus élevées et les intentions les plus droites. Le coup était d'autant plus douloureux. Il en fut blessé et meurtri. Il souffrait doublement, et de ce blâme éclatant, que lui infligeait une autorité vénérée, et du brusque ébranlement de ses espérances, qui se heurtaient tout à coup à l'immense difficulté des choses. Son rôle était fini à la *Ligue de la Paix*. Sa tentative d'action sociale, sa première campagne au grand soleil, échouait tristement. Elle ne lui rapportait que mécomptes et humiliations. Croix lourde et imprévue pour une nature aussi ardente. Sans doute, la croix est le grand moyen de régénération et l'instrument de progrès par excellence. On le sait; mais, en pratique, lorsqu'elle se présente, que de foi et de vertu ne faut-il pas pour l'accepter, telle qu'elle est! Le P. Gratry en fit l'épreuve et ne s'y résigna qu'après de longues et pénibles luttes.

Une année après, la Ligue elle-même s'effondrait au milieu des désastres de la patrie.

Le Congrès de La Haye, qui a repris l'idée, ne semble pas avoir été plus heureux. Les écrasantes charges du militarisme continuent de peser sur les peuples; aucune mesure efficace n'a été prise pour empêcher la guerre. L'égoïsme des forts résiste à l'esprit de justice et de charité. Il ne veut pas mourir. L'animal de proie ne consent pas à renoncer à ses appétits et à ses convoitises. Les conférences de La Haye auront été, elles aussi, une noble et inutile tentative : après comme avant, la violence est la reine de ce monde.

Ainsi, la liberté de l'homme ne cesse pas de faire obs-

persuadé qu'ils pouvaient agir avec plus de liberté et d'indépendance.

« Ces explications toutefois ne détruisent pas la peine qu'ils m'ont causée, contre leur intention et même à leur insu; elles ne me dispensent pas non plus de m'en infliger une autre aussi vive, celle de protester publiquement contre la conduite de deux confrères que j'aime, ils n'en sauraient douter. Ils comprendront du moins que le sentiment d'un devoir grave à remplir a pu seul m'y déterminer. » (*Univers*, 11 juillet 1869.)

tacle à la volonté de Dieu et à la loi du progrès. Les germes semés à pleines mains par la Providence croissent, se développent et se multiplient dans le monde physique. Dans le monde moral, ils sont le plus souvent foulés aux pieds et étouffés par la sottise et la malice humaines. Aussi, le monde n'avance-t-il que lentement, parce que l'œuvre du bien, sans cesse entravée, est toujours à recommencer. Il avance pourtant, parce que l'amour est plus fort que la haine et que la mort, et que, finalement, le mal est destiné à être vaincu par la grâce de Dieu. « Il faut donc espérer et s'unir dans l'espérance, écrivait le P. Gratry à Montalembert. Les chrétiens, selon le mot admirable de Duguet, se font grand scrupule de pécher contre la foi ; ils ne se font aucun scrupule de pécher contre l'espérance !... La foi, l'indomptable espérance d'une seule âme, a tout sauvé au quinzième siècle. Soyons dix à croire, à espérer, à vouloir la même chose, et tout sera sauvé [1] ! »

N'est-il pas touchant de voir Taine, vieilli et désabusé de bien des choses, aboutir à la même conclusion : « Je crois sérieusement, disait-il à deux de ses disciples tout étonnés de cette confidence, que le monde va au mieux, que le bien est une réalité, et c'est ce qui fait que je puis m'associer en toute sincérité d'âme à la prière des humbles : *Adveniat regnum tuum* [2]. »

Le généreux chrétien qui s'appelait Ozanam, n'a-t-il pas écrit de son côté : « Je crois au progrès des temps chrétiens ; je ne m'effraie pas des chutes et des écarts qui l'interrompent. Les froides nuits qui remplacent la chaleur des jours, n'empêchent pas l'été de suivre son cours et de mûrir les fruits. »

1. Lettre inédite, 17 février 1860.
2. Paroles citées par M. Sabatier, *Temps* du 7 mars 1893.

CHAPITRE XX

LE PRÊTRE ET L'APÔTRE

Toute la philosophie sociale du P. Gratry, avec ses larges aperçus, ses aspirations et ses illusions touchantes. avec le sentiment d'immense pitié qui l'imprègne, pour ainsi dire, et l'attendrit, est sortie, on le sent, du cœur sacerdotal de l'écrivain plus encore que de sa haute intelligence. C'est à cette source intime et surnaturelle, d'où jaillit l'admirable flot de ses pensées, de son éloquence et de sa poésie, qu'il faut maintenant pénétrer pour expliquer la puissance rayonnante et la fécondité de son action apostolique.

L'amour fait les apôtres comme il fait les saints. Voyez saint Paul, saint François d'Assise, sainte Thérèse, saint Vincent de Paul! La grande nouveauté du christianisme, en effet, ce qui en fait la force triomphante et indéfectible, c'est qu'il est la religion de l'amour. la manifestation prodigieuse de l'amour de Dieu pour les hommes, et la réponse du cœur de l'homme au cœur de Dieu. Touchée de la tendresse infinie qui l'a prévenue, l'âme sort d'elle-même, s'élance vers son Père céleste, et s'attache à lui comme au principe vivant de tout bien. En lui et pour lui, elle aime tous les hommes comme une famille de frères, formés à l'image du même Créateur et rachetés du même sang, le sang de Jésus-Christ. Ces deux amours ne font qu'un et ne peuvent se séparer. L'amour du prochain conduit à l'amour de Dieu, comme l'amour de Dieu engendre l'amour du prochain. Mais

il est des cœurs que la divine pitié pour les misères humaines saisit et étreint davantage comme d'une poignante couronne d'épines. Le P. Gratry était de ceux-là. Volontiers il eût fait sien le beau mot de J.-J. Ampère : « Je posséderais tout ce qu'on peut désirer pour être heureux; il me manquerait toujours le bonheur d'autrui. »

Le fond de son âme était bien la pitié. Et, si l'on cherche quelle fut la grande force impulsive et directrice de sa vie, le principal aliment de son zèle, son soutien parmi les épreuves, on trouve partout, avec l'amour de Dieu, la sainte compassion pour les souffrances et les détresses des hommes. C'est elle qui lui inspire, à vingt ans, l'idée de se dévouer à les éclairer et à les consoler; et, quand il se sent retenu et comme enlacé aux fibres les plus délicates par les liens infiniment doux d'un amour pur, élevé, profond, c'est elle qui le soulève au-dessus de lui-même, qui lui donne le courage de s'affranchir et de « couper la principale artère de son cœur ». Pour le mettre en mesure de parler aux savants, de leur démontrer l'union possible de la science et de la foi, elle le pousse à l'École polytechnique et l'engage dans un effort d'intelligence et de volonté extraordinaire. A Strasbourg, malgré des répugnances naturelles, elle le plie à la discipline de la vie commune : elle le portera jusqu'à accepter la réclusion et comme l'ensevelissement de tout son être au Bischenberg. Et quelle passion de travail elle allume chez lui et ne cesse d'entretenir, jusqu'à la fin, travail « accompagné de prières et de larmes, en vue d'obtenir un peu de lumière chaude et vivifiante » pour les ignorants et les égarés ! Au collège Stanislas, à l'École normale, elle lui souffle une activité admirable. C'est elle qui lui fait entreprendre la restauration de l'Oratoire. Elle a été l'âme de tous ses ouvrages comme de tous ses discours, et elle leur communique un pathétique pénétrant, contagieux, irrésistible. De même que, dans les belles œuvres musicales, la variété infinie des sons se déploie autour d'un

motif unique, de même, un sentiment puissant et fécond domine cette vie entière, en fait l'unité et l'harmonie, la charité.

On se souvient de la crise terrible que le jeune Gratry traversa à l'École polytechnique, crise de ténèbres intérieures, de tristesse mortelle et de découragement. Ni la prière, ni la communion, ni « la vigoureuse saveur de la sainte Écriture » ne suffirent à le ranimer. Il est remarquable qu'il n'en soit sorti, comme saint Vincent de Paul d'une épreuve analogue, que par un mouvement d'amour pour le prochain[1].

Dans cette agonie mystérieuse qu'il subit, en effet, et où parurent sombrer toute espérance et toute joie, la vie lui revint peu à peu sous forme d'amour, non point d'amour mystique et solitaire d'un Dieu caché, régnant au loin dans un ciel invisible; mais sous forme d'amour pour ses frères, présents et visibles sur la terre. « Vous cherchiez, dit-il, à me mettre au cœur, ô Jésus, votre loi, telle qu'elle est déclarée dans l'Évangile, loi d'après laquelle seule on sera rejeté ou sauvé, loi dans laquelle

1. « Saint Vincent de Paul, a-t-il écrit lui-même, l'un des hommes les plus grands qui aient vécu sur notre terre, et l'un des plus conformes à Jésus-Christ, a dû, pour devenir ce qu'il est encore dans le monde, subir, pendant trois ans, une apparente suppression de la foi. Pendant cette longue lutte de trois ans, il portait écrit sur sa poitrine le *Credo* catholique, suppliant Dieu de rendre la vie au texte matériel.

« Cependant, la foi, presque éteinte et sans soutien dans ce généreux cœur, la foi se repliait vers le centre de l'âme, se concentrait au fond vers le sanctuaire où Dieu vit. Vaincue partout, vaincue dans toutes les sphères de l'âme, dans les sens, dans l'imagination, dans l'entendement, dans l'espérance, sauf au centre de la volonté, la foi, réduite et recueillie en ce seul point, subsiste cependant, et, à la fin, debout et indomptable, elle s'écrie dans sa simplicité et dans sa majesté : « Eh bien! je veux m'attacher à l'infaillible et à l'absolu, à l'éternelle, nécessaire et universelle Religion : j'aimerai les pauvres hommes souffrants, et je les servirai de toute mon âme et de toutes mes forces.

« En ce moment, fut créé saint Vincent de Paul. Et toute la vie de Dieu qui demeurait en lui, toute l'essence et substance de la foi, réduite au seul point simple et absolument infaillible, savoir : l'amour dans la justice, toute cette force éclate pendant une longue vie, en ces œuvres véritablement prodigieuses que nous voyons, et qui grandissent encore. » (*Lettres sur la Religion*, p. 293.)

vous nous enseignez que les hommes, les pauvres et les malades, les captifs et les affamés sont vous-même, sont vos propres membres, sont comme le sacrement de votre adorable présence ; que celui qui les néglige, vous néglige ; et que celui qui les aime, vous aime ; que celui qui les sert, vous sert[1]. »

Trente-six ans après ces événements, le P. Gratry écrira encore : « Pour moi, j'avoue que si, à travers tant d'obstacles, de déceptions et d'inintelligences, j'ai persévéré dans ma ligne, ce qui m'a soutenu, c'est la pitié, la pitié du cœur, *misericordia!*[2] » non une pitié romantique, larmoyante et stérile, mais une pitié énergique, agissante et féconde.

Telle était la puissance d'aimer de ce grand cœur, puissance d'autant plus vivante et active chez lui qu'il était élevé au-dessus des passions inférieures, dégagé des entraves de l'égoïsme, profondément uni à Celui qui a révélé au monde l'amour substantiel et parfait par ces mots : « Je donne ma vie pour ceux que j'aime. »

I

Une pareille charité vient de plus haut que la nature. L'homme n'apparaît grand et beau, digne d'amoureuse compassion, en effet, que dans la lumière qui nous le montre créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. En dehors de cette lumière, nos laideurs, nos infirmités et nos petitesses, qui offensent l'œil de toutes parts, nous rendent haïssables ou ridicules. Pauvre bipède humain ! Voyez comme La Rochefoucauld l'abaisse et le dénigre, comme Molière le raille et le bafoue, comme Voltaire le méprise. Flaubert l'a en horreur. Il écrit à dix-huit ans : « Je suis décidé à ne choisir aucun état; car je méprise trop les hommes pour leur faire du bien ou du

1. *Crise de la foi*, p. 196.
2. *Crise de la foi*, p. 129.

mal. » Quatorze ans plus tard, même note : « J'aime à voir l'humanité et tout ce qu'elle respecte, ravalé, honni, sifflé. [1] »

Les sources de l'amour vrai, du dévouement effectif pour les hommes n'ont jailli que du Calvaire. C'est au pied de la croix que l'âme du P. Gratry, comme celle de Pascal, s'est baignée dans les flots de la pitié. La foi profonde à l'Évangile, l'union d'esprit et de cœur en N.-S. Jésus-Christ n'ont cessé de vivifier, de renouveler, de surnaturaliser ses pensées et ses sentiments.

« La grande image de piété devant laquelle il méditait, priait, travaillait, préparait ses discours et ses livres, c'était la mappemonde terrestre, surmontée du crucifix, la croix touchant le globe et le pénétrant; le sang de Jésus-Christ ruisselant de toutes ses plaies et de son cœur entr'ouvert, pour inonder le monde, éclairer, guérir, ressusciter les âmes![2] » L'Évangile était toujours ouvert sur sa table. « Aussi bien, écrivait en 1872 le P. Adolphe Perraud, dirai-je que je n'ai jamais connu aucun homme, qui ait, au même degré que le P. Gratry, vécu dans un commerce plus intime avec l'Évangile, c'est-à-dire avec l'histoire, la doctrine, les paroles, les sentiments, la personne, le cœur même de N.-S. Jésus-Christ... Il s'était fait chez lui une véritable assimilation entre ses pensées et les pensées du Sauveur. Il n'y avait pas une seule question sur laquelle les idées du Verbe incarné ne lui fussent aussi présentes que les siennes propres [3]. »

Ce ne pas sont seulement ses idées, mais les fibres les plus cachées de son cœur qu'il veut tout à Dieu. Comme les hommes intérieurs, il descend souvent au fond de lui-même, il s'examine à la clarté d'en haut et se juge avec une sévérité touchante. A propos de ces paroles du Sauveur, adressées à Pierre lui-même : « Retirez-

1. Cité par M. Émile Faguet dans sa belle étude sur *Flaubert*, p. 24.
2. Allocution prononcée au service anniversaire, par le P. Adolphe Perraud.
3. *Le P. Gratry, ses derniers jours.*

vous de moi, Satan; car, vous m'êtes un scandale ; vous n'avez pas le goût des choses de Dieu, mais le goût des choses de la terre » ; il craint d'être lui-même un obstacle au Christ, il se frappe la poitrine en s'écriant : « O maître! que j'ai donc peu de goût pour la Croix ! Oh ! qu'il m'arrive souvent de l'éviter et de la fuir! Mais, Seigneur, traitez-moi et traitez-nous comme vous avez traité saint Pierre, lorsqu'il s'enfuit de Rome de peur d'y être crucifié ![1] »

Il faut l'entendre ailleurs s'interroger sur l'emploi de ses talents et se demander avec effroi s'il a été autre chose qu'un écho sonore et une cymbale retentissante : « Cet idéal de justice et de perfection dont je parle parfois avec ardeur et enthousiasme, et dont je ne crains pas de montrer toute l'immense étendue, l'ai-je véritablement pris moi-même pour mesure? L'ai-je fait descendre dans ma vie réelle de chaque heure? Est-il ailleurs que dans ma pensée, ma poésie et ma parole? Et ces grandes choses que je conçois et que j'annonce, ne sont-elles pas comme des fardeaux qui dépassent la force de l'homme, et dont je ne parle si hardiment que parce que je n'ai pas même essayé de les bouger du bout des doigts?

« O mon maître, en posant ces questions, je tremble. Car, enfin, le grossier pharisien « qui élargit ses phylactères et qui dilate ses franges », et qui fait toutes ses œuvres pour être vu des hommes, n'est-il pas la terrible et vivante critique de mon effort pour donner aux idées et aux mots leur éclat, leur grandeur, leur effet dans l'esprit des hommes? Tout homme qui parle ou qui écrit, apôtre ou non, ne court-il pas le grand danger de se concentrer tout entier dans sa parole, de ne fleurir que par la tête, c'est-à-dire d'abandonner l'acte pour le discours, et la vie pleine pour la pensée abstraite... Que dire du prêtre qui a pris pour parure la vérité de Dieu ; qui la développe comme source de titres à l'admiration et aux salutations des hommes, et peut-être

1. *Commentaires sur saint Matthieu*, t. II, p. 39.

même aux honneurs et aux premières places dans les chaires et les assemblées ! Seigneur, ayez pitié de nous[1] ! »

C'est ainsi que le P. Gratry est, avant tout, prêtre et homme de Dieu. Il fait sans cesse effort pour se rapprocher de son centre, pour descendre au fond de ce sanctuaire intérieur, où si peu d'hommes pénètrent, et où se recueillent les sentiments vrais, la substance des idées et où Dieu habite et nous attend. C'est dans cette crypte sacrée qu'il maintient son âme en communion avec l'Esprit, avec l'âme du Christ et qu'il renouvelle perpétuellement la source de sa tendre compassion pour les hommes. Quand on aime Dieu de la sorte, en effet, on aime les hommes en esprit et en vérité ; on enveloppe d'une immense pitié les plus souffrants et les plus misérables, et « il devient impossible de concevoir comment on peut employer sa vie à autre chose qu'à sauver des ténèbres et conduire à la vie, au bonheur, à l'amour et à la beauté, tous les êtres humains si chétifs et si tristes, mais capables pourtant de devenir si beaux, si lumineux, si heureux et si grands[2]. »

II

La passion de l'apostolat est essentiellement communicative. On devine ce qu'elle devait être chez une âme aussi vivante, aussi chaleureuse, aussi enthousiaste que celle du P. Gratry. A Stanislas, à l'École normale, à l'Oratoire, et, plus tard, chez lui, rue Barbet-de-Jouy, il ne cesse de la souffler aux jeunes gens qui l'entourent. Peu d'hommes ont eu, au même degré, le don de faire vibrer les natures nobles et généreuses, de les élever, de leur imprimer un élan décisif vers les hauteurs morales. De tout temps, il aima réunir à sa table une petite élite, où brillent des noms devenus célèbres : Caro, Nourrisson, Alfred Tonnellé, Foucher de Careil, Heinrich, Amédée de Margerie, Vte de Meaux, Alfred Croiset, La-

1. *Commentaires sur saint Matthieu,* t. II, p. 184-185.
2. *Henri Perreyve,* p. 87.

vedan, de Sugny, de Lacombe, etc.[1]. Ces déjeuners intimes, dont les distractions de l'amphitryon relevaient la saveur, étaient très appréciés. Au dire des témoins, rien de plus curieux et de plus piquant. La conversation du P. Gratry en faisait le grand charme[2]. Ceux qui ont pris part à ces platoniciennes agapes en ont conservé un souvenir inoubliable, tant il y avait de séduction dans les idées du philosophe, dans l'imagination éblouissante du poète, dans les convictions enflammées de l'apôtre, dans la rare candeur de l'homme tout entier!

1. Ajoutons Albert Dumont. Voir deux curieuses lettres aux pièces justificatives, p. 484-5.

« Il y avait, en effet, chez lui, a dit excellemment l'un d'eux, entre le dehors et le dedans, entre l'enveloppe visible qui est le corps et l'hôte invisible qui est l'âme, cette exquise et parfaite harmonie qui se rencontre si rarement, et qui, d'autant plus, ravit et captive tout d'abord. Dans ses traits d'un modelé noble et fin, dans la distinction et la grâce sérieuse de toute sa personne, dans la douceur pénétrante de son regard, dans les inflexions de sa voix (qui les a entendues une fois et les a jamais pu oublier?), le sentiment et la pensée se laissaient voir comme le sable d'or d'un beau lac à travers une eau limpide. Quand ses lèvres s'ouvraient et que son regard s'allumait, c'était proprement un charme que ses entretiens. Rien qui ressemblât aux compliments tout faits dont se compose la politesse banale du monde; mais une urbanité cordiale sous laquelle on sentait le respect et l'amour des âmes, une promptitude aimable à recueillir et à goûter ce qu'il pouvait y avoir de juste et de vrai dans les propos de son interlocuteur. Nul empressement à se faire la part principale dans la conversation; mais rien aussi de cette réserve hautaine ou indolente qui semble dire aux gens : Vous ne valez pas la peine que je déploie pour vous mes richesses. Pour lui, sa parole était toujours prête à épancher le flot intérieur, comme une source épanche son onde; elle avait de la source la transparence, la fraîcheur, la vertu fertilisante; ce que n'a pas la source, elle avait des ailes, et une puissance merveilleuse pour enlever d'un vol tranquille l'âme tout entière de l'auditeur vers les hautes régions de la science, de l'art, de la métaphysique, surtout de la vie morale. Sans

2. Elle l'entraînait parfois jusqu'à lui faire oublier le déjeuner. Le poulet rôti était sur la table. Le P. Gratry, emporté sur les ailes de son imagination, tout entier à ses théories, servait un délicieux banquet spirituel et oubliait l'autre. Le domestique était obligé de le rappeler à la réalité et de lui dire : « Mon Père, il y a un poulet sur la table. »

Je tiens ces détails de mon ancien et très cher maître, M. Alfred Croiset, doyen de la Sorbonne et membre de l'Institut.

effort apparent, sans recherche de l'effet et du trait, elle captivait par la beauté de l'idée et de l'image, par un don très rare de rencontrer du premier coup l'expression vivante et de donner aux détails mêmes des choses un tour à la fois parfaitement naturel et parfaitement original. En l'écoutant, on avait, comme fondus en un seul, le plaisir de l'œil, qui voit une belle et pure lumière, et le plaisir de l'oreille qui entend une mélodie dont le rythme va à l'âme. On craignait toujours qu'il ne s'arrêtât trop tôt, et il se taisait déjà qu'on écoutait encore. Sa parole avait ouvert des horizons et allumé une flamme; quand elle s'était arrêtée, la flamme continuait de brûler, et l'horizon demeurait sous le regard [1]. »

« Il faut, répétait-il à ces jeunes gens, des âmes qui soutiennent le monde par l'élévation et l'intensité de leurs convictions. Soyez du nombre. Là est le bonheur et la vérité [2]. » « O Dieu! manquerons-nous donc toujours de cœur et de sens? Ne comprendrons-nous donc jamais cette manifeste loi de l'infaillible religion? Jusqu'à quand un homme, quel qu'il soit, recevant de Dieu un rayon quelconque de la vie, ou la force, ou la jeunesse, ou la santé, ou la science, ou la foi, ou tout autre don de la grâce, ou seulement l'or et l'argent, croira-t-il que ce rayon doit s'arrêter à lui et s'enfouir en lui, et refusera-t-il de comprendre que tout rayon venant de Dieu est une force à transmettre pour la multiplier?

« Jusqu'à quand ceux qui ont reçu avec quelque abondance quelques dons du soleil de Dieu, verront-ils, sans en être émus, régner sur l'immense multitude la faim de l'âme, celle de l'intelligence et celle du corps? Jusqu'à quand voudra-t-on ignorer que, dans le moindre de ses petits, le Verbe fait chair souffre et attend [3]?

« Donc, je vous le demande, voulez-vous être bon? Voulez-vous être l'homme *de bonne volonté* que Dieu veut? Voulez-vous consacrer votre vie à la justice et à la vérité? Voulez-vous vraiment accomplir la mission de l'homme sur la terre? Voulez-vous être généreux, courageux, désintéressé? Seriez-vous fier de devenir un ser-

1. Amédée de Margerie. *Le Contemporain*, 1er mai 1872, p. 314.
2. Lettre inédite.
3. *Mois de Marie*, p. 225.

viteur des hommes, un ouvrier de Dieu? Sauriez-vous suivre, avec une clairvoyance imperturbable, avec une indomptable résolution, le but humain, l'œuvre de Dieu?

« Quels que soient votre état ou votre âge, votre richesse ou votre pauvreté, votre ignorance ou votre science, vous pouvez, si vous avez un cœur vivant, vous pouvez concevoir la royale et divine ambition de mettre dans les destinées du monde votre poids de justice et de bonté [1]. »

C'est ainsi qu'il parlait à des jeunes gens de vingt ans, instruits, chrétiens, quelquefois riches et libres d'eux-mêmes, disposant de leur temps et de leur vie. C'est ainsi qu'il les éveillait et les excitait.

Quant aux autres, quant à ceux qui veulent faire de la vie une partie de plaisir, qui ferment leur esprit et leur cœur à toute idée de devoir et de sacrifice, il essayait de les remuer par des apostrophes pathétiques :

« Vous qui êtes riches, et qui n'avez jusqu'ici vécu que pour jouir, qui perdez votre vie dans l'immoralité, dans l'inutilité, je vous le demande, est-ce là le rôle que, définitivement et après réflexion, vous acceptez? Vous mettre, pour vous garantir, derrière la masse qui combat et qui meurt? Lorsqu'il y a une guerre, vous êtes les premiers au danger; vous êtes braves, vous êtes généreux, vous êtes courageux, vous êtes nobles. Mais alors, pourquoi vous enfouir dans la honte, la désertion, la trahison, quand il s'agit de cette milice universelle et nécessaire qui est la vie [2]? »

Ces appels éloquents étaient entendus. Que de jeunes gens se sont levés à cette voix, et ont compris qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses, aimer tous les hommes comme soi-même, donner son cœur, son âme, son esprit et ses forces pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, c'était la loi, et c'était vraiment la vie. Il en

1. *Sources*, p. 212-13.
2. *Id.*, p. 282.

est venu de l'École normale, nous l'avons vu; il en est venu des milieux les plus divers. Les uns se sont faits prêtres, tels que Adolphe Perraud, Cambier, Barnave, Lescœur, Perreyve, à qui le P. Gratry a consacré un livre si élevé et si plein des plus touchantes effusions; les autres ont été dans le monde de vaillants chrétiens et des apôtres, et ils sont légion.

III

Alfred Tonnellé était de ceux-ci.

C'était pour lui d'abord et pour ceux qui lui ressemblent, que fut écrit, à la fin de la *Logique,* le chapitre au titre si poétique et si expressif : *Les Sources.* « Vrai chef-d'œuvre de pensée et de style »[1], que de bien il a fait et continue de faire! A combien d'âmes généreuses il a ouvert les horizons supérieurs! Que de hautes pensées, de nobles élans, de fortes résolutions il a suscitées! Sans doute, ces conseils si élevés et si virils ne s'adressent pas à tous. Il faut être un esprit rare et privilégié, un cœur encore plus privilégié pour les accepter, pour s'enfermer volontairement dans le silence, la solitude et le travail et, par là, se mettre en mesure d'éclairer les hommes et de leur faire du bien.

Alfred Tonnellé, belle intelligence, âme d'élite, maître de son temps et d'une fortune considérable, fut transporté de la grandeur morale du rôle qui lui était proposé. « Il avait tout, a dit le P. Gratry lui-même. Sans parler du trésor de la foi, conservé à travers le dangereux passage de la jeunesse, son esprit était préparé dans tous les sens. Aux plus brillantes études classiques, joindre la pleine et entière possession de deux langues vivantes, l'allemand et l'anglais, et ajouter à cette richesse littéraire un goût et un talent musical très exercés; certes, c'était là un magnifique début dans la vie

1. Saint-René Taillandier.

intellectuelle[1]. » Il se mit sous la direction de celui qu'il avait choisi pour maître, et dont il subissait le charme, et il se donna au travail libre pour la vérité seule. Pendant deux années, il se fit le collaborateur du P. Gratry dans ses recherches et ses études. A ce moment, celui-ci était aumônier de l'École normale et habitait un cabinet très ensoleillé, au Luxembourg, en qualité de chapelain du lieu. « C'est là que, dans les bons jours, dit-il, nous étions, lui et moi, chacun à notre petite table, plongés depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, sauf l'intervalle indispensable, dans un profond et silencieux travail... Je puis dire qu'il m'a réellement aidé et que personne ne m'a aidé autant que lui. Nous avons pendant quelque temps pensé en commun. Pendant que j'écrivais la *Logique,* il a été pour moi un allié intellectuel important[2]. »

On reproche parfois au clergé de manquer de fermeté dans la direction des jeunes gens de famille, intelligents et riches, habitués à leurs aises, et, par là, exposés à glisser sur la pente de la vie commode, mondaine et vide. Montalembert se plaignait au P. de Ravignan que, parmi les vingt mille jeunes gens sortis des collèges des Jésuites, il ne trouvait « pas même des auxiliaires, pas même des recrues de dernière classe. Nous ne voyons, disait-il, que des êtres mous, torpides, sans énergie, sans dévouement, sans courage, sans générosité, aussi avares de leur temps et de leur peine que de leurs écus, et pour qui la vie tout entière semble consister à avoir des enfants, des terres et des rentes et à s'exposer le moins possible[3] ». Depuis, on a généralisé le reproche et on s'en est pris à tous les éducateurs catholiques de la mollesse et de l'inertie qui dépriment les générations des classes hautes et aisées. Le clergé a fait son examen de conscience et il s'est défendu par des explications qui le justi-

1. Lettre à M. Heinrich, 3 avril 1859. Citée dans le Recueil des écrits consacrés à la mémoire d'A. Tonnellé.
2. Lettre à M. Heinrich, *id.*
3. Cf. *Montalembert* par le R. P. Lecanuet, t. II, p. 274.

fient[1], tout en reconnaissant qu'il doit tendre au mieux et que, pour le développement de l'esprit d'initiative et de la vaillance à la lutte, il y a des progrès désirables et possibles. Il est curieux de savoir quelle était, dans l'intimité, le mode d'action d'une nature jeune, douce et souriante, telle que celle du P. Gratry. Il reste de lui des lettres inédites et confidentielles à Alfred Tonnellé, qui nous renseignent à cet égard. Or, ce qui les caractérise, c'est une mâle et évangélique énergie. Par là, elles font le plus grand honneur au prêtre et à l'apôtre, et rappellent, par leur ton vigoureux et pressant, les exhortations de Fénelon au duc de Bourgogne, celles de Lacordaire à ses jeunes gens.

Avec quelle force il enseigne d'abord à son disciple la loi du travail, loi commune à tous les hommes, et qui s'impose plus particulièrement aux privilégiés en raison même de ce qu'ils ont reçu davantage! Il lui écrit en octobre 1852 :

« Il faudrait, par reconnaissance pour Dieu, qui vous a tant donné, pour vos parents qui ne vivent que pour vous, et par amour pour les hommes à qui vous devez beaucoup, parce que vous êtes privilégié, il faudrait décider irrévocablement que vous travaillerez *à la sueur de votre front* pendant plusieurs années, trois, quatre, cinq ou six au besoin...

« Alors, vous seriez probablement un homme hors ligne et un grand écrivain, et mettant tout cela au service de la justice, de l'humanité, de la vérité, de la religion, vous pourriez, ce qui vaut mieux que tout le reste, devenir un véritable homme de bien.

« Non, je ne vous considérerais pas comme un véritable homme de bien, et je serais forcé de vous dire *immoral,* si, à partir de maintenant, vous commenciez à jouir de la vie, même honnêtement, comme on dit, et à vous endormir dans les biens terrestres..... Nous vous

1. Voir en particulier la réponse du P. de Ravignan et celle de l'un des membres les plus éminents de la Compagnie de Jésus : *Montalembert,* t. II, p. 275 et les articles du P. Tampé (*Études,* 5 et 20 déc. 1900).

aurions lancé dans une vie fade, stérile, *immorale*, je le répète, et votre devise serait, en résumé, le mot de l'Évangile : « Malheur aux riches! » Ce n'est pas dans un temps de crise sociale que ceux à qui Dieu a donné plus que leur pain, ont droit de se reposer. D'ailleurs, ce droit, ils ne l'ont jamais eu; mais, comme ils l'ont presque toujours *pris*, c'est pour cela qu'il est dit : « Malheur aux riches! »

Il insiste sur le lever du matin. « L'homme incapable de se lever matin, n'ira pas loin. Rien ne trempe toutes les facultés physiques et morales comme cette première victoire remportée sur soi-même au commencement de la journée. Il faut être levé à six heures au plus tard. Moi, je me lève à cinq heures. » (Sept. 1850.) Il lui demande de régler militairement sa vie, et il ajoute : « La règle, l'ordre, la précision doublent le temps et doublent les forces. Je me souviens qu'à votre âge, sortant de philosophie, j'avais une telle passion pour l'étude et une telle conviction que la règle doublait les forces, que c'est peut-être le motif capital qui m'a fait prendre la résolution d'entrer à l'École polytechnique : ce que du reste je vous déconseille absolument. »

Et comme, à un moment de fatigue, Alfred Tonnellé semblait se relâcher et fléchir, le P. Gratry le réveille de sa langueur et le stimule par des paroles d'une tristesse voilée et d'un accent pénétrant. « Parce que, lui écrit-il, je suis porté par habitude à croire avec enthousiasme à la noblesse de l'âme humaine et aux miracles de la bonne volonté, j'ai encore un peu d'espoir que votre belle intelligence ne sera pas stérile, et qu'à l'heure de votre mort, vous ne vous présenterez pas à Dieu pour lui dire : « Je n'ai rien fait du talent que vous m'avez confié. »

On sait que ce brillant et malheureux jeune homme, d'une élévation et d'une maturité si précoces, si riche de promesses, fut brusquement enlevé par la mort à vingt-sept ans. Il n'eut pas le temps de déployer les germes féconds semés dans son âme par une forte et religieuse

amitié, germes qui allaient faire de lui, s'il eût vécu, un philosophe, un poète et un écrivain, librement voués au culte passionné de la vérité et du bien[1].

Ainsi se formaient, sous l'impulsion et sous le regard du Père et à cette austère école, de jeunes et vaillants chrétiens; ainsi se préparaient des ouvriers d'élite pour la moisson. Combien d'entre eux sont restés inconnus, travaillant obscurément à leur tâche sociale et chrétienne, sous l'œil de Dieu! Ils sont dispersés çà et là dans les villes de province. On les reconnaît généralement à une double marque : la fermeté indéracinable de leurs convictions et un culte religieux pour la mémoire du P. Gratry. Ils sont du petit nombre de ceux qui soutiennent la vie morale de ce monde[2].

IV

On pense bien que l'action d'un tel apôtre n'était pas restreinte à un petit cercle d'élite. Elle atteignait des multitudes d'âmes, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées. Un prêtre de province racontait un jour au P. Gratry que « dans la petite ville qu'il habitait, le livre de la *Connaissance de l'âme* était tombé entre les mains de deux ouvrières dont jusqu'alors la vie n'avait été rien moins que chrétienne. Dieu daigna se servir de cette lecture pour toucher ces deux âmes. La vie suivant la foi et suivant Jésus-Christ leur apparut dans ce livre si belle, si digne d'être conquise au prix de tous les

1. Il a laissé des *Fragments sur l'art et la philosophie*, ébauches incomplètes sans doute, très distinguées pourtant, et qui promettaient un maître.

2. L'un de ceux-là, M. C. Lebrun, avocat à Lyon, rappelait récemment les causeries sur l'Économie politique, auxquelles il avait assisté, encore étudiant en droit, dans la cellule du P. Gratry, rue du Regard. « Quelle âme, dit-il! quelle ardeur pour le bien des hommes, pour la diffusion de l'Évangile éternel! Le Père était une sorte de pile de Volta évangélique et divine, qui, partout autour d'elle, répandait le mouvement, l'impulsion, la vie, dans son expression la plus haute et la plus désintéressée. » C. Lebrun, *Souvenirs intimes*; chez Tequi, 1900.

sacrifices, qu'elles n'hésitèrent pas à l'embrasser[1]. »

Un autre jour, un de ces demi-chrétiens, comme il y en a beaucoup, « qui voudraient, pour emprunter son propre langage, servir deux maîtres, et servir Dieu au meilleur marché possible », au demeurant, nature élevée, délicate et droite, ouvre la *Connaissance de Dieu*, et, transporté d'admiration devant les régions surnaturelles qui s'ouvrent devant lui pour la première fois, il salue avec une émotion indicible le monde nouveau qu'il entrevoit, tressaille d'allégresse devant cette terre inespérée comme les compagnons de Colomb devant le continent auquel ils n'avaient pas cru : on eût dit une révélation. « Je crus désormais à la théologie, jusque-là méconnue, écrit-il lui-même, parce qu'elle était incomprise ; je la vis se prolonger en tous sens comme une plage immense où je trouverais enfin le Dieu que je cherchais sans le savoir, où je contemplerais dans son vivant foyer ce soleil dont je n'avais analysé que des rayons épars, brisés et comme disséminés à la surface de toutes choses. » Cette prise de possession d'une âme par la lumière divine alla bientôt jusqu'à la conquête totale : quelque temps après, ce chrétien transformé se consacrait à Dieu et entrait à l'Oratoire[2].

Les faits analogues ne se comptent pas.

Mais il est deux belles intelligences, que le P. Gratry a contribué à rapprocher de Dieu et dont le souvenir s'impose ici : Augustin Thierry et La Moricière.

Jusqu'en ces derniers temps, on a cherché à épiloguer sur la conversion d'Augustin Thierry, à jeter le doute sur sa détermination finale, à éluder ses déclarations franchement catholiques. Renan, le premier, essaya d'égarer l'opinion, en attribuant ces déclarations « à l'exquise politesse de l'illustre historien pour les femmes et pour les prêtres », et il s'efforça d'établir qu'Augustin

1. *Le P. Gratry, ses derniers jours*, etc., par le P. Adolphe Perraud, p. 231.

2. *Une Vocation*, par un Novice. Ce novice était le P. Saglier.

Thierry n'était, comme lui, qu'un homme amoureux de la nuance, qu'un esprit incertain et incapable de se fixer dans une foi quelconque. « Son goût délicat, écrit-il, lui disait qu'il faut mourir dans une religion. Or, le catholicisme lui apparaissait comme la plus complète des religions, et surtout comme la religion de la France. Il s'y attacha sincèrement, mais sans prétention dogmatique, ajournant les actes qui eussent supposé une foi trop absolue et écartant par des précautions habiles les sollicitations importunes [1]. » Pour répondre à ces insinuations, dont l'écho s'est prolongé jusqu'à nous, point n'est besoin d'entrer dans une discussion désormais inutile [2]. On sait que l'honneur d'avoir réveillé le sentiment de la foi chez le savant écrivain revient au vénérable curé de Saint-Sulpice. Deux auxiliaires, le P. Pététot et le P. Gratry, continuèrent cette glorieuse mission, et ils furent secondés par trois jeunes Oratoriens, A. Perraud, Lescœur, Cambier, qui, chaque dimanche, venaient faire une lecture religieuse au vénéré malade. (*Voir la note de la page 487.*) Une âme si haute et si droite, qui avait consacré toute sa vie à la recherche de la vérité, méritait d'arriver à la lumière divine. Elle y est arrivée, en effet, comme en témoigne l'admirable lettre où le P. Gratry raconte à l'archevêque de Paris les derniers moments du maître illustre qui lui avait confié le soin de sa conscience. Ce document, daté de mai 1856, d'un très vif intérêt, a le double mérite de trancher le débat aux yeux de tout lecteur impartial, de nous éclairer pleinement sur les dispositions foncières de l'historien et sur le rôle du P. Gratry. A ce double titre, il a sa place ici [3].

« Monseigneur,

« Je dois à votre sollicitude pastorale quelques détails sur les derniers moments de M. Augustin Thierry.

1. *Essais de morale et de critique. M. Augustin Thierry.*
2. Il suffit de se reporter à l'étude du P. Chérot, *Etudes religieuses*, 15 octobre 1895 et aux articles du P. Tampé des 5 et 20 déc. 1900.
3. Le texte, tout entier de la main du P. Gratry, est conservé aux archives de l'Oratoire. Il a été publié en mai 1856. Le témoignage très formel du cardinal Perraud en a encore confirmé l'exactitude à la suite d'une courte polémique, en 1897.

« Vous connaissiez ses dispositions, Monseigneur, et j'avais eu l'honneur de vous rapporter cette parole qu'il m'a dite : « Je suis un rationaliste fatigué, qui viens me réfugier dans le sein de l'Église, à l'autorité de laquelle je me soumets. » Peu de jours après, en présence de M. le curé de Saint-Sulpice, et de deux autres personnes, M. Augustin Thierry, me prenant la main, nous dit d'un ton à la fois ému et souriant : « Monsieur le curé de Saint-Sulpice, je vous prends à témoin qu'aujourd'hui j'institue et installe M. l'abbé Gratry comme mon directeur de conscience. C'est lui maintenant qui répondra de moi. »

« J'acceptai cette responsabilité, et revins bientôt chez M. Thierry qui me dit être, en effet, décidé à s'approcher des sacrements, mais me pria de lui laisser du temps pour s'y préparer. Je l'engageai à ne point exagérer la longueur de cette préparation. Mais il m'avoua qu'il considérait comme préparation indispensable la correction de ses ouvrages. « Ensuite, j'approcherai des sacrements, me dit-il en propres termes, et ce sera ma récompense. »

« Cependant, dans ces derniers temps surtout, je voyais s'accroître son zèle pour la vérité, son entière soumission à l'Église et son désir continuel et empressé de terminer ses corrections. Malheureusement, il finit par y apporter une sorte de précipitation violente, qui paraît avoir été, en grande partie, cause de sa mort.

« Voici, du reste, Monseigneur, le dernier entretien que j'ai eu avec lui huit jours avant sa mort. Il n'y avait chez lui que la princesse B. et moi. Il parla presque seul, pendant environ une demi-heure, avec une fermeté, une précision et une animation extraordinaires. « Quelques personnes, disait-il, ne comprennent pas ce qui se passe, ni d'où viennent ces nombreux retours à l'Église catholique, malgré tant d'objections et de difficultés. Cela est très simple. C'est que le catholicisme est la vérité. C'est la vraie religion du genre humain. Les objections prétendues philosophiques ne sont point philosophiques : au contraire, toute la vraie philosophie, de tous les temps et de tous les lieux, se trouve dans la doctrine catholique. Toute la vérité s'y rencontre, et l'on est dans le faux à mesure que l'on s'en éloigne. C'est pourquoi le luthéranisme vaut moins que l'anglicanisme, le calvinisme moins que le luthéranisme, l'unitarisme moins que le calvinisme, et ainsi de suite. — Quant à la difficulté, si efficace sur quelques esprits, que l'on tire de l'état actuel du journalisme religieux, je ne vois pas pourquoi l'on s'y arrête. Un homme raisonnable peut-il rendre l'Église catholique responsable de toutes les mauvaises polémiques qui s'élèvent dans son sein entre particuliers? — D'aucun côté, je ne vois aucune bonne raison contre la religion catholique. Quant aux préceptes de l'Église, tout y est bon, raisonnable, salutaire, *tout, jusqu'aux moindres pratiques :* l'on ne peut en omettre aucune sans avoir à le regretter. N'hésitons pas. Il faut arriver là. La véritable philosophie, la vraie sagesse pratique y conduisent de plus en plus. »

« Trois jours après cet entretien, M. Aug. Thierry fut pris de ce subit engourdissement dans lequel il s'est endormi. C'est dans cet état que je le trouvai, n'ayant plus qu'une vague connaissance de ce qui se passait autour de lui. Pendant une grande partie de la journée, je restai près du malade et de son bien digne frère, M. Amédée Thierry, qui, dans ces heures douloureuses, se montra si parfaitement bon et si parfaitement chrétien. J'attendais un moment lucide pour parler à notre cher mourant. Mais, ce moment ne venant pas, j'eus la pensée d'amener près du malade le P. Pététot qui a tant d'expérience des mourants. Le P. Pététot resta un quart d'heure seul avec M. Aug. Thierry, et pendant que nous étions en prière dans la chambre voisine, il lui suggéra les actes de foi, de contrition, d'espérance et d'amour de Dieu. Après quoi, il lui donna l'absolution. Ensuite, M. le curé de Saint-Sulpice vint lui administrer l'Extrême-Onction. Très agité avant la venue du curé, le malade parut très calme pendant toute la cérémonie. Il n'est mort que le surlendemain 22 mai.

« Grâce à Dieu, l'homme excellent que nous regrettons est mort dans le sein de l'Église catholique. Parti, comme beaucoup d'entre nous, de l'incrédulité complète, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, l'étude sincère des hommes et de l'histoire lui avait depuis fort longtemps appris que l'incrédulité n'explique pas le monde, et que la force vive qui mène le genre humain, c'est la religion. La religion, — l'histoire le lui montrait encore, — ne pouvait être que le christianisme. Mais son esprit, s'élevant par degrés de l'erreur à la vérité, crut voir d'abord dans le protestantisme la pure doctrine de l'Évangile. C'est alors qu'il chercha la lumière à Genève. « En ce temps, — ce sont ses propres expressions, — je ne me doutais point de l'histoire de l'Église. Lorsque j'y eus jeté les yeux, je vis clairement que le protestantisme ne pouvait être la religion fondée par J.-C. Le protestantisme et l'histoire sont entièrement incompatibles. Le système protestant a été obligé de découvrir et de construire à son usage une histoire fictive. Je m'étonne qu'on se maintienne encore sur un pareil terrain. Comment ne voit-on pas que le catholicisme se retrouve tout entier, de toutes pièces, dans les quatre premiers siècles? Un autre jour, il disait à l'un des Pères de l'Oratoire, M. Perraud (*sic*) : « On soutient parfois, et c'est un préjugé que j'ai longtemps partagé, que la doctrine de l'Église s'est formée de pièces et de morceaux. Comme cela est faux! Quelle admirable unité! Comme l'examen des textes renverse cette erreur! »

« C'est ainsi que cette intelligence droite et forte déchirait peu à peu la ceinture de ténèbres que son éducation lui avait faite.

« Mais Dieu lui réservait d'autres épreuves, qui devaient développer encore la force et la grandeur de cette belle âme. Dieu a voulu envelopper pendant trente ans cette lumineuse intelligence dans les ténèbres matérielles, et cette âme énergique dans un corps sans mouvement. Et l'âme, dans cette prison, et sous cette chaîne, a con-

tinué son travail et sa recherche de Dieu. Absolument aveugle, paralysé de tous les membres, au lieu de s'engourdir et de s'abandonner, il veillait, méditait, écoutait et dictait. Il réglait, il disciplinait sa vie sous l'inflexible exactitude d'une règle presque religieuse. Aussi, sous cet effort, et par la grâce de Dieu, l'âme avançait toujours, et parvenait enfin, non plus seulement à l'affirmation théorique de la vérité générale de nos dogmes, mais à la volonté formelle de se soumettre à l'autorité de l'Église, mais à l'intention arrêtée, souvent manifestée, de participer à ses sacrements. « Pour m'y préparer, disait-il souvent, je veux corriger tout ce que j'ai écrit contre la vérité, quoique de bien bonne foi. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner la force et le temps d'achever ce travail; car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, me dit-il un jour, je me soutiens parfois dans ma fatigue par cette pensée : « Je suis un ouvrier de Dieu. Ne répétez pourtant pas ce mot, ajouta-t-il dans sa très chaste modestie. Ce serait prétentieux. Je ne dis cela qu'à vous. »

« Ce noble esprit poursuivait ainsi sa marche infatigable, sans abattement comme sans orgueil, croyant et voulant travailler en présence de Dieu et par obéissance à Dieu [1]. »

V

Quant à La Moricière, proscrit au coup d'État du 2 Décembre, il s'était vu fermer brusquement, en pleine

1. Le P. Gratry a d'ailleurs fait directement justice des insinuations de Renan en affirmant qu'Augustin Thierry, loin d'être un esprit curieux, incertain et flottant, était, au contraire, un esprit décidé, positif et abrupte. « Il nous faisait, dit-il, l'honneur de supprimer à notre égard ce que l'on nomme *la politesse*. Il nous parlait avec une grande franchise, et nous adressait fort simplement ses critiques et parfois ses reproches. « Tenez, me disait-il, je ne puis suivre vos démonstrations de philosophie religieuse. Elles m'épouvantent. Ne vous en fâchez pas. Cela ne va pas contre vous, mais contre moi. C'est sans doute une lacune de mon esprit. J'éprouve précisément le même effet à la lecture de saint Augustin. Je ne suis pas philosophe, je suis historien. Je suis un rationaliste fatigué qui me soumets à l'autorité de l'Église. Je vois les faits; je vois, par l'histoire, la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible, pour le développement de la vie du genre humain. Or, tout ce qui est en dehors du christianisme ne compte pas. De plus, tout ce qui est en dehors de l'Église catholique est sans autorité. Toutes les sectes ne sont qu'oubli, mépris, négation de l'histoire. Donc, l'Eglise catholique est l'autorité que je cherche, et je m'y soumets. Je crois ce qu'elle m'enseigne. Je reçois le *Credo*. Mais je suis incapable de pénétrer par ma raison dans l'intérieur du dogme, et je n'en sens pas le besoin. »

force, la carrière militaire et la carrière politique, où il venait successivement de s'illustrer. Exilé à Bruxelles, condamné à une oisiveté forcée, amère pour lui comme un avant-goût de la mort, il était de ceux qui sont capables de se replier sur eux-mêmes et de retrouver, dans le monde intellectuel et moral, un champ sans limites à leur activité. La solitude et le recueillement invitent à la réflexion. Dans ses méditations, cet homme de guerre et cet homme d'État, instruit de tant de connaissances, mêlé au maniement de tant d'affaires, s'aperçut, à quarante-sept ans, qu'il ignorait la première et la plus essentielle des sciences, celle de l'homme et celle de Dieu, et qu'il avait négligé l'affaire capitale, celle du gouvernement de son âme et de son salut. Il chercha la vérité avec l'ardeur qu'il mettait à tout : « il lut les livres comme il faisait la guerre. Sa vie ne fut jamais d'une activité plus dévorante qu'en ce temps-là [1] ». Non pas qu'il eût complètement perdu la foi. « Un Breton ne la perd jamais, » disait-il au P. Dechamps. Mais si le cœur était resté fidèle, l'esprit avait été trop occupé ailleurs pour ne la point perdre de vue. C'est ce qu'il dit au P. Gratry, son ancien camarade de l'École polytechnique, lorsqu'il eut la joie de se mettre en relation avec lui. Il lui exposait ainsi son état et ses dispositions.

« J'ai fait mes humanités, y compris la philosophie. J'ai passé deux ans à l'École polytechnique ; j'y ai travaillé en conscience à l'étude des sciences exactes, et quelque peu à celle de leur philosophie. Quant à la théologie, *je n'en sais pas un mot.* Il y a trente-quatre ans, combien peu, hors des séminaires, savaient autre chose que le nom de cette science ! Depuis lors, j'ai manié les armes pendant dix-huit ans ; j'ai passé quatre ans au milieu de nos luttes et discordes politiques ; et me voici maintenant dans l'exil où Dieu m'a conduit pour me donner le temps et le besoin de réfléchir, en regardant les

1. Mgr Dechamps, *Oraison funèbre de La Moricière.*

choses du point de vue où on les voit ce qu'elles sont. [1] »

Cette belle âme, altérée de vérité, ne pouvait mieux s'adresser pour trouver la lumière. On a dit et répété que le P. Gratry écrivit à cette occasion, et directement à l'intention de La Moricière, la *Philosophie du Credo.* C'est une erreur. Le livre était fait dès 1848. Le cardinal Dechamps affirme en avoir lu le manuscrit dès cette époque, et avoir décidé l'auteur à l'imprimer plus tard. Mais il n'en est pas moins vrai que cette « conversation entre un prêtre et un homme instruit », ce dialogue souple et familier, riche d'aperçus profonds, cette exposition claire et vivante, en langage contemporain, de la doctrine catholique, semblait faite exprès pour un esprit droit, élevé, et « qui n'avait point péché contre la lumière ». Le général en fut saisi. « Qu'est-ce que la religion catholique? Qu'est-ce que la théologie? » demandait-il. Le manuscrit qui lui fut envoyé répondait à ces questions. Il le lut et le relut pendant deux mois, « il en discuta toutes les pages avec l'admirable P. Dechamps pendant environ vingt séances de deux à trois heures. Le P. Dechamps ne savait pas assez faire l'éloge de la ténacité et de la loyauté intellectuelle du général. Après une étude opiniâtre, celui-ci déclara enfin qu'il était chrétien convaincu, qu'il était chrétien catholique et acceptait toutes les conséquences pratiques de la foi [2] ».

D'après d'autres témoignages, les choses n'allèrent pas si vite, et cette étude ne fut qu'une préparation. La Moricière s'était rendu compte, et c'était beaucoup, qu'il était sur la voie de la solution cherchée. Il ne cessa, à partir de ce moment, de s'acheminer vers le port qui venait de lui être montré. Les sermons du P. Dechamps l'y amenèrent définitivement et achevèrent cette belle conquête [3].

1. *La Foi et ses victoires*, par M. l'abbé Baunard, p. 389.
2 Note du P. Gratry, publiée par le cardinal Perraud, *Le P. Gratry*, p. 350. D'après cette note, le P. Gratry demandait que le manuscrit fût remis, après sa mort, à la famille de La Moricière.
3. Mgr Dechamps, *Oraison funèbre de La Moricière.*

Non seulement La Moricière avait trouvé le salut pour lui, mais il avait compris du même coup qu'il ne fallait pas chercher ailleurs que dans le christianisme un remède aux désordres moraux qui travaillent notre pays, et le principe de la régénération sociale. Il félicitait plus tard le P. Gratry de l'avoir démontré avec tant d'éloquence : « Vous avez donné ou retrouvé la voie qui mène vers la nouvelle synthèse de la science humaine, et vous avez le remède qui peut guérir tous les maux que le désordre de la société a produits... Puisque Dieu a fait briller sur le monde de pareilles lumières, vous avez raison d'avoir foi dans une nouvelle ère de grandeur pour l'humanité[1]. »

Cet homme de cœur, une fois convaincu, n'était pas homme à dissimuler ses sentiments. Un jour, à Bruxelles, raconte Montalembert, un ancien collègue, qui avait connu La Moricière tout autre, le trouva penché sur ses cartes, où il marquait avec une fiévreuse anxiété et une sympathie passionnée, les progrès de nos armes en Crimée. Pour assujettir ces cartes déroulées, il avait employé les livres qui lui étaient devenus les plus usuels : c'étaient le *Catéchisme* d'abord, son livre de messe, l'*Imitation de Jésus-Christ* et je *ne sais quel volume du P. Gratry*. A la vue de ces quatre témoins d'une préoccupation si nouvelle, le visiteur ne dissimula pas sa surprise. « Eh bien! oui, dit le général, j'en suis là, je m'occupe de cela. Je ne veux pas rester comme vous le pied en l'air, entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit. Je veux savoir où je vais, à quoi m'en tenir. Et je n'en fais pas mystère [2] ».

VI

Le P. Gratry tenta également, mais avec moins de succès, la conquête d'Alfred de Vigny[3]. Le poète gen-

1. Lettre citée par M. de Lacombe. *Vie de Berryer*, t. III, p. 495.
2. Voir deux lettres du P. Dechamps aux pièces justificatives, p. 487.
3. Les détails qui suivent sont empruntés à un intéressant article du

tilhomme s'était depuis longtemps, on le sait, « construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques* et *théologiques* ». Non seulement il avait perdu la foi, mais il avait pris une attitude d'ironie hautaine et amère à l'égard de la Providence et de tout sentiment religieux. C'est dans cet état d'âme qu'il fut surpris par une cruelle maladie, attaqué par « un horrible vautour qui lui rongeait le corps », un cancer à l'estomac. Juste à ce moment, 1861, le P. Gratry lui écrivait pour lui recommander sa candidature à l'Académie. Non seulement il fut accueilli avec courtoisie, mais il s'établit entre le prêtre et le poète de cordiales relations dont leur correspondance rend témoignage. Aux approches des fêtes de Noël, le P. Gratry hasarde un mot discret : « Je prie Dieu de vous bénir, lui écrit-il, et de vous mettre dans l'âme la vraie lumière, selon la prière de Noël... Si vous saviez, cher monsieur et frère, combien de fois par jour je tressaille de joie d'avoir la foi chrétienne et catholique pleine et entière! Je m'étonne, je l'avoue, de vos incertitudes sur ce sujet. »

Le 8 janvier, seconde lettre et insistance pleine d'affectueuse compassion : « Quand vous êtes malade ou fatigué, écrit le Père, ne serait-ce donc pas le moment de me faire venir, afin de vous parler ou de vous soigner? Prenez-moi, s'il vous plaît, comme garde-malade ou sœur de charité. »

Vigny s'émeut et se défend. « Nous n'avons encore fait qu'effleurer en plaisantant, répond-il, les choses surnaturelles et mystiques. Un jour, je vous en parlerai avec plus de suite et de gravité, mais ce ne sera pas à présent... Il ne convient pas que nous confondions les deux questions de la destinée des élus du ciel et des élus de l'Académie française... »

Le P. Gratry n'en renouvelle pas moins ses appels, il s'enhardit jusqu'à envoyer au poète son *Mois de Marie*.

Dr Cabanès, paru dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1900. Les lettres du P. Gratry à Alfred de Vigny y ont été publiées pour la première fois.

« Je vous demande, lui écrit-il, de lire le chapitre XXI[e], *Santé des infirmes,* et de me dire si, oui ou non, vous êtes certain qu'il n'y a rien de vrai dans la merveilleuse parole de Bossuet qui est le diamant de ce chapitre. »

Pendant plusieurs mois, l'entretien se continue, à notre grand regret, sous forme de conversation orale, et il nous échappe. Mais une lettre du P. Gratry, datée d'Allevard, le 16 juillet 1862, atteste que l'amitié réciproque de ces deux nobles esprits n'était point refroidie et que, d'autre part, le travail de conversion n'avançait guère. Visiblement, l'apôtre n'y tient plus; son zèle l'emporte et lui inspire « une belle page qui méritait de ne pas être à jamais perdue ».

« Cher Monsieur, Je suis enfin forcé de reconnaître que vous vous posez comme pur sceptique : « On ne peut rien affirmer », dites-vous... Tel est le résumé de toutes nos conversations.

« Eh bien! je ne puis croire que ce soit sérieux, que ce soit là *votre tout.*

« Il me semble que vous prétendez d'abord développer ce système, ou plutôt cette face de l'esprit humain, et qu'ensuite vous seriez prêt à développer les autres faces de la pensée humaine, avec la même verve de forme et de détails.

« Je crois cela, parce que cette face connue, la moindre et la moins soutenable, ne peut pas être votre tout. Ce ne serait pas suffisant. Je ne puis consentir à voir là le fond de la pensée de l'un des écrivains pour lequel j'ai senti et sentirai le plus de sympathie, et qui lui-même, en tout désintéressement, a bien voulu toujours se montrer si favorable à ce que j'écris.

« J'espère donc que vous me développerez autre chose...

« Ce que je réponds à votre dernière conversation, c'est que votre thèse textuelle est ceci : « On ne peut rien affirmer! » Soit. Alors ne parlons pas. Mais point. Tous vos efforts, toute votre verve, tout votre pétillant esprit, tendent à établir tout autre chose, savoir ce mot de Voltaire : « Le monde est une mauvaise plaisanterie. »

« Ce n'est pas là ne rien affirmer, c'est affirmer la chose la plus énorme.

« O pourquoi tenez-vous à affirmer (du moins dans cette conversation) que le monde est une mauvaise plaisanterie? Et pourquoi, moi, est-ce que je tiens, tout en connaissant parfaitement la thèse contraire, à soutenir que le monde est un admirable et bienheureux chef-d'œuvre?

« Pourquoi? Parce que les âmes sont libres de leurs orientations fondamentales.

« Mais ceux qui s'orientent dans la négation et le mépris et l'ironie ont tort, tort moral et tort intellectuel. Et ceux qui s'orientent dans l'affirmation, l'admiration et l'adoration, ont raison.

« Ils sont dans le devoir, dans le devoir moral et intellectuel de l'homme.

« Et la raison que l'on peut apporter du tort des uns et du droit des autres, c'est que la négation radicale est fausse, et que l'affirmation radicale est vraie.

« Il est faux qu'il n'y ait rien.

« Il est vrai qu'il y a quelque chose. Il est faux que l'Être ne soit pas. Il est vrai que l'Être est. *Je pense, donc je suis, donc l'Être est*, est un point de départ immuable, et dont les conséquences vont très loin et même vont à tout... »

La correspondance s'arrête ici. A. de Vigny finit par se confesser, et, se sentant mourir, demanda de lui-même l'extrême-onction. « Je suis catholique et je meurs catholique, » dit-il à son confesseur. Et après l'absolution : « Ah ! quelle bonne action vous venez de faire ! » lui dit-il en lui serrant la main. Tel est le témoignage très explicite de son confesseur et ami, M. l'abbé Vidal, curé de N.-D. de Bercy. (*Études religieuses*, 1864.) Il est permis de penser que les appels affectueux du P. Gratry ont contribué à cette conversion, qui ne paraît pas doueuse, quoi qu'on en ait dit.

VII

L'action du P. Gratry sur les âmes d'élite ne pouvait, si féconde qu'elle fût, satisfaire un zèle ardent comme la flamme et une ambition vaste comme le monde. C'est l'humanité tout entière, nous l'avons vu, qu'il aurait voulu entraîner à sa suite, et soulever jusqu'à Dieu pour la renouveler et la transformer. Il était convaincu qu'à force de foi et d'énergie, il déplacerait, avec l'aide d'en haut, des montagnes d'iniquités et d'absurdités séculaires. Les déceptions successives qui marquèrent chaque étape de sa vie, à Strasbourg, à Stanislas, à l'École normale, à l'Oratoire purent ébranler, mais ne parvinrent

jamais à déraciner cette indomptable et naïve espérance. « Semblable au voyageur plein de jeunesse et d'illusions, qui rêve et s'imagine de beaux lacs et de riches palais au delà de toutes les collines qui bornent chaque horizon, *qui rêve toujours dans le lointain une nature plus riche et plus belle;* de même aussi, dans son voyage terrestre, l'homme espère en tout avenir; il espère toujours mieux pour le jour qui va suivre, pour l'année qui commence, pour chaque pas qu'il fait en avant, pour toute œuvre qu'il entreprend, pour tout nouveau sillon qu'il trace sur la terre [1]. »

Telle fut jusqu'au bout l'histoire du P. Gratry. Il eut ses heures de tristesse, presque de découragement; puis, tout à coup, il se relevait. « Je suis plus étonné que je ne l'avais été, écrit-il à Mgr Dupanloup, de l'épaissèur des obstacles qui arrêtent la marche de Dieu dans le monde [2]. » « A la vue vraiment effrayante du retour des hommes, par grandes masses, vers l'animalité, dit-il ailleurs, j'avoue qu'il me faut rassembler toute ma foi pour maintenir mes espérances. Eh bien! je les maintiens, mais différées d'un nombre indéfini de siècles, et je comprends mieux que jamais qu'il en est du bel avenir comme de la vue des belles montagnes. Les enfants croient que l'on y touche, mais les hommes savent qu'elles sont toujours plus loin qu'on ne les voit [3]. »

Ces retards et ces ajournements ne le remplissaient pas moins de tristesse et lui coûtaient des larmes [4].

Les vrais apôtres font, en effet, sans regret le sacrifice de ce qu'on appelle le bonheur, pour se vouer à la mission d'éclairer et de sauver les hommes. Chaque année, combien de jeunes gens renoncent aux joies de la famille, aux légitimes ambitions et partent avec allégresse à la conquête des âmes! Une immense confiance les soutient.

1. *Méditations inédites.*
2. Lettre inédite, 23 juillet 1861.
3. *Commentaires sur saint Matthieu,* t. II, p. 128.
4. Lire la page, toute pénétrée d'émotion et de religieuse mélancolie, qu'il écrivait en 1863. (*La Paix,* p. 3.)

Il leur semble qu'ils feront mieux que leurs devanciers, qu'à force de zèle, de savoir-faire, de dévouement, ils triompheront de la difficulté des choses et de l'opposition des méchants. Un hymne d'espérance monte des profondeurs de l'être moral avec les sources jaillissantes de la vie. Mais à mesure qu'on avance en âge, que l'expérience s'étend, que les forces diminuent, les illusions tombent, et peu à peu on se rend compte de sa faiblesse, de son impuissance en face de l'Océan d'erreurs et d'iniquités qu'on espérait refouler et dont le flux nous déborde de toutes parts. Battus par ces vagues sans cesse renaissantes, refoulés par leurs mouvements puissants, les meilleurs traversent des heures de lassitude où ils sont tentés de s'écrier : « A quoi bon! Je suis un serviteur inutile. Le bien est toujours vaincu ici-bas! » Qui ne se souvient du cri de découragement du prophète Élie, lorsqu'à bout de forces et d'espoir, il s'asseyait sous un genévrier et souhaitait de mourir? Saint Paul lui-même, si énergique et si infatigable, proteste à la fin que le fardeau dépasse toute mesure. Vivre lui devient à charge (II Cor. I, 8). Lacordaire, quelques années avant sa mort, ployait aussi sous le poids du même sentiment. « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé, écrivait-il, et qu'à la fin d'une longue carrière, on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie, que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. »

Le P. Gratry, nous l'avons vu[1], n'a pas échappé à cette épreuve d'autant plus douloureuse et poignante qu'on s'est donné avec plus de foi, d'élan et de générosité. Parfois, oubliant tout ce qu'il avait fait et ne voyant que ce qui restait à faire, il s'en prenait à lui-même, à ses imperfections et à ses fautes des résultats insuffisants à son gré; il gémissait de n'avoir point tiré

1. Voir plus haut, p. 185.

parti des grâces reçues, de n'avoir point fait fructifier les divines données et toutes les admirables préparations de Dieu. Il se jugeait avec la sévérité coutumière dont usent envers elles-mêmes les âmes éprises d'idéal et de perfection.

« Qu'ai-je fait, s'écriait-il, de l'ardeur, de l'élan, de l'amour dont Dieu remplissait ma jeunesse?

« J'ai à faire une bien triste réponse; je suis plein de larmes, plein de honte et de douleur! Mais il faut le dire et le confesser pour l'utilité d'autres âmes que Dieu pourrait conduire par la même voie. Je le déclare donc : j'ai perdu une partie de ces dons, partie peut-être immense, parce que je suis demeuré pécheur, et ne suis pas devenu saint.

« Qu'est-ce qu'un saint? C'est un homme à qui Dieu fait des grâces analogues à celles que j'ai rapportées (dans les *Souvenirs de sa jeunesse*), et qui y correspond. Cet homme alors devient un instrument de Dieu pour le salut des hommes, il influe sur son siècle et sur le monde. Et moi, ô Dieu! j'ai paralysé la plus grande partie de ces grâces; et j'ai été paralysé par mes péchés dans presque tout le bien que j'eusse pu faire.

« Si quelqu'un lit ces lignes après ma mort, ou même avant, qu'il ait pitié de moi et prie pour moi! — Mais il faut dire aussi que les hommes sont souvent paralysés par autrui, et que le travail même des ouvriers, dans le champ de Dieu, est détruit et enlevé aussitôt par les méchants (*Qui abstulerunt labores eorum.* Sag. v, 1). Peut-être beaucoup de mes efforts ont-ils été ainsi neutralisés. Si donc je n'ai jamais rien fait de bien, d'utile en apparence, du moins je ne veux pas pour cela perdre courage : peut-être ai-je contribué parfois, par certains efforts de prière et de bonne volonté, à la résistance générale de l'Église contre le mal, et à son travail secret dans les fondements de la société. Peut-être aurai-je été ce soldat qui n'a rien fait, mais qui s'est tenu à son poste, qui a offert et exposé sa vie, et qui, en cela, a pu contribuer au succès d'une bataille. Dieu le veuille[1]! »

Touchante confession, aveux pathétiques! Mais gardons-nous de les prendre au pied de la lettre. Nul n'est juge dans sa propre cause. Saint Paul déclarait ne pas savoir s'il était digne d'amour ou de haine. Le P. Gratry, lui aussi, était une âme trop délicate, trop pénétrée de l'amour de Dieu, pour ne pas se montrer sévère aux faiblesses de la nature, telle qu'il la voyait à la

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 156-157.

clarté d'en haut. Est-il besoin de dire qu'il fut tout autre chose que ce soldat qui n'a rien fait, et dont tout le mérite serait d'avoir, au jour de bataille, monté obscurément la garde à un poste plus ou moins dangereux? Toutes les pages de ce livre protestent, faits et documents à l'appui, contre une pareille conclusion. Sans doute il y a un écart immense entre les ambitions et les espérances de sa jeunesse et les résultats qu'il lui a été donné de réaliser. Il n'a pu, comme il le rêvait, imprimer au monde cette grande secousse qui devait le renouveler et le transformer. Aux heures d'exaltation scientifique, il oubliait parfois que la régénération de notre race ne saurait être l'œuvre d'un individu, ni même une œuvre humaine. Elle est une œuvre à la fois divine et collective, et, comme toutes les œuvres divines, elle ne se fait que par voie d'évolution lente et progressive. Les hommes de bonne volonté ne sont, à travers les âges, que les collaborateurs et les auxiliaires de la Providence, collaborateurs plus ou moins actifs, plus ou moins brillants, tous insuffisants par eux-mêmes à l'immensité de la tâche.. L'Église seule, qui n'est autre chose que Dieu travaillant dans l'humanité et avec l'humanité, pourra la mener à bien, lentement et sûrement. Comme pour la construction de nos merveilleuses cathédrales, elle emploie non seulement le dévouement d'architectes de foi et de génie, mais celui d'innombrables ouvriers humbles et obscurs, sans le concours desquels rien ne se pourrait faire. Voilà ce qu'il est bon de se redire aux heures de fatigue et de découragement.

Ajoutons que le P. Gratry, comme toutes les âmes candides et éthérées, prêtait volontiers aux autres sa noblesse et ses élans. Il ne soupçonnait pas l'humanité si pesante, si enfoncée dans les convoitises de la chair, si difficile à soulever et si prompte à retomber. Enfin, il ne dépendait point de lui d'empêcher l'homme ennemi de semer constamment l'ivraie dans le champ qu'il ensemençait de pur froment. Mais il fut ce que Dieu demande avant tout, un homme *de bonne volonté*. Par sa

charité intense et toujours active, il fut véritablement l'homme de Dieu et l'homme de ses frères. De là une fécondité de vie semblable à celles des sources cachées et profondes. Elle ne se trahit point par le bruit et l'éclat extérieur, mais elle pénètre secrètement les couches souterraines du sol et prépare dans le silence les riches moissons de l'avenir. Il fut, au premier chef, un éveilleur et un excitateur d'âmes, du petit nombre de ceux qui soufflent ici-bas sur le feu sacré, qui allument, au sein de l'humanité engourdie, un foyer de lumière et de chaleur. Combien de générations sont venues s'y éclairer et s'y échauffer, et y viendront encore! Ses ouvrages et ses discours ont suscité, par centaines, par milliers peut-être, des apôtres formés à son image, animés de son souffle, dévoués à continuer sa mission de charité intellectuelle et morale. A voir la multitude des esprits et des cœurs qui ont reçu de lui un germe fécond ou une impulsion vitale, on dirait un de ces sommets pacifiques et magnifiquement ombragés des Vosges, d'où jaillissent et descendent d'innombrables filets d'eau qui rafraîchissent et fertilisent les vallées. S'il est vrai, comme l'a dit Renan, que les choses de l'âme n'ont pas de prix, s'il est vrai « qu'au savant qui l'éclaire, au prêtre qui l'élève et la moralise, l'humanité ne donnera jamais qu'une aumône disproportionnée avec ce qu'elle reçoit », à ce double titre et excellemment, le P. Gratry mérite, au regard de l'Église et de la patrie, une place d'honneur dans l'admiration et la reconnaissance de toutes les âmes religieuses

CHAPITRE XXI

L'ÉCRIVAIN

I

Quand un homme est vraiment prêtre et apôtre, qu'il s'est voué tout entier à l'œuvre la plus belle et la plus haute qui puisse passionner un cœur, — éclairer, élever, consoler les hommes, — il s'oublie lui-même; il ne songe pas à se faire admirer; et, s'il est écrivain, il ne songe pas à éblouir par des effets de style. Selon un mot célèbre, il ne se sert de la pensée que pour la parole, et de la parole que pour la vérité et la vertu. Pascal, Bossuet, Fénelon, et, de nos jours, Joseph de Maistre, Lacordaire, Newman, Veuillot et tant d'autres n'ont mis la main au dur métier d'écrire que pour défendre leur foi, que pour mettre en lumière et faire prévaloir les vérités chrétiennes. Toute vanité d'auteur leur est étrangère. Leurs discours et leurs écrits, commandés par les circonstances, s'inspirent d'une pressante charité envers leurs contemporains. A force d'intelligence, et surtout à force de cœur, ils se trouvent être, sans le vouloir et parfois sans le savoir, de grands orateurs ou de grands écrivains.

Pour le P. Gratry également, la plume, comme la parole, ne fut qu'un instrument d'apostolat. Chez lui, rien de l'homme littéraire; aucun souci de l'applaudissement. Pensée, parole, style, tout tend à l'action. « C'est à l'action qu'il vise et il suscite l'action, selon le mot d'Ollé-

Laprune, et plus il s'éprend des divines clartés, plus il est impatient de les communiquer à autrui; plus il participe à la vraie vie, plus il brûle d'en faire part aux autres. [1] »

Mais, pour propager la vérité, il faut pourtant savoir écrire, il ne l'ignore pas. Comme Pascal, il a réfléchi sur l'art de persuader; il s'est fait une méthode de travail et une théorie du style, théorie qui, pour n'être pas neuve, puisque Pascal, saint Vincent de Paul et Bossuet l'ont préconisée et pratiquée bien avant lui, n'en est pas moins toujours jeune, efficace et profonde. Il lui doit, lui aussi, « de dire tout ce qu'il veut, en la manière qu'il veut, de façon à produire l'effet qu'il s'est proposé!... » Il lui doit enfin « un style naturel, naïf et fort en même temps, qui lui est tout à fait propre et particulier [2] ».

Les principes en sont simples et mâles. D'abord, pas de rhétorique. Retrancher ce qui n'est que vêtement, ornement, appât, ruse, effet, précaution, transition. Ne penser qu'à Dieu et à la vérité, sans aucun respect humain. Rien que la sévère nudité du vrai.

« Le style, l'éloquence, la parole, dans le sens le plus élevé du mot, c'est l'homme, c'est l'âme mise en lumière. C'est-à-dire que si vous voulez apprendre véritablement à écrire, il faut apprendre à éviter non seulement tout mot sans pensée, mais encore toute pensée sans âme.

« Le style, disait Dussaulx, est une habitude de l'esprit. » — « Heureux ceux, dit Joubert, dans lesquels il est une habitude de l'âme. » Et Joubert ajoutait : « L'habitude de l'esprit est artifice, l'habitude de l'âme est excellence ou perfection. »

« Donc, pour écrire, il ne faut pas seulement sa présence d'esprit, il faut encore sa présence d'âme, il faut son cœur, il faut l'homme tout entier... Il faut plus. Non seulement il faut apprendre à éviter toute parole sans pensée et toute pensée sans âme, mais encore il faut éviter, je dis pour bien écrire, tout état d'âme sans Dieu. Car, sans doute, ce que l'éloquence entend mettre au dehors, ce n'est pas l'âme dans sa laideur, c'est l'âme dans sa beauté. Or sa beauté, indubitablement, c'est sa ressemblance à Dieu. Car, comme le dit encore excellemment Joubert : « Plus une parole ressemble à une

1. Ollé-Laprune, — Discours prononcé à Juilly, 8 février 1896.
2. Mme Perier, *Vie de Pascal*.

pensée, une pensée à une âme et une âme à Dieu, plus tout cela est beau [1]. »

En résumé, ces conseils se réduisent à ces deux mots : « N'écrivez que là où vous voyez, où vous sentez. Là où vous ne voyez pas, où vous ne sentez pas, n'écrivez pas; taisez-vous. Ce silence-là aura son prix et rendra le reste sonore. »

La Bruyère et Buffon sont ici singulièrement dépassés. Les observations particulières du premier sur les *Ouvrages de l'esprit*, et les confidences un peu apprêtées du second dans son discours de réception à l'Académie française, pâlissent à côté de ces idées substantielles et profondes, principe inépuisable de tout art vivant. Elles sont, en effet, la loi première de l'éloquence, surtout de l'éloquence morale et religieuse; elles sont aussi l'âme cachée de toutes les grandes œuvres de l'intelligence humaine. Partout, il est vrai de dire que l'esprit, qui est utile à tout, ne suffit à rien, et que toutes les grandes pensées viennent du cœur

Mais, pour saisir et traduire les détails délicats du spectacle intérieur, les mouvements du sentiment et de la vie éveillée, pour faire jaillir les sources de la pensée originale, il faut s'abstraire de l'agitation stérile qui emporte la plupart des hommes, il faut établir le silence dans son âme, faire taire les passions, discipliner son corps, le rapporter, comme un instrument, à son esprit et à son âme, pour que l'homme tout entier soit uni dans son œuvre; enrichir et féconder son intelligence par des cultures superposées, qui reposent le sol tout en multipliant la moisson; parvenir à la vraie prière, où la voix infaillible de Dieu se fait entendre, où le contact de Dieu nous est donné, éveillant les mélodies intimes et l'idée inspiratrice, suscitant les résolutions généreuses qui font les vrais apôtres de la vérité et de la justice en même temps que les vrais écrivains.

1. *Sources*, p. 16 et 17.

Telle était la méthode de travail, à la fois scientifique et morale, dont le P. Gratry a tracé les grandes lignes dans son admirable livre des *Sources*. Il l'indiquait aux jeunes gens d'élite, qui aiment et cherchent la sagesse et qui sont capables de lui sacrifier les plaisirs et les honneurs du monde. Elle n'a pas cessé d'être la sienne.

Il a commencé par soumettre lui-même son esprit à ce long, multiple et intense labeur de préparation qu'il recommande aux autres. Il a dompté, assoupli et fécondé ses facultés par des labours successifs et dirigés en plusieurs sens, croisant la littérature par la science, la science par la philosophie et la philosophie par la théologie, renouvelant ainsi et élargissant ses habitudes d'esprit, transformant en sa propre substance tous les aliments qu'il reçoit du dehors. Cet effort continu le conduit jusqu'à l'âge de quarante-six ans. « Il est ainsi arrivé à la publicité dans la plénitude de sa force et de sa pensée, avec un capital considérable de doctrine intérieure et de travail accumulé. Un des secrets de sa merveilleuse improvisation, c'est sans contredit l'abondance de ce trésor intellectuel amassé pendant trente années de silence méditatif. Ne vous étonnez pas après cela que la source s'épanche d'un flot si libéral. Elle a grossi ses eaux lentement et dans l'ombre souterraine. Quand une fois elle a trouvé son issue vers le jour et sa pente dans un sol propice, elle se verse avec une sorte de joie prodigue et semble bondir vers la lumière [1]. » La *Lettre à M. Vacherot* n'a été écrite que sous l'impulsion d'un devoir impérieux ou considéré comme tel ; et, quand paraît la *Connaissance de Dieu*, le P. Gratry a quarante-huit ans ! Encore avait-il fallu, au témoignage du cardinal Dechamps, l'encourager et le presser beaucoup pour le décider à affronter le public. Rien de ce qu'il avait écrit n'était passable à ses yeux. Le succès seul lui donna confiance et une sainte audace [2].

1. C. Caro, *Philosophie et philosophes*, p. 221.
2. Discours au cercle catholique de Malines. *Vie du cardinal Dechamps*, par le P. Saintrain, p. 141.

C'est ainsi que, par respect pour les grandes idées qu'il avait l'ambition de servir, par respect pour la noblesse des âmes qu'il voulait éclairer, il entendait l'art si important, art qui semble se perdre, de la préparation.

II

Le voici enfin, mûri par tant d'études, décidément à l'œuvre. Il souhaite un lieu de travail calme et recueilli. « Ma vie s'est passée à le chercher, écrit-il mélancoliquement. Paris ne me convient guère. Paris est un passage, une grande route. Autrefois, pour travailler, on allait, comme Descartes, au fond de la Hollande. Aujourd'hui, l'on croit ne plus pouvoir travailler qu'à Paris. C'est pour cela *qu'on ne pense plus*, *qu'on n'y voit plus;* on ne travaille plus par la profondeur de l'esprit. [1] »

Il rêve un moment de l'abbaye de Ferrières, puis de Versailles, pour s'y établir. Force lui est d'y renoncer et, coûte que coûte, de s'accommoder de Paris, moyennant des saisons de repos à la campagne chez d'excellents amis : à Saint-Cloud, chez le duc Pozzo di Borgo ; à la Roche, chez Augustin Cochin ; au Perray, près de Corbeil, chez le comte Foucher de Careil ; à Stors, près l'Isle-Adam, dans la famille Cheuvreux, et au château de Rochecotte, chez la marquise de Castellane.

Le cabinet de travail qu'il s'est choisi, rue Barbet-de-Jouy, est d'ailleurs fait pour le rasséréner et l'enchanter. Situé à l'étage supérieur d'une maison, il a vue sur le ciel et au loin sur les collines de Saint-Cloud. On y peut méditer à loisir, « à condition, selon le mot de Joseph de Maistre, de fermer sa porte et de faire dire qu'on n'y est pas ». Telle est la méthode du P. Gratry. « Le verrou est mon principal instrument de travail, écrit-il. Sans lui, il n'y a rien à faire. » Et cependant, il lui arrive de

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup. 1854.

le maudire avec amertume, quand il lui a fait manquer la visite de son ami, Mgr Dupanloup [1].

« Dans ce cabinet de travail inondé de lumière, à la différence de la plupart des penseurs qui se replient sur eux-mêmes, et qui s'y font comme une nuit artificielle, il lui arrive souvent de méditer le visage levé vers la voûte céleste, et l'œil perdu dans l'espace. Il aime aussi les astres, il les aime comme des degrés mystérieux par lesquels il monte vers Dieu, et comme des mondes offerts éternellement aux découvertes de la science et aux conjectures de la pensée. Le soir, quand le crépuscule est clair, de ce même observatoire d'où il a contemplé la beauté du jour, il regarde les étoiles arrivant une à une, comme arrivent, l'un après l'autre, disait-il, les membres d'une assemblée. Il cherche si, des lois qui régissent ces grands corps, de l'harmonie qui les unit, la science ne parviendra pas à tirer quelque usage pour améliorer la condition humaine. Il ne veut pas que les plus belles des choses créées l'aient été sans une pensée de bonté pour l'homme, de secours pour sa vie présente, d'emploi pour sa vie future [2]. »

Là, dans le silence sacré de la matinée, il écrit avec toute son âme, près de sa bibliothèque tournante, dont il ne se sépare point dans ses pérégrinations, souvent à genoux devant l'image du globe surmontée d'une croix. Écrire et prier ne sont pour lui qu'une seule fonction. Il croit à la présence réelle du Dieu vivant, et quand son âme tout entière est éveillée, il écoute la voix de l'hôte intérieur et invisible et il attend que la lumière céleste des idées luise à son regard. Une secrète chaleur anime peu à peu tout son être et la capacité de l'esprit s'augmente à mesure. « L'esprit grandit, en effet, quand il fait chaud dans l'âme. Les pensées sont grandes, quand le cœur les dilate. Il y a des esprits où il fait clair, il y en a où il fait chaud, disait

1. Lettre du 6 février 1864.

2. D. Nisard. *Réponse au Discours de réception de Saint-René Taillandier.*

excellemment Joubert. Oui, parfois la chaleur et la clarté se séparent; mais la chaleur et la grandeur jamais. Les esprits les plus grands sont toujours ceux où il fait chaud [1]. »

Cette méditation intense tourne parfois à une sorte de drame émouvant, où toutes les facultés sont actives et ardentes. Car il s'agit de pénétrer de plus en plus avant dans les profondeurs de la vérité, d'en prendre de plus en plus possession, de la mettre de plus en plus en lumière, de la faire resplendir aux yeux des hommes. N'est-elle pas le pain substantiel que tant d'âmes attendent, dont elles ont faim, et faute duquel elles meurent? Il ne faut donc point craindre sa peine pour le préparer; il faut y mettre la sueur de son front, toutes ses forces et, au besoin, plus que ses forces, comme un ouvrier qui veut sauver ses enfants de la mort et qui, chaque jour, donne un peu plus de travail qu'il ne peut. De cette fermentation des facultés intellectuelles, religieuses et morales jaillissent les vues profondes, les pensées originales, les imaginations poétiques, les lyriques effusions, les appels éloquents, des plaintes, des larmes et des sourires. Le style se plie à tous les mouvements de l'âme. Il n'est ni classique, ni romantique; il est personnel et vivant, parfois négligé, parfois étrange; jamais plat, jamais banal. « Tout entier à son objet qu'il veut rendre tout entier, l'écrivain, poète et artiste, a une manière de peindre qui n'est qu'à lui. Il voit, il touche et l'on voit et touche avec lui. Ce qu'il pense, il l'opère. Et, pour suivre une idée dans tous les replis où elle s'engage, dans toutes les conséquences qu'elle déroule avec soi, il a je ne sais quelles richesses et délicatesses d'expression incomparables, des tours variés, hardis, inattendus, des formules vives et frappantes, des phrases pleines, solides, qui sont superbes, ou des façons de dire ténues qui semblent saisir l'insaisissable et rendre palpable l'infiniment petit, et toujours et partout, le

1. *Sources*, I, p. 92.

rythme, un rythme dont il a le secret, qui vient de l'accord intime de la pensée et de la parole entre elles et avec les choses et avec Dieu. Vraiment, cet homme qui s'en voudrait d'être ce qu'on appelle un écrivain, écrit merveilleusement [1]. »

Il faut le voir, aux jours d'inspiration, poser la plume, radieux, près de la page encore humide, et dire à ses amis : « C'est écrit! » Ce sont les jours où les fibres se montent et se mettent d'accord elles-mêmes, où l'âme vibre comme une lyre et se chante à elle-même tout ce qu'il y a de beau, où la mélodie intérieure traduit avec éclat la vérité qui console, qui fortifie ou qui guérit, jours de lumière, d'élan et d'allégresse!

Mais il y en a d'autres où les cordes ne résonnent pas, où la voix inspiratrice est muette, où l'âme est vide et attend en vain l'hôte invisible qui l'animait. Alors le penseur retombe sur lui-même et s'attriste de son isolement et de son impuissance. Il se reproche alors d'avoir oublié sa méthode de travail, de n'avoir pas su se recueillir dans le secret et s'enfermer dans le sanctuaire intérieur, d'être devenu un homme extérieur, tout en surface, tourné au dehors, et par là desséché et stérile, faute de porter en soi la source qui rafraîchit et renouvelle.

« Hier encore, s'écrie-t-il, j'ai failli perdre un jour. J'étais malade, le temps était triste et mauvais. Il ne faisait ni assez clair, ni assez chaud. Personne n'était auprès de moi. Aucune nouveauté dans la vie, nulle joie sur l'horizon. Forces physiques et force d'âme, idées, sentiments, convictions, tout s'affaissait comme une voile qui retombe sur le mât. Rien dans le ciel de l'âme que fantômes gris et ternes, comme quand les nuages d'Occident, qui tout à l'heure n'étaient que pourpre et or, se décolorent en deux minutes, et, réduits à eux-mêmes, ne sont plus que brouillards.

« Temps perdu, temps perdu, me disais-je! Et que de temps, en effet, dans ma vie entière, j'ai perdu ainsi! C'est que nous oublions toujours cette fondamentale vérité, savoir, que, lorsqu'il n'y a plus rien, il y a Dieu, il y a notre Père qui, dans la profondeur cachée, vit et nous voit! Moi qui l'enseigne et qui en suis certain, je l'oublie à peu près toujours. Lorsqu'il n'y a plus rien, je m'enfuis pour

1. L. Ollé-Laprune. — Discours prononcé à Juilly le 8 février 1896.

chercher quelque chose, au lieu de rester avec Dieu, avec mon Père, qui est en moi et qui me voit, avec mon Père qui voulait être seul avec moi, et qui voulait me donner cette journée! Mais, hier, qu'est-il arrivé? Je n'ai pas pu m'enfuir. La maladie me séparait des hommes, des livres et de tout l'extérieur. J'étais emprisonné; j'ai dû rester seul dans une chambre, sans nulle ressource. Aussitôt j'ai compris : Dieu, dis-je, Dieu me force de m'adresser à lui et de venir à lui! Eh bien! j'irai[1]. »

III

Ainsi la prière lui est un secours pour traverser le calme plat, les temps de fatigue et d'anéantissement et pour en sortir. La musique l'y aide aussi puissamment. Elle est sœur de la prière. Dès sa jeunesse, il n'avait cessé de l'aimer et de la cultiver comme un noble délassement et une source d'inspiration. Il a raconté comment, à dix-sept ans, il devint tout à coup musicien d'esprit et de cœur. « J'appris, dit-il, à transposer en musique ce que je savais en littérature et en philosophie. Je vis et sentis les concordances de la musique. Je compris l'identité de la critique littéraire et de la critique musicale. » La musique devint pour lui une langue merveilleusement riche et souple, traduisant par des sons et des nombres tous les mouvements de l'âme; elle devint plus encore, dit-il, « une compagne, une admirable et ravissante amie, dont l'absence trop prolongée nuisait d'ordinaire à mon travail, à mes facultés et même à ma santé. Une de mes grandes consolations dans les moments de tristesse et de mélancolie, c'était de prendre mon violon, et, bien enfermé, de me laisser aller pendant plusieurs heures à tous mes sentiments. Il m'était impossible de choisir le ton ni le mouvement; cela était impérieusement donné du dedans par le cœur[2]. »

Plus tard, il expliquait dans les *Sources* ce qu'il demandait à la musique. « Rien ne porte plus puissam-

1. *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, t. I, p. 100-101.
2. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 100.

ment au vrai repos que la musique véritable. Le rythme musical régularise en nous le mouvement, et opère, pour l'esprit et le cœur, même pour le corps, ce qu'opère pour le corps le sommeil, qui rétablit, dans sa plénitude et son calme, le rythme des battements du cœur, de la circulation du sang et des soulèvements de la poitrine. La vraie musique est sœur de la prière comme de la poésie. Son influence recueille, et, en ramenant vers la source, rend aussitôt à l'âme la sève des sentiments, des lumières, des élans. Comme la prière et comme la poésie, avec lesquelles elle se confond, elle ramène vers le ciel, lieu du repos[1]. »

Aussi, aux heures désolées et obscures, le P. Gratry faisait-il appel à la musique pour remonter et harmoniser les cordes de son âme. Il avait ses morceaux de prédilection. Il entrait chez un de ses confrères, artiste vibrant et délicat, qu'il affectionnait singulièrement[2], et il lui demandait de les interpréter sur le piano. Souvent le premier morceau n'était pas fini que, sans bruit, le P. Gratry avait disparu et regagné sa table de travail. Aux accents de la mélodie, la source avait jailli au dedans, l'inspiration était revenue.

Les âmes musicales se font un style à leur image, varié, rythmé, harmonieux. Les grands ouvrages du P. Gratry sont de véritables symphonies, composées de morceaux variés et fondus dans l'unité d'une pensée, ou plutôt d'un sentiment. Une extrême diversité de ton les caractérise. Notes vives, ailées, légères du poète lyrique ; batteries serrées, vigoureuses, triomphantes du polémiste ; phrases et périodes larges, souples, vivantes du philosophe et du moraliste, d'une grâce et d'une plénitude appropriées à l'objet qu'elles dépeignent et qu'elles font sentir : ces formes diverses se fondent chez lui dans une harmonie tempérée et souveraine. Par le sens de la cadence et du nombre, Gratry se rattache au groupe des Rousseau,

1. *Sources*, p. 42.
2. Le R. P. Gibon, mort en 1909.

des Chateaubriand et des Flaubert. L'instinct le guide sans doute, mais l'artiste a aussi réfléchi sur la technique du métier. « Dans une prose parfaite, dit-il, toute syllabe est, je crois, comptée et même pesée. » Avec le tact exquis d'un maître, il signale en même temps un écueil : la prose tournant au chant par excès d'harmonie musicale. Pour l'éviter, il faut, selon lui, modérer le rythme des mots, et, par une sorte de pudeur de l'âme, le rendre presque insensible. Quand on renferme en soi l'enthousiasme de sa pensée, celle-ci devient d'autant plus pénétrante et irrésistible qu'elle est plus contenue[1]. Telle est sa propre manière. De là un charme qui n'est qu'à lui et qu'on ne saurait analyser.

Ce goût de la musique dans le style se traduit, chez lui, par un autre effet : l'amour des mots nobles, sonores, et encore qu'un peu vagues, chers à l'oreille de nos contemporains. « Tout mot qu'on honore est une force, disait-il. C'est l'une des cordes de l'instrument qui calme et qui exhorte, qui charme et qui console. *Honneur, raison, nature, patrie, courage, amour, science, liberté, progrès,* pourquoi flétrir ces mots splendides? O poètes! ô prophètes! ô apôtres! Donnez-leur tout leur sens, leur plus grand sens. Ce sera toujours le plus beau, le plus juste et le plus sonore[2]. »

Il y a, en effet, deux sens des mots, selon la théorie de Guillaume de Humboldt, théorie que le P. Gratry adopte et commente avec une éloquence singulière.

« Il y a le sens étroit, relatif, prosaïque; il y a le sens immense, absolu, poétique. Le second est celui qui implique, outre l'objet qu'on voit, l'idéal invisible de cet objet, tel que Dieu peut le présenter à l'âme, ou tel qu'il est en Dieu lui-même. Le premier est celui que l'on borne et que l'on arrête à l'objet, tel que nous le voyons de nos yeux, ou tel que notre connaissance présente le définit. Il y a des esprits qui reçoivent les mots avec froideur, rigueur, défiance, parcimonie, qui n'y voient pas autre chose que des signes bien définis des pensées claires et arrêtées qu'ils ont déjà. Il y en a d'autres qui ouvrent à la parole toutes les portes de l'âme et croient qu'elle peut

1. *Sources*, p. 26.
2. *Henri Perreyve*, p. 161.

leur donner des lumières qu'ils n'ont pas. Ils savent qu'elle représente la pensée de l'humanité plus grande que leur pensée, et la pensée de Dieu plus grande que la pensée du genre humain. Ils ne rejettent pas, dans les mots, le mystère des mots. Ils y pressentent des profondeurs obscures. Outre le disque borné des mots que définit clairement la réflexion, ils croient à l'auréole immense par où les mots se fondent dans l'immense et universelle vérité. Ils sentent bien que les mots tiennent aux idées et aux choses, les idées et les choses à Dieu; ils ne s'arrêtent pas, pour eux, à l'oreille, ni aux premières couches claires de la réflexion actuelle; ils vont au cœur, dont l'émotion implique ce que la pensée pure ne saurait expliquer; au sanctuaire de l'âme, où elle va réveiller le sens du divin. Pour ces esprits, le mot réveille, non pas seulement la pensée de l'objet, mais le pressentiment de toutes ses harmonies en Dieu, dans l'âme, dans la nature : comme une oreille très délicate entend, avec un son, tous ceux qui lui répondent harmoniquement, ou plus bas, ou plus haut [1]. »

L'école actuelle aime, au contraire, ce qu'elle appelle le mot collant sur l'idée. Le P. Gratry est de ceux qui veulent, avec Joubert, « dans notre langage écrit, de la voix, de l'âme, de l'espace, du grand air, des mots qui subsistent tout seuls et qui portent avec eux leur place ». Il comparait les harmoniques de la pensée aux lointains dans un paysage; ils font entendre ce qu'on ne peut exprimer. Les rejeter, sous prétexte de rigueur et de précision, c'est chasser de la langue la lumière, le feu, la force, l'éclat, la jeunesse, la beauté. En ce sens, la recherche de la clarté circonscrite est la mort du style. Le mot est de lui [2]. Sous une forme paradoxale, il contient une part de vérité, qu'on ne saurait outrer sans tomber dans le vague et l'imprécision. Le P. Gratry, reconnaissons-le, n'est pas toujours à l'abri du reproche. Il a parfois poussé jusqu'à la confusion l'analogie entre deux moyens d'expression, entre deux langues différentes : la musique et la parole.

1. *De la Connaissance de l'âme*, t. I. *Des deux manières d'entendre la parole, passim.*
2. Je le tiens d'un de ses amis.

IV

Outre l'harmonie musicale du mot et de la phrase, ce qui caractérise le style du P. Gratry, c'est la magie de la couleur. L'image ne cesse d'animer la mélodie. Comme Montaigne, comme Michelet, comme tous les grands poètes, il a le don génial d'incarner l'idée dans une forme spontanée, lumineuse et vivante. Ce peintre est un voyant. Il n'est pas de ces écrivains qui n'arrivent à faire reluire la pensée, à la revêtir de splendeur qu'à force de la contempler, qui « s'arrêtent jusqu'à ce que la goutte de lumière dont ils ont besoin soit formée et tombe de leur plume [1] ». Chez lui, idées et images ne font qu'un, jaillissent tantôt en fusées, tantôt en éclairs, tantôt se développent en amples et brillants tableaux. Le monde invisible semble obéir de lui-même aux évocations de cet enchanteur. Ouvrons au hasard les *Méditations inédites* et lisons cette page :

« Quel est *le joug* que porte chaque tête et quel est *le filet* qui nous retient tous? Quel est l'*invisible ennemi* qui ne cesse d'*arrêter notre marche,* d'emporter notre force, de dérober nos années stériles comme *un meurtrier hypocrite,* qui ne prend nos jours qu'un à un? Quelle est l'entrave qui fait dévier notre élan, qui s'interpose entre l'œil et le but, entre l'œuvre et la main, entre nos pas et le sentier? D'où vient que si peu d'hommes sont bons? Que si peu font leur devoir? Que la plupart sont *comme des flèches pourries rejetées par le chasseur* qui veut atteindre au but! Qu'est-ce qui fait que si peu d'hommes *poursuivent leur œuvre jusqu'au terme,* l'achèvent et la présentent à leurs frères et à Dieu leur juge?... L'homme *part,* on croit qu'il *marche* et qu'il *avance;* on le trouve tout à coup *brisé, languissant,* sur *le bord du chemin*... On cherche ce qu'il a fait : on s'enquiert du fruit de sa vie : sa vie *a baissé, a passé en dessous, a fui comme la liqueur d'un vase brisé*... Qu'est-ce donc que cet être débile, inconsistant, *criblé de vide et de faiblesse,* sur qui nul ne peut s'appuyer? Est-ce là l'homme [2]? »

Les métaphores naissent ainsi d'elles-mêmes sous la plume de l'écrivain; elles se succèdent sans fin comme les

1. Joubert.
2. *Méditations inédites*, p. 69-70.

flots d'une rivière qui étincellent au soleil. On en est parfois ébloui. Montaigne n'est pas plus riche en images vives et hardies, et toujours expressives d'une idée. Et chaque image n'est autre chose que de la lumière condensée. La vérité fait corps avec la poésie, de manière à entrer dans l'âme du lecteur par toutes les portes à la fois, entendement, cœur, imagination.

Ces comparaisons sont d'ordinaire empruntées aux sciences, parfois et moins souvent à la nature. A cet écrivain exquis et naturellement lyrique, il a peut-être manqué d'avoir grandi, comme Chateaubriand, à la campagne ; d'avoir été, pendant l'adolescence, l'hôte familier des montagnes, de la mer, des bois, des champs, d'avoir entendu leurs murmures, le silence des nuits radieuses, les voix inspiratrices de la terre et du ciel, de s'être abreuvé longtemps à ces sources éternelles de toute poésie. Il y a bu, on s'en aperçoit; mais il ne s'y est pas enivré. Il lui en reste des impressions et des souvenirs, qui se trahissent quelquefois par une note charmante. Il écrit à Montalembert, à propos de son article sur *Pie IX et lord Palmerston :* « Cette lecture m'a fait l'effet d'un de ces parfums vigoureux et purs, comme celui de la vigne en fleurs, qui viennent parfois, au milieu d'une atmosphère fade, ranimer, rafraîchir, faire tressaillir tout ce qui vit[1]. » Qu'on lise aussi, au début du livre *La Paix,* le tableau d'un matin de printemps. A la pureté des lignes, à la fraîcheur du coloris, au sentiment pénétrant de tout le morceau, on dirait une page de Lamennais.

Mais c'est surtout aux sciences que le P. Gratry demande des symboles pour traduire les idées morales. Pour nous faire comprendre où est la vraie force, et pour la distinguer de la violence, il invoquera une admirable comparaison tirée de l'électricité à l'état de foudre et à l'état de paix[2].

1. Lettre inédite du 1er juillet 1856.
2. V. *La Paix*, p. 49-52.

Il serait difficile de trouver dans la littérature française une page plus belle que la suivante, destinée à symboliser le rôle parallèle de la raison et de la foi dans l'illumination de l'âme humaine. La pensée juste, précise, vivante, y brille à travers l'image de tout l'éclat de l'éloquence et de la poésie. La comparaison prend les proportions d'un splendide tableau.

Après avoir rassemblé les principaux textes qui résument le dogme catholique, le P. Gratry les présente comme une poignée de germes qu'il ne suffit pas de tenir dans sa main pour en tirer des plantes et des fruits, mais qu'il faut confier à la terre et cultiver avec amour. Puis, il continue :

« Que les esprits qui, arrivés vers le terme de la lumière humaine, la trouvent pâle, partielle, décroissante, trop mêlée d'ombres; qui reconnaissent que le fuyant objet de leur poursuite est une *lumière du soir*, qui se décolore et s'efface, et dont le fond n'est que ténèbres; que ceux-là, dis-je, jettent dans leur esprit les principes de ce que saint Augustin nomme *la lumière du matin*.

« Je sais bien que d'abord ces principes leur paraîtront plus obscurs que ce jour même qui ne leur suffit pas, et qu'habitués à ce que Descartes, je crois, nomme quelque part *la grossière évidence de la géométrie,* ils n'apercevront que nuit close dans ces germes de lumière céleste. Mais qu'ils veuillent bien entendre ceci et méditer cette comparaison :

« On appelle nuit aussi l'absence de notre soleil. Mais que nous montre le soleil? Il nous montre la terre et lui-même. Quand il a disparu, que voit-on? On ne voit plus d'abord ni terre, ni soleil, ni rien. Mais, patience! laissez marcher la nuit, et regardez. Les étoiles paraissent une à une, la voûte entière se peuple; le ciel est plein de rayons, de mouvements, et de scintillements, et comme de regards qui s'éveillent et sollicitent le nôtre. *On voit le ciel, que cachait le soleil.* De sorte que, pour qui veut voir le ciel entier, il était bon que le soleil se retirât.

« Mais, je l'avoue, toutes ces étoiles ne vous paraissent encore que des gouttes de lumière sur la nuit. Toutes ensemble ne valent pas les rayons du soleil. Et pourtant, qu'avons-nous sous les yeux? Nous avons devant nous l'univers immense des soleils, dans lequel notre propre soleil n'est qu'un point, point dans lequel la terre n'est qu'une fraction d'atome. Chaque point imperceptible de cette poussière lumineuse est un soleil comme le nôtre, entouré de cent mondes vivants, aussi grands ou plus grands que le nôtre. *Le jour donc nous montrait un point, la nuit nous montre* L'IMMENSITÉ.

« Oserai-je dire que c'est une des divines raisons pour lesquelles le soleil se couche? Si le soleil règne et disparaît tour à tour, c'est que Dieu veut, qu'outre la terre, l'homme voie le ciel.

« Il en est justement ainsi des obscurités de la Foi, relativement au jour de la Raison.

« C'est pourquoi notre dogme enseigne que la Raison, comme le soleil, doit régner et se soumettre tour à tour : régner sur toute la terre et se soumettre en face du ciel. Son règne lui donne un monde; sa soumission lui donne l'immensité, dont le monde n'est qu'un point.

« Qu'on ne s'effraie donc pas des obscurités de la foi, ni des soumissions de l'esprit[1]. »

Ces pages et beaucoup d'autres, tout le second volume de la *Connaissance de l'âme* en particulier, sont d'un maître de la langue et du style.

V

Comment expliquer après cela que l'interprète si éloquent et si brillant de tant d'idées philosophiques et morales soit passé sous silence dans les histoires de la littérature française, je dis dans celles qui passent, à juste titre, pour renseignées et savantes et qui voudraient être impartiales? Comment se fait-il que le nom du P. Gratry n'y soit pas même prononcé? N'est-il pas douloureux de voir même des catholiques se faire les complices volontaires ou involontaires de cette injuste omission?

Sans doute, le P. Gratry n'est pas écrivain parfait. Chez lui, comme chez Montaigne, beaucoup moins cependant, la composition est défectueuse. Sauf la *Connaissance de Dieu*, dont l'architecture se dessine avec quelque netteté, aucun de ses autres livres ne paraît ordonné autour d'une idée centrale et directrice qui l'anime et le soutienne. On la cherche en vain dans la *Logique*, dans la *Connaissance de l'âme*, dans *La Morale et la Loi de l'Histoire*. « Le P. Gratry change perpétuel-

1. *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 369-370.

lement d'idée fixe », disait plaisamment Augustin Cochin. Par suite, ses ouvrages manquent d'harmonie, de rythme et d'équilibre. La phrase est musicale, chaque développement se déroule comme une mélodie brillante, l'ensemble ne forme pas un concert. On pourrait comparer la totalité de l'œuvre au palais de Fontainebleau : des parties superbes, des salles ravissantes, des vues splendides, mais point d'unité, nulle régularité, nulle proportion dans l'ordonnance générale. Le P. Gratry est un artiste incomplet.

En ce qui concerne le style proprement dit, « ne vous étonnez pas, dit Caro, si la veine d'or se prodigue, et si l'abondance même de ses dons amène, comme toujours, l'involontaire abus. Il est trop facile, en vérité, de prendre ces riches natures au piège de leurs qualités. Il serait trop aisé de relever ici et là des subtilités étranges, des excès d'ingéniosité raffinée, des rencontres d'analogie bizarres, des entraînements de parole qui excèdent visiblement la pensée. Un puritain littéraire s'offenserait, sans nul doute, de ce luxe d'images trop peu ménagé, comme il arrive chez tous ceux auxquels ce luxe ne coûte rien. Il se plaindrait aussi du retour fréquent des mêmes idées, presque dans les mêmes termes... Il signalerait enfin un trop grand emploi de certaines formes empruntées au langage le plus technique, et qui, au lieu de varier le style, lui infligent parfois une sorte de monotonie dans la singularité. Il y a trop de foyers *concentriques*, ou *excentriques*, trop de *polarité*, trop de fluides *explicites* ou *implicites*, d'*ellipses* et de *paraboles*, dans la description des plus délicats mystères de la vie psychologique et morale. La géométrie et la physique abusent du droit que leur donne si bien M. Gratry d'être aimables, spirituelles, éloquentes, lyriques[1] ».

Ces défauts et ces excès n'empêchent pas le P. Gratry d'être un écrivain d'une rare originalité. Le silence dans lequel on semblait vouloir ensevelir sa mémoire tient

1. *Philosophie et philosophes*, p. 233.

à des causes diverses. Du côté des catholiques, beaucoup ne lui pardonnaient point sa campagne contre l'infaillibilité pontificale et le scandale qu'elle avait causé. Du côté des adversaires, il y a eu sans doute des partis pris d'intolérance antichrétienne. Souvent il y a simplement de l'ignorance. « Vous ne sauriez croire, me disait, un jour, un des professeurs les plus éminents de l'Université, combien, chez nous, la rive gauche ignore la rive droite. Les membres du clergé qui travaillent, ajoutait-il, s'inspirent d'un esprit beaucoup plus large que la majorité des universitaires. Ils achètent nos livres, ils discutent nos études, ils suivent le mouvement général des idées. La plupart des nôtres ne lisent rien de ce qu'impriment les catholiques. Voici, par exemple, l'article de Mgr d'Hulst sur Renan, que vous avez bien voulu me communiquer. Soyez sûr qu'on ne le connaît pas chez nous ; et, cependant, rien de plus fort n'a été écrit sur Renan[1]. »

Il faut dire pourtant que c'est de la plume d'un universitaire écrivain et philosophe que le talent du P. Gratry a reçu l'éloge le plus achevé, un de ces éloges qui consacrent une renommée.

« Je ne crois étonner personne en disant que M. Gratry est un écrivain des plus distingués. Je laisse ici toute considération de système, pour ne m'occuper que du tour particulier, de la forme littéraire de ses idées, et il n'est pas malaisé de voir que ce tour, cette forme portent l'empreinte de la plus vive et souvent de la plus heureuse originalité.

« Ce style passionne et fascine. Il passionne par l'ardeur du sentiment qui l'inspire et dont il communique au lecteur la flamme contagieuse. Il fascine par sa splendeur et sa hardiesse, par l'audace soutenue de son élan et l'éclat inusité des images. Est-ce un style théologique ? Non. Scientifique, philosophique ? Non. Purement poétique ? Pas davantage. Il n'est rien de cela exclusivement et il est tout cela à la fois. Au creuset de cette intelligence ardente, toutes les formes diverses de la pensée et de la science se sont fondues dans une forme unique, d'une trempe rare et singulière, dans un métal d'un indissoluble alliage, véritable airain de Corinthe, tout frémissant encore du feu divin de l'enthousiasme et de la foi. C'est, sans contredit, ce mélange d'imagination, de piété et de science qui donne au style du P. Gratry son accent et son caractère. Jamais, avant lui, l'imagina-

1. Paroles de M. Émile Faguet.

tion n'avait connu à ce degré l'ivresse sacrée de l'idée divine, jamais la science ne s'était portée d'un bond si brusque dans les plus hautes régions de la pensée mystique, jamais la foi n'avait cherché les analogies de ses mystères si loin et si avant dans la physiologie et la géométrie. Par instants, une aride formule se transfigure en une grande loi religieuse ou morale, le lyrisme envahit la théorie du syllogisme, la froide logique ressemble à une prière, les mathématiques éclatent en effusions; et tout cela, qu'on le remarque, sans effort, sans parti pris, par le pur effet d'une longue habitude intellectuelle et du mouvement intérieur de l'âme. Il n'y a pas là de l'art, ce mot s'appliquerait bien mal à la vive spontanéité de cette parole, que porte, que soutient et qu'anime un souffle ardent. Non, il n'y a pas d'art; mais il y a là, à coup sûr, un des plus curieux tempéraments de style qui puisse s'offrir à la psychologie littéraire. A coup sûr, aussi, l'effet est grand, parfois irrésistible et prodigieux. Le P. Gratry a d'incroyables bonnes fortunes d'expressions et d'idées. On voit abonder chez lui des métaphores d'un bonheur inouï, des images éblouissantes de vérité, des mots qui excitent en vous comme une sensation de lumière vive; il a, par endroits, le trait de feu qui ravit l'âme et illumine l'horizon. Je défie le sceptique le plus radical, pourvu qu'il soit encore sensible au beau, de lire telle page que je pourrais citer de la *Connaissance de Dieu,* sans qu'il sente briller et tressaillir en lui quelque chose d'inconnu, qu'il appellera, s'il veut, son dernier rêve, mais qui, du moins, lui aura donné, pour un instant, l'hallucination du divin [1]. »

L'Académie française s'honorait, le 2 mai 1867, en appelant le brillant écrivain à occuper le fauteuil de M. de Barante.

Dès 1854, elle avait couronné la *Connaissance de Dieu* sur un rapport délicatement flatteur de M. Villemain. Le P. Gratry partagea le prix avec Jules Simon, mais l'éloge du philosophe pur pâlissait à côté de celui de l'oratorien philosophe.

On a dit que le P. Gratry avait hésité longtemps, par timidité naturelle, à rechercher les suffrages de ses futurs confrères, et que ses amis durent s'employer à sa place pour le faire élire. La vérité est autre. « Tous les hommes que j'ai vus arriver aux honneurs ou à la puissance, a dit quelque part Jules Simon, avaient été pour eux-mêmes de zélés et infatigables protecteurs. » Cette ob-

1. E. Caro, *Philosophie et philosophes*, le P. Gratry, p. 232-233.

servation générale comporte des exceptions sans doute. Le P. Gratry n'hésite pas à reconnaître lui-même « qu'il tenait beaucoup, *en toute modestie, suavité, sérénité,* à entrer à l'Académie, mais par des motifs profondément philosophiques. Mon élection, disait-il, serait, dans la dernière partie de ma carrière, pour la propagation de la philosophie chrétienne, ce que fut au commencement l'École polytechnique, dont les données m'ont été si utiles pour compléter l'œuvre. L'Académie doublerait en Europe mon auditoire[1]. » Il n'épargna point les démarches pour la préparer et l'assurer. Y mit-il, à son insu, quelque complaisance humaine? C'est possible. Qui donc oserait l'en blâmer?

Dès 1858, il songe à l'Institut, et il s'en ouvre à Mgr Dupanloup, qui lui répond, le 11 juillet de la même année : « Rien n'est plus difficile et délicat que de décider le jour et l'heure d'une candidature comme la vôtre. »

En 1861, il aspire à remplacer Lacordaire, et il fait une démarche officielle près du secrétaire perpétuel de l'Académie française. L'année suivante, il convoite le siège de Biot. Celui d'Ampère le tente ensuite. En 1865, il subit un pénible échec. Il ne se décourage pas. « Je pense parfois, écrit-il gaiement à Mgr Dupanloup, que je ferais bien, — eu égard au but très important que je poursuis, — que je ferais bien de me présenter tranquillement, toutes les fois qu'il y a une place vacante, comme le conseillait A. de Vigny. Corneille ne s'est-il pas présenté sept fois et Voltaire huit fois?

« Je ne suis pas plus fier que Corneille[2]. »

Les ajournements qu'il subit ne troublent cependant pas sa sérénité. « Mon âme, dit-il, est, sur ce point, un lac devenu un miroir que ne ride pas le plus léger zéphyr[3]. »

Son ami, Mgr Dupanloup, s'impatiente davantage. « Mon cher ami, écrit-il à Montalembert, en 1865, ce que je vous demande, c'est de bien faire sentir à ces Messieurs qu'on

1. Lettres inédites à Montalembert, *passim*.
2. Lettre inédite.
3. *Id., ibid.*

ne peut vraiment pas traîner ce bon Père plus longtemps, comme on le fait, d'année en année. Tout le monde connaît l'éminence de ses titres. Il faut être tout à fait résolu à le présenter pour l'élection suivante[1]. »

Élu enfin par 18 voix contre 12 données à Théophile Gautier, le P. Gratry fut reçu par M. Vitet le 26 mars 1868. Mgr Dupanloup et Montalembert furent ses parrains.

Son discours de réception lui coûta beaucoup de peine. « Décidément, disait-il, je n'ai point la vocation du discours académique. » Il dut le remettre plusieurs fois sur le métier, sous l'impitoyable critique de Montalembert et de Vitet. Ses pensées favorites sur la Révolution et sur la Loi de l'Histoire lui revenaient comme des refrains et s'imposaient au milieu du développement. « Homélie politique, » disait M. Vitet, et il exigeait des retouches et des retranchements.

Les idées de M. de Barante y sont analysées avec une lumineuse vigueur. La Révolution, selon l'illustre historien, ne commence pas en 1789 pour finir en 1804. « Le redoutable drame commence au moment où l'ancienne monarchie, retournant vers le paganisme, réduit tout l'État à un homme et à un homme qui se fait Dieu. »

Nos pères protestent contre cet intolérable absolutisme. « Il est temps, disent-ils, dans leur impétueux langage, d'introduire la raison dans le gouvernement du monde. Il est temps de savoir s'il est bon de réduire tout l'État à un homme, qui, avec ses flatteurs, ses gardes et le reste, dévore tout pour sa gloire et sa joie. Il est temps de savoir si les hommes sont frères, ou si le genre humain se compose de deux castes, dont l'une pâtit et dont l'autre jouit.

« Et parce que M. de Barante a su fermement déclarer qu'aucun progrès politique ou social n'est possible sans un progrès moral et religieux fondé sur l'Évangile et sa force régénératrice, je dis qu'il a été dans la science de la liberté[2]. »

1. Lettre inédite du 24 mars 1865

2. Discours de réception, *passim*.

Une très belle page qui mérite d'être citée parce qu'elle est d'une vérité profonde, consolante et toujours actuelle, est celle que le P. Gratry consacre au grand parti national, « ce grand parti, toujours méprisé des sectaires, toujours foulé aux pieds par les violents, toujours méconnu et vaincu jusqu'ici, mais destiné à la victoire, et que j'ose appeler le parti de l'âme de la France ».

« Ce parti ne compte pas dans ses rangs les glorieux corrupteurs, ni les chantres du vice, ni les lettrés sceptiques, ni les princes de l'intrigue, ni les semeurs de haine et de colère, ni surtout la race des violents.

« Il se compose d'abord d'une grande foule obscure, de tous ces êtres pacifiques et doux, qui sont la trame utile du genre humain, travaillant en silence à travers les siècles pour réparer sans cesse ce que dévorent sans cesse les hommes de joie et les hommes de proie. Il se compose de tout ce qui a servi sans briller, de tout ce qui est mort pour nous sans bruit, de tous les humbles ouvriers du devoir, soldats de l'effort commun, « âmes héroïques et simples qui ont été la matière commune de nos gloires et la solide substance de nos progrès ». Voilà l'âme du parti, voilà l'âme de la France, que peuvent tromper des guides aveugles, mais qui conserve, sous l'accident des erreurs et des fautes, son instinctif élan vers la justice.

« C'est ici qu'interviennent les vrais guides.

« J'appelle ainsi les grands esprits qui, portant, eux aussi, l'âme de la patrie dans leurs âmes, en tournent les vertus en lumières, voient le but par la science et nous y mènent par la sagesse[1]. »

Malgré l'éclat de quelques passages, le succès de l'ensemble fut médiocre. Vraiment, le P. Gratry n'était pas fait pour le discours académique.

Mais c'était bien l'écrivain que l'Académie avait entendu honorer. M. Vitet le disait dans cette langue exquise et délicate qui était la sienne : « C'est vous, Monsieur, que nous avons voulu honorer, vous-même, votre talent, votre personne, et, dans votre talent, j'ose dire par-dessus tout peut-être, ce qu'il y a de plus personnel, ce qui est vraiment propre, ce qui n'appartient qu'à vous, votre style.

« Nous sommes, quoi qu'on dise, exactement fidèles à

1. Discours de réception, p. 22.

notre institution, et le goût littéraire, le pur amour du grand art de bien dire, est ici notre passion première. Aussi, quand par hasard, au milieu de l'innombrable foule qui se mêle d'écrire, nous rencontrons un écrivain, un de ces rares esprits qui respectent la langue, moins par obéissance à des règles apprises, à des préceptes convenus, que par instinct, par vocation, par naturelle déférence; qui se servent des mots sans se laisser mener par eux; qui les domptent au besoin, les plient à leur usage, sans cependant leur imposer de trop violentes fantaisies, trouvant dans les données traditionnelles du langage une sorte de force acquise pour exprimer avec plus d'énergie et plus de transparence les moindres mouvements de l'âme et de la pensée; quand la fortune, encore un coup, nous ménage une telle rencontre, c'en est assez pour nous séduire; nous nous sentons comme attirés par ce seul charme du langage, et si, sous l'agrément de cette forme limpide et colorée, correcte et originale, nous découvrons un noble cœur, une haute raison, l'esprit le plus sincère, le plus naïf, le plus amoureux du vrai, jugez combien l'attrait s'accroît! La séduction devient complète : voilà pourquoi vous êtes parmi nous. »

Voilà pourquoi aussi le P. Gratry prendra rang, aux yeux de la postérité, non seulement parmi nos penseurs et nos moralistes, mais aussi parmi les maîtres de la couleur et du style, dans la lignée des Montaigne, des Malebranche, des Lamennais et des Michelet.

CHAPITRE XXII

L'HOMME

Les titres littéraires du P. Gratry, si brillants qu'on les juge, sont, après tout, ses moindres titres. Originalité des idées, don du style, succès près des bons juges et près de l'Académie, faveur du public, ne sont qu'avantages secondaires et accessoires. Ce qui fait la vraie valeur de l'homme, c'est sa valeur morale, c'est ce qu'il est en son fond, dans son cœur et dans sa conscience. Or, de tout ce volume il ressort avec évidence que le P. Gratry fut, selon le mot de Léon XIII, « un noble cœur non moins qu'un grand esprit ». Le sens religieux, la foi naïve, vivante et agissante, la bonté, qui nous marque à l'image de Dieu, qui met l'intelligence et le courage au service des hommes, enfin le culte de la vérité désintéressée furent ses premières et constantes inspirations. « Il a aimé la vérité jusqu'au sang. » Le mot est de lui, et il le peint tout entier.

Ces vertus viriles et charmantes se couronnent de mysticisme et de poésie. Nature éthérée, rêveuse, éprise d'idéal, avec des candeurs d'enfant, une jeunesse et une plénitude de cœur dont les forces longtemps contenues se sont versées dans l'apostolat avec une puissance d'expansion et de fécondité merveilleuses, il sait unir les aspirations d'un Platon aux ardeurs et aux ravissements d'une sainte Thérèse. Son âme, toute remplie d'harmonies intérieures et d'ondes sonores, parfumée d'encens, prend son essor vers le ciel comme les cathédrales go-

thiques, jusqu'à paraître défier les lois de l'équilibre et perdre ses points d'appui terrestres et rationnels. Mais à y regarder de près, une logique intérieure et comme invisible préside à cette architecture aérienne, où l'esprit de finesse et de géométrie s'allie, plus souvent qu'on ne pense, aux élans de l'imagination. Il y a du Pascal et du Lamartine dans cette âme-là. Elle nous touche et nous émeut par ce qu'elle nous dit et aussi par ce qu'elle ne nous dit pas, par ce qu'elle exprime nettement et par ce qu'elle nous laisse entrevoir et deviner par delà les formes visibles et le sens étroit des mots. Du P. Gratry, comme de Newman, on peut dire qu'il était lui-même tout ce qu'était sa poésie et quelque chose au delà. Grâce à ces dons naturels et surnaturels, il devait être de ceux qui ont le plus contribué en ce siècle à élever les âmes, à les exalter, à les faire vivre d'une vie supérieure.

Mais, selon la remarque de Montaigne, si l'on rencontre des hommes ayant diverses parties très belles, l'une l'esprit, l'autre le cœur, tel la science, tel autre la conscience, — de grand homme en général, ayant tant de belles pièces ensemble et au degré de parfaite excellence, il ne nous est guère donné d'en voir [1]. L'observation n'a pas cessé d'être juste. Il n'est personne, même parmi les meilleurs, qui ne paie tribut à l'infirmité humaine. Le P. Gratry, nous l'avons vu, n'a pas échappé à cette loi générale. Sa philosophie très belle, très haute, se perd parfois dans des rêves poétiques, pareils aux « nuages d'encens qui s'envolent des offices du soir, emportant vers la voûte les sons de l'orgue et les reflets des vitraux » (L. Veuillot). Polémiste ardent, souple et vigoureux, il lui est arrivé, nous le verrons, de tomber dans les inadvertances, les erreurs, l'aveuglement passionné qu'il avait si justement reprochés à M. Vacherot. Sans être, à proprement parler, un savant, il eut pour la science des enthousiasmes juvéniles, au point de lui attribuer parfois la force de transformer le monde. Les exigences de la

1. *Essais*, liv. II, ch. XVII.

vie de communauté pesaient à sa nature vive, primesautière et mobile; il ne sut ou il ne put s'y plier. De là, pour lui, beaucoup de mécomptes et de revers : il ne fut jamais agrégé à la société de l'abbé Bautain, et, dans cet Oratoire même qu'il avait restauré, il se trouva bientôt à la fois gênant et gêné, au point d'être obligé de transporter sa tente ailleurs. Enfin, s'il fut un admirable éveilleur et excitateur d'âmes, il lui manqua le savoir-faire organisateur et l'esprit de suite qui fondent les œuvres fortes et durables.

Nulle de ces lacunes et de ces faiblesses n'a été dissimulée dans cette étude. Ainsi se dessine déjà dans ses grandes lignes une physionomie transparente et vivante, singulière, originale, attrayante et très française. Quelques traits expressifs, quelques détails pittoresques ou amusants ajouteront encore à la vérité et à la ressemblance du portrait.

I

Dans la vie familière, le P. Gratry était, au témoignage du P. Ramière, « un homme aimable, de mœurs douces, d'une charmante modestie, d'une dignité sereine, d'une parole pleine de convenance ». Nul ne fut plus sensible à l'amitié et la plupart de ses amis lui restèrent fidèles jusqu'à la fin. Dans l'intimité, sa conversation était inégale : tantôt coupée de silences et peu animée, tantôt chaleureuse et jaillissante, quand une idée nouvelle l'avait saisi et le jetait dans l'enthousiasme. Alors il débordait, comme La Fontaine après la lecture de Baruch. Il en parlait à tout venant et à toute occasion. Un jour, c'était à Tours, à la maison du noviciat, il rencontre un jeune frère sous une allée de tilleuls. Il le prend par le bras et lie conversation avec lui. Peu à peu, il lui expose ses vues favorites avec l'entrain et le feu dont il était coutumier. Le jeune frère, confus et ravi, écoutait en silence, buvant ses paroles et opinant du bonnet. Au sortir de l'entretien, le

P. Gratry court chez le supérieur, le P. Mariote : « Mon cher Père, lui dit-il, vous avez ici un novice très intelligent. Je viens de causer avec lui. Il est plein d'idées remarquables. » Il lui avait généreusement prêté les siennes[1].

En société, aux jours de veine, sa conversation était charmante. Alors les soirées étaient délicieuses. Le Père aimait qu'on fît de la musique autour de lui, écrit le fils de l'un de ses amis. « Aujourd'hui, quand je regarde en arrière, je vois encore, très loin et comme au bout de mon enfance, quelques-uns de ces soirs harmonieux. C'était rue Barbet-de-Jouy, dans le grand cabinet de travail du Père. On découvrait par une large baie le dôme des Invalides et tout le bleu des nuits d'été. Debout auprès de la fenêtre, le P. Gratry parlait des astres. Il me semble que sa voix était douce, un peu couverte, mais pénétrante et comme lumineuse au travers d'un voile. Nous étions peu nombreux : le P. Adolphe Perraud (aujourd'hui le cardinal), son frère Charles, mes parents et moi-même, un peu troublé. Quand la nuit était complète, on allumait des flambeaux, on ouvrait le piano : « Mes « petits enfants, disait-il alors, il faut jouer pour les Muses « et pour nous, » et l'on croyait, tellement l'heure était recueillie, presque auguste, jouer en effet devant des témoins invisibles et divins.[2] »

Cette bonne grâce était encore relevée par quelques singularités piquantes et même réjouissantes.

« Parfois, en effet, sa santé l'occupait étrangement. Volontiers on l'aurait pris pour un malade imaginaire. La duchesse Pozzo di Borgo, une des rares personnes qu'il dirigeait et qu'à travers la vie mondaine la plus brillante auprès d'un vieux mari passablement épicurien, il avait élevée jusqu'à la plus sérieuse piété, le goûtait fort. Voulant fêter son élection à l'Académie française, elle l'invita à l'un des dîners raffinés et somptueux où se

1. Je tiens l'anecdote de celui qui en avait été le héros, de mon excellent ami le P. Marchal, mort à Juilly en 1888.

2. Camille Bellaigue. *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1900.

rencontraient les personnages les plus considérables et les plus en vue de l'époque. A ce dîner, il avait à côté de lui M. Roger du Nord, vieux viveur, l'ami de Mme Thiers, un enfant aussi, malgré son grand âge, mais non pas un enfant innocent comme le P. Gratry.

« Les deux convives, ne faisant ni l'un ni l'autre honneur au repas, échangèrent leurs doléances sur leur mauvais estomac et leur triste santé. Roger avoua qu'il ne pouvait plus ni dormir, ni rien lire de sérieux (la privation était-elle grande ?) et qu'il en était réduit aux romans. — « C'est comme moi en ce moment, » s'écria aussitôt le P. Gratry, « mais j'ai trouvé des livres qui charment mes insomnies ». — « Lesquels? » demande aussitôt Roger. — « *Les Contes du chanoine Schmid.* » — Et le vieux roué écrit sur son calepin, comme une nouveauté capable de l'amuser, ces contes de bonnes d'enfant dont il n'avait jamais ouï parler[1]. »

En raison de cette délicatesse de santé, c'était pour une nature nerveuse, impressionnable, telle que celle du P. Gratry, tout un problème que de trouver, soit chez lui, soit chez les autres, un appartement propice au travail. Il lui fallait un cabinet spacieux, aéré, ensoleillé surtout : car, « la lumière est la sève des nerfs ». « Il m'est plus impossible, dit-il, qu'à un peintre de travailler sans lumière et sans soleil. Une expérience de vingt-cinq ans me l'apprend. Je perdrais mon temps, ou plutôt je ne pourrais tenir dans un cabinet de travail, qui ne serait pas chaud et lumineux[2]. »

De là une horreur de la chambre sombre qui n'était égalée que par celle de la chambre *carrelée*. « Le carrelage est mon mortel ennemi. Je n'oublierai jamais la lutte acharnée de six mois que j'ai soutenue, il y a quelques années, contre un *carrelage*. J'ai dû, très maltraité, me retirer enfin devant l'ennemi, *cedere loco*. Je n'entrepren-

1. Vicomte de Meaux. *Mémoires inédits.*

2. Lettre inédite au grand Référendaire par laquelle le Père fait valoir ses titres à conserver le bel appartement qu'il occupait au Luxembourg, en qualité de chapelain du lieu (1849)

drai plus une pareille lutte. On a rarement vu un cas pareil. C'est que je suis réellement malade, et que, passant tranquillement ma vie dans ma chambre, comme le demande Pascal, l'expérience m'a appris, depuis vingt ans, quelles sont pour moi les chambres possibles et les impossibles [1]. »

Mais voici un autre supplice non moins intolérable. « Plâtriers et peintres vicient l'air autour de moi, s'écrie-t-il. Ils m'ont fait perdre au moins deux mois, et ils m'ont fait bien du mal. L'affreuse persécution a duré six mois. Il devrait y avoir des lois contre cette forme de l'assassinat. Ce crime, à Rome, est prévu par la loi et empêché par la police [2]. »

II

Les familiers du Père ne tarissent pas sur les singularités de cette imagination d'artiste et sur le charme pittoresque qu'elles ajoutaient à une nature exquise et délicate. Cette imagination extraordinaire s'alliait à une vive sensibilité qui, multipliant la puissance de l'émotion, transfigurait les choses du dedans et celles du dehors. Les témoignages en abondent. Ainsi, le P. Gratry a raconté lui-même qu'à l'âge de cinq ans, il ressentit une énergique et profonde impression de Dieu, occasionnée par un grand effort contre une masse extérieure distincte de lui, dont l'inflexible résistance l'étonna. Il s'écria : « Je suis! » Ce sentiment de l'Être le transporta d'admiration. Il répétait avec transport : « Je suis! Être! Être! » Et tout le fond religieux et poétique, intelligent de l'âme était en ce moment éveillé, remué en lui. Son esprit plongeait dans une lumière indéfinie, réfléchie et son cœur débordait [3].

« A-t-il coloré un vague souvenir d'enfance en y ajou-

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 1852.
2. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 6 fév. 1864.
3. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 23.

tant l'effet de ses réflexions postérieures? demande l'abbé de Broglie. Ou bien faut-il croire que son âme mystique et poétique s'est réellement éveillée si tôt? Si vraiment ce souvenir est exact, il était platonicien de naissance, et on doit croire que, comme saint Augustin, c'est par la doctrine de Platon qu'il a été conduit à l'intelligence de l'Évangile [1]. »

On s'explique mieux l'impression et comme le frisson du sublime qu'éprouva un jour Lamennais encore enfant. Il se promenait avec sa bonne sur les remparts de Saint-Malo. La mer était soulevée par une violente tempête. Ce spectacle le fit tressaillir comme d'une secousse électrique : il crut voir l'infini et sentir Dieu. L'émotion l'exalta outre mesure, et, regardant la foule, il se disait à lui-même : « Ils contemplent ce que je contemple, mais ils ne voient pas ce que je vois. » Lamennais ne racontait jamais cette anecdote sans ajouter : « Toutes les fois que mes souvenirs me reportent vers ces temps éloignés, une telle pensée d'orgueil dans un enfant de huit ans me fait encore frémir [2]. »

Il est certain que l'imagination du P. Gratry, comme celle des grands poètes, grossit parfois et embellit les choses jusqu'à les transfigurer. Joseph Autran a raconté quelque part une promenade qu'il fit un jour avec Lamartine et les émerveillements de son illustre compagnon en présence de la nature. A ses yeux, le moindre arbuste était un arbre géant, une taupinée devenait une montagne. Le P. Gratry n'échappait point à ces illusions d'optique, qui animent, agrandissent et colorent les objets. On se souvient de ce rêve éveillé, qu'il fit au collège, dans sa cellule de dortoir, et de la splendide vision de la cité de paix, qui illumina et consola son adolescence. Au Bischenberg, il lui semble entendre un ange, qui lui dit d'une voix pénétrante ces mots : « Renoncement complet! » Il se rappelle l'accent de cette voix, l'effroi

1. *La Quinzaine,* 1er novembre 1894.
2. Cf. *Lamennais, Pages choisies,* par les PP. Molien et Duine, p. 19.

qui le saisit. Il était mis en demeure d'accepter la mort. « Je l'acceptai, dit-il. Et, toujours dans le rêve, je m'étendis sur la terre pour mourir, et la mort passa sur moi [1]. »

Un autre jour, il reçoit comme un ordre intérieur de jeûner. Il obéit, et, dans la matinée, il voulut relire l'Épître de saint Paul aux Hébreux, qui était pour lui un scandale; car elle lui paraissait dénuée de sens. L'inintelligible épître était devenue un fleuve de lumière [2].

On verra plus loin qu'en s'engageant dans sa polémique contre l'infaillibilité, il écrivit ces étranges paroles : « Les derniers des hommes peuvent recevoir et reçoivent des ordres de Dieu, et j'en ai reçu dans ma raison, dans ma conscience et dans ma foi. » Ses amis comme ses adversaires se demandèrent avec effroi s'il ne tombait point dans l'illuminisme.

Cette imagination merveilleuse mêlait aussi ses créations et ses rêves aux conceptions de la science, de la philosophie et même aux données de la religion pour poétiser la vie et s'enchanter d'espérance. Elle franchissait les barrières qui séparent le monde visible du monde invisible, illuminait les mystères du temps et de l'espace.

Ainsi, l'une des opinions qui lui étaient chères, c'est que les planètes sont habitées par des êtres probablement plus grands, plus beaux, plus nobles et plus avancés que nous. Il tenait cependant à l'appuyer sur l'autorité d'un savant. « Un jour donc, raconte D. Nisard, l'un des plus illustres mathématiciens de notre temps, M. Poinsot, le voit entrer chez lui tout ému, comme un homme obsédé d'un problème qu'il ne peut résoudre. « Croyez-vous, lui dit-il sans préambule, que les planètes sont habitées? » Quiconque a connu M. Poinsot peut se figurer la surprise de cet esprit si fin, et, hors des vérités mathé-

1. *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 172.
2. *Id., Ibid.*, p. 173.

matiques, si peu affirmatif, qui se voit pris de si court. « Je l'ignore, dit-il au visiteur en souriant, mais j'incline à le croire. » — « C'est aussi mon sentiment, » dit vivement le P. Gratry, et il se retire, emportant le doute de M. Poinsot comme un commencement de preuve. Déjà, sans doute, dans ses poétiques spéculations sur l'humanité, il avait donné un rôle actif aux planètes[1]. » A quelque temps de là, le P. Gratry rencontrait M. Joseph Bertrand : « Poinsot, lui disait-il, est un grand esprit et d'une admirable éloquence[2]. »

Il était convaincu aussi que nous pouvions entrer « avec ces nobles frères » des autres mondes dans la sainte communion des âmes. « Quoi ! s'écriait-il, faisant allusion à une découverte récente, voici que les plus modestes des êtres, les métaux, se laissent voir à nos yeux, et se font reconnaître et nommer par leur nom sur la terre, saisis par notre science au milieu du rayon de lumière qui les a traversés, il y a trois cents ans peut-être. Se pourrait-il que, dans ces mêmes mondes, les plus nobles et les plus grands des êtres, les plus forts, les plus libres, qui pensent et veulent dans la foi et l'amour, se trouvent dans l'impuissance d'envoyer vers nous leur lumière et leur mouvement ! Fénelon l'avait pressenti, et il disait : « Les « hommes se touchent en Dieu d'un bout du monde à « l'autre. » Moi, je dis que les esprits se touchent d'un monde à l'autre, qu'ils se meuvent, se parlent et s'exhortent en Dieu, et que peut-être les étoiles, dont la lumière physique ne nous arrive qu'en trois mille ans, nous envoient instantanément la lumière des esprits, l'ardeur des âmes, la vibration des volontés[3]. »

A ces idées se rattachaient ses spéculations sur l'avenir de l'humanité. Elles ne cessèrent de le poursuivre, même pendant les luttes du concile. Un jour, l'abbé Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis d'Antin, l'avait invité

1. *Réponse à M. Saint-René Taillandier*, 21 janvier 1874.
2. Joseph Bertrand. Réception de M. d'Haussonville, 13 décembre 1888.
3. *Lettres sur la religion*, p. 313.

à sa table avec quelques amis. On discutait ferme la question de l'infaillibilité. Tout à coup, au beau milieu du débat, le P. Gratry se lève et dit : « La science vient d'établir une loi d'après laquelle les planètes comme la nôtre ne peuvent être habitées moins d'un milliard d'années : nous ne sommes donc que dans la première enfance de l'humanité [1]. » Cette découverte le consolait des épreuves du moment et il se disait : « Mes espérances sont retardées de deux ou trois siècles, mais elles subsistent. »

Il croyait non seulement à la communion des saints, mais à la communication des âmes entre elles, « à ces espèces de lignes électriques qui mettent souvent les hommes en contact, sans égard aux distances ». Il va plus loin. Il écrit un jour à Mme Tonnellé, qui venait de perdre son fils et son mari : « J'ai découvert des choses touchantes, mais auxquelles je n'ose croire entièrement, au sujet des communications des âmes d'un monde à l'autre... Je me demande si mon cher Alfred ne me rend point maintenant d'en haut les discours de chaleureuse exhortation que je lui faisais autrefois, à lui plus qu'à personne peut-être, et qu'il buvait si profondément [2]. »

Cette pensée des relations des morts avec les vivants lui a inspiré une page éloquente et d'une profonde vérité. « La société humaine a, comme l'Église, l'âme et le corps. Outre la société visible sur la terre, où s'accumulent les livres et les découvertes, il y a une société invisible que nous oublions trop. Croyez-vous à l'anéantissement des morts ou à leur renaissance dans la justice et dans la vérité, s'ils en ont eu le germe sur la terre? Si vous ne croyez pas à l'anéantissement des morts, il y a donc l'invisible société de nos pères qui nous regardent, qui nous attendent et qui nous aident, selon l'enseignement de l'Église catholique. Leurs travaux, leurs doctrines passées, purifiées et illuminées, rectifiées dans la

1. Léon Séché. *Éducateurs et moralistes*, p. 228.
2. Lettre inédite, 1862.

vérité; leur contemplation actuelle, le faisceau de ces lumières unies, la réunion et l'accumulation de ces étoiles qui brillent au ciel, exercent sur le monde et sur l'esprit des hommes présents sur terre une sourde et profonde influence, qui est comme le fond salutaire de chaque siècle... Pourquoi ne pas croire que les esprits peuvent nous parler à partir des fibres intimes de notre cœur, et que ceux qui nous parleront clairement au ciel, peuvent déjà nous guider au dedans et nous inspirer aujourd'hui[1]? » Les morts nous parlent, a dit E. M. de Vogué.

Dans le même ordre d'idées, il aimait à rappeler la mystérieuse parole de saint Pierre : « J'aurai soin, dit l'apôtre aux premiers chrétiens, de vous visiter après ma mort pour vous rappeler ces enseignements. » « Si nous avions une foi plus vigoureuse, ajoutait-il, la mort ne serait plus qu'un voile semi-transparent sous lequel nous sentirions, pour ainsi dire, les chères âmes que nous avons perdues, comme un petit enfant qui, jouant avec sa mère ou sa sœur cachée sous un tapis, la touche, s'il ne la voit plus[2]. »

C'est en Dieu, en effet, que les âmes se touchent et communiquent entre elles. C'est aussi en lui qu'elles se retrempent, que se renouvellent non seulement leurs forces spirituelles, mais jusqu'à la vitalité physique de notre être. « Il y a une prière, qui est de tout l'homme, même corporel. Et cette partie de la prière est le plus grand et le premier des aliments, des médicaments, des médecins. Souvent, calme subit dans le corps qui gémissait et qui souffrait; apaisement, soulagement et parfois guérison; rétablissement, recueillement d'une foule de choses qui étaient altérées, dispersées; retour à l'état vrai du corps dont il est dit : *corpus tuum erit lucidum totum*[3]... »

1. *Logique*, t. I, p. 253-4. Voir pièces justificatives, p. 487.
2. Cité par le cardinal Perraud. Allocution du 14 fév. 1873.
3. Fragment inédit, 17 mai 1865. Voir la note, p. 487.

III

Par tout ce qui précède, on voit que, le plus souvent, c'est le cœur qui donne le branle à l'imagination, le désir d'éclairer et de consoler les hommes. Le P. Gratry fut un grand et noble cœur. Les douleurs de la patrie l'atteignirent jusqu'au fond de l'âme en 1870. Il souffrait doublement, et de ces égorgements en masse et de l'ajournement de ses espérances de paix et de fraternité entre les hommes. « J'en suis malade de tristesse, écrivait-il. J'aime la France comme ma mère. J'aime les Allemands comme mes amis; je suis navré de les voir entraînés par des chefs pervers (je ne parle que de Bismarck), dans tant d'horreurs qu'ils nous font subir et qu'ils ont à subir. L'on se tue à peu près en nombre égal. C'est du plus odieux paganisme. C'est de la satanique antiquité..... On dit que l'on a brisé les idoles. On croit être entré dans l'ère chrétienne! C'est pousser trop loin la sottise. Oui, il y a quelques chrétiens dispersés parmi les païens. Mais il leur reste toujours à briser les idoles, à abolir bien pis que les jeux du cirque et les meurtres des gladiateurs[1]. »

« Je ne puis travailler. Je ne puis m'occuper que de ce qui se passe. Quelle abomination que cette guerre! quel crime! quel sera devant Dieu l'état de l'âme ou des âmes de ceux qui — Dieu les connaît — ont été causes de ces massacres! Et jusqu'à quand les peuples se laisseront-ils conduire ainsi à la boucherie [2]? »

Les tortures atroces des blessés et des mourants lui donnaient des cauchemars, tant, selon le mot de Bossuet sur Nicolas Cornet, « il n'y avait pas d'âme plus française que la sienne ; tant il était Français jusqu'au fond des entrailles! » Il essayait de se consoler en pensant que Dieu est présent pour soutenir et fortifier les martyrs du de-

1. Lettres inédites à Mlle Mohler, 21 oct. et 24 nov. 1870.
2. *Ibid.*, 21 août 1870.

voir. Le fait extraordinaire arrivé au général de Sonis le confirma dans ces idées, et lui fit grand bien.

« Je crois, écrivait-il, que Dieu soulage, neutralise, endort en grande partie la torture, les souffrances des martyrs, des mourants. Il a pitié des douleurs atroces qui font crier à tout homme : ô mon Dieu! ô mon Dieu!

« Or, ce qui m'accablait dernièrement, moi comme beaucoup d'autres, c'était la continuelle pensée des blessés, des mourants étendus la nuit sur les champs de bataille dans la neige et la glace. Malgré ma foi, j'en souffrais cruellement.

« Mais voici un fait, qui, à lui seul, est immense. Le général de Sonis a dit à quelqu'un qui me l'écrit que, « blessé à la cuisse si « gravement qu'il a fallu l'amputer, et le pied de l'autre jambe étant « gelé, il a été enseveli pendant plus de 24 heures sous la neige. Là, « priant Dieu et invoquant la sainte Vierge, comme on appelle sa « mère, *il affirme n'avoir jamais éprouvé un plus grand calme*, se « trouvant physiquement aussi bien que dans son lit, et moralement sans une seconde de désespoir ni d'inquiétude! » Cela n'est-il pas splendide de beauté? Eh bien! j'en ai le ferme espoir, des milliers et des milliers, presque tous peut-être, sont ainsi plus ou moins soulagés par Dieu et par la Mère universelle.

« Je poursuivrai, s'il plaît à Dieu, l'étude exacte de ce grand fait[1]. »

Ainsi, chez lui, le patriotisme demandait des consolations, peut-être des illusions à la foi.

A propos de ces sentiments patriotiques, comment ne pas rappeler le trait touchant cité par le cardinal Perraud? On venait d'ouvrir une souscription nationale pour la libération du territoire. Le Père était étendu sur son lit de douleur, qui devenait son lit d'agonie. Oubliant son martyre, il se préoccupait du succès de l'entreprise. « Ne serait-ce pas le moment de faire une trouée? » dit-il au P. Adolphe Perraud. Celui-ci crut tout d'abord que le cher malade souhaitait une incision dans sa tumeur. « Où cela, mon Père, lui dit-il, faire une trouée? » — « Mais, reprit vivement le P. Gratry, dans son capital, afin de hâter la marche de cette souscription; car il faut qu'elle réussisse[2]. »

1. Lettre inédite du 27 février 1871.
2. *Le P. Gratry. Ses derniers jours.*

Voilà bien l'élan naturel de cette âme généreuse, si brillante et si française, prompte à la pitié, toujours en avant, cœur ouvert et bourse ouverte! Elle faisait les grandes choses simplement, parce qu'il ne lui en coûtait point de les faire!

Quatre jours avant sa mort, les mêmes préoccupations le poursuivaient, et se traduisaient par des mots à peine articulés devant la personne qui le soignait avec un si grand dévouement : « la France!... la France!... » Mon Père, lui répondait cet ange gardien, la France ne périra pas. Elle a de trop bons serviteurs. Elle se relèvera. » Le malade témoignait par un signe expressif du bien que lui faisait cette réponse; « puis, imprimant un petit mouvement d'arrière à son fauteuil, il se tourna vers les montagnes de la Savoie, toutes brillantes de neige et dorées par le soleil levant, et une expression de sérénité, d'espoir et d'enthousiasme illumina son visage[1] ».

Mais le grand attrait de cette nature exquise et cordiale, c'était sa charité. Il était profondément aimant. « Il faut apprendre à aimer tous les hommes, disait-il, sans espérance de retour, à se verser, ainsi que notre Père céleste, sur les méchants, comme sur les bons, à soulager les plus malades, à secourir les plus ingrats[2]. » Ces dispositions habituelles à la tendresse et à la compassion, vivifiées par les inspirations d'une foi profonde, font les vrais consolateurs. Le P. Gratry excellait dans l'art délicat de relever ceux qui souffrent, de réveiller chez eux les motifs d'action qui donnent du prix à la vie et qui rendent à une âme le ressort et l'élan chrétien. Quand l'un de ses disciples, M. Félix Nourrisson, perdit son père, il lui écrivit cette lettre admirable (30 mars 1851) :

« Mon bien cher ami, Je reçois à l'instant la nouvelle du malheur qui vous frappe, — et voici ce que j'ai à vous en dire. Il faut d'abord, quoi qu'il soit arrivé, vous confier beaucoup en la bonté de Dieu,

1. Mémoires inédits de la famille Mohler.
2. *La Morale et la Loi de l'Histoire*, t. I, p. 119.

pour l'avenir éternel de votre bon père. En second lieu, il faut maintenant le représenter devant Dieu. Vous êtes la trace qu'il a laissée sur la terre ; vous êtes comme un autre lui-même, chargé maintenant de vivre et de travailler pour lui. Faites donc en sorte que cette trace soit vraiment lumineuse, et que cet autre lui-même fasse pour lui beaucoup de fruit, et beaucoup de bien, c'est-à-dire gagne à Dieu beaucoup d'âmes.

« Il faut pour cela, cher ami, relever encore, s'il est possible, l'idée que vous devez avoir de votre vocation philosophique ; y voir un sacerdoce ; tenir pour rien toute philosophie qui ne mène pas à Jésus-Christ, et qui ne se développe pas en présence de la mort et de l'éternité ; il faut prendre de nouvelles résolutions de vivre et de travailler pour Dieu, directement, immédiatement, et de fuir comme une illusion les travaux de l'esprit qui ne mènent pas tout droit à Dieu.

« J'avais juste votre âge, quand j'ai perdu ma mère, et je n'ai trouvé de consolation que dans les pensées que je viens de dire : frappé au cœur de cette plaie vive que rien ne peut entièrement effacer, j'ai travaillé davantage en présence de la mort, et j'ai fui davantage tout ce qui était vain..... [1]. »

Plus touchante et plus réconfortante encore, plus pénétrée de compatissante tendresse est la lettre qu'il adressait à la fiancée d'Henri Regnault, le jeune et déjà célèbre artiste tué au combat de Montretout :

« Mon enfant, ma bien chère enfant, qu'ai-je à vous demander ? J'ai à vous demander l'immense héroïsme de ne pas fléchir jusqu'au désespoir. Maintenez-vous dans la vie, et bientôt dans l'activité. Soyez un des instruments de cette cause pour laquelle il est mort.

« Mourir pour une cause sacrée ne saurait être néant et vanité. Cela est grand et a une suite. Un pareil acte, un pareil don de soi, est une réalité qui subsiste.

« Rien de petit ne se perd ; à plus forte raison, rien de grand. Tout martyr a sa vie éternelle, en pleine et solide vérité.

« Mon enfant, élevez votre âme très haut. Ce monde n'est pas un jeu cruel, ni une apparence vaine. Le triomphe de toute justice et de tout bien est assuré, le triomphe de la vie sur la mort est certain. Lorsque deux êtres se sont donné la main, et ont dit : Pour toujours, ils se retrouveront, quoi qu'il arrive. « Lorsque deux d'entre vous, dit le Christ, sont d'accord sur la terre, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront. » Si vous avez demandé le bonheur éternel, vous l'obtiendrez. Notre Père est un père, et il est tout-puissant [2]. »

1. Lettre communiquée, avec l'autorisation de la famille, par mon confrère le R. P. Thédenat, de l'Institut.

2. *Le P. Gratry. Ses derniers jours. Son testament spirituel.*

Les cœurs enclins à la pitié pardonnent et oublient volontiers les torts dont ils ont eu à souffrir. On se souvient du chagrin qu'éprouva le P. Gratry lorsque la maison de Saint-Lô lui prit successivement les meilleurs ouvriers de son atelier d'apologétique. Ce sentiment ne l'empêcha point d'y accepter l'hospitalité, dès 1859, et, peu à peu, il finit par « voir de moins mauvais œil, selon l'expression de l'un de ses amis, cette mécanique à engrenages, qu'il avait tant de fois vouée aux dieux infernaux ».

Quelqu'un se permit un jour de le diffamer odieusement, avec la plus coupable légèreté. Le P. Gratry en éprouva une véhémente indignation qu'il eut peine à surmonter. Il épancha sa douleur dans le cœur de Mgr Dupanloup, en termes émus où il mit à nu le fond de son âme : « Je m'efforce d'être, comme on le dit, *un digne homme*, en n'étant pas méchant, et en ayant bonne volonté. Mais j'ai, de plus, l'honneur d'être prêtre, et j'ai en outre la grâce d'une conviction ardente et lumineuse, qui fait le bonheur et le ressort de toute ma vie. Je vis dans une tout autre sphère que ne supposent ceux qui me traitent « d'enfant ». Je vis dans la sollicitude du Christ pour tout le genre humain. Je porte sa faim et sa soif dans mon âme. Et c'est ce qui, depuis bientôt quarante-quatre ans, ne me laisse aucun repos. Si l'on veut me connaître, c'est là le fond. Je suis indigne, je le sais, de posséder ce fond, qui est mon Maître et mon Dieu; mais lui le veut ainsi; et, avec sa grâce, je mourrai ainsi. »

Quant à l'auteur de cette vilenie, « il m'a fallu, poursuit-il, quelques heures de lutte pour lui pardonner absolument. Mais, c'est fait [1] ».

Tel était le P. Gratry. Avant tout, un homme de foi et d'indomptable espérance, une âme d'apôtre, fidèle jusqu'au bout, à travers tant de péripéties, à l'inspira-

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 1868.

tion première, à la ligne directrice tracée d'en haut, qui fait la belle unité de sa vie ; un ouvrier de paix et de concorde, travaillant à dissiper les malentendus, à rapprocher, à unir les enfants de Dieu dans la vérité et dans l'amour. En son fond humain, « une nature qui tenait de la femme par la profondeur et la tendresse du sentiment, et de celle de l'ange par l'intuition directe et par une sorte d'extase rationnelle, qui était devenue l'habitude de son esprit, » une douceur, une dignité sereine et une aménité gracieuse dans les relations, un patriotisme ardent et réfléchi, une imagination de voyant, devant laquelle semblaient s'ouvrir les profondeurs du monde invisible, et, parmi ces traits expressifs et harmonieux, se jouant comme un sourire, quelques singularités touchantes et amusantes; enfin, surnageant à tout cela, le charme de la jeunesse, de la candeur, de la naïveté, qui donnent à cette physionomie un air original et unique, et achèvent de lui gagner la sympathie.

CHAPITRE XXIII

LE CONCILE DU VATICAN. POLÉMIQUE CONTRE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE (1870)

Le concile du Vatican s'ouvrit le 8 décembre 1869. Le P. Gratry avait alors soixante-quatre ans. Il était entré dans cet automne de la vie, dont il a dépeint avec un sentiment si intense, une poésie si profonde, les tristesses intimes, les sourdes révoltes et les mystérieux renouvellements [1]. Les jours diminuent; la lumière et la chaleur décroissent, toutes choses se décolorent; et, à mesure que la pente devient de plus en plus rapide, s'accélère le mouvement qui nous entraîne vers la mort. Ses illusions étaient tombées les unes après les autres; il avait renoncé à l'espérance de voir de son vivant la justice et la vérité régner sur la terre. La bienheureuse cité de paix, rêve de sa jeunesse, n'est point de ce monde; l'union tant désirée des cœurs et des âmes ne se réalise qu'ailleurs. Il finissait par s'y résigner. Son projet d'atelier philosophique était abandonné. Les jeunes gens n'ont ni les mêmes idées, ni les mêmes préoccupations que les vieillards; le tour d'esprit et d'imagination se renouvelle; la langue elle-même change, et, d'une génération à l'autre, l'on ne se comprend plus. Mais la foi de ce grand croyant était de plus en plus vivante « Je travaille depuis plus de quarante années, avec une grande ardeur, écrivait-il, à la comparaison de presque toutes les sciences physiques, historiques,

1. *Connaissance de l'âme*, t. II.

morales, psychologiques, théologiques, et je me trouve, à mesure que j'avance dans la vie, toujours plus convaincu [1]. » Il venait d'en donner une preuve par une dernière et vigoureuse polémique contre M. Vacherot, et les *Lettres sur la religion* n'étaient, dans sa pensée, qu'une « sorte de préface » à un Essai sur le christianisme considéré du point de vue des sciences comparées [2].

C'est l'heure où éclatait dans le public la controverse passionnée sur l'infaillibilité pontificale. Il semblait bien que le P. Gratry, étranger jusque-là aux études spéciales d'histoire ecclésiastique et de théologie, n'eût pas à s'en mêler, encore moins à se prononcer contre la croyance générale de l'Église, croyance qui avait été aussi la sienne. N'avait-il pas écrit et réimprimé, dans les éditions successives de la *Connaissance de Dieu*, sa profession de foi explicite sur la question : « Presque tous les catholiques, disait-il, croient en théorie, et tous admettent en pratique que le Souverain Pontife, jugeant solennellement, *ex cathedra,* en matière de foi ou de mœurs, est infaillible [3]. » Après une pareille déclaration, on ne s'attendait pas à le voir tout à coup se démentir, s'engager à fond dans la lutte et essayer de prouver que la croyance à l'infaillibilité pontificale était une nouveauté, nouveauté introduite au moyen âge dans l'Église par les faux matériels et par les impostures d'une école de mensonge.

Que s'était-il donc passé? Quelles ont pu être les causes de ce revirement, de cette irruption soudaine et violente d'un homme de paix, fatigué par toute une vie de travail, dans une polémique d'où semblaient devoir l'écarter son opinion antérieure, non moins que son insuffisante préparation, et où allaient sombrer, avec ses dernières forces physiques, sa popularité et quelque chose de sa bonne renommée parmi les âmes chrétiennes?

1. *Lettres sur la religion*, p. 169.
2. *Id., Ibid.*, p. 170.
3. Cf. aussi *Mois de Marie*, XIII[e] méditation.

Elles sont plus lointaines et plus profondes qu'il ne paraît au premier abord, et il est à propos de les expliquer. On peut le faire en toute liberté aujourd'hui; car ces événements sont entrés dans l'histoire, et ils ont marché si vite, que, pour la génération présente, ils semblent dater de deux siècles.

I

Sans être un théoricien politique, le P. Gratry se rattachait par sa générosité native, par ses illusions et ses espérances, comme par ses affections et sympathies personnelles, au groupe des « catholiques libéraux ». Une amitié de plus de vingt ans l'unissait étroitement à Mgr Dupanloup. Des idées communes, les mêmes luttes pour de grandes causes, en particulier pour la cause de la Pologne, l'avaient lié à Montalembert par une sorte de fraternité d'armes. Augustin Cochin lui avait voué une admiration et une sorte de tendresse, dont nous verrons plus loin un éloquent témoignage. On ne pouvait contester d'ailleurs à cette pléiade d'hommes de foi et d'action, où brillaient aussi les noms de Falloux, de Lacordaire, d'Albert de Broglie, de Foisset, ni la distinction de l'esprit, ni l'élévation de l'âme, ni le dévouement absolu à l'Église et au Saint-Siège.

Mais ils inclinaient plus ou moins vers une doctrine politique et sociale où l'erreur se mêlait à la vérité. Partant de l'idée chrétienne de la noblesse divine de l'âme et du respect dû à la conscience de chacun, ils exaltaient la liberté individuelle comme le pivot central de la société future. La liberté, fondée sur le droit commun et sur l'égalité, réglée par la raison et la justice, était saluée par Montalembert au congrès de Malines (1863) comme le signe d'un « progrès social immense ». L'orateur eut beau faire les réserves les plus expresses sur les droits supérieurs de la vérité, répéter qu'il n'entendait pas professer une théorie absolue, mais une doc-

trine pratique, tirée de la leçon des événements; en fait, il semblait bien énoncer des principes, exalter outre mesure les droits de l'individu aux dépens de ceux de la société et regarder la tolérance civile comme un idéal universel.

Ce principe fondamental une fois posé, il en découle des conséquences que voici : indépendance réciproque du pouvoir civil et du pouvoir religieux, égalité de tous les cultes devant la loi, liberté de l'erreur, liberté sans danger, croyait-on, car, en vertu de sa force naturelle, la vérité finira toujours par prévaloir. Telles étaient, à des nuances près, les idées directrices des « catholiques libéraux ». S'ils s'étaient contentés de les présenter comme les seules possibles et pratiques dans notre société mêlée et troublée, ils n'eussent pas donné prise aux attaques passionnées de leurs adversaires. Mais ils allaient plus loin et semblaient parfois les considérer, avec Montalembert, comme le terme d'un progrès immense, comme les conditions d'un régime normal et définitif pour l'avenir. Rien d'organisé et de systématique d'ailleurs dans leurs vues. Montalembert et M. de Falloux étaient des hommes d'action, non des idéologues. « Loin d'avoir des prétentions théologiques, ils n'avaient point, remarque M. Foisset lui-même, le tour d'esprit qui se prête à concevoir l'ordre d'idées où se meuvent les théologiens de profession : cette sphère leur échappait. C'étaient exclusivement des hommes politiques [1]. » Mais il se rencontrait que leur point de vue n'était pas toujours soutenable en théologie. En fait, ils obéissaient à des tendances plutôt qu'à une doctrine nettement définie; et dans le mouvement général, chacun réglait son allure d'après son propre tempérament et son tour d'esprit. Par suite, le mot d' « école libérale » qu'on a appliqué à tout le groupe, mot qui suppose une adhésion générale à une théorie liée et précise, n'est que d'une justesse toute relative.

1. Lettre inédite à Mgr Dupanloup, 7 mars 1868.

Visiblement, la préoccupation exclusive du respect dû à la conscience de chacun et à la liberté individuelle, leur faisait oublier deux vérités capitales : d'abord, que l'homme n'est pas un être abstrait, ni un individu isolé, mais un être essentiellement social, auquel s'impose le respect des fondements de la société dont il fait partie et où il vit. Or, l'état légitime, régulier, d'une société *chrétienne,* est celui où le christianisme la pénètre, la domine, la soutient, anime de son esprit les institutions et les lois. Ils ne le contestaient nullement ; mais, pour ne l'avoir pas affirmé assez haut, ils encoururent les plus violentes et les plus injustes attaques. Des adversaires passionnés leur reprochèrent, comme une absurdité et une trahison, ce qui n'était point du tout leur pensée, de vouloir gouverner comme s'ils ignoraient Jésus-Christ et l'Église et la fin surnaturelle de l'homme. On leur imputa la doctrine du libéralisme athée ou indifférent.

Ce qu'ils oubliaient encore, c'est que l'homme naît malade, enclin au mal et à l'erreur, et que, par suite de cette infirmité originelle, il penchera de préférence, dans la lutte entre le vrai et le faux, vers ce qui flatte ses passions et ses appétits plutôt que du côté de la vérité et du bien. Conséquemment, dans une société chrétienne, non seulement le pouvoir ne doit pas entraver l'action de l'Église sur les âmes, mais il est juste et désirable qu'il la favorise, et que, dans la mesure possible et sage, il arrête la propagation de l'erreur. Car l'erreur n'a pas de droits et n'en saurait avoir. Contre ses entreprises, la société chrétienne, qu'elle menace, a le droit et le devoir de se défendre et de protéger les ignorants et les faibles.

Tels sont les principes que Pie IX rappela au monde par l'Encyclique *Quanta cura* et par le *Syllabus*. Sans doute, ces principes une fois saufs, l'Église ne fait pas difficulté de s'accommoder, dans la pratique, à l'état des sociétés troublées et divisées telles que la nôtre, d'accepter sincèrement un régime de franche et loyale liberté, quand ce

régime est une condition de paix sociale et de bien public.

Aux craintes et aux défiances contraires de Glasdstone, le cardinal Manning opposait une réponse que M. Keller a portée à la tribune française : « Nous voudrions, sans doute, que tout le monde crût pleinement à la vérité; mais une foi imposée est une hypocrisie haïssable devant Dieu et devant les hommes. La foi est un acte de la volonté ; forcer les hommes à professer ce qu'ils ne croient pas, est contraire à la loi de Dieu, et produire la foi par la force est littéralement impossible. C'est par la conviction de la raison et par la persuasion de la volonté que l'unité de la foi s'est établie parmi les nations. Une fois brisée, rien, sauf la conviction et la persuasion, ne peut la rétablir.

« Si les catholiques arrivaient demain au pouvoir en Angleterre, pas une seule loi pénale ne serait proposée, pas l'ombre de contrainte ne serait exercée sur la foi des autres.

« Nous ne fermerions pas une de leurs églises, pas un collège, pas une école. Ils jouiraient de la même liberté dont nous jouissons aujourd'hui comme minorité[1]. »

Seulement l'Église ne saurait admettre que l'état présent soit un progrès ni l'état de perfection idéale.

Ces vérités qui répugnaient si étrangement à une brillante élite de catholiques, vers 1864, paraissent aujourd'hui toutes naturelles[2].

S'il faut en croire le P. Ramière, le P. Gratry avait épousé les illusions de ses amis. « Il s'était persuadé que le système libéral est le seul vrai ; l'Église, selon lui, ne pourrait reconquérir son empire sur les sociétés modernes qu'autant qu'elle proclamerait la vérité de ce système. Nous lui avions, poursuit-il, entendu exprimer cette conviction plusieurs années avant le Concile, avec une énergie d'affirmation qui ne laissait aucune place à

1. Cf. R. P. Largent. *L'abbé de Broglie, sa vie, ses œuvres*, p. 81.

2. Voir dans la *Quinzaine* du 1er janvier 1899 le remarquable article de M. G. Fonsegrive, intitulé *La crise du libéralisme*.

la controverse. A cet égard, il était absolutiste au plus haut degré[1]. »

Au fond pourtant, ajoute-t-il, il y avait, dans son fait, beaucoup plus de malentendu que d'erreur. En voici la preuve : « Un jour, nous le rencontrâmes avec son plus cher disciple, l'abbé Perreyve, et nous leur posâmes à l'un et à l'autre cette question : « N'admettez-vous pas que Jésus-Christ est le roi des sociétés civiles aussi bien que des individus qui les composent, et que ces sociétés, dans leurs actes publics, aussi bien que les individus, dans leurs relations privées, sont obligées de se soumettre à la loi évangélique ? » Nos deux interlocuteurs se récrièrent en entendant poser ainsi la question, et ils déclarèrent que tous leurs travaux avaient pour but d'affirmer et d'établir ce règne, aussi bien social qu'individuel, de Jésus-Christ. « Mais alors, répliquâmes-nous, vous êtes d'accord avec vos adversaires sur la question de principe et il ne reste plus entre vous et eux que des questions d'application sur lesquelles il ne saurait être bien difficile de s'entendre[2]. »

Il faut remarquer, en effet, que le P. Gratry, lui aussi, envisageait la question beaucoup moins au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Très frappé de ce fait que, dans le monde politique, les catholiques sont en minorité, il estimait que, pour eux, le moyen de se faire écouter de leurs adversaires était de se placer sur un terrain commun où l'on pût s'entendre. Commencer par dire à ceux-ci : Vous êtes l'erreur et je suis la vérité, c'était, à ses yeux, se fermer d'avance les oreilles et les cœurs, et soulever contre soi une opposition acharnée. En outre, il lui répugnait absolument de lier en France l'action de l'Église à celle d'un gouvernement césarien ; cette alliance, prônée par Louis Veuillot, lui paraissait une faute et une duperie. Sous l'empire de ces considérations particulières, il en vint à penser que le régime

1. *Études religieuses*, novembre 1872. *Le P. Gratry.*
2. *Études religieuses*, novembre 1872. *Le P. Gratry*, p. 716.

de liberté et d'égalité de tous les cultes sous un pouvoir juste pouvait bien être le régime désormais le meilleur et le plus souhaitable. L'agitation et les colères suscitées par le *Syllabus,* l'impuissance d'agir où se trouvaient réduits momentanément ses amis, devenus suspects à Rome et à une partie de l'opinion, le confirmèrent de plus en plus dans ses vues.

Ce que souffraient, en effet, quelques catholiques des plus éclairés et des plus dévoués ne se peut décrire. L'un d'eux, d'une foi, d'une modération et d'une noblesse d'âme peu communes, le plus théologien de tout le groupe, quoique laïque, M. Foisset, ne pouvait contenir des cris d'angoisse à faire pitié. « Dans un temps, écrivait-il à Mgr Dupanloup, où la scission religieuse opérée par le protestantisme, s'est aggravée à tel point qu'il n'y a plus qu'un seul gouvernement catholique, celui d'Espagne, lequel ne jouit d'aucune autorité morale au dehors; dans un temps où en France, en Autriche, en Italie, c'est-à-dire au sein des trois principales nations catholiques du monde, le plus grand nombre de ceux qui donnent le branle aux affaires et à l'opinion a cessé d'être catholique, est-il expédient que le Saint-Siège parle comme il vient de parler? Est-il possible que le chef de l'Église soit assisté de Dieu, lorsqu'il semble pris de l'esprit de vertige et gouverne au mépris de toutes les prévisions de la politique? » Sa foi même en était troublée. « N'est-ce pas affreux, ajoutait-il, quand on n'a respiré toute sa vie que pour la religion et pour l'Église, quand on est arrivé à l'âge de soixante-neuf ans sans avoir douté jamais, n'est-ce pas affreux d'être tenté ainsi sur le bord de sa fosse[1]? »

Douleur pathétique d'un grand cœur! Elle était également celle de ses amis politiques. Ils ne voyaient point que le premier besoin d'une génération désorientée comme la nôtre est de savoir où est le pôle du vrai, de distinguer nettement les frontières qui le séparent du faux, de remettre en lumière les principes oubliés ou

1. Lettres inédites du 22 juin et du 15 décembre 1868.

compromis. A certaines heures le P. Gratry pensa comme eux. De là à croire que Pie IX s'était trompé au moins sur le degré de vérité que peuvent porter nos contemporains, il n'y avait qu'un pas. Or, qu'arrivait-il? Le pape allait être proclamé infaillible. Son enseignement prenait aussitôt un caractère d'autorité irréfragable. Les idées libérales étaient indirectement atteintes. La discussion ne serait plus permise. Le P. Gratry voit déjà l'heure où il devra opter entre des convictions profondément enracinées chez lui et sa foi de chrétien. Il se trouble, et de la meilleure foi du monde, « il se jette dans la lutte avec toute l'ardeur de l'amour qu'il avait voué à la vérité ».

Il s'y laisse emporter avec d'autant plus de fougue que la majorité infaillibiliste est à ses yeux très passionnée, qu'elle lui paraît avoir son siège fait, qu'une nuée d'écrivains et de brochuriers perdent toute mesure et semblent défier l'opinion. Il n'est point de pouvoir fort autour duquel ne s'agitent des courtisans et des exaltés. La papauté n'échappe point à cette condition humaine. Ne s'est-il pas rencontré des canonistes, au moyen âge, pour soutenir que le pape est investi de la plénitude du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, que les rois ne sont que ses vicaires pour l'exercice de la puissance temporelle, qu'ils lui sont soumis de la même manière que les évêques, qu'il les institue et les détrône à son gré? Au xive siècle, un théologien, Gilles de Rome, archevêque de Bourges, va jusqu'à prétendre que les propriétés privées elles-mêmes relèvent du haut domaine ecclésiastique, et que, par suite, les infidèles n'ont le droit de rien posséder[1]. De même, à cette heure, l'infaillibilité doctrinale, officielle, *ex cathedra*, pour la foi et les mœurs, ne suffisait pas à quelques intempérants : « il leur fallait une infaillibilité absolue, inconditionnelle, illimitée, universelle[2] ».

A distance, ces extravagances d'enfants perdus nous

1. Cf. *R. P. Baudrillart, Revue d'histoire et de littérature religieuse*, t. III, 1898, n°s 3 et 4.
2. É. Ollivier. *L'Église et l'État au concile du Vatican*, t. I, p. 119.

laissent froids. Dans le milieu fiévreux où elles se produisaient en 1869 et en 1870, elles semaient l'effroi dans une partie du public, surtout chez les natures impressionnables.

Le P. Gratry en est ému plus que de raison, d'autant plus qu'il croit à un lien secret entre l'infaillibilité et la doctrine théologique du pouvoir indirect des Papes sur le temporel des rois. La première lui semble un acheminement à la seconde. C'est aussi la pensée de Mgr Dupanloup ; c'est celle de leurs amis politiques. La plupart des docteurs infaillibilistes ne sont-ils point partisans des deux doctrines? Par suite, l'accroissement de l'autorité des Papes n'est-elle pas une menace pour l'avenir de la société civile? On n'a pas oublié le retentissant manifeste du 11 juillet 1868, où Louis Veuillot, dans des pages de haute et puissante inspiration, d'une plénitude et d'une éloquence qui rappellent Joseph de Maistre, annonce, sur un ton de prophète, presque de voyant, à propos de la bulle d'indiction du Concile, la fin d'un monde et le commencement d'un ordre nouveau. Pour la première fois, les souverains n'ont pas été invités à siéger dans cette assemblée législative. Entre l'Église et les États, l'union est rompue, s'écrie Louis Veuillot; la société moderne va à la dissolution et au chaos ; les Concordats vont être détruits ; une ère nouvelle s'inaugure. « Par delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe; on entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, *on voit renaître une Confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain,* également protégé et protecteur de tout le monde ; un peuple *saint,* comme il y eut un *Saint Empire.* »

C'est l'oracle de la majorité des catholiques français qui parle ainsi. L'inquiétude gagne une partie de l'opinion, au point que Pie IX juge à propos d'intervenir pour la rassurer. « Le pouvoir indirect, dira-t-il, n'a rien de commun avec l'infaillibilité pontificale. Il fut une

conséquence du droit public en vigueur au moyen âge du consentement des nations chrétiennes, qui reconnaissaient dans le Pape l'arbitre suprême de la chrétienté. La mauvaise foi seule peut confondre des objets si divers et des époques si peu semblables, comme si un jugement infaillible porté sur une vérité révélée a quelque analogie avec un droit que les Papes, sollicités par le vœu des peuples, ont dû exercer, quand le bien général l'exigeait. » (Discours du 20 juillet 1870.)

Mais à ce moment de trouble et de confusion, où l'émotion fait perdre la juste notion des choses et le sens de la mesure, les terreurs fantastiques ont beau jeu. Le P. Gratry n'y échappe pas. Il se prend à redouter non seulement l'infaillibilité doctrinale, mais l'infaillibilité personnelle, mais l'infaillibilité *politique* et *gouvernementale*. Voilà ce qu'il a déclaré lui-même dans une lettre à un de ses confrères de l'Académie[1]. Craintes chimériques, qui n'effleurent même point chez nous le président du conseil des ministres, M. Émile Ollivier. L'infaillibilité pontificale lui paraît, au contraire, une question d'ordre purement théologique et doctrinal, dans laquelle l'État n'a aucun intérêt à intervenir; et il s'abstient, pour ce motif, de s'ingérer dans la discussion. Cette vue sereine des choses n'est point celle du P. Gratry. Toutes les inquiétudes de ses amis du *Correspondant,* dont M. Daru se fera plus tard l'interprète officiel par un *Memorandum* respectueusement comminatoire, retentissent au fond de son âme, l'agitent, le poussent aux extrêmes. Par suite, ce n'est point cette chimère d'infaillibilité personnelle, scientifique, politique, qu'il combattra; car il n'en est pas question; mais l'infaillibilité officielle et doctrinale elle-même, et de la sorte, il sera aux prises, non avec une école d'exaltés, mais avec la grande majorité de l'épiscopat.

Il hésite d'autant moins qu'il vient de se faire, trop

1. Lettre citée par le P. Adolphe Perraud dans *les Derniers Jours du P. Gratry,* p. 237.

rapidement sans doute et d'après les documents qu'on lui a fournis, une conviction sur le fond du débat. D'étranges découvertes scandalisent sa raison et sa foi. Il en est venu à croire « qu'il existe dans l'Église une école d'erreur, qui fait usage, sans le savoir, d'une longue tradition de mensonge et de fraude; école qui a trompé déjà des milliers d'esprits, parmi lesquels saint Thomas d'Aquin; et qui peut, aujourd'hui encore, tromper les plus intelligents, et surtout les âmes les plus pures; que cette école de dissimulation, de ruse et de mensonge travaille à étouffer l'histoire révélatrice du pape Honorius, mutile l'antique bréviaire romain, qui, du VIIe au XVIe siècle, portait, en termes indiscutables, la condamnation d'Honorius comme hérétique et monothélite ». Cette altération frauduleuse du bréviaire romain lui paraît bien constatée. En outre, la doctrine de l'infaillibilité s'appuie, selon lui, sur des documents frelatés, sur les fausses décrétales et sur des textes conciliaires et patristiques fabriqués par un faussaire du XIIIe siècle. Nulle question n'a été davantage déshonorée par la mauvaise foi, nulle n'a été gangrenée plus à fond par la fourberie. « N'est-il pas temps que les hommes d'honneur, que les hommes de cœur, les hommes de foi regardent ce scandale en face, et chassent du temple, non plus seulement les vendeurs, mais les voleurs et les fabricateurs de fausse monnaie religieuse et morale[1] ? »

Telle est l'indignation du P. Gratry contre ce qui lui paraît une conspiration permanente contre la vérité. De divers côtés on le pousse à intervenir; on lui en fait même une obligation de conscience.

Il se recueille intérieurement comme il en a l'habitude pour écouter « le seul Maître dont les hommes doivent recevoir les enseignements ». Convaincu que Dieu parle toujours à qui sait l'entendre, il oublie que la direction individuelle donnée au fond de la conscience de chacun ne saurait être en contradiction avec la direction sociale

1. *Lettres sur l'Infaillibilité, passim.*

et authentique de l'Église, interprète officiel et visible de Jésus-Christ. Réduit à lui-même, en effet, l'homme court le risque d'être la dupe de préjugés et d'erreurs, la dupe de son imagination et de ses rêves mystiques; il s'expose à être victime de ses propres suggestions et d'un illuminisme inconscient.

Scientifiquement, le P. Gratry était insuffisamment préparé à trancher des questions très délicates; il n'avait pu prendre connaissance par lui-même des documents et surtout examiner les preuves et les témoignages contradictoires. Aussi mal armé, se mettre en opposition ouverte avec la majorité de l'épiscopat, était au moins une grave imprudence. S'il se fût contenté de signaler aux évêques les obscurités à éclaircir, les problèmes historiques à étudier et à résoudre pour amener la question à maturité, il eût emporté l'approbation générale. C'est ce qu'avaient fait les Pères allemands du Concile par la bouche du cardinal Rauscher. Après avoir rappelé l'enseignement de pieux et savants auteurs, d'après lequel les décrets du Pontife romain touchant la foi et les mœurs, lorsqu'il parle *ex cathedra,* sont irréformables, même sans le consentement de l'Église, ils ajoutaient : « Nous ne pouvons taire, cependant, qu'il subsiste de grandes difficultés provenant des actes et des écrits des Pères de l'Église consignés dans des documents authentiques de l'histoire et de la doctrine catholique elle-même; et, à moins que ces difficultés ne soient résolues, il est impossible que l'opinion recommandée dans le *postulatum* sur l'infaillibilité, soit proposée au peuple chrétien, comme révélée par Dieu. »

Au lieu de crier ainsi : *Attention! Prenez garde!* le P. Gratry s'engage à fond du premier coup, se prononce avec éclat contre l'infaillibilité, traite la croyance traditionnelle d'erreur fondée sur la fraude et le mensonge. Sa conviction est déjà faite, et sous l'empire des émotions qu'il ressent, le devoir qui s'impose à lui prend une forme impérative et irrésistible. Une voix se fait entendre au dedans, voix qui lui commande de se lever

pour la défense de la vérité, d'y sacrifier au besoin ses forces et sa vie. Il l'annonce sur un ton de prophète qui étonne et fait sourire ses amis et lui attire les sarcasmes de ses adversaires : « Je crois très fermement, dit-il à la fin de sa première lettre, écrire ceci par l'ordre de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par amour pour son Église. Les derniers des hommes peuvent recevoir et reçoivent des ordres de Dieu. J'en ai reçu dans ma raison, dans ma conscience et dans ma foi. Pour obéir, je souffrirai ce qu'il faudra souffrir. »

« Il n'est ni inspiré, ni illuminé, réplique cruellement Louis Veuillot; il est soufflé, comme l'a été Pascal. » C'était vrai.

Cependant, avec une résolution héroïque, le P. Gratry écrit à l'un de ses amis : « Dans trois ou quatre ans, je serai mort; je dois à ma conscience de dire ce que je pense sur les menées audacieuses et mensongères qui ruineraient l'Église, si elle pouvait être ruinée. »

C'est ainsi qu'en toute bonne foi, sans autre passion que celle de la vérité, victime à la fois d'une science insuffisante et d'une illusion, il s'engage résolument dans la lutte.

II

Tout d'abord il n'est question que d'un Mémoire intime, destiné à Mgr Dupanloup et à quelques autres évêques. Mais, étant donné la gravité des circonstances et les malheurs qui lui semblent à redouter, l'évêque d'Orléans juge ce mode d'action insuffisant. Entraîné par sa fougue accoutumée, excité par les rumeurs irritées de la presse, inquiet des controverses passionnées soulevées de toutes parts en Europe, effrayé des pertes successives de l'Église depuis quatre siècles, il craint que la proclamation de l'infaillibilité ne soit une cause de troubles profonds parmi les fidèles et d'une rupture des gouvernements avec le Saint-Siège. Pour éviter pareils

désastres, il est à propos, selon lui, de saisir l'opinion en France comme l'évêque de Birmingham essaiera plus tard de la saisir en Angleterre par la publication abusive d'une lettre confidentielle de Newman[1].

Le P. Gratry, simple et candide comme un enfant, cède à ces pressantes considérations, à une autorité vénérée, à l'amitié. Malgré l'avis contraire d'un sage conseiller, le P. Mariote, il intervient dans les débats avec éclat, avec véhémence, avec toute la *furia francese*. Justement, Mgr Dupanloup venait d'être pris à partie par Mgr Dechamps, archevêque de Malines, à propos de ses *Observations sur la Controverse relative à la définition de l'Infaillibilité au futur Concile*. Une polémique animée s'en était suivie. Le P. Gratry s'empare brusquement de la discussion, et adresse ses lettres à Mgr Dechamps. Les trois premières se succèdent avec une rapidité foudroyante; elles éclatent de la fin de janvier à la fin de février et retentissent comme des coups de canon.

La première a pour objet d'établir que le pape Honorius a été condamné comme hérétique par le concile de Constantinople. Si cela est, conclut-elle, le Souverain Pontife ne peut être déclaré infaillible. La seconde, plus audacieuse et plus enflammée, prétend démasquer « une école d'erreur et de fausseté, et les mutilations ou altérations du bréviaire romain ». Au jugement de Louis Veuillot, « en tant que pamphlet, c'est une petite merveille ». Elle remue, elle trouble, elle irrite, elle donne la fièvre. La troisième rappelle et commente la célèbre bulle du pape Paul IV contre les hérétiques, et part de là pour mettre le public en garde contre le danger du pouvoir absolu

1. Cette intervention de Mgr Dupanloup s'est produite sous la forme d'une lettre très pressante d'abord, puis sous la forme d'un télégramme. Ce double fait est consigné dans une lettre adressée à ce moment même au P. Mariote par un des familiers du P. Gratry; il est confirmé par le témoignage très affirmatif du R. P. Lescœur. Enfin, le P. Gratry lui-même écrivait à Montalembert en lui envoyant sa première *Lettre à Mgr Dechamps* sur le pape Honorius : « L'évêque d'Orléans a tout lu et me *conjure* de ne pas perdre une minute pour publier partout. » (15 janv. 1870. Lettre inédite). Voir pièces justificatives, p. 488.

de la Papauté. Le scandale est énorme ; scandale inutile d'ailleurs ; car ce document n'a rien à voir avec la question de l'infaillibilité et ne prouve rien.

La quatrième ne paraît qu'à la fin de mai. Meurtri des coups qu'il a reçus de toutes parts, le P. Gratry renonce à l'offensive pour se défendre. Il essaie de se justifier des reproches d'erreur et de légèreté qui pleuvent sur sa tête. Mais ses explications passent inaperçues. L'attention est ailleurs désormais. Encore tout frémissant, l'âme pleine d'amertume, il termine son plaidoyer par un appel pathétique à la concorde et à la paix : « Pourquoi faire violence à une grande partie de l'Église ? Pourquoi traiter la paisible et humble assemblée des fidèles comme jamais elle ne fut traitée? » — « Nous vous écraserons par le vote ! » — C'est la menace des partis politiques au Forum, menace indigne des écoles de science et de foi, et des partis théologiques dans l'Église. Pourquoi ne pas chercher par la science et par la prière l'unanimité simple des enfants de Dieu ? Pourquoi insulter, mépriser, outrager, fouler aux pieds des centaines de docteurs et d'évêques, des milliers de fidèles éclairés, zélés, intelligents, instruits, dont vous troublez la vie, dont vous désolez la conscience ? Amour, unité, charité, unanimité, « un seul cœur, une seule âme », tout cela, tout l'esprit du Seigneur Jésus, n'est-ce pas là la vérité suprême, vivante, pratique, condition et démonstration de la vérité dogmatique ? »

Le retentissement de ces *petites Lettres* dans le public égale celui des *Provinciales* au XVII[e] siècle. De part et d'autre, même verve, même fougue, même éclat, et tout autour même agitation passionnée. Ce n'est partout qu'émoi et stupeur. « Rappelez-vous, dit excellemment M. Émile Ollivier dans son grave et remarquable ouvrage, rappelez-vous que cette croyance en l'infaillibilité ainsi stigmatisée, est l'opinion presque générale de l'Église, de l'aveu même du P. Gratry ; qu'elle a la majorité au Concile, que Pie IX ne cesse de l'affirmer, et vous ju-

gerez de l'effet d'un pareil langage. Les dissidents s'amusent de ce prêtre s'épuisant en arguments pour ranger parmi les hérétiques convaincus un Pape, que, sans trop de bonne volonté, on pourrait purger de la note d'hérésie. Les incrédules battent des mains à ce religieux établissant que, depuis plusieurs siècles, la question fondamentale de l'organisation de l'Église a été tranchée par les imposteurs et par les faussaires. Les cœurs compatissants sont touchés de l'accent pathétique de cet homme candide effrayé du dogme auquel sa passion révoltée ne peut se plier. Les hommes prévoyants s'étonnent de la véhémence déchaînée de ces attaques publiques contre une opinion qui va devenir un article de foi et qu'il faudra accepter sous peine de renier sa profession de catholique. Les croyants sont scandalisés ; les doux et les miséricordieux gémissent et lèvent les mains au ciel ; les intraitables font entendre une clameur formidable de colère et de réprobation. Articles de journaux, brochures accablent les petites lettres. Il n'y avait pas là de quoi troubler un esprit résolu : ce qui était de nature à inquiéter un religieux, ce sont les condamnations prononcées par les évêques. Mgr Rœss, évêque de Strasbourg, prend l'initiative : par un mandement daté de Rome (19 février), il fulmine contre les lettres du P. Gratry, fait défense, sous les peines de droit, au clergé et aux fidèles de son diocèse, de les lire, de les communiquer, de les répandre et de les conserver. Une trentaine d'évêques adhèrent successivement à cette sentence[1]. »

Une grêle de projectiles de toute sorte s'abat sur le malheureux auteur. On dirait une levée en masse contre lui. Dans cette foule de combattants, Mgr Dechamps, Dom Guéranger, les PP. Matignon et Colombier de la Compagnie de Jésus, M. Amédée de Margerie, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Nancy, se font remarquer par la science, la logique, la vigueur de la

1. Emile Ollivier, *L'Église et l'État au concile du Vatican*, t. II, p. 57.

réfutation. Le P. Pététot lui-même entre en scène le dernier, avec son *Post-scriptum sur Honorius*, étude courte, claire, ingénieuse. Ces adversaires rappellent d'abord très justement que l'infaillibilité repose avant tout, non sur les textes discutés, mais sur les paroles de l'Évangile, sur la pratique de l'Église, sur les enseignements des docteurs et des saints, sur les décisions des conciles généraux ou provinciaux. Voilà le fondement indestructible de la doctrine. Passant ensuite aux objections, quelques-uns ne font pas difficulté de reconnaître que le point d'histoire relatif à Honorius, depuis longtemps débattu dans les écoles, est délicat et difficile ; mais on reproche au P. Gratry de n'avoir fait qu'un exposé incomplet des faits, d'avoir omis des pièces capitales et de n'avoir présenté qu'un côté de la question. Il résulte, en effet, de l'ensemble des documents qu'Honorius n'a pas enseigné l'erreur monothélite ; que, l'eût-il enseignée, il ne parlait pas *ex cathedra* et ne s'adressait pas à toute l'Église. Sa faute consiste en ceci, que, mis en demeure de se prononcer sur un point de doctrine controversé, il a cru mieux faire, pour éviter les déchirements et maintenir l'union, de garder le silence et d'étouffer la discussion. Pur acte administratif et non enseignement de foi. Le VIe concile œcuménique l'a flétri, comme un gardien infidèle du dépôt de la révélation, et non comme un sectateur d'hérésie. Le P. Gratry ne s'y est trompé que par suite d'un contresens impardonnable de latinité. « Consulté, dit-il, sur l'unité ou la dualité de volonté en Jésus-Christ, Honorius ne cesse d'affirmer et de répéter ceci : Il ne faut dire ni une volonté, ni deux volontés, *l'un et l'autre est inepte*, *satis ineptum*[1]. » Incroyable méprise de traduction. Le mot *ineptum* ne signifie pas *inepte*, c'est-à-dire absurde, mais d'après l'explication étymologique de Cicéron lui-même, il s'entend de ce qui n'est pas à propos, de ce qui est sans ordre ou excessif. La traduction exacte du mot d'Honorius

1. *Troisième lettre*, p. 17.

est donc celle-ci : « Il ne faut dire ni une volonté ni deux volontés. Ni l'un ni l'autre n'est à propos, c'est-à-dire, il vaut mieux éviter d'en parler. »

En ce qui concerne la très grave accusation portée contre « l'école de mensonge qui a mutilé et altéré l'antique bréviaire romain », l'Église romaine s'en trouve directement atteinte. Si elle a fait disparaître du livre officiel de la prière publique la condamnation d'Honorius comme hérétique monothélite, condamnation qui figure au bréviaire du VIIe au XVIe siècle, si cette suppression résulte d'une longue série de fraudes, il n'y a pas à hésiter, il faut que justice soit faite. La riposte de Dom Guéranger est écrasante. « Que parlez-vous de bréviaire romain du VIIe siècle, s'écrie-t-il? Tout le monde sait que ce que nous nommons bréviaire, n'est pas antérieur au onzième siècle : c'est à peine si l'on en trouve la trace avant le douzième. Ces leçons courtes et déterminées dont nous nous servons, même au chœur, sont une chose relativement moderne. Parler également d'un bréviaire romain antérieur à saint Pie V, c'est oublier qu'avant 1568, ce livre n'était muni de l'attache d'aucun Souverain Pontife, qu'il était à la merci du premier copiste ou du premier imprimeur à qui il plaisait d'y insérer ce que bon lui semblait. Il n'y a pas d'exemplaire officiel du bréviaire romain avant saint Pie V. »

Ainsi s'écroule tout l'échafaudage du P. Gratry.

Mais ce qui avait soulevé par-dessus tout l'indignation, c'était de voir invoquer, contre l'infaillibilité, au milieu de la confusion, des malentendus et des colères aveugles d'un public égaré, le souvenir de la Bulle de Paul IV, visiblement étrangère à la question ; de l'avoir sortie du milieu et des conditions sociales où elle a paru et qui l'expliquent, d'en avoir fait une sorte d'épouvantail pour le présent et pour l'avenir. On sait qu'elle est venue à une heure où le sang des catholiques coulait sur les échafauds, où ils étaient traqués et massacrés en toutes rencontres dans les pays où la réforme avait prévalu. La société était livrée au brigandage et à toutes les violences. On l'a dit,

dans beaucoup de pays, l'établissement du protestantisme fut un 93 plus long et plus terrible que le 93 de la Révolution. Or, la bulle du Pape est conforme au droit public de la catholicité d'alors, dont le Pape était le gardien suprême; elle est un rappel au droit et au devoir religieux, un rappel au droit et au devoir civique. Le P. Gratry semble l'ignorer. M. de Margerie le remarque avec une éloquence indignée : « Vous avez été chercher au XVIe siècle, lui dit-il, une bulle pontificale, que je ne puis comparer qu'à une proclamation affichée sur les murs d'une ville en état de siège, un décret où les principes d'un droit public qui fut celui de toute l'Europe au moyen âge, sont appliqués avec rigueur; où en tout ce qui touche la répression de l'hérésie et les conséquences sociales ou politiques de l'excommunication, la législation civile alors existante dans les États chrétiens est constamment supposée et invoquée, un acte manifestement gouvernemental, qui ne définit aucun point de foi et ne fixe dogmatiquement aucun point de morale. Et vous avez dit à vos lecteurs : Voilà où l'on veut vous ramener par la définition de l'infaillibilité pontificale. Cela veut dire : « Peuples, prenez garde : l'infaillibilité du Pape, c'est la confiscation de vos biens, c'est la mort civile, c'est le bûcher pour crime d'hétérodoxie. Souverains, prenez garde : l'infaillibilité du Pape, c'est le vasselage de vos couronnes, c'est la menace permanente d'une excommunication qui vous fera tomber du trône[1]. »

Historiquement, et logiquement, l'argument était sans valeur. Mais il n'en faisait pas moins beaucoup de mal parmi les ignorants et les chancelants, parmi les lecteurs auxquels ne parvenaient point les réponses.

Singulier retour des choses d'ici-bas! Le P. Gratry était tombé précisément dans les fautes que, vingt ans auparavant, il reprochait avec tant de vivacité à M. Vacherot. Insuffisante préparation scientifique, méprises étranges, contresens, erreurs inexplicables, passion aveuglante!

1. *Troisième lettre au R. P. Gratry*, p. 76.

Sa bonne foi et sa probité sont également hors de cause; on rend hommage à ses vertus, à la noblesse de son caractère, aux éclatants services dont l'Église lui est redevable. Mais les juges compétents sont dans la stupeur des extrémités auxquelles il se laisse emporter. Présenter l'Église comme le jouet de l'irréflexion, de l'ignorance, de la fourberie, le Saint-Siège comme un pouvoir aspirant à l'absolutisme et y marchant, M. Vacherot n'était pas allé si loin. Le rapprochement peut se poursuivre. Le P. Gratry n'avait pas réussi, en 1851, à faire la lumière dans l'esprit prévenu de son adversaire. Le même voile est devant ses yeux. La science, la logique, les démonstrations les plus rigoureuses et les plus concluantes sur les points essentiels de la controverse ne semblent pas avoir prise sur lui. La clarté est faite et le litige clos : il ne voit pas et ne comprend pas encore. Étrange et universel effet du préjugé et de la passion, de l'attachement à l'esprit propre et au sens propre! Combien ce spectacle est instructif, fait pour rendre l'homme défiant de lui-même, patient et tolérant envers les autres, envers ceux qui ne partagent pas ses idées et ses croyances!

C'est dans cet état d'esprit que, le 12 mars 1870, à la suite des réponses qu'il s'était attirées et surtout des condamnations prononcées par de nombreux évêques, que le P. Gratry communique à la presse la déclaration suivante :

« Tant que je n'ai entendu s'élever contre moi que « les cris aigus et farouches » de quelques journalistes, je n'y ai pas fait attention, et j'ai laissé passer en silence et patience le torrent de mensonges, d'insultes et de calomnies. Mais si la science, si l'autorité légitime interviennent, alors voici quelles sont mes dispositions :

« Je suis soumis en tout à l'autorité de l'Église, selon mon devoir et selon ma foi. Cela n'avait pas besoin d'être dit.

« Quant à la science, j'ai déjà déclaré que j'accueillerais avec reconnaissance toute critique vraie, de quelque part qu'elle vienne. Je m'empresserai d'y faire droit et de me corriger. Toutes les réponses, ou savantes ou courtoises, fondées ou non, qui me sont déjà parvenues, je les ai recueillies, pour m'en servir utilement. A plus forte raison, accepterai-je, dans les limites de ma conscience, les

corrections qui viendraient d'un évêque, lors même que cet évêque n'aurait sur moi aucune autorité directe.

« Mais, si même un évêque tirait de mes paroles des conséquences éloignées et illégitimes, pour me les reprocher, je réclamerais avec énergie et respect. Je rétablirais nettement ce que j'ai voulu dire, et même si mon texte n'était pas assez clair, je le corrigerais...

« Je maintiens comme parfaitement vraies et orthodoxes les trois thèses fondamentales que j'ai démontrées dans mes lettres. Je les maintiens avec d'autant plus d'assurance que, depuis deux mois, les plus violents efforts de cinquante écrivains pour les détruire n'ont abouti, par leur faiblesse irréparable, qu'à en montrer l'inébranlable solidité. C'est ce que l'on verra par la revue de toute cette polémique dans une quatrième lettre dont je m'occupe.

« Après quoi, j'arriverai enfin, j'espère, à cette dernière lettre que je désire si vivement écrire à la gloire de l'Église catholique et du centre de l'unité, sainte Église et centre sacré, que tant d'ennemis intérieurs, ligués, ce semble, avec ceux du dehors, s'efforcent de déshonorer aujourd'hui.

« Enfin, puisqu'au sujet de ma foi catholique on se permet les plus lâches calomnies, je répète que, par la grâce de Dieu, j'ai le bonheur d'une foi croissante : *Domine, adauge nobis fidem*. Je n'admets pas qu'il y ait aujourd'hui dans le monde un seul homme vivant qui soit, plus que je ne le suis, convaincu de la vérité magnifique et divine du christianisme et du catholicisme. Je n'ai qu'une seule ambition sur la terre, c'est que Dieu daigne me conserver jusqu'à l'heure de la mort cet incomparable bonheur, qui fut celui de toute ma vie. »

III

« Les adhésions que reçoit l'abbé Gratry, dit M. Émile Ollivier, sont bien loin de contre-balancer les sentences et les attaques de ses adversaires. Les félicitations de Mgrs Strossmayer et David de Saint-Brieuc sont les seules qui aient été connues. » « En ce moment, dit le premier, beaucoup d'hommes, emportés par un zèle indiscret jusqu'aux dernières extrémités, font courir à l'Église des dangers nouveaux et inconnus jusqu'à ces jours, si l'on ne sait leur opposer la plus sérieuse et énergique résistance. Aussi, nous nous félicitons grandement de rencontrer en vous, Frère très aimé, un aussi vaillant auxiliaire de nos efforts. Vous avez, me dit-on, l'intention de

publier une seconde lettre. Courage! et hâtez-vous. Il n'y a pas de temps à perdre; car l'affaire est urgente. » (25 janvier.) — « Jamais, dit le second, parole plus puissante, inspirée par la conscience et le savoir, n'est arrivée plus à propos que la vôtre. Je vous en remercie pour ma part comme d'un service rendu à la religion et à l'Église. » (25 janvier.) Et encore, un de ces deux adhérents, l'évêque de Saint-Brieuc, se plaignit-il de la publication de sa lettre toute privée, tombée des mains loyales de l'abbé Gratry à son insu. Aucun de ceux qui étaient en situation d'accourir au secours d'un ami assailli de tous les côtés ne crut prudent de rompre le silence [1]. »

M. de Montalembert s'en indigne; il éclate avec une colère généreuse qui dépasse bientôt toute mesure. « Puisque tant de gens qui se portent bien, écrit-il à M. Cuvillier-Fleury, ne disent rien pour soutenir leurs champions, il faut que des malades se lèvent de leur grabat pour parler. » Et il dicte la fameuse lettre que l'on sait et qui fut aussitôt rendue publique.

« ... J'ai lutté, s'écriait-il, contre l'intervention oppressive et tracassière du pouvoir temporel dans les intérêts spirituels, intervention qu'une portion de notre ancien et illustre clergé de France avait quelquefois trop facilement acceptée. Jamais, grâce au ciel, je n'ai pensé, dit ou écrit rien de favorable à l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape, ni à la théocratrie, ni à la dictature de l'Église, ni à l'absolutisme de Rome. Je suis l'ennemi de ces doctrines outrées et outrageantes pour le bon sens comme pour l'honneur du genre humain. La monarchie absolue, que j'ai toujours détestée dans l'État, ne m'inspire pas moins de répugnance dans l'Église. J'ai lutté contre les détestables aberrations politiques et religieuses qui se résument dans l'ultramontanisme contemporain. Je salue, avec une respectueuse admiration, le grand et généreux évêque d'Orléans, puis le prêtre éloquent et intrépide qui ont eu le courage de s'être mis au travers du torrent d'adulation, d'imposture et de servilité où nous risquons d'être engloutis. Je n'ai qu'un regret, celui d'être empêché par la maladie de descendre dans l'arène à leur suite. Je mérite ma part dans cette litanie d'injures journellement décochées contre

1. Émile Ollivier, *L'Église et l'État au concile du Vatican*, t. II, p. 63.

mes illustres amis... Je ne veux pas immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole que les théologiens laïques du catholicisme se sont érigée au Vatican. » (28 février.)

Ainsi, à l'exception de deux évêques, du chevaleresque et impétueux comte de Montalembert, le P. Gratry se trouvait abandonné de ceux mêmes qui l'avaient engagé au plus fort de la mêlée. Louis Veuillot le lui avait prédit : « Il se verra, écrivait-il, bafoué, renié par ceux qu'il veut servir et qui lui reprocheront d'avoir passé la mesure... Il restera avec la courte gloire d'avoir fait un bon pamphlet. » (12 février.) Encore la gloire ne pouvait-elle durer, puisqu'il était battu sur les points capitaux du débat, sur Honorius, sur les Décrétales, sur le bréviaire, sur Paul IV! Battu et renié à la fois, c'était plus qu'une défaite, c'était un désastre.

Cependant, une pétition revêtue de centaines de signatures épiscopales réclamait la définition de l'infaillibilité. Les *Lettres* du P. Gratry, loin d'enrayer le mouvement, l'avaient, au contraire, accéléré. Malgré l'opposition de cent quarante évêques, Pie IX ordonne la distribution de la proposition. La minorité, aux abois, essaye d'entraîner le gouvernement français dans son action et le pousse à retirer notre ambassadeur. Elle envoie à M. Émile Ollivier un projet d'*ultimatum* et le P. Gratry reçoit mission de l'appuyer auprès de l'Empereur dans une audience privée. « Napoléon III accueillit avec courtoisie le célèbre Oratorien, dit M. Émile Ollivier, l'écouta avec attention et lui répondit : « Je sympathise avec vous; mais, que voulez-vous que je fasse en présence d'un épiscopat dont la plus grande partie repousse mon intervention? » L'Empereur disait vrai : notre épiscopat était divisé en deux portions à peu près égales, avec cette différence toutefois que les ultramontains avaient derrière eux leur clergé, tandis que les autres, loin d'être assurés de ce concours, avaient plutôt à craindre l'hostilité du leur [1]. »

1. Émile Ollivier, *L'Église et l'État au concile du Vatican*, t. II, p. 238.

Le 18 juillet, l'infaillibilité était proclamée au milieu d'un orage effroyable, au milieu des éclairs et des tonnerres qui faisaient dire à la majorité : Nous sommes au Sinaï! Le dogme avait réuni finalement l'unanimité morale. Mais le combat avait été rude : « Nous quittons victorieux le champ de bataille, disait un évêque, mais nous y laissons des blessés! »

IV

Le P. Gratry était un de ces blessés. Par ses emportements, ses erreurs, ses accusations flétrissantes et mal établies, ses illusions tenaces, son étonnant aveuglement, il s'était fait beaucoup de mal. Brillant talent, services rendus, vie entière de dévouement à l'Église, tout paraissait désormais oublié. Pour une grande partie du public religieux, qui ne juge que de loin d'après les journaux et sans regarder aux intentions, l'éloquent apologiste n'était plus, malgré son incontestable bonne foi, qu'un malheureux égaré et un suspect. On le montrait du doigt, on le fuyait. Il en souffrait cruellement. Mais il avait tout accepté d'avance avec un courage où il se retrouve tout entier. « Jusqu'ici, disait-il avec une générosité vraiment sublime, tout ce que j'avais écrit m'avait rapporté de l'honneur, des amitiés et même un peu d'argent. J'avais bien vu que si je publiais mes *Lettres*, ce serait le déshonneur, la ruine et peut-être la mort; car on peut mourir de cela. Je me suis dit : « Comment, misérable, tu as servi Dieu à ton avantage, ne le serviras-tu pas à tes dépens? Et alors, pendant trois jours, la vue du crucifix et du lit de mort m'ont déterminé. » Il parlait ainsi à deux de ses confrères, le 12 août 1870 [1].

A l'Oratoire, d'autre part, le scandale et le mécontentement n'avaient guère été moins grands qu'au dehors.

1. Conversation déjà citée avec le P. Bannache et le P. Camille Verschffael à Tours, hôtel de l'Univers.

On a cru et on a dit que la majorité des Pères faisait cause commune avec lui. Rien de moins exact. La vérité est que la généralité admettait l'infaillibilité pontificale; les idées du P. Gratry n'en ralliaient qu'un très petit nombre [1]. Par suite, à mesure que la polémique agitait l'opinion, les lettres affluaient au régime, lui demandant ce qu'il comptait faire pour dégager la responsabilité de la congrégation. Le P. Gratry avait beau imprimer, en tête de ses *Lettres*, la note que voici : « Il est bien entendu que cet écrit, comme tous mes autres ouvrages, ne représente que l'opinion de son auteur et n'engage en rien l'Oratoire » ; l'*Univers* mettait publiquement le P. Pététot en demeure de déclarer s'il répudiait, oui ou non, toute solidarité avec l'écrivain (26 janvier).

A ce moment, le P. Pététot revenait de Rome dans un état de calme et de modération qui contrastait avec l'agitation orageuse de l'atmosphère. La seconde publication allait paraître; il essaya de l'arrêter, mais en vain. Il se heurta à la volonté invincible d'un homme résolu qui croit remplir un devoir, que dis-je? une mission d'en haut.

La situation devenait difficile. A le bien prendre, la solution la plus logique et la plus honorable pour le P. Gratry était de rompre lui-même dès ce moment le lien qui l'attachait encore à la communauté et d'assumer l'initiative d'une séparation. Du même coup, toute liberté lui était rendue et les intérêts de la Congrégation étaient mis hors de cause. Le P. Pététot et un grand nombre de Pères jugeaient que c'était le meilleur, sans oser le dire ouvertement. A distance, il est clair qu'ils avaient raison. Mais dans les moments de trouble et de confusion, aux heures critiques et délicates, il est rare qu'on aille droit et du premier coup aux mesures extrêmes et décisives. On s'arrête à mi-chemin : il est si douloureux de trancher dans le vif! Le P. Pététot se contenta d'envoyer aux journaux une note destinée à leur rappeler « qu'en rai-

1. Lettre très explicite à ce sujet du R. P. Mariote du 17 février 1870.

son de sa santé, le P. Gratry avait été autorisé à se faire une existence à part et hors des maisons de la congrégation, qu'il avait été dispensé, en outre, de soumettre ses publications au supérieur de l'Oratoire qui, dès lors, avait cessé d'être le sien. »

Sur ces entrefaites, la condamnation prononcée par l'évêque de Strasbourg éclate comme un coup de foudre. Le retentissement en est profond dans tout l'Oratoire. L'émotion est à son comble. Un acte de vigueur s'impose, écrit-on de toutes parts. Du dehors, le P. Pététot est averti qu'on s'étonne de son silence, qu'on l'interprète comme une faiblesse, sinon comme une marque de connivence. Au dedans, l'inquiétude, l'agitation, l'effervescence sont telles que des déchirements paraissent à craindre. Après s'être fait longtemps violence, le P. Pététot n'y tient plus et il déclare dans les journaux avec un profond sentiment de tristesse, son adhésion aux condamnations prononcées contre le P. Gratry.

« Après la note publiée dans les journaux, et où l'on faisait connaître que, depuis dix ans, le P. Gratry n'était plus membre de l'Oratoire, je pouvais espérer, ce semble, que toute solidarité, toute responsabilité avait désormais cessé entre lui et la congrégation; c'est pourquoi je me contentais de déplorer en silence, mais avec une grande tristesse de cœur, les *Lettres* qu'il a fait paraître en ces derniers temps.

« J'avoue toutefois qu'il m'en coûtait de ne pas parler; j'ai déjà été sur le point de le faire, et je me suis arrêté; j'ai même déchiré plus d'une page toute prête à s'échapper de mes mains. Quelques-uns peut-être comprendront mes motifs et les excuseront, s'ils ne croient pas pouvoir les approuver.

« Mais, depuis plusieurs semaines, il me revient de divers côtés que, au milieu des nombreuses condamnations et protestations soulevées encore chaque jour par ces *Lettres*, mon silence étonne et commencerait même à scandaliser. La cause principale en est sans doute à ce malheureux titre d'Oratorien qu'il a conservé en les publiant. Je lui ai demandé d'y renoncer, et il y est tout disposé.

« Je croyais aussi avoir fait suffisamment connaître en plusieurs occasions mes sentiments au sujet de l'infaillibilité du Souverain Pontife, pour n'avoir pas à craindre d'être soupçonné en cette circonstance de connivence ou d'adhésion; mais, puisque, à mon grand regret, il n'en est pas ainsi, et que d'ailleurs un pareil soupçon ne

ne serait pas tolérable, je crois le moment venu pour moi de déclarer que je proteste douloureusement contre ces *Lettres* si regrettables et que j'adhère aux divers jugements de NN. SS. les Évêques qui les ont frappées.

« Parmi ces condamnations, plusieurs, et ce ne sont point les moins explicites, ni les moins énergiques, sont en même temps empreintes d'une bienveillance affectueuse, à laquelle se joint une sincère estime pour l'auteur en souvenir des services rendus par lui à la religion; c'est à celles-là que je me rattache de préférence, parce qu'elles sont en plus complète harmonie avec l'ensemble de mes sentiments.

« Et qu'on ne suppose pas ici de ma part des ménagements cauteleux et timides pour atténuer d'un côté ce que je déclare de l'autre; cette manière d'agir est peu dans mes habitudes. Et moi aussi j'ai la franchise et le courage de mes convictions; je dis les deux choses parce qu'elles sont vraies; j'aime l'auteur et je repousse ses doctrines, qui n'ont pas toujours été les siennes. J'aime l'auteur et je le plains; je réprouve ses doctrines et je le dis [1]. »

V

Au milieu de ces tempêtes intérieures, qui troublent et divisent la congrégation, un homme se rencontre, qui sait garder le sang-froid, la vue nette des choses, et qui devient, par le seul prestige de son autorité morale, un médiateur et un arbitre écouté de tous. C'est le P. Mariote, supérieur du noviciat et assistant du Père général. Il mérite ici mieux qu'une mention. Car, s'il a tenu à s'effacer de son vivant, si son nom est inconnu du public, nulle âme plus haute, plus profondément sacerdotale, plus humble et plus mortifiée n'a honoré l'Oratoire renaissant. Né au pied des Pyrénées, d'une modeste famille, il avait gardé de ses origines, avec quelque timidité et quelque gaucherie, avec les lenteurs d'une parole embarrassée, la simplicité des races fortes et saines, la candeur, la poésie profonde du montagnard, dont l'âme a vibré à tous les grands spectacles de la nature. Sa belle intelligence s'était ouverte, par de larges avenues,

1. *Univers*, 5 avril 1870.

à la philosophie et aux sciences. Professeur pendant dix-neuf ans au petit séminaire de Saint-Pé, où s'était achevée son éducation, et auquel il conserva jusqu'à la fin l'attachement le plus tendre et le plus dévoué, il avait été attiré à la rue du Regard, en 1855, par le nom et les idées du P. Gratry. Supérieur du collège diocésain de Saint-Lô de 1860 à 1866, il avait pris, à partir d'octobre 1866, la direction du noviciat. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'être pétris par ses mains lui ont voué une reconnaissance et une vénération inaltérables. Aux yeux d'une jeunesse qui ne passe point d'ordinaire pour indulgente, personne mieux que lui ne réalisa la conception de l'homme surnaturel ; personne ne fut plus constamment guidé par des mobiles supérieurs aux mobiles humains. « Il était visible et sensible à tous que ce prêtre était entièrement mort à lui-même, à tout orgueil, à tout égoïsme, à toute recherche de vanité et de cupidité, et que Jésus-Christ avait à fond pris possession de son intelligence, de sa volonté, de son cœur, dont il régissait souverainement les inclinations et les mouvements[1]. »

On a su plus tard que, sans y être obligé par la règle, il avait, dès 1861, fait vœu d'obéissance et de pauvreté, pour honorer l'obéissance et la pauvreté de Jésus et de Marie. Il y avait ajouté un vœu héroïque d'immolation, en vertu duquel il s'offrait chaque jour à Notre-Seigneur, disposé à souffrir et même à mourir pour l'avancement du règne de Dieu, pour le bien de la congrégation, pour le bien des personnes auxquelles il était redevable et de celles qui pouvaient lui vouloir du mal. Cilice, bracelets de fer, flagellations achevaient de réduire en servitude un corps déjà fatigué de veilles et de travail. « C'est le paratonnerre de mon diocèse », disait de lui l'archevêque de Tours, Mgr Guibert. Et parmi tant d'abnégation et d'austérités, quelle cordialité d'accueil, quelles prévenances délicates, quelle affabilité, quel oubli de soi pour se faire tout à tous! Les traits étaient émaciés et angu-

1. Mgr Perraud, *Notice nécrologique*, 1889.

leux, la parole sobre, hésitante; mais la physionomie sereine, et le regard d'une magnétique douceur rayonnaient de noblesse morale et de charité évangélique.

Une vertu si rare, appuyée sur l'intelligence et sur la science, devait, parmi les agitations et les perplexités de cette heure critique, faire du P. Mariote le confident et le conseiller de tous. Vers lui comme vers un centre, affluaient de tous côtés les questions, les plaintes, les protestations, les menaces de rupture. Placé entre deux partis, il recevait parfois des coups de l'un et de l'autre, mais il était dans la position la meilleure pour être bon juge et empêcher les mesures extrêmes. Son attachement personnel au P. Gratry ne pouvait être égalé que par son dévouement religieux au P. Pététot. Dans le conflit d'idées qui avait failli amener, dès 1860, la séparation définitive de ces deux hommes de Dieu, personne n'avait plus souffert que lui d'appréhension et d'inquiétude. Afin de prévenir ce qui lui apparaissait comme un grand malheur pour l'Oratoire, voici le sacrifice héroïque que sa foi lui suggéra : « L'angoisse et l'espoir m'aiguillonnent également, écrivait-il à l'un de ses plus intimes confidents, et me poussent à prier et à me dévouer. Je vous dirai comment en toute simplicité..... J'ai quelque sujet de craindre la pierre, et la perspective d'être dévoré par cette maladie a toujours été mon plus grand effroi. Eh bien! j'offre à Notre-Seigneur d'être consumé lentement ou rapidement, comme il lui plaira, par la pierre, en échange de cette grâce[1]. »

Tel était l'homme appelé au rôle d'arbitre parmi les inextricables difficultés du présent débat.

Il n'avait pas dépendu de lui que le P. Gratry ne publiât point ses *Lettres*. Il avait fait tout ce qu'il avait pu, mais en vain, pour l'arrêter. A mesure qu'elles parurent, nul n'en signala avec plus de clairvoyance et de fermeté « les faits erronés, les faux raisonnements, l'inconvenance et la témérité ». Coïncidence remarquable!

1. Lettre au R. P. Lescœur.

Ses reproches portaient exactement sur les points qui furent dénoncés et censurés peu après par l'évêque de Strasbourg. « Il y avait des choses excellentes à dire, écrivait-il, et que le P. Gratry dit parfois excellemment. Mais ces observations justifiées sont malheureusement gâtées par des erreurs, par un ton violent, qui égale celui des adversaires les plus emportés, auxquels on reproche de se précipiter sans rien voir, sans rien entendre. » A ceux qui demandaient l'exclusion immédiate du compromettant polémiste, il répondait : « Les torts du Père ne m'ont pas fait oublier ses services et ses mérites. J'étais convaincu d'ailleurs qu'il avait cru accomplir un grand devoir ; je m'expliquais même comment il avait pu être amené à le croire. Je le voyais en outre, non seulement soumis à des critiques sévères, ce qui n'était que trop légitime, mais aussi à d'indignes outrages et j'en étais douloureusement ému. Je le voyais, enfin, je le vois encore sur une pente d'où nous pouvons contribuer à le faire descendre dans un abîme sans fond, et alors quel nouveau scandale dans l'Église ! ou à le faire remonter, suivant notre manière d'agir. J'ai cru qu'il y avait lieu de tenir compte de tout cela, et la règle à suivre s'est formulée ainsi pour moi : dégager la responsabilité de l'Oratoire, en évitant, autant que possible, de faire du mal au P. Gratry[1]. »

Toute sa correspondance relative à cette crise douloureuse est empreinte de ce bon sens ferme et éclairé, de cette modération compatissante.

D'autre part, il pressait le P. Gratry, avec toute l'éloquence dont il était capable, de désavouer et de rétracter « tout ce qu'il y avait d'inexact, d'excessif et d'injuste » dans ses lettres. « Vous vous tromperiez étrangement, lui disait-il, si vous pensiez qu'il n'y a eu que les Pharisiens à s'indigner contre vous. Combien d'autres âmes dont la foi aura été profondément troublée, peut-être même renversée par ces accusations de fraude

1. Lettre du 12 février 1870.

et de mensonge, qui atteindront à leurs yeux la Papauté et l'Église, malgré vos trop insuffisantes réserves! Il y a là un très grand malheur; c'est évident, et votre cœur le sent très vivement, je n'en doute pas. Mais il y aussi un très grand tort; car, ces modifications du bréviaire peuvent s'expliquer autrement que par la fourberie. Je pense que vous en êtes convaincu maintenant, après avoir lu le travail de M. de Margerie et celui de Dom Guéranger... Enfin, mon cher et vénéré Père, déclarez nettement, la première fois que vous parlerez en public, que vous croyez à l'infaillibilité du Pape et des évêques réunis et non pas à la vôtre, et qu'en conséquence, vous adhérez d'avance à tout ce que le concile du Vatican décidera[1]. »

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ce courageux langage, de la franchise des reproches, de la sûreté du jugement ou de l'affection qui l'inspire.

Quand on n'hésite pas à dire à ses amis de pénibles vérités, on est plus fort ensuite et plus autorisé à les défendre. Le P. Pététot, tout impatient qu'il fût de rompre un silence qui lui pesait et qui étonnait, attendait l'effet de ces appels et de ces remontrances du P. Mariote; il se plaisait à espérer qu'elles rendraient inutile son intervention publique. Malheureusement, le P. Gratry, possédé par son idée fixe, n'entendait plus rien et poussait toujours plus avant. Alors éclata dans l'*Univers* la lettre de blâme, citée plus haut. Cette censure officielle du Supérieur général n'empêcha point la quatrième brochure sur le Concile de paraître six semaines après. Au-dessous du nom de l'auteur, figurait encore la mention : Prêtre de l'Oratoire. A cette fois, le P. Mariote comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Le sort en était jeté. N'écoutant que son devoir, il n'hésita plus, et malgré ce qu'il en pouvait coûter à son amitié si délicate, il fut, lui aussi, après beaucoup d'autres, d'avis que le P. Gratry devait être invité à donner sa démission. C'est, en effet,

1. Lettre inédite, 15 février 1870.

à partir de ce moment que le pauvre Père cessa d'imprimer sur ses cartes le titre de Prêtre de l'Oratoire. Deux mois après, une assemblée générale de la congrégation s'ouvrait à Juilly. Il lui adressa la déclaration suivante, qui fut communiquée à tous les membres réunis : « Je ne suis plus de l'Oratoire, et je n'en veux plus être. J'ai cessé depuis assez longtemps de signer : Prêtre de l'Oratoire. En prenant ce titre dans la *Quatrième Lettre*, j'entendais le prendre pour la dernière fois, cette série de *Lettres* formant d'ailleurs un tout... »

Ainsi, c'en était fait. Malgré les efforts du meilleur et du plus dévoué des amis, le dernier lien était tranché et la rupture consommée. Devenu au dehors, pour la majorité des catholiques, un objet de suspicion et de défiance, le P. Gratry n'avait même plus de refuge dans la famille religieuse qu'il avait restaurée. Il allait mourir dans la tristesse et l'isolement. « Il n'a plus qu'une envie, celle de pleurer du matin au soir, » écrivait l'un de ses plus intimes amis, le 17 juin 1871. Quel contraste avec les élans et les magnifiques espérances de 1852! Quel désenchantement et quelle douleur! « *Et super dolorem vulnerum meorum addiderunt!* écrivait le P. Mariote. Combien de plaies et combien cuisantes! Dieu seul peut les guérir; seul, il peut, pendant qu'elles saignent, vous donner la force de les porter en paix, et vous inspirer des pensées et des résolutions en rapport avec les devoirs et les périls présents. »

Cependant, hâtons-nous de le dire, au milieu de cet effondrement lamentable, l'honneur était sauf et la conscience intacte. Même parmi ses erreurs, le P. Gratry n'avait obéi qu'à une noble passion, celle de la vérité. L'intérêt personnel, les préoccupations de vanité littéraire n'eurent à aucun moment prise sur lui. Ses fautes elles-mêmes étaient celles d'une nature généreuse; elles pouvaient voiler un moment, elles ne pouvaient faire oublier ses services passés, ni altérer longtemps l'estime, le respect et la sympathie que commandaient ses talents et ses vertus.

CHAPITRE XXIV

LES DERNIERS TEMPS. — LA MORT

1870-1872.

I

L'homme qui reçoit un coup violent sur la tête, reste un moment comme étourdi, hors d'état de se mouvoir et d'avancer. Sa vue se trouble, il fléchit sur lui-même et tâtonne; il lui faut du temps pour se reconnaître, pour se rendre compte du lieu précis où il se trouve et du chemin qu'il doit prendre. Telle est à peu près l'image de la crise psychologique que traversa le P. Gratry après la définition conciliaire. La pensée d'une révolte contre l'autorité enseignante de l'Église lui eût fait horreur. Il n'eut pas à la repousser. Les protestations du Dr Dœllinger et de l'ex-Père Hyacinthe, leur appel à un futur concile « véritablement libre et œcuménique », n'eurent aucun écho dans son âme. « Jamais la moindre pensée ne m'est venue d'être en opposition avec l'Église, pas plus qu'avec N.-S. J.-C. », écrivait-il le 18 novembre 1871, et c'était l'entière vérité.

Seulement comme beaucoup de mathématiciens et de philosophes, il était homme à idées fixes et il avait peine à s'en déprendre. Rien de plus dangereux dans le domaine historique et critique. On devient facilement prisonnier d'un système ou dupe de la logique abstraite. De plus, l'assaut de ripostes et d'injures qu'il avait subi,

la suspicion dont il était devenu l'objet, malgré la droiture de ses vues, l'avaient troublé et bouleversé. Il était dans l'état d'un homme qui cherche à voir et à comprendre, qui ne voit et ne comprend pas. Un acte machinal d'adhésion n'eût pas été digne de lui. Il attendait que le calme et la lumière se fissent dans son esprit. Il méditait et il cherchait, plongé dans une profonde tristesse. Les désastres qui fondaient sur la France et la couvraient de sang et de ruines, ajoutèrent à son accablement. Les horreurs de la Commune devaient y mettre le comble.

Au milieu de cette inexprimable agonie, la Providence vint à son aide. D'excellents amis, cœurs admirables, qui avaient autrefois prodigué leur dévouement à M. Ampère et à l'abbé Perreyve, lui offrirent à Pau une chaude et réconfortante hospitalité[1]. Il l'accepta avec reconnaissance. Il y trouva pour l'hiver un lieu fixe, un climat doux, une oasis de paix, une société compatissante, un groupe de belles et bonnes âmes, qui l'entourèrent de sympathies, de soins et d'attentions délicates.

Au printemps suivant, au moment où il rentrait à Paris, la Commune le rejeta sur Bruxelles, où il avait quelques attaches de famille. De nouvelles peines l'y attendaient. L'archevêque de Malines, Mgr Dechamps, contre qui il avait engagé une si vive polémique pendant le Concile, crut devoir exiger de lui un acte public d'adhésion à l'infaillibilité. A ce prix seulement, il consentait à lui accorder l'autorisation de dire la messe dans son diocèse. Le procédé parut blessant au P. Gratry. Au moment où la discussion était libre, il avait combattu selon sa conscience et son droit ; depuis il s'était renfermé dans le silence et n'avait rien écrit contre le dogme défini. On semblait donc, sans raison suffisante, le soupçonner de révolte. Il refusa de se soumettre à une formalité ainsi

1. M. et Mme Cheuvreux. Je tiens ces détails de Mme la marquise de Montebello, leur petite-fille, qui a bien voulu aussi me communiquer la correspondance du P. Gratry avec sa grand'mère. — Voir aussi *Derniers mois de l'abbé Perreyve à Pau.*

imposée. Elle lui paraissait injurieuse. L'archevêque, très bon et très affectueux au fond, insistait, lui offrant l'hospitalité chez lui, afin de le voir dans l'intimité et de l'entretenir cœur à cœur. « Vous resterez chez moi, lui disait-il, et vous célébrerez dans ma chapelle pendant que vous rédigerez l'acte que l'Église demande de vous. »

Le P. Gratry ne céda pas. Mais l'épreuve était cruelle pour son cœur sacerdotal. Il pria M[me] de Montalembert, alors à Bruxelles, d'intervenir près de M[gr] Dechamps. Elle se prêta d'autant plus volontiers à cette démarche qu'elle compatissait à des souffrances dont elle savait toute l'amertume. Mais, auparavant, elle exhorta vivement le Père à déférer au vœu de l'archevêque. « Je travaille à m'éclairer, reprit-il, et je cherche activement dans les Pères le petit diamant de la vérité, et j'espère le trouver bientôt. » — « Mais il est tout trouvé, lui répondit M[me] de Montalembert, c'est la définition du Concile. » Pour le moment, elle n'en put tirer autre chose. Elle n'en usa pas moins de toute son éloquence pour essayer de fléchir M[gr] Dechamps, mais inutilement[1]. Cependant celui-ci renouvelait ses instances près du P. Gratry. Le dimanche des Rameaux 1871, par une lettre pressante, il faisait appel à toute la religieuse noblesse de son âme, au souvenir de leurs anciennes et si cordiales relations. Tout en lui expliquant le sens précis et la portée exacte du décret conciliaire, il lui citait l'exemple du comte de Montalembert, très opposé, lui aussi, au dogme du magistère infaillible, et mort quelque temps avant la définition dans les dispositions d'acquiescement les plus édifiantes.

« Mon Révérend Père, lui écrivait-il, j'ai oublié de vous parler hier de ce que M[me] de Montalembert m'a dit des sentiments de son mari à l'égard de la définition alors attendue. L'illustre soldat de l'Église, étendu sur

1. C'est M[me] de Montalembert qui a raconté elle-même ces détails à mon confrère et ami le P. Lecanuet.

son lit de douleur, s'entretenait avec une personne de sa famille. « Charles, lui dit-elle, que ferais-tu si l'infaillibilité était définie par le Concile? » — « Mais, je croirais », lui répondit-il; et puis relevant la tête, comme autrefois à la tribune, il ajouta : « Qu'est-ce donc que tu attendais de moi? » Il se sentait blessé de voir mettre sa fidélité en question.

« Cette fidélité lui eût été facile, car il n'aurait pas trouvé, dans la constitution *Pastor æternus*, tout ce qu'on lui avait dit de l'infaillibilité, quand il écrivit sa malheureuse phrase sur la prétendue idole que l'on voulait ériger au Vatican... »

Il terminait ainsi : « Mais vous allez réparer vos fautes, j'en ai la ferme confiance, à l'aide de Notre-Dame de l'Immaculée Conception. Vous écraserez d'un pied vainqueur le serpent de l'amour-propre, en faisant succéder à la publicité de l'attaque, la publicité de votre adhésion au Concile œcuménique. Ne manquez pas de venir me voir[1]. »

Au mois de juin suivant, le P. Gratry rentra à Paris où il ne devait faire qu'un court séjour. En partant, il adresse à Mgr Dechamps cette lettre touchante et significative : « J'emporte de Belgique, avec vos lettres, Monseigneur, votre souvenir tout lumineux de charité, sauf *ma réserve*. Mais je ne pense pas à cette réserve. » — Par cette réserve, il entendait l'interdiction de célébrer la sainte messe.

Plus tard, il lui écrivait encore de Suisse : « Tous les jours, je me reproche de ne pas vous écrire... Votre souvenir me revient très souvent et avec une affection cordiale... Je vous vois toujours si plein de cœur, si souriant à votre vieil ami..... Vos conversations et vos lettres, mon cher Seigneur, m'ont aidé au travail d'*éclaircissement*, et il me semble que j'y suis parvenu[2]. »

1. *Vie du Cardinal Dechamps*, par le P. Henri Saintrain, p. 188. L'auteur de ce livre paraît avoir bien mal connu l'âme du P. Gratry, quand il le présente comme un « *dévoyé* et un *transfuge* ». Ces termes ne sont pas seulement blessants, ils sont inexacts.

2. *Id. Ibid.*, p. 181.

II

Cependant ces secousses successives et ces chagrins avaient profondément altéré une santé fatiguée par toute une vie de travail intense. Depuis plusieurs mois déjà, les premiers symptômes d'un mal inquiétant s'accusaient de plus en plus. Une tumeur glandulaire se développait sous la joue gauche et prenait peu à peu des proportions effrayantes. En septembre, le Dr Lustreman, beau-frère du Père, et le Dr Richet lui conseillèrent d'aller, pendant l'automne, tenter une cure de raisin à Montreux, sur les bords du lac de Genève. Il s'y rend le 8 octobre. Le mal local ne cesse d'augmenter et menace de l'étouffer. Les premiers jours, il erre seul de pension en pension, exploité par les maîtres d'hôtel, cherchant la tranquillité et ne la trouvant nulle part. « Il avait l'air si abandonné et si malheureux, ce prêtre si vénérable et si digne, que, sans le connaître encore, quelques dames charitables en prennent pitié, et l'entourent d'attentions et de prévenances. Elles lui cherchent un appartement bien exposé, indépendant, ouvert sur un bel horizon. » De son côté, dans sa détresse, il avait fait appel à une famille d'Alsace, — « des amis de 35 ans » — dont les fils avaient été ses élèves à Strasbourg. « Ne viendrez-vous pas à mon secours? leur écrivait-il. Si vous ne m'aidez pas à vivre, vous m'aiderez du moins à mourir. » Ces excellents cœurs n'hésitent pas : ils accourent de Sainte-Marie aux-Mines et trouvent le pauvre malade dans un état d'abattement profond. « Il passait des heures entières dans un mutisme absolu [1]. »

1. Ces détails et un grand nombre de ceux qui suivent sont empruntés aux *Mémoires* manuscrits et inédits de la famille Mohler elle-même, qui, du 15 octobre au 7 février, ne cessa de prodiguer au P. Gratry ses soins délicats et son infatigable dévouement. Elle a bien voulu me les communiquer, ainsi que toute la correspondance échangée avec le P. Gratry. Ce récit, simple et touchant, arrache des larmes : il témoigne d'une noblesse de sentiments et d'une générosité chrétienne peu communes.

Dès le mois de novembre, dit de son côté le cardinal Perraud dans les pages émues et émouvantes où il a raconté les derniers jours du P. Gratry, « la tumeur formait une masse compacte et dure, qui devait bientôt s'étendre jusqu'à l'épaule, peser d'un poids très lourd sur la mâchoire inférieure et le larynx, et bientôt déterminer de graves accidents. La difficulté de la mastication et de la déglutition des aliments solides fut bientôt telle qu'on dut se borner à le soutenir par des aliments liquides ; et, encore, fallut-il en diminuer de jour en jour la quantité, pour ne pas l'exposer à de périlleuses suffocations. Si quelque accident plus terrible ne survenait pas, le P. Gratry était exposé à mourir de faim » [1].

Au milieu de ces tortures et de ces angoisses, il n'en écrivait pas moins ces lignes où le prêtre se retrouve tout entier : « Un seul point devient plus simple dans mon être ; c'est la résolution du bien complet, de l'Évangile entier, la substance surnaturelle de l'amour divin, remède à tous les maux du genre humain. » Et plus tard : « Je pense à ceux qui sont plus malades que moi, qui n'ont pas un ami, pas un morceau de pain, pas un abri, et qui sollicitent, avec un esprit incertain, leur entrée dans un hôpital. Et n'ai-je pas, au début de ma vie, fait vœu de rester pauvre ? [2] »

III

Cependant, depuis qu'on savait la santé du P. Gratry très gravement atteinte, les catholiques attendaient de lui une pleine et cordiale adhésion aux décrets du Concile. Plusieurs savaient qu'en septembre, il avait nettement affirmé au P. Lescœur et à d'autres son acquiescement sans réserve. Mais le public n'en était pas instruit. Après Mgr Deschamps, Mgr Pie l'avait pressé avec une

1. *Derniers jours du P. Gratry*, etc., pages publiées en 1872.
2. *Id.*, *Ibid.*

grande charité de déclarer officiellement sa soumission. Ce fut donc une joie générale, quand, le 21 septembre, une lettre fort explicite et consolante, adressée à M. l'abbé Méric, parut dans l'*Univers* et mit fin à l'incertitude de l'opinion.

Peu de temps après, comme M. Legouvé avait, en pleine Académie, exprimé son étonnement d'un changement d'attitude qui lui paraissait une contradiction, le P. Gratry lui expliqua sa conduite avec une netteté parfaite :

... « Lorsque l'ère de la polémique était ouverte dans l'Église, j'ai combattu selon ma conscience et mon droit ; vous m'avez approuvé, et j'en étais heureux. Maintenant que la décision est intervenue, vous m'approuverez de m'y soumettre, j'en suis certain.

« Que feraient aujourd'hui saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Fénelon et Bossuet? Vous le savez, nous le savons tous; aucun d'eux n'aurait un instant la pensée de se séparer de l'Église.

« Cette pensée, vous êtes bien assuré que je ne l'ai pas..... Dès que je reconnais une erreur, je l'efface et je ne m'en sens pas humilié [1]. »

Enfin, quand Mgr Guibert, transféré de l'archevêché de Tours à celui de Paris, eut pris possession de son siège, le P. Gratry s'empressa de lui écrire, le 25 novembre :

« Monseigneur,

« Si je n'étais fort malade et incapable d'écrire une lettre, je vous aurais déjà, depuis bien des jours, adressé mon hommage de bienvenue.

« Je veux du moins aujourd'hui, Monseigneur, vous dire simplement ce qui, ce me semble, n'avait pas même besoin d'être dit, savoir que j'accepte, comme tous mes frères dans le sacerdoce, les décrets du Concile du Vatican. Tout ce que, sur ce sujet, avant la décision, j'ai pu écrire de contraire aux décrets, je l'efface.

« Veuillez, Monseigneur, m'envoyer votre bénédiction et prier pour moi.

« A. Gratry,

« *Prêtre du diocèse de Paris.* »

« Cette lettre, écrite avec fatigue physique, me paraissait bien brève, bien sèche et presque digne de reproches, disait le pauvre malade à l'un de ses amis. Mais

1. Lettre citée par le cardinal Perraud.

l'archevêque, ne consultant que sa bonté vraiment paternelle, m'a répondu par la consolante et admirable lettre que sans doute vous connaissez déjà. »

« ..... Vous avez beaucoup écrit pour la défense de la vérité, lui disait Mgr Guibert; mais vous rendiez à l'Église un plus grand service en effaçant les dernières pages tracées de votre main, que lorsque, de la même main, vous écriviez ces livres si utiles et si éloquents qui ont affermi la foi dans un grand nombre d'âmes..... [1]. »

Le 22 janvier suivant, l'archevêque de Paris vint faire une visite à l'Oratoire. A ce moment, les souffrances du P. Gratry ne cessaient de croître, et ses jours étaient comptés. L'archevêque en parla avec émotion : « C'est un homme de génie et de candeur, dit-il, habitué à planer dans les espaces de la vérité; mais, dans ces espaces, il y a quelquefois des carrefours où l'on est exposé à perdre son chemin..... Je l'aimais tendrement autrefois; mais je l'aime bien plus tendrement, depuis qu'il a fait aux décrets du Concile une soumission si simple et si complète..... Il y a des gens qui trouvent qu'il n'en a pas dit assez; mais que veut-on de plus que ceci : « J'adhère purement et simplement,....; j'efface ce que j'ai écrit contre l'infaillibilité. » Tout est là, de la part d'un homme qui a la simplicité de la colombe [2]. »

A partir du moment où il eut écrit sa lettre officielle d'adhésion, le Père eut comme un regain d'activité et il se remit à étudier cette question de l'infaillibilité, s'entourant de textes et de documents, dans l'intention de traiter le sujet à fond. Jusque-là, il avait évité d'en parler. Les forces trahirent son courage, il ne put achever son travail. Le 22 janvier, quinze jours avant sa mort, il consigna par écrit, d'une main défaillante, ses derniers sentiments, et les confia aux amis qui l'entouraient :

« Amis, vous ne vous doutez pas de la position que j'ai prise devant Dieu, devant la vérité, devant la charité de Jésus-Christ.

1. Lettre du 8 décembre 1871.
2. *Mémoires inédits* du R. P. Largent.

« Vous qui voulez l'écrasement de l'esprit humain sous l'hypocrisie pharisaïque, je n'ai pas travaillé pour vous.

« Vous qui voulez la destruction de l'unité et de la bergerie universelle, je n'ai pas travaillé pour vous.

« Vous qui voulez toute la vérité dans toute la charité de Jésus-Christ, c'est pour vous tous, mes frères, chrétiens visibles et invisibles, chrétiens cachés sous d'autres noms; pour vous, hommes de conscience et de raison, hommes de cœur et de bonne volonté, qui voulez la prompte réunion sur la terre, et le règne de notre Père qui est au ciel, c'est pour vous que j'ai travaillé.

« Je vous salue, je vous bénis, je vous serre dans mes bras, et ce baiser de paix que je vous donne et que plusieurs recevront dans leur généreux cœur, est aujourd'hui pour moi une joie profonde [1]. »

IV

La soumission du P. Gratry lui valut de nombreuses lettres de félicitations. Elle lui attira aussi des reproches, même des injures. Parmi ceux qui en témoignèrent le plus d'amertume, il faut citer deux de ses anciens amis, le Docteur Dœllinger, et l'ex-Père Hyacinthe.

« Mon bien cher Père, permettez-moi de vous l'observer, lui disait celui-ci, lorsqu'on a écrit des pages aussi retentissantes que vos dernières lettres, on n'en est pas quitte pour dire ingénument qu'on les *efface*. Il faudrait pouvoir effacer d'une main aussi légère les traces lumineuses et douloureuses qu'elles ont laissées dans les âmes... Imitez saint Augustin, et, en vous réfutant vous-même, vous aurez contribué à nous éclairer et à nous pacifier... [2] »

Le 9 janvier, le P. Gratry lui répondit indirectement par ces lignes adressées à Döllinger :

1. Cette déclaration *inédite* fut confiée à la famille Mohler qui l'a transcrite dans ses *Mémoires*.
2. Lettre du 23 décembre 1871.

« Cher, digne et honorable ami,

« Je sais profondément ce que je fais, et j'adore la vérité seule.

« Je vous demande d'être absolument convaincu de cela. Je le démontrerais d'une manière éclatante, si je pouvais travailler. Mais ce billet épuise à peu près ma force d'une journée. Dites cela au P. Hyacinthe. Je le répète fièrement : *Serviteur et adorateur de la vérité seule,* voilà ce que je suis depuis mon enfance jusqu'aujourd'hui.

« Je vous salue bien cordialement. »

A une lettre injurieuse dont le signataire s'intitulait : *Citoyen vaudois et prêtre chrétien,* il fit cette noble et touchante réponse :

« Monsieur, bénédiction pour malédiction.

« Sur l'image que vous m'envoyez, je lis ce mot de votre main : « Votre ami. »

« Eh bien! Monsieur, j'accepte. Je ne vois que ce seul mot dans votre lettre, et je m'y tiens.

« Je vous tends ma main fraternelle, prenez-la. Si vous le faites, comme je l'espère; si vous sentez la charité de Jésus-Christ, comme je la sens, voici ce qui arrivera...

« Vous prendrez connaissance, en une heure, de mon présent et de mon passé, et vous aurez la joie de reconnaître que je suis, depuis mon enfance, jusqu'aujourd'hui, malgré mes misères et mes fautes, le serviteur et l'adorateur de la vérité seule. »

Quant à l'ex-Père Hyacinthe, la lettre pleine de durs reproches qu'il avait adressée au pauvre malade lui pesa plus tard, « presque comme un remords ». « Je ne l'aurais certainement pas écrite, dit-il lui-même, si, à la distance qui nous séparait, j'eusse pu connaître la gravité du mal. »

Après la mort du P. Gratry, le 25 février, il écrivit quelques pages émues et réparatrices qui débutaient ainsi : « Le P. Gratry n'est pas seulement pour moi ce qu'il est pour tous, un des plus nobles esprits de ce temps, il est un des amis que j'ai le plus aimés, et cependant je me suis vu contraint de l'affliger. Je n'ai pu m'agenouiller sur sa tombe; je

me sens le devoir d'y verser une larme, et Dieu sait ce qu'elle a tout à la fois d'amertume et de douceur[1]. »

V

Cependant la tumeur augmentait toujours. Malgré tous les efforts de la science et d'un admirable dévouement, le mal s'étendait et montait à l'assaut de la vie générale. Les crises d'étouffement devenaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus chargées d'angoisses. « Le P. Gratry supportait tout avec une admirable fermeté d'âme. Pas de plaintes, pas de lamentations, pas de murmures. Lui que son tempérament nerveux et impressionnable avait souvent rendu trop sensible à de petites souffrances sans gravité, il nous étonnait, dit le cardinal Perraud, par l'invincible patience avec laquelle il endurait de véritables tortures. C'est une des grâces les plus visibles que Dieu lui ait faites pendant les cinq mois de son douloureux martyre, et un des grands exemples que ce bien-aimé Père nous ait laissés[2]. »

Quand la vie décline rapidement et que s'allongent les ombres de la mort, peu d'hommes échappent aux indicibles tristesses et aux sourdes révoltes de la nature. On se souvient de la page si profondément mélancolique de Taine inspirée par le sentiment de sa fin prochaine.

Le P. Gratry, lui aussi, aimait la vie; car elle était pour lui, selon le mot du comte de Falloux sur Augustin Cochin, « une belle action en permanence ». Et il regrettait de la quitter. « On est si vite oublié! » disait-il tristement.

« Si vous saviez, disait-il encore, dans son langage toujours si original et si saisissant, si vous saviez ce que c'est que de sentir qu'on descend continuellement, continuellement! Je sens cela tous les jours depuis six mois. J'étais d'abord en haut de la maison, au gre-

1. *De la réforme catholique*, p. 46. Voir note, p. 487.
2. *Les derniers jours du P. Gratry*.

nier. Je suis descendu dans l'appartement de maître, puis descendu encore, et maintenant, me voici à la cave... au souterrain... au cachot... oui, au cachot, au souterrain, au caveau, au tombeau !

« Dans les premiers temps de ma maladie, lorsque j'ai commencé à voir la mort probable, j'ai dit à Dieu : « Je remets tout entre vos mains, je ne m'inquiéterai de rien. » Mais voici que depuis que le danger s'est rapproché, depuis que je vois la mort de plus en plus probable, je tiens davantage à la vie, je sens un grand goût pour la vie ! C'est que, depuis quelque temps, j'ai des idées si grandes, si pratiques, j'ai tant d'espérances !... Oui, depuis quelque temps, je me suis fortifié à un tel degré dans mes convictions et dans mes espérances ! Si j'avais seulement encore la force d'écrire ces choses ! Mais cela ne fait pas qu'on guérisse, » ajoutait-il de lui-même avec un accent de découragement[1]. »

« Je suis brisé de cœur, d'âme et de corps, » s'écriait-il le 11 janvier.

Dans ce mois d'agonie, Dieu lui ménagea de sensibles consolations. Sa sœur, Mme Lustreman, arriva le 4 avec son mari ; le P. Charles Perraud vint le 17, et le P. Adolphe le 30, huit jours avant la mort. Le pauvre malade éprouva une vive joie de la présence de ces chères affections. Mais il eut peur que la famille Mohler ne crût devoir se retirer. Il la supplia de ne pas l'abandonner, de continuer près de lui sa mission de charité, mission qui lui était aussi nécessaire que jamais, disait-il. Mme et Mlle Mohler n'ont cessé de le veiller, pour ainsi dire, jour et nuit, pendant près de quatre mois ; avec un tendre respect et un dévouement incomparable elles allèrent jusqu'au bout de leurs forces. Le Père leur en était profondément reconnaissant, et il le témoignait de mille manières délicates. Un jour, comme il ne pouvait plus parler, il prit une feuille de papier à lettre, y traça quelques mots et les tendit à Mlle Mohler, en lui disant : « Gardez cela pour vous, mon enfant. » Il avait écrit : « Quand un bon cœur voit souffrir, il devient tout bon. » Un autre jour que ces Dames avaient prié de toute leur âme pour l'adoucissement de ses cruelles souffrances, le Père s'en aperçut sans qu'aucun signe extérieur le lui

1. *Le P. Gratry. — Ses derniers jours.*

eût révélé, et il leur dit : « Vous avez prié pour moi, je l'ai bien senti. » C'était sa conviction que les âmes se touchent en Dieu. Quelque temps après, il fit signe à Mlle Mohler de s'approcher, et il la bénit avec une visible émotion.

Le docteur Lustreman, médecin principal d'armée à Versailles, dut retourner à son poste. Il n'avait donné aucun espoir. La tumeur était un cancer d'une nature très maligne, et l'incision dont le malade espérait le soulagement, n'était pas possible. Il n'y avait plus qu'à se résigner à l'inévitable !

« Le 2 février, le cher malade fut très agité, se levant, se couchant, se relevant, parfois voulant ôter ses vêtements, et répétant à plusieurs reprises cette parole qui est souvent un symptôme de mort prochaine : « Je veux m'en aller. »

L'Extrême-Onction lui fut donnée sur sa demande. Il reçut l'absolution le 5, avec une humilité et une foi profondes, témoignant, jusqu'à la fin, de la sincérité de son amour pour Jésus-Christ, baisant pieusement le crucifix; après quoi, il donna à ses deux fidèles disciples, qu'il laissait orphelins, une bénédiction suprême. Enfin le 7 février, après une lente et douce agonie, il expirait entre sa sœur et son beau-frère, le docteur Lustreman, soutenu par les prières de ses fils spirituels, et, au milieu des larmes de tous les siens, il rendait à Dieu sa belle âme, « toute faite de lumière et de paix ».

VI

Il est mort, comme il le souhaitait, après s'être préparé chaque jour à ce terrible passage par un acte d'amour. « Il faudrait, disait-il, imiter le petit enfant, qui, avant de prendre son sommeil sous la garde de Dieu et des anges, va embrasser tout le monde, non seulement son père et sa mère, ses frères, ses sœurs, mais aussi les étrangers qui se trouvent là. Et nous aussi, avant d'aller

dormir, il nous faut embrasser tous les hommes par un acte de charité. Ce sera une nuit bénie.[1] »

C'est ce qu'il avait fait, comme l'atteste le codicille si touchant de son testament :

« Je laisse à tout être humain que j'ai jamais salué ou béni et à qui j'ai jamais adressé quelques paroles d'estime, d'affection ou d'amour, l'assurance que je l'aime et bénis deux ou trois fois plus que je ne l'avais dit.

« Je lui demande de prier pour moi, pour que j'arrive au royaume de l'amour où je l'attirerai aussi par l'infinie bonté de notre Père.

« J'étends ceci à tous mes amis inconnus et à venir, et aussi loin que Dieu me permet de l'étendre, *omnibus hominibus* (saint Paul).

« Je les salue tous devant Dieu, je les bénis du fond du cœur, je leur demande de prier pour moi, et j'espère que je serai près d'eux, et avec eux, après ma mort plus que pendant ma vie !

« Et à revoir auprès du Père. »

VII

Les funérailles eurent lieu à Paris, en l'église des Missions étrangères, le mardi 13 février, au milieu d'un grand concours d'amis et d'admirateurs. L'Académie, la Faculté de théologie, le clergé de Paris, les Dominicains et les Sulpiciens étaient représentés par une députation. Tout l'Oratoire y était, le P. Pététot en tête. L'École polytechnique, le collège Stanislas, le cercle catholique, la Société polonaise avaient envoyé des délégués. On remarquait beaucoup de notabilités du monde religieux et littéraire. Mgr Maret donna l'absoute d'une voix étouffée par des sanglots contenus.

M. Nisard, au nom de l'Académie française, se fit l'interprète éloquent de la douleur générale. Il rappela

1. Paroles citées par le cardinal Perraud. *Le Père Gratry. — Ses derniers jours.*

brièvement, comme il convenait, les titres littéraires du P. Gratry, « ses écrits si variés dans leur unité chrétienne et catholique, dont la foi est l'âme et dont la morale la plus persuasive est la seule parure ». Il rendit aussi un hommage ému et délicat au prêtre éminent et édifiant, à l'homme aimable et aimé, il le félicitait d'échapper à la double angoisse des regrets et des appréhensions patriotiques, et à quelque chose de plus poignant encore, au devoir d'espérer, même contre l'espérance.

« Il a cessé de souffrir, disait-il, il a la paix dans la vérité; ne le plaignons pas.

« Ce qu'il faut plaindre, c'est la France, où les bons deviennent plus rares et les méchants deviennent pires; c'est l'Église, qui a tant besoin des talents et des vertus de ses prêtres pour rester la plus grande de nos forces sociales; c'est l'Académie française, si éprouvée dans ces derniers temps et où chaque perte semble compter double; ce sont toutes ces âmes accoutumées à se nourrir de la parole du P. Gratry, à lui demander leur chemin dans les obscurités de la vie, à s'appuyer sur lui dans leurs défaillances, à l'appeler comme consolateur dans leurs peines. Depuis qu'il n'est plus, elles le cherchent comme un troupeau qui ne voit plus le berger, et ne le trouvant pas, elles le pleurent, non en figure, mais avec des larmes vraies, dont l'abondance étonnerait ceux qui ne savent pas ce que sont es amitiés formées et entretenues par le commerce des choses divines...

« C'était la famille spirituelle du P. Gratry... Ses auditeurs l'appelaient père, non du titre de son ordre, mais pour le nommer de son vrai nom... A combien de chrétiens, atteints des maladies de ce siècle, sa parole n'a-t-elle pas, en effet, rendu la santé morale? Plusieurs qui sont ici, m'en sont témoins. Ils m'entendent, je vois leur douleur, et j'ai peur de la troubler par l'insuffisance de mes paroles. »

Cet accent pathétique trahit une sincérité de regret peu ordinaire dans les discours officiels.

Le lendemain, l'un des plus anciens amis du Père, âme noble et tendre, s'il en fut, Augustin Cochin, épanchait sa douleur dans une lettre plus touchante encore, qui mérite de figurer ici comme un monument funèbre d'inspiration profondément chrétienne et tout à fait digne de l'illustre défunt. Cette lettre était adressée à M. Ernest Naville, le 14 février 1872.

« Mon cher ami,

« Je vous remercie d'avoir entouré de votre affection les derniers jours du P. Gratry et de m'en avoir raconté les derniers combats, supportés avec une si calme énergie.[1] Lundi, nous l'avons conduit à la porte de l'éternité. La messe s'est dite dans la chapelle des Missions, à deux pas de la sainte maison d'où partent chaque année trois cents jeunes Français qui vont évangéliser l'Afrique et l'Asie en affrontant la mort, à vingt ans, au milieu des calomnies, des tortures et de la misère, pour l'amour de Jésus-Christ.

« Cet asile convenait aux obsèques du P. Gratry. Car il était missionnaire. Il s'était dévoué, à vingt ans, à l'instruction des savants, des écrivains, des prêtres et des gens du monde; et, comme les missionnaires commencent par apprendre la langue des tribus qu'ils vont évangéliser, le P. Gratry, pour convertir les savants, avait passé par l'École polytechnique, où il était de la même promotion que La Moricière; pour parler de Dieu aux gens de lettres, il était devenu un grand écrivain, assez grand pour que des pages, extraites de ses œuvres, méritent de prendre place au rang des chefs-d'œuvre de la langue française. Il avait pris aux gens du monde les bonnes manières, les goûts et les délicatesses de la meilleure compagnie; et, pour parler aux prêtres, il s'était fait religieux sous la conduite d'un saint, le P. Pététot. Ce saint disait de lui qu'il avait une tête d'homme, le cœur d'une femme et le caractère d'un enfant. Mais cet enfant s'est montré un héros : car il a traversé une grande crise religieuse sans perdre la foi, exerçant tour à tour le droit de se défendre et le devoir de se soumettre, nous apprenant à respecter les traditions et l'autorité, qui sont les deux forces de notre Église.

« Il a traversé les malheurs de la patrie sans perdre l'espérance, les amertumes de la calomnie sans perdre la charité, les approches douloureuses de la mort sans perdre la patience. Il lui convenait de finir de vivre entre des amis, au milieu des montagnes, dans un pays libre, les yeux reposés par la vue d'un lac paisible et des frontières de la patrie, et les regards de l'âme fixés plus haut sur les grands horizons de la bienheureuse éternité.

« Que des philosophes pédants le nomment un rêveur et un poète qui raisonne, plutôt qu'un métaphysicien; que de sévères docteurs n'accordent à son nom qu'un regret équivoque : nous, ses amis, serrés autour de sa tombe, où nul ne manquait de tous ceux qui devaient y être, — prêtres qu'il édifia, artistes qu'il convertit, femmes qu'il consola, lecteurs qu'il charma, — nous l'avons pleuré, le saluant tous du nom de bienfaiteur et de père, et suivant de nos regards attendris cette âme ailée qui s'éleva si souvent devant nos yeux et nous emporta si haut et qui plane maintenant, rapprochée par un dernier essor de la lumière éblouissante de Dieu, dont il ai-

1. Voir la note aux pièces justificatives, p. 491.

mait vivant à contempler et à transmettre les splendides rayons; et nous avons souhaité sans crainte la paix du ciel à cet ami qui a si passionnément cherché à l'établir sur la terre[1]... »

Le corps du P. Gratry repose au cimetière Montparnasse.

Le monument érigé à sa mémoire est comme perdu dans cette vaste nécropole, et il n'est pas facile de le trouver. Pour les amis connus ou inconnus, pour tous ceux qui lui ont dû une lumière, une force, un élan et qui désireraient faire à cette tombe un pèlerinage de piété et de reconnaissance, voici quelques indications propres à les diriger : Entrer par la grande porte de l'avenue Edgar-Quinet, suivre l'avenue principale jusqu'au Rond-Point, traverser le Rond-Point jusqu'au delà de l'Avenue transversale, et, du côté droit, un peu avant le monument d'Orfila, prendre le sentier qui s'ouvre entre le tombeau de la famille Leclerc et celui de M. de Pansey, pousser devant soi jusqu'au neuvième rang, jusqu'à une pierre tombale presque plate portant une croix légèrement en relief et entourée d'une balustrade en fer. C'est là. On y a gravé l'inscription suivante :

JOSEPH AUGUSTE ALPHONSE GRATRY
PRÊTRE
CHANOINE HONORAIRE DE NOTRE-DAME
UN DES FONDATEURS DE L'ORATOIRE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
NÉ A LILLE LE 31 MARS 1805
MORT A MONTREUX (SUISSE) LE 7 FÉVRIER 1872

Hic est fratrum amator et populi Israel : hic est qui multum orat pro populo.. (II, *Machab.* XV, 14.)

A cette série de titres, il en manque un pourtant, celui

1. *Correspondant*, 25 mars 1872, p. 1169.

qui tenait le plus au cœur de l'illustre défunt et qu'il ne dépouilla pas sans un profond chagrin, en 1870, lors de sa rupture définitive avec l'Oratoire.

Ce titre, si justement acquis, si parfaitement mérité, qu'il avait honoré par ses vertus religieuses et par de si beaux ouvrages, la postérité reconnaissante le lui a rendu; elle l'appelle et continuera de l'appeler *le Père* Gratry.

VIII

Ainsi s'éteignit, à soixante-sept ans, dans la pleine vigueur de son magnifique talent, le grand croyant, l'apôtre généreux qui, dès l'adolescence, s'était consacré, par un don total, à la vérité et à la charité. Il n'avait pas assez vécu et son œuvre n'était pas achevée. Que de bien il aurait pu faire encore! Que d'hommes à éclairer, à pacifier et à consoler! Combien attendaient de lui la secousse qui réveille, l'impulsion vers le devoir, l'élan vers la beauté morale, en un mot, la résurrection de leur âme! Et comme il regrettait lui-même, se sentant mourir, de ne pouvoir continuer sa mission de relèvement et de salut! S'il est tombé avant l'heure, il n'en a pas moins laissé un long et lumineux sillon dans le champ de l'Église. Les larmes vraies et les touchants hommages qui accompagnèrent son cercueil devaient symboliser, à ce qu'il semble, l'admiration et la douleur universelles.

Il n'en était rien. Dès le lendemain des funérailles, en effet, le silence se fit profond autour de la tombe; et, à part les confidences émues du P. Adolphe Perraud écrites en 1872, il n'a guère été rompu pendant vingt-cinq ans. On eût dit que le souvenir même de l'homme de Dieu avait été enseveli avec ses restes, tant l'injuste persécution de l'oubli ne cessait d'opprimer sa mémoire[1]. Depuis les erreurs du polémiste dans la discussion de l'infaillibilité, la majorité des catholiques, facilement ingrate

1. Il y a eu de touchantes exceptions. Voir note p. 493.

comme toutes les foules, semblait ne plus tenir aucun compte des éclatants services de l'apologiste et du philosophe. La sincérité d'une soumission entière et cordiale n'avait pas désarmé le pharisaïsme intransigeant. Il y a eu de tout temps, dans l'Église, des gens plus sévères que l'Église, qui s'arrogent le privilège de l'orthodoxie, le droit d'absoudre et de condamner, surtout de condamner. Leur tyrannie étroite travaille inconsciemment à rétrécir le chemin du ciel, sinon à en fermer l'accès. Pendant longtemps, ils ont réussi à entretenir autour du nom du P. Gratry un vague soupçon d'insoumission et d'hétérodoxie. Ainsi s'explique une trop longue disgrâce de l'opinion, disgrâce injustifiée, dont a beaucoup souffert également l'une des plus grandes âmes de l'Angleterre en ce siècle, Henri Newman.

Newman, lui aussi, avait renoncé à tout, à une situation brillante, à des trésors d'amitié, à sa famille même pour s'attacher uniquement à la vérité. Il avait mis au service de l'Église catholique tout le prestige d'un génie qui fut un des plus beaux de ce siècle, une science presque universelle et une autorité morale immense. Et cependant, une partie de ses compatriotes catholiques l'ont tenu à l'écart, fatigué de méfiances, repoussé comme libéral; ils l'ont dénoncé et, un moment, rendu suspect à Rome, et, s'il n'a pas été condamné, ce n'a pas été leur faute. Dans la mesure permise à leurs mesquines idées, ils l'ont réduit à l'impuissance, et, lui aussi, « est mort dans la disgrâce de la fortune, sans pressentir la popularité de sa tombe » [1].

Il y a d'ailleurs, entre ces deux apôtres, de singulières ressemblances de physionomie, comme de curieuses analogies d'histoire et de destinée.

Sans doute plus haute et plus puissante est la stature de Newman; plus compréhensive, plus variée, plus profonde son intelligence; plus riche et plus foncièrement

1. Cf. *La Renaissance catholique en Angleterre, Newman et le mouvement d'Oxford,* par M. Thureau-Dangin, et la remarquable étude de M. l'abbé P. Godet, dans la *Revue du Clergé français*, 15 mars et 15 avril 1901.

virile son âme, et partant plus vaste son action et de portée plus lointaine.

Ces réserves faites, des deux côtés une enfance pénétrée de rêve et de poésie, le même goût pour la musique, pour les harmonies intérieures comme pour les mélodies des grands maîtres, une vie du cœur intense, le même attrait vers l'Invisible, vers le Dieu vivant et caché ; des deux côtés, la même droiture, la même candeur, la même horreur du mensonge, de la rouerie et de l'équivoque ; des deux côtés, une crise et une conversion, crise de ténèbres intellectuelles et morales chez Gratry, de trouble religieux et de recherches passionnées chez Newman ; le même courage à se dégager des préjugés et de l'égoïsme, à rompre avec son entourage, avec ses relations, avec les ambitions et les espérances humaines ; le même don héroïque de soi à la vérité conquise et possédée, la même docilité aux touches providentielles qui les conduisent l'un et l'autre vers un but inconnu et insoupçonné. Des deux côtés aussi, des visions intellectuelles qui traduisent en un relief saisissant l'état présent de l'âme, ses pensées et ses inspirations, avec projections lumineuses sur l'avenir. Elles marquent, pour ainsi dire, chaque grande étape de la vie. On se souvient de celles de Gratry. Qu'on se rappelle aussi celles de Newman. A quinze ans, il est comme illuminé du pressentiment de sa conversion et de sa prédestination à la gloire éternelle, et, quoique protestant, le célibat lui apparaît comme une condition de sa mission. A trente ans, très gravement malade en Sicile, une voix mystérieuse lui dit qu'il ne mourra pas, parce qu'il n'a pas péché contre la lumière et qu'il est prédestiné à une grande œuvre dans son pays natal.

Tous les deux, charmés de la grande et populaire figure de saint Philippe de Néri, rêvent, à son exemple, d'une association de prêtres multipliant par l'union sous une règle simple, suffisamment ferme et souple, leurs forces spirituelles, scientifiques et apostoliques. C'est en vue de prendre contact avec les esprits cultivés pour les éclairer et les ramener à l'Évangile, que l'un fonde l'Ora-

toire en Angleterre vers 1847, l'autre l'Oratoire de France vers la fin de 1852.

En philosophie, ils s'accordent singulièrement. Ils sont convaincus l'un et l'autre que la vérité ne saurait être l'apanage d'un individu isolé et que nous n'avons pas le droit de nous séparer de la race humaine représentée par les penseurs éminents de tous les temps ; que les motifs déterminants de nos adhésions renferment une large part de mystère, que l'acquisition de la vérité morale est autant une affaire de conscience et de cœur que de raison, que la certitude qui en découle, pour être moins éblouissante, n'est pas moins sûre que la certitude mathématique.

En théologie, aucune comparaison n est possible sans doute. La formation de Gratry avait été rapide et trop incomplète, et Newman connaissait l'histoire de l'Église et surtout les Pères mieux qu'homme de ce siècle. Mais, sur le terrain particulier de l'infaillibilité pontificale, tout en admettant la doctrine, celui-ci jugeait également la définition prématurée et grosse de périls ; il ne put retenir un cri d'angoisse au spectacle de la passion qui lui semblait emporter, selon sa rude expression, « l'agressive et insolente faction des infaillibilistes ». Mais ce cri, il ne le poussa que dans une lettre confidentielle à son évêque, lettre publiée par une indiscrétion coupable le 6 avril 1870. Sa soumission fut d'ailleurs prompte et active ; il s'empressa d'expliquer à ses concitoyens la portée du décret conciliaire et il leur prouva qu'il n'a nullement confisqué la liberté des consciences, ni menacé les lois fondamentales de la patrie.

Newman est mort en 1890, chargé d'ans et de mérites. Léon XIII, pour le consoler d'injustes attaques, l'avait honoré de la pourpre. Depuis qu'il n'est plus, sa figure ne cesse de monter à l'horizon et sa taille prend des proportions de plus en plus puissantes. Sa conversion avait ébranlé l'Angleterre tout entière. Les idées qu'il a semées, germent de toutes parts et font lever des légions catholiques. Il en est une, celle de l'évolution logique et vivante

de la doctrine révélée, idée ancienne dans l'Église, qui a pris, chez lui, les proportions d'une découverte de génie. Elle s'harmonise merveilleusement avec les idées scientifiques de notre temps. Par là son influence s'accroît de jour en jour; il apparaît à ses compatriotes comme le Moïse des générations nouvelles. Plus heureux que l'ancien, non seulement il a salué de loin la terre promise, mais il y est entré le premier, comme un précurseur et comme un guide.

Le rôle de Gratry, pour être plus modeste et plus discret, sera aussi, dans l'avenir, un rôle bienfaisant et durable. Il est visible que sa mémoire refleurit en une verte nouveauté. On revient à lui, comme on revient aux penseurs qui furent à la fois de nobles cœurs et de grands esprits. Il fut l'un et l'autre, au jugement de Léon XIII, qui l'a déclaré digne, à ce double titre, d'être proposé en modèle aux élèves du sanctuaire. Pour beaucoup d'autres jeunes gens, il sera également une lumière; beaucoup écouteront sa voix éloquente et persuasive, qui ne cesse de leur dire : *Montez plus haut*. Devenez des ouvriers de la vérité, de la justice, de la liberté, de la paix. Soyez de ceux qui soutiennent le monde par l'élévation et l'intensité de leurs convictions.

Ainsi le P. Gratry continuera au milieu de nous l'apostolat auquel il avait donné sa vie. Il le continuera longtemps; car, ses ouvrages sont aussi actuels, aussi vivants que jamais. Les droits de la raison ne sont-ils pas aussi méconnus qu'au temps où il écrivait *La Logique?* Le panthéisme, qu'il a si vigoureusement combattu, n'est point mort; il n'a fait que changer de nom, il s'appelle aujourd'hui le monisme ou l'évolutionnisme athée. La métaphysique succombe étouffée; on déracine toute morale. Et pourtant les éternelles vérités relatives à la *Connaissance de Dieu, à la Connaissance* et à la vie de l'*âme,* sont toujours aussi nécessaires à l'homme que le pain matériel, et il est aussi opportun, qu'il y a cinquante ans, de les vivifier d'éloquence, de les illuminer de poésie, de cette éloquence et de cette poésie qui

touchent le cœur, parce qu'elles jaillissent du cœur. Or, tel est le charme victorieux et conquérant des ouvrages du P. Gratry. « Le fond de l'être humain ne change pas; il demeure avec son éternel besoin de sympathie et d'espérance, écrivait avec émotion E. M. de Vogué. On ne nous prend que par ces nobles faiblesses; on ne nous prend bien qu'en nous soulevant de terre. Celui qui nous abaisse et mutile nos espérances peut assurément nous amuser une heure; il ne nous gardera pas longtemps. On oublie aujourd'hui ces vérités aussi durables que l'homme, parce que nous sommes dans un moment de transition et d'universelle incertitude. Les âmes n'appartiennent à personne; elles tournoient, cherchant un guide, comme les hirondelles rasent le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le bruit. Essayez de leur dire qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés; vous les verrez s'assembler, toutes ces âmes; monter, partir à grand vol, par delà vos déserts arides, vers l'écrivain qui les aura appelées d'un cri de son cœur[1]. »

1. *Le Roman russe.* Avant-Propos, II.

FIN

TABLE

CHAPITRE IV

ALPHONSE GRATRY EN ALSACE. — L'ÉCOLE DE STRASBOURG (1828-1840)

CHAPITRE V

DIRECTION DU COLLÈGE STANISLAS (1841-1846)

CHAPITRE VI

L'ABBÉ GRATRY A L'ÉCOLE NORMALE. — POLÉMIQUE CONTRE M. VACHEROT (1846-1851)

CHAPITRE VII

L'ABBÉ GRATRY A L'ÉCOLE NORMALE. — POLÉMIQUE CONTRE M. VACHEROT (*suite*) (1846-1851)

CHAPITRE VIII

NOUVELLES POLÉMIQUES. — LES SOPHISTES ET LA CRITIQUE

CHAPITRE IX

FONDATION DE L'ORATOIRE. — L'IDÉAL DU P. GRATRY (1852-1870)

CHAPITRE X

L'ORATOIRE. — LA RÉALITÉ (1852-1870)

CHAPITRE XI

LE PHILOSOPHE

I. — *Comment il a été méconnu. — Son but et sa méthode.*

CHAPITRE XII

LE PHILOSOPHE (*suite*)

II. — *L'ascension de l'âme vers la « vérité » par la dialectique.*

CHAPITRE XIII

LE PHILOSOPHE (*suite*)

III. — *L'ascension de l'âme vers le souverain Bien par l'amour.*

CHAPITRE XIV

LE PHILOSOPHE (*suite*)

IV. — *Le terme final : l'immortalité.*

CHAPITRE XV

LE PHILOSOPHE (*suite*)

V. — *Critique de la doctrine.*

CHAPITRE XVI

PHILOSOPHIE SOCIALE

Les deux facteurs du progrès. — Les obstacles au progrès.

CHAPITRE XVII

PHILOSOPHIE SOCIALE (*suite*)

Les raisons d'espérer.

CHAPITRE XVIII

PHILOSOPHIE SOCIALE (*suite*)

Conclusion : Rêves et vérités : Le P. Gratry précurseur des démocrates chrétiens.

CHAPITRE XIX

ESSAI D'ACTION SOCIALE. — LA LIGUE DE LA PAIX (1867-1869)

CHAPITRE XX

LE PRÊTRE ET L'APÔTRE

CHAPITRE XXI

L'ÉCRIVAIN

CHAPITRE XXII

L'HOMME

CHAPITRE XXIII

LE CONCILE DU VATICAN. — POLÉMIQUE CONTRE L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE (1870)

CHAPITRE XXIV

LES DERNIERS TEMPS. — LA MORT (1870-1872)

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Note de la page 2.

Acte de naissance du P. Gratry, publié, pour la première fois, par M. l'abbé L. Salembier, secrétaire général de l'Institut catholique de Lille (*Bulletin des facultés*, janvier 1907).

11 germinal, an XIII — 30 mars 1805.

GRATRY, Auguste-Alphonse.

Par-devant Joseph-Alexandre Imbert d'Ennevelin, adjoint au maire de Lille, a comparu le sieur Claude Naverdet, quarante-deux ans, garde-magasin principal des hôpitaux militaires, demeurant à Lille, place aux Bleuets; a déclaré que le 9 de ce mois à 10 h. 3/4 du soir, était né chez lui un enfant du sexe masculin, qu'il a présenté, auquel il donna les prénoms de *Joseph-Auguste-Alphonse*, lequel est né de *Françoise-Victoire Naverdet*, native de Dunkerque, âgée de dix-sept ans, domiciliée chez ledit Claude Naverdet, son père, où elle s'est accouchée, épouse de *Louis-Joseph Gratry*, natif de Verdun, département de la Meuse, âgé de vingt-trois ans, employé à la trésorerie impériale de France, absent. Lesdites déclaration et présentation faites en présence de Nicolas Potey, cinquante-trois ans, employé audit magasin, et de Louis Lefebvre, cinquante-trois ans, marchand à Lille.

Ont signé : C. Naverdet, Potey, Lefebvre, Imbert d'Ennevelin.

M. Naverdet père était originaire de Dammartin-en-Champagne.

Note de la page 44.

Voici un autre et curieux fragment d'une réponse de Bautain à un compte rendu de Gratry. Il nous semble entendre la voix de la sagesse elle-même :

« ...Vous avez l'air de croire qu'il faut toujours être en *entraînement* pour se soutenir dans le bien, et vous craignez beaucoup ce que

vous appelez la *stagnation*... Ne croyez pas que l'homme puisse être toujours en exaltation, en enthousiasme. Les choses ne vont pas ainsi. L'esprit de Dieu souffle le plus souvent doucement, et on ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Il ne faut donc pas se battre les flancs, ni croire que vous devez être dans une inspiration continuelle, et toujours tendue. Votre orgueil se prévaudrait bientôt d'un tel état, s'il pouvait exister. Celui qui tâche de s'y mettre par sa propre volonté, retombe bientôt dans la nullité (?) et alors il se décourage. Il ne faut point de *stagnation*, mais il ne faut pas non plus d'agitation... Il faut de la patience, du calme, de la douceur, de la prière intérieure, et ne pas s'attacher aux événements du dehors. Le royaume de Dieu est en vous; c'est donc en vous qu'il faut le chercher, et vous ne l'y trouverez que quand la volonté de Dieu s'y fera. Pureté et simplicité, voilà les ailes de l'amour. » (*Manuscrit inédit.*)

Note de la page 59.

D'après trois lettres inédites de Gratry au chanoine Birgy et publiées par le P. Ingold dans la *Revue d'Alsace* (mai-juin 1902), Gratry se sépara de ces Messieurs à la Toussaint (1840) sans connaître l'emploi qu'il allait faire de sa vie. Ce fut vers la fin de décembre seulement que la direction de Stanislas lui fut offerte. La recommandation de Mgr Le Pape de Trevern, évêque de Strasbourg, intimement lié avec l'archevêque de Paris, lui valut cette situation honorable. Il n'avait que trente-cinq ans. M. Bautain et son groupe ne quittèrent l'Alsace qu'au mois de mars suivant, pour prendre possession du collège du Juilly. « J'ai eu le bonheur, écrivait Gratry au chanoine, tout en annonçant ma détermination de dépendre à l'avenir *uniquement* de l'autorité épiscopale, de ne pas *rompre* néanmoins et de ne pas voir briser tout lien d'amitié entre moi et des hommes que j'aime et que j'estime. Nous restons amis comme cela se devait. »

Note de la page 112.

Cette comparaison, tirée de l'agrandissement photographique, éclaire un aspect de la question. Elle ne prétend pas traduire en image la théorie du développement catholique, telle que l'entend Newmann. D'après cette théorie, une doctrine vivante se développe, non par voie de déductions abstraites, comme un théorème de géométrie, ni comme un cliché dont les lignes s'accusent de plus en plus nettes et en relief, mais en vertu d'une force intérieure, qui la pousse à grandir en s'assimilant tout ce qui, dans son orbite, a de l'affinité avec elle, en éliminant tout ce qui lui est hétérogène.

Ainsi, elle se fortifie et s'étend peu à peu. Ses débuts ne peuvent donner la mesure de sa vitalité, ni de son accomplissement final. Ici-bas, vivre, c'est changer; et ce qui est devenu parfait, ne l'a été qu'après bien des transformations. Telle est la loi de tout développement réel dans l'humanité, telle est aussi la loi du développement religieux.

« Ce principe posé, il est aisé de comprendre que le christianisme devait avoir un développement, parce que c'était un fait vivant, d'aspects variés, et une doctrine susceptible d'applications multiples; parce que c'était une religion universelle qui ne pouvait manquer de se transformer, de s'enrichir et de s'agrandir par l'effet de ses relations avec le monde où elle était appelée à vivre...; parce que la révélation accuse, dans l'Écriture même, un développement progressif, et qu'on ne voit pas pourquoi ce développement s'arrêterait court à la mort du dernier apôtre; parce que l'idée d'une doctrine absolument parfaite dès le début, et qui n'aurait rien à gagner par les recherches, les applications, les expériences postérieures est inconcevable et absurde... »

« Mais, si le développement est nécessaire, nécessaire aussi était l'autorité qui devait le diriger, le préserver des écarts toujours possibles, pourvoir à la conservation des progrès acquis; et cette autorité apparaît d'autant plus indispensable pour le Christianisme, qu'il avait, et que, d'une certaine manière, il a toujours à se constituer lui-même, à se défendre, à s'agrandir. Le développement légitime a besoin d'être garanti par une autorité infaillible. Autorité et révélation sont des termes corrélatifs. Qui supprime l'autorité, sera fatalement rejeté dans le système de la religion naturelle, et c'est bien là qu'aboutissent plus ou moins ouvertement toutes les formules du protestantisme libéral. » (Cf. *Revue du Clergé Français,* 17 déc. 1898.)

Note de la page 173.

Dissentiments entre le P. Gratry et le P. Pététot.

Dans un procès aussi délicat, il est très difficile, même à plus de cinquante ans de distance, de prononcer un jugement. Les deux œuvres en conflit, celle des petits séminaires et l'atelier d'apologétique, ayant été jugées toutes les deux, dès la fondation, opportunes et excellentes, essentielles à l'Oratoire, il n'y a pas lieu de discuter laquelle des deux avait un droit de priorité. On peut seulement se demander, puisqu'il n'était pas possible de les mener de front tout d'abord, auquel des deux hommes de Dieu il seyait d'ajourner momentanément la réalisation de ses préférences.

Il nous semble, tout en tenant compte des lacunes incontestables

du P. Pététot, que le P. Gratry se fût honoré par un sacrifice aussi méritoire, si pénible qu'il fût. En ne s'y résignant pas, sous l'inspiration des motifs les plus élevés sans doute, en voulant devancer, par impatience apostolique, l'heure providentielle et le signal qu'il appartient à l'autorité régulière de donner, ne s'est-il pas exposé à la douleur de manquer son but? Et, de fait, il n'a pas réussi à fonder son atelier d'apologétique; il a été amené peu à peu à se séparer de ses frères, et à travailler seul, contrairement à ses intentions et à ses désirs.

Ne paraît-il pas aussi avoir un peu oublié qu'il s'était rallié, dès le début, sans réserve, à l'œuvre des petits séminaires? Il l'avait adoptée, non seulement avec bonne volonté, mais avec enthousiasme. Ses lettres intimes de 1852 et de 1853 en font foi. « Dès que nous serons en nombre suffisant, écrivait-il en 1852, nous appliquerons le fruit de nos études à un petit séminaire. Je ne dis pas à plusieurs, je dis: d'abord à un seul, sur lequel on concentrera toutes nos forces. Là, nous tâcherons de résoudre ce très difficile problème d'un petit séminaire très bien tenu; où l'éducation soit réellement sacerdotale et où les lettres et les sciences soient enseignées avec autant de succès, et avec plus de succès, si nous pouvons, que dans le meilleur des collèges..., en sorte que nos jeunes gens sortiront de là armés de toutes pièces, sachant tout ce que sait leur siècle. S'ils entrent alors au grand séminaire, ils seront solidement préparés à la théologie... Quel bienfait public que de contribuer à former nombre de prêtres, très chrétiennement savants, qui, à leur tour, en formeront d'autres!...

« *Élever l'enfance du prêtre* est la plus importante des œuvres, notez-le : *c'est élever Jésus enfant.* L'œuvre des petits séminaires est une œuvre fondamentale, peut-être la première de toutes les œuvres en ce moment. »

Ailleurs encore, il s'enflamme sur le même sujet, et il écrit : « La première fois que Pie IX a entendu parler de cette œuvre, il a dit ces propres paroles : «Si on réalisait cette idée, ce serait le salut de l'Église en France... et hors de France. » Ces paroles m'ont été écrites, à moi, par l'évêque à qui Pie IX les a dites (Mgr Dupanloup); elles m'ont été écrites le lendemain du jour où elles ont été dites...

« Comprenez pourquoi Pie IX a pu dire cette étonnante parole. C'est parce qu'il s'agit *d'élever l'enfance du prêtre*, ce qui ne s'est jamais bien fait. Le vœu du Concile de Trente n'a pas encore été réalisé. Les grands séminaires vont bien. Les petits séminaires sont au dernier degré de la souffrance. Il y a des congrégations pour tout; il n'y en a pas pour cela. Or, tous les maux du Clergé et, par conséquent, tous les maux de la société, viennent des petits séminaires, ou plutôt de leur absence, presque par toute l'Europe, et des trop faibles ressources dont sont pourvus ceux qui existent. Un Jésuite qui a prêché 200 retraites ecclésiastiques en France, me disait, il y a quelques jours : « Tout le mal vient des petits séminaires. C'est

absolument constaté. L'enfance du prêtre n'est pas assez préservée. Votre œuvre, si elle réussit, sauvera tout. » Un autre Jésuite, celui qui tient la maison des retraites pour les Jésuites mêmes, me disait : « Cette œuvre est à peu près le seul moyen de sauver l'Allemagne. Nous y faisons de grands efforts, mais qui ne sont pas assez soutenus du clergé local, lequel ne peut être bien relevé que par les petits séminaires... Donc, je vous demande pour cette œuvre toute la conviction, tout le cœur, tout l'enthousiasme chrétien dont vous êtes capable... » (*passim*).

Ces lettres étaient adressées à Mme F. de S., née G. de B., qui avait épousé un des plus brillants élèves du P. Gratry à Stanislas. J'en dois la communication à l'obligeance de mon ancien confrère, le P. Desjardins, de l'Oratoire.

Ne semble-t-il pas que, dans le douloureux conflit avec le P. Pététot, le P. Gratry avait quelque peu oublié les premiers élans dont témoignent ces pages?

Note de la page 189.

Méthode d'immanence. Cette expression doit s'entendre ici dans le sens qu'elle avait en 1899, à l'époque où furent écrites ces lignes, et non dans le sens équivoque, et parfois peu orthodoxe, qu'elle a pu prendre plus tard. La maxime dans laquelle certains esprits ont voulu, à tort, enfermer cette méthode, à savoir que « rien ne peut entrer dans l'homme qui ne sorte de lui », ne pouvait être celle du P. Gratry. Avec le Pape Léon XIII, il aurait répudié cette philosophie « qui, sous le spécieux prétexte d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue et de toute illusion, lui dénie le droit de rien affirmer au delà de ses propres opérations. » (*Encyc. au clergé franc.*, 8 sept. 1899.)

Mais le P. Gratry admettait, avec les nouveaux apologistes, la nécessité d'un dogmatisme moral, et il la démontrait avec une force et une clarté admirables. Qu'on lise son beau traité des rapports de la raison et de la foi, ou les chapitres sur les deux degrés de l'intelligible divin dans *La Connaissance de Dieu*, on y verra quelle part indispensable il entend faire à la volonté, au cœur, pour arriver à la vérité vivante.

« L'esprit, dit-il, a des racines dans le cœur et tient nécessairement à la volonté même, dans l'unité de l'âme. Il y a des mouvements que l'esprit isolé ne fait pas seul; l'esprit peut déduire, mais il ne s'élance pas. On diminue l'élan de l'intelligence, à mesure qu'on l'isole et que l'âme tout entière ne l'appuie pas de toutes ses forces. Comment, alors, veut-on qu'un tel esprit s'élève à la plus haute région de l'intelligible et qu'une raison si mal soutenue arrive au terme? Elle ne fait qu'osciller de la plus basse région à la moyenne, se fatiguer

de ce travail stérile, retomber, retourner l'effort et chercher son progrès dans sa chute. » (*Conn. de Dieu*, t. II, p. 187.)

Note de la page 321.

A propos de l'engouement du P. Gratry pour Bastiat, voici une jolie anecdote qu'aimait à conter le P. Lescœur. Mme Léon Boré, une allemande de Munich, mystique et presque exaltée, consulta un jour le P. Gratry sur le choix d'un livre de piété. — « Un livre de piété! s'écria Gratry. Ah! oui, j'en connais un bien remarquable. Achetez les *Harmonies économiques* de Bastiat! » Mme Boré ahurie n'en pouvait croire ses oreilles. Elle alla confier sa stupéfaction au P. Lescœur.

Note de la page 352.

Parmi ces jeunes gens qu'aimait particulièrement le P. Gratry, Albert Dumont mérite de ne pas être oublié. Emporté prématurément, à quarante-trois ans (1884), sa mort fut un deuil pour l'Université tout entière et une perte très sensible pour l'Enseignement supérieur, qu'il dirigeait avec une maîtrise incomparable. Il fut mieux qu'un membre distingué de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, mieux qu'un administrateur hors ligne, il fut une âme élevée. Les deux lettres suivantes, toutes les deux inédites, en témoignent. Elles témoignent aussi des liens de cœur qui l'attachèrent au P. Gratry et de l'action morale exercée par celui-ci sur cette nature d'élite.

« Paris, 18 avril 1863.

« Mon Révérend Père,

« Mon bon ami Ludovic Carrau est revenu sincèrement au catholicisme. J'ai donc dû, pendant cette semaine, songer avec plus d'attention que jamais à la conduite que je devais tenir désormais. La pensée d'une résolution à prendre sur la question religieuse ne peut me quitter, et ne m'a jamais quitté, mais elle est certainement plus vive depuis que mon ami, celui avec lequel je vis dans la communauté de pensées la plus entière, a une foi et des principes que je n'ai pas. Après les réflexions de cette semaine, je ne crois pas, en toute sincérité, être prêt pour un retour complet et vraiment sérieux. Toutes les raisons que j'ai pu avoir autrefois, je les ai aujourd'hui avec autant de force que par le passé.

« Il y a deux ans à peu près que je cherche la vérité complète sur Dieu. Je n'en suis donc pas à l'incrédulité irréfléchie qui court le monde, cette incrédulité, dont Voltaire a donné le ton et qui souvent ne croit pas, parce qu'elle a intérêt à ne pas croire. M. l'aumônier Flandrin [1], chez lequel j'ai toujours trouvé, avec une réelle et bien douce affection, le zèle le plus ardent et le plus actif pour mon salut, m'a assez montré la vraie nature de la question, telle que la pose aujourd'hui aux philosophes la théologie : Faut-il ou ne faut-il pas croire au surnaturel ?...

« Je travaillerai toute ma vie *librement*, croyant à un Dieu vivant et bon, l'aimant infiniment. Je chercherai la vérité, persuadé que je ne l'ai pas, que du moins, j'en ai seulement une petite partie ; sûr que Dieu est, sûr que le bien a une réalité toute-puissante ; en dehors de ces deux principes, sûr de peu de chose...

« ... Le jour où je vous ai vu, j'ai été meilleur, je me suis senti changé, capable de plus de bien, de moins de mal. L'un des arguments les plus forts contre toute ma philosophie, c'est vous ; avec vous, les résolutions que vous m'avez inspirées, les désirs que j'ai eus quelquefois en vous écoutant de croire ce que vous croyez, d'aimer ce que vous aimez. Appelez-moi donc votre enfant, aimez-moi toujours et souffrez que je vous aime... »

« Albert Dumont. » (*Lettre inédite.*)

Note de la page 352.

Albert Dumont au P. Gratry.

ÉCOLE FRANÇAISE.

« Athènes, 20 juillet 1863.

« Mon très bon et très révérend Père,

« Cette lettre vous viendra de bien loin et d'un bien beau pays. Mais, c'est un de vos privilèges d'avoir partout des amis qui vous aiment. Ne me disiez-vous pas un jour qu'on vous lisait en Australie et en Amérique? Je vous ai trouvé dans la bibliothèque d'Athènes. Par ces livres, ou grâce aux souvenirs personnels, que d'âmes sont en constante union avec vous, et que de remerciements secrets s'envolent tous les jours vers vous! C'est le plus grand bonheur qui vous soit donné en ce monde!

« Je n'exagère rien; j'ai pensé tous les jours à vous; et, si je ne vous ai pas écrit, c'est pour une seule raison : je ne voudrais vous

1. Aumônier de l'École normale.

envoyer que le témoignage de ma profonde affection, sans rien de plus; tout le reste est de trop. Voici le rôle que vous jouez dans ma vie morale. Vous êtes le *spectateur invisible* de Smith, vous savez, cet être idéal qu'il met à droite de tout homme dans son système de la sympathie, et qu'il prétend que chacun consulte avant d'agir, ou tout au moins qui prononce en maître sur tous les actes dont il est témoin. Il me semble que vous êtes là pour me reprocher le mal; et si le bien a quelque place dans une de mes journées, je me crois plus près de vous.

« Que vous dirai-je de mes travaux ? Je fais deux choses; un travail d'érudition, qui sera probablement un gros livre, et qui éclairera, je l'espère, quelques vérités; puis un autre travail plus vivant, moins antique, sur l'état des chrétiens en Orient. Je crois qu'il y a là une matière d'un intérêt puissant, et un sujet qui paiera un peu de peine par beaucoup de consolations. Je vous en reparlerai en son temps, mon bien cher Père.

« Je viens de passer six mois à voyager presque continuellement. J'ai vu l'Italie, la moitié de la Grèce, et je vous écris au pied de l'Acropole. Je voudrais vous envoyer un peu de la lumière de ce pays-ci. Elle est divine, et c'est celle dont Bossuet parle dans son catéchisme, quand il entoure du plus pur éther la splendeur de Dieu.

« Nous avons vu pendant plus de deux mois M. Renan. Je lui ai fort peu parlé, mais je l'ai regardé le mieux que j'ai pu, et je crois le comprendre beaucoup mieux. Il serait long et difficile d'en parler; mais peu d'hommes sont moins sympathiques. Indifférent à tout, disant oui à tous, souriant à tous, il ne se relève qu'en fuyant quelquefois dans un beau monde de poésie, où alors il chante comme un des plus habiles du chœur des musiciens de ce siècle. Du reste, pendant qu'il a été ici, peu laborieux, perdant son temps avec délices, écoutant deux ou trois heures des niais pour les remercier à la fin, toujours par les chemins et dans la visible élaboration de toutes sortes de pensées intérieures que la vue d'un monde futile et banal, que les visites vulgaires et les conversations plates stimulaient.

« Je ne sais si tout ce que je vous écris est bien suivi.

« Je voudrais me rappeler au souvenir du pauvre abbé Perreyve : mais le voilà mort! Que je m'y attendais peu ! Je lui dois plusieurs bonnes pensées...

« Pour vous, mon très excellent Père, je vous embrasse de tout mon cœur. Aux yeux du monde, ce serait de la vanité que d'être humble; mais, chrétiennement je puis vous le dire, je souffre durement de bien des faiblesses. Priez donc pour moi comme vous m'aimez.

« Albert Dumont. » (*Lettre inédite.*)

Note de la page 361.

« Ce que nous faisait lire le grave historien, à la fois aveugle, paralytique et affligé d'une demi-surdité, c'était l'ordinaire de la Messe, auquel il demandait qu'on ajoutât le psaume *Miserere.* » (Note du P. Lescœur.)

Note de la page 367.

Le P. Dechamps au P. Gratry

« Bruxelles, 12 mars 1855.

« Mon très cher Père,

« Le général de La Moricière est inquiet de ne pas recevoir votre ouvrage manuscrit (*Phil. du Credo*). Ce ne serait pas la première fois qu'on eût retenu des écrits à son adresse... Le général est plein d'esprit et de droiture. Nous lisons ensemble votre résumé de la doctrine, à la fin de la *Connaissance de Dieu*, et chaque article est le sujet d'une conversation d'une ou deux heures. Je n'ai jamais si bien vu la nécessité, l'efficacité de l'instruction positive, élémentaire et philosophique tout ensemble, même pour les savants. Peu d'entre eux, même parmi les croyants, savent ce que l'Église enseigne... »

Dans une lettre du 16 fév. 1858, le P. Dechamps écrivait à La Moricière : « Allez chez le P. Gratry (rue du Regard, nº 11) de ma part. Faites-lui lire cette lettre-ci. J'espère que le P. Gratry pourra vous entendre; s'il en était empêché, il vous donnerait un autre lui-même. » (*Lettres inédites.*)

Note de la p. 409.

Les morts nous parlent. C'est dans ce même ordre d'idées que le P. Gratry écrivait, en 1852, à une mère désespérée de la mort d'un de ses fils :

... « Il faut prendre d'autres pensées que nos stupides pensées d'habitude. Prenons au sérieux ce que nous croyons. Eh bien! nous croyons que les âmes ne meurent pas; et il est impossible qu'elles meurent. Cette âme vit toujours, vous aime, vous voit probablement, et est près de vous. Ceci est sérieux. Je crois fermement, moi-même, dans ma vie, en avoir connu des exemples. Je crois fermement, je puis presque dire par expérience, que les âmes de ceux que nous venons de perdre nous consolent. Elles nous disent intérieurement : Je ne suis point anéantie, j'existe, je suis près de vous, je vous aime

toujours, plus que jamais. — Pouvez-vous croire, en effet, qu'il soi mort? Vous ne le croyez pas. Cela vous paraît impossible. — Eh bien ! Sachez qu'il y a du vrai dans ce sentiment que vous éprouvez, et que j'éprouve aussi. Il n'est pas mort dans le sens où on l'entend vulgairement. Il subsiste, il pense, il connaît, il vous aime, et il est probablement près de vous, peut-être dans votre cœur. Seulement, vous ne le verrez clairement que dans un autre monde, quoique son âme soit presque dans la vôtre. Il y a, en un sens, séparation pour un temps; mais il y a, en un autre sens, rapprochement. Les âmes sont plus rapprochées... »

(Lettre citée par H. de Lacombe, *Correspondant*, 10 avril 1905, p. 75.)

Même note dans une autre lettre de consolation écrite à une dame très éprouvée par des deuils :

... « Oh! que Dieu soit avec vous de plus en plus! Oh! que vos chères âmes soient de plus en plus aussi avec la vôtre. Elles sont là, très au fond de vous, comme Dieu lui-même, qui est encore plus au centre de votre âme. Mais *voir* Dieu clairement et voir les âmes, c'est la félicité de la vie à venir. Ici l'on entrevoit et l'on pressent. Il faudra de grands progrès de l'humanité pour qu'en cette vie la lumière augmente sur ce point. Si l'on avait une foi pleine, et une charité pleine, si l'on savait bien que le but de la création, de toute la vie et de toute l'histoire, c'est l'union des âmes entre elles et avec Dieu, si l'on savait que chaque jour, chaque effort, chaque sacrifice doit tendre à ce but, et que nous sommes un beau cortège en marche vers l'éternel banquet de l'éternelle communion, la tristesse écrasante cesserait pour faire place à la divine joie qu'eurent toujours Jésus et sa Mère Marie, même à travers le sacrifice. Et dans cette joie secrète et intime, compatible avec les saintes larmes, on sentirait et on entreverrait Dieu et les âmes bien plus qu'on ne le peut aujourd'hui.

Mais nous recevons tous une telle éducation et avons un tel entourage que nous vivons dans l'habitude de ne croire à rien fermement et de ne vivre en rien de la vie de Dieu et des âmes. Alors, quand viennent les grandes épreuves personnelles, on n'a pas la réelle consolation qu'on aurait... »

(Lettre publiée par le P. Lecanuet dans la *Revue Montalembert* du 25 janvier 1911.)

Note de la p. 430.

Dans un article de la *Revue politique et parlementaire* du 10 juin 1903, M. Léon Séché attribue en partie l'irruption du P. Gratry dans la mêlée

conciliaire à l'impulsion de l'abbé Martin de Noirlieu, curé de St-Jacques-du-Haut-Pas, et surtout à l'influence d'une femme supérieure, la marquise de Forbin d'Oppède; et à celle d'une de ses pénitentes, Mme Merriman. Il n'en apporte d'ailleurs aucune preuve. Simple conjecture, qu'il s'est amusé à tisser et qu'il ne paraît pas prendre lui-même au sérieux. La correspondance du P. Gratry avec la marquise de Forbin d'Oppède que j'ai toute en mains, témoigne que l'assertion ne repose sur aucun fondement positif.

Note de la page 459.

De la soumission du P. Gratry à la décision conciliaire.

Après ce qu'on vient de lire, la sincérité de la soumission du P. Gratry ne saurait faire doute pour personne. A l'égard de ceux qui ont voulu la suspecter, voici cependant quelques autres témoignages :

Le marquis de Castellane, qui a souvent entendu ses déclarations dans le salon de sa mère, affirme qu'il était « aussi décidé à élever une protestation regardée par lui comme l'accomplissement d'un devoir, qu'à s'incliner respectueusement devant la décision du Concile, sitôt que celui-ci aurait parlé. » (*Revue hebdomadaire*, 1er fév. 1908, p. 44.)

Mlle L. Lair, devenue plus tard sœur Marie-Madeleine de la Croix, de l'Adoration réparatrice, rue d'Ulm, raconte qu'elle et sa sœur (devenue baronne Martineau des Chesnez), toutes les deux filles spirituelles du P. Gratry, s'employèrent à copier et à recopier les manuscrits des *Lettres contre l'Infaillibilité* en vue de l'impression. Elle ajoute ceci : « Un jour que je lui apportais une copie de la 3e lettre (c'était au plus fort de la polémique), je lui exprimai ma confiance en ses lumières et mon assurance d'être avec lui dans le chemin de la vérité. Il m'arrêta court, et fixant sur moi un regard sérieux et profond, il me dit de ce ton particulier et vraiment inspiré, que j'ai remarqué en lui chaque fois qu'il m'a parlé au nom de Dieu, et comme père de mon âme : « Non, mon enfant. N'allez pas jusque-là; vous seriez dans l'erreur. Rappelez-vous que si je combats l'infaillibilité personnelle et séparée du Pape, ce n'est pas pour vous laisser croire à ma propre infaillibilité. Ce que le Concile aura décidé sera la vérité. » (*Manuscrit* communiqué par le P. Lescœur.)

Un autre témoignage que nul ne saurait récuser est celui de M. Ernest Naville, l'éminent philosophe génevois et le grand chrétien, membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1886, qui s'est éteint, en 1909, plus que nonagénaire, entouré de ses enfants et petits-enfants, dans toute la lucidité de sa belle intelligence et dans l'admirable sérénité de sa foi religieuse.

Il voulut bien me recevoir, le 8 septembre 1902, dans son ermitage hospitalier de Grange Gaby, au sommet du Salève, où il passait ses vacances au milieu des siens, en face du grandiose panorama du mont Blanc. Pendant deux heures, il me tint sous le charme de sa bonne grâce, de sa conversation savoureuse, familière et vivante. Il me parla longuement du P. Gratry, qu'il aimait beaucoup. « Sa constante bonté à mon égard, écrivait-il, le 26 janvier 1872, à Mme Mohler, est l'objet de ma bien réelle gratitude, et le profit spirituel si positif que j'ai retiré et que je tire encore souvent de la lecture de ses écrits, m'impose une dette de grande et sérieuse reconnaissance. Dieu veuille lui rendre une santé si précieuse pour nous. C'est un désir qu'il nous est permis de former, et de transformer en prière, en y joignant la réserve des chrétiens : que la volonté du Seigneur soit faite ! » (*Lettre inédite.*)

Tels étaient ses sentiments.

« Nos relations dataient, me dit-il, de la publication que je fis, en 1857, des manuscrits inédits de Maine de Biran. Le P. Gratry fut très impressionné par cette philosophie originale et profonde, dont il s'est inspiré souvent et qu'il s'est plu à commenter.

« Lorsque les médecins l'envoyèrent à Montreux, déjà désespéré, Aug. Cochin m'avertit qu'il était arrivé et qu'il y était bien seul et comme abandonné. J'allai le voir et je passai quatre jours près de lui. Nous causions philosophie, parfois religion. La conversation durait environ deux heures le matin et deux heures le soir. Je crois avoir assisté à sa dernière messe.

« En ce qui concerne la question de l'infaillibilité :

« Le P. Gratry avait affirmé, dans sa *Quatrième lettre*, qu'il se soumettrait à la décision du concile, quelle qu'elle fût. Je puis certifier qu'il n'a jamais hésité. Mais, pour tout dire, il trouvait qu'on le poussait trop à manifester son adhésion. Il estimait que sa première déclaration devait suffire. C'était une âme d'une si parfaite droiture, si noble et si élevée, qu'elle avait horreur des équivoques et des faux-fuyants. Elle habitait en haut, et vous emportait avec elle sur les hauteurs. »

Voici enfin une lettre inédite du P. Gratry lui-même, écrite de Montreux à un Oratorien de ses amis, quelques semaines avant sa mort, et qui éclaire tout à fait le fond de ses sentiments :

« Montreux, le 18 nov. 1871.

« Mon cher X...

« Ce que vous me dites du P. X. m'étonne. Je dis et j'écris assez mes dispositions et soumissions à l'égard du Concile du Vatican. Oui,

je suis soumis à ce Concile et j'admets l'infaillibilité dans le sens voulu par ce Concile.

« C'est ce que j'ai dit ici à tous les membres du clergé que j'ai vus. C'est ce que j'ai écrit à l'évêque de Fribourg dans le diocèse duquel je me trouve.

« Jamais la moindre pensée ne m'est venue d'être en opposition avec l'Église, pas plus qu'avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je n'ai jamais entendu faire d'opposition qu'à une école dont l'existence me paraît un très grand malheur.

« Et quant à cette école elle-même, comme je l'écrivais aussi à l'évêque de Fribourg, l'expérience de la vie m'apprend de plus en plus avec quelle immense charité et quel respect profond il faut discuter entre catholiques.

« Si jamais je faisais encore de la polémique, je voudrais absolument ne plus m'écarter en rien de l'idéal que j'ai eu souvent, et dont j'ai parlé dans le volume de *Henri Perreyve* (4e édition), p. 151-153), qu'à cette occasion je relis et que je vous demande de relire.

« Dites bien tout cela au P. X., aux prières duquel ainsi que de vous tous, je me recommande toujours. »

Pour tout homme de bonne foi, il nous semble que la question est éclaircie et définitivement jugée.

Note de la p. 464,

Le P. Gratry et Ernest Naville.

M. E. Naville, dont j'ai dit un mot plus haut, p. 488, apprenant les rapides progrès du mal, était accouru en hâte, presque au dernier moment, près de son ami.

Il est à l'honneur de ce grand cœur de rappeler ici, que lors de sa première visite, après avoir passé l'après-midi avec le Père, il revint le lendemain matin et demanda à assister à sa messe. Comme Mlle Mohler laissait paraître quelque surprise, M. E. Naville s'en aperçut et lui dit avec sa fine bonhomie : « Croyez bien, Mademoiselle, que nous pouvons prier sous le même toit aussi bien que sous le même ciel. »

Dans leurs entretiens, le prêtre catholique et le philosophe protestant déploraient les divisions actuelles de la chrétienté, également disposés à travailler à un rapprochement entre l'Église catholique, les Églises protestantes et l'Église russe, réunion qui serait un bienfait d'une portée incalculable pour l'avenir de la civilisation et du monde. Mais, ils ne se faisaient pas illusion sur les obstacles insurmontables qui s'y opposaient présentement.

Dès 1861, le P. Gratry avait agité le même problème avec M. Gui-

zot. Celui-ci ne croyait pas le succès possible et répondait. « Quand nous causerons, je vous dirai pourquoi et dans quelles limites je ne crois pas l'unité religieuse possible dans notre monde invinciblement incomplet et imparfait. C'est la gloire de l'homme d'aspirer à la pleine lumière, et c'est sa condition de n'y pas atteindre ici-bas. Vous avez bien raison de déplorer que nous *soyons tous captifs dans la partialité, dans la passion, la convention, et surtout dans la peur, l'horrible peur de dire un seul mot en dehors de ce que disent les nôtres.* Vous n'avez jamais dit de plus excellentes paroles, vous qui en avez dit de si excellentes.... » (*Let. inédite,* 8 nov. 1861.)

M. E. Naville reprit plus tard ces idées dans son livre intitulé : *Le Témoignage du Christ* et l'*Unité du Monde chrétien* (1893). Il y traça les règles à suivre par ceux qui désirent préparer de loin cette future Unité du monde chrétien.

En terminant cette note, qu'on me permette de rappeler le généreux et ferme plaidoyer que M. E. Naville publia en faveur de nos Congrégations religieuses dans *le Journal de Genève* du 27 octobre et du 3 novembre 1902. C'est à ma demande qu'il voulut bien l'écrire. Il avait déjà, en 1872, lutté vaillamment pour les droits des catholiques contre le gouvernement sectaire de Genève. Comme il ne ménageait pas, dans notre conversation, la sévérité de ses jugements contre la persécution analogue organisée par le gouvernement français, je le priai d'élever encore une fois la voix en faveur des opprimés, en faveur de la liberté, l'assurant qu'un appel à la justice émanant d'une autorité aussi respectée que la sienne, serait entendu des hommes indépendants et des libéraux sincères. Il voulut bien me le promettre. « J'ai un livre sur le chantier, me dit-il, le livre attendra. Il n'est pas admissible, pour un libéral, que des femmes de bien ne puissent se réunir pour prier sans être persécutées, lorsque les anarchistes se groupent librement pour concerter leurs desseins contre la société. Toute liberté est menacée, ajouta-t-il. Voyez M. Boutmy, Directeur de l'École des Sciences politiques; il en est venu à tout craindre pour son École, parce qu'elle est une liberté. Il est inquiet et indigné, et il en souffre beaucoup moralement et physiquement... Son œuvre est menacée de destruction par le Jacobinisme... »

Deux mois après, je recevais les deux articles, avec un mot d'une délicatesse exquise et l'autorisation de les faire reproduire dans la presse. Le premier établissait que la loi française sur les associations religieuses n'était guère qu'une copie de la loi génevoise du 3 février 1872, qui a sévi sous la dictature de Carteret, et de quelques articles contenus dans la constitution de la Confédération suisse du 31 janvier 1874. On commença par interdire aux religieux l'enseignement; puis, on les expulsa et on confisqua leurs biens.

Le second en condamnait l'esprit et les principes, en s'appuyant sur le témoignage de trois protestants : M. Dubs, ancien président de la Confédération helvétique, M. Charles Gide et M. A. S. Morin, libre-penseur. Plusieurs journaux français s'empressèrent de les reproduire.

Mais, la secte maçonnique, enragée de destruction, n'écouta pas cette voix désintéressée qui était celle même du droit, de la justice et de la liberté.

Note de la p. 466.

Il y a eu de touchantes exceptions, on le sait; voici, en particulier, un trait que je dois à l'obligeance de M. René Vallery-Radot :

« En 1897, raconte-t-il, une amie de ma fille allait déposer une branche de buis sur la tombe du P. Gratry. Elle y rencontra une vieille femme qui arrachait les brins d'herbe autour de la pierre.

— Est-ce que vous êtes chargée d'entretenir cette tombe, lui demanda notre amie.

— Non, je viens le dimanche; et, chaque fois que je viens, je veux que tout soit propre, et je jette quelques miettes de pain pour attirer les oiseaux du cimetière.

— Le P. Gratry aimait donc les oiseaux?

— Vous savez bien qu'il aimait tout! »

Cette femme était une couturière, qui demeure encore rue Férou (1910). Un jour qu'elle était sans ouvrage, le P. Gratry lui était venu en aide; elle avait senti tout ce qu'il y avait de charité apostolique dans ce cœur sacerdotal, sentiment qu'elle traduisait, dans sa fidèle reconnaissance : « Vous savez bien qu'il aimait tout! »

On ne saurait mieux clore ce livre que par ce touchant témoignage d'une pauvre femme.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 03 07 11 4